ÉTUDES D'ÉPIGRAPHIE
ET D'HISTOIRE GRECQUES

BIBLIOTECA

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
(FONDATION SALOMON REINACH)

MAURICE HOLLEAUX

ÉTUDES D'ÉPIGRAPHIE ET D'HISTOIRE GRECQUES

TOME I

Wydz. Bibl. Prawnicza
1806058767

PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, 1

1938


Staatsbibliothek
Krakau

TOME I



INTRODUCTION

La plus grande partie de l'œuvre de Maurice Holleaux est dispersée en une centaine d'articles publiés dans les revues les plus variées depuis 1885 jusqu'en 1933. La pénétration d'esprit et la vigueur du raisonnement, le sentiment aigu de ce qu'il est possible, dans l'état de la documentation, d'établir de façon solide, y sont tels que presque toutes les conclusions de ces travaux ont été communément acceptées ; il n'en est guère qui aient vieilli, et la méthode en sera toujours jeune ; qui veut apprendre à interpréter les inscriptions ou les historiens anciens devra toujours s'en pénétrer. Il importait donc de rendre ces articles plus aisément accessibles en les republiant en une série de volumes. C'est ce que j'ai décidé de faire ; et je veux aussitôt remercier ceux qui ont rendu ma tâche possible : l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et spécialement son secrétaire perpétuel, M. René Dussaud. Une importante subvention, prise sur la fondation Salomon Reinach, — la nécrologie que publia S. Reinach dans la Revue Archéologique, 1932, II, 180-181, atteste combien il eût été satisfait d'une telle affectation, — a permis de couvrir une bonne part des frais d'impression de ces deux volumes.

La publication dont paraissent aujourd'hui les deux premiers tomes en comprendra quatre, plus un volume d'index. Elle contiendra presque tous les articles de Maurice Holleaux. On verra dans la bibliographie quels articles, en très petit nombre, n'ont pas été republiés ; ce sont essentiellement les études archéologiques (sculptures, bronzes et céramique archaïques, surtout du Ploïon) ; — les publications d'inscriptions inédites recueillies, quand Maurice Holleaux était membre de l'École d'Athènes, à Rhodes, dans l'Anatolie méridionale, au

Ploïon; — les rapports sur les fouilles de Délos parus dans les Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, de 1904 à 1911.

Les crochets droits, dans le texte ou les notes, marquent les additions dont je suis responsable. Quand la première publication comportait des crochets droits (généralement pour indiquer une addition sur épreuves) ils ont été changés ici en parenthèses. Les additions ou les suppressions indiquées par M. Holleaux lui-même sur quelque exemplaire de ses tirages à part, ses corrections de fond ou de forme ont été introduites dans le texte sans prévenir. J'ai aussi, sans prévenir, corrigé ou supprimé les erreurs matérielles. Quand M. Holleaux avait dans un article rectifié une de ses assertions antérieures, j'ai le plus souvent fait cette correction dans le premier article; sinon, j'ai renvoyé à la correction. Dans les articles d'épigraphie, quand il avait traité à plusieurs reprises d'une inscription ou d'un groupe d'inscriptions, j'ai rapproché ces diverses études, prenant à l'occasion une note dans un article pour l'insérer dans un autre; j'ai, dans ce cas, indiqué (entre crochets droits et en ponctuant, après la référence, de deux points) où il avait publié cette note. J'ai groupé de façon différente les notes épigraphiques des Curae Epigraphicae, *y introduisant de brèves notes publiées à part, constituant deux chapitres spéciaux pour les inscriptions de Priène et de Magnésie du Méandre; certaines de ces notes paraîtront dans les tomes III et IV; d'autres ne seront pas reprises; ce chapitre XXIV contient quelques restitutions inédites, que mon maître m'avait communiquées pour les publier à quelque occasion ou qu'il avait laissées pour moi (comme il m'a laissé le manuscrit français des chapitres qu'il écrivit dans la Cambridge Ancient History). Inédit aussi le chapitre XXXI du tome I.*

Je n'ai pas songé à unifier les transcriptions françaises des noms propres grecs, d'hommes ou de lieux; elles varient suivant la date de publication de l'article. J'ai ordinairement unifié les références, remplaçant CIGS, *I par* IG, *VII, — C.* Inscr. Ins. *I par* IG, *XII 1, etc.; mais je n'y ai attaché aucune importance. Je n'ai pas cru utile de renvoyer systématiquement aux éditions plus récentes d'une inscription: par exemple, d'ajouter à* Sylloge², *169:* = Sylloge³, *330; il suffit de consulter les tables de concordance des recueils épigraphiques. J'ai ajouté ces références plus modernes lorsqu'il m'a paru qu'il y avait quelque utilité, par exemple quand l'étude de M. Holleaux y avait été utilisée ou discutée.*

Ma tâche essentielle a consisté à établir la bibliographie des questions traitées. Non point que j'aie donné la « littérature » complète du sujet. Il m'eût été assez facile d'indiquer les ouvrages ou les articles où telle découverte d'Holleaux a été signalée, reproduite, approuvée. C'eût été envelopper son œuvre d'un fatras. Je m'en suis tenu à quelques références : travaux où la question a été de nouveau sérieusement étudiée ou qui donnent une bibliographie. Pour les restitutions, j'ai indiqué si elles avaient été vérifiées ensuite sur la pierre, si d'autres avaient été proposées ; parfois, quand M. Holleaux avait eu à cœur de dresser une liste d'exemples assez complète, j'y ai à mon tour contribué ou j'ai renvoyé à des collections de textes qui complètent les siennes.

J'ai groupé les articles par sujets. Un groupement par dates de publication n'eût pas eu d'intérêt ; moins encore pour les œuvres de M. Holleaux que pour celles d'autres savants ; car ses mémoires, longuement mûris, ont été quelquefois gardés longtemps en portefeuille avant d'être envoyés à l'impression ; entre la rédaction et la publication il s'est parfois écoulé dix ou quinze ans.

Cependant il se trouve que le dernier volume, sur Rome, contiendra les études qui ont absorbé une grande partie du travail de M. Holleaux pendant ses vingt dernières années ; les articles réunis dans le tome I datent pour une bonne part des vingt premières années de son activité scientifique. On y trouvera notamment les mémoires relatifs à Rhodes et à la Béotie, qu'il explora en voyageur ou en fouilleur au début de sa carrière. Ce sont les restes précieux d'un immense travail sur ces deux régions, qui eût dû porter bien d'autres fruits. Dès sa première année de séjour en Grèce, Maurice Holleaux avait voyagé à Rhodes, y avait copié des inscriptions inédites (BCH, 1885) ; il étudia alors d'ensemble la constitution politique et le commerce des Rhodiens, il dressa un fichier prosopographique de tous les Rhodiens connus, et c'est ainsi qu'il put, avant la publication du fascicule rhodien des Inscriptiones Graecae, aboutir à d'importants résultats chronologiques (chap. XXVI) ; l'histoire de la domination rhodienne dans les Iles et en Asie Mineure l'attirait particulièrement. Par cette ample documentation s'expliquent la solidité et la précision des soixante pages réunies dans les chapitres XXVI à XXX. La fouille du sanctuaire d'Apollon Ptôos avait mis Maurice Holleaux en intime contact avec l'épigraphie et l'histoire de la Béotie. Il publia les inscriptions trouvées dans

le sanctuaire et à Akraiphia (BCH, 1888, 1889, 1890, 1892), l'essentiel des sculptures, des bronzes et de la céramique; il fut amené à écrire sur divers points de l'épigraphie, de la chronologie et de l'histoire béotiennes, sur Pausanias en Béotie, les admirables mémoires qui forment les onze premiers chapitres de ce livre. Mais il ne publia jamais l'ouvrage d'ensemble sur le Ptoïon qu'il avait préparé et qui eût contenu, avec le résultat des fouilles, toute l'histoire de cette région de la Béotie; il y travailla longtemps, jusqu'à ce que son retour en Grèce comme directeur de l'École française l'eut obligé à assumer d'autres charges scientifiques; pour la partie historique et épigraphique, l'ouvrage était, sinon écrit dans une rédaction définitive, du moins composé de la façon la plus minutieuse; par l'effet de diverses circonstances, cet ouvrage, entrepris avec tant d'ardeur, comme me l'écrivait un jour mon maître, et poussé si loin, ne fut jamais terminé, amer regret pour son auteur, — et pour tous ceux qui s'intéressent et à la Béotie et à l'histoire grecque.

Il était d'autant plus attachant de grouper par sujets les articles de Maurice Holleaux qu'ils se répartissent assez aisément en quelques grandes masses: Béotie, Rhodes, politique des Lagides, des Séleucides, des Attalides, rapports des Romains avec ces dynasties, avec les États grecs et Philippe V de Macédoine. C'est qu'une partie très importante de l'œuvre épigraphique de Maurice Holleaux a été de rechercher et de révéler l'intérêt historique des inscriptions; d'autres sans doute l'ont égalé dans la restitution des textes; les articles où il a fait servir les inscriptions à l'histoire politique n'ont jamais été surpassés, ainsi, dans ces deux premiers volumes, les purs chefs-d'œuvre que sont les mémoires « Sur une inscription de Thèbes », « Note sur un décret d'Érétrie », « Le décret des Ioniens en l'honneur d'Eumènes II ». C'est l'histoire qui l'a amené souvent à scruter à fond une inscription; par exemple, l'étude épigraphique où il a reconstitué avec tant de bonheur le texte de « Deux inscriptions trouvées à Kleitor » n'était qu'une préparation à une étude historique sur la Confédération des Magnètes, pour en assurer jusque dans le plus petit détail la solidité des fondements.

Les chapitres XVIII à XXV montrent un autre aspect de l'œuvre épigraphique de Maurice Holleaux: l'étude critique d'inscriptions de provenances et de sujets très divers, pour en élucider des détails, faire disparaître les restitutions suspectes (ce qu'il appelait « l'échenillage » des inscriptions), retrouver le texte authentique, besogne philologique d'une urgente nécessité.

Là aussi, ce petit nombre de pages — une centaine — était l'aboutissement d'un immense travail. Quand Maurice Holleaux commença sa carrière, les méthodes de restitution des inscriptions étaient fort imparfaites. « J'étais jeune », m'écrivit-il un jour, « les méthodes précises n'existaient point alors ; on marchait à tâtons sur un sol non reconnu ; et personne qui fût en état de donner un bon avis ». On restituait ordinairement au petit bonheur, en un grec de thème scolaire, plutôt qu'en la langue et dans le style de l'époque et du milieu, dans le style des chancelleries hellénistiques ou impériales. « Les textes de nos inscriptions grecques », écrivait Adolf Wilhelm en 1898, « manquent souvent d'une étude philologique exacte. Les épigraphistes de métier ne sont, avec des exceptions qui confirment la règle, pas assez philologues, et les quelques grammairiens, qui, pour des travaux de statistique, s'occupent des inscriptions, recherchent les particularités, manquent trop souvent d'un véritable sentiment de la langue et accordent une foi respectueuse au texte et aux restitutions des épigraphistes, au lieu d'exercer là-dessus leur critique ». Ce fut l'œuvre essentiellement d'Adolf Wilhelm et de Maurice Holleaux de fixer la méthode des restitutions, par l'étude ample et minutieuse de la langue et du style des documents hellénistiques, auteurs, tels Polybe, Diodore ou le Pseudo-Aristeas, inscriptions, papyrus. Il fallait justifier une restitution, non seulement par ce qu'exigeait le sens, mais par des parallèles tirés de documents similaires et attestant que telle expression était effectivement en usage à cette époque. D'où un travail de dépouillement lexicographique, qui prit tant d'heures de la vie de Maurice Holleaux, surtout aux environs de 1900. Il avait rêvé alors d'un « Lexique de la langue épigraphique grecque », dont la préparation fut interrompue, elle aussi, par sa nomination comme directeur de l'École d'Athènes. Du moins il acquit ce trésor d'exemples, cette familiarité avec le style hellénistique, qui lui permirent, avec sa pénétration et sa logique, de restaurer tant de phrases d'inscriptions mutilées. De là ses Curae Epigraphicae, *ses multiples corrections aux inscriptions de Priène et de Magnésie du Méandre, qui sont le témoignage du prix qu'il attachait à cette critique des textes. Plus tard, quand il me vit m'engager dans de très longs dépouillements lexicographiques, il m'y encouragea de toute son autorité.*

Le tome II réunit les mémoires relatifs aux Attalides. Le tome III sera consacré aux Lagides et aux Séleucides et à leurs relations mutuelles. Dans le tome IV, le plus volumineux, seront

reprises les études sur les rapports des Romains avec la Grèce et les monarchies hellénistiques.

Le volume V enfin donnera la bibliographie complète de M. Holleaux, classée d'abord par ordre chronologique, puis par revues, en indiquant la concordance avec les chapitres de ces volumes. Surtout nous y donnerons un index détaillé. Comme le livre Strategos Hypatos *n'a pas d'index, il sera dépouillé dans le tome V avec les quatre volumes d'*Études. Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques *ayant été pourvu d'index minutieux, il sera facile de consulter désormais l'œuvre entière de Maurice Holleaux. Puisse-t-elle ainsi continuer d'exercer une influence magistrale sur les études d'histoire et d'épigraphie grecques ! Mais on n'en profitera vraiment que si l'on se rappelle toujours que cette œuvre n'est pas faite pour être consultée, mais pour être lue.*

Louis Robert.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — Sur une inscription de Thèbes	1
II. — Note sur un décret d'Érétrie	41
III. — Recherches sur la chronologie de quelques archontes béotiens	75
IV. — Inscription de Thespies	99
V. — Décret trouvé à Tanagra	121
VI. — Observations sur une inscription de Lebadeia	131
VII. — Décret de Chéronée	143
VIII. — Sur une inscription d'Akraiphia	161
IX. — Discours prononcé par Néron à Corinthe	165
X. — Pausanias et la destruction d'Haliarte par les Perses	187
XI. — Ἀπόλλων Σπόδιος	195
XII. — Fragments de décrets de Mégare	211
XIII. — Sur les assemblées ordinaires de la Ligue Aitolienne	219
XIV. — Zum Pylaicum concilium. Eine Erwiderung	229
XV. — Deux inscriptions trouvées à Kleitor	231
XVI. — Remarques sur une inscription de Thessalonique.	261
XVII. — Inscription de la Lynkestide	271
XVIII. — Note sur deux décrets d'Abdère	277
XIX. — Décret de Dionysopolis	285
XX. — Un décret du Koinon des villes de Troade	289
XXI. — Inscriptions de Priène	301
XXII. — Inscriptions de Magnésie du Méandre	313
XXIII. — Inscription d'Athènes	345
XXIV. — Curae Epigraphicae	357

Pages

XXV. — De titulo Patmico..... 377
XXV . — Sur la chronologie des inscriptions rhodiennes... 381
XXVII. — De prytanum rhodiorum numero..... 399
XXVIII. — Notes sur la Chronique de Lindos..... 401
XXIX. — Notes sur l'épigraphie et l'histoire de Rhodes... 409
XXX. — Notes épigraphiques relatives à l'histoire de Rhodes..... 427
XXXI. — Sur un passage mal interprété de Polybe..... 441
XXXII. — Polybe et le tremblement de terre de Rhodes... 445
Table des Planches 463

I

SUR UNE INSCRIPTION DE THÈBES[1]

(Planche I)

Le monument épigraphique qui fait l'objet de ce mémoire 7
a été trouvé à Thèbes, sans que nous possédions aucun renseignement sur le lieu précis, la date ni les circonstances de sa découverte. Il est aujourd'hui conservé au Musée de la ville, et porte, dans le catalogue de l'Éphorie, le nº 231. C'est une grande stèle de marbre blanc, brisée très irrégulièrement en haut et en bas, à droite et à gauche. L'inscription est gravée sur deux colonnes ; le commencement des lignes qui forment la colonne de gauche, l'extrémité de celles qui forment la colonne de droite ont été emportées par des cassures ; de plus, la surface du marbre est, çà et là, si profondément effritée et rongée que la partie conservée de la colonne de gauche est devenue en plusieurs endroits d'un déchiffrement difficile ; en revanche, la partie qui subsiste de la colonne de droite se laisse lire encore presque d'un bout à l'autre.

L'inscription a été publiée pour la première fois par M. W. Dittenberger, dans le *Corpus Inscriptionum Graeciae Septentrionalis* (nº 2419), d'après une copie du regretté Lolling. L'éminent éditeur déclare n'avoir pu en pénétrer entièrement la signification[2]. Venant de lui, un tel aveu paraît fait pour décourager toute nouvelle tentative d'exégèse : on hésite avant d'aborder l'étude d'un texte qui a rebuté son expérience et son savoir. J'ai voulu cependant risquer l'entreprise ; au lecteur de voir si je n'ai pas péché par témérité.

1. [*Rev. Ét. gr.* VIII (1895), 7-48].

2. « Memorabilis sane est magnitudo pecuniarum a civitatibus partim satis remotis nescio cui deo Thebanorum dono datarum, cuius rei causam me non perspicere ingenue fateor ».

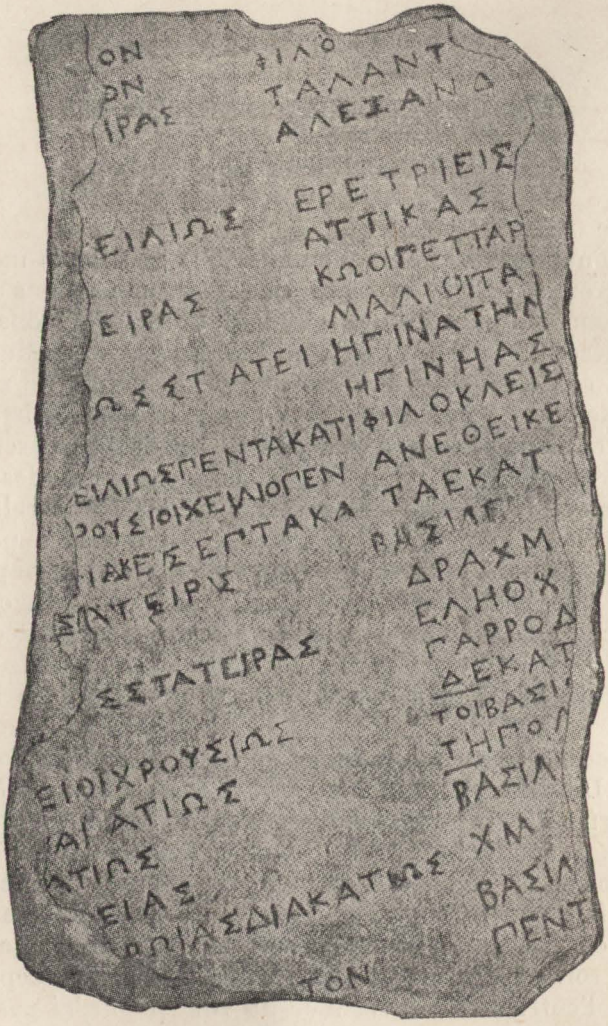


Fig. 1.

[Voir aussi, pl. I, la photographie d'un estampage pris au Musée de Thèbes en 1932].

Dès que j'eus pris connaissance du monument, en lisant le *Corpus*, il me sembla d'un si grand intérêt pour l'histoire de Thèbes que je souhaitai d'en posséder des copies aussi exactes et fidèles que possible. A ma demande, mon ami M. Michel Kambanis voulut bien prier M. Eustratiadis Kalopais, conservateur du Musée thébain, de collationner sur le marbre la copie de Lolling. En même temps qu'il m'envoyait cette collation, faite avec le plus grand soin, M. Kambanis eut l'obligeance d'y joindre un cliché photographique de la stèle, qu'il avait pris lui-même et dont la netteté ne laissait rien à désirer. Aidé de ces documents, il m'a été loisible d'étudier le texte de l'inscription aussi bien ou mieux que je n'aurais pu le faire en présence de l'original, et d'en proposer une lecture nouvelle. C'est cette lecture que je commencerai par donner ici. On en pourra vérifier l'exactitude au moyen du *fac-similé* gravé ci-contre, qui reproduit le cliché de M. Kambanis (fig. 1).

	ον		
	ον	Φιλο	
	ιρας	τάλαντ	
		Ἀλεξανδ	20
	ειλίως	Ἐρετριεῖς	
		Ἀττικάς	
5	εἶρας	Κῷοι πετταρ	
		Μάλιοι τα	
		Ἡγινᾶτη μ	25
	ως στατει	Ἡγινήας	
	ειλίως πεντακατί	Φιλοκλεῖς	
	⊃ούσιοι χειλιοπεν	ἀνέθεικε	
	ακες ἑπτακα	τα ἑκατ	
10	σ.ατεῖρ.ς	Α>Ι.... (*erasum*)	30
		δραχμ	
	ς στατεῖρας	ἐληοχ	
		παρ Ῥοδ	
	ειοι χρουσίως	δεκατ	
	α.ατίως	Τοὶ βασι	35
	ατίως	τῆ πόλ	10
15	είας	Βασιλ	
	⊃ωῖας διακατίως	χμ (?)	
		Βασιλ	
	τον	πεντ	40

A première vue, ma lecture ne paraît guère s'écarter de celle de Lolling[1] ; elle s'en écarte pourtant, notamment en un point, et, comme on le verra plus loin, en un point essentiel. C'est à dessein que je m'abstiens pour l'instant de compléter aucune partie du texte : la plupart des restitutions nouvelles que je proposerai, celles du moins qui ont quelque importance, ne peuvent être justifiées que par des explications assez étendues qu'on trouvera dans les pages suivantes.

Lolling a observé que les caractères de l'inscription n'ont pas partout même dimension[2]. Cette remarque est juste, ainsi qu'il résulte de l'examen du *fac-similé* ; dans la colonne de droite, les lettres des lignes 37-40 sont un peu plus grandes, celles de la ligne 35 un peu plus petites que toutes les autres ; dans la colonne de gauche, on peut relever des différences analogues : par exemple, les lettres des lignes 1-3 sont un
11 peu plus petites que celles des lignes 11 et suivantes. Mais, à tout prendre, ces irrégularités ne sont guère sensibles et je pense qu'on aurait tort d'en prétendre tirer quelque conclusion quant au mode de rédaction du document. Elles montrent, si l'on veut, que le lapicide était médiocrement habile et soigneux[3] ; elles n'autorisent nullement à supposer que l'inscription a été gravée par plusieurs mains à des époques diverses. Le type graphique présente une si grande

1. Voici la liste des *Variae Lectiones:* Lolling, l. 6 : ΩΣΤ///ΑΤΕΙ ; il y a un espace vide, mais il ne manque aucune lettre entre le Τ et l'Α || l. 8 : ΟΥΣΙΟΙ ; devant l'Ο, j'aperçois la boucle d'une lettre ronde. || l. 9 : ΙΔΕ ΣΕΓΤΑ ; ΑΚΕΣ est à peu près certain ; j'aperçois aussi une haste verticale devant l'Α. || l. 10 : ΑΤΕΙΡΑ// || l. 12 : ΙΟΙΧΡΟΥΣΙΩ || l. 13 : ΔΙ///////ΤΙΩΣ || l. 14 : \ΤΙΩΣ || l. 22 : ΑΤΤΙΚΑ/// || l. 23 : ΚΩΟ-ΝΕΠΛΡ ; l'Ι après l'Ο, et le Γ qui suit sont parfaitement visibles sur le cliché ; les deux ΤΤ se touchent ce qui les a fait confondre avec un Π ; notez que la forme Π ne se rencontre pas une seule fois dans l'inscription. || l. 25 : ΗΓΙΝΑΤΙΙΑ ; le dernier signe doit être la partie gauche d'un Μ || l. 27 : ΦΙΛΟΚΛΕΙ_ ; le Σ terminal est encore reconnaissable. || l. 29 : ΤΑΕΚΑ || l. 30 : /////>/////\/////\///// ; ma lecture paraît certaine ; j'en rendrai compte plus loin dans le texte. || l. 31 : ΔΡΑΧΜ/ || l. 33 : ΓΑΡΡΟ ; voir plus loin dans le texte les observations qui justifient ma lecture. || l. 36 : ΤΗΓΟ/ || l. 38 : ΧΙΑΤ/ ; je ne puis donner ma lecture pour tout à fait certaine : le Χ seul est très net.

2. Dittenberger, d'après Lolling : « literarum magnitudo variat ».

3. Ajoutons que, si la ligne 35 est gravée en caractères de petite taille, comme pour être facilement distinguée du contexte, la chose peut s'expliquer fort bien, ainsi qu'on le verra plus loin, par le fait que cette ligne appartient à une sorte de titre intercalé dans le corps de l'inscription.

uniformité qu'on doit, à mon avis, écarter de prime abord une telle hypothèse et croire que le texte date dans toutes ses parties d'un seul et même moment.

I

Sur le caractère et sur le sens général du document on ne peut guère se méprendre : c'est une liste de donations. Toutes les donations consistent en argent liquide. Après le nom de chaque donateur, qui se trouve inscrit au nominatif, on a pris soin d'indiquer, à l'accusatif[1], le montant de la somme versée et la nature des espèces monétaires qui forment cette somme : c'est ainsi qu'il est fait mention de talents[2], de statères[3], parmi lesquels des statères d'or ou χρούσιοι[4], et de drachmes[5] ; des monnayages attique[6] et æginétique[7] et de celui qu'Alexandre mit en usage[8]. 12

J'ai dit tout à l'heure que l'inscription paraît avoir été gravée tout entière en une seule fois ; mais il ne suit de là en aucune manière que toutes les sommes qu'elle énumère aient été souscrites ensemble. C'est le contraire qui est vrai, comme le démontre un examen, même rapide, de la stèle. — A la ligne 18, on doit, sans aucun doute, rétablir, à l'exemple de Dittenberger, le nom de Φιλο[κλεῖς], qui reparaît neuf lignes plus bas (l. 27) : ce personnage était donc l'auteur de deux donations successives, séparées par un intervalle de

1. A la ligne 8, ΟΥΣΙΟΙ semble être d'abord la terminaison d'un ethnique au pluriel, désignant un État donateur ; cependant, avant l'Ο je crois distinguer sur le cliché la boucle d'un Ρ, ce qui rendrait nécessaire la restitution [χρ]ούσιοι. Si cette restitution est exacte, l'emploi du nominatif, au lieu de l'accusatif, ne peut s'expliquer que par une inadvertance du lapicide.

2. L. 19 : τάλαντ[ον ou α] ; l. 24 : τά[λαντον ou λαντα] ; l. 28-29 : [τάλαν]τα ἑκα[τόν], restitution tout à fait justifiée, comme on le dira plus loin.

3. L. 3 : [στατε]ῖρας ; l. 5 : [στατ]εῖρας ; l. 6-7 : στατεῖ[ρας] ; l. 10 : σ[τ]ατεῖρ[α]ς ; l. 11.

4. L. 12 ; l. 8 : [χρ]ούσιοι, sous réserve de l'observation faite à la note 1.

5. L. 15 : [δραχμὰς Ἀλεξανδρ]είας ; l. 21-22 : [δραχμὰς] Ἀττικάς ; l. 25-26 : [δραχμὰς] Ἡγινήας ; l. 31 : δραχμ[άς].

6. L. 22.

7. L. 26.

8. L. 15 : [δραχμὰς Ἀλεξανδρ]είας ; l. 19-20 : τάλαντ[ον ou -α ἀργουρίω] Ἀλεξανδ[ρείω].

temps plus ou moins considérable. — Aux lignes 37-40, il est question de donations dues à plusieurs souverains qui portent le titre de βασι[λεῖες] : si toutes les donations avaient été simultanées, il est bien vraisemblable que celles-là auraient tenu la première place en tête du document, puisque leurs auteurs l'emportaient en dignité sur tous les autres souscripteurs et s'imposaient d'abord à l'attention ; du fait qu'elles se trouvent reléguées assez loin dans la colonne de droite, on conclura avec raison qu'elles étaient, par leur date, plus modernes que toutes celles qui les précèdent dans le texte. — Enfin, ainsi que je l'indiquerai un peu plus loin, il est probable que l'inscription reproduit le contenu de plusieurs listes manuscrites jointes bout à bout. L'origine et la raison d'être de ces listes multiples resteraient presque incompréhensibles, si les donations avaient été faites en masse et d'un seul coup, ou dans un laps de temps très court, car en pareil cas on les eût, semble-t-il, consignées toutes sur un bordereau unique. Plusieurs listes supposent plusieurs séries de versements, datant d'époques diverses, échelonnées sur une assez longue durée. Notre inscription n'est autre chose que l'état récapitulatif de tous les versements, et le rédacteur, dans son énumération, s'est astreint seulement à suivre l'ordre de leur succession chronologique.

13 A la ligne 32, le mot ἐληοχ[ρίστιον][1], heureusement restitué par M. Dittenberger, montre que l'argent souscrit par un donateur sera dépensé en distributions d'huile. Par contre, dans tout le reste du texte, on ne relève aucune autre indication analogue. On peut donc croire que les donations devaient servir à quelque usage général, au lieu d'être affectées chacune à un emploi déterminé.

Mais quel en était le destinataire ? La question, au moins dans le premier moment, ne laisse pas que d'être embarrassante. D'un côté, les mots τῇ πόλ[ι], très lisibles au début de la ligne 36, signifient évidemment que certaines sommes ont été offertes à une ville, c'est-à-dire ici à la ville de Thèbes ; de l'autre, le verbe ἀνέθεικε (l. 28) et le mot δεκάτ[αν] (l. 34), lequel appelle, selon toute apparence, après lui la restitution

1. Le même mot se retrouve dans des inscriptions de Lebadeia (*IG*, VII, 3055, l. 45 ; 3091, l. 4), de Paphos (*JHS*, IX, 325, n° 15 : ἐλαιοχρίστιον), d'Iasos (Th. Reinach, *Rev. Ét. gr.*, VI, 158, l. 13-14 : ἐλαιοχρείστιον), d'Érétrie (Baumeister, *Philologus*, X, 300, l. 18) ; [Ad. Wilhelm, *Glotta*, XIV, 73].

du même verbe ἀνέθεικε, ne peuvent guère se rapporter qu'à des consécrations faites à une ou à plusieurs divinités. Le plus simple sans doute est d'admettre que les donations se répartissaient en deux catégories différentes et qu'elles ont reçu, d'après la volonté de leurs auteurs, une destination tantôt profane, tantôt sacrée.

Jusque là je marche pleinement d'accord avec M. Dittenberger ; où il me devient plus difficile de le suivre, c'est quand il s'agit de reconnaître à quelle catégorie appartenaient les donations les plus nombreuses. M. Dittenberger est disposé à croire que les fonds destinés à la ville ne forment sur notre liste que l'exception, tandis que la presque totalité de l'argent devait rentrer au trésor d'un dieu thébain[1]. J'avoue ne pas voir sur quelles raisons décisives s'appuie cette opinion, et l'hypothèse inverse, à beaucoup d'égards, me paraîtrait préférable. Si le savant critique prétend s'autoriser de la présence du mot ἀνέθεικε à la ligne 28, il en tire des conclusions, à mon avis, assez téméraires.

Voici, en effet, quelques observations dont il est bon de 14
tenir compte. — Le mot ἀνέθεικε et les mots τῆ πόλ[ι] n'occupent pas dans l'inscription une place analogue : le premier fait suite au nom de tel ou tel donateur ; les seconds figurent dans une sorte de titre général (l. 35-36), séparé du contexte par deux traits horizontaux nettement incisés, titre qui précède et résume toute une série de versements énumérés dans le détail à partir de la ligne 37. Il semble donc, en bonne logique, qu'il faille attribuer à ceux-ci plus d'importance qu'à celui-là. — Le titre gravé aux lignes 35-36 peut, avec vraisemblance, se restituer en partie comme il suit : Τοὶ βασι[λεῖες τάδε ἔδωκαν] | τῆ πόλ[ι..... La première idée qui vient à l'esprit, et la plus naturelle, c'est que ce titre n'est que la répétition, modifiée seulement en ce qui concerne la qualité des donateurs, de la rubrique initiale qui se trouvait nécessairement placée en tête de toute l'inscription. Une répétition de cette sorte n'a rien d'insolite et l'on pourrait citer plus d'un exemple qui la justifierait[2]. Elle s'explique

1. Dittenberger : « Atque etsi ex col. II, vs. 20 (= 36) discimus non *omnia* quae hic recensentur *sacra fuisse*, tamen non est cur *aerarii cuiusdam sacri* has tabulas esse negemus, in quo ex more veterum praeter ipsius dei res sacras, etiam pecuniae publicae conditae erant ».

2. Comparez, par exemple, *IG*, VII, 2418 (liste des souscriptions versées entre les mains des Thébains par leurs alliés durant la guerre sacrée) : le titre

aisément dès qu'on suppose que notre document a été formé par la réunion et l'addition d'un certain nombre de listes partielles : une de ces listes correspondait à la partie de l'inscription qui commence à la ligne 35 ; elle était précédée de la formule générale de donation ; le lapicide, en reportant la liste sur le marbre, aura transcrit en même temps cette formule. Si la conjecture n'est pas certaine elle est du moins tout à fait plausible ; or, si on l'accepte, il en résulte évidemment que les mots τῇ πόλ[ι] s'appliquaient à tout l'ensemble des donations inscrites sur la stèle. — En fait, rien absolument ne s'oppose à ce qu'il en ait été ainsi. Sans doute, nous lisons à la ligne 28 le mot ἀνέθεικε et nous le restituons avec une extrême probabilité à la ligne 34 ; mais nous constatons, d'autre part, que ce mot fait défaut en plusieurs endroits du marbre où nous devrions pourtant le rencontrer[1] s'il avait été joint à la mention de chaque donation, et dès lors nous n'avons plus aucune preuve que les sommes énumérées jusqu'à la ligne 35 aient toutes été consacrées aux divinités ou à l'une des divinités thébaines. Il nous est loisible de croire, au contraire, que quelques offrandes religieuses sont venues se mêler à des donations d'un autre caractère, c'est-à-dire d'un caractère profane, en sorte qu'on a précisément inséré dans le texte les mots ἀνέθεικε [τοῖς θεοῖς], afin de les distinguer et de les signaler à l'attention. Et nous restons dans toutes les vraisemblances en admettant qu'en principe l'argent souscrit s'adressait seulement à la ville de Thèbes, et que les dieux thébains n'ont recueilli que le produit de générosités isolées.

Au surplus, la question ne mérite pas qu'on y insiste longuement, et la différence entre les deux sortes de donations, si l'on va au fond des choses, est apparente beaucoup plus

initial de l'inscription se trouve répété aux lignes 21-23, sans qu'il y ait à cela aucune raison nécessaire ; de même *IG*, VII, 3191-3192, l. 2-3 ; 37-38, etc.

1. Ainsi, aux lignes 9-10, 12-13, on s'attendrait à trouver le verbe ou bien intercalé entre les noms des donateurs (....αχες, ...ειοι) et la mention de la somme versée, ou bien ajouté à la suite des mots σ[τ]ατεῖρ[α]ς (l. 10), ...ακατίως (l. 13), au delà desquels le marbre est vide. Puisqu'il manque à ces deux places, c'est qu'il n'a jamais été gravé. De même, la comparaison avec les lignes 27-29, donne lieu de croire que le verbe n'a pas été inscrit entre la ligne 18 et la ligne 20 : on devrait le lire au début de la ligne 19, au-dessous de Φιλο[κλεῖς] ; de même encore il est presque certain que les lignes 21-22, 23, 24, 25-26, ne contenaient que des noms de donateurs et les chiffres de leurs contributions.

que réelle[1]. Le peuple de la cité antique ne saurait être séparé des dieux qu'il adore. Quiconque prétend se montrer généreux envers l'un est donc naturellement porté à témoigner aussi, par quelque offrande, de sa piété libérale envers les autres. Les présents, surtout les présents en argent, consacrés aux divinités d'une ville ne sont le plus souvent, sous une forme à peine déguisée, que des dons faits à cette ville même. Ici, ces étiquettes diverses, τῇ πόλι, τοῖς θεοῖς, importent en somme assez peu : il est clair qu'en honorant les dieux de Thèbes, c'est aux Thébains qu'on voulait être agréable ; 16
qu'en remplissant le trésor de ses sanctuaires nationaux, c'est le peuple de Thèbes qu'on enrichissait. L'inscription énumère et rappelle simplement une longue suite de libéralités, dont les Thébains, de façon directe ou indirecte, en leur personne ou dans celle de leurs dieux, ont été les bénéficiaires : c'est le seul fait essentiel que doive retenir l'historien.

Notons maintenant, après M. Dittenberger, quelques points qui méritent une grande attention :

1° Les donateurs semblent n'être jamais de simples particuliers, mais toujours ou des souverains ou des États : à la ligne 35, nous avons déjà signalé les mots τοὶ βασιλ[εῖες] ; les rois qui se trouvaient là mentionnés tous ensemble étaient ensuite nommés un à un à partir de la ligne 37 (l. 37 : βασιλ[εύς.....] ; l. 39 : βασιλ[εύς][2] ; — aux lignes 21, 23, 24 et 25, nous relevons les noms des Érétriens (Ἐρετριεῖς), des gens de Kos (Κῷοι), des Méliens (Μάλιοι) et des Æginètes (Ἡγινᾶτη) ; — enfin, aux lignes 9 et 12, il n'y a point à douter que les groupes de lettres... ακες et... ειοι ne soient les terminaisons de deux ethniques au pluriel. De même, à la ligne 16, les lettres ....ᴰΩΙΑΣ semblent être la fin d'un nom géogra-

1. Elle est si peu grave qu'on trouve parfois, en Béotie, une cité et ses dieux associés dans une même offrande, ainsi que l'atteste la formule ἀναθεῖναι τοῖς θεοῖς καὶ τῇ πόλει, dont l'épigraphie fournit d'assez nombreux exemples : *IG*, VII, 2481 (Thèbes), 2874 (Coronée), 3091, 3096, 3097, 3099 (Lebadeia), 3219 (Orchomène). Peut-être estimera-t-on que j'aurais dû rétablir cette formule dans notre inscription, dans le titre général comme aussi dans le titre secondaire des lignes 35-36 : à coup sûr on réussirait ainsi à supprimer la difficulté que j'ai essayé d'élucider, mais la restitution ne me semble nullement indispensable.

2. Il m'est impossible de comprendre pour quel motif, à la ligne 37, M. Dittenberger a restitué βασίλ[ισσα].

phique et peuvent avoir fait partie d'une formule comme celle-ci : τοὶ ἐκ (ou ἀπὸ) . . . .ρ]ωῖας. Il est vrai qu'à première vue le nom de Philoklès, qu'on lit deux fois, aux lignes 18 et 27, forme une exception à la règle que nous posons ici ; mais on reconnaîtra plus loin qu'il n'en est rien, que cette exception, dont il serait malaisé de rendre raison, n'est qu'apparente, et que Philoklès peut et doit rentrer dans la même catégorie que les souverains ;

2° Il est digne de remarque que les États dont nous avons conservé les noms appartiennent aux contrées les plus diverses. Tous sont étrangers à la Béotie, quelques-uns situés fort loin de Thèbes : c'est le cas pour Kos et Mélos ;

3° Si l'on considère de quelle sorte sont les donateurs, leur nombre paraît fort considérable. J'évalue approximativement
17 que la stèle, dans sa hauteur actuelle, pouvait contenir environ vingt-cinq noms, et je n'ai pas besoin de répéter que nous ne possédons qu'un débris du monument primitif. Il est possible, à la vérité, qu'à droite la liste des donations ne se soit pas prolongée beaucoup au-dessous du point où se trouve maintenant la cassure inférieure ; mais il est certain, par contre, que plusieurs donations précédaient et suivaient, dans la colonne de gauche, et précédaient, dans la colonne de droite, celles que nous y lisons encore ;

4° Les sommes souscrites se montent pour la plupart à des chiffres très élevés. Je relève les suivants : — ligne 4 : 1.000 statères d'or ou d'argent (χ]ειλίως [στατεῖρας ou χρουσίως) ; ligne 7 : 1.500 statères d'or ou d'argent (χ]ειλίως πεντακατί[ως στατεῖρας ou χρουσίως) ; — ligne 8 : 1.500 (?) statères d'or (χρ]ούσιοι[1] χείλιο(ι) πεν[τακάτιοι ?) ; — ligne 19 : un ou plusieurs talents (τάλαντ[ον] ou [α]) ; — ligne 24 : un ou plusieurs talents (τά[λαντον ou λαντα) ; — lignes 28-29 : 100 talents (τάλαν]τα ἑκατ[όν)[2].

Tous ces faits paraissent un peu étranges et sont, à mon avis, les sûrs indices d'une situation assez extraordinaire. La mention dans le texte de plusieurs personnages royaux, qui ne peuvent avoir été les clients des Thébains, celle d'États, comme Kos ou Mélos, qui jamais, à notre connaissance, n'ont reconnu leur suprématie nous autorise d'abord

1. Pour cette lecture, comp. la note 1 de la page 5.
2. Pour la justification de cette lecture, voir plus loin, p. 27.

à penser que la ville n'avait exercé aucune contrainte d'aucune sorte sur les donateurs. Manifestement les offrandes ont été librement consenties et nous devons croire que leurs auteurs n'ont cédé, au moins en apparence, qu'à un mouvement spontané de générosité. Or, c'est chose peu commune, dans l'histoire hellénique comme dans toutes les histoires, de voir peuples et princes puiser de leur plein gré dans leurs coffres en faveur d'une cité étrangère ; et de telles munificences, toujours exceptionnelles, supposent nécessairement des circonstances très particulières qui les motivent et les expliquent. D'autre part, le grand nombre des États donateurs est encore un sujet de surprise. On s'étonne que les Thébains et leurs dieux aient joui d'une popularité si étendue, qu'ils aient excité dans le monde grec un intérêt si général 18
et que l'argent leur soit venu de tant de côtés divers. Nous ne pouvons oublier qu'en ses moments de prospérité Thèbes a toujours compté bien plus d'adversaires que d'amis et qu'on l'a beaucoup moins aimée que haïe. Partant, nous sommes conduits à nous demander si, pour devenir à ce point populaires, il n'avait pas fallu qu'auparavant les Thébains fussent devenus malheureux et dignes de compassion. On imaginerait volontiers quelque grande infortune qui, faisant taire les rancunes, effaçant le souvenir des jalousies anciennes, touchant même les indifférents, aurait provoqué de toutes parts ce concours d'efforts bienfaisants dont notre monument porte témoignage. L'importance de plusieurs des donations, la qualité des souscripteurs, l'absence parmi eux de toute personne privée, loin de contredire cette supposition, la confirmeraient plutôt : à ces traits on croit reconnaître en effet qu'il s'agissait de faire face à des besoins si considérables qu'ils dépassaient de loin les ressources et la bonne volonté des particuliers. C'est ainsi que de la lecture et de l'examen de notre document nous emportons tout au moins cette première impression qu'il doit se rapporter à une période critique de l'histoire thébaine, à quelque événement singulier et frappant, assez grave pour avoir laissé sa trace et son écho même dans l'histoire générale.

II

Il reste à définir cette période, à retrouver cet événement. La tâche est difficile. Une étude chronologique de l'inscription peut seule fournir un point de départ à notre recherche ; ses résultats seuls peuvent nous guider et nous déterminer dans le choix d'une hypothèse. C'est donc cette étude que nous devons tout d'abord entreprendre.

A la ligne 20, le mot Ἀλεξανδ[ρ....., rapproché du mot τάλαντ[ον] ou τάλαντ[α], qu'on lit à la ligne précédente (l. 19), rend presque nécessaire la restitution : τάλαντ[ον (ou τάλαντ[α) ἀργουρίω] Ἀλεξανδ[ρείω]. De même, à la ligne 15, les quatre
19 lettres.... εἰας autorisent le supplément [δραχμὰς Ἀλεξανδρ]είας. Comme l'a très bien vu M. Dittenberger, cette mention du monnayage inventé par Alexandre fournit déjà une indication fort précieuse : elle nous donne la preuve que les donations énumérées sur notre marbre sont postérieures à l'avènement du roi. Mais il y a plus ; il s'agit ici de Thèbes, et de 335 à 316 Thèbes avait cessé d'exister : les donations, postérieures à l'avènement d'Alexandre, sont donc nécessairement postérieures aussi à l'année 316, date de la restauration de Thèbes par Cassandre.

Ceci admis, de la présence du mot βασιλ[εῖες], à la ligne 35, et du mot βασιλ[εύς], aux lignes 37 et 39, nous pouvons tirer un nouveau renseignement. Selon toute vraisemblance, les rois dont il est parlé en ces passages sont quelques-uns des souverains macédoniens successeurs d'Alexandre. Or, après la mort d'Arrhidaios, arrivée en 317, c'est-à-dire en un temps qui précède encore la restauration de Thèbes, il faut descendre jusqu'en 306, pour trouver dans les pays grecs plusieurs personnages portant simultanément le titre royal. Nous devrons donc admettre que les donations inscrites aux lignes 35 et suivantes sont plus récentes que l'année 306.

Rien n'importe plus à présent que de déterminer, avec toute la rigueur possible, la date *minima* de l'inscription. Les indices paléographiques peuvent nous être ici d'une grande utilité. M. Dittenberger paraît n'en avoir tenu aucun compte, probablement parce que la copie de Lolling ne lui fournissait pas, à cet égard, de données suffisamment sûres ; grâce au

cliché mis à ma disposition, il m'est permis de sortir de cette réserve. On sait que la connaissance des différentes écritures successivement employées par les Béotiens s'est fort développée au cours de ces dernières années, à mesure que se multipliaient dans le pays les découvertes épigraphiques, et j'ai moi-même déchiffré ou collationné un si grand nombre d'inscriptions béotiennes qu'on ne me refusera peut-être pas quelque compétence en cette difficile matière. Or, il me paraît incontestable que le type graphique en usage dans notre monument accuse une époque encore assez ancienne. Les caractères sont hauts, en général bien espacés, de forme simple, à peine ornés de très petits apices à leurs extrémités : le Ξ est muni d'une haste verticale, le ⊙ percé d'un point rond et non d'un point triangulaire ; la barre horizontale du Γ ne dépasse jamais les deux jambages ; l'Ω est grand et largement ouvert, l'O le plus souvent égal aux lettres. Bref, l'inscription rappelle assez exactement par son aspect d'ensemble : 1° les dédicaces de la Confédération béotienne à Apollon Ptoïos, que j'ai pu attribuer par un calcul rigoureux aux dernières années du IVe siècle[1] ; 2° la dédicace des Thespiens au même dieu, dont la date est visiblement la même[2] ; 3° l'épigramme relative aux victoires gymniques d'un Thébain[3] accompagnée de la signature de Teisikratès, qu'il faut placer, ainsi que l'a démontré Dittenberger, entre 320 et 284 environ[4] ; 4° les deux épigrammes, accompagnées des signa-

1. *BCH*, XIII, 1 et suiv. (n. I, II, III, IV) = *IG*, VII, 2723-2724 *b*. Dittenberger a accepté mes conclusions chronologiques. Je ferai seulement remarquer ici que la date de l'inscription 2724 *b*, que j'ai placée entre 312 et 304, peut être définie encore un peu plus exactement. Quand l'inscription fut gravée, Chalcis appartenait aux Béotiens. Or, la ville ne put tomber en leur pouvoir qu'après la défection et la retraite de Polémaios, neveu d'Antigone, c'est-à-dire en 309/308. Un décret attique (*IG*, II, 266 = Dittenberger, *Sylloge*[1], 133) montre même que Chalcis était encore libre dans le temps qui suivit immédiatement la mort de Polémaios (308). Nous attribuerons donc l'inscription à la période comprise entre 308 (date *maxima*) et 304. [Cf. ci-dessous, 60].

2. *BCH*, XIV, 1 (n. I) = *IG*, VII, 4155. Dittenberger a rétabli avec raison l'adjectif patronymique à la dernière ligne. Le caractère graphique présente une analogie parfaite avec celui de *IG*, VII, 2724 *b*.

3. [Cf. E. Preuner, *Bonner Studien E. von Kekule gewidmet*, pp. 220-222].

4. *IG*, VII, 2470 : « Apparet hoc monumentum sub finem quarti aut initio tertii a. Chr. n. sæculi (fere 320-284) dedicatum esse » (Dittenberger). Pour la forme exacte des lettres, voyez le *fac-similé* publié par Lœwy, *Inschr. griech. Bildh.*, 120. A en juger par le type graphique, il est possible que cette inscription soit un peu plus récente que la nôtre : l'ω est de moindre taille que les autres

tures de Polykleitos et de Lysippos, que Dittenberger juge
21 avec raison quelque peu postérieures à 316[1]. Il suit de là qu'on ne saurait la considérer comme notablement plus moderne que la fin du IVe siècle, et c'est tout au plus si j'en abaisserais la date jusqu'aux dix ou vingt premières années du siècle suivant.

Les observations linguistiques, dans la mesure où le texte si malheureusement mutilé les autorise, s'accordent bien avec cette évaluation. Le dialecte demeure partout très pur et l'on n'y relève l'intrusion d'aucune forme empruntée à la langue vulgaire. L'orthographe Ἐρετριεῖς (l. 21), au lieu d'Ἐρετριεῖες ou d'Ἐρετριῆες, peut d'abord étonner ; on l'expliquera cependant aisément, soit comme une traduction exacte en béotien de l'ionisme Ἐρετριῆς, soit comme la transcription littérale d'une orthographe, qui se trouvait usitée, dans les monuments d'Érétrie, dès le courant du IVe siècle[2]. La substitution de la graphie ου à l'ancien υ béotien, dont nous avons ici deux exemples (l. 8 : [χρ]ούσιοι ; l. 12 : χρουσίως), ne doit pas être regardée comme l'indice d'une époque récente, car on peut la constater déjà dans des textes qui appartiennent au milieu du IVe siècle[3]. Par contre, le fait que la graphie οι n'a nulle part cédé la place à l'υ monophthongue[4] est un signe non équivoque d'antiquité. En résumé, la langue du monument paraît être celle-là qu'on pouvait écrire et parler en Béotie

caractères et placé au-dessus des lignes, le θ percé le plus ordinairement d'un point triangulaire ; les apices sont fortement marqués aux extrémités des hastes.

1. *IG*, VII, 2532-2533 ; comp. Lœwy, *Inschr. griech. Bildh.*, 93. Même remarque que pour le monument précédent. Les caractères sont beaucoup plus irréguliers que ceux de notre inscription ; les ο, les ω et les θ sont fréquemment gravés au-dessus des lignes ; le ξ n'a pas de jambage médian. Il faut observer, d'ailleurs, que cette dernière particularité se rencontre dans des textes qui appartiennent sûrement encore au IVe siècle, par exemple dans l'inscription de Thespies à laquelle est jointe la signature de Praxitèles : *IG*, VII, 1831 = Lœwy, 76.

2. Dans le décret d'Érétrie *CIG*, 2144 (= Dittenberger, *Sylloge*[1], 201), on lit le mot Ἐρετριεῖς (à l'accusatif) ; or l'inscription, comme l'a montré U. von Wilamowitz-Mœllendorff (*Antig. v. Karyst.*, 101), se rapporte à l'année 313. [Cf. plus loin, chap. II]. La forme Ἐρετριείων, qu'on rencontre dans le décret de 302 récemment publié par Ad. Wilhelm (Ἐφ. ἀρχ., 1892, 119 et suiv.) [*IG*, XII 9, 210], semble impliquer de même pour le nominatif la graphie Ἐρετριεῖς.

3. Par exemple, dans l'inscription *IG*, VII, 2418, l. 9 : χρουσίω.

4. La graphie οι persiste aux lignes 8, 12, 23, 24, 35.

aux alentours de l'an 300. J'ajouterai même qu'entre notre inscription et celle où sont énumérés les subsides fournis aux Thébains par leurs alliés pendant la Guerre Sacrée[1], je ne trouve à noter aucune différence de phonétique ni d'orthographe. Tout nous autorise donc à désigner les années 290/280 environ comme le *terminus ad quem*, en deçà duquel il convient de placer la rédaction et la gravure du texte.

Il faut se rappeler maintenant que, pour la plupart, les donations n'ont pas été simultanées, mais successives. En 22
conséquence, si les plus récentes peuvent avoir été contemporaines de la rédaction de l'inscription ou l'avoir précédée seulement de peu de temps, si celles des lignes 35-40 sont certainement, ainsi qu'on l'a vu, postérieures à 306, d'autres, au contraire, peuvent appartenir à une époque notablement plus ancienne. Nous avons reconnu que la mention de l'argent alexandrin nous interdit de reculer aucune d'elles plus loin que l'année 316 ; mais rien n'empêche que les premières en date n'aient remonté jusqu'à cette année-là ; et par suite, rien n'empêche que la série entière ne se déroule dans tout l'intervalle de temps compris entre la restauration de Thèbes d'une part, et, d'autre part, l'époque même où fut gravée la stèle, — époque qui correspond, nous venons de l'établir, soit à l'extrême fin du IV^e^ siècle, soit à l'extrême début du III^e^.

Dans le cours de l'histoire thébaine j'avoue ne découvrir aucune période à laquelle puisse mieux et plus facilement se rapporter le document qui nous occupe. Le chapitre de Diodore relatif à la restauration de Thèbes est bien connu ; cependant, je pense qu'il n'est pas inutile de le reproduire en partie[2]. L'historien s'exprime ainsi : Εἰκόστῳ δ'ἔτει ὕστερον Κάσσανδρος φιλοδοξῆσαι βουλόμενος καὶ πείσας τοὺς Βοιωτούς, ἀνέστησε τὴν πόλιν τοῖς διασωζομένοις τῶν Θηβαίων· συνεπελάβοντο δὲ καὶ τῶν Ἑλληνίδων πόλεων τοῦ συνοικισμοῦ πολλαὶ διά τε τὸν πρὸς τοὺς ἠτυχηκότας ἔλεον καὶ διὰ τὴν δόξαν τῆς πόλεως. Ἀθηναῖοι μὲν γὰρ τὸ πολὺ μέρος τοῦ τείχους ἀνέστησαν, καὶ τῶν ἄλλων οἱ μὲν ᾠκοδόμησαν κατὰ δύναμιν, οἱ δὲ καὶ χρήματα πρὸς τὰς κατεπειγούσας χρείας ἀπέστειλαν οὐ μόνον τῶν ἐκ τῆς Ἑλλάδος, ἀλλὰ καὶ Σικελίας, ἔτι δ' Ἰταλίας. De ce passage et de celui de

1. *IG*, VII, 2148.
2. Diod. XIX, 54, 1 ; comp. 53, 2 ; 63, 4.

Pausanias, cité ici en note[1], qui traite le même sujet, il résulte fort clairement: qu'en 316 lorsque Cassandre, soit par un caprice de glorieux, comme le veut Diodore, soit bien plutôt par un calcul d'homme d'État et de stratégiste, pour assurer à sa
23 domination dans la Grèce centrale l'appui d'une grande forteresse résolut de rendre leur patrie aux Thébains, ceux-ci, dispersés vingt ans dans toutes les régions de l'Hellade, se trouvaient réduits à un extrême dénûment ; qu'abandonnés à eux-mêmes ils n'auraient pu mettre à profit la décision généreuse de Cassandre, incapables qu'ils étaient de relever leur ville avec leurs seules ressources[2] ; qu'heureusement pour eux un grand nombre d'États grecs, les uns forcés de se soumettre aux injonctions du régent de l'Empire[3], les autres poussés d'un élan de pitié, consentirent à leur prêter assistance, soit en prenant une part directe à leurs travaux, comme firent les Athéniens, soit en leur adressant des secours en argent. Le dernier point est pour nous d'une grande importance et la phrase οἱ δὲ καὶ χρήματα πρὸς τὰς κατεπειγούσας χρείας ἀπέστειλαν mérite d'être retenue. On conviendra qu'il serait séduisant d'établir un rapprochement direct entre elle et le texte que nous étudions, et de croire que les donations dont nous avons retrouvé la liste furent offertes aux Thébains à l'occasion de leur retour en Béotie.

A la vérité, on peut m'opposer certaines objections ; je vais au-devant d'une des plus fortes. De tous les bienfaiteurs de Thèbes qu'énumèrent Diodore et Pausanias — Athéniens, Messéniens, Arcadiens de Mégalépolis, États grecs de la Sicile et de l'Italie — aucun ne figure dans l'inscription ; inversement de tous les donateurs dont l'inscription contient encore les noms ou les titres, — habitants d'Érétrie, de Kos, de Mélos, d'Ægine, monarques grecs, — il n'en est aucun que nous trouvions cité soit par Diodore, soit par Pausanias ; de telle sorte qu'au lieu de relever des coïncidences entre nos textes littéraires et notre texte épigraphique, comme nous devrions nous y attendre, nous ne constatons d'abord entre eux que

1. Paus. IX, 7, 1 : Τοὺς Θηβαίους γενομένους ἀναστάτους ὑπὸ Ἀλεξάνδρου καὶ διαπεσόντας ἐς Ἀθήνας ὕστερον Κάσσανδρος ὁ Ἀντιπάτρου κατήγαγεν· ἐς δὲ τῶν Θηβῶν τὸν οἰκισμὸν προθυμότατοι μὲν ἐγένοντο Ἀθηναῖοι, συνεπελάβοντο δὲ καὶ Μεσσήνιοι καὶ Ἀρκάδων οἱ Μεγάλην πόλιν ἔχοντες.

2. C'est ce que démontre encore l'anecdote bien connue relative à Phryné : Kallistratos *ap.* Athen. XIII, 591, B.

3. Comp. U. von Wilamowitz-Mœllendorff, *Hermes*, XXVI, 203.

des différences. Si graves que celles-ci puissent sembler dans le premier moment, je crois pourtant qu'on aurait tort de s'en beaucoup émouvoir. Il est manifeste, quand on lit Pausanias et Diodore, que ces deux écrivains n'ont parlé, dans les passages que j'ai rappelés, que des événements survenus à Thèbes 24
aussitôt après la déclaration de Cassandre, et, par conséquent, n'ont fait mention que des premiers secours apportés aux Thébains, en 316 ou dans les années immédiatement voisines. Or, si l'interprétation que je propose de notre document est juste, les donations faites à cette époque-là, étant les plus anciennes de toutes, devaient être gravées, soit dans la partie initiale de la colonne de gauche que nous avons perdue, soit dans la partie moyenne de cette colonne, d'où tout nom propre a disparu[1] : il est donc tout simple que nous n'en découvrions plus sur la stèle aucune trace reconnaissable. Par contre, les donateurs, dont les noms ou les titres sont lisibles encore dans la partie conservée de la colonne de droite, n'ont dû venir en aide aux Thébains, comme le montre la place même où ces noms sont inscrits, qu'assez longtemps après 316 ; les βασιλεῖες des lignes 35-40, pour des raisons qu'on a vues plus haut, seulement après 306 : dès lors, on ne saurait s'étonner que ni Diodore ni Pausanias ne les aient mentionnés, puisque leur récit ne dépasse pas ou dépasse à peine l'année 316. La difficulté que nous avions pensé rencontrer se laisse ainsi résoudre facilement, dès qu'on tient compte tout ensemble de l'état fragmentaire où nous est parvenue l'inscription et des limites étroites dans lesquelles se sont enfermés nos auteurs : entre les allégations de ceux-ci et les données fournies par celle-là rien absolument ne permet de supposer qu'il y ait contradiction.

Est-il admissible cependant que plusieurs années après 316, jusqu'à la fin du IVe siècle ou même peut-être au delà, les Thébains aient encore recueilli les aumônes de l'étranger ? Je ne vois aucune raison de nier le fait. La restauration de Thèbes, commencée dans une époque de guerres et d'agitations perpétuelles, ne fut pas l'œuvre d'un jour ; elle dut se poursuivre lentement et laborieusement. Si, par la volonté impérieuse de Cassandre, l'enceinte et les défenses auxquelles on travailla d'abord avec une hâte extrême, purent être rétablies dans un

1. Seuls, les noms inscrits aux lignes 9 et 16 peuvent être restitués avec quelque vraisemblance, comme on le dira plus loin.

temps assez court, — dans l'espace d'une ou deux années[1] —,
25 la reconstruction de la cité elle-même, rasée jusqu'aux fondements (sauf les temples), exigeait de plus longs efforts, et l'argent manquait pour mener la tâche à bonne fin. Strabon donne à entendre que, quoi qu'on fit, la nouvelle ville ne parvint pas à égaler l'ancienne[2] ; il assure que les Thébains ne se relevèrent jamais du désastre qu'Alexandre leur avait infligé. Tous les textes, en effet, nous laissent cette impression que, rentrés à grand'peine en possession de leur territoire[3], isolés au milieu des Béotiens hostiles et défiants[4], ils se trouvèrent réduits longtemps à une situation fort précaire. Comme cette situation n'échappait à personne, il paraît naturel qu'à diverses reprises et de diverses parts on ait songé à y porter remède. Je ne m'expliquerais guère que ce grand courant de sympathies qu'on avait vu, en 316, affluer vers Thèbes, se fût tari brusquement, puisque les causes qui l'avaient fait naître continuaient d'exister. Sans doute, il est probable que quelques-uns des donateurs désintéressés de la première heure se lassèrent assez vite d'expédier des subsides, mais d'autres
26 purent leur succéder dont la bourse était aussi généreuse, si leurs intentions étaient moins pures. Pourvue à nouveau de ses remparts, Thèbes redevenait digne d'attirer l'attention et

1. Dans Diodore (XIX, 63, 4), on lit ce qui suit : συναγαγὼν δύναμιν ἦκε (Cassandre) διὰ τῆς Θετταλίας εἰς Βοιωτίαν· ἐνταῦθα δὲ συνεπιλαβόμενος τοῖς Θηβαίοις τῆς τῶν τειχῶν οἰκοδομίας παρῆλθεν εἰς Πελοπόννησον. Cette venue de Cassandre à Thèbes se place en 315 (cf. Niese, *Gesch. der griech. und makedon. Staaten* I, 279). Du passage cité, il résulte donc qu'en 315 l'enceinte de la ville n'était pas encore relevée complètement ; il est probable cependant qu'elle le fut à peu de temps de là. Quant à la ville elle-même, Diodore n'y fait aucune allusion ; on ne la rebâtit que plus tard.

2. Strab. IX, 2, 5. Comp. Pausan. IX, 7, 6. Pausanias nous dit que, de son temps, Thèbes occupait une superficie bien plus restreinte qu'à l'époque ancienne : il en dut être ainsi, comme l'observe avec raison Fabricius (*Theben* (Freib. in Br. 1890), 15), dès l'année 316, et non pas seulement à partir de l'époque de Sulla.

3. Cf. Diod. XVIII, 11, 4 ; Pausan. I, 25, 4. Il faut noter que Thèbes ne recouvra jamais son ancien territoire dans son intégrité : la ville d'Akraiphia, par exemple, possession thébaine avant 335, demeura indépendante après 316.

4. Thèbes n'est rentrée dans la Confédération béotienne qu'en 312, ainsi que l'a démontré Liman, *Fœder. Bœot. Inst.*, 9, d'après Diodore, XIX, 77, 6. L'inscription *IG*, II, 963, mentionne encore séparément les Thébains (Θη[ϐ]αῖοι) et les Béotiens. — Sur les sentiments bien connus des Béotiens à l'égard des Thébains, comparez, — outre les textes précédemment cités de Diodore (XVIII, 11, 4) et de Pausanias (I, 25, 4), — Arrian., *Anab.*, I, 8, 8 ; 9, 9-10 ; Diod. XVII, 13 ; Plutarch., *Alex.*, 11.

d'exciter les convoitises des chefs d'État : elle se retrouvait ce qu'elle avait été autrefois, une place de premier ordre, base d'opérations solide pour des troupes en campagne, refuge excellent où pouvait s'abriter une armée en retraite. D'autre part, les habitants, sous le coup des nécessités qui les pressaient, semblaient prêts à payer d'un large dévouement l'ami secourable ou le protecteur utile qui subviendrait à leurs besoins. C'était là de quoi faire réfléchir ceux des Diadoques qui, tour à tour ou dans le même temps, entreprirent ou projetèrent d'imposer leur suzeraineté à la Grèce moyenne. Il est permis de croire que plus d'un parmi eux résolut d'exploiter à son profit une détresse dont il pouvait tirer bon parti ; que plus d'un politique avisé, masqué d'apparences bienveillantes et charitable par diplomatie, sut imiter à l'heure opportune l'exemple qu'avait donné Cassandre et tenta, par des secours distribués à propos, de gagner la confiance des Thébains et de les rattacher à sa clientèle. Le but à atteindre était digne de quelques sacrifices ; l'alliance de Thèbes, susceptible de se transformer en une sujétion plus ou moins dissimulée, valait bien qu'on l'achetât d'un bon prix. Peut-être est-ce à quelque pensée de cette sorte qu'obéirent, entre autres, les souverains dont les noms figuraient sur notre liste de donateurs, aux lignes 37-40 du texte actuel.

III

Ce ne sont là cependant, je le reconnais volontiers, que des conjectures et des présomptions. Elles me paraissent vraisemblables, mais le lecteur a le droit d'en juger différemment. Avant de les tenir pour fondées, il a le droit tout au moins de réclamer un supplément de preuves, et j'ai le devoir de le lui fournir. Jusqu'ici deux points seulement ont été mis hors de conteste : le premier, c'est qu'aucune donation n'est antérieure à 316 ; le second, c'est que les donations mentionnées à partir de la ligne 35 sont postérieures à 306. Mais, pour fixer à la rédaction de l'inscription et par suite au versement des 27
donations une limite inférieure, j'ai dû recourir aux arguments tirés de la paléographie, et je ne puis oublier qu'à beaucoup de bons juges des raisons de cette sorte paraissent toujours, non sans motif, un peu suspectes et sujettes à caution[1]. En

1. Voir, par exemple, les justes remarques de H. Pomtow, *Fleckeisen's Jahrb.*, 1894, 529.

somme, rien ne permet encore d'affirmer de façon péremptoire que les donations dont nous avons la liste appartiennent à une époque voisine de l'année 316 ; et dès lors rien n'établit non plus qu'il existe une relation quelconque entre elles et la restauration de Thèbes. Si la chose est possible, ainsi que je l'ai montré, elle n'est rien moins que certaine ; nous demeurons simplement en présence d'une hypothèse qui attend une vérification.

Reprenons donc notre recherche en usant d'une méthode nouvelle. Le seul moyen de sortir du vague et du doute, c'est assurément de découvrir dans le texte même de l'inscription des repères chronologiques fixes ; c'est de marquer sa date absolue à telle ou telle donation. Nous allons essayer de le faire.

De toutes les parties de notre document, l'une des plus obscures, sans contredit, est celle qui va de la ligne 30 à la ligne 34 de la colonne de droite. Dans la copie de Lolling, c'est presque un *locus desperatus*. Si, à la ligne 31, le mot δραχμ[άς] s'est conservé ; si, aux lignes 32 et 34, ΕΛΗΟΧ..... et ΔΕΚΑΤ..... autorisent, comme on l'a vu déjà, les restitutions ἐληοχ[ρίστιον] et δεκάτ[αν], la ligne 30, qui devait contenir le nom du donateur, est martelée, et sous le martelage Lolling n'a pu découvrir que quelques traits indistincts. Quant à la ligne 33, Lolling n'a déchiffré là que les cinq lettres ΓΑΡΡΟ, que Dittenberger a fidèlement transcrites, mais sans pouvoir, et pour cause, leur prêter un sens acceptable. Tout rebutant qu'est à première vue ce passage, je crois pourtant qu'on en peut encore tirer quelques indications particulièrement instructives.

La copie qu'a faite Lolling de la ligne 33 est fautive : la première lettre à gauche n'est pas un Γ, mais un Π, dont le second jambage est très écourté et peu visible ; de plus, à la
28 suite de l'Ο, j'aperçois très nettement sur le cliché de l'inscription un Δ encore bien gravé dans le marbre. A l'inintelligible ΓΑΡΡΟ, qu'avait lu Lolling, il faut donc substituer ΠΑΡΡΟΔ. Les trois dernières lettres suggèrent la restitution Ῥόδ[ος] ou Ῥόδ[ιοι] ; ΠΑΡ ne peut être autre chose que la préposition παρά, écrite dans la forme ordinaire que lui donne le dialecte béotien ; de telle sorte qu'on doit lire, semble-t-il, au début de la ligne 33 : παρ Ῥόδ[ου], Ῥόδ[ῳ], Ῥόδ[ον] ou bien παρ Ῥοδ[ίων], Ῥοδ[ίοις], Ῥοδ[ίους], la désinence casuelle demeurant pour l'instant incertaine. Ceci posé, reportons

nous à la ligne 30. Cette ligne, je l'ai dit, a été martelée et grattée à dessein, pas si profondément pourtant qu'on n'y puisse encore discerner quelques traces de lettres. La haste brisée d'un Σ (>), déjà notée par Lolling, est très apparente ; à la droite du Σ, je reconnais un Ι, puis les vestiges probables d'un Λ ; à gauche, j'aperçois le contour d'une lettre triangulaire, qui paraît être un Α ; au delà de cet Α, il ne peut manquer qu'un seul caractère, qui se trouvait déjà en saillie marquée sur le bord gauche de la seconde colonne de l'inscription. Nous obtenons ainsi le groupe de lettres ΑΣΙΛ, et la restitution [βα]σι[λεύς] est tout indiquée.

Dès lors, trois points me semblent acquis : — 1° Le donateur, qui consacra aux divinités thébaines une somme d'argent destinée à des distributions d'huile, était un personnage royal ; — 2° dans le temps où fut faite la donation, le roi qui en était l'auteur se trouvait ou venait de se trouver en relations avec les Rhodiens, puisque leur nom ou celui de leur ville figure non loin du sien dans la formule qui rappelle son offrande ; — sans doute, nous ne pouvons que difficilement reconnaître de quelle nature avaient été ces relations ; cependant on a lieu de les supposer hostiles : le rapprochement des mots παρ 'Ροδ..... et δεκάτ[αν], qui se rencontrent dans deux lignes consécutives, rend en effet vraisemblable cette conjecture que l'argent de la donation représentait la dîme d'un butin enlevé par le roi aux Rhodiens ; — 3° après avoir bien mérité des Thébains, le roi donateur dut quelque jour changer de conduite envers eux et s'attirer leur colère, puisqu'ils décidèrent d'effacer son nom de leurs archives lapidaires et d'abolir le souvenir de son bienfait.

Si l'on cherche dans l'histoire quel pouvait être ce roi, jusqu'à présent anonyme, dont faisait mention la ligne 30 de notre document alors qu'elle était intacte, on en trouve un, 29
mais on n'en trouve qu'un seul à qui s'appliquent toutes les particularités que je viens d'énumérer : c'est Démétrios Poliorkétès.

Diodore raconte qu'en l'année 304 Démétrios, ayant sur l'ordre d'Antigone levé le siège de Rhodes, cingla vers la Béotie avec tous ses vaisseaux, débarqua son armée sur la plage d'Aulis, enleva Chalcis, détacha les Béotiens du parti de Cassandre et les contraignit d'entrer dans son alliance[1]. L'au-

1. Diod. XX, 100, 5-6 sqq. : Διαλυσάμενος πρὸς 'Ροδίους ἐξέπλευσε μετὰ πάσης τῆς δυνάμεως, καὶ κομισθεὶς διὰ νήσων κατέπλευσε τῆς Βοιωτίας εἰς

teur n'ajoute pas, là a vérité, que dans cette campagne le roi soumit Thèbes à son autorité ; mais la chose ne peut être un instant douteuse. De 304 à 302, Thèbes servit avec Chalcis de place d'appui à ses soldats cantonnés dans la Grèce centrale. C'est vers cette époque que les Thébains, rivalisant de flatterie avec les Athéniens, décernèrent les honneurs divins à Lamia-Aphrodite[1], et le fait suffirait presque à prouver que Démétrios résida parmi eux pendant un temps plus ou moins long. Comme leur amitié pouvait lui être fort précieuse dans la lutte qu'il entreprenait contre Cassandre, on n'a pas lieu d'être surpris qu'il ait voulu d'abord la conquérir par quelque largesse ; nous savons, au reste, que c'était une des coquetteries ordinaires à ce grand séducteur d'apparaître au milieu des Grecs sous les traits d'un héros tutélaire et bienfaisant. Les profits qu'il avait tirés de sa dernière expédition, bien qu'elle se fût terminée par un insuccès militaire, lui fournissaient le moyen de se montrer magnifique. Sa flotte, arrivée tout droit de Rhodes, était chargée de l'immense butin ramassé dans l'île pendant la longue durée du siège[2]. Rien que de naturel si
30 Démétrios saisit avec joie l'occasion d'en faire étalage et d'en abandonner une part aux Thébains : le souci de sa gloire ne l'y poussait pas moins que l'intérêt de sa politique. En réalité, le roi s'était brisé, sous les murs de Rhodes, au courage opiniâtre de ses adversaires ; mais c'était, je pense, une raison de plus pour qu'il affectât hautement des allures de vainqueur. En consacrant aux dieux de Thèbes la dîme des dépouilles

Αὖλιν. Σπεύδων δ' ἐλευθερῶσαι τοὺς Ἕλληνας... πρῶτον μὲν τὴν Χαλκιδέων πόλιν ἠλευθέρωσε φρουρουμένην ὑπὸ Βοιωτῶν, καὶ τοὺς κατὰ τὴν Βοιωτίαν καταπληξάμενος ἠνάγκασεν ἀποστῆναι τῆς Κασσάνδρου φιλίας. Cf. Plutarch., *Demetr.*, 23 : Ἐπανιὼν δὲ τοὺς ἐντὸς Πυλῶν Ἕλληνας ἠλευθέρου καὶ Βοιωτοὺς ἐποιήσατο συμμάχους. — Niese, I, 333-334.

1. Athen. VI, 253 B.

2. Sur ce point, voir Diod. XX, 83, 3 : Εὐθὺς δὲ τῶν πειρατῶν καὶ τῶν ἄλλων τοὺς εὐθέτους ἐξέπεμψε (Demetrios) πορθήσοντας τὴν νῆσον καὶ κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν.. L'île fut soumise à un pillage méthodique ; les pirates, qui accompagnaient la flotte de Démétrios, s'acquittèrent surtout de cette besogne, mais il est clair qu'une partie du butin demeura aux mains du roi. Aucun des textes, qui traitent de la paix conclue entre Démétrios et les Rhodiens (Diod. XX, 99 ; Plut., *Demetr.*, 22), ne mentionne qu'une indemnité de guerre ait été payée par les assiégés ; cependant la chose n'est pas impossible : on ne doit pas oublier que les Rhodiens consentirent à livrer à Démétrios cent otages dont il avait le choix (Diod. XX, 99, 3), et se soumirent à ses exigences, dans la mesure où elles ne lésaient ni leur honneur, ni leur indépendance, ni leurs relations commerciales.

rhodiennes, comme l'eût fait un triomphateur, il pouvait espérer qu'il tromperait l'opinion sur l'issue véritable de la guerre, qu'il dissimulerait son échec et réussirait à maintenir son prestige de conquérant.

C'est ainsi qu'on peut donner des lignes 33-34 de notre texte une explication, à mon sens, fort plausible, dès qu'on le rapporte à Démétrios, au lieu que les mots παρ 'Ροδ[....] demeurent une énigme insoluble s'il s'agit d'un autre donateur. Quant au martelage de la ligne 30, j'y trouve un nouvel argument à l'appui de l'hypothèse que j'avance ici. On se rappelle que, dans les premières années du IIIe siècle, Thèbes se souleva avec acharnement contre le despotisme de Démétrios ; à deux reprises, elle dut être réduite par la force[1], ne se soumit la seconde fois qu'après un siège meurtrier et put craindre un instant une destruction totale[2]. Il est donc légitime de supposer qu'à cette époque les Thébains condamnèrent la mémoire du roi et vouèrent son nom à l'oubli.

En conséquence, je crois que Démétrios Poliorkétès est bien l'auteur de la donation relatée aux lignes 30-34 de l'inscription ; je propose pour ces lignes les restitutions suivantes, 31
dont le détail peut demeurer incertain, mais dont le sens général ne me semble pas contestable : [Βα]σι[λεὺς Δαμάτριος] | δραχμὰ[ς (chiffre) ἐν τὸ] | ἐληοχ[ρίστιον ἀπὸ τῶν] | παρ 'Ροδ[ίων λαφύρων] | δεκάτ[αν τοῖς θεοῖς ἀνέθεικε][3] et j'assigne à la donation la date ferme de 304.

1. Le premier siège de Thèbes (Plut., *Demetr.*, 39) est de 293/292, selon la chronologie la plus vraisemblable, celle qu'a établie U. von Wilamowitz-Mœllendorff (*Antig. v. Karystos*, 245 ; cf. 203, note 26 ; Niese, I, 367, propose la date de 292 ou 291) ; le second est probablement de 290 (Wilamowitz, *Antig.*, 244). Sur ce second siège, comparez encore Wilamowitz, *Hermes*, XXVI, 203.

2. Plut., *Demetr.*, 40 : καὶ παρελθὼν ἀνάτασιν μὲν καὶ φόβον ὡς τὰ δεινότατα πεισομένοις παρέσχεν (Demetrios).

3. La restitution [ἀπὸ τῶν] | παρ 'Ροδ[ίων λαφύρων], à laquelle j'avais songé tout d'abord, m'a été indiquée aussi par mon excellent maître M. Henri Weil, que j'avais pris la liberté de consulter. Comparez, dans une inscription mégarienne (*IG*, VII, 37), la formule : [T]οίδε ἀπὸ λα[ία]ς τὰν δεκάτα[ν] ἀνέθηκαν 'Αθ[ά]νᾳ. — S'il était établi que les Rhodiens payèrent une indemnité de guerre, à λαφύρων on pourrait substituer ἐμπραχθέντων, comme me l'indique M. Weil. — La formule ἀνέθεικε ἐν τὸ ἐληοχρίστιον se retrouve dans l'inscription de Lebadeia *IG*, VII, 3055, l. 45 ; je crois, en effet, que Dittenberger restitue là à tort [ἀνέθεικ]εν τὸ [ἐ]ληοχ[ρίστιον] ; l'inscription, qui contient plusieurs fois le mot ἀνέθεικε, ne présente pas un seul exemple du ν éphelkystique, et l'on sait du reste qu'il manque en règle ordinaire dans les inscriptions béotiennes en prose (Meister, *Griech. Dial.*, I, 258). — On remarquera

Cette date établie, il est manifeste que les donations énumérées jusqu'à la ligne 30 ne peuvent être postérieures et sont probablements antérieures à 304. Assurons-nous qu'il en est ainsi ; et pour nous en assurer, déterminons, s'il se peut, l'époque exacte des donations inscrites aux lignes 18-20, 27-29.

J'ai déjà dit que l'auteur de ces deux donations est évidemment le même et qu'on doit restituer, à la ligne 18, le nom de Φιλοκλεῖς qu'on lit à la ligne 27. M. Dittenberger a très justement observé que ce donateur, mentionné sur une liste où ne figurent, hormis lui, que des États et des souverains, devait être, non un simple particulier, mais un homme de haut rang, revêtu d'un caractère officiel. Les sommes considérables qu'il a versées — plusieurs talents la première fois (l. 19)[1] ; cent
32 talents la seconde (l. 28-29), car la restitution [τάλαν]τα ἑκα-τ[όν] ne peut être mise en doute[2] — suffiraient déjà à autoriser cette conclusion. Or, au début de l'époque alexandrine, nous ne connaissons qu'un seul grand personnage ayant porté le nom de Philoklès : à savoir, ce « roi des Sidoniens », fils d'Apollodoros, ami et protégé de la monarchie Lagide, dont font mention des inscriptions d'Athènes, de Délos et d'Amorgos[3], et qui paraît avoir joué, en diverses parties du monde grec, un rôle fort important au service et pour le compte des Ptolémées. Selon toute vraisemblance, c'est de lui qu'il s'agit dans notre texte et je ne puis qu'approuver M. Dittenberger qui, le premier, a eu le mérite de proposer l'identification. A mes yeux, elle ne saurait faire doute, et toutes les considérations qui suivront la justifieront, je crois, amplement.

que les lignes 30, 32, 33 ont en moyenne dix-sept lettres ; ce nombre paraît acceptable, car la ligne 27, où la restitution Φιλοκλεῖς [Ἀπολλοδώρω] est certaine, ainsi que je le dirai plus loin, ne compte que deux lettres de plus, soit dix-neuf. Le nombre des lettres, à la ligne 34, est un peu plus considérable (vingt-quatre), mais rien ne prouve que toutes les lignes aient été strictement égales. On voit qu'elles étaient fort inégales dans la colonne de gauche.

1. A la ligne 19, on peut restituer également bien, étant donné l'état du texte, τάλαντ[ον]ou τάλαντ[α], mais il n'est pas douteux, en raison du chiffre inscrit à la ligne 29, que la seconde restitution ne soit la bonne.

2. On reviendra un peu plus loin sur ce point.

3. *IG*, II, 1371 (Athènes) ; Homolle, *BCH*, IV, 327 [*IG*, XI 4, 559 ; *Sylloge*[3], 391 ; Durrbach, *Choix Inscr. Délos*, 18] (Délos) ; Homolle, *BCH*, XIV, 409, l. 55, 60, 86 (cf. *ibid.*, XV, 137) (Délos) ; Homolle, *BCH*, XVII, 205 (Nikourgiá près d'Amorgos). [A Karthaia, il intervient, avec le nésiarque Bacchon, dans des questions judiciaires ; *IG*, XII 5, 1065. Il fait envoyer à Samos des juges de Myndos, et sans doute de Milet et d'Halikarnasse : *SEG*, I, 363].

La seule erreur de M. Dittenberger est d'avoir fait de Philoklès l'exact contemporain de Ptolémée Philadelphe et d'avoir, par suite, reporté en plein IIIe siècle l'époque de sa grande activité. Il est bien vrai que M. Homolle, à qui nous devons à peu près tout ce que nous savons de Philoklès, avait autrefois soutenu cette opinion[1] ; mais, depuis, l'étude attentive des inscriptions déliennes l'a conduit à la modifier. Dans son livre sur les *Archives de l'Intendance sacrée à Délos* et dans son beau commentaire aux inventaires de 279[2], M. Homolle a démontré que, si Philoklès a vécu jusque sous le règne de Philadelphe, il avait été d'abord et surtout le serviteur et l'auxiliaire de Soter. La découverte récente, dans l'île de Nikourgiá, du grand décret des Νησιῶται, qui date, sans conteste possible, de 285 ou de 283, a confirmé le fait d'une manière décisive[3]. On voit par ce décret qu'à l'avènement de Philadelphe (283), ou lorsqu'il fut associé au gouvernement de son père (285), Philoklès, chargé d'honneurs et muni de pouvoirs étendus, exerçait au nom de l'Égypte une haute autorité sur les Confédérés de la mer Ægée : cette grande situation 33
était assurément la récompense de bons offices rendus pendant nombre d'années au premier Lagide ; elle suppose une loyauté éprouvée, une carrière déjà longue, une vie assez avancée. Dès lors, je ne trouve aucune raison pour attribuer au IIIe siècle plutôt qu'au IVe la double donation faite par Philoklès aux Thébains.

J'ajoute que nous avons, au contraire, une raison très sûre pour l'attribuer au IVe siècle. Après le nom de Philoklès, M. Dittenberger a rétabli, à la ligne 27, la formule βασιλεὺς Σιδωνίων. J'estime que c'est à tort et que ce supplément doit être rejeté. L'inscription, dans ses lignes 37 et 39 (dans sa ligne 30 aussi, si ma restitution de cette ligne est exacte), nous montre que lorsqu'il s'agit d'un souverain, le titre royal précède toujours le nom propre[4]. Si donc on n'a pas inscrit devant Φιλοκλεῖς les

1. Homolle, *BCH*, IV, 331 ; cf. *Archives de l'Intendance*, 40.
2. *Arch. de l'Intendance*, 40-43 ; *BCH*, XV, 137.
3. *BCH*, XVII, 205-206, et le commentaire de M. Homolle. [*Sylloge*[3], 390].
4. On peut ajouter que la même règle est observée dans tous les textes où Philoklès est mentionné, sauf un seul. Dans les inscriptions suivantes : *IG*, II, 1371 ; *BCH*, IV, 327 ; XIV, 409, l. 85, l'appellation est toujours celle-ci : Βασιλεὺς Σιδωνίων Φιλοκλῆς Ἀπολλοδώρου. C'est par exception, semble-t-il, que dans le décret de Nikourgia on a adopté l'ordre inverse : [Φιλοκλῆς] βασιλεὺς Σιδωνίων. [Comme à Samos, *SEG*, I, 363, l. 7 : Φιλοκλῆς βασιλεὺς Σιδωνίων ἔγραψεν].

SEMINARIUM HISTORYCZNO-PRAWNE U.J.

mots βασιλεὺς Σιδωνίων, c'est que Philoklès n'était pas roi encore quand la ville de Thèbes reçut ses présents. Or, il l'était à l'époque où fut voté le décret des Νησιῶται[1], c'est-à-dire en 285 ou 283, et certainement depuis assez longtemps. D'une remarque paléographique qu'a faite M. Homolle, remarque qui tire une grande valeur de la parfaite connaissance qu'a son auteur des diverses écritures en usage à Délos, il résulte que Philoklès s'intitulait déjà roi des Sidoniens quel-
34 ques années avant l'an 300[2]. Nous devrons donc reculer au moins jusque là les dates de ses deux donations.

Quelques observations historiques permettront, je crois, d'établir une chronologie plus rigoureuse. Je dois seulement solliciter ici l'indulgence du lecteur pour les développements assez longs qui vont suivre : ils me semblent indispensables, si l'on veut aboutir à des conclusions fermes.

C'est une chose assez évidente que Philoklès n'est pas intervenu auprès des Thébains en son nom personnel et pour lui-même : on chercherait vainement, en effet, quelles raisons d'intérêt ou d'ambition auraient pu le pousser à se concilier

1. *BCH*, XVII, 205, l. 3.

2. *Arch. de l'Intendance*, 43 : « L'écriture du décret pour Philoklès (*BCH*, IV, 327, n. VI), allongée, grêle, serrée, a une ressemblance manifeste avec celle des comptes et inventaires de l'année 301 et de l'année indéterminée, mais antérieure, où Philon fut archonte... donc il faut remonter au moins jusqu'à l'année 300 et sans doute au delà ». Ailleurs (*Arch. de l'Intendance*, 42), M. Homolle penche à croire que Philoklès était roi dès 315 environ ; mais je ne trouve aucune preuve à l'appui de cette conjecture, et la date proposée demeure fort contestable. Elle me paraît trop reculée ; on ne doit pas oublier, en effet, que dans l'inventaire délien de 279, le nom de Philoklès se rencontre deux fois, comme dans notre inscription, non accompagné du titre royal (*BCH*, XIV, 409, l. 55, 60 ; cf. au contraire, l. 86). Il en est de même dans le texte de Polyen, cité plus loin, où on lit simplement : Φιλοκλῆς, ὁ Πτολεμαίου στρατηγός ; or, ce texte se rapporte aux événements de 309. Selon Val. von Schœffer (*de Deli ins. rebus*, 94 et suiv.) Philoklès serait devenu roi avant 307 ; sans la discuter, je constate seulement que cette évaluation ne se fonde sur aucun argument décisif. Le dernier critique qui ait parlé de Philoklès, Fr. Studniczka, se montre plus circonspect : il se borne à placer son avènement dans les dix dernières années du IVe siècle (*Die Sarkoph. von Sidon*, Sond. Abdr. aus den *Verhandl. der XLII Versamml. Deutsch. Philolog. in Wien*, 1893, p. 92). C'est à la parfaite bonne grâce de l'auteur que je dois d'avoir pu prendre connaissance de ce travail plein de remarques historiques d'un grand intérêt. Je lui en adresse ici mes plus vifs remerciements. Comp. encore *Jahrb. des arch. Instit.*, 1894, 227. [Sur le titre de roi des Sidoniens porté par Philoklès, cf. M. Segre, *Aegyptus*, 1934, 256].

leurs bonnes grâces. Simple officier de Ptolémée Soter avant de parvenir au trône de Sidon[1], il se montre à nous, dans tous les textes où nous le voyons paraître, et même au temps de sa royauté, comme l'homme de confiance et le fonctionnaire dévoué des Lagides. A Délos, son nom figure sur les inventaires au milieu de ceux des princes et des généraux qui font cortège à Soter, les uns soumis à la suzeraineté, les autres attachés au service de l'Égypte[2] ; quand il fait rentrer au trésor d'Apollon délien les créances dues par les insulaires, il obéit à l'un des Ptolémées et se réfère à ses décisions[3] ; de même, quand il convoque à Samos les synèdres de la Confédération des Cyclades, au moment où Philadelphe prend en main le pouvoir[4], c'est encore sans aucun doute sur un ordre venu d'Alexandrie, à seule fin de resserrer les liens qui unissent les Confédérés à la monarchie égyptienne. Rien absolument ne nous permet de croire que le rôle de Philoklès ait été à Thèbes différent de ce qu'il fut ailleurs, plus indépendant et moins subalterne. Au contraire, notre document contient une indication qui n'est point à négliger. A la ligne 29, les lettres TAEKAT nécessitent à première vue, comme l'a reconnu M. Dittenberger, la restitution [τάλαν]τα ἑκατόν. Si le savant éditeur a hésité à admettre cette restitution, bien qu'il la jugeât grammaticalement irréprochable et tout à fait légitimée par l'état du texte[5], c'est que le chiffre l'effarouchait un peu par son énormité et lui paraissait excessif. Il le serait, en effet, et resterait un juste sujet d'étonnement, s'il fallait voir dans Philoklès l'auteur authentique et véritable de la donation inscrite sous son nom ; mais il ne l'est plus et ne doit plus surprendre, si l'on suppose que le trésor d'Alexandrie a fourni

1. Il n'est pas douteux aujourd'hui que Philoklès « le Sidonien » ne doive être identifié avec le stratège de Soter, qui s'empara, en 309, de la place de Kaunos : Polyaen., III, 16. Cf. Homolle, *BCH*, XV, 137 ; Holleaux, *ibid.*, XVII, 64 [plus loin, p. 420].

2. Homolle, *Arch. de l'Intendance*, 37-39. Autour du nom de Philoklès se trouvent groupés, dans les inventaires, ceux de Nikokréon, Kallikratès, Polykleitos, Léonidas. [Sur Philoklès dans les inventaires de Délos et la fondation des Philokleia, voir F. Durrbach, *Choix Inscr. Délos*, pp. 27-28].

3. *BCH*, IV, 327, n. VI (cf. Homolle, *Arch. de l'Intendance*, 40) : [καθάπερ ὁ βασιλεὺς (?) Π]τολεμαῖος συνέταξεν (l. 7, 8).

4. *BCH*, XVII, 205.

5. « Nolui sane vs. 13 [τάλαν]τα ἑκατ[όν] coniungere, *ut solitus et legitimus vocabulorum ordo suadebat*, quia id vel in rege opulentissimo (Philocle) nimium videri debet » (Dittenberger).

aux frais de la dépense, car une somme de cent talents est une offrande en rapport avec l'opulence du premier Lagide[1].
36 Comme la lecture de la ligne 29 ne peut prêter à aucun doute, l'hypothèse n'est pas seulement acceptable et plausible, mais presque certaine ; et nous avons tout lieu de croire que Philoklès, se conformant aux instructions de Ptolémée, n'a fait que remettre aux Thébains et consacrer à leurs dieux les fonds qu'on lui avait confiés ; en sorte qu'il n'a été à Thèbes comme dans les Cyclades que le représentant et l'agent de la politique égyptienne[2]. — Dès lors, la question que nous devons résoudre se ramène à celle-ci : A quel moment, vers la fin du IVe siècle, un émissaire du gouvernement alexandrin, porteur de riches présents, a-t-il pu être envoyé auprès du peuple de Thèbes ? A quel moment le premier Ptolémée jugea-t-il utile

1. A ceux qui conserveraient quelques doutes, il est peut-être bon de rappeler qu'en 305 Antigone envoya à Athènes un subside d'environ 140 talents d'or ou d'argent (*IG*, II, 737 *add.* ; cf. Kœhler, *Ath. Mitt.*, V, 273-274) ; que, vers 287, Lysimaque donna aux Athéniens d'abord 30, puis 100 talents d'argent (Ps. Plut., *Vit. X Orator.*, 1037, 37 Didot) ; qu'après le tremblement de terre de 222, les Rhodiens reçurent d'Hiéron et de Gélon 100 talents d'argent ; de Philadelphe, 300 talents d'argent ; d'Antigone Doson, 100 talents d'argent, sans compter quantité de donations en nature (Polyb. V, 88-89). Les réflexions dont Polybe fait suivre l'énumération de ces libéralités méritent d'être signalées [cf. plus loin, 455 sqq.] : Ταῦτα μὲν οὖν εἰρήσθω μοι χάριν..... τῆς τῶν νῦν βασιλέων μικροδοσίας... ἵνα μήθ' οἱ βασιλεῖς τέτταρα καὶ πέντε προιέμενοι τάλαντα δοκῶσί τι ποιεῖν μέγα καὶ ζητῶσι τὴν αὐτὴν ὑπάρχειν αὐτοῖς εὔνοιαν καὶ τιμὴν παρὰ τῶν Ἑλλήνων ἣν οἱ πρὸ τοῦ βασιλεῖς εἶχον... (V, 90). Il semble qu'aux yeux de Polybe un don d'une centaine de talents est seul digne d'un prince qui ne lésine pas ; et les exemples, empruntés à l'histoire, qu'il allègue et cite comme modèles, justifient en effet cette manière de voir. [Cf. Ad. Wilhelm, *Attische Urkunden*, III, 17].

2. On m'objectera sans doute que, si Philoklès n'a été qu'un donateur apparent, il est singulier que son nom soit seul inscrit sur la stèle et que celui de Ptolémée n'y figure pas. Je l'accorde volontiers ; les motifs pour lesquels le Lagide s'est effacé derrière Philoklès nous échappent, mais ce sont là des détails et des nuances dont la critique ne saurait rendre raison. Il ne m'en paraît pas moins absurde de supposer que Philoklès a pu agir à Thèbes de son propre mouvement et dans son seul intérêt. [Beloch a soutenu (*Gr. Geschichte*, III 2, 257 ; IV² 2, 327-328) que Philoklès avait été d'abord au service de Démétrios et avait fait des dons à Thèbes comme agent de Démétrios ; il a été souvent suivi (cf. par ex. F. Durrbach, *Choix Inscr. Délos*, p. 27 ; G. Moser, *Unters. über die Politik Ptolemaeos I. in Griechenland*, Diss. Leipzig, 1914, 95-122). M. Segre. *Aegyptus*, 1934, 258-260, commentant un décret d'Aspendos, qui nomme Philoklès, au service de Ptolémée, sans doute tout au début du IIIe siècle, a montré la faiblesse de la théorie de Beloch et il est revenu à l'interprétation de M. Holleaux].

à ses desseins de donner aux Thébains des preuves éclatantes de sa bienveillance et de son amitié ? Si je ne me trompe, il n'est pas impossible d'y répondre avec quelque précision.

Une démarche comme celle dont il s'agit ici est absolument impossible de 312 à 310 ; elle ne l'est pas moins de 307 à 302. — A la fin de l'année 313, le stratège Polémaios s'était jeté sur la Béotie, où les habitants l'acclamaient comme un sauveur ; en très peu de temps il avait conquis Chalcis, chassé de Thèbes les troupes de Cassandre, garni l'Euripe de soldats et fortifié les côtes ; bref, il avait placé tout le pays, qu'il était censé affranchir, dans la dépendance de son oncle Antigone, l'adversaire déclaré du Lagide[1]. Cette situation se prolongea jusqu'à la trahison du stratège, c'est-à-dire jusque vers 310 : il est clair qu'aussi longtemps qu'elle dura toute tentative de l'Égypte du côté de Thèbes eût été 37
vouée à un échec certain. — De même, dès le début de l'année 307, les flottes d'Antigone et de Démétrios, toutes-puissantes dans la mer Ægée et bientôt victorieuses en Cypre, gardaient la Grèce et la couvraient contre les entreprises ou les intrigues de Ptolémée[2]. Il en fut ainsi jusqu'en 302, et nous avons vu, au surplus, que de 304 à 302 Démétrios tenait Thèbes en sa puissance immédiate. Pousser la recherche au delà de 302 serait sans doute chose superflue, puisque nous avons vu que dès cette année-là, selon toute apparence, Philoklès portait déjà ce titre de roi de Sidon que lui refuse encore l'inscription : si bien qu'il ne reste, en somme, depuis la restauration de la ville, que deux courtes périodes seulement, l'une et l'autre d'environ trois années, au cours desquelles Philoklès peut s'être présenté devant Thèbes.

La première période serait limitée par les dates de 316 et de 313. A cette époque, Ptolémée, tout entier à la lutte qu'il

1. Diod. XIX, 77, 4 et suiv. (descente de Polémaios en Béotie) ; XIX, 78, 2-3 (prise de Chalcis et d'Oropos) ; XIX, 78, 5 (prise de Thèbes). L'occupation de l'Euripe et des côtes voisines par les troupes du stratège est rappelée dans le décret bien connu d'Athènes : *IG*, II, 266 ; cf. Kœhler, *Hermes*, V, 346-347.

2. Il est même probable que, dès 307, Démétrios occupa la Béotie, puisqu'à cette date nous trouvons ses garnisons installées à Aigosthènes (*IG*, VII, 1, et le commentaire de Dittenberger [*Sylloge*[3], 331] ; cf. *IG*, II, 736 ; Niese, I, 317, note 4) ; seulement cette occupation ne put être que de courte durée. Après le départ de Démétrios, en 306, Cassandre reprit possession du pays (Diod. XX, 100, 6).

soutenait en Orient contre Antigone, ne pouvait prêter qu'une attention distraite aux affaires de Grèce ; il ne suivait pas dans les pays grecs, — domaine réservé à Cassandre, — de politique personnelle, et n'entretenait avec eux que des rapports fort intermittents[1]. Cependant, nous savons que, vers 315, pour répondre aux manœuvres d'Antigone, il publia et fit distribuer aux villes helléniques un manifeste où il affirmait sa résolution de maintenir leur indépendance[2].
38 Peut-être inclinera-t-on à penser que Philoklès se trouvait au nombre des députés qui furent envoyés d'Alexandrie en cette occasion, et qu'il profita de son séjour en Grèce pour offrir aux Thébains les dons du Lagide. Si séduisante que puisse d'abord paraître l'hypothèse, elle ne mérite guère, selon moi, qu'on s'y arrête et ne résiste pas à l'examen. Ptolémée n'ignorait pas qu'aux yeux de beaucoup de Macédoniens la restauration de Thèbes, œuvre du seul Cassandre, passait pour un outrage direct à la mémoire d'Alexandre et qu'elle provoquait chez les vieux soldats du roi cette réprobation dont Antigone s'était fait l'habile et violent interprète[3]. Puisqu'il s'appliquait précisément à combattre l'influence d'Antigone et lui disputait sa popularité, la plus simple prudence exigeait qu'il évitât de compromettre sa cause en la liant trop ouvertement à celle des Thébains. S'il se fût rapproché d'eux, le Lagide eût prêté le flanc à son adversaire et justifié tous ses griefs, dans le temps même où il prétendait les réfuter et en démontrer l'inanité ; bref, il eût tenu une conduite si incohérente et si contradictoire qu'on ne saurait, sans injure, l'imputer au politique le plus avisé de ce temps. Tout nous oblige à croire que, dans les premières années qui suivirent la restauration de 316, il fit preuve à l'égard de Thèbes d'une réserve extrême[4].

1. L'expédition de Polykleitos à Kenkhrées (Diod. XIX, 62, 5 ; 64, 5 ; cf. Niese, I, 278-280) tourna de court et semble n'avoir pas eu de suite. Le but, comme on le sait, en était du reste purement militaire : il s'agissait de porter aide à Cassandre.

2. Diod. XIX, 62, 1-2.

3. Diod. XIX, 61, 2-3.

4. Il est possible que ces raisons ne paraissent pas décisives et qu'on croie devoir, malgré mes objections, placer vers 315 la première donation de Philoklès aux Thébains. Je ferai remarquer qu'un pareil système, loin de contredire les conclusions générales de cette étude et l'interprétation que je donne de l'inscription, s'accorderait au contraire parfaitement avec elles. Si je le combats, ce n'est donc pas que j'en redoute les conséquences, c'est simplement que je le juge peu acceptable.

Nous sommes rejetés de la sorte vers la seconde des deux périodes que j'ai distinguées plus haut, c'est-à-dire vers celle qui aurait pour termes les années 310/307. Il faut reconnaître qu'une double intervention du gouvernement égyptien en Béotie se comprendrait à merveille dans ce court intervalle d'années.

La paix signée en 311 par les potentats qui s'arrachaient l'héritage d'Alexandre ne fut qu'une trêve vite rompue. Dès 310, Ptolémée armait de nouveau contre Antigone. Alléguant que son rival, infidèle aux engagements pris, continuait d'attenter à la liberté des communes helléniques, il mettait tout en œuvre pour lui susciter partout des 39
ennemis[1]. Diodore nous apprend qu'il entra en rapports avec les villes placées sous l'autorité de Cassandre et de Lysimaque, « leur envoya des députés, les sollicita de faire cause commune avec lui et de s'opposer aux progrès d'Antigone[2] ». Il me paraît extrêmement probable que Thèbes se trouvait au nombre de ces cités où l'Égypte essaya de faire prévaloir son influence. La ville, à vrai dire, ne dépendait alors ni de Cassandre ni de Lysimaque ; elle obéissait encore, ainsi que nous l'avons dit, à Polémaios, le neveu d'Antigone. Mais c'était justement le moment où celui-ci, par une brusque volte-face, se séparait nettement de son oncle, passait au parti de la coalition et concluait un traité avec Cassandre[3]. A la suite de cette défection, les intérêts de Polémaios se confondaient avec ceux du satrape d'Égypte. Il est légitime de croire que, dès 310, tous deux étaient d'intelligence, car nous voyons que, l'année suivante, le stratège rebelle se déclara publiquement l'allié de Soter, le rejoignit à Kos et lui livra son armée[4]. Dans ces conjonctures, semble-t-il, un ambassadeur égyptien qui serait venu à Thèbes soulever l'opinion contre Antigone, vanter les mérites du Lagide et fournir, au besoin, les preuves palpables de sa générosité, loin d'avoir rien à redouter de Polémaios, aurait trouvé plutôt un appui auprès de lui ; et l'on n'imaginerait guère que le cabinet alexandrin, puisqu'il se proposait d'attirer à

1. Sur ces faits, Diod. XX, 19, 3-5. Cf. Niese, I, 305 ; Droysen, II, 375-376.
2. Diod. XX, 19, 4 : Διεπέμπετο καὶ πρὸς τὰς ὑπὸ Κάσσανδρον καὶ Λυσίμαχον πόλεις, ἀξιῶν συμφρονεῖν ἑαυτῷ καὶ κωλύειν Ἀντίγονον ἰσχυρὸν γίνεσθαι.
3. Diod. XX, 19, 2.
4. Diod. XX, 27, 3.

sa politique les populations urbaines de l'Hellade, eût négligé l'heureuse occasion qui se présentait de nouer des relations amicales avec la grande ville béotienne.

Les circonstances, deux ans plus tard, n'étaient pas moins favorables à un rapprochement entre l'Égypte et Thèbes. En 308, après le départ de Polémaios pour Kos, et surtout après sa mort survenue à peu de temps de là[1], les Béotiens et les Thébains[2], libres en théorie depuis 313, recouvrèrent en fait leur indépendance. Débarrassés des garnisons étrangères qu'ils avaient subies si longtemps, ils résistèrent ouvertement à Cassandre qui songeait à rétablir sa domination sur la Béotie, marchèrent en armes au-devant de Polyperchon, devenu son auxiliaire, et lui barrèrent la route du Péloponnèse[3]. Or, il se trouve qu'à cette même époque, Soter, brouillé avec Cassandre, prenait à la fois l'offensive contre son allié de la veille et contre Antigone, méditait et s'efforçait de réaliser un vaste programme de conquêtes, et, sous couleur de délivrer partout les Hellènes, essayait de soumettre à son protectorat ou à son influence non seulement les villes d'Asie-Mineure et les cités insulaires, mais aussi, pour la première et la seule fois de sa vie, plusieurs États de la Grèce continentale. Divers auteurs nous ont parlé de ses attaques heureuses contre la Lycie et la Carie[4], de sa promenade triomphale à travers les Cyclades[5], de son débarquement à l'isthme, des succès qu'il remporta coup sur coup, en 308, à l'Acrocorinthe, à Mégare, à Sicyone[6]. Il cherchait en tous

1. Diod. XX, 27, 3. L'inscription d'Athènes (*IG*, II, 266 = Dittenberger, *Sylloge*[1], 133) montre que les troupes de Polémaios ne quittèrent leurs cantonnements de l'Euripe qu'après la mort du stratège. [Cf. plus loin, p. 70].

2. Les deux mots, à cette époque, peuvent être employés indifféremment. Comp. Liman (*Fœd. Bœot. Instit.*, 9) et l'inscription *IG*, VII, 2724 *b*, qui date, comme on l'a dit plus haut, de 308/304.

3. Diod. XX, 28, 3. C'est tout à fait à tort que Droysen (*Hellén.*, II, 382) place cet événement avant le départ de Polémaios pour Kos.

4. Diod. XX, 27 (prise de Phasélis, Xanthos, Kaunos) ; sur la prise de Kaunos, comp. Polyaen. III, 16.

5. Diod. XX, 37. Comp. Homolle, *Arch. de l'Intendance*, 39-40.

6. Diod. XX, 37 ; Polyaen. VIII, 58 ; Diog. Laert. II, 115. Droysen (*Hellén.*, II, 384 ; cf. Niese, I, 309), tout en racontant ces faits, ne peut admettre une rupture complète entre Ptolémée et Cassandre, et prête aux deux princes, qu'il croit toujours alliés ou complices, des calculs d'un machiavélisme bien compliqué. Il me semble pourtant que ces mots de Diodore (XX, 37, 2), πρὸς μὲν Κάσσανδρον εἰρήνην ἐποιήσατο (Πτολεμαῖος), ne laissent pas de place à l'équivoque et supposent une période d'hostilités déclarées entre les deux anciens amis devenus adversaires.

lieux, si l'on en croit Diodore, à gagner la bienveillance des Grecs, jugeant qu'il en tirerait grand avantage pour ses entreprises[1]. Ni l'importance militaire de Thèbes, ni l'intérêt qu'il avait à resserrer les liens déjà formés avec ses habitants, ni l'hostilité des Béotiens contre Cassandre, qui servait ses 41
desseins, ne doivent assurément lui avoir échappé. S'il ne put de sa personne pousser jusqu'en Béotie, on admettra du moins volontiers qu'il dépêcha vers l'Euripe alors librement accessible quelqu'un de ses officiers, chargé d'apporter aux Thébains, avec de nouvelles propositions d'entente, de nouveaux gages de sa faveur.

Rappelons-nous maintenant quelques faits précis qui concernent Philoklès. Polyen nous le montre, en 309, dirigeant la prise de Kaunos[2] ; les inventaires de Délos attestent qu'il fit un séjour dans l'île, aux environs de 310 ou de 308, peut-être en même temps que Soter[3] ; bref, nos textes nous indiquent ou nous laissent supposer qu'il fut associé de près aux grands projets que forma le Lagide après la rupture de la paix de 311 et qu'il prit une part active aux expéditions égyptiennes d'Asie Mineure et d'Occident. Il paraît dès lors fort naturel que son maître, à deux reprises, ait fait choix de lui pour le déléguer auprès des Thébains. Les largesses qu'il avait mission de répandre devaient rendre plus sûr et plus prompt le succès de ses négociations. En fait, ce que raconte Polyen de la conquête de Kaunos permet de croire que Philoklès s'entendait à conduire adroitement une intrigue où l'argent pouvait jouer un rôle utile[4].

Ainsi, d'une part, les données de l'histoire générale et celles de l'histoire thébaine, de l'autre, les renseignements les plus exacts que nous possédions sur la carrière de Philoklès, semblent se concilier pour que nous fixions entre 310 et 307 la double venue du stratège à Thèbes. Ses visites, comme on le voit, se suivirent à courte distance. La date la plus admis-

1. Diod. XX, 37, 2 : Ἐπεβάλετο μὲν οὖν καὶ τὰς ἄλλας τὰς κατὰ τὴν Ἑλλάδα πόλεις Πτολεμαῖος ἐλευθεροῦν, μεγάλην προσθήκην ἡγούμενος ἔσεσθαι τοῖς ἰδίοις πράγμασι τὴν τῶν Ἑλλήνων εὔνοιαν.

2. Polyaen. III, 16. Comp. Homolle, *BCH*, XV, 137 ; Holleaux, *BCH*, XVII, 63 [plus loin, p. 420].

3. Homolle, *Arch.* de *l'Intendance*, 42-43.

4. Polyaen. III, 16 : χρήμασι διαφθείρας τοὺς σιροφύλακας συνέθετο κτλ.

sible pour la première est l'année 310 ; pour la seconde, l'année 308[1].

On jugera peut-être que ces résultats ont besoin d'une
42 confirmation. Je pense que les lignes 21-26 de l'inscription pourraient nous la fournir. Dans ces quatre lignes, on lit les noms des peuples d'Érétrie, de Kos, de Mélos et d'Ægine. Les libéralités d'États comme Kos et Mélos, qui n'entretenaient pas, ce semble, de rapports ordinaires avec les Thébains, causent d'abord quelque étonnement ; elles s'expliquent pourtant, et très simplement, à l'époque et dans les circonstances où ma précédente argumentation m'oblige à les placer. — Selon le système que je viens d'exposer, les donations faites par les habitants de Kos et de Mélos, étant inscrites entre celles de Philoklès, ne peuvent évidemment être ni antérieures à 310, ni postérieures à 308, et, de plus, elles doivent sans doute se rattacher par quelque côté aux entreprises de l'Égypte en Béotie. Or, l'histoire nous apprend qu'en 309 Kos tomba au pouvoir du Lagide[2] ; et, l'année suivante, comme je le rappelais tout à l'heure, toutes les Cyclades ayant reconnu son autorité, Mélos, très certainement, se trouvait aussi dépendre de lui[3]. On comprend dès lors que ces deux États, voyant Soter prodiguer aux Thébains les dons et les subsides, aient imité son exemple et se soient montrés généreux à sa suite, soit par désir de complaire au nouveau maître, soit par nécessité de lui obéir. Ils se comportèrent simplement à l'égard de Thèbes, vers 309/308, comme avaient fait, en 316, les Athéniens sujets de Cassandre, comme firent un peu plus tard, en 306, à l'égard d'Athènes, les Colophoniens sujets d'Antigone[4]. Ce qui est vrai de Kos et de Mélos doit l'être aussi d'Ægine. Malgré le silence des textes, on ne peut guère douter qu'en 308, Soter,

1. On ne peut guère descendre plus bas, car la paix entre Soter et Cassandre (Diod. XX, 37, 2), qui mit fin aux entreprises du Lagide en Grèce, semble être de l'année 308. Du fait que les escadres égyptiennes croisaient encore, au printemps de 307, sur les côtes grecques (Plut., *Demetr.*, VIII, 5), je ne crois pas qu'on puisse ici rien conclure.

2. Diod. XX, 27, 3. Comp. Hicks-Paton, *Inscr. of Cos*, XXXII.

3. Diod. XX, 37, 1. L'hypothèse de Droysen (*Hellén.*, II, 383, note 3), d'après laquelle la fondation du κοινὸν τῶν Νησιωτῶν remonterait à ce moment, me paraît tout à fait vraisemblable. [Cf. F. Durrbach, *BCH*, 1907, 217 ; *Choix Inscr. Délos*, n. 13].

4. *IG*, II, 253.

possesseur de Corinthe et de Mégare et maître par ses vaisseaux du golfe Saronique, n'ait obligé les Æginètes à se soumettre à lui[1]. L'histoire d'Érétrie nous est si mal connue qu'on ne saurait, en ce qui concerne cette ville, être aussi affirmatif ; toutefois, si Philoklès pénétra en Béotie par l'Orient, il est probable qu'il dut d'abord imposer aux 43
Érétriens la suprématie de l'Égypte et les rallier à ses intérêts. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, et si les raisons précises qui motivèrent la conduite des Érétriens nous échappent[2], celles qui firent agir les peuples de Kos et de Mélos deviennent aussi claires qu'elles étaient d'abord obscures, sitôt qu'on fait venir Philoklès à Thèbes aux dates indiquées plus haut[3].

J'estime donc, en dernière analyse, qu'il faut s'en tenir à ces dates ; je crois qu'on peut attribuer aux années 310/308 toutes les donations des lignes 18-29, avec la même certitude qu'on a pu attribuer tout à l'heure à l'année 304 la donation des lignes 30-34 ; et je n'ai pas besoin de faire observer que ces deux évaluations, établies isolément et par des raisonnements indépendants, se corroborent et se confirment l'une l'autre.

Les conclusions me paraissent suivre d'elles-mêmes et justifient enfin l'hypothèse énoncée dans la seconde partie de cette étude. On peut les résumer en peu de mots :

La plus ancienne donation de la colonne de droite (l. 18-20) étant de l'année 310, les donations précédentes sont anté-

1. La conquête de l'île par Démétrios, en 296/295 (Polyaen. IV, 7, 5), montre bien qu'elle ne pouvait se défendre contre les flottes qui occupaient le golfe.

2. [Cf. ci-dessous, chap. II, p. 72, n. 2.]

3. Au sujet de Kos en particulier, observons que, si l'on ne place pas sa donation aux environs de 309/308, on tombe dans d'inextricables difficultés. Avant 309, l'île, se réglant sur l'exemple de Rhodes, semble avoir gardé, au milieu des compétitions des successeurs d'Alexandre, une attitude de prudente neutralité (cf. Hicks-Paton, *Inscr. of Cos*, XXXII) : il serait donc extrêmement aventureux de supposer, à cette époque, un rapprochement entre elle et Thèbes, rapprochement que rien n'expliquerait. Après sa victoire de Salamine, en 306, Antigone annexa très probablement Kos à son empire et la garda sans doute jusqu'à la bataille d'Ipsos. Essayera-t-on d'arguer de là que la donation peut être postérieure à 306 et qu'elle peut avoir eu lieu sur l'ordre d'Antigone ? Ce serait s'engager dans une impasse, car que faire alors de la seconde donation de Philoklès, et quelle date lui assigner ?

rieures à cette année-là. Elles appartiennent donc à la période qui s'étend de 316 à 310[1].

44 Les donations de la colonne de droite inscrites de la ligne 18 à la ligne 34 embrassent un espace d'environ six années : les donations aujourd'hui indéchiffrables ou disparues, mais nécessairement plus nombreuses, qui remplissaient le début de la colonne de droite et la colonne de gauche tout entière, devaient correspondre à une série d'années au moins aussi considérable. Il paraît donc évident que les premières d'entre elles remontaient, comme nous l'avions d'abord supposé, soit à l'année 316, soit aux années immédiatement voisines.

En raison de cette date il n'y a point à douter que ces premières donations n'aient eu pour cause la restauration de la cité thébaine et la reconstruction de la ville.

Le même événement servit encore de prétexte à celles qui suivirent. Certes, quand Démétrios, quand Soter, agissant en la personne de ses représentants ou de ses alliés, offraient aux Thébains d'abondants subsides, ils se préoccupaient surtout, nous l'avons vu, d'assurer le succès de combinaisons politiques ; et les rois mentionnés aux lignes 37-40 du texte, dont il nous reste encore à parler, ont été guidés sans nul doute par des considérations de même ordre. Toutes ces charités princières témoignent uniquement de l'intérêt direct qu'avaient leurs auteurs à faire du peuple de Thèbes leur obligé, et, si l'on y regarde de près, la seule raison qui les explique est la raison d'État. Il n'en est pas moins vrai qu'il fallait un motif ostensible qui les justifiât auprès du public : ce motif on le trouvait fort naturellement dans la misère des Thébains. En apparence, c'était toujours à cette misère qu'on s'efforçait de venir en aide ; c'étaient toujours les maux causés par Alexandre qu'il s'agissait de réparer. Il est donc tout simple que toutes les donations, les plus récentes comme celles de l'année 316, aient été inscrites ensemble et réunies sur un même monument : à s'en tenir aux dehors des choses, entre les unes et les autres il n'y avait pas de différence.

1. A la ligne 16, nous avons songé en même temps, M. Théod. Reinach et moi, à restituer : [Ἀντιγονεῖες τοὶ ἀπὸ ou ἐκ τᾶς Τρ]ωΐας, le mot Τρωΐας étant ici l'équivalent de Τρῳάδος. Antigoneia de Troade (la future Alexandrie Troas) fut fondée par Antigone et dépendit de lui jusqu'à la bataille d'Ipsos. Si la restitution est exacte, la donation daterait de l'époque où Antigone imposa pour la première fois son protectorat à la Béotie, c'est-à-dire qu'elle se placerait entre 313 et 310 environ.

IV

Pour n'omettre aucun des problèmes que soulève l'examen de notre document, nous devons examiner un dernier point. Quels étaient ces rois dont les noms figuraient, au bas de la 45
colonne de droite, de la ligne 37 à la ligne 40 ? Prétendre aboutir ici à une conclusion certaine serait sans doute fort présomptueux ; il faut essayer seulement de proposer une conjecture suffisamment plausible. La question, au surplus, n'a qu'une importance secondaire, car la solution en est indépendante des résultats auxquels nous sommes déjà parvenus et ne saurait les modifier.

Au début de cette étude, j'ai assigné à l'inscription comme date *minima* les années 290/280 environ ; à présent, si l'on tient compte de ce fait que le nom de Démétrios a été martelé à la ligne 30, il est possible de rectifier cette première approximation et de préciser un peu davantage. On peut admettre avec une certitude presque entière, comme je l'ai fait plus haut, que les Thébains condamnèrent la mémoire de Démétrios pendant la période troublée qui va de 293 à 290, période durant laquelle éclatèrent coup sur coup en Béotie trois soulèvements contre le roi[1]. Il ressort de là que la rédaction de l'inscription et, par conséquent, le versement des donations citées aux lignes 37-40 avaient très probablement précédé de quelque temps l'année 293. Comme, d'autre part, nous savons que ces donations sont postérieures à l'année 304, il s'agit de rechercher quels souverains ont pu devenir, après 304 et avant 293, les bienfaiteurs des Thébains. Le champ de notre enquête se trouve ainsi nettement circonscrit.

Le plus simple est de procéder par élimination. Il paraît clair, en premier lieu, que Démétrios et son père doivent être immédiatement écartés : s'il eût été parlé d'eux dans l'inscription, leur titre eût été mutilé comme l'est, à la ligne 30, celui de Démétrios. De même, les données historiques commandent d'exclure, semble-t-il, Ptolémée et Séleukos : une intervention de ces deux princes en Béotie, en supposant

1. Le premier soulèvement (Polyaen. IV, 7, 11) est de 293/292, selon von Wilamowitz (*Antig. v. Karyst.*, 203, note 26 ; 245) ; pour les deux sièges de Thèbes, voir plus haut, p. 23, note 1.

qu'elle fût possible, n'aurait eu aucune raison d'être à l'époque dont il s'agit. Au contraire, deux noms qui se présentent naturellement à l'esprit sont ceux de Cassandre et de Lysi-
46 maque. On croit généralement, et avec toute raison, que Cassandre, après la bataille d'Ipsos, reprit possession de la Béotie et rétablit son autorité sur le pays[1] : il est permis de penser que, dans le temps où les Thébains redevinrent ses sujets, il essaya, par une sorte de surenchère, de leur faire oublier les dons récents qu'ils avaient reçus de Démétrios. Quant à Lysimaque, le décret en l'honneur de Philippidès[2] nous éclaire sur sa politique dans les années qui suivirent de près la défaite d'Antigone ; il nous montre que vers 299 le roi, par des libéralités bien entendues, réussissait à se rendre populaire auprès des villes helléniques et s'efforçait de les faire entrer ou de les maintenir dans la coalition qu'il formait contre Démétrios. Comme ses intérêts étaient partout identiques il y a quelque apparence que ses agissements furent aussi partout les mêmes, et qu'il ne ménagea pas plus les faveurs aux Thébains qu'il n'avait fait aux Athéniens. Les insurrections béotiennes de 293/290, qu'on peut à bon droit considérer comme étant en partie son ouvrage[3], furent sans doute préparées par lui de longue main.

Ainsi, j'inclinerais à penser, sans pourtant oser rien affirmer, que les donations des lignes 37-40 eurent pour auteurs Cassandre et Lysimaque. D'autres noms royaux étaient-ils joints à ceux-là dans la partie perdue de l'inscription ? Nous l'ignorons ; mais la chose paraît douteuse, car je ne vois guère de quel monarque il eût pu encore être fait mention, étant données les limites de temps posées tout à l'heure. Selon toute

1. Droysen, II, 530 ; Niese, I, 357. L'attaque de Cassandre contre Athènes, en 301/300 (Pausan. I, 26, 3), suppose nécessairement une occupation antérieure de la Béotie.

2. *IG*, II, 314 (= Ἐφ. Ἀρχ., 1890, 69), l. 10 sqq. ; 33-34 [*Sylloge*³, 374]. Cf. Ps. Plutarch., *Vit. X Orat.*, 1037, 37 Didot (décret pour Démocharès).

3. C'est un fait assez caractéristique qu'en 290 Lacharès, après avoir séjourné en Béotie et y avoir organisé la résistance contre Démétrios, va chercher asile auprès de Lysimaque (Polyaen. III, 7, 1 ; le récit différent de Pausanias (I, 25, 7) ne paraît mériter aucune créance : comp. U. von Wilamowitz-Mœllendorff, *Antig. v. Karystos*, 237, 240). — La consécration de la statue d'Adeia par Lysimaque, dans le sanctuaire fédéral de l'Amphiaraïon (*IG*, VII, 279) [*Sylloge*³, 373], prouve déjà que le roi entretenait des rapports amicaux avec la Confédération béotienne [cf. *BCH*, 1933, 488-490].

apparence, les βασιλεῖες qu'annonce la ligne 35 étaient seulement au nombre de deux.

Je suis parvenu au terme de cette laborieuse étude. Le lecteur en excusera peut-être la longueur, si j'ai réussi à lui montrer l'intérêt du monument dont elle traite et s'il veut bien tenir compte, en outre, de l'état fragmentaire du texte, des difficultés d'interprétation qu'il présentait, des questions diverses et nombreuses auxquelles il donnait lieu. Les documents lapidaires que nous a rendus le sol de la Béotie forment une masse considérable, mais ceux qui ont trait à de grands faits historiques demeurent jusqu'à présent d'une affligeante rareté. Il valait la peine d'en signaler un, qui risquait de rester inaperçu, bien qu'il se rapporte probablement à l'un des épisodes les plus célèbres et les plus dramatiques de l'histoire béotienne[1]. J'ajoute que si l'interprétation que j'en ai donnée est juste, nous pouvons saisir quelques traits nouveaux de la politique que dirigèrent en Grèce Ptolémée Soter et Démétrios, dans les années qui suivirent la mort d'Alexandre. Toutes légères que sont ces indications, on aurait tort de les dédaigner. Il faut s'estimer satisfait chaque fois que l'histoire des premiers Diadoques, si inextricable dans ses complications et voilée de tant d'obscurités, se laisse pénétrer d'un rayon de lumière. 47

La restitution de l'inscription, telle qu'elle résulte de mes observations, serait la suivante[2]. On reconnaîtra du premier coup sur quels points je m'accorde avec M. Dittenberger et sur quels autres je me sépare de lui :

[Τοιὶ χρείματα ἔδωκαν τῆ πόλι τῆ Θειϐήων ἐν τὸν συνοικισμόν] 48

. . . . . .

. . . . . .

1. Rangabé a pensé que l'inscription attique *IG*, II, 232, pouvait être relative à la restauration de Thèbes. Pas plus qu'Ulr. Kœhler je ne suis disposé à le croire. En tout cas, ce fragment est parfaitement insignifiant.

2. [Acceptée sans modifications dans *Sylloge*², 176 ; *Sylloge*³, 337].

....ἑκατ]όν (?).
....ἑκατ]όν (?). Φιλο[κλεῖς Ἀπολλοδώρω]
....στατε]ῖρας. τάλαντ[α....ἀργυρίω]
Ἀλεξανδ[ρείω]. 20
....χ]ειλίως Ἐρετριεῖς[.... δραχμὰς]
Ἀττικάς.
στατ]εῖρας. Κῷοι πετταρ[α...
Μάλιοι τά[λαντ....
Ἠγινᾶτη μ[ουρίας (?) δραχμὰς] 25
....ί]ως στατεῖ- Ἠγινήας.
ρας.....χ]ειλίως πεντακατί- Φιλοκλεῖς [Ἀπολλοδώρω]
ως.....χρ]ούσιοι χείλιο(ι) πεν- ἀνέθεικε [τοῖς θεοῖς τάλαν]-
τακάτιοι.....Σαμοθρ]ᾷκες[1] ἑπτακα- τα ἑκατ[όν.]
τίως].....σ[τ]ατεῖρ[α]ς. [Βα]σι[λεὺς Δαμάτριος] 30
δραχμ[ὰς.... ἐν τὸ]
....ίω]ς στατεῖρας. ἐλαχ[ίστιον ἀπὸ τῶν]
πὰρ Ῥοδ[ίων λαφύρων]
....ειοι χρυσίως δεκάτ[αν τοῖς θεοῖς ἀνέθεικε].

....α[κ]ατίως. Τοὶ βασι[λεῖες τάδε ἔδωκαν] 35
....ακ]ατίως. τῆ πόλ[ι ἐν τὸν συνοικισμόν].

....δραχμὰς Ἀλεξανδρ]είας. Βασιλ[εὺς Κάσσανδρος (?) δρα]-
Ἀντιγονεῖες τοὶ ἐκ τᾶς Τρ]ωΐας διακατίως χμ[ὰς (?)...
..... Βασιλ[εὺς Λυσίμαχος (?)]
....ἑκα]τόν. πεντ...

1. Cette restitution, tout à fait vraisemblable, est due à M. Th. Reinach.

II

NOTE SUR UN DÉCRET D'ÉRÉTRIE[1]

Ὁ ἱερεὺς τοῦ Διονύσου Θεόδοτος Θεοδώρου καὶ οἱ πολέμαρχοι 157
Σ[ω]σίστρατος Πρωτομένου, Αἰσχύλος Ἀντανδρίδου, Ἰθαιγένης
Αἰσχύλου εἶπα[ν] · ἐπειδὴ τῆι πομπῆι τῆι Διονύσου ἥ τε φρου[ρ]ὰ
ἀπῆλθεν ὅ τε <ὁ> δῆμος ἠλευθερώθη Κ..... ΑΤΟΥΣΥΜΝΟΥΣ
καὶ τὴν δημοκρατίαν ἐκομίσατο· ὅπως ὑπόμνημα τῆς ἡμέρας ταύτης
ἦι, ἔδοξεν τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμωι στεφανηφορεῖν Ἐρετριεῖς πάντας
καὶ τοὺς ἐνοικοῦντας κιττοῦ στέφανον τῆι πομπῆι τοῦ Διονύσου·
τοὺς δὲ πολίτας [λαβεῖν τοὺς στεφάνους ἐκ τοῦ δημοσίου], ἀπο-
μι[σ]θοῦν τε [τὸν ταμί]αν [τ]οὺ[ς] σ[τεφ]άνους· ἐπάρχεσθαι δὲ καὶ
τοὺς χοροὺς.....εἰας τὰς τῶι Διονύσωι.....οἶνον
καταπεμπο.....

L'inscription qu'on vient de lire, médiocrement copiée par Cyriaque et mal publiée, d'après lui, par Muratori, a été rééditée par Bœckh (*CIG*, 2144) avec quelques corrections nécessaires[2]. L'auteur du *Corpus* l'a fait suivre du commentaire que voici : « *Decretum hoc videtur ad res Olymp. 145, 4 gestas pertinere, et ad deducta vel Macedonum vel Romanorum præsidia* (Polyb., XVIII, 28-30) ». On voit que, selon l'illustre érudit,

1. [*Rev. Ét. gr.*, 1897, 157-189].

2. Le texte que j'ai reproduit est celui de Bœckh, sauf à la fin où j'ai admis la conjecture de M. Dittenberger (*Sylloge*[1], 201) : ἀπομι[σ]θοῦν τε [τὸν ταμί]αν [τ]οὺ[ς] σ[τεφ]άνους. Dans le milieu de l'inscription, je renonce à expliquer Κ.....ΑΤΟΥΣΥΜΝΟΥΣ. La restitution de Bœckh : κ[ατ]ὰ τοὺς ὕμνους n'est guère satisfaisante ; et celle de Dittenberger : κ[αὶ τοὺς π]ατ[ρί]ους [νόμ]ους, qui donne un sens très acceptable, fait au texte une trop grande violence. Les mots τοὺς ὕμνους paraissent certains ; c'est celui qui les précède qu'il s'agirait de retrouver. [Th. Reinach, *Rev. Ét. gr.* 1900, 201 accepte κατὰ τοὺς ὕμνους, et entend par là que des oracles, de Dionysos, annonçaient la délivrance du peuple d'Érétrie].

ce texte rappellerait : soit l'évacuation d'Érétrie par les sol-
158 dats de Philippe V, dans l'été de 196[1], soit l'évacuation plus récente de la ville par les soldats romains qui avaient succédé aux garnisaires du roi. Bœckh, commettant une méprise assez grave dont on verra dans un instant les conséquences, a oublié seulement que ce dernier évènement se place, non pas en 196, mais au printemps de 194[2].

Bien qu'il ne s'agisse ici que de pures conjectures et que Bœckh se soit dispensé d'alléguer la moindre preuve positive à l'appui de sa double hypothèse, cet essai d'explication historique paraît avoir obtenu longtemps l'adhésion générale. Il est manifeste pourtant qu'il ne peut résister à un examen quelque peu attentif. — En 1883, reprenant l'étude de notre document lorsqu'il l'inséra dans sa *Collection d'Inscriptions grecques*[3], M. Dittenberger n'eut pas de peine à démontrer que les mots ἡ..... φρουρὰ ἀπῆλθεν ne sauraient en aucune façon se rapporter à la retraite de la garnison macédonienne qui était encore cantonnée à Érétrie au début de l'année 196. En effet, cette retraite ne fut pas immédiatement suivie de l'affranchissement de la ville : elle eut lieu avant la célébration des jeux Isthmiques, tandis qu'Érétrie, ainsi qu'il ressort des indications expresses de Polybe[4] ne fut reconnue et déclarée libre par le Sénat qu' « un certain temps » après cette célébration ; or, l'inscription indique au contraire, avec la dernière netteté, que, sitôt évacuée par les troupes étrangères qui l'occupaient, Érétrie se trouva remise en pleine possession de ses libertés. La remarque est excellente ; on doit regretter
159 seulement que M. Dittenberger s'en soit tenu là et n'ait pas poussé plus avant sa critique. Au lieu de se rallier à la seconde

1. On sait qu'Érétrie fut prise par les Romains en 198 (Liv., XXXII, 16, 10 sqq. ; Pausan., VII, 8, 1) ; mais ils durent bientôt renoncer à leur conquête et la ville fut réoccupée par les Macédoniens (comp. Mommsen, *Röm. Gesch.*, I, 709). Il est fait allusion au corps d'occupation dans une phrase de Polybe : XVIII, 28, 4-5. En vertu du traité de 196, les soldats de Philippe quittèrent Érétrie avant la solennité des jeux Isthmiques (Polyb., XVIII, 27, 3), et le *praesidium Romanorum* mentionné par Tite-Live (XXXIV, 51, 1) prit leur place. Il est manifeste, d'après le dernier texte auquel je viens de renvoyer, qu'Érétrie doit être mise, comme l'Acrocorinthe, Chalcis et Démétrias (Polyb., XVIII, 28, 12), au nombre des cités que les Romains retinrent provisoirement en leur possession pendant la fin de l'année 196 et toute l'année 195.

2. Liv., XXXIV, 51, 1.

3. *Sylloge*[1], 201, note 3.

4. Polyb., XVIII, 30, 10-11 ; comp. Liv., XXXIII, 34, 10.

des deux solutions proposées par Bœckh, il aurait pu facilement s'apercevoir qu'elle ne vaut pas mieux que la première. En réalité, dans notre texte, il n'est pas plus question des Romains de Flamininus que des Macédoniens de Philippe ; pour s'en convaincre, il suffit de lire avec soin Polybe et Tite-Live. Le premier, comme je viens de le rappeler, nous apprend que le Sénat proclama l'indépendance d'Érétrie quelque temps après que Flamininus eut assisté à la fête de l'Isthme, c'est-à-dire encore, à ce qu'il semble, dans le courant de 196 ; mais nous savons par le second[1] — et c'est sur ce point que Bœckh a fait erreur — que le *præsidium Romanorum* continua néanmoins de garder la place jusqu'au printemps de 194. Il suit de là que les Érétriens ont recouvré leurs libertés politiques dix-huit mois environ avant le départ des troupes romaines : la cité a pu se dire, officiellement et légalement, ἐλευθέρα dix-huit mois avant d'être ἀφρούρητος. Comme l'inscription place justement les faits dans l'ordre inverse ; comme elle marque que l'affranchissement de la ville n'a commencé qu'avec le départ des soldats étrangers ; comme elle nous montre Érétrie, d'abord débarrassée de ses garnisaires, ne devenant libre qu'à la suite et par l'effet de leur retraite, il est évident qu'elle ne peut avoir trait aux circonstances auxquelles Bœckh et M. Dittenberger la rapportent. — Au surplus, deux ans avant la publication de la *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, dès 1881, lorsqu'il fit paraître ses belles études sur Antigonos de Karystos, M. de Wilamowitz-Möllendorff avait opposé à la seconde hypothèse de Bœckh une objection malaisément réfutable[2]. C'est sur la phrase ὁ δῆμος..... τὴν δημοκρατίαν ἐκομίσατο qu'il appelait surtout l'attention : elle lui paraissait la plus étrange du monde si elle s'appliquait aux événements de 196/194. Comment croire, en effet, que, les Macédoniens ou les Romains partis, les Érétriens aient pu ou aient osé sur-le-champ rétablir chez eux le régime démocratique ? Comment admettre que Flamininus ait prêté les mains ou seulement donné son consentement à cette restauration ? La conduite du proconsul en Thessalie, les avis qu'il 160
adressa aux Grecs dans la dernière réunion de Corinthe, les propos mêmes qu'il tint aux Eubéens en 194[3] montrent assez

1. Liv., XXXIV, 51, 1.

2. Wilamowitz-Möllendorff, *Antig. von Karystos*, 101, note 1.

3. Flamininus en Thessalie : Liv., XXXIV, 51, 4-6 ; — conseils de Flamininus aux Grecs : Liv., XXXIV, 49, 8 ; — aux Eubéens : Liv., XXXIV, 51, 1-2 :

l'invraisemblance d'une pareille supposition. Ne sait-on pas que la victoire des Romains sur Philippe fut le signal d'une réaction oligarchique dans toutes les villes soumises à leur influence ? Il est vraiment par trop paradoxal de nous les représenter patronant et favorisant à Érétrie un système de gouvernement qu'ils se sont appliqués partout ailleurs à affaiblir ou à ruiner. A cette argumentation je ne vois rien à répondre. Il serait facile, comme on s'en apercevra plus loin, mais il me paraît superflu de la fortifier par d'autres observations. C'est le mérite de M. de Wilamowitz d'avoir reconnu du premier coup que le système de Bœckh était insoutenable.

A l'explication malheureuse de Bœckh, M. de Wilamowitz en a substitué une autre, fort ingénieuse et au premier abord fort plausible, qui tout de suite a rencontré grand crédit[1]. L'éminent critique observe que l'un des polémarques auteurs de notre décret, Αἰσχύλος Ἀνταν̃δρίδου, porte le même nom qu'un citoyen d'Érétrie, Aischylos, membre ardent de la faction dévouée à Antigone et à Démétrios, cité dans la vie de Ménédémos parmi les adversaires de ce philosophe[2], et il est bien tenté de faire des deux Aischylos une seule et même personne : auquel cas l'inscription daterait, non pas, comme le croyait Bœckh, du début du IIe siècle, mais probablement de la fin du IVe. L'examen des faits qui se passèrent en Eubée à
161 cette dernière époque vient, selon M. de Wilamowitz, confirmer à merveille son hypothèse. Nous savons qu'en 312[3], Polémaios, neveu et stratège d'Antigone, entreprit une grande expédition dans les pays de la Grèce d'Europe pour essayer de les soustraire à la domination de Cassandre. Il fit une des-

conventum... Euboicarum habuit civitatium, admonitosque in quo statu rerum accepisset eos et in quo relinqueret demisit. Comp., en général : Plutarch., *Titus*, 12. — Les événements de 192 (Liv., XXXV, 38) montrent combien le parti romain, c'est-à-dire le parti aristocratique, était fort chez les Érétriens. Pour le traité conclu presque certainement dès 194 entre Érétrie et Rome, voir plus loin, p. 68, note 1.

1. Elle a été admise par Ad. Wilhelm, Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 129, note 1. Je l'avais moi-même adoptée dans une précédente étude : *Rev. Ét. gr.*, 1895, 21, n. 1 [ci-dessus, 14, n. 2].

2. Diog. Laert., II, 140-141. On sait que, d'après M. de Wilamowitz, ce passage est emprunté à Antigonos de Karystos.

3. Diod., XIX, 77, 4-5 ; 78, 2-5. C'est par inadvertance, je crois, que M. de Wilamowitz place ces faits en 313 ; la chronologie traditionnelle les attribue à l'année 312. Comp. Niese, *Gesch. der griech. und maked. Staaten*, I, 289, note 4.

cente en Béotie, envahit l'Eubée, délogea les garnisons macédoniennes de toutes les villes qu'elles occupaient et déclara celles-ci indépendantes, au nom et d'après la volonté d'Antigone. On rapportera fort naturellement à ces circonstances la phrase ἥ τε φρουρὰ ἀπῆλθεν ὅ τε δῆμος ἠλευθερώθη..... καὶ τὴν δημοκρατίαν ἐκομίσατο : c'est l'anniversaire de l'heureuse journée où les soldats de Cassandre durent abandonner Érétrie, où Polémaios apparut en sauveur sous les murs de la cité, que les magistrats proposent de fêter à jamais par une στεφανηφορία générale. Il est tout simple encore qu'Aischylos soit l'un des auteurs de la proposition : le rôle qu'il joue ici est bien celui qu'on devait attendre d'un partisan enthousiaste d'Antigone. Conclusion : le décret transcrit par Cyriaque remonte à l'année 312.

Si séduisante et si bien amenée que soit cette conclusion, j'avoue que je ne saurais pourtant l'accepter. Sans parler d'autres raisons qui apparaîtront plus loin au cours de cette étude, un texte historique, dont la précision, ce me semble, ne laisse rien à désirer, me l'interdit absolument. — Diodore nous a raconté dans son XIX^e^ livre l'expédition du stratège Polémaios en Grèce ; voici ce qu'on y lit : (XIX, 77, 4-5) (Πολεμαῖος) μετεπέμψατο δὲ καὶ τὰς ἐξ Ὠρεοῦ ναῦς, καὶ τειχίσας τὸν Σαλγανέα συνήγαγεν ἐνταῦθα πᾶσαν τὴν δύναμιν· ἤλπιζε γὰρ προσδέξεσθαι τοὺς Χαλκιδεῖς, οἵπερ μόνοι τῶν Εὐβοέων ὑπὸ τῶν πολεμίων ἐφρουροῦντο. L'affirmation contenue dans ces derniers mots — affirmation corroborée du reste par un second passage du même livre[1] — est si nette, si catégorique, 162
qu'il n'est pas possible de la révoquer en doute. Il apparaît donc clairement que lorsque Polémaios gagna l'Eubée à la cause d'Antigone, Érétrie n'était pas occupée par une garnison macédonienne, et partant que le stratège n'eut pas à en délivrer la ville. Dans notre inscription, le mot φρουρά ne désigne pas l'un de ces corps de troupes, détachés de l'armée de Cassandre, à qui le neveu d'Antigone fit lâcher prise en 312 ; et cette inscription n'a, dès lors, nullement trait à la campagne victorieuse qu'il dirigea en Eubée

1. Après la prise de Chalcis, Polémaios conclut une alliance avec les habitants de Karystos et d'Érétrie : Diod., XIX, 78, 3 : μετὰ δὲ ταῦτα Ἐρετριεῖς καὶ Καρυστίους εἰς τὴν συμμαχίαν προσλαβόμενος ἐστράτευσεν εἰς τὴν Ἀττικήν. L'historien n'indique nullement que le stratège ait dû prendre Érétrie de vive force et en chasser une garnison ennemie.

cette année-là. Ainsi, l'explication qu'on nous propose est fausse et la date que M. de Wilamowitz assigne au document ne peut être acceptée.

Mais j'ai hâte d'ajouter que, si le savant professeur s'est mépris, il s'est mépris de peu ; que l'identification qu'il établit entre Aischylos, l'ennemi de Ménédémos, et Aischylos le polémarque peut, après examen, être admise avec grande vraisemblance ; et qu'en somme son évaluation chronologique, si elle n'est pas exacte, demeure néanmoins très voisine de la vérité. C'est ce que je vais tenter de démontrer ; seulement, pour que j'y puisse parvenir, pour que ma démonstration soit précise et concluante, il est indispensable qu'on me permette d'entrer dans des détails un peu circonstanciés.

I

Une chose singulière, en vérité, c'est que les critiques n'aient pas jusqu'ici accordé plus d'attention au préambule de notre décret[1]. Il méritait bien cependant qu'on s'y arrêtât quelque peu. Transcrivons-le : Ὁ ἱερεὺς τοῦ Διονύσου Θεόδοτος Θεοδώρου καὶ οἱ πολέμαρχοι Σ[ω]σίστρατος Πρωτομένου, Αἰσχύλος Ἀνταν-
δρίδου, Ἰθαιγένης Αἰσχύλου εἶπα[ν]. On voit par ces lignes que le décret a été soumis à la sanction du Conseil et du Peuple par le prêtre de Dionysos et par trois magistrats portant le titre de polémarques. Ce titre, tout à fait analogue à
163 celui de stratège, servit d'abord, nous le savons, à désigner les fonctionnaires spécialement préposés à l'administration et au commandement de l'armée, et, dans certaines cités, il semble qu'il ait conservé à toute époque cette signification primitive et restreinte. Mais ici tel n'est point le cas, et nous devons l'entendre différemment. Il est trop clair, en effet, que l'objet du décret, l'institution de cérémonies commémoratives, d'un caractère religieux et patriotique, durant la fête de Dionysos, n'a nul rapport avec les questions militaires. L'affaire dont il s'agit ne saurait relever de la compétence de polémarques, si l'on garde au terme son sens ancien et précis ; elle est d'ordre si général

1. Il serait toutefois injuste d'oublier que M. Swoboda (*Griech. Volksbeschlüsse,* 118) a entrevu les difficultés de la question et la solution qu'il leur fallait donner. Mais il s'est arrêté à mi-chemin.

qu'elle ne saurait même relever de la compétence particulière d'aucun fonctionnaire. Si donc les polémarques l'ont prise en mains et l'ont portée devant le Conseil et l'Ekklésia, ce ne peut être que pour la raison qu'ils sont les chefs du gouvernement et qu'il leur appartient, comme tels, de présenter aux assemblées des projets de résolutions. Il faut voir en eux, comme dans les stratèges d'Athènes et de tant d'autres villes, les représentants éminents de l'autorité publique, auxquels ressortit, avec l'administration des choses militaires, l'administration de la cité tout entière : c'est en cette qualité, et en cette qualité seulement, qu'ils ont pu venir appuyer la proposition du prêtre de Dionysos. Ainsi, le préambule du décret nous apprend que, dans le temps où celui-ci fut voté, les Érétriens avaient confié la direction supérieure de l'État à un collège de trois polémarques. Le fait est assurément digne d'observation : car, d'abord, nous n'en avons pas à Érétrie d'autre exemple ; car, bien mieux, il est en désaccord avec tout ce que nous savons des institutions de cette ville.

Un assez grand nombre d'inscriptions, inégalement échelonnées sur une durée de plus de deux siècles, nous permettent de savoir avec précision quels étaient les magistrats principaux d'Érétrie. Elles nous font connaître leurs titres ; elles nous les montrent en fonctions. Il vaut la peine de jeter sur ces textes un coup d'œil attentif et de les comparer à l'inscription de Cyriaque. J'en donne ici la liste complète, dressée autant que possible par ordre chronologique[1].

I. Ἐφημ. Ἀρχ., 1869, 316, n. 404 *a* = *Inscr. Jurid. Gr.*, I, n. IX, 152 et suiv. [*IG*, XII 9, 191]. — *Contrat passé entre la ville d'Érétrie et Chairéphanès.* — Date : l'inscription, postérieure à la guerre Lamiaque (Stavropoulos)[2], remonte probablement à la fin du IVe siècle. — L. 35 ; 42 : Deux décrets additionnels au contrat sont proposés par les πρόβουλοι ; formule du *praescriptum :* οἱ πρόβουλοι εἶπαν. L. 42 et suivantes : 164

1. Une liste analogue a déjà été dressée par MM. Rufus Richardson et T. W. Heermance : *Amer. jour. arch.*, XI, 179, n. 10. La nôtre est un peu plus complète.

2. Ἐφημ. Ἀρχ., 1895, 147 ; cf. 151. Dans l'inscription, Styra nous est donnée comme un dème d'Érétrie : il n'en fut ainsi, au témoignage de Strabon (X, 1, 6), qu'après la guerre Lamiaque. Pour la date inférieure du document, Eustratiadis (Ἐφημ. Ἀρχ., 1869, 332) avait proposé l'année 278, mais ses arguments n'ont rien de décisif.

ὀμόσαι τοὺς πολ[ίτας π]άντας Χαιρεφάνει ἐν Ἀπόλλωνος Δαφνηφόρου..... Ἐξορκούντων δὲ] οἱ πρόβουλοι, ἐξορ[κ]ούντων δὲ καὶ οἱ στρατηγοὶ κατὰ [τὰς συνθήκας]...

II. Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 133, n. 4. [*IG*, XII 9, 204]. — *Décret de proxénie.* — Date : vers la fin du IV^e^ siècle (Wilhelm)[1]. — L. 10 : Dans le *post-scriptum*, qui est fort mutilé, Wilhelm pense retrouver le mot [πρ]όβου[λοι] ; on aurait fait mention à cette place du πρόβουλος qui était l'auteur de la motion ou qui l'avait présentée[2].

III. Hermippos, fragm. 36 (Müller, *Fragm. hist. Graec.*, III, 44) ; ap. Diog. Laert., II, 142. — *Décret voté par les Érétriens en l'honneur d'Antigone Gonatas après la bataille de Lysimachia.* — Date : 278 environ. — Formule du *praescriptum :* οἱ στρατηγοὶ καὶ οἱ πρόβουλοι εἶπαν. Le contexte montre que le décret a été proposé par Ménédémos qui exerçait probablement, à l'époque, les fonctions de πρόβουλος : καὶ ἡνίκα ἐνίκα τοὺς βαρβάρους περὶ Λυσιμάχειαν, γράφει ψήφισμα αὐτῷ Μενέδημος ἁπλοῦν τε καὶ ἀκόλακον (Diog., II, 141 ; cf. 143).

IV. Ἀθηνᾶ, 1893,346. [*IG*, XII 9, 205]. — *Décret de proxénie.* — Date : début du III^e^ siècle (?) — L. 1 : Formule du *praescriptum* : οἱ πρόβουλοι καὶ οἱ στρ[α]τηγοὶ εἶπαν. [De même *IG*, XII 9, 206 : décret rendu en l'honneur du fils du personnage honoré par 205].

V. Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 135, n. 6 .[*IG*, XII 9, 217] — *Décret de proxénie.* — Date : première moitié du III^e^ siècle (Wilhelm)[3]. — L. 1 : Formule du *praescriptum :* [οἱ στρατηγοὶ καὶ οἱ π]ρόβουλοι εἶπαν.

165 VI. Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 126, n. 3. [*IG*, XII 9, 212]. — *Décret de proxénie.* — Date : milieu du III^e^ siècle (Wilhelm)[4]. — L. 1 : Formule du *praescriptum :* οἱ στρατηγοὶ καὶ οἱ πρόβουλοι εἶπαν. L. 24-26 : Dans le *post-scriptum* étaient nommés, selon Wilhelm, un στρατηγός et un πρόβουλος.

VII. *CIG*, 2265 = Hicks, *Journ. hell. Stud.*, XI, 260 et suiv. ; comp. Wilhelm, Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 132, note 4. [*IG*, XI 4, 1065 *b*.] — *Sentence rendue par des arbitres d'Érétrie appelés à régler les litiges qui divisaient les Pariens et les Naxiens.* — Date : vers 200 (Hicks)[5]. — L. 25-29 : τοὺς δὲ

1. Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 135.
2. Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 132-133 ; comp. n. 4, 134.
3. Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 135.
4. Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 132.
5. *Journ. hell. Stud.*, XI, 261.

προ[βούλους καὶ τοὺς στρατη]γοὺς τοὺς Ἐρετριέων εἴς τε τὰ δ[ημόσια γράμματα παρ' ἑαυτ]οῖς ἀναγράψαι τήνδε τὴν σύλλυσ[ιν καὶ ταῖς πόλεσιν αὐτὴν ἀπο]στεῖλ[α]ι σφραγισαμένους τῇι δ[ημοσίαι σφραγῖδι].

VIII. Rhangabé, *Antiq. Hellén.*, II, 689 = Baumeister, *Philol.*, X, 300. [*IG*, XII 9, 236]. — *Décret en l'honneur de Théopompos* — Date : vers l'an 100 ou un peu après[1]. — L. 1 : Formule du *praescriptum :* οἱ πρόβουλοι εἶπαν. L. 46 et suivantes : τοῦ δὲ κηρύγματος ἐπιμελεῖσθαι τοὺς προβούλους τοὺς ἀεὶ ἐν ἀρχῇ ὄντας. L. 60 et suivantes : τὸν δὲ δανεισμὸν τῶν διαφόρων γίνεσθαι ὑπό τε τῶν προβούλων καὶ τοῦ γυμνασιάρχου, ἀποδίδοσθαι δὲ ὑπ' αὐτῶν κατ' ἐνιαυτὸν καὶ λόγον διὰ τοῦ συνεδρίου κτλ.

IX. *Amer. journ. arch.*, XI, 173, n. 1. [*IG*, XII 9, 234]. — *Décret en l'honneur du gymnasiarque Elpinikos.* — Date : vers l'an 100 (Rufus Richardson et T. W. Heermance)[2]. — L. 1 : Formule du *praescriptum :* οἱ πρόβουλοι εἶπαν.

X. *Amer journ. archeol.*, XI, n. 2, 188. [*IG*, XII 9, 233]. — *Décret. en l'honneur du gymnasiarque Mantidoros.* — Même date que le précédent. — L. 1 : Formule du *praescriptum* : οἱ πρόβουλοι εἶπαν.

XI. A ces textes épigraphiques[3] on joindra un fragment

1. Rufus Richardson et T. W. Heermance, *Amer. journ. arch.*, XI, 186-187. Les observations minutieuses des deux savants américains aboutissent à des conclusions qui ne laissent guère de place au doute. Avant eux, Rhangabé (suivi par G. Gilbert, *Griech. Staatsalterth.*, II, 67, note 2) avait cru l'inscription antérieure à 146.

2. *Amer. journ. arch.*, XI, 187.

3. [Y joindre maintenant : XII. *IG*, XII 9, 196. — *Décret de proxénie.* — Date : seconde moitié du IVe siècle. — L. 14 : τὰς δὲ τιμὰς — ἀνακηρῦξαι τοὺς προβούλους τοῖς Διονυσίοις ἐν τῶι ἀγῶνι τῶν κυκλίων χορῶν.

XIII. *IG*, XII 9, 198. — *Décret pour Adeimantos de Lampsaque, courtisan de Démétrios.* — Date : fin du IVe siècle. — L. 21 : [τοὺς δ]ὲ προβούλους τοὺς ἀεὶ [ὄντας ἐπιμελεῖσθ]αι Ἀδειμάντου καὶ τῶ[ν ἐγγόνων, ὅπως ἐν Ἐ]ρετρίαι μηθ' ὑφ' ἑνὸς ἂν [ἀδικηθῶσιν].

XIV. *IG*, XII 9, 209. — *Décret de proxénie.* — Date : début du IIIe siècle. — L. 1 : οἱ στρατηγοὶ καὶ οἱ πρόβ[ουλοι εἶπαν].

XV. *IG*, XII 9, 225. — *Décret de proxénie.* — Date : IIIe siècle. — L. 4-5 : ἐπιμελεῖσθαι δὲ α[ὐτοῦ ——] τῶν προβούλων. Hiller von Gaertringen : [τὸν ἐπιστάτην] τῶν προβούλων.

XVI. *Milet, Delphinion*, 154. — *Décret pour des juges milésiens.* — Date : première partie du IIe siècle. — L. 26 : τοὺς προβούλους, ἐπειδ[ὰν ὁ δῆμος κυρώσηι τόδε τὸ ψή]φισμα, συνθεῖναι αὐτοῖς σφραγισ[αμένους (suppl. Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, VI, 62) τῆι δημοσίαι σφραγῖδ]ι καὶ προνοηθῆ-

166 d'Hérakleidès Lembos relatif au philosophe Ménédémos[1] : φησὶ δ'Ἡρακλείδης αὐτὸν.... πρόβουλον γενόμενον τῶν Ἐρετριέων πολλάκις ἐλευθερῶσαι τὴν πόλιν ἀπὸ τῶν τυράννων ἐπαγόμενον Δημήτριον. Les faits relatés ici se placent sous le règne de Démétrios Poliorkétès, et, comme on le verra plus loin, dans la partie de ce règne comprise entre les années 304 et 287.

Il est aisé de voir ce qui ressort de cette énumération et de ces citations : — 1° Les premiers magistrats d'Érétrie sont les πρόβουλοι, mentionnés dans tous nos textes sans exception[2]. Ces πρόβουλοι sont organisés en collège. Ils ont l'usage du grand sceau de l'État ; ils enregistrent les actes publics dans les archives de la cité, et, par suite, sont commis à la garde et à l'administration de ces archives ; ils font graver les décrets[3], ils donnent aux hérauts publics, placés sous leur autorité, l'ordre de proclamer les récompenses décernées par le peuple ; ils font jurer les citoyens et reçoivent leurs serments, lorsque la ville prend quelque engagement solennel ; ils président aux relations d'Érétrie avec l'étranger, et vraisemblablement, comme le laisse supposer le passage d'Hérakleidès relatif à Ménédémos, exercent une grande action sur la politique extérieure ; ils dirigent, au moins en partie, la gestion des finances publiques : voilà ce que nous savons de leurs attributions exécutives, singulièrement multiples et variées. Voici ce qui concerne leur rôle législatif : qu'ils soient tirés de son sein ou qu'ils aient une origine indépendante[4], les πρόβουλοι peuvent être considérés comme les présidents de

ναι ὅπως μετ[ὰ πάσης ἀσφαλείας ἀνακομισθῶσιν (suppl. Wilhelm) εἰς] τὴν ἰδίαν.

XVII. *Ann. Br. School Ath.* XXIX, 64. — *Décret pour des juges de Sparte.* — Date : IIe siècle av. J.-C. — L. 19 : τοὺς πρ[οβούλους πρε]σβε[υ]τ[ὴ]ν [ἐλο]μέν[ο]υς ἀποστεῖλαι εἰς Λακεδαίμονα].

1. Diog. Laert., II, 143 = Müller, *Fragm. hist. Graec.*, III, 171, fragm. 15.

2. Sur les πρόβουλοι d'Érétrie, voyez déjà les bons résumés de Swoboda, *Griech. Volksbeschlüsse*, 74-75, et de Richardson-Heermance, *Am. journ. arch.*, XI, 178-179. Comp. Wilhelm, Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 132-133.

3. Convention avec Chairéphanès (I) : l. 60-61 (mutilées).

4. Ils forment un corps spécial de magistrats suivant Swoboda (*Griech. Volksbeschlüsse*, 75, 88) ; il ne faut voir en eux qu'une commission de la βουλή, selon Pridik (*De Cei insulae rebus*, 80-82) et Gilbert (*Handb.*, II, 315, n. 3), lequel ne s'exprime du reste qu'avec réserve. La question importe assez peu à notre recherche.

la βουλή ; ils préparent le travail de l'ekklésia ; ils ont le droit de présenter de leur seule autorité des projets de décrets sur tous les objets qui touchent aux intérêts de l'État (I, VIII, IX, X), et ce droit constitue à leur profit une prérogative éminente : en effet, tandis qu'ils s'adressent directement au Conseil et au Peuple, les autres magistrats, les στρατηγοί par exemple, ne peuvent faire de motion que conjointement à eux et avec leur assistance[1]. Si insuffisantes que soient encore ces indications, on voit nettement que, pour l'importance et l'étendue des fonctions, aucun corps d'agents publics n'est comparable à celui-ci. Les πρόβουλοι forment vraiment, pour parler comme un décret d'Érétrie[2], l'ἀρχὴ τῶν ἀεὶ προκαθημένων : ils sont les chefs de la cité ; 2° Immédiatement au-dessous des πρόβουλοι viennent les στρατηγοί, qui fort souvent leur sont associés dans les actes les plus graves de l'administration (I, VII) ; le prestige et l'autorité de ces magistrats paraissent considérables ; beaucoup de décrets sont dus, en réalité, à leur initiative, mais comme nous venons de le voir, il leur faut toujours recourir à l'entremise des πρόβουλοι, lorsqu'ils veulent présenter une motion. — Quant au collège des πολέμαρχοι, nos documents n'en disent mot. Il semble donc nécessaire d'admettre qu'aux diverses époques où ces documents furent rédigés, ils n'étaient que des fonctionnaires d'ordre subalterne, inférieurs non seulement aux πρόβουλοι, mais encore aux στρατηγοί, et qui n'avaient pas à intervenir dans les questions d'intérêt général. On peut même aller plus loin et supposer, avec grande vraisemblance, qu'ils n'existaient pas : il est bien difficile, 167

1. Swoboda (*Griech. Volksbeschlüsse*, 75, 118) s'est certainement mépris lorsqu'il considère les στρατηγοί comme jouant régulièrement, à Érétrie, devant le Conseil et le Peuple le rôle d' « *Antragsteller* ». Il suffit, pour réfuter cette opinion, de constater : que les πρόβουλοι sont nommés dans tous les décrets ; que, plusieurs fois, ils font seuls des propositions ; que le même cas ne se présente jamais pour les στρατηγοί ; que ceux-ci sont toujours unis aux πρόβουλοι et n'agissent que d'accord avec eux. Si nombre de décrets nous offrent la formule : οἱ στρατηγοὶ καὶ οἱ πρόβουλοι εἶπαν, cela n'implique aucune supériorité des premiers sur les seconds ; cela, je crois, signifie simplement que, dans les occasions dont il s'agit, l'initiative réelle appartient aux stratèges et que les πρόβουλοι n'interviennent qu'à titre d'introducteurs de la proposition. Dans notre décret n. IV, où se présente l'ordre inverse (οἱ πρόβουλοι καὶ οἱ στρατηγοὶ εἶπαν), l'initiative réelle doit avoir été prise en commun par les deux collèges de magistrats.

2. Ἐφημ Ἀρχ., 1887, 77, n. 1, l. 28-29 (Tsountas).

en effet, d'imaginer la présence concurrente et simultanée,
168 dans la même cité, d'un collège de stratèges et d'un collège de polémarques[1]. — Et ainsi, pour en revenir au décret de Cyriaque, c'est par une anomalie unique et surprenante que, dans ce décret, nous voyons les polémarques, portés au rang le plus élevé de l'État, communiquer immédiatement avec les assemblées, sans passer par l'intermédiaire des πρόβουλοι, usurper le privilège essentiel de ceux-ci et tenir le poste dominant, jouer le rôle dirigeant, qui, partout ailleurs, sont attribués aux πρόβουλοι.

D'où vient cette anomalie ? C'est ce que nous devons rechercher. Il est bon tout d'abord d'écarter une réponse qu'on serait facilement tenté de faire, mais qui ne présenterait que l'apparence d'une solution. Peut-être prétendra-t-on que le décret de Cyriaque appartient à une toute autre époque que les inscriptions d'Érétrie énumérées tout à l'heure, et qu'il s'agit, ici et là, de deux périodes fort différentes de l'histoire de la cité. Ce serait grandement se méprendre. Un examen comparé de l'orthographe épigraphique usitée dans les deux documents montre de façon certaine que notre décret est moins ancien que la convention passée entre les Érétriens et Chairéphanès[2] ; et comme c'est chose manifeste aussi que les inscriptions qui portent dans notre liste les n. VIII, IX et X sont plus récentes que ce même décret[3], on voit que celui-ci est nécessairement assez voisin par sa date de plusieurs des textes que nous avons cités et qui font mention des πρόβουλοι. Au surplus, en fût-il autrement, le problème resterait entier. Se contenter d'alléguer ici une
169 différence d'époque, c'est ne rien expliquer. En quelque

1. Le fait est à ma connaissance, sans exemple. Au contraire, on trouve fréquemment un seul πολέμαρχος, auquel on a retiré ses anciennes attributions militaires, à côté de στρατηγοί qu'on en a pourvus à sa place : sans parler d'Athènes, le cas se présente notamment à Paros. Il en fut de même, je pense, à Érétrie, avant la création de trois polémarques, comme je l'indique un peu plus loin.

2. Le décret est écrit dans la plus pure κοινή et l'on y rencontre constamment les graphies ηι et ωι qui, certainement, sont ici d'origine secondaire ; au contraire, dans la convention, il subsiste des traces de dialecte (comp. Bechtel, *Inschr. des ion. Dial.*, 9) et la diphtongue primitive ηι s'y trouve encore fort souvent atténuée en ει, selon l'usage qui prévalut à Érétrie dans le cours du IVe siècle.

3. Voir plus loin, p. 65.

temps que se soit produit le changement que nous observons, il reste toujours à en rendre raison ; il s'agit toujours de savoir pourquoi nous rencontrons, revêtus d'une autorité pareille, d'ordinaire des πρόβουλοι et une fois des polémarques, et, comme il résulte du rapport chronologique que nous venons d'établir entre la convention et notre décret, d'abord ceux-là et ensuite ceux-ci.

Dès qu'on s'essaye à éclaircir cette question, deux conjectures s'offrent à l'esprit, qui méritent d'être discutées tour à tour. — On peut supposer que la magistrature des πρόβουλοι fut abolie à la suite d'une révolution survenue dans la politique intérieure d'Érétrie. Le fait que le décret que nous étudions a été voté directement ou presque immédiatement après une restauration du régime démocratique semble d'abord favorable à ce système. Il tombe pourtant devant l'exacte observation des textes. Comme l'indique, dans la convention avec Chairéphanès, la phrase [εἰ δ]έ τις ἀκύρους ἐρεῖ τάσδε τὰς [σ]υνθήκας ἢ ἄ[ρ]χων ἢ ἰδιώτη[ς] (l. 29-30), il n'est pas douteux que cette convention n'ait été conclue en un moment où le gouvernement d'Érétrie était une pure démocratie : or, le document nous montre des πρόβουλοι à la tête de ce gouvernement. D'autre part, il n'est pas douteux non plus que, lorsque furent votés, sous la domination romaine, les décrets en l'honneur des gymnasiarques Elpinikos et Mantidoros, un retour vers l'oligarchie n'eût fortement restreint l'exercice des libertés populaires : cependant, dans ces deux décrets, ce sont encore des πρόβουλοι que nous voyons diriger l'État. Ainsi, ces magistrats sont également restés en fonctions, et dans des fonctions visiblement semblables, sous des régimes ou très différents ou peut-être même très opposés. Quelques modifications qu'on ait pu apporter au menu détail de leurs attributions, nous avons la preuve que leur titre et leur charge ont persisté, et qu'ils ont gardé leur autorité législative et qu'ils se sont maintenus au même rang, le premier, malgré les changements constitutionnels et à travers les révolutions. Il paraît donc chimérique de vouloir découvrir dans un événement de cette sorte la cause de leur suppression. — Dirons-nous maintenant que cette suppression, dépourvue de caractère politique, fut une simple mesure d'administration, répondant à des nécessités d'ordre pratique qui nous échappent et que nous 170
ne saurions plus nous flatter de pénétrer ? En principe, rien

là d'impossible, mais cette hypothèse aurait le tort grave de mal se concilier avec les faits que nous observons. Une réforme de l'espèce qu'on indique, quand elle est inspirée par des raisons constatées d'utilité, semble devoir être définitive. Apparemment, ce n'est pas à la légère que les Érétriens se seraient décidés à accomplir celle-ci : leur parti une fois pris, ils auraient dû s'y tenir. Or, tel n'est pas le cas. Comme je l'ai dit déjà et comme j'en fournirai plus loin la démonstration, le décret de Cyriaque est sûrement antérieur aux décrets VIII, IX et X de notre liste ; il est donc certain que la substitution des polémarques aux πρόβουλοι, quelle qu'en ait pu être la durée, ne fut qu'un phénomène passager : après avoir disparu, les πρόβουλοι reparurent ; on les avait supprimés, on jugea bon de les rétablir. Une preuve complémentaire peut se tirer, sans paradoxe, d'une inscription relative à la célébration des Ταμύνεια[1], postérieure à celle de Cyriaque et à très peu près contemporaine de nos décrets VIII, IX et X, au début de laquelle figure comme éponyme un personnage qualifié de πολέμαρχος : [Πολ]εμάρχου Εὐθυππίδου, ἀγωνοθέτο[υ τῶν] Ταμυνείων Βουλάρχου τοῦ Χαρίδα (l. 1-2). Ainsi que l'a très bien vu Eustratiadis, il s'agit là d'un magistrat unique, vraisemblablement analogue au polémarque d'Athènes ou de Paros[2], et qui, dès lors, ne peut avoir rien de commun avec les trois polémarques constitués en collège dont nous nous occupons. Il faut ajouter que, de toute nécessité, la présence de celui-là implique l'absence de ceux-ci. Nous devons donc reconnaître que les polémarques souverains du décret de Cyriaque ne durèrent qu'un temps, qu'on annula leur charge, et que leur titre revint à un fonctionnaire d'attributions plus restreintes et plus modestes, qui sans doute l'avait possédé avant eux. Ce sont là, en

1. Eustratiadis, Ἐφημ. Ἀρχ., 1869, 347, n. 412 = Reisch, *De music. Graecor. certamin.*, 126, n. X. [*IG*, XII 9, 91]. Le document, contemporain du catalogue d'Orchomène *IG*, VII, 3195, remonte au début du Ier siècle environ. [De même ἐπὶ πολεμάρχου Θεοκλέους τοῦ Ξένωνος δημαρχούντων Φιλοφάνου τοῦ Ἀρισ—, Σωστράτου τοῦ Ἀρισ—, en tête d'un catalogue agonistique à Amarynthos, au Ier siècle av. J.-C., *IG*, XII 9, 139. A la même époque, érection d'un [πολ]εμάρχιον : *IG*, XII 9, 279].

2. Eustratiadis le compare avec moins de raison, je crois, au στρατηγὸς ἐπὶ τὰ ὅπλα d'Athènes. Il est probable que ce polémarque unique n'a pas, ou mieux n'a plus de fonctions militaires, lesquelles sont dévolues aux stratèges. Peut-être son titre complet est-il celui de ἄρχων πολέμαρχος.

vérité, des faits qui ne se comprendraient guère, si en décré- 171
tant l'abolition des πρόβουλοι, si en faisant, en leur place, des polémarques les chefs de la cité, le peuple d'Érétrie avait satisfait à un besoin public et s'était réglé sur le seul intérêt de l'État. A l'examen, notre seconde conjecture ne vaut pas mieux que celle qui l'a précédée.

Ainsi, des deux explications que nous venons de proposer, ni l'une ni l'autre ne paraît recevable. Nous ne discernons pas les motifs pour lesquels le collège des πρόβουλοι fut mis à l'écart et se trouva supplanté. Y eussions-nous réussi d'ailleurs que nous n'aurions résolu qu'à demi la difficulté qui se présente à nous. En effet, il faudrait comprendre encore pourquoi et comment l'autorité enlevée aux mains des πρόβουλοι put passer à celles des polémarques. C'est aux στρατηγοί qu'on aurait dû la transférer, si stratèges et polémarques existèrent dans le même temps : car, en pareil cas, nous l'avons dit plus haut, les seconds étaient très certainement inférieurs aux premiers. Il est vrai, nous l'avons dit aussi, que la coexistence des stratèges et des polémarques est extrêmement improbable : on croirait beaucoup plus volontiers que ces deux collèges de magistrats se succédèrent l'un à l'autre, les polémarques venant après les stratèges[1]. Mais alors voici un nouvel embarras : nous devons à présent rendre compte de la disparition des στρατηγοί, et, pour la justifier, les arguments font défaut, comme tout à l'heure lorsqu'il s'agissait des πρόβουλοι. Il y a plus ; il paraît passablement absurde que les Érétriens aient supprimé leurs stratèges pour le médiocre avantage de les remplacer par des magistrats qui portaient un titre presque identique et dont le caractère était assurément fort analogue.

On le voit donc : notre recherche n'aboutit jusqu'ici à rien de satisfaisant. La raison en est sans doute que jusqu'ici nous avons raisonné sur une donnée fausse. Comme point de départ, nous avons implicitement admis que le peuple d'Érétrie était lui-même l'auteur des innovations que nous 172
révèle notre décret. C'est cette hypothèse qui se trouve

1. L'inscription relative aux Ταμύνεια, si je l'entends bien, confirme pleinement cette opinion. Je considère la polémarchie unique qu'on y voit reparaître comme étant la polémarchie primitive ; ce n'est qu'ultérieurement que cette magistrature est devenue collective. Comp. Swoboda, *Griech. Volksbeschlüsse*, 118, qui voit aussi dans les trois polémarques les successeurs des στρατηγοί.

maintenant condamnée et qu'il nous faut rejeter. En abrogeant une ou plus probablement deux magistratures qui avaient chez eux un caractère national et traditionnel, comme l'atteste le fait qu'ils les avaient établies chez les peuples placés dans leur dépendance[1], les Érétriens n'agirent pas spontanément ni librement : voilà ce qui ressort de nos tentatives infructueuses d'explication. Force est d'admettre, tout au contraire, que si, à un certain moment, ils souffrirent que des polémarques vinssent se substituer à leurs πρόβουλοι et à leurs stratèges, c'est qu'à ce même moment ils durent faire abandon de leurs institutions propres pour adopter celles d'une nation étrangère. On s'explique sans peine qu'après avoir été unis à cette nation pendant une série d'années plus ou moins longue, ayant ensuite rompu avec elle, ils soient revenus à leurs usages, et qu'ainsi, après les trois polémarques, on retrouve de nouveau chez eux, munis de leurs pouvoirs anciens, et les πρόβουλοι et les στρατηγοί.

II

Reste à savoir quelle fut la nation qui soumit à son ascendant ou à son autorité la ville d'Érétrie, au point de lui faire accepter ses institutions politiques et ses méthodes de gouvernement. Il résulte évidemment de tout ce qui précède que dans cette nation la principale magistrature était exercée par un collège de polémarques composé de trois membres. Nous n'en connaissons qu'une, je crois, où se rencontre cette particularité et qui réponde à cette condition : c'est la nation béotienne.

Voici longtemps déjà, M. Foucart reconnut le premier :
173 qu'en Béotie, sous le régime de la seconde Confédération, toutes les cités étaient pourvues d'une constitution identique ; que, dans chacune d'elles, la direction générale de la chose

1. Par exemple, à Kéos. Dans le décret de Koressia, publié par Boeckh (*CIG*, 2360) et par Rhangabé (*Ant. hell.*, 821 = Dittenberger, *Sylloge*[1], 348), il est fait à plusieurs reprises mention des πρόβουλοι et une fois des στρατηγοί. Il est certain que le décret n'appartient pas à l'époque où Kéos était soumise aux Érétriens (Strab., X, 1, 10) ; mais on ne saurait guère douter que l'institution des magistrats dont nous venons de citer les titres ne remontât jusqu'à ce temps-là.

publique appartenait à un collège de trois polémarques, lesquels avaient le droit de présenter et présentaient souvent des motions aux assemblées ; que, sitôt qu'une ville étrangère faisait adhésion au Κοινὸν Βοιωτῶν, les Béotiens s'empressaient de lui imposer les institutions uniformes en vigueur dans les cités fédérées[1]. Les nombreuses découvertes épigraphiques de ces récentes années ont rendu toujours plus manifeste, on le sait, la vérité de ces propositions. Le fait qu'à Oropos, après 312, on trouve trois polémarques à la tête des affaires[2] ; le fait qu'en Mégaride, après 223, on voit les anciens στρατηγοί échanger leur titre contre celui de πολέμαρχοι[3], sont des preuves irrécusables qui mettent notamment la dernière hors de tout conteste. Nous sommes dès lors amenés à nous demander si, pendant une certaine époque de son histoire, Érétrie n'est pas entrée dans la seconde Confédération béotienne ; si la place prépondérante donnée aux polémarques dans le gouvernement de la ville ne fut pas la conséquence de ce nouvel état de choses ; et si, partant, le décret copié par Cyriaque ne se rapporte pas à la période de l'annexion. Assurément, ce n'est encore là qu'une hypothèse. Mais on ne saurait oublier qu'entre 323 et 171 les Béotiens ont parfois réuni à leur ligue des villes situées hors des limites traditionnelles de la Béotie, comme Oponte et Larymna, en Locride, comme Mégare, Aigosthènai et Pagai, en Mégaride. Et nous devons nous rappeler aussi, d'une part, que l'étroit bras de mer qui sépare la plage d'Érétrie des côtes de la Graïké béotienne a été franchi bien des fois par les riverains des deux bords, — de l'autre, que des traditions et des religions communes, un lien d'antique parenté, une συγγένεια primitive rattachaient aux Érétriens les populations de la Béotie orientale. Dès qu'on tient compte de ces faits, il faut convenir qu'en soi la supposition que je forme ici n'a rien d'absurde. Comme elle est la seule, je crois, qui puisse rendre entièrement raison de la singularité que présente notre inscription, il me semble même qu'elle se recommande à l'attention d'une façon très particulière et mérite de passer pour plausible. On va voir si la suite de ces recherches a pour effet de la confirmer. 174

1. Foucart, *Péloponn.*, n. 34 *a* ; *BCH*, IV, 85-87.
2. *IG*, VII, 4256, 4257.
3. Foucart, *Péloponn.*, n. 34 *a* et le commentaire.

Tâchons de limiter et de préciser l'hypothèse ; tâchons de déterminer l'époque à laquelle Érétrie a pu se trouver comprise dans l'Union béotienne. Le mieux, sans doute, sera de procéder par élimination. — Nous exclurons d'abord la période de vingt-cinq années qui va de 196, — date où les Érétriens échappèrent à la domination de la Macédoine —, à 171, — date de la dissolution du Κοινὸν Βοιωτῶν[1] : nous savons, en effet, que, libre en théorie depuis 196, libre en réalité depuis 194, Érétrie fit partie du moins jusqu'en 146 de la Confédération des villes d'Eubée (τὸ Κοινὸν τῶν Εὐβοέων), reconstituée par Flamininus[2]. — Remontant plus haut, je ne découvre, dans le cours du IIIe siècle, aucune circonstance qui soit favorable à notre conjecture. Au début de ce siècle, Érétrie, avec l'Eubée tout entière, est au pouvoir de Démétrios Poliorkétès, qui la pressure, lui extorque annuellement un tribut énorme et lui impose comme gouverneurs des « tyrans » de son choix[3] ; ce dur régime ne prend fin qu'en 287, lorsque les désastres subis en Macédoine décident le roi
175 à quitter l'Europe. Un peu plus tard, à une date qu'on ne peut fixer avec une entière précision, mais qui tombe vraisemblablement dans les proches environs de 275, c'est au tour d'Antigone Gonatas de mettre la main sur la ville et

1. Il n'y a plus de Confédération béotienne après cette année-là. C'est tout à fait à tort qu'on imagine, sur la foi de Pausanias, une survivance de Κοινόν entre 167 environ et 146. Je m'expliquerai prochainement sur cette question.

2. Sur cette confédération, voyez : Liv., XXXIV, 51, 1 *(conventus civitatium Euboicarum)*. — Comp. Foucart, *Péloponn.*, 228 *a* (inscription de Géronthrai) ; Wilhelm, *BCH*, XVI, 101 ; [H. Swoboda, *Staatsaltertümer*, 442-443].

3. Je ne sais où M. Babelon (*Rev. Numism.*, 1887, 212) a découvert que l'Eubée fut indépendante de 313 à 265. — Démétrios conquiert Chalcis et l'Eubée en 304 (Diod., XX, 100, 5-6) ; c'est en Eubée qu'il prépare ses deux grandes expéditions de 302 (Diod., XX, 110, 2) et de 289 (Plut., *Demetr.*, 43). Sur l'état de sujétion dans lequel il tenait Érétrie à cette époque, voyez Diog. Laert., II, 140 : ἐπρέσβευσε δὲ... καὶ πρὸς Δημήτριον (Μενέδημος) · καὶ τῆς πόλεως διακόσια τάλαντα τελούσης πρὸς ἔτος αὐτῷ, τὰ πεντήκοντα ἀφεῖλε — ; 143 (= Herakl. Lemb., *FHG*, III, 171, fr. 15) : φησὶ δ' Ἡρακλείδης αὐτὸν (Μενέδημον) πᾶν τοὐναντίον πρόβουλον γενόμενον τῶν Ἐρετριέων πολλάκις ἐλευθερῶσαι τὴν πόλιν ἀπὸ τῶν τυράννων ἐπαγόμενον Δημήτριον — ; Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 120 et suiv., n. 1, et le commentaire de Wilhelm. — Une entreprise des Béotiens en Eubée à la fin du IVe siècle ou au début du IIIe est d'autant moins admissible que Démétrios, en ce temps-là, traitait fort durement la Confédération : ses abus de pouvoir provoquèrent les deux soulèvements de 293 et de 290 qui furent réprimés par la force (comp. Wilamowitz, *Antig. v. Karystos*, 203, n. 26 ; 244-245).

de confisquer ses libertés[1] ; désormais, jusqu'en 196, et sans interruption notable[2], les Érétriens, comme le reste des Eubéens, seront simplement sujets des souverains de Macédoine : une garnison macédonienne occupera leur citadelle et les stratèges royaux, préposés au commandement de l'Eubée, seront les chefs directs auxquels ils obéiront[3]. Reste seulement, on le voit, entre 287 et 275 environ, une période d'une dizaine d'années durant laquelle Érétrie peut avoir été pleinement indépendante des Antigonides, bien qu'il me paraisse plus probable qu'elle se trouva soumise, dès ce temps-là, à la suzeraineté plus ou moins déguisée du fils de Démétrios[4]. Lors même qu'on adopterait la première 176
opinion, il serait encore impossible de placer à l'époque indiquée l'adjonction de la ville au Κοινὸν Βοιωτῶν. Un fait relaté dans la vie du philosophe Ménédémos s'y oppose formellement. On nous raconte que peu après la bataille de Lysimachia, c'est-à-dire vers 278/275, ce personnage, accusé

1. Diog. Laert., II, 143 (= Antig. Karyst.) : ἐδόκει γὰρ (Περσαῖος) Ἀντιγόνου βουλομένου τὴν δημοκρατίαν ἀποκαταστῆσαι τοῖς Ἐρετριεῦσιν χάριν Μενεδήμου κωλῦσαι... — ; comp. *ibid.* (= Herakl. Lemb., *FHG*, III, 171, fr. 15) : οὐκ ἂν δὴ οὖν προδοῦναι αὐτὸν (Μενέδημον) Ἀντιγόνῳ τὴν πόλιν..., φοιτᾶν τε πρὸς τὸν Ἀντίγονον καὶ βούλασθαι ἐλευθερῶσαι τὴν πατρίδα.

2. La rébellion d'Alexandros, « le roi d'Eubée », contre Antigone (Suid., s. v. Εὐφορίων ; comp. Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 126, n. 3 et les notes de Wilhelm) ne peut avoir apporté de changement sensible à la situation d'Érétrie ; la ville passa simplement d'un maître à l'autre pendant quelques années. Pour l'époque probable de l'événement, comp. Wilhelm, ap. Pauly-Wissowa, s. v. *Alexandros* (15).

3. C'est de quelques-uns de ces stratèges qu'il est fait mention dans le décret des Érétriens en l'honneur de Kléocharès, fils de Pythéas, qui date de 229/220 : Tsountas, Ἐφημ., 1887, 81, n. 2 ; Stavropoulos, Ἐφημ., 1895, 163 [*IG*, XII 9, 199 ; cf. *ibid.*, p. 154].

4. On aurait peine autrement à comprendre pourquoi les Érétriens, après la bataille de Lysimachia, se seraient empressés d'expédier au vainqueur un décret de félicitation (Diog. Laert., II, 142). Il est bien difficile de croire que cette courtoisie ait été toute spontanée. Je reconnais d'ailleurs que, des passages d'Hérakleidès Lembos et d'Antigonos de Karystos, rapportés par Diogène Laërte et précédemment cités, il ressort nettement que si, de 287 à 275, Érétrie fut vassale d'Antigone Gonatas, elle n'était pas sa sujette. Il faut supposer, vers 275, une prise de possession violente de la cité par Antigone ; voyez Diog. Laert., II, 127 : Ἱεροκλέους δὲ τοῦ ἐπὶ τοῦ Πειραιῶς συνανακάμπτοντος αὐτῷ (Μενεδήμῳ) ἐν Ἀμφιαράου καὶ πολλὰ λέγοντος περὶ τῆς ἁλώσεως τῆς Ἐρετρίας, ἄλλο μὲν οὐδὲν εἶπεν, ἠρώτησε δὲ εἴς τι αὐτὸν Ἀντίγονος περαίνει.

de vouloir livrer sa patrie à Antigone, se vit dans l'obligation de quitter Érétrie et qu'il choisit Oropos comme lieu d'exil[1]. Il serait difficile d'imaginer une conduite plus dénuée de raison, si, dans ce même temps, Érétrie avait été réunie à l'État béotien. En effet, en pareil cas, ce ne sont pas seulement les intérêts de ses concitoyens, mais les intérêts communs de tous les Béotiens, que Ménédémos, soi-disant complice d'Antigone, eût été soupçonné de trahir ; et, dès lors, pour venir à Oropos, en territoire confédéré, chercher un refuge contre ses accusateurs, il aurait fallu qu'il eût perdu le sens. — Ainsi, nous devons renoncer à trouver dans les événements du IIIe siècle la justification de l'hypothèse que nous avons présentée, et nous voilà réduits à faire porter nos recherches sur le IVe. C'est seulement dans le dernier quart de ce siècle, après l'année 323, — date *maxima* du rétablissement du Κοινὸν Βοιωτῶν —, qu'Érétrie a pu devenir cité béotienne. Mais, si elle a pu le devenir, est-il vrai qu'elle le soit devenue ?

Précisément, l'histoire nous enseigne que, vers la fin du IVe siècle, les Béotiens prirent pied en Eubée. Dans la partie de son XXe livre où il raconte la campagne menée par Démétrios en Grèce à son retour de Rhodes, Diodore s'exprime de la sorte : (XX, 100, 5-6) διαλυσάμενος πρὸς Ῥοδίους ἐξέπλευσε μετὰ πάσης τῆς δυνάμεως, καὶ κομισθεὶς διὰ νήσων κατέπλευσε τῆς Βοιωτίας εἰς Αὐλιν· σπεύδων δ' ἐλευθερῶσαι τοὺς Ἕλληνας...., πρῶτον μὲν τὴν Χαλκιδέων πόλιν ἠλευθέρωσε φρουρουμένην ὑπὸ Βοιωτῶν, καὶ τοὺς κατὰ τὴν Βοιωτίαν καταπλήξάμενος ἠνάγκασεν ἀποστῆναι τῆς Κασσάνδρου φιλίας. Il ressort clairement de ce passage qu'avant l'arrivée du roi Chalcis dépendait de la Béotie. Et l'on se rappelle peut-être que l'assertion de l'historien s'est trouvée pleinement confirmée par une découverte épigraphique que j'ai faite en 1885. Dans les ruines du Ptoïon, je fus assez heureux pour retrouver une dédicace des ἀφεδριατεύοντες béotiens à Apollon Ptoïos,
177 qui remonte aux dernières années du IVe siècle[2] : or, parmi ces délégués officiels du Κοινὸν Βοιωτῶν figure un Chalcidien ; tant il est vrai qu'à l'époque dont il s'agit Chalcis se trouvait au nombre des villes qui formaient la Confédération.

Par quelles causes expliquer cette extension de l'État

1. Hermippos (*FHG*, III, 44, fr. 36) ap. Diog. Laert., II, 142.

2. *BCH*, XIII, 2, n. III = *IG*, VII, 2724 *b*. Comp. *Rev. Ét. gr.*, 1895, 20, note 1 [ci-dessus, p. 13, n. 1].

béotien ? La question est mal connue et l'on ne saurait encore se risquer à rien affirmer. Mais ce qu'il convient d'observer, c'est que, dans l'histoire agitée du dernier quart du IVe siècle et des débuts du IIIe, les Béotiens semblent avoir joué un rôle très important, beaucoup plus important qu'on ne le suppose d'ordinaire. Il s'en fallait que la puissance militaire dont ils disposaient fût négligeable : la preuve en est que Cassandre releva Thèbes, en partie pour les tenir en respect ; que Démétrios lui-même eut quelque peine à réprimer leurs soulèvements répétés ; que tous les chefs macédoniens, les uns après les autres, Cassandre, Antigone, Polémaios, Démétrios, Lysimaque[1], s'empressèrent à rechercher leur alliance : Polémaios, en 312[2], n'hésita pas à la payer de la cession d'Oropos. Seul, dans la Grèce centrale, le Κοινὸν Βοιωτῶν pouvait opposer une barrière aux entreprises des Diadoques ; il fut l'unique force dressée devant eux, et cette force ne laissait pas d'être redoutable[3]. On imagine dès lors aisément que plus d'une cité voisine de la Béotie, incapable par elle-même d'action indépendante ou de résistance prolongée, se soit spontanément rapprochée des confédérés ; qu'elle ait résolu de se joindre à eux pour sortir d'un isolement dangereux ; qu'elle leur ait apporté son concours pour bénéficier de leur appui, et qu'elle ait fait le sacrifice momentané 178
de sa souveraineté pour assurer, en revanche, son autonomie et sa sécurité sans cesse mises en péril par les ambitions des princes étrangers. Tel fut peut-être le cas pour Chalcis et tel aussi pour Oponte[4].

1. Sur les rapports diplomatiques des Béotiens avec Cassandre : Diod., XIX, 77, 6 (312) ; XX, 100, 5-6 (306/304) ; — avec Antigone : Diod., XIX, 75, 6 (313) ; — avec Polémaios : Diod., XIX, 77, 4 ; 78, 3 (312) ; — avec Démétrios : Diod., XX, 100, 5-6 ; Plut., *Demetr.*, 23 (304) ; — avec Ptolémée et Lysimaque : *Rev. Ét. gr.*, 1895, 40 et suiv., 45-46 [ci-dessus, 32 sqq., 37-38].

2. Diod., XIX, 78, 3. De même, en raison des dates données plus loin, il faut admettre que Cassandre consentit à la prise de possession de Chalcis et de l'Eubée par les Béotiens.

3. Résistance des Béotiens à Cassandre en 312 (Diod., XIX, 77, 6) ; à Polysperchon en 309 (Diod., XX, 28, 3) ; à Démétrios en 293/290 (Polyaen., IV, 7, 11 ; Plut., *Demetr.*, 39-40 ; Diod., XXI, 14, 2).

4. Le décret d'Oropos publié dans les *IG*, VII, 393 atteste l'annexion d'Oponte à la Béotie sous l'archontat fédéral de Charopinos. J'ai placé autrefois l'événement dans la seconde moitié du IIIe siècle (*BCH*, XVI, 466-470 ; comp. *Rev. Ét. gr.*, 1897, p. 47 [ci-dessous, p. 118]), mais sur des indices insuffisants. Il est possible qu'on doive remonter beaucoup plus haut, jusqu'à la

Ce ne sont là cependant que des conjectures, et qui, étant donné l'objet précis qui nous occupe, peuvent indifféremment être jugées vraies ou fausses. Il nous suffit de constater qu'à la fin du IVe siècle, Chalcis appartenait aux Béotiens, et de nous souvenir aussi qu'elle était la ville de beaucoup la plus considérable, la grande place d'armes et la capitale effective de l'Eubée. Dans les derniers siècles de l'histoire grecque, c'est une sorte de loi constamment vérifiée que quiconque a su s'établir à Chalcis réussit au bout d'un temps assez court à devenir maître de l'île entière[1]. Il y a donc grande apparence qu'ayant obtenu l'adhésion des Chalcidiens, les Béotiens purent attirer bientôt dans leur Confédération la plupart des cités eubéennes. Pour Érétrie, notamment, la chose ne saurait faire doute : car la ville était toute proche de Chalcis, et les Érétriens, à cause de cette proximité même, semblent, au moins depuis le Ve siècle, avoir suivi le plus souvent les destinées de leurs puissants voisins. Aussi bien, on démêle
179 sans peine d'autres raisons qui contribuèrent peut-être à rendre particulièrement aisé le rattachement d'Érétrie au Κοινόν. J'ai parlé plus haut des traditions anciennes qui unissaient ses habitants aux Béotiens de l'Est : si les premiers s'en autorisèrent plus d'une fois pour revendiquer la contrée située en face d'eux, il semble qu'il suffisait aux seconds d'un peu d'habileté pour les exploiter utilement à leur tour et les faire servir à l'accomplissement d'un dessein semblable et contraire. Ajoutons un fait précis qui mérite d'être remarqué.

fin du IVe siècle. Des trois décrets qui mentionnent l'archontat de Charopinos (*IG*, VII, 4259, 393, 3068), le premier est inscrit στοιχηδόν ; il contient plusieurs formes grammaticales anciennes, comme aussi le n. 3068. Diodore (XIX, 78, 5) rapporte qu'en 312 Polémaios attaqua les Opontiens qui — probablement par nécessité, à cause de la contrainte qu'exerçait sur eux la garnison macédonienne — restaient fidèles à l'alliance de Cassandre. Est-ce à la suite d'une victoire du stratège que la ville fit adhésion au Κοινὸν Βοιωτῶν ? La question mériterait d'être étudiée. [Cf. Beloch, *Gr. Gesch.* III 2, 356-360 ; IV 2, 429-433 ; H. Swoboda, *Staatsaltertümer*, 273, n. 6 ; *Zwei Kapitel zum gr. Bundesrecht* (*Sitz.-Ber.-Akad. Wien* 199, 2 ; 1924), 53, n. 3 ; Chr. Barratt, *Journ. Hell. Stud.* 1932, 101].

1. Voyez, notamment, à ce sujet : Liv., XXXV, 38, 4 : *ne sinerent Aetolorum Chalcidem fieri ; Euboeam habituros, si Chalcidem habuissent...* ; 51, 10 : *Cum id (Chalcidem), quod caput erat Eubœae, teneret rex, ne ceterae quidem eius insulae urbes imperium abnuerunt* (ann. 192). Seule, la ville d'Oréos, située tout au nord de l'Eubée, a pu maintenir parfois son indépendance, — par exemple contre Cassandre, en 312 : Diod., XIX, 75, 7-8 ; *IG*, II, 331.

Oropos était une colonie d'Érétrie[1], et des relations étroites, nées de cette commune origine, entretenues par le voisinage, subsistèrent constamment entre les deux cités[2]. Or, enlevée aux gens de Cassandre par Polémaios, Oropos, dès 312, avait fait retour à la Béotie[3]. Il est permis de supposer que l'exemple donné par la colonie put agir grandement sur la métropole. Si le peuple d'Érétrie n'adressa pas un appel volontaire aux Béotiens, on pensera volontiers qu'encouragé par le précédent que lui offraient les Oropiens, il consentit de meilleure grâce ou se résigna plus facilement à un sort qu'après l'annexion de Chalcis il ne lui était guère loisible d'éviter.

Ainsi, bien que le détail des circonstances historiques nous échappe, nous pouvons regarder comme extrêmement probable, j'oserais presque dire comme certain, que les Érétriens entrèrent dans la Confédération béotienne vers le même temps que les Chalcidiens, soit dans les dernières années du IVe siècle. Il vaut la peine de serrer les dates d'un peu plus près ; les indications fournies par les textes sont ici suffisamment abondantes pour que la chose soit possible. — J'ai rappelé et cité tout à l'heure le passage de Diodore 180
relatif à la conquête de Chalcis par Démétrios[4] : l'événement, nous le savons, eut lieu en 304. D'autre part, nous savons aussi : que, jusqu'en 312, Chalcis et toute l'Eubée (sauf Oréos) furent au pouvoir de Cassandre ; qu'en 312, Polémaios chassa de Chalcis les soldats de Cassandre, fit don à la ville d'une apparente liberté et s'abstint d'abord d'y mettre garnison[5] ; mais qu'un peu plus tard, en 310/309, ayant rompu avec Antigone, il la choisit pour résidence[6], y plaça

1. Sur ce point, il suffit de renvoyer à l'exposé, devenu classique, de M. de Wilamowitz : *Hermes*, XXI, 105, et suiv.

2. On se rappelle, au IVe siècle, les entreprises de Thémison et des Érétriens pour débarrasser Oropos de la domination attique : Diod., XV, 76 ; comp. Durrbach, *De Oropo*, 35. — Un passage d'Euphantos, cité par Diogène Laërte (II, 141 = *FHG*, III, 19, fr. 1), montre que, sous le règne de Démétrios, les Érétriens firent encore quelques démarches pour recouvrer Oropos. La tentative, quoi qu'en pense Niese (*Gesch. der maked. Staat.*, I, 377), paraît n'avoir eu aucune suite.

3. Diod., XIX, 78, 3 : ὁ δ' οὖν Πολεμαῖος ἐκπολιορκήσας Ὠρωπὸν παρέδωκε τοῖς Βοιωτοῖς.

4. Diod., XX, 100, 5-6.

5. Diod., XIX, 78, 2.

6. On voit tout au moins par Diodore (XX, 27, 3) que le stratège se trouvait à Chalcis lorsqu'il s'embarqua par Kos en 309.

des troupes, comme nous le montre un décret d'Athènes sur lequel nous reviendrons[1], et lui imposa sa suzeraineté jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire jusqu'en 308 ; qu'ainsi c'est seulement en cette dernière année que les Chalcidiens purent redevenir leurs maîtres. Comme il est manifeste : 1° que la ville d'Érétrie, liée à Polémaios par un traité à partir de 312[2], demeura dans sa dépendance le même temps que Chalcis ; 2° que Démétrios, tout-puissant en Eubée depuis 304, obligea les Béotiens à se dessaisir d'Érétrie tout aussi bien que de Chalcis, on voit que c'est dans cet intervalle de cinq ans, du courant de 308 au courant de 304, qu'Érétrie dut faire partie du Κοινὸν Βοιωτῶν. En raison de nos précédentes observations, c'est donc entre 308 et 304 que les Béotiens, modifiant les institutions des Érétriens à l'image des leurs, auront substitué la magistrature des polémarques à celle des πρόβουλοι, et c'est, partant, à l'une des cinq années indiquées que nous devrons attribuer le décret lu par Cyriaque.

181 III

On jugera sans doute que ces résultats ont besoin d'être confirmés ; efforçons-nous donc de leur donner confirmation.

Peut-être aimerait-on d'abord à posséder la preuve qu'à l'époque où nous plaçons notre décret, c'est-à-dire dans les dernières années du IVe siècle, la polémarchie collective existait bien réellement à Érétrie. A défaut de preuve formelle, nous pouvons du moins apporter ici des probabilités très dignes d'attention. MM. Wilhelm[3] et Stavropoulos[4] ont

1. *IG*, II, 266 = Dittenberger, *Sylloge*[1], 133. Voir plus loin, p. 70. Comme le décret parle en termes exprès de troupes affectées à la garde de l'Euripe ([ἐπὶ τὴν τ]οῦ Εὐρίπου φυλακήν), M. Dittenberger a supposé que Polémaios, fidèle à ses premières promesses, n'avait placé des soldats qu'aux abords de Chalcis et non dans la ville même. C'est là, je crois, une distinction peu justifiée. La preuve que les troupes de Polémaios tenaient la ville en respect nous est fournie par la phrase suivante du décret : α[ὔ]τιος ἐγένετο [τοῦ τὴν πόλιν]..... ἐλευθέραν [γ]ενέσθαι. Je pense qu'elles occupaient la citadelle bâtie sur le bord de la mer, le *castellum Euripi* de Tite-Live (XXXV, 51, 7), et de là dominaient tout à la fois et le détroit et la cité.

2. Diod., XIX, 78, 3.

3. Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 136, n. 7.

4. Ἐφημ. Ἀρχ., 1895, 145, notes 2-3. C'est à tort que M. Wilhelm avait pensé que deux polémarques seulement — et non trois — étaient nommés dans l'intitulé [*IG*, XII 9, 240].

successivement publié un catalogue éphébique précédé du titre que voici : Ἐπὶ τῆς .....εω καὶ Πυθογέ[νου καὶ .....] πολεμ[αρχίας] οἵδ[ε] ἔφηβοι ἀνεγ[ράφησαν]. Or, M. Stavropoulos a constaté que ce catalogue offre une grande analogie graphique avec la convention relative à Chairéphanès[1] et la rapporte à peu près au même temps. Voilà donc un texte que nous pouvons, sans nulle invraisemblance, regarder comme contemporain de l'inscription de Cyriaque et qui établit nettement la présence chez les Érétriens d'un collège de trois polémarques[2].

Ce n'est là cependant qu'une simple indication à l'appui 182
de nos évaluations chronologiques, et qui, j'en conviens, manque de rigueur. Il faut, reprenant la question d'ensemble, procéder à une vérification et générale et concluante. Faisons abstraction de l'hypothèse à laquelle naguère nous avons eu recours pour expliquer la place qu'occupent les polémarques dans notre document ; examinons ce document en lui-même, et voyons quelle date nous sommes conduits logiquement à lui assigner à la suite de cet examen.

Tout d'abord, nous devons reconnaître qu'il est sûrement antérieur au Ier siècle, et, partant, qu'il ne peut avoir trait à des faits survenus pendant la guerre de Mithradates. Ce qui le prouve, c'est la présence, qui semble constante, de l'ι adscrit dans le texte épigraphique[3] ; ce qui le prouve mieux encore, c'est l'emploi du mot βουλή[4] pour désigner le

1. Ἐφημ. Ἀρχ., 1895, 147. MM. Wilhelm et Stavropoulos (voyez Ἐφημ. Ἀρχ., 1895, 127, notes 18, 32; 130, note 37) ont relevé dans le catalogue éphébique et dans la liste de noms propres qui fait suite à la convention un certain nombre d'homonymies. Cependant il n'est pas tout à fait sûr qu'il s'agisse de part et d'autre des mêmes personnes, car la liste jointe à la convention ne renferme pas de patronymiques. Il me semble qu'on ne pourrait admettre les identifications qui se présentent d'abord à l'esprit sans risquer de tomber dans d'assez graves difficultés chronologiques. Sur ces délicates questions le mieux, d'ailleurs, est de laisser la parole à M. Wilhelm, qui compte les traiter à nouveau (voyez Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 140).

2. Mentionnons aussi les fragments de stèle découverts, en 1891, sur l'emplacement du théâtre d'Érétrie par l'École archéologique américaine (Rufus Richardson, *Amer. journ. arch.*, VII, 253, n° 33). A la l. 4, on lit ΓΟΛΕΜΑΡΧ et, à la l. 9, ΟΛΕΜ. L'inscription est gravée στοιχηδόν et la forme des caractères, comme l'a bien reconnu l'éditeur, autorise à l'attribuer encore au IVe siècle [*IG*, XII 9, 193].

3. Dans les décrets pour Théopompos et Elpinikos, l'omission de cette lettre commence à devenir fréquente : Richardson et Heermance, *Amer. journ. arch.*, XI, 186-187.

4. Ligne 6 (en adoptant la division de Muratori).

Conseil d'Érétrie : en effet, comme l'attestent les deux décrets en l'honneur de Théopompos et d'Elpinikos qui paraissent dater du début du Ier siècle, à cette époque, quand on voulait nommer le Conseil, on faisait usage du terme de συνέδριον[1], et le changement d'appellation avait eu lieu très vraisemblablement dès le courant du IIe siècle[2]. — D'autre part, que les Érétriens n'aient pu parler de liberté et de démocratie reconquises, et, par suite, que le décret n'ait pu être voté dans l'intervalle de temps compris entre la répression de l'insurrection achéenne et la guerre de Mithradates, sous le régime sévère que le gouvernement romain imposait alors à la Grèce et particulièrement à l'Eubée, la chose n'a pas besoin d'être démontrée. J'ajoute que la ville d'Érétrie ne semble avoir pris aucune part, directe ou indirecte, à la guerre d'Achaïe. — Dépassons donc le terme de 146, et, dans les périodes précédentes, recherchons s'il peut y avoir place pour les circonstances historiques que mentionne le décret et qui en furent l'occasion.

183 Au préalable, il importe d'essayer de définir ces circonstances avec quelque exactitude. Relisons avec soin la phrase où il en est parlé : ἥ τε φρου[ρ]ὰ ἀπῆλθεν, ὅ τε δῆμος ἠλευθερώθη..... καὶ τὴν δημοκρατίαν ἐκομίσατο. Ces mots sont dignes d'être remarqués à cause de leur brièveté et de leur simplicité mêmes ; ils suggèrent plus d'une réflexion. Ce qui apparaît clairement, en premier lieu, c'est que la garnison cantonnée à Érétrie n'a pas cédé à une attaque, ni même à la menace d'une attaque de vive force ; c'est qu'elle n'a pas battu en retraite, pendant une période d'hostilités aiguës, soit à la suite, soit à la veille d'un combat : car, en pareil cas, au lieu de ce terme vague ἀπῆλθεν, le rédacteur du décret eût employé certainement une expression plus précise et plus forte ; car, dans l'inscription, nous trouverions une allusion nette aux hostilités en cours ; car, aussi bien, nul ne croira qu'au moment d'une guerre qui mettait leur ville en danger, les Érétriens se fussent donné le loisir de célébrer paisiblement les fêtes de Dionysos. Ce qu'on observera aussi en second lieu, c'est que l'évacuation et l'affranchissement d'Érétrie

1. Voyez les indications réunies par Richardson et Heermance : *Amer. journ. arch.*, XI, 185-186.

2. Il était certainement accompli vers le milieu de ce siècle dans la Béotie orientale. [Cf. plus loin, p. 126 et 291].

ne peuvent avoir eu pour cause l'intervention, militaire ou diplomatique, d'un prince ou d'un État, venant porter aide à la cité et jouant le rôle de libérateur : car, manifestement, on eût fait dans le décret quelque mention, si concise fût-elle, de ce libérateur, et Cyriaque eût vu son nom figurer en belle place sur la pierre. Enfin, ce qui semble encore évident, c'est que les troupes installées à Érétrie n'en sont pas sorties par l'ordre gracieux et la volonté bienveillante d'un peuple ou d'un souverain qui, après les avoir apostées, puis retirées, aurait continué de tenir la ville sous son autorité ou dans sa dépendance : car, en célébrant le souvenir du bienfait, on n'eût pu se dispenser de rappeler aussi quel en était l'auteur, et la simple prudence, la bonne politique, à défaut même de la reconnaissance, eussent exigé qu'on ne lui ménageât pas les louanges publiques. — Ces observations faites, passons aux applications. De notre première et de notre seconde remarques il résulte que notre décret ne se rapporte ni aux événements de l'année 198, ni à ceux de l'année 191[1] : il ne s'agit ni de la garnison macédonienne qui, en 198, lors de la prise d'Érétrie par Attale et L. Quinctius[2], dut s'en aller 184
après capitulation, ni d'un de ces détachements de l'armée syrienne, qui, pendant la guerre d'Antiochos, séjournèrent en Eubée jusqu'au lendemain de l'affaire des Thermopyles, puis décampèrent à l'approche d'Acilius[3]. Notre seconde remarque suffirait seule à écarter la première hypothèse de Boeckh, déjà réfutée, on s'en souvient, pour d'autres motifs. Enfin, en raison de notre troisième remarque, c'est d'abord la seconde hypothèse de Boeckh qui se trouve condamnée, mais c'est également toute autre hypothèse impliquant des conditions semblables. Certes, le langage bref et nu de l'inscription, cette formule toute sèche — ἥ τε φρουρὰ ἀπῆλθεν

1. On sait que, dans l'été de 192, Flamininus fit occuper Chalcis par des troupes auxiliaires, pour garantir la ville des entreprises d'Antiochos (Liv., XXXI, 39, 2 ; 50, 3 ; 6-9 ; 51, 7-10), et que ces troupes furent obligées de se retirer devant le roi. Comme Tite-Live ne dit rien d'Érétrie, nous n'avons aucune raison de croire qu'elle ait reçu garnison dans les mêmes circonstances. Aussi bien, lors même qu'on le supposerait, notre seconde remarque empêcherait de croire qu'il fût question de cette garnison dans l'inscription.

2. Liv., XXXII, 16. L'historien ne dit rien du sort imposé par les vainqueurs au *praesidium Macedonum ;* mais nous sommes suffisamment renseignés par ce qui advint de la garnison royale de Karystos (17, 2-3).

3. Liv., XXXVI, 21, 2-3. Le passage est relatif à la garnison de Chalcis.

— ne sauraient s'admettre si l'on voulait parler du départ des soldats de Flamininus, rappelés en 194 par l'ordre libéral de leur chef et du Sénat, puisque, dans le temps qui suivit, le peuple d'Érétrie, lié aux Romains par un traité[1], avait un intérêt certain à leur rendre leurs bontés en flatteries ; mais le même langage serait tout aussi peu convenable ou moins convenable encore, s'il était question du rappel d'une de ces garnisons que, de 191 à 190, ou pendant la guerre de Persée[2], les Romains alors tout-puissants avaient peut-être imposées
185 à la ville ; — à quoi, du reste, il sied d'ajouter que l'objection de M. de Wilamowitz reprend ici toute sa force et qu'on ne voit guère ce qu'eût été, aux dernières dates indiquées, cette démocratie dont Rome aurait toléré le rétablissement. Et, pareillement, si nous nous reportons à l'époque où Érétrie obéissait aux Antigonides, nous pouvons bien, à la rigueur, supposer qu'en un jour de générosité, un roi de Macédoine consentit à débarrasser les Érétriens de leurs garnisaires et à leur octroyer un semblant d'institutions libres, mais ce qu'il est impossible de concevoir, c'est que, dans un monument commémoratif de ce grand acte, les Érétriens aient poussé l'irrévérence, grosse de périls, jusqu'à négliger de rendre à ce roi l'hommage de gratitude qu'il avait droit d'attendre.

Ainsi, l'enquête que nous avons conduite aboutit à ce résultat négatif : l'événement qui motiva notre décret, ne s'est produit ni de 197 à 146 — date en deçà de laquelle nous ne pouvons descendre —, ni aussi longtemps qu'Érétrie dépendit de la Macédoine. Peut-être ici se souviendra-t-on qu'à partir de 287 et jusque vers 275 les Érétriens, — encore que la chose nous ait paru douteuse, — purent recouvrer leurs libertés, et peut-être, en conséquence, sera-t-on tenté de reconnaître dans la φρουρά dont parle le décret les troupes

1. Le traité me paraît formellement mentionné dans ce passage de Tite-Live (XXXV, 38, 3) : *eo miserunt (Chalcidenses), qui orarent Eretrienses Carystiosque, ut et suarum fortunarum in eadem insula geniti misererentur et* Romanam societatem *respicerent...* Il est parlé à plusieurs reprises du traité d'amitié conclu entre les Chalcidiens et les Romains : Liv., XXXV, 38, 9-10 ; 46, 5-7 ; 10-13. Or, il n'est pas douteux que la condition d'Érétrie ne fût alors identique à celle de Chalcis.

2. On sait que de 171 à 168 Chalcis et vraisemblablement aussi quelques autres villes de l'Eubée furent gardées par des troupes romaines : Polyb., XXVII, 2, 8 ; — Liv., LXII, 44, 7-8 ; cf. XLIII, 7 et 8.

de Démétrios évacuant la ville en 287, lors du passage du roi en Asie. Mais cette opinion ne résisterait pas à l'examen. Pendant la courte période dont il s'agit, comme nous l'a montré le décret voté en l'honneur d'Antigone Gonatas après la bataille de Lysimachia[1], les chefs de la cité étaient, en effet, des πρόβουλοι et non des polémarques. Donc notre décret n'appartient pas à cette époque ; donc nous nous trouvons nécessairement ramenés au IVe siècle. Si l'on observe maintenant que, d'après notre seconde remarque, il ne peut être question de la campagne « libératrice » de Démétrios envahissant l'Eubée pendant l'année 304, il nous faudra remonter au moins jusqu'au début de cette année-là. Et si l'on observe, d'autre part, que le décret, postérieur à la convention de Chairéphanès[2], est par là même postérieur à la guerre Lamiaque ; qu'en vertu de notre troisième remarque, il n'est pas plus loisible de le rapporter à l'époque de la domination d'Antipatros et de Cassandre, en Eubée, qu'au temps des 186
Antigonides ; qu'enfin, comme on l'a établi dès les premières pages de cette étude et comme il résulterait d'ailleurs, en tout état de cause, de notre seconde remarque, les événements de 312 doivent être mis hors de cause, il nous faudra descendre plus bas que 312. De telle sorte qu'en définitive les conclusions auxquelles nous arrivons se rapprochent singulièrement de celle où nous avait précédemment conduits une marche toute différente ; le *terminus ad quem* est le même : le commencement de l'année 304 ; la seule différence, c'est que pour *terminus a quo* nous avons maintenant l'année 312, au lieu que notre première recherche, plus précise que la seconde en ses résultats, nous avait permis de le fixer vers la fin de 308.

IV

Venons-en à une dernière contre-épreuve. Les soldats qui occupaient Érétrie s'en retirèrent, nous pensons l'avoir montré, dans des circonstances toutes pacifiques, sans qu'on eût exercé sur eux de contrainte, mais sans pourtant que celui qui les y avait établis paraisse les avoir rappelés de son

1. Diog. Laert., II, 142.
2. Voir plus haut, p. 52.

plein gré : ils semblent être partis de leur propre mouvement. Le fait ne laisse pas d'être assez particulier et ne s'est vu probablement qu'une fois dans l'histoire de la cité. Selon notre première argumentation il doit se placer dans la période de 308/304. Existe-t-il d'autre part quelque solide raison de croire qu'il s'y place effectivement ?

Reportons-nous à ce décret attique[1] que j'ai mentionné plus haut et qui a trait à des événements survenus à Chalcis pendant l'année 309/308. Nous y lisons ce qui suit : ἐ[πειδὴ ...]ότιμος π[ρ]ό[τ]ερόν τε κατασταθεὶ[ς ἐπὶ τὴν τ]οῦ Εὐρίπου φυλακὴν ὑπὸ Πολεμα[ίου, τελευτ]ήσαντος ἐκείνου, ἀπέδωκε Χ[αλκιδεῦσιν τὸν Ε]ὔριπον κα[ὶ] α[ὖ]τιος ἐγένετο [τοῦ τὴν πόλιν] αὐτῶν ἐλευθέραν [γ]ενέσθαι..... On ne saurait contester que cette phrase rappelle de bien près les mots du décret d'Érétrie :
187 ἥ τε φρουρὰ ἀπῆλθεν, ὅ τε δῆμος ἠλευθερώθη. Dans chacune des deux cités eubéennes voilà une garnison qui bat d'elle-même en retraite et livre la place aux habitants. Le rapprochement est si frappant, l'analogie si évidente qu'on songe aussitôt à rattacher à une même cause les deux faits relatés dans les deux textes, à les regarder comme contemporains, et, par suite, à attribuer à l'année 308 celui qui nous intéresse. Un examen attentif de l'histoire montre que ce n'est pas là une impression trompeuse.

Ce qui se passa à Chalcis en 309/308, nous le comprenons nettement et par le décret d'Athènes et par un texte de Diodore auquel j'ai déjà renvoyé[2]. En 309, ouvertement révolté contre Antigone, Polémaios quitta la ville pour se rendre à Kos, où il devait conclure une alliance avec le satrape d'Égypte. Derrière lui, il jugea prudent de laisser des troupes, spécialement préposées à la garde de l'Euripe, dont .....otimos était le commandant. Ces troupes ne trahirent pas la confiance que le stratège avait mise en elles. Mais la mort soudaine de Polémaios, empoisonné à Kos même, en 308, par ordre du Lagide[3], les jeta dans un grand embarras. Se trouvant sans direction, ne pouvant servir davantage une cause qui n'existait plus, n'étant désormais nullement tenues de continuer à faire campagne contre leurs premiers chefs, Antigone et Démétrios, ayant tout intérêt, au contraire,

1. *IG*, II, 266 = Dittenberger, *Sylloge*[1], 133 [*Sylloge*[3], 328].
2. Diod., XX, 27, 3.
3. Diod., *ibid.*

à se rapprocher d'eux et à regagner leurs bonnes grâces, elles adoptèrent le parti le plus sage : elles abandonnèrent leurs cantonnements et sortirent de Chalcis à la grande joie de la population ; après quoi, semble-t-il, elles firent leur soumission à Antigone[1].

Pour peu qu'on y réfléchisse on reconnaîtra que ce qui arriva à Chalcis ne put manquer d'arriver aussi à Érétrie. Il n'est pas douteux qu'au moment de partir pour Kos, 188
Polémaios, redoutant toujours une attaque possible d'Antigone, n'ait usé de précautions égales pour mettre à l'abri des coups de main tous les ports et toutes les places de l'Eubée. Diodore nous apprend qu'en expédiant des renforts à Phoinix, son fidèle, épistate de la satrapie de l'Hellespont, il lui avait recommandé διαφυλάττειν τὰ φρούρια καὶ τὰς πόλεις[2]. Comment croire, après cela, qu'il ait lui-même négligé d'assurer la défense de l'importante citadelle d'Érétrie ? Très certainement il y avait installé un corps de garnisaires dans le même temps où il faisait occuper l'Euripe. Et ces soldats, après sa mort, durent nécessairement imiter l'exemple que leur donnaient ceux de Chalcis et tenir une conduite identique. Il est même bien probable que les commandants des deux détachements se retirèrent ensemble, après entente réciproque et d'un accord commun.

Ainsi donc, il paraît sûr qu'en 308 une troupe étrangère cantonnée à Érétrie évacua la ville librement, spontanément et sans coup férir, — c'est-à-dire justement de la même façon et dans les mêmes conditions qu'indique le décret de Cyriaque. Pareille chose, je l'ai dit, n'ayant pu arriver souvent, tout le monde croira sans peine que c'est de cette troupe qu'il est parlé dans notre document. Par là nos conclusions antérieures se trouvent à la fois et confirmées et précisées : nous devrons attribuer le décret ou bien encore à l'année 308, ou bien à une date de très peu plus récente. — Les Macédoniens de Polémaios partis, les Béotiens eurent

1. Le capitaine des garnisaires, [Di ?]otimos, se rallia certainement au parti d'Antigone, comme le prouvent et sa présence à Athènes en 306 (voy. Dittenberger, *Sylloge*[1], 133, note 5), et l'aide qu'il prêta aux Athéniens contre Cassandre, et le décret que ceux-ci votèrent en son honneur, et, dans ce décret même, la phrase : κα[τὰ τὴν προα]ίρεσιν τῶν βασιλέων Ἀντιγόνο[υ καὶ Δημητρ]ίου. — Phoinix paraît avoir fait de même, d'après ce qu'on lit dans Diodore, XX, 107, 5.

2. Diod., XX, 19, 2.

les mains libres pour faire entrer Érétrie dans leur Confédération et pour établir dans la cité un gouvernement à leur mode. Qu'un des premiers soins de ce gouvernement, désireux de se rendre populaire, ait été de célébrer la « délivrance » des Érétriens et la restauration de la « démocratie », dont Polémaios et ses officiers avaient entravé l'exercice, la chose n'a rien que de naturel ; qu'Aischylos, le partisan d'Antigone nommé par Diogène Laërte, ait volontiers pris part à une manifestation dirigée contre le souvenir du stratège infidèle et rebelle, c'est encore ce qui se peut admettre aisément : aussi ne vois-je nul empêchement à adopter l'opinion de
189 M. de Wilamowitz, qui pense retrouver ce personnage dans le second de nos trois polémarques, Aischylos fils d'Antandridès.

Résumons toute cette discussion. Le texte que Cyriaque nous a transmis renfermait un double problème. Il s'agissait de déterminer quelle était cette garnison dont le départ donna lieu à la fondation d'une fête anniversaire ; il s'agissait de comprendre pour quelle raison les Érétriens, dans le temps où fut gravée l'inscription, étaient gouvernés par des polémarques. La seconde question, dont personne jusqu'à présent ne paraît seulement s'être avisé, est naturellement demeurée sans explication ; quant à la première, les explications qu'elle a provoquées sont manifestement erronées. Le système que je viens de présenter les résout à la fois l'une et l'autre, et d'une manière qui me semble satisfaisante. Je crois donc qu'on peut l'accepter avec quelque confiance[1]. J'ajoute que si l'interprétation que j'en ai donnée est valable, l'inscription est un document d'une plus grande importance historique qu'on ne l'avait supposé : car elle est seule à nous révéler un fait qui mérite d'être retenu, — l'accession momentanée d'Érétrie à la Confédération béotienne[2].

1. [Conclusions unanimement adoptées ; cf. notamment Dittenberger, *Sylloge*², II, p. 815 ; *Sylloge*³, 323 ; Beloch, *Gr. Gesch.* III 2, 355-356 ; IV 2, 428-429 ; E. Ziebarth, *IG*, XII 9, 192 et p. 154 ; H. Swoboda, *Staatsaltertümer*, 273].

2. [Mention probable de l'archonte fédéral béotien dans une inscription d'Érétrie, *IG*, XII 9, 912 : ἄρχοντος ἐν Ὀν[χηστῶι].] Par là nous obtenons, je crois, la claire explication d'une difficulté qui m'avait autrefois arrêté. Dans un précédent mémoire (*Revue*, 1895, 7 et suiv. [ci-dessus, chap. I]) j'ai essayé de montrer qu'une inscription des *IG*, VII (2419) contient la liste des

donations offertes aux Thébains à partir de l'année 316, lors de la reconstruction de leur ville. A la l. 21 (col. 2), on lit parmi les souscripteurs, le nom des Ἐρετριεῖς : la chose est toute simple si la ville d'Érétrie était alors rattachée à la Béotie. Précisément, dans le mémoire cité, j'arrivais par une série de calculs à placer entre 310 et 308 environ (p. 41 et suiv.) la donations des Érétriens : mes présentes recherches confirment ce résultat, en le rectifiant légèrement ; c'est la date 309/308 qui doit être adoptée, puisque c'est en cette année-là qu'eut lieu, au plus tôt, l'annexion de la ville. Il va de soi que si, comme je le crois, la polémarchie collective fut supprimée à Érétrie aussitôt que la ville échappa aux Béotiens, c'est-à-dire dès 304, le catalogue éphébique publié par Wilhelm et Stavropoulos (Ἐφημ., 1892, 136, n. 7 ; 1895, 145, note 2-3) doit se placer entre 308 et 304 ; et c'est aussi la date qu'il conviendrait d'attribuer au fragment de Richardson (*Amer. journ. arch.*, VII, 253, n° 33) si vraiment il y était fait mention de plusieurs polémarques. D'autre part, en raison du rapport chronologique établi entre notre décret et la convention de Chairéphanès, on attribuera cette convention à la période limitée par les années 322 (fin de la guerre Lamiaque) et 309/308.

III

RECHERCHES SUR LA CHRONOLOGIE DE QUELQUES ARCHONTES BÉOTIENS[1]

I. — L'Archontat de Dionysios[2]

Il existe quatre inscriptions béotiennes en tête desquelles 183
se lit le nom de l'archonte fédéral Dionysios : 1° un catalogue militaire d'Hyettos (*IG*, VII, n. 2817) ; 2°-4° trois décrets de proxénie, votés par le peuple d'Oropos et retrouvés à l'Amphiaraïon (*IG*, VII, n. 252, 296, 298). Ces trois décrets nous montrent que l'année où Dionysios était archonte, le prêtre d'Amphiaraos s'appelait Démokratès[3] : en conséquence, les décrets d'Oropos n. 274 et 275, qui ne portent pas de nom d'archonte, mais qui contiennent celui du prêtre Démokratès, remontent aussi à l'archontat de Dionysios. Nous nous trouvons ainsi posséder six documents épigraphiques contemporains de cet archontat.

1. [Les conclusions de ces recherches ont été adoptées par ceux qui ont étudié la question ; cf. notamment Dittenberger, *OGI*, 81, note 1 ; Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, IV, 3-4 ; Leonardos, Ἀρχ. Ἐφ. 1919, 81 ; W. Schönfelder, *Die städtischen und Bundesbeamten des gr. Festlandes usw.*, Diss. Leipzig 1917, 24-28 ; Chr. Barratt, *Journ. Hell. Stud.* 1932, 72-115 : *The chronology of the eponymous archons of Boeotia* ; M. Guarducci, *Riv. Filol.* 1934, 322-348 : *Nuovi contributi alla cronologia degli arconti Beotici*].

2. [*Rev. Ét. gr.* 1895, 183-197].

3. En tête du décret n. 298, nous lisons : Ἄρχοντος ἐν κοινῷ Βοιωτῶν Διονυσίου..... ἱερέως δὲ τοῦ Ἀμφιαράου Δημοκράτου τοῦ δε[υτέρου...]. Les mots τοῦ δευτέρου font défaut, après le nom de Démokratès, dans les deux décrets n. 274 et 275, comme aussi dans les n. 252 et 256, mais cette omission est sans nulle importance. Après examen, il n'y a pas à douter qu'il ne s'agisse, de part et d'autre, du même prêtre. Aucun document de l'Amphiaraïon ne fait jusqu'à présent mention de Démokratès I.

Selon M. Dittenberger, Dionysios est devenu archonte fédéral vers le milieu du IIIe siècle, en 246 au plus tard, et probablement un peu auparavant[1]. Cette date posée, il en
184 tire, à plusieurs reprises, des conséquences fort importantes. Elle lui paraît si sûrement établie qu'il la prend, en mainte occasion, pour base et pour point de départ de ses calculs. La chronologie des archontes béotiens du IIIe siècle, telle qu'il s'est efforcé de la reconstituer, avec beaucoup de science et de talent, repose en grande partie sur elle : c'est une des clefs de tout le système.

Certes, l'autorité de l'excellent éditeur du *Corpus Inscriptionum Graeciae Septentrionalis* est considérable. Je ne puis oublier, cependant, que M. Durrbach avait abouti, au sujet de l'archontat de Dionysios, à des résultats fort différents des siens. Dans son livre sur l'Amphiaraïon et la ville d'Oropos[2], cet habile critique déclare très catégoriquement qu'on doit avancer la date de la magistrature de Dionysios jusqu'aux dernières années du IIIe siècle : « Huius documenti (sc. n. 298) aetas propter Dionysii nomen in ultimos saeculi III annos incidit[3] ». Si c'est là une opinion fondée, il en résulte nécessairement que les supputations de M. Dittenberger se trouvent, pour une bonne part, radicalement faussées.

A la vérité, dans le *Corpus*[4], M. Dittenberger a vivement contredit M. Durrbach et pense l'avoir réfuté ; mais je dois avouer que cette réfutation est loin de me paraître décisive. Tout au moins, la question mérite d'être soumise à une revision attentive et de faire l'objet d'un examen approfondi. Elle le mérite d'autant mieux que des inscriptions de l'Amphiaraïon, éditées par M. Léonardos depuis la publication du *Corpus*, apportent à la discussion des éléments nouveaux et fort précieux.

1. *IG*, VII, *ad* n. 298, p. 95 : « Non multo ante medium saec. III a. Chr. Dionysium Boeotorum rebus praefuisse probabile ac paene certum mihi videtur » ; — *ad* n. 2809, p. 503 : « Aut anno 246, aut paullo ante ». Cf. *ad* n. 237, p. 75 ; *ad* n. 2817, p. 507 ; *ad* n. 3498, p. 652 ; *ad* n. 298, *addenda*, p. 744.

2. *De Oropo et Amphiarai sacro*, Paris, 1890.

3. *De Oropo*, etc., p. 60 ; cf. p. 55.

4. *IG*, VII, *ad* n. 3498, pp. 649-652.

I

Pour évaluer la date probable de l'archontat de Dionysios, rien ne saurait être plus utile que de connaître celle de l'archontat de Straton. Commençons par montrer quelle est la relation chronologique qui existe entre ces deux archontats.

Sur trois monuments de l'Amphiaraïon, à savoir : la base 185
qui portait les statues de Ptoïon et d'Aristoniké (n. 249-258), — celle qui servait de socle aux statues de Diodoros et de Phanostraté (n. 271-278), — un piédestal dont la destination reste inconnue (n. 289-296), on lit, tout à la fois, des décrets votés sous l'archontat de Dionysios (n. 252, 274-275, 296) et d'autres qui remontent à l'année où Straton était en charge (n. 253, 256, 276, 293). Si l'on observe la disposition réciproque de ces différents documents et la place occupée par chacun d'eux, on acquiert aussitôt cette conviction que l'archontat de Dionysios a précédé celui de Straton. En effet, les deux décrets n. 253 et 256, votés lorsque Straton était archonte, sont gravés sur le monument de Ptoïon et d'Aristoniké plus bas que le décret n. 252, voté pendant la magistrature de Dionysios : c'est la preuve manifeste qu'ils sont plus modernes[1]. De même, le décret n. 276, où se lit le nom de Straton, n'a certainement été inscrit, sur le monument de Diodoros et de Phanostraté, que postérieurement aux deux décrets n. 274-275, qui sont de l'année de Dionysios. De même encore, M. Dittenberger a montré de la façon la plus claire[2] que le décret n. 293 (archontat de Straton) vient par ordre d'inscription après le décret n. 296 (archontat de Dionysios), dont il est voisin sur le marbre.

Ainsi, l'antériorité de Dionysios est évidente ; mais, cette antériorité admise, ce qui est évident aussi, c'est que l'écart entre les deux archontats est peu considérable et qu'il faut les regarder comme s'étant suivis de très près. Une série d'observations met la chose hors de doute.

1° J'ai dit qu'à trois reprises différentes des décrets remontant, les uns à l'archontat de Dionysios, les autres à celui de Straton, se montrent à nous rapprochés et réunis sur un

1. Comp. Dittenberger, *IG*, VII, *ad* n. 251, p. 78.
2. *IG*, VII, *ad* n. 289, p. 93.

même monument ; il est bon d'ajouter que, les trois fois, les textes datés du nom de Straton paraissent avoir été inscrits *immédiatement* après ceux qui sont datés du nom de Dionysios[1]. C'est un indice qu'on ne saurait négliger. Assurément,
186 il ne nous permet en aucune manière de croire que Dionysios a été le prédécesseur direct de Straton ; mais il nous autorise au moins à penser qu'il fut l'un de ses proches devanciers ;

2° La remarque suivante est due à M. Dittenberger[2]. Nous voyons que, sous Dionysios, les Oropiens donnèrent la proxénie à l'Athénien Théophilos, fils de Phaidimos (n. 251) ; nous constatons, d'autre part, que, sous Straton, Chairitès d'Athènes, fils de Phaidimos, reçut aussi le même honneur (n. 271) : il paraît évident que Théophilos et Chairitès étaient frères, et l'on reste dans toutes les vraisemblances en supposant qu'ils sont devenus l'un et l'autre proxènes d'Oropos à des dates fort voisines ;

3° Deux décrets votés pendant la magistrature de Straton (n. 253, 256) ont eu pour auteur Kléomachos, fils de Meilichos : or, le même personnage avait pris aussi l'initiative du décret n. 252, qui remonte à l'époque de Dionysios ;

4° On a la preuve certaine que l'archontat d'Artylaos est plus ancien que celui de Dionysios[3]. De ce fait que Paramythos, fils de Kratinos, a présenté dans l'assemblée d'Oropos, sous l'archontat d'Artylaos, le décret n. 292, puis, sous l'archontat de Straton, le décret n. 293, il est légitime de conclure qu'Artylaos et Straton ont géré leur charge à peu d'années de distance : à plus forte raison doit-on croire que l'intervalle de temps est court qui sépare Dionysios de Straton.

1. Sur le monument de Ptoïon et d'Aristoniké (n. 251 et suivants) l'ordre d'inscription des différents décrets a été très probablement celui-ci : 1° n. 254 : arch. *Aristomachos* ; 2° n. 251 : arch. *Nikon* ; 3° n. 255 : arch. *Philon* ; 4° n. 252 : arch. *Dionysios* ; 5° n. 256 et 253 : arch. *Straton*. — Sur le monument de Diodoros et de Phanostratè (n. 271 et suivants) : 1° n. 278 et 273 : arch. *Philon* ; 2° n. 274 et 275 : arch. *Dionysios* ; 3° n. 276 : arch. *Straton*. — Sur la base qui porte les n. 289-296 : 1° n. 289 et 290 : arch. *Philoxenos* ; 2° n. 291 et 292 : arch. *Artylaos* ; 3° n. 295 : arch. *Hipparchos* ; 4° n. 296 : arch. *Dionysios* ; 5° n. 293 : arch. *Straton*.

2. *IG*, VII, *ad* n. 276, p. 87.

3. Comp. Dittenberger, *IG*, VII, *ad* n. 289-296, p. 93. La priorité d'Artylaos résulte de la place réciproque qu'occupent les décrets n. 291, 292 et 296 sur la base commune où ils sont gravés.

C'est là un point qui paraît sûrement établi. A présent, vers quelle époque placer l'archontat de Straton ? D'après M. Dittenberger[1], Straton fut en charge aux environs de l'année 240. Cette évaluation ne me paraît pas conciliable 187
avec les données que nous fournissent les inscriptions de l'Amphiaraïon nouvellement publiées par M. Léonardos[2].

L'année où Straton fut archonte, le prêtre d'Amphiaraos s'appelait Épikratès. En tête des décrets du *Corpus*, n. 253, 256, 276, 303, 304, on lit simplement les mots : Ἄρχοντος ἐν κοινῷ Βοιωτῶν Στράτωνος, ἱερέως δὲ τοῦ Ἀμφιαράου Ἐπικράτου..... ; au contraire, le décret n. 293 est précédé de cette formule : Ἄρχοντος ἐν κοινῷ Βοιωτῶν Στράτωνος, ἱερέως δὲ τοῦ Ἀμφιαράου Ἐπικράτου τοῦ δευτέρου[3]. Il ressort de là fort clairement que deux prêtres du dieu ont successivement porté le nom d'Épikratès et que c'est le second des deux qui se trouvait en fonctions en même temps que Straton ; d'où il suit que l'archontat de Straton est nécessairement postérieur à la prêtrise du premier Épikratès. — Jusqu'en ces derniers temps, il n'était fait nulle part mention de cet Épikratès ; mais un décret de la Confédération béotienne, que M. Léonardos vient de transcrire dans l'*Ephéméris*[4], se trouve précisément débuter ainsi : Ἐπ' ἱερέως Ἐπικράτου · Δαμοφίλω ἄρχοντος[5]..... L'Épikratès dont il s'agit dans ce texte est

1. *IG*, VII, *ad* n. 298, p. 95 : « Post medium saeculum tertium a. Chr. Stratonem... Boeotorum rebus praefuisse probabile ac paene certum mihi videtur... » ; — cf. *ad* n. 303, p. 98 : « Stratonis annus (fere 240 a. Chr.)... » ; — *ad* n. 251, p. 78 ; *ad* n. 3498, p. 652.

2. Ἐφημ. Ἀρχαιολ., 1892, p. 33 et suivantes.

3. Pour le sens des mots τοῦ δευτέρου et similaires, comp. *IG*, VII, 2814, 2821, et la note de Dittenberger au n. 2813.

4. Ἐφημ. Ἀρχαιολ., 1892, p. 41, n. 71. Le décret a été publié incomplètement dans *IG*, VII, n. 352, d'après une copie inexacte de Lolling ; les mots ἐπ' ἱερέως Ἐπικράτου sont justement omis dans cette copie.

5. On s'étonnera peut-être que le nom d'Épikratès soit écrit en κοινή, tandis que les règles du dialecte sont observées dans toute la suite du décret. La chose s'explique aisément : le décret ne commence proprement qu'avec la formule Δαμοφίλω ἄρχοντος. La mention éponymique du prêtre d'Amphiaraos est une addition qui n'intéresse que les Oropiens et dont ils sont les auteurs ; or, on sait que la population d'Oropos n'a jamais fait usage du dialecte béotien. — Peut-être aussi contestera-t-on que les mots ἐπ' ἱερέως Ἐπικράτου aient trait au décret voté sous Damophilos ; peut-être supposera-t-on plus volontiers que ces mots doivent être rapprochés de la signature du sculpteur Métiochos, gravée plus haut sur le marbre (*IG*, VII, 350), et qu'ils marquent simplement l'époque où fut consacrée la statue dont Métiochos

188 évidemment le premier du nom, puisque l'archonte dont il est contemporain est autre que Straton. Nous voyons que cet archonte s'appelle Damophilos : l'archontat de Damophilos a donc précédé celui de Straton. — Fort heureusement Damophilos n'est pas pour nous un inconnu[1] ; nous savons, au contraire, assez exactement vers quel temps il exerça sa magistrature. Une inscription d'Orchomène[2] a permis de reconnaître qu'il fut l'un des successeurs d'Onasimos. Celui-ci, occupant, comme on le sait, la deuxième place parmi les archontes fédéraux qu'énumèrent les inscriptions d'Aigosthènes[3], devint archonte en 222 au plus tôt ; dès lors, l'archontat de Damophilos ne peut avoir été antérieur à 221. La conséquence dernière à tirer de là, c'est que Straton, prenant rang à la suite de Damophilos, son archontat, nécessairement postérieur à 221, appartient soit aux vingt dernières années du IIIe siècle, soit même au début du siècle suivant. En sorte qu'il est à tout le moins d'une vingtaine d'années plus moderne que ne l'a cru M. Dittenberger.

Ces conclusions semblent rigoureuses ; diverses remarques de détail pourraient, au besoin, servir à les confirmer. Je me contenterai de relever ici deux faits assez significatifs : 1° Comme l'a noté déjà M. Dittenberger[4], le décret n. 304, voté sous l'archontat de Straton, fut proposé par Amphinikos, fils de Pythion, qui est également l'auteur d'un autre décret (n. 307), voté sous l'archontat de Potidaïchos[5]. Cette double mention du même *rogator* dans les deux textes conduit très naturellement à penser que les archontats de Straton et de
189 Potidaïchos ne peuvent avoir été bien éloignés l'un de l'autre. Or, une inscription de Mégare (*IG*, VII, 27) nous apprend que

était l'auteur (cf. *IG*, VII, 266, 356). Cette hypothèse ne résiste pas un instant à l'examen du texte original. La vue d'un estampage que M. Léonardos a bien voulu mettre à ma disposition me permet d'affirmer que les mots ἐπ' ἱερέως Ἐπικράτου se lient immédiatement et uniquement au décret contemporain de Damophilos inscrit tout de suite au-dessous d'eux.

1. Outre l'inscription dont il vient d'être question, Damophilos est encore cité dans les documents suivants : Ἐφημ. Ἀρχαιολ., 1892, p. 35, n. 64 ; *IG*, VII, 3180.

2. *IG*, VII, 3180, et la note de Dittenberger, p. 588 ; comp. la note du n. 352, p. 114.

3. *IG*, VII, 209-218.

4. *IG*, VII, *ad* n. 298, p. 95.

5. Amphinikos a pris encore l'initiative d'un décret qui ne porte pas de nom d'archonte : *IG*, VII, 309.

Potidaïchos fut archonte entre 223 et 192, c'est-à-dire à peu près pendant cette même période où nos précédentes évaluations nous autorisaient à placer la magistrature de Straton. — 2° Pirgès, fils d'Archippidès, fit voter sous Straton le décret n. 303, relatif aux ἀργυρώματα de l'Amphiaraïon. D'autre part, sur la motion du même Pirgès, la ville d'Oropos décerna le titre et les privilèges de proxène à Démétrios de Bargylia, l'année où Athénodoros remplit les fonctions de prêtre d'Amphiaros[1]. On en conclura avec vraisemblance que l'archontat de Straton et la prêtrise d'Athénodoros doivent être attribués à peu près au même temps. Or, la place réciproque qu'occupent sur le monument commun où ils sont gravés les décrets n. 310-312 d'une part, et le décret n. 316 d'autre part, les deux premiers datés par le nom de l'archonte Théotimos, le troisième par celui d'Athénodoros, montre nettement qu'Athénodoros n'exerça le sacerdoce qu'après que Théotimos avait été archonte[2] ; et comme cet archontat se place nécessairement en 215 au plus tôt, en 193 au plus tard[3], il est manifeste que la prêtrise d'Athénodoros tombe ou tout à la fin du IIIe siècle ou au commencement du second. Ce qui est vrai de cette prêtrise devant l'être aussi de l'archontat de Straton, on voit que nous aboutissons, par cette nouvelle observation, à des résultats conformes de tous points à ceux que nous avions obtenus antérieurement.

Ainsi, nous sommes pleinement autorisés à croire que Straton, plus récent que Damophilos, fut archonte en 220 au plus tôt. Supposons maintenant pour un instant que cette date *maxima* soit la date vraie, — ce qui, sans doute, n'est pas, car nous n'avons aucune preuve que Straton ait immédiatement succédé à Damophilos[4] ; — même en attribuant de la sorte à l'archontat de Straton une date aussi reculée que possible, si nous voulions maintenir à celui de Dionysios la date que lui a fixée M. Dittenberger, l'intervalle qui s'étendrait entre les 190
deux archontats serait encore d'environ trente ans. D'après ce qu'on a vu plus haut, c'est évidemment beaucoup trop. Il est donc nécessaire de rapprocher Dionysios de Straton ; il est

1. Ἐφημ. Ἀρχαιολ., 1892, p. 46, n. 75.
2. Cf. Dittenberger, *IG*, VII, *ad* n. 310, p. 104.
3. Ainsi qu'il résulte de l'inscription d'Aigosthènes : *IG*, VII, 218.
4. On verra plus loin qu'en réalité quatre archontes au moins, dont Dionysios, prennent place entre Damophilos et Straton.

nécessaire, partant, d'abaisser sensiblement la date de son archontat et de la reporter, à tout le moins, assez avant dans la seconde moitié du IIIe siècle.

II

L'examen du décret n. 298 [*OGI*, 81], par lequel Phormion de Byzance a reçu, sous Dionysios, les titres de proxène et d'évergète de la ville d'Oropos, nous amène à des déterminations chronologiques plus précises.

En lisant le texte de ce document, on constate : 1° que Phormion, le nouveau proxène, vivait en relations étroites avec la cour d'Égypte (l. 9-11) et qu'il avait été élevé à la dignité d' « *ami du roi Ptolémée* » (l. 45 : φίλ[ος....] τοῦ βασιλέως Πτολεμαίου) ; 2° que le Ptolémée qui régnait alors était marié à une femme appelée Arsinoé (l. 23-24 ; cf. n. 297) ; 3° que le roi et la reine, antérieurement à l'époque où fut rendu le décret, avaient obtenu du peuple d'Oropos des honneurs extraordinaires : à chacun d'eux les Oropiens avaient élevé une statue dans le sanctuaire d'Amphiaraos, et le décret relatif à Phormion devait être précisément gravé sur le piédestal qui portait les deux effigies royales (l. 22-24 ; cf. n. 297).

Il est pour nous d'une extrême importance de savoir quel est le roi d'Égypte qui se trouve mentionné ici. En raison du nom donné à la reine, on ne peut évidemment hésiter qu'entre Philadelphe, marié d'abord à Arsinoé, fille de Lysimaque, puis à sa sœur Arsinoé, fille de Soter, et Philopator, époux de sa sœur Arsinoé, fille d'Évergètes. M. Dittenberger s'est prononcé d'emblée et d'une façon exclusive pour Philadelphe et la seconde Arsinoé[1] ; au contraire, M. Durrbach a pensé qu'il s'agissait de Philopator et de sa sœur[2], et M. Bruno Keil s'est
191 rangé à cet avis[3]. Puisque, à présent, nous devons tenir pour avéré que l'archontat de Dionysios, étant lié de très près à celui de Straton, est par là même beaucoup moins ancien que ne le supposait M. Dittenberger, l'hésitation ne semble plus permise : Philadelphe étant mort dès 246, il faut de toute nécessité que le prince dont Phormion fut le familier ait été Ptolé-

1. *IG*, VII, *ad* n. 298, p. 95 ; cf. *ad* n. 3498, p. 652.
2. *De Oropo et Amphiarai sacro*, p. 60.
3. *Hermes*, XXV, p. 607.

mée Philopator. Les égards ou les flatteries que lui témoigna la cité d'Oropos n'ont rien dont on puisse s'étonner. Déjà, les décrets de proxénie votés à Orchomène et à Tanagra[1] en faveur de Sosibios laissaient entrevoir que, sous le règne de Philopator, pour des raisons qui demeurent encore incertaines[2] les rapports furent particulièrement amicaux entre les villes de Béotie et le gouvernement alexandrin. Il est clair que, dans le temps où l'on prodiguait au ministre les marques d'honneur, on ne pouvait manquer de faire aussi sa part au souverain. Quant à Phormion, personnage considérable, et sans doute influent auprès du Lagide, il est venu très naturellement prendre sa place à côté de Sosibios dans l'estime et les bonnes grâces des Béotiens.

Nous admettrons donc que l'archontat de Dionysios est contemporain du règne de Philopator ; nous admettrons, par conséquent, que cet archontat s'enferme entre les deux dates extrêmes de 222 et de 202[3]. On ne saurait proposer pour l'instant une chronologie plus rigoureuse. Sans doute, il paraît assez probable que les statues du roi et de sa femme n'ont pas été dressées dans l'Amphiaraïon dès les premiers débuts du règne ; sans doute, il est vraisemblable aussi qu'un temps plus ou moins long s'écoula entre leur consécration et le vote du décret relatif à Phormion ; et, d'autre part, la mention expresse de la reine dans ce décret (l. 24) ferait volontiers supposer qu'il est antérieur à l'assassinat d'Arsinoé[4]. Toutefois, de ces conjectures et de ces présomptions il est impossible de 192
rien dégager de précis ni de certain.

III

Mais les inscriptions de l'Amphiaraïon nous offrent un moyen nouveau de dater l'archontat de Dionysios. Recourons-y ;

1. *IG*, VII, 507, 3166. L'identification de Σωσίβιος Διοσκορίδαο avec le ministre de Philopator a été proposée pour la première fois par M. Foucart : *BCH*, IV, p. 97. Tous les critiques l'ont admise d'un accord unanime : Larfeld, *Syll. inscr. Bœot.*, p. VIII ; Meister-Collitz, *Dialektinschr.*, I, 493 ; Dittenberger, *IG*, VII, *ad* n. 507, p. 160. [Sur Sosibios, cf. le vol. III].

2. L'hypothèse de M. Foucart (*BCH*, IV, p. 98, note 4), reprise depuis par Dittenberger, ne me paraît pas suffire à rendre compte de ce fait.

3. [Cf. page 89, note 1].

4. La date exacte de cet événement, assurément postérieur à 210 (Liv., XXVII, 4), est l'hiver 203/202.

nous pourrons tout ensemble et vérifier par une contre-épreuve la justesse de nos précédents calculs et donner à ces calculs une plus grande exactitude.

Parmi les monuments qu'a découverts M. Léonardos, j'ai mentionné déjà le piédestal qui portait les statues d'un prêtre d'Amphiaraos, Diodoros, et de sa femme Phanostraté[1]. Nous savons, par le décret n. 239, que Diodoros fut appelé au sacerdoce la même année où Charidamos était archonte fédéral. La dédicace gravée en son honneur sur le piédestal est ainsi conçue : Μνασέας Διοδώρου τὸν πατέρα Διόδωρον Μνασέου, ἱερέα γενόμενον Ἀμφιεράῳ ἀνέθηκεν[2]. D'où l'on doit conclure qu'il était sorti de charge quand son effigie fut placée dans le sanctuaire.

Au-dessous de la dédicace que je viens de citer et de celle en l'honneur de Phanostraté, se trouvent inscrits sur le marbre cinq décrets de la ville d'Oropos : *IG*, VII, 273, 274, 275, 276, 277[3]. Deux d'entre eux (n. 276, 277), qui sont les derniers en date, remontent à l'archontat de Straton : nous les avons mentionnés déjà et nous n'avons plus à en reparler ici. Des trois autres, le plus ancien (n. 273) porte en tête les noms de l'archonte Philon et du prêtre Nikippos[4] ; les deux plus récents
193 (n. 274, 275), le nom du prêtre Démokratès, dont le sacerdoce, nous l'avons dit, correspond à l'archontat de Dionysios[5]. — Comme l'a bien vu M. Dittenberger[6], il ressort de là fort évidemment que l'archontat de Philon et celui de Dionysios sont plus récents, le premier, d'une année au moins, le second, de deux années au moins, que la prêtrise de Diodoros, — ou que l'archontat de Charidamos. Assurément, ce n'est qu'une évaluation *minima ;* car, d'une part, il n'est pas démontré

1. *IG*, VII, 271-278.

2. *IG*, VII, 271.

3. Pour l'ordre d'inscription de ces différents décrets, voir plus haut, p. 78, note 1. Le décret n. 278 est inscrit, non pas sur la face antérieure du piédestal, mais sur le côté gauche ; comme il date de l'archontat de Philon et de la prêtrise de Nikippos, il est exactement contemporain du n. 273.

4. Il faut bien distinguer l'archontat de Philon, contemporain de la prêtrise de *Nikippos* (n. 255, 273, 278), de l'archontat de Philon, contemporain de la prêtrise de *Théodoros* (n. 247, 300, 301) ; il se peut, au reste, qu'il s'agisse non de deux archontes homonymes, mais d'un même personnage, élevé à deux reprises aux honneurs de la magistrature suprême.

5. Voir plus haut, p. 75.

6. *IG*, VII, *ad* n. 236-243, p. 75.

que la statue de Diodoros lui ait été élevée aussitôt après l'expiration de ses fonctions ; car, d'autre part, il se peut fort bien que le décret n. 273 n'ait été inscrit sur le piédestal de cette statue que longtemps après qu'elle avait été consacrée ; car, enfin, nous n'avons aucune preuve que Dionysios ait pris rang comme archonte immédiatement après Philon. Mais, bien que n'étant pas rigoureux, le rapport que nous venons d'établir entre la prêtrise de Diodoros (ou l'archontat de Charidamos) et l'archontat de Dionysios suffirait à dater approximativement celui-ci, si la date approximative de celle-là était elle-même connue. C'est donc la date de la prêtrise de Diodoros que nous devons nous appliquer à découvrir.

Sept décrets ont été gravés, à l'Amphiaraïon, sur le piédestal qui supportait en dernier lieu la statue de Cn. Calpurnius Pison. M. Dittenberger en a publié deux[1] ; dernièrement, M. Léonardos nous a fait connaître les cinq autres[2]. Tous ces documents sont placés et rangés sur le marbre comme nous le montrons ci-dessous[3] :

FACE ANTÉRIEURE DU PIÉDESTAL — **FACE LATÉRALE DROITE DU PIÉDESTAL** — 194

Pierre A	*Tranche droite de la* Pierre A	Pierre B
Dédicace en l'honneur de Cn. Calpurnius Piso. (*IG.* VII, 268).		
I. (Ἐφημ. 1892, p. 33, n. 62). *Archonte :* Nikias ; *Décret fédéral.*	V. (*IG.* VII, 269). *Prêtre d'Amphiaraos :* Asopon ; *Décret d'Oropos.*	VI. (Ἐφημ. 1892, p. 35, n. 66). *Pas d'éponyme ; Décret d'Oropos.*
II. (Ἐφημ. 1892, p. 35, n. 63). *Pas d'éponyme ; Décret d'Oropos.*	VII. (*IG.* VII, 270). *Prêtre d'Amphiaraos :* Diodoros ; *Décret d'Oropos.*	
III. (Ἐφημ. 1892, p. 35, n. 64). *Archonte :* Damophilos ; *Décret fédéral*		
IV. (Ἐφημ. 1892, p. 35, n. 65). *Prêtre d'Amphiaraos :* Epikratès ; *Décret d'Oropos.*		

1. *IG*, VII, 269, 270.
2. Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, p. 33-35, n. 62, 63, 64, 65, 66.
3. Le tableau qui suit a été dressé d'après un croquis que m'a obligeamment communiqué M. Léonardos, par l'intermédiaire de mon camarade M. André De Ridder.

La pierre B et la tranche droite de la pierre A étant demeurées vides au-dessous des décrets n. VI et VII, il n'y a pas à douter que ces deux décrets, comme aussi le n. V, n'aient été gravés en dernier lieu, après que la pierre A avait été couverte d'inscriptions du haut jusqu'en bas ; de telle sorte que l'ordre de succession des différents décrets est bien celui qu'indique notre numération. Ceci constaté, examinons les intitulés des cinq derniers (n. III-VII). — Le décret n. III a été voté sous l'archontat de Damophilos, et le décret n. IV date certainement du même archontat, comme le prouve la mention du prêtre Épikratès[1]. Le prêtre d'Amphiaraos nommé en tête du décret n. V ne s'appelant plus Épikratès, mais Asopon, ce décret est évidemment d'une année au moins plus récent que
195 l'archontat de Damophilos[2]. Comme le décret n. VI ne contient aucune désignation d'éponyme, il est probable qu'il est exactement contemporain du décret n. V, placé à sa gauche, et remonte comme lui à la prêtrise d'Asopon. Reste le décret n. VII, précédé du nom du prêtre Diodoros. Des remarques que je viens de faire se dégage cette conclusion nécessaire que ce décret est de deux années au moins postérieur aux décrets n. III et IV, ou, en d'autres termes, que la prêtrise de Diodoros et l'archontat de Charidamos sont de deux années au moins plus récents que l'archontat de Damophilos[3].

Ce résultat est important ; si nous le rapprochons de ceux

1. La suite de nos observations met hors de tout conteste qu'il s'agit bien ici d'Épikratès I, et non d'Épikratès II, qui fut prêtre, comme on se le rappelle, sous l'archontat de Straton. Il est superflu d'insister sur ce point.

2. La date assignée ici à la prêtrise d'Asopon (220 au plus tôt) se trouve confirmée par d'autres observations : 1° Aristandros, fils de Kalligeiton, qui proposa le décret n. 269, l'année où Asopon était en charge, fut aussi l'auteur des décrets 337 et 339, lesquels appartiennent, sans doute possible, aux dernières années du IIIe siècle (comp. Dittenberger, *IG*, VII, *ad* n. 259-262, p. 82 : « *Ut ab eo quod certissimum est proficiscamur, extremis III a. Chr. n. saeculi annis duo plebiscita rogata sunt ab Aristandro... Calligitonis filio* »). A la vérité, M. Dittenberger (p. 82) a prétendu que l'Aristandros du n. 269 et celui des n. 337, 339 étaient deux personnes différentes, mais c'est une hypothèse qui ne repose sur rien ; 2° Le nom d'Asopon semble avoir été fort rare à Oropos : il y a donc grande apparence qu'Asopon, fils de Mikythos, qui présida l'assemblée des Oropiens sous la prêtrise d'Olympichos (Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, p. 46, n. 74), n'est autre que le prêtre d'Amphiaraos. Or la prêtrise d'Olympichos tombe, soit dans les dernières années du IIIe siècle, soit dans les premières du siècle suivant (comp. Dittenberger, *IG*, VII, *ad* n. 337-343, p. 111).

3. M. Dittenberger reculait l'archontat de Charidamos jusqu'avant l'année 260 : *IG*, VII, *ad* n. 236-243, p. 75.

auxquels nous avait déjà conduit l'examen des inscriptions gravées sur le monument de Diodoros, nous pourrons dresser la liste d'archontes qu'on va trouver ci-après. Rien ne prouve que les titulaires se soient immédiatement succédés les uns aux autres, mais l'ordre de leur succession est certain :

Damophilos	(Prêtre d'Amphiaraos :	Épikratès I)
N.....	(— —	Asopon)
Charidamos	(— —	Diodoros)
Philon	(— —	Nikippos)
Dionysios	(— —	Démokratès II)

On voit que Dionysios est postérieur à Damophilos — ce que nous ignorions encore — et qu'il occupe, à tout le moins, le quatrième rang après lui. La date *maxima* de l'archontat de Damophilos ayant été fixée, on s'en souvient, à l'année 221, 196
la date *maxima* de l'archontat de Dionysios sera dès lors l'année 217. Ainsi, le roi égyptien nommé dans le décret en l'honneur de Phormion est bien, comme nous l'avions supposé, Ptolémée Philopator, et les conclusions de nos premières recherches reçoivent une entière confirmation. En même temps elles se trouvent précisées : le *terminus post quem* étant reculé maintenant jusqu'en 217, et la mort de Philopator continuant à marquer le *terminus ante quem*, la date exacte de l'archontat de Dionysios ne flotte plus que dans un intervalle réduit à douze années, — entre 217 et 205. En plaçant Dionysios à l'extrême fin du III^e^ siècle, M. Durrbach avait donc vu juste et trouvé la vérité[1].

1. Je dois ajouter pourtant que je ne saurais partager son avis lorsqu'il fait de l'année 217, non seulement la date *maxima*, mais la date *vraie* de l'archontat de Dionysios (*De Oropo*, p. 60). Selon M. Durrbach, Phormion serait l'un des ambassadeurs que Philopator, les Rhodiens, les Chiotes et les Byzantins envoyèrent de concert, en 217, auprès de Philippe V, pour mettre fin à la Guerre Sociale. C'est une hypothèse ingénieuse, mais que rien absolument ne confirme. Il me semble que si Phormion avait joué le rôle qu'on lui prête ici, on devrait trouver dans le décret qui le concerne quelque allusion à son ambassade. D'autre part, si nous attribuons à Dionysios l'année 217, il n'y a plus place entre Kaphisias et lui que pour cinq archontes, ceux mêmes qu'on trouvera énumérés à la page suivante ; or, comme je l'établirai ailleurs, il est non seulement très probable, mais presque certain, que la série des archontes intermédiaires est notablement plus nombreuse.

IV

J'indiquais, au début de cette étude, qu'en modifiant la date attribuée par M. Dittenberger à l'archontat de Dionysios, nous serions naturellement amenés à modifier aussi les dates qu'a proposées le même critique pour un assez grand nombre d'autres archontats. C'est ce que je montrerai avec le détail nécessaire dans un prochain mémoire. Pour le moment, il suffira de résumer les conséquences immédiates des recherches qui précèdent.

En déterminant, dans la mesure du possible, l'époque où
197 Dionysios fut archonte (217-205), nous nous trouvons déjà avoir déterminé du même coup : 1° la date *maxima* de l'archontat de Straton, sûrement postérieur à celui de Dionysios ; 2° la date *minima* de chacun des six archontats, qui ont sûrement précédé celui de Dionysios. — Il est clair, d'une part, que Straton ne peut avoir géré sa magistrature avant 216 ; et, d'autre part, il est clair aussi que Philon, contemporain du prêtre Nikippos[1], Charidamos, l'archonte inconnu contemporain du prêtre Asopon, Damophilos, Onasimos et Kaphisias sont entrés en fonctions au plus tard en 206, 207, 208, 209, 210, 211. — Comme, en outre, une inscription d'Aigosthènes[2] fixe à l'année 223 la date *maxima* de l'archontat de Kaphisias, nous obtenons dès lors le tableau que voici[3] :

Kaphisias (*date maxima:*	223; *date minima:* 211)
Onasimos	(222-210)
Damophilos	(221-209)
N... (Prêtre : Asopon)	(220-208)
Charidamos	(219-207)
Philon (Prêtre : Nikippos)	(218-206)
Dionysios	(217-206)
Straton	(216)

Pour chacun des six premiers archontes, comme pour Dionysios lui-même, la date exacte flotte seulement dans un espace de douze années.

1. Voir la note 3 de la p. 84.
2. *IG*, VII, 209.
3. [Cf. les précisions de la page 89, n. 1].

II. — L'Archontat de Lykinos[1]

187

Jusqu'en ces derniers temps les seuls archontes de la Confédération Béotienne, dont on pût déterminer avec certitude les dates *maxima* et *minima*, étaient les suivants : — les sept archontes cités dans les inscriptions d'Aigosthènes et de Mégare, Kaphisias, Onasimos, Charilaos, Mnason, Aristoklès, 188
Théotimos, Potidaïchos[2] ; — et les quatre archontes Damophilos, Charidamos, Philon, Dionysios, dont j'ai, dans un

1. [*Rev. Ét. gr.* 1900, 187-197]. Le présent article fait suite, sans du reste s'y rattacher immédiatement, à un mémoire que j'ai publié en 1895 dans la *Revue* (VIII, 183-197). J'ai dessein de poursuivre rapidement ces études et de faire paraître, dans un temps prochain, une série de mémoires où seront assemblées toutes les indications que fournit l'épigraphie sur la chronologie des archontes béotiens.

Je crois devoir maintenir les conclusions de mon premier travail, sauf les rectifications que voici : 1° La mort de Ptolémée Philopator m'a servi de *terminus ante quem* pour l'archontat de Dionysios ; et, conséquemment, le *terminus ante quem* des six archontats antérieurs a été calculé aussi d'après cette mort. En 1895, je pensais, comme c'était l'opinion courante, que Philopator était mort en 205 ; depuis, la lecture des l. XIV et XV de Polybe, corroborée par une étude attentive de l'inscription de Rosette, m'a convaincu que cette date était fausse et qu'il fallait reporter la mort du roi au mois de novembre 203 (cf. déjà *Rev. Ét. gr.*, XI, 35, note 1 ; et, plus loin, p. 97, note 2). Par suite, on devra abaisser de deux ans la date *minima* de Dionysios et de ses six prédécesseurs ; 2° Les inscriptions de la Mégaride où se trouvent cités des archontes béotiens (*IG*, VII, 27, 28, 209-214) sont, comme on sait, le fondement premier de toutes nos recherches chronologiques. On admet d'ordinaire, d'après M. Foucart, que les populations mégariennes entrèrent dans la Fédération Béotienne en 223 : d'où il suit que cette année 223 est la date *maxima* de tous les archontes mentionnés dans les textes d'Aigosthènes et de Mégare. Cependant, M. B. Niese a démontré naguère (*Hermes*, XXXV, 60 et suiv. ; cf. *Gesch. der gr. und mak. Staat.*, II, 307, n. 5), de façon à ne laisser subsister aucun doute, que la bataille de Sellasia fut livrée dans l'été de 222, un an plus tôt qu'on n'avait accoutumé de le croire ; dès lors, c'est en 224 que se doit placer la prise de Corinthe par Kléoménès (*Gesch.*, II, 331), événement qui eut précisément pour conséquence directe la séparation du pays mégarien d'avec l'Achaïe et sa réunion à la Béotie ; en sorte que l'année 224 (et non 223) sera le *terminus a quo* pour les archontes dont les noms paraissent dans les inscriptions de la Mégaride. — Tenant compte de ces deux remarques, on datera ainsi qu'il suit les sept archontes énumérés à la fin de mon premier mémoire : Kaphisias (date *maxima* : 224 ; date *minima* : 209) ; Onasimos (223/208) ; Damophilos (220/207) ; N... (prêtre d'Amphiaraos : Asopon) (221/206) ; Charidamos (220/205) ; Philon (prêtre : Nikippos) (219/204) ; Dionysios (218/203). Straton, postérieur à Dionysios, ne put être archonte avant 217. [Cf. ci-dessous, 136, n. 1].

2. *IG*, VII, 27, 28, 209, 210, 211, 212, 213, 214.

précédent mémoire, essayé d'établir la chronologie. A ces onze archontes il faudra joindre désormais Lykinos. Il était tout à fait inconnu, il y a encore peu d'années ; les recherches entreprises en Béotie par deux membres de l'École française d'Athènes nous en ont nouvellement révélé l'existence.

I

1. — A l'*hiéron* des Muses, dans le voisinage de Thespies, M. Jamot a trouvé une liste de vainqueurs au concours thymélique des jeux Μουσεῖα, qui débute ainsi : Ἀγωνοθετοῦντος τοῦ Ἀρί[σ]τωνος, ἱερέως δὲ τ[ῶν Μο]υσῶν | Ἀρίστωνος τοῦ Μό[νδων]ος, | ἀπὸ δὲ τῶν τεχνιτ[ῶν .....]έ[ους τοῦ ....., πυ[ρφοροῦν]τος Εὐδ[ά]μου τοῦ Λόμβακος, ἄρχοντος | Φίλωνος, ἐν δὲ Ὀγχειστῶι Λυκίν[ου][1]. — En sorte qu'on a le synchronisme : Lykinos (archonte fédéral) = Philon (archonte de Thespies) ; synchronisme précieux, comme nous allons voir.

En 1895, dans le même fascicule du *Bulletin de Correspon-*
189 *dance hellénique* où il publiait le catalogue des Μουσεῖα, M. Jamot faisait connaître une inscription d'un grand intérêt, qu'il avait extraite du dallage de l'église de *Barbaka*[2]. C'est un décret par lequel les Thespiens, utilisant un don de 2.500 (?) drachmes que viennent de leur faire un roi d'Égypte, Ptolémée, et sa femme, la reine Arsinoé, décident d'acheter deux domaines qui seront consacrés aux Muses (?). Sitôt acquis, ces domaines sont mis en location. Or, comme nous l'apprennent les l. 26-27 de l'inscription, « les loyers commencent à courir sous l'archontat de Philon : ἄρχει τῶ χρόνω (τᾶς μισθώσιος) ὁ ἐνιαυτὸς ἐπὶ Φίλωνος ἄρχοντος ». Donc, lorsqu'on procéda à l'achat des deux terres et, selon toute apparence aussi, lorsque la ville reçut la donation des souverains égyptiens, Philon était archonte à Thespies[3]. A présent, que le Philon ici mentionné soit identique au Philon connu par le catalogue des Μουσεῖα, et qu'il s'agisse, les deux fois, et du même ar-

1. *BCH*, XIX, 332, n. 6.

2. Jamot, *BCH*, XIX, 379 et suiv. J'ai édité à nouveau ce texte important et l'ai longuement étudié dans la *Revue*, X, 26 et suiv. [ci-dessous, chap. IV].

3. En conséquence, je ne doute plus qu'il ne faille restituer en tête de l'inscription [Ἐ]π[ὶ Φίλωνος] | ἄρχοντος. Le point d'interrogation dont j'avais fait suivre ces mots doit être effacé.

chonte et du même archontat, c'est ce qu'a dès l'abord admis M. Jamot[1], et c'est de quoi, tout examiné, il n'y a nul motif de douter[2]. Si bien qu'en fin de compte nous aboutissons à cette alternative : l'archontat fédéral de Lykinos doit se placer ou sous le règne de Ptolémée Philadelphe ou sous celui de Ptolémée Philopator, mariés l'un et l'autre à une Arsinoé ; plus exactement encore, il appartient à l'une de ces deux périodes : 275 environ — 270 ; 215 environ — novembre 203 ; — la date initiale (seulement probable) de chaque période se rapportant au mariage[3] de chacun des deux rois ; l'année 270 190
étant celle de la mort d'Arsinoé femme de Philadelphe[4] ; le mois de novembre 203 celui où mourut Philopator[5].

1. *BCH*, XIX, 347.

2. Les réserves que j'avais faites autrefois (*Revue*, X, 46 [ci-dessous, p. 117]) sur cette identification ne me paraissent plus devoir être maintenues. Il semble qu'à Thespies, on veillait fort exactement à distinguer, par des indications explicites, les archontes homonymes et les magistratures successives du même archonte (voy. *IG*, VII, 1725, 1730, 1748).

3. Je ne pense pas et personne sans doute ne pensera qu'il soit question, dans cette inscription de Thespies, de la première Arsinoé, fille du roi Lysimaque. Quant au mariage de Philadelphe avec sa sœur Arsinoé, fille de Ptolémée Soter, l'époque en est encore controversée. Du moins est-ce chose démontrée et sur quoi tout le monde tombe d'accord qu'il était déjà consommé en 274/273 (cf. Strack, *Dyn. der Ptol.*, 193, n. 10 ; Wilcken, *ap.* Pauly-Wissowa, II, 1283 ; Niese, *Gesch. der gr. und mak. Staat.*, II, 99 ; Pomtow, *Jahrb. f. Philol.*, 1897, 822, n. 78). Quelques critiques penchent à en reculer la célébration jusqu'en 277 ou plus loin encore ; j'ai adopté comme terme moyen la date de 275, mais cette approximation peut être trop basse. — Sur l'époque du mariage de Philopator et de la troisième Arsinoé, toute donnée précise fait défaut. La date de 212, indiquée par Mahaffy (*Emp. of the Ptolem.*, 265), n'est qu'hypothétique, et rien absolument ne la confirme. Tout ce qu'il est permis de dire, c'est que Philopator n'était pas encore marié en 217 (cf. Polyb., V, 83, 3 ; 84, 4, 1 ; 87, 6 ; et, pour l'explication du nom de ἀδελφή donné dans ces textes à Arsinoé : Mahaffy, 265 ; Strack, 194, note 14) et qu'il l'était sûrement en 207/206 ou 206/205, — Épiphanes étant né dans l'une ou l'autre de ces deux années, selon qu'on lui accorde quatre (Hieronym., *in Daniel.*, 11) ou cinq (Just., XXX, 2, 6) ans, en 203, au moment de son avènement. En plaçant, assez arbitrairement, vers 215 le mariage des deux souverains, je n'entends proposer qu'une date *possible*, laquelle peut être une date *maxima*.

4. C'est ce qu'a définitivement établi une nouvelle lecture de la Stèle de Mendès (voy. Niese, *Gesch. der gr. und mak. Staat.*, II, 233, note 5).

5. Un lecteur attentif de Polybe ne peut douter que la mort de Philopator ne fût racontée par l'historien ou à la fin des *Res Ægypti* du l. XIV, ou au début des *Res Ægypti* du l. XV (voy. déjà les remarques de Stark, *Gaza*, 297-299) : ce qui revient à dire qu'il la faut placer soit dans les derniers mois de 203, soit dans les premiers de 202. L'inscription de Rosette tranche la question en fixant l'avènement d'Épiphanes (et non, comme on l'a cru, son association à

Entre ces deux périodes comment décider ? Nous avons autrefois, M. Jamot et moi, grandement hésité là-dessus[1], et,
191 sans oser l'un ni l'autre nous flatter de voir juste, nous avons proposé deux solutions contraires. M. Jamot penchait pour la période la plus ancienne ; j'inclinais, quant à moi, à préférer la plus moderne. A l'appui de cette préférence, je pouvais alléguer d'assez bons arguments ; qu'il me soit permis de les produire de façon plus complète que je n'ai fait précédemment.

II

L'un des commissaires élus par les Thespiens pour surveiller l'achat des domaines consacrés aux Muses s'appelle Emmonos, fils de Xénéas[2]. Le personnage est connu d'ailleurs. Il était probablement fils de Ξενέας Ἐμμόνω, citoyen de Thespies,

l'empire) au 17 *paophi* (cf. Révillout, *Rev. Égyptol.*, III, 2 ; Strack, 195, note 17) ou 28 novembre 203. Telle est la date *officielle* de la mort de Philopator. Il se peut d'ailleurs que la date *réelle* soit plus ancienne ; c'est ce que laisserait croire la phrase de Justin (XXX, 2, 6) : « Mors eius... diu occultata fuit ». Mais il va de soi que le décès du roi ne put être tenu secret que pendant quelques jours ou, tout au plus, quelques semaines. Les indications du Canon alexandrin, d'où l'on a conclu que Philopator était mort entre le 13 octobre 205 et le 13 octobre 204 (cf. encore Niese, *Gesch. der gr. und mak. Staat.*, II, 572), sont certainement fautives. [Cf. plus loin, p. 135, n. 2, et le tome III].

1. Jamot, *BCH*, XIX, 347-348 ; Holleaux, *Revue*, X, 47-48 [ci-dessous, 118-119]. M. H. Pomtow (*Jahrb. für Philol.*, 1897, 822, note 77) a pensé, comme M. Jamot, qu'il s'agissait, dans l'inscription de Thespies, de Ptolémée Philadelphe, et rejeté le nom de Philopator, que j'avais proposé. Son principal argument est que la nomenclature Βασιλεὺς Πτολεμαῖος βασιλέως Πτολεμαίου convient parfaitement à Philadelphe, au lieu qu'elle serait incorrecte, appliquée au quatrième Lagide. Il est certain que la formule officielle, employée en Égypte ou dans les pays dépendants de l'Égypte pour désigner Philopator, est la suivante : Βασιλεὺς Πτολεμαῖος βασιλέως Πτολεμαίου καὶ βασσιλίσσης Βερενίκης (cf. Strack, inscr. n. 53, Alexandrie ; 63, Halicarnasse). Mais les Thespiens ne peuvent-ils avoir dérogé aux règles du protocole alexandrin, qu'ils n'avaient nulle obligation d'observer et qu'au surplus ils ignoraient peut-être ? Dans les États de la Grèce propre, il est bien vraisemblable qu'on ne s'est jamais mis en grand souci de s'y conformer exactement. Je note, par exemple, que, dans un catalogue agonistique d'Athènes (*IG*, II, 966, *A*, l. 41 ; cf. pour Philométor, 968, l. 46), les mots Βασιλεὺς Πτολεμαῖος βασιλέως Πτολεμαίου, sans plus, servent à désigner Ptolémée Épiphanes : on sait pourtant que le nom correct de ce roi était : Βασιλεὺς Πτολεμαῖος Πτολεμαίου (ou βασιλέως Πτολεμαίου) καὶ βασιλίσσης Ἀρσινόης (cf. Strack, inscr. 72).

2. *Revue*, X, 28, l. 8-9 (Ἔμμονος Ξενέαο) [ci-dessous, p. 101].

nommé dans deux décrets de la Confédération béotienne rendus sous l'archontat de Damophilos (222/207)[1]. En tout cas, il figure, comme *rogator*, en tête d'un décret fédéral, trouvé par MM. Heberdey et Wilhelm à Séleucie du Kalykadnos[2], qui confère la proxénie à Eudémos de Séleucie, « ami du roi Antiochos[3] ». Or, qu'on examine de près ce document : on remarquera aussitôt que le dialecte béotien s'y trouve étrangement « adultéré » et tout rempli de formes grammaticales empruntées à la κοινή. Le lapicide de Séleucie 192
ne saurait cependant être rendu responsable de ces « vulgarismes » : en effet, il a reproduit presque fidèlement, à tout le moins sans erreur grave, les dialectes de Rhodes, de Byzance et de Kalchédoine, villes qui toutes trois avaient rendu en faveur d'Eudémos des décrets contemporains du nôtre. La seule explication qui convienne ici, c'est que, dans le temps où les Béotiens déclarèrent Eudémos proxène, quelques-uns au moins des scribes de la Confédération n'étaient plus capables d'écrire purement le dialecte national ; ce qui signifie sans doute que, dans la majeure partie de la Béotie, la langue épichorique était alors au moment de disparaître. Voilà qui nous oblige à descendre assez avant dans les commencements du IIe siècle, et probablement, comme l'a pensé M. Wilhelm, jusqu'aux premières années du règne d'Antiochos IV[4]. Qu'on sépare maintenant, par un intervalle de temps aussi large qu'on voudra, l'inscription de Séleucie de l'inscription de Thespies, il est clair qu'il sera pourtant impossible de reculer celle-ci par delà les quinze ou vingt dernières années du IIIe siècle : car l'une et l'autre appartiennent à la période durant laquelle Emmonos joua un rôle politique actif dans les assemblées béotiennes, période qu'on n'a sans doute pas le droit d'étendre démesurément.

Parmi les commissaires thespiens, collègues d'Emmonos, préposés avec lui à l'acquisition des terres sacrées, nous

1. Cf. Wilhelm, *Reisen in Kilikien*, 113, et Holleaux, *Revue*, X, 48 [cf. plus loin p. 119]. Les deux décrets ont été publiés par Léonardos dans l'Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 35, n. 64 ; 42, n. 71. Ξενέας (Ξενίας, n. 64) Ἐμμόνω est *rogator* du premier et présidait l'assemblée fédérale lorsque fut voté le second.

2. *Reisen in Kilikien*, 110-113, n. 186, l. 28 et suiv. (Ἔμμονος Ξενέα) (= Michel, 535, III [= *Sylloge*[3], 644]).

3. *Reisen*, n. 186, l. 66-67 (décret de Kalchédoine).

4. *Reisen*, 113.

trouvons Nikéas, fils de Korinnadas[1]. Il reparaît, en qualité d'otage de la Confédération béotienne, dans un décret d'Aigion[2] par lequel les Achéens décernent la proxénie à
193 huit otages béotiens et à deux otages phocidiens. Or, il n'est point fort malaisé de déterminer l'époque probable de ce décret. L'un des otages qu'on y trouve mentionnés est Archélaïdas[3], fils d'Olympion, citoyen de Tanagra : il y a grande apparence qu'il avait pour père Ὀλυμπίων Ἀρχελαΐδαο Ταναγρῆος, lequel fit passer un décret dans l'assemblée fédérale sous l'archontat de Philoxénos[4], c'est-à-dire, comme j'aurai l'occasion de le montrer ailleurs[5], peu d'années sans doute avant 220. Un autre otage béotien, celui-là citoyen d'Oropos, est Aristoménès, fils de Meilichos[6] ; par bonheur, nous sommes assez bien renseignés sur le personnage et sur sa famille. Son père était Μείλιχος Ἀριστογείτονος, auteur de deux motions votées par les habitants d'Oropos, la première sous l'archontat de Dionysios[7] — entre 218 et 203 —, la seconde sous l'archontat de Philon Ier[8], qui fut l'un des proches devanciers de Dionysios[9]. L'un de ses frères[10] était Κλεόμαχος Μειλίχου, cité plusieurs fois comme *rogator* dans

1. *Revue*, X, 28, l. 8 (Νικείας Κορρινά[δαο]) [ci-dessous p. 101].

2. *CIG*, 1542 = Dittenberger, *Sylloge*², 236 ; Michel, 200. J'ai eu le plaisir de donner à M. Dittenberger, au sujet de ce document, la plupart des indications que je consigne ici. L'éminent épigraphiste en a bien voulu tenir compte dans les *Addenda* de son précieux recueil : t. II, p. 813 (*ad* n. 236). J'ai l'intention d'étudier avec plus de détail, dans une autre circonstance, le décret d'Aigion dont je me suis longtemps occupé.

3. *CIG*, 1542, l. 3-4. La copie de Cyriaque (seule copie originale) donne : Ἀρχέαι Ὀλυμπίωνος, que Muratori a corrigé en Ἀρχέ[λ]αι. La restitution Ἀρχε[λ]αΐ[δαι] ne peut faire l'objet d'aucun doute. Les trois dernières lettres, gravées en fin de ligne (si la division du texte telle que l'a donnée Muratori se trouve répondre à la réalité), avaient été sans doute enlevées par une cassure lorsque Cyriaque vit le monument.

4. *IG*, VII, 290.

5. Je prends la liberté de renvoyer ici à la suite de ces études chronologiques, qui paraîtra prochainement.

6. *CIG*, 1542, l. 4-5.

7. *IG*, VII, 296.

8. *IG*, VII, 247.

9. Je réserve la démonstration du fait pour une étude ultérieure.

10. Un autre frère d'Aristoménès est Λύσανδρος Μειλίχου, *rogator* d'un décret fédéral voté sous l'archontat d'Antigon (*IG*, VII, 280) et président de l'assemblée béotienne l'année où Pampirichos était archonte (*IG*, VII, 4260). Les deux archontes ici mentionnés ne sont pas connus d'ailleurs, mais j'ai pu m'assurer que la magistrature d'Antigon a précédé de peu la fin du IIIe siècle.

des décrets d'Oropos[1] rendus sous les archontats de Dionysios et de Straton, et qui devint, selon toute vraisemblance, 194
prêtre d'Amphiaraos l'année où Kaphisias (224/209) présidait la Confédération[2]. Joignez qu'Aristoménès lui-même est l'auteur d'un décret voté par les Béotiens pendant la prêtrise de Spintharos[3], — prêtrise qu'il faut placer, comme l'a bien vu M. Dittenberger et comme je l'ai vérifié après lui[4], assez peu de temps avant l'an 200. — De toutes ces observations concordantes il ressort, on le voit, que le décret d'Aigion, — qu'on pourrait faire descendre jusqu'au début du IIe siècle[5], — n'est pas ou n'est guère antérieur au dernier quart du siècle précédent. En raison de la présence de Νικέας Κορρινάδαο dans les deux documents, il paraît assez légitime d'étendre cette conclusion au décret de Thespies trouvé à Barbaka[6].

1. *IG*, VII, 252 (arch. Dionysios) ; 256 (arch. Straton) ; 253 (arch. Straton). A ces décrets d'Oropos ajoutez : *IG*, IX 1, 100. C'est un décret d'Élatée, rendu sous l'archonte local Gennaios, qui confère la proxénie à Kléomachos ; il est évidemment contemporain du décret d'Oropos, *IG*, VII, 253, qui nous montre Kléomachos faisant décerner la proxénie à Gennaios ; cf. *Revue*, X, 51 [ci-dessous, p. 123].

2. *IG*, VII, 302 (cf. 258). Le prêtre d'Amphiaraos nommé dans le décret d'Oropos s'appelle Κλεόμαχος. M. P. Foucart (*ap.* P. Paris, *Élatée*, 62, n. 1) et M. Dittenberger (*IG*, IX 1, 100) l'identifient sans hésiter avec Kléomachos, fils de Meilichos. L'identification est extrêmement probable.

3. Léonardos, Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 49, n. 79. L'étranger auquel ce décret confère la proxénie s'appelle Αὐτοκλῆς Αἰνησιδήμου, de Chalcis. Ce n'est point un inconnu ; il était probablement frère d'Ἱεροκλῆς Αἰνησιδήμου, « ami du roi Démétrios [II] » (Fougères, *BCH*, XIII, 232, n. 2) ; son fils, Αὐτοκλῆς Αὐτοκλέους, est mentionné à plusieurs reprises dans l'épigraphie de Délos (Homolle, *Rapport sur une mission à Délos*, 28, n. 211). Autoklès lui-même eut dans l'île sainte une statue élevée par les soins de ce fils (Homolle, *ibid.*, 22, n. 4). Des renseignements que m'a très amicalement transmis M. Homolle, il paraît résulter qu'il vécut jusque dans les dernières années du IIIe siècle et que l'érection de sa statue doit se placer aux environs de l'an 220. [Cf. F. Durrbach, *Choix Inscr. Délos*, n. 47, avec le commentaire ; *IG*, XII 9, p. 167].

4. Dittenberger, *IG*, VII, *ad* n. 337-343. Spintharos, comme paraît le prouver l'ordre de superposition des décrets n. 263, 265, Ἐφημ. Ἀρχ., 1892, 49, n. 79, sur le monument de Sulla, est d'*au moins* deux ans plus récent qu'Asopon. Or, j'ai déterminé ailleurs les dates *maxima* et *minima* de la prêtrise d'Asopon (cf. *Revue*, VIII, 197 ; et plus haut, p. 187, note 1) : elle se place entre 221 et 206.

5. Je ne saurais toutefois maintenir aujourd'hui la date de 187 que j'ai autrefois [ci-dessous, 119] proposée pour ce document.

6. [Cette datation du décret de Thespies est adoptée par P. Jamot, *Rev. Ét. gr.* 1902, 354 ; Dittenberger, *OGI*, 81, note 1].

III

Ce ne sont là toutefois que des probabilités. Une découverte récente due à M. Perdrizet nous apporte heureusement une certitude.

195 M. Perdrizet vient de publier un catalogue militaire trouvé à Akraiphia, dont voici l'intitulé : Λουκίνω ἄρχοντος ἐν κυνῶ Βοιωτῶν, ἐπὶ δὲ πόλιος Καφισίαο, | πολεμαρχιόντων Ἀμινοκλείτος Θ[έ]μωνος, Ἱαροκλεῖος Ἐγχόρ|μαο, Καφισοτίμω Λιουσιθίω, γραμματίδδοντος Φιλοκλίδαο | Ἀσκλαπίνω, τυὶ ἀπεγράψανθο ἐσς ἐφήβων ἐν πελτοφόρας[1].

En même temps que ce document, M. Perdrizet en a transcrit, à Akraiphia, sept autres d'espèce semblable, contenant chacun la mention d'un archonte fédéral[2] : il juge celui-ci le plus moderne des huit, et pense qu'il doit notamment prendre place à la suite des quatre catalogues datés par les noms des archontes Kaphisias, Athanias (catal. IV-V), [Ka]phi[sotim]os, Agathoklès (catal. VI-VII)[3]. Si la chose se pouvait démontrer, la date *maxima* de l'archontat de Lykinos se trouverait fixée du coup : en effet, Kaphisias, étant nommé dans une inscription d'Aigosthènes, n'exerça certainement

1. *BCH*, XXIII, 200, n. VIII.

2. *BCH*, XXIII, 194, n. I (arch. Dioniousodoros), n. II (arch. *Agatharchidas*) ; 195, n. III (arch. Polioustrotos) ; 196, n. IV (arch. *Kaphisias*), n. V (arch. Athanias) ; 198, n. VI (arch. *Kaphisotimos ?*), n. VII (arch. *Agathoklès*). Ainsi que le fait remarquer M. Perdrizet (p. 203), quatre de ces archontes — ceux dont j'ai souligné les noms — sont déjà connus.

3. Ces catalogues sont, tous quatre, gravés sur une même pierre, mais il n'est pas aisé de reconnaître dans quel ordre on les a inscrits. M. Perdrizet, avec une obligeance dont je le remercie vivement, a bien voulu m'adresser à ce sujet une note fort détaillée dont je donne ici l'analyse. — La seule chose certaine, m'apprend-il, c'est que les catalogues IV et VI ont été gravés respectivement avant les catalogues V et VII placés au-dessous d'eux. Mais la colonne (gauche) formée des catalogues IV et V est-elle d'époque plus ancienne ou plus récente que celle (placée à droite) contenant les catalogues VI et VII ? Après examen, M. Perdrizet incline vers la seconde hypothèse. En sorte que la succession des archontes fédéraux, correspondant aux catalogues IV-VII, *pourrait* être la suivante : 1° Kaphisotimos (?) (catal. VI) ; 2° Agathoklès (catal. VII) ; 3° Kaphisias (catal. IV) ; 4° Athanias (catal. V). — Il est d'ailleurs extrêmement probable qu'il ne s'agit pas d'une succession *immédiate* ; la preuve en est, semble-t-il, que, dans une inscription d'Aigosthènes (*IG*, VII, 209), Kaphisias est suivi, non comme ici d'Athanias, mais d'Onasimos.

pas avant 224 la grande magistrature fédérale ; partant, Lykinos, s'il le fallait reconnaître pour un des successeurs de Kaphisias, ne saurait être entré en charge avant 223. Par malheur, le classement chronologique proposé par M. Perdrizet 196
demeure, en l'état présent de nos connaissances, tout conjectural, comme aussi bien il le reconnaît expressément lui-même, et n'a que la valeur d'une simple hypothèse. Mais où notre confrère a raison sans nul doute, c'est lorsqu'il est d'avis d'assigner au catalogue militaire qui porte le nom de l'archonte Lykinos une date relativement tardive. Quand il s'agit de l'épigraphie d'Akraiphia, j'ose ne pas me croire tout à fait incompétent. Ici, l'absence totale d'adjectifs patronymiques ; la substitution constante de la lettre υ à la diphtongue οι ; la présence de la graphie ἐφήϑων (l. 4) au lieu de ἐφείϑων, — dérogation aux lois du dialecte qui atteste l'influence de la κοινή ; enfin, l'aspect général de l'écriture, et surtout l'emploi du signe Π servant à figurer le π^1 sont des indices suffisamment précis pour autoriser des conclusions chronologiques assez rigoureuses. Ces particularités nous interdisent absolument de faire remonter le document où nous les observons jusqu'au milieu du IIIe siècle : il ne peut être sensiblement antérieur au dernier tiers, ou même au dernier quart de ce siècle[2]. — Dès lors, la question que nous nous posions, M. Jamot et moi, est tranchée, et nous voilà tirés d'embarras. Il est clair que, des deux périodes dont j'ai plus haut marqué les termes, il faut choisir la plus récente ; il est clair que, comme je l'avais supposé, c'est bien de Philopator qu'il s'agit dans la seconde inscription de Thespies, et

1. Je note, comme un fait digne de remarque, que le signe Π et la graphie ἐφήϑων se retrouvent dans un catalogue militaire d'Akraiphia (Perdrizet, *BCH*, XXIII, 194, catal., II) inscrit sous l'archonte fédéral Agatharchidas. Cet archonte, déjà connu par un catalogue d'Hyettos (*IG*, VII, 2823), est sûrement postérieur à Dionysios, ainsi que je le démontrerai ailleurs : il n'a donc pu être en charge avant 217. On observe aussi la graphie ἐφήϑων dans le catalogue militaire daté par le nom de l'archonte fédéral Kaphisias (224-209) (Perdrizet, p. 196, catal. IV, l. 5).

2. L'écriture du catalogue des Μουσεῖα, que je ne connais d'ailleurs que par la reproduction du *Bulletin*, paraît bien convenir à cette époque. Pour l'inscription de Barbaka, dont M. Jamot m'adressa obligeamment un estampage, les caractères en sont si usés qu'ils ne se peuvent prêter à une enquête paléographique.

197 qu'ainsi l'archontat de Lykinos ne peut être ni antérieur à 215 environ, ni postérieur à 203[1].

1. On voit donc qu'en somme je m'accorde pleinement avec P. Perdrizet, qui propose (*BCH*, XXIII, 205) de reculer Lykinos jusque « vers l'extrême fin du (III[e]) siècle ». Je dois encore à ce savant une remarque intéressante qui confirme bien mes calculs chronologiques : Φιλοκλίδας Ἀσκλαπίνω, citoyen d'Akraiphia, secrétaire des polémarques sous l'archontat de Lykinos (catal. VIII, l. 3 ; p. 200), était encore éphèbe sous l'archontat d'Agathoklès (catal. VII, l. 17 ; p. 198) : il suit de là qu'Agathoklès a précédé d'assez loin Lykinos ; or, quel qu'ait été l'ordre respectif des deux catal. VII (arch. Agathoklès) et IV (arch. Kaphisias), il paraît évident qu'ils appartiennent à des époques rapprochées, ou, en d'autres termes, qu'Agathoklès fut archonte à peu près dans le même temps que Kaphisias (224/209).

IV

INSCRIPTION DE THESPIES[1]

L'exploration que M. Paul Jamot a dirigée avec beaucoup 26
d'habileté sur l'emplacement du sanctuaire des Muses Hélikoniades et sur d'autres points du territoire de l'ancienne Thespies a rapporté la plus abondante moisson épigraphique qu'on ait jamais recueillie en Béotie, puisque Oropos, à parler exactement, n'est pas une ville béotienne. Près de 400 inscriptions ont été découvertes. Le tome XIX du *Bulletin de Correspondance hellénique* (pp. 321-384) en renferme une première série, accompagnée d'excellents commentaires, qui jette une vive lumière sur l'organisation du culte hélikonien, en même temps qu'elle fournit de précieuses indications sur l'histoire 27
de Thespies et sur les relations qu'entretenait la ville avec les monarchies hellénistiques.

Parmi ces inscriptions, la plus considérable par l'étendue et l'une des plus intéressantes par son contenu est celle que M. Jamot a publiée sous ce titre : *Acte relatif à une concession de terres faite aux Thespiens par un roi Ptolémée* (*BCH*, XIX, 379 et suiv.). Elle présentait d'extraordinaires difficultés de lecture. « Le marbre qui a servi de dallage à l'église (de Barbaka), dit M. Jamot, a été usé par le frottement : le déchiffrement était donc fort pénible et l'estampage à peu près inutile. En beaucoup d'endroits, j'écris ce que j'ai cru voir, mais je ne puis garantir ce que j'ai vu. Les treize premières lignes et les deux dernières offrent seules quelque certitude. Telle qu'elle est, on comprend que l'inscription est relative à des terres consacrées par le roi Ptolémée et la

1. [*Rev. Ét. gr.* 1897, *Questions épigraphiques* II, 26-49].

reine Arsinoé à un dieu dont le nom nous échappe ; ils ont concédé le revenu de ces terres à la ville de Thespies, et celle-ci les a données à bail à des particuliers ». Il m'a semblé qu'en raison de son importance historique cette inscription valait qu'on la soumît à une nouvelle étude et qu'on essayât de compléter les résultats très méritoires obtenus déjà par le premier éditeur. A la vérité, je ne suis pas parvenu à reconstituer entièrement le texte : plusieurs lacunes subsistent qui paraissent impossibles à remplir ; je ne me flatte pas non plus que tous mes suppléments soient dignes d'une pleine confiance, et j'avoue n'avoir pu me rendre maître de certaines difficultés que j'aurai soin de signaler. Mais j'espère tout au moins avoir réussi à déterminer la signification générale du document, signification qui diffère un peu de celle que lui avait attribuée M. Jamot.

C'est la copie de ce savant qui a servi de base à mon travail. Cette copie n'est pas parfaite ; mais on reconnaît immédiatement qu'elle a été dressée, au prix de longs efforts, avec une patience et une application peu communes. Souvent il n'a été besoin que d'amender légèrement les transcriptions
28 de M. Jamot pour obtenir des leçons qui présentent tous les caractères de la certitude ; nous devons donc rendre un juste hommage à notre devancier pour le soin dont il a fait preuve dans son délicat travail. Un estampage, que m'a gracieusement communiqué M. Jamot, a permis d'utiles rectifications et autorisé plusieurs conjectures ; toutefois, comme il était à prévoir, il n'a rendu qu'un petit nombre de services. Une revision du marbre même paraît nécessaire ; peut-être aurai-je l'occasion de la faire au cours d'un prochain voyage en Grèce.

Je reproduis d'abord la transcription de M. Jamot :

ΘΕΟΣΓ
ΑΡΧΟΝΤΟΣΒΑΣΙΛΕΥΣΓ
ΛΕΜΗΩΚΗΒΑΣΙΛΙΣΣΑΑ
ΛΑΝΕΣΤΩΝΚΑΘΙΑΡΩΜΕ
ΤΑΣΓΟΘΟΔΩΣΑΡΓΥΡΙΩΔΡΑΧ
ΛΙΟΥΤΙ·ΤΩΝΧΡΕΙΜΑΤΩΝΓΑ
ΚΑΤΤΟΨΑΦΙΣΜΑΤΩΔΑΜΩΑΡΧΑΕΙ
ΝΙΑΣΔΑΣΥΟΣΔΑΣΙΩ ΝΙΚΕΙΑΣΚΟΡΡΙΝΑ
ΜΟΝΟΣΞΕΝΕΑΟΣΙΜΥΛΟΣΝΕΩΝΟΣΜΝΑΣ
ΔΑΣΩΝΟΣ ΓΑΡΜΕΝΙΑΣΦΑΝΤΕΙΩΕΝΤΗΑΛ

·ΗΑΥΛΑΣΥΝΤΗΕΓΙΚΑΡΓΙΗ ΒΛΕΘΡΑΠΗ¯Ζ
ΔΟΡΑΔΓΙΙΙΙΙΗΔΡΑΧΜΑΩΝ ΜΜΥΥ ΓΛΑΓΙ
ΑΥΤΟ·ΡΑ··ΣΑΘΑΝΙΑΟΓΑΙΩΝ·ΑΤΑΣΙΘΕΙΣ
ΝΟΣΕΥΣΤΡ ΕΟΜΝΑΣΤΑΛΥΣΩΝΟΣΓΕ
ΜΝΑΣΙΓΓΟΣΜΝΑΣΙΓΓΩΑΥΤΟΚΡΑΤΕΙΣ
ΓΑΡΕΙΣΜΕΝ ΙΙΙ ΦΙΛΟΚΡΑΤΕΙΣΑΓ ΡΩ·ΕΙ
ΚΗΟΣΘΑΝΕΝ··ΟΜΝΑΣΤΗΚΑΙ··ΙΣΘΕΝΕΙΟ
ΑΛΛΑΝΓΑΝ·Λ··ΜΟΚΡΙΤΩ···ΤιΘΕΝΤΗΑΛΟΙ
ΣΙΒΛΕΘΡΑ ΛΛ ΔΟΡΑΓΙ ΡΑ··ΑΩΝ ΥΥ Ε ΗΕ
ΙΙΛΑΤΙΟΣΕΡ···Ε·Μ^ΝΟΣ·ΕΜΕΛ·ΕΙΣΟΜΟΛΩΙΧΟ
ΑΓΑΘΙΘΥΟΣΚΑΛΛΙΑΣΓ···ΗΙΟΣ

ΕΜΙΣΘΩ····ΛΗΡΑΓΑΝΤΑΝΓΑΡΜΕΝΙΑΣΓΕ
ΓΕΤ·ΛΡΑΤΟΝ··Τ··ΤΑΝΕΚΑΣΤΟΝ Υ ΙΙ ΓΗ ΓΕΙΤΑ
ΛΟΙΑΝΑΞΙΓΕΤ·· ΛΛ ΓΡΟΙΚΤΩΓΕΛΕΑΔΕΚΑι
ΊΙΣΘΩ<··ΟΑΡΙΩΟΙΔΑΣΔΙΟΔΑΝ ΜΛΕΟΡΟΙ··ΑΣΤΟΛ 29
···ΓΑΗΑΝ ΗΕ ΗΕ ΑΥΤΟΝΕΝΙΑΥΤΟΝΑΡΧΕΙΤΩΧΡΟΝΩ
ΟΕΝΙΑΥΤΟΣΕΠΙΦΙΛΩΝΟΣΑΡΧΟΝΤΟΣ ΚΕΦΑΛ·Ο
ΕΝΙΑΥΤΩΤΑΣΜΙΣΘΩΣΙ·Σ Υ ΠΗ ΗΕ ΗΕ Η Ι

Après un examen répété de l'estampage, le texte m'a paru devoir être établi comme il suit[1] :

Θεο[ί. Ἐ]π[ὶ Φίλωνος]
ἄρχοντος, βασιλεύς Π[τολεμῆος βασιλεῖος Πτο]-
λεμήω κὴ βασίλισσα Ἀ[ρσινόα συνεσσαπέστι]-
λαν ἐς τῶν καθιαρωμέν[ων τῆς Μώσης (?) τεμενῶν]
τὰς ποθόδως ἀργυρίω δραχ[μὰς ΜΜΥ. Ἔδοξε τῆ πό]-
λι οὔτ[ων] τῶν χρειμάτων γᾶ[ς ἱαρὰς ὠνεισάσθη]
κατ τὸ ψάφισμα τῶ δάμω. Ἀρχὰ ἐ[πὶ τὰς γᾶς τὰς ὠ]-
νίας· Δάσυος Δασ[ύ]ω, Νικείας Κορρινά[δαο, Ἔμ]-
μονος Ξενέαο, Σιμύλος Νέωνος, Μνάσ.....
Δάσωνος, Παρμενίας Φαντείω. Ἐν τῆ Ἀλ[οιῆ γᾶ]
[κ]ὴ αὐλὰ σὺν τῆ ἐπικαρπίη· βλέθρα ΠΗ[ΓΕ Δ],
δόρα ΔΓΙΙΙΙ· δραχμάων ΜΜΨΨ· πλα[τίος]·
Αὐτο[κ]ρά[τει]ς Ἀθανίαο, Πά[γ]ων Ἀ[γ]ασιθέ[ω], Ἰσ[μει]-
νὸς (?) Εὐστρ[ότω, Θ]εομνάστα Λύσωνος, Γέ[λιξ.....,
Μνάσιππος Μνασίππω, Αὐτοκράτεις ....., [Παν]-
[τ]άρεις Μέν[ιος], Φιλοκράτεις Ἀπ[ολλοδώ]ρω, [Ν]εί-

1. [Reproduit par B. Laum, *Stiftungen in der gr. u. röm. Antike* (1914), II, n. 24].

κηος [Φ]άνε[ιος, Θεο]μνάστη Κα[λλ]ισθένειο[ς].
Ἄλλαν γᾶν [π]α[ρ] ..μοκρίτω..... τί[ω] ἐν τῆ ʼΑλ[ο]ι[ᾶ.....]
σι · βλέθρα [ΗΔΔΓ], δόρα ΓΙ[ΙΙ · δ]ρα[χμ]άων ΨΨ[ΠΗ]ΤΗ ·
[π]λατίος · Ἐρ[μων] Ἔ[ρ]μ[ω]νος, .εμελ.εις Ὁμολωίχ[ω],
ʼΑγαθι..ος Καλλι<α>σ[θένε]ιος (?)

ʼΕμισθώ[σατο τὰν π]ρά[τ]αν [γ]ᾶν Παρμενίας Fέ[τεα]
[δέκα] πέτ[τ]αρα, τὸν [ἐνιαυ]τ[ὸ]ν ἕκαστον Ψ[ΤΗΗ]ΠΕ[Ͱ]. Τὰ[ν]
[ʼΑ]λοιὰν (τὰν) [δευτ]έ[ραν τ]ὰ[ν ..μ(?)]ο[κρί]τω Fέ[τ]εα δέκα [πέτταρα]
[ἐ]μισθώ[σατ]ο ʼΑρι..ιδας Διο....., [β]λέ[θ]ρο[ν ἕκ]αστον
[ͰͰ], πᾶσαν ΗΗ[ΠΕΙ] τὸν ἐνιαυτόν. Ἄρχει τῶ χρόνω
ὁ ἐνιαυτὸς ἐπὶ Φίλωνος ἄρχοντος. Κεφάλα[ι]ο[ν τῶ]
ἐνιαυτῶ τᾶς μισθώσι[ο]ς Ψ ΠΕ ΗΕ ΗΕ Ͱ Ι.

Voici la traduction que je propose[1] :

Dieu[x. Sous] l'archontat de [Philon], le roi Ptolémée, fils du roi Ptolémée, et la reine Arsinoé [ont expédié] les revenus des [biens fonds(?)] consacrés [aux Muses (?)], (soit) [25.000(?)] drachmes d'argent. La ville a décidé [d'acheter] avec cette somme des terres [sacrées] conformément au décret du peuple. — Commission (élue) pour (procéder à) [l'achat des terres] : Dasyos fils de Dasyos, Nikéas fils de Korrinadas, Emmonos fils de Xénéas, Simylos fils de Néon, Mnas.... fils de Dason, Parménias fils de Phanteios. — (Ont été achetées :) — (1°) Dans l'Aloia [une terre] et une ferme, avec la récolte. (Superficie) : 5[60] plèthres, 19 dora. (Prix) : 22.000 drachmes. (Propriétaires) limitrophes : Autokratès fils d'Athanias, Pagon fils d'A[g]asithé[os (?)], His[mé]nos (?) fils d'Eustrotos, Théomnasta fille de Lyson, Hé[lix (?)] fils de..... Mnasippos fils de Mnasippos, Autokratès fils de....., [Pant]arès (?) fils de Mén[ès (?)], Philokratès fils d'Apollodoros, Nikéos fils de [Ph]anè[s (?), Théo]mnastè fille de Kallisthénès. — (2°) Une autre terre, [acquise de ..] mokritos (?) fils de .....ios, (située) dans l'Aloia..... (Superficie) : [125] plèthres, [8] dora. (Prix) : 2.[800] drachmes. (Propriétaires) limitrophes : Hermon fils d'Hermon, ...ès fils d'Homoloïchos, Agathi..os fils de Kallis[thén]ès (?)

1. J'ai mis entre crochets [ ] les mots français correspondant aux mots grecs restitués, sauf lorsque les restitutions étaient d'elles-mêmes évidentes ; j'ai enfermé entre deux parenthèses ( ) les mots français que j'ai dû ajouter au texte pour rendre celui-ci plus intelligible.

La première terre a été prise à ferme par Parménias. (Durée du bail) : [1]4 ans. (Loyer à payer) chaque année : 1[4]5[1] (drachmes). — La seconde (terre située dans l')Aloia, (achetée à) [..m]o[kri]tos (?), a été prise à ferme (pour) 1[4] ans par Ari.....das fils de Dio..... (Loyer de) chaque [plèthre] : [2] (drachmes) ; (de la terre) entière : 2[50 (drachmes), 1 (obole)], (à payer) [chaque] année. — La location court à partir de l'année où Philon est archonte. Total des fermages annuels : 1.701 (drachmes), 1 (obole).

Il convient à présent d'élucider, autant qu'il est possible, les passages obscurs du texte, et de justifier les interprétations que j'ai adoptées, comme aussi les plus importantes de mes 31
restitutions. — L'inscription, ainsi qu'on l'a vu, se divise en deux parties qui sont séparées sur le marbre par un assez large espace vide. La première partie (l. 1-21) est relative à un achat de terres opéré par la ville de Thespies ; la seconde partie (l. 22-28) a trait à la location des mêmes terres, que la ville donne à bail à des fermiers de son choix.

Première partie (l. 1-21). — L. 1 : Titre. — Sur l'estampage on lit, en caractères très grands et très espacés : Θ Ε Ο · _ Γ. La quatrième lettre étant effacée, on suppléera à volonté Θεό[ς] ou Θεο[ί] ; le pluriel, qu'on trouve toujours dans les intitulés des décrets de Thespies, me semble préférable. Il faut restituer ensuite [ἐ]π[ὶ τοῦ δεῖνα] | ἄρχοντος.... Comme nous voyons par la l. 27 que la location des terres a été consentie pendant l'archontat de Philon, il n'est guère douteux que leur acquisition n'ait eu lieu aussi sous ce même archonte ; je suis donc extrêmement tenté de rétablir le nom Φίλωνος après le mot ἐπί, à la partie droite du titre.

L. 2-3. — Βασιλεὺς Π[τολεμῆος βασιλεῖος Πτο]|λεμήω κὴ βασί-λισσα Ἀ[ρσινόα...] — Nous devons cette restitution, certaine de tout point, à M. Jamot. J'essaierai plus loin de déterminer de quels princes de la dynastie Lagide il est ici fait mention.

L. 3-5. — [συνεσσαπέστι]|λαν ἐς τῶν καθιαρωμέν[ων τῆς Μώσης (?) τεμενῶν]| τὰς ποθόδως ἀργυρίω δραχ[μάς....]. — Les trois lettres λαν, par où commence la l. 4, appartiennent nécessairement à la fin du verbe qui a pour sujets βασιλεύς et βασίλισσα. Il semble que ce verbe ne puisse être qu'un composé de στέλλω et l'on n'a guère à choisir qu'entre ἐπιστέλλω (ou συνεπιστέλλω) et ἀποστέλλω (ou συναποστέλλω, ἐξαποστέλλω,

συνεξαποστέλλω). La restitution [συνεπέστι]λαν m'a paru devoir être écartée pour plusieurs raisons dont voici les principales : — 1° Le verbe ἐπιστέλλω, qui signifie « ordonner, mander, faire connaître par écrit », ne pourrait gouverner ici qu'une proposition infinitive. Avec συνεπέστιλαν nous aurions donc une phrase comme celle-ci : [συνεπέστι]λαν ἐς τῶν καθιαρωμέν[ων..... τεμενῶν] τὰς ποθόδως ἀργυρίω δραχ[μάς.... ἀποδόμεν *(vel simile aliquid)* τῆ πό]λι. On n'admettra pas, je pense, que notre texte présente, dès ses premières lignes, une construction si embarrassée et une rédaction si confuse. — 2° D'autre part, nous devons observer qu'il est impossible
32 de faire rentrer dans la première phrase de l'inscription les mots qui remplissent la l. 6 et la moitié gauche de la l. 7. Ces mots appartiennent incontestablement à une seconde phrase. Mais celle-ci ne saurait commencer avec οὔτ[ων] τῶν χρειμάτων[1] et, sans aucun doute, il faut rétablir devant [τῆ πό]λι un verbe à un mode personnel qui aura πόλις pour régime indirect. Dès lors, il ne reste plus de place, à la l. 5, pour le verbe à l'infinitif que doit nécessairement gouverner [συνεπέστι]λαν. En effet, dans toute la première partie de l'inscription, nous constatons qu'à chaque ligne le nombre des lettres oscille entre 30 et 37 (l. 2) et ne dépasse pas ce dernier chiffre. Or, la l. 5, jusqu'à la fin du mot δραχ[μάς], compte déjà 24 lettres ; si, avant [τῆ πό]λι, nous restituons un verbe comme ἔδοξε, nous arrivons à un total de 35 ; en outre, dans la lacune qui suit δραχ[μάς], il faut de toute nécessité, comme je le montrerai plus loin, suppléer *au moins* 3 lettres exprimant des chiffres : le nombre de lettres gravées à la l. 5 se trouve ainsi être de 38 au moins, et cette ligne dépasse les trois qui la précèdent comme les seize qui la suivent. On voit par suite que l'intercalation, entre la mention des drachmes et le verbe régissant [τῆ πό]λι, d'un verbe même très court, tel que δόμεν, en étendrait démesurément la longueur. — Ce sont là les motifs qui m'ont conduit à restituer [συνεσσαπέστι]λαν plutôt que [συνεπέστι]λαν et à terminer la première phrase, avant la fin de la l. 5, immédiatement après l'indication du chiffre des drachmes.

1. Si les mots οὔτ[ων] τῶν χρειμάτων formaient le début de la phrase, il faudrait, en effet, que le verbe eût pour sujet le mot γα[.], et, partant, que ce mot se trouvât au nominatif. La présence d'un α, bien visible sur le marbre à la suite du γ, rend cette conjecture inadmissible. Le pluriel béotien de γᾶ, γᾶς, est γῆ et non pas γαῖ.

Le substantif auquel se rapporte le participe καθιαρωμένα doit être un mot tel que ἀρχεῖα, χρείματα, κτείματα, γάπεδα, τεμένη, etc. Quel que soit celui qu'on préfère, il s'agit d'une fondation pieuse instituée en l'honneur d'un dieu dont les Thespiens célébraient le culte, soit par le roi et la reine d'Égypte que nomme l'inscription, soit par l'un de leurs prédécesseurs. Les princes Lagides servent à la ville la rente de cette fondation. Si le supplément [συνεσσαπέστι]λαν est acceptable, il paraît clair que le capital de rapport ne se trouve pas à Thespies, mais en Égypte, et qu'il est administré, non par la cité béotienne, mais par le gouvernement alexan- 33
drin[1]. Aucun indice ne nous permet de rétablir avec certitude le nom du dieu qui bénéficia de la générosité des souverains égyptiens. Toutefois, on ne peut guère douter que ce fût l'une des principales divinités adorées à Thespies, en sorte que le choix se trouve restreint entre les Muses Hélikoniades, Éros et Héraklès. Observons maintenant que les Lagides ont professé pour les Muses une dévotion toute spéciale, ainsi qu'en témoignent et la création du Mouseion d'Alexandrie et l'institution des jeux solennels dont parle Vitruve[2] ; que, par suite, ils devaient être naturellement portés à honorer les déesses à Thespies, dans la ville qui passait pour la métropole primitive de leur culte ; qu'en fait, la présence, dans l'hiéron des Muses, d'une statue élevée à une reine d'Égypte[3] et la découverte toute récente, due à M. Jamot, d'un rescrit d'un Ptolémée[4] concernant la fête des Mouseia, semblent indiquer clairement que la cour d'Alexandrie avait noué avec le sanctuaire hélikonien d'amicales et bienveillantes relations. Si l'on tient compte de ces remarques et si l'on se rappelle aussi, d'une façon générale, que les Muses de Thespies ont joui, à la basse époque grecque, d'une popularité fort

1. Parmi les inscriptions de Thespies publiées dans les *IG*, VII, il s'en trouve une, celle qu'on a rangée sous le n. 1722, qui se rapporte peut-être indirectement à notre sujet. C'est un décret de proxénie, voté par les Thespiens en faveur de trois Égyptiens : un Alexandrin et deux habitants de Canope. Ce nombre de trois fait penser qu'il s'agit ici d'une ambassade, venue d'Égypte à Thespies. Est-il trop hardi de supposer que les ambassadeurs avaient pour mission d'apporter aux Thespiens l'une des sommes périodiquement offertes à la ville par le roi ?

2. Vitruv., VII, *praef.*, 4 : (Ptolemaeus) *Musis et Apollini ludos dedicavit.*

3. Paus., IX, 31, 1 : καὶ Ἀρσινόης ἐστὶν ἐν Ἑλικῶνι εἰκών, ἣν Πτολεμαῖος ἔγημεν ἀδελφὸς ὤν.

4. *BCH*, XIX, 328-330.

étendue, comme le montrent les riches donations qu'elles reçurent du prince pergaménien Philétairos[1] et, plus tard,
34 des Romains[2], peut-être aura-t-on quelque droit de supposer que c'est d'elles qu'il est question dans notre texte et se trouvera-t-on autorisé à restituer leur nom à la l. 4 de l'inscription. Assurément, je ne veux présenter ici qu'une hypothèse ; mais il me semble qu'elle a pour elle d'assez fortes probabilités. On imaginerait volontiers que sur les revenus des capitaux affectés à l'entretien du Mouseion alexandrin, les Lagides prélevaient régulièrement une part déterminée en faveur du Mouseion de Thespies.

L. 5-6. — [Ἔδοξε τῆ πό]|λι. — La même formule se retrouve dans une inscription de Lébadée : *IG*, VII, 3055, l. 1. Au premier moment, elle peut paraître assez malaisément conciliable avec les mots κατ τὸ ψάφισμα τῶ δάμω qu'on lit à la ligne suivante. Toute difficulté disparaît cependant dès qu'on admet l'existence de deux décrets successifs du peuple de Thespies. L'un, déjà ancien et d'un caractère général, a réglé une fois pour toutes l'emploi qui doit être fait de l'argent octroyé par le roi d'Égypte : — c'est à ce décret que font allusion les mots κατ τὸ ψάφισμα ; l'autre, pris en exécution du premier, est particulier à la circonstance présente : — c'est en vertu de ce second décret qu'ont été achetées les terres dont il va être question et c'est lui que résument les mots ἔδοξε τῆ πόλι.

L. 6. — Οὗ[των] τῶν χρειμάτων. — Comp., à Thespies : οὗτα τὰ χρήματα *(sic)* ἀνεγράψατο (*IG*, VII, 1737) ; ἄρχι τόκω οὕτω τῶ ἀργυρίω (*IG*, VII, 1738) ; à Orchomène : τὰν σύνγραφον, ἂν ἔδωκαν οὑπὲρ [ο]ὕτων τῶν χρειμάτων (*IG*, VII, 3172, l. 121).

Même ligne. — Γᾶ[ς]. — L'absence d'article montre qu'il s'agit ici de terres nouvelles qui ne sont point encore acquises, ce qui justifie la restitution de la fin de la ligne.

1. *IG*, VII, 1788-1790. J'observe, en passant, que c'est probablement à tort qu'on a pris ce Philétairos pour le frère d'Eumène II et d'Attale II ; il s'agit, en réalité, soit du fondateur, soit d'un membre d'ailleurs inconnu de la dynastie de Pergame. J'espère pouvoir fournir bientôt les preuves de cette assertion. [Tome II, chap. I].

2. Donations de Sulla après la guerre de Mithradates : Paus., IX, 30, 1. Les Romains ont laissé à l'Hélikonion de nombreux témoignages de leur piété, comme on le voit en parcourant, dans le *Corpus*, la série des inscriptions thespiennes ; [cf. les nombreuses dédicaces de statues de magistrats romains, faites à l'Hélikonion par le peuple de Thespies : *BCH*, 1926, 437 sqq.].

Même ligne. — [Ἰαράς]. — La restitution est nécessaire. Les terres que les Thespiens vont acquérir avec de l'argent consacré à une divinité ne peuvent leur appartenir en propre et doivent naturellement être attribuées par eux à cette divinité.

L. 7-8. — Ἀρχὰ ἐ[πὶ τὰς γᾶς τὰς ὠ]|νίας. — Par ἀρχά, il faut entendre ici, comme dans nombre de documents lapidaires de la Béotie, une commission administrative nommée à l'élection parmi les citoyens de la ville, à l'effet d'exercer, pendant un temps limité, certaines fonctions expressément déterminées[1]. Après le mot ἀρχά, un substantif à l'accusatif, régi par la préposition ἐπί, indique toujours, en pareil cas, la nature de ces fonctions. Ici, le groupe de lettres νίας, qu'on trouve au début de la l. 8, autorise, ce me semble, la restitution : ἐ[πὶ τὰς γᾶς τὰς ὠ]νίας. On remarquera que, dans plusieurs inscriptions de Béotie comme dans celle-ci, la formule ἀρχὰ ἐπί..... précède un ou plusieurs noms propres, placés en apposition au nominatif : ces noms sont ceux des commissaires élus. Voyez, par exemple, à Orchomène (*IG*, VII, 3170) : Ἁ σταθεῖσα ἀρχὰ ἐ[π]ὶ τὸν - - - - - (nom, patronymique)ς, Ἀντιγένεις Ἀντιγένιος ; à Akraiphia (*IG*, VII, 4159) : Ἀρχὰ ἐπ[ὶ τὸ ἄγαλμα · ὁ δεῖνα]— ος, Ἀθανίας Κα—[2] ; même ville (*IG*, VII, 4155) : Ἄρχοντος ἐπὶ τὸ ἄγα[λμα] Ξενοφίλω Θεομναστ[ίω]. 35

L. 8-9. — Νικείας Κορρινά[δαο, Ἔμ]|μονος Ξενέαο. — Au sujet de ces deux noms propres, dont la présence est d'un grand intérêt chronologique, je renvoie aux observations que je présenterai plus loin sur la date probable de l'inscription.

L. 10. — Ἐν τᾶι Ἀλ[οιᾶι] ; cf. l. 18 : ἐν τᾶι Ἀλ[ο]ι[ᾶι], l. 24 : [Ἀ]λοιάν. — La présence du mot [Ἀ]λοιάν au commencement de la l. 24, ne permet pas de mettre en doute mes restitutions des l. 10 et 18. Ainsi que l'a très bien vu M. Jamot, nous avons ici le nom de cette partie du territoire de Thespies où se trouvent les deux propriétés que vient d'acheter la ville. Le terme ἀλοιά (= ἀλωή) désigne, d'une façon générale, toute terre aplanie, aménagée pour la culture,

1. Comp. *IG*, VII, 303 (Oropos) ; 412, l. 26-27 (Oropos) ; 1739 (Thespies) ; 4149 (Akraiphia), et les exemples cités dans le texte. [Cf. plus loin, p. 376, et E. Preuner, *Ath. Mitt.*, 49 (1924), 129.]

2. Cette restitution est la mienne ; je la crois justifiée par l'exemple du n. 4155 et beaucoup plus vraisemblable, en tout cas, que celle que lui préfère M. Dittenberger.

et notamment, une terre propre à la plantation de la vigne et des arbres fruitiers, comme aussi à la culture des plantes
36 potagères[1]. Ce nom convient donc parfaitement à un canton rural.

L. 11. — Σὺν τῇ ἐπικαρπίῃ. — Par ἐπικαρπία il faut entendre le plus souvent soit le revenu foncier d'une terre, soit la jouissance des fruits que cette terre rapporte. Mais ni l'une ni l'autre de ces deux acceptions ne nous donne ici un sens satisfaisant : il paraît, en effet, trop évident que la ville de Thespies aura la pleine propriété du domaine qu'elle acquiert, sans réserve d'aucune sorte. Ἐπικαρπία peut signifier simplement récolte, et je crois que cette interprétation est la seule que nous devions admettre dans le cas présent : il s'agit vraisemblablement de la récolte qui est sur pied dans le moment où la vente a lieu[2] ; la ville achète cette récolte en même temps que la terre elle-même.

L. 12. — Δόρα ; cf. l. 19. — Comme l'a justement observé M. Jamot, le mot δόρα, venant deux fois après βλέθρα et précédant chaque fois un chiffre, doit désigner une mesure de superficie ; il ne saurait donc être question du δῶρον, fraction de la σπιθαμή, qui n'est qu'une mesure de longueur et qui, du reste, ne dépasse pas quatre doigts[3]. Le plus probable, à mon avis, c'est que δόρα (= δόρατα) est le pluriel de δόρυ : comparez δοῦρα dans Homère, et δόρη chez Euripide (*Rhes.*, 274). Bien qu'à ma connaissance le mot δόρυ n'ait jamais été employé jusqu'ici dans cette acception, la « lance » serait une unité agraire analogue et peut-être identique à l'ἄκαινα ou perche carrée[4]. Cette hypothèse, qui en elle-même n'a rien que de plausible, est confirmée, je crois, par la glose suivante d'Eustathe[5] : μέτρα δέ φασιν ἐνταῦθα οἱ παλαιοὶ τὰς τὴν γῆν μετρούσας ἀκαίνας, αἷς τὰ πολεμικὰ ἐοίκασιν

1. Voir les schol. *Odyss.*, A, 193 : γῆ πολύδενδρος, ἀμπελόφυτος, σιτοφόρος — ; et les schol. de Théocrite, *Idyll.*, I, 46 : τὸν ἀμπελόφυτον τόπον, τὸν δενδροφόρον, τὸν λαχανηφόρον.

2. M. Foucart a l'obligeance de me rappeler que le mot ἐπικαρπία a ce sens dans les inscriptions relatives à la vente des biens des Hermokopides : *IG*, I, 277 ; IV, p. 35 [= *IG*, I², 328, 11 ; 329, 1, 3 et 10 ; 332, 4].

3. Eustath., 450, 38 : *in Iliad.*, IV, 109.

4. Sur l'ἄκαινα et la signification particulière de ce terme à l'époque alexandrine, voir en dernier lieu : Hultsch, *ap.* Pauly-Wissowa, s. v. *Akaina*. Je dois aussi, sur ces questions, quelques renseignements instructifs à l'obligeance de M. Théodore Reinach.

5. Eustath., 911, 49 : *in Iliad.*, XII, 422.

ἀκόντια. Il paraît clair qu'ἄκαινα a pu avoir pour synonyme 37
δόρυ aussi bien qu'ἀκόντιον. Si nous admettons l'identité de la « lance » et de la « perche », le δόρυ serait, comme l'ἄκαινα superficielle, un carré de 10 pieds de côté, soit la 100e partie du plèthre.

Même ligne. — Πλα[τίος] ; cf. l. 20 : [π]λατίος. — Le lexique de Suidas[1] nous apprend qu'au lieu de πλησίος, les Laconiens écrivaient πλητίος. En réalité, la véritable forme dorienne est πλατίος (comp. πλατίον = πλησίον), et c'est elle que nous trouvons ici. Πλατίος, dans notre document, doit se traduire par « voisin » ; à deux reprises, le mot précède les noms des propriétaires dont les terres sont limitrophes des domaines achetés par la ville.

L. 17. — [Θεο]μνάστη. — On attendrait Θεομνάστα comme à la l. 14. Cependant, l'inscription présente, à diverses reprises, des formes qui trahissent l'influence de la κοινή sur le dialecte épichorique (l. 26 : ἄρχει ; l. 5 : ἀργυρίω ; l. 11 : σύν[2] ; l. 27 : κεφάλα[ι]ον, etc.), et je ne me crois pas en droit de suspecter dans le mot Θεομνάστη l'exactitude de la lecture.

L. 18. — Ἄλλαν γᾶν [π]α[ρ . .]μοκρίτω . . . τί[ω]. — Le rétablissement de la préposition παρ semble indispensable pour justifier la présence du nom propre . .mokritos au génitif. Dans les actes de vente, on rencontre constamment la formule : παρὰ τοῦ δεῖνος ἐπρίατο ὁ δεῖνα. Je suppose que . .mokritos est le vendeur de la seconde terre achetée par les Thespiens ; étant donnée l'extrême concision avec laquelle est rédigé tout le document, l'ellipse du verbe n'a rien qui puisse surprendre ; ce qui est plus singulier et ce que je ne 38
sais comment expliquer, c'est qu'on ait pris soin de nommer le vendeur de la seconde terre, alors que nulle mention n'est faite du vendeur de la première.

L. 19. — Je n'ai pu retrouver le mot, probablement fort court, puisqu'en l'état la l. 18 compte déjà 36 lettres, auquel appartiennent les deux lettres ΣΙ, lisibles au commencement de la l. 19. La désinence σι caractérise les locatifs et l'on peut supposer, en conséquence, qu'après les mots ἐν Ἀλ[ο]ι[ῆ] on avait inscrit sur le marbre une seconde indication topographique. Ce n'est là toutefois qu'une hypothèse assez incertaine.

1. Suid., s. v. πλησίος.

2. D'une façon générale, on peut remarquer que l'υ emprunté à la langue vulgaire tient déjà partout la place de la diphthongue béotienne ου.

Seconde partie (l. 22-28).

L. 22. — Παρμενίας ; cf. l. 10 : Παρμενίας Φαντείω. — C'est presque certainement de part et d'autre le même personnage, ce qui explique, dans la seconde mention, l'omission du patronymique.

L. 22-23. — Fέ[τεα | δέκα] πέτ[τ]αρα ; cf. l. 24 : Fέ[τ]εα δέκα [πέτταρα]. — On indique ici la durée du bail passé entre la ville et ses fermiers. J'ai restitué le mot δέκα, à la l. 23, d'après la l. 24, et, inversement, le mot πέτταρα, à la l. 24, d'après la l. 23 ; il est assez vraisemblable, en effet, que les deux domaines ont été affermés pour le même temps[1]. La forme Fέτια, pour le pluriel de Fέτος, est, je crois, la seule qui se soit jusqu'à présent rencontrée dans les inscriptions béotiennes (*IG*, VII, 3171 ; comp. le ΓικατιFέτιες des catalogues militaires) ; mais la substitution de l'ι à l'ε devant une voyelle est un phénomène morphologique tout à fait régulier dans le dialecte de la Béotie. Au surplus, on sait que Fέτεα est une forme usuelle en Élide et dans nombre de pays doriens[2].

L. 23. — Τὸν [ἐνιαυ]τ[ὸ]ν ἕκαστον.... — Indication du montant du fermage annuel. L'accusatif, au lieu du génitif : ἑκάστου ἐνιαυτοῦ, est fréquemment employé dans les docu-
39 ments similaires. Voyez par exemple les Tables d'Héraklée (I, l. 51, 53, etc. : τὸ Fέτος ἕκαστον ; II, l. 35, etc. : τὰν πράταν πενταετηρίδα[3] ; le bail emphytéotique de Gambreion (l. 18-19 : ἕκαστον ἐνιαυτόν)[4] ; le bail d'Aixoné (l. 4 : ἕκαστον τὸν ἐνιαυτόν)[5].

L. 23-24. — Pour la fin de la l. 23 et le début de la l. 24, M. Jamot donne ce qui suit : FEITA | ΛΟΙΑΝΑΞΙΓΕΤ.. — L'examen de l'estampage permet de croire, et des calculs qu'on trouvera plus loin démontrent effectivement, que le premier caractère n'est pas un F, mais le sigle Ⱶ, abréviatif du mot δραχμή. En dépit de tous mes efforts, il m'a été impossible de distinguer sur l'estampage une trace certaine des deux lettres EI que contient ensuite la copie : à la place qu'elles devraient

1. Cependant, il faut reconnaître que le supplément [πέτταρα] donne à la l. 24 une longueur inusitée. Peut-être, pour ce motif, doit-on préférer [τρία] qui supprime trois lettres.

2. Collitz-Bechtel, *Dialektinschr.* I, 1149, 1150, 1151 (Élide). Pour les pays doriens, il suffira de renvoyer aux Tables d'Héraklée.

3. *IG*, XIV, 645 = *Inscr. jurid. gr.*, II, XII.

4. Dittenberger, *Sylloge*[1], 114 = *Inscr. jurid. gr.*, II, 257.

5. *IG*, II, 1055 = *Inscr. jurid. gr.*, II, XIII *bis*.

occuper, je n'aperçois que quelques traits incohérents et dénués de signification, qui semblent avoir rayé accidentellement la surface du marbre ; j'incline donc à penser que le premier éditeur a été dupe ici d'un *lusus lapidis*. Au commencement de la l. 24, le supplément [Ἀ]λοιάν ne peut faire l'objet d'aucun doute. Quant au groupe de lettres ΑΞΙΓΕΤ.., dont M. Jamot l'a fait suivre, on remarquera qu'on en peut très aisément tirer le mot ΔΕΥΤΕΡ(αν), qui répondrait bien au [τὰν π]ρά[τ]αν [γ]ᾶν de la l. 22. En conséquence, je propose la restitution : τὰ[ν Ἀ]λοιὰν [δευτ]έ[ραν]... ; je n'ignore pas qu'elle est incorrecte, mais il ne me paraît pas facile d'en trouver une meilleure, et je pense qu'on peut attribuer simplement à la négligence du lapicide l'omission de l'article qui devrait être répété après Ἀλοιάν[1]. Quant à ce fait que le nom de la localité où se trouve le domaine affermé (cf. l. 18) sert à désigner le domaine lui-même, il n'a rien que d'ordinaire, et M. Homolle a signalé à Délos plusieurs cas tout semblables[2].

L. 24. — [Τ]ὰ[ν ..μ]ο[κρί]τω. — Dans la copie épigraphique 40
de M. Jamot, on trouve après ΑΞΙΓΕΤ.. un espace vide équivalant à peu près à la place de deux lettres, puis les deux signes ΛΛ, puis un second vide plus large que le premier, et le groupe de lettres ΓΡΟΙΚΤΩ. L'estampage n'est ici d'aucun secours et tout ce passage demeure un véritable *locus desperatus*, si l'on ne se risque pas à proposer d'assez fortes corrections. J'imagine que, pour désigner avec plus de précision la seconde terre acquise par la ville, on a rappelé le nom de son premier propriétaire, à savoir ce même ..mokritos dont il était déjà question à la l. 18.

L. 25. — [β]λέ[θ]ρο[ν ἕκ]αστον. — M. Jamot transcrit : ΜΛΕΟΡΟΙ.. ΚΑΣΤΟΝ, mais sur l'estampage on reconnaît nettement que la lettre initiale du premier mot était un β ; la restitution que nous proposons ne peut donc être contestée. Il est digne de remarque que les commissaires thespiens, au lieu de se borner à faire connaître en bloc à combien se montait le fermage total de la seconde terre louée par leur entre-

1. Je dois dire que M. Théodore Reinach croit lire, à l'extrémité de la l. 23 : ΡΕΤΕ⊃, d'où il tire ἐτ[έραν]. On obtient ainsi : ἐτ[έραν | Ἀ]λοιὰν....., ἐμισθώσατο κτλ ; mais c'est τὰν ἑτέραν Ἀλοιάν qu'on attendrait, et cette restitution n'est guère plus correcte que la mienne. D'autre part, que faire de ΑΞΙΓΕΤ.. ? — Pour l'omission de l'article, comparez à la l. 27 : ὁ ἐνιαυτὸς ἐπὶ Φίλωνος ἄρχοντος.

2. *BCH*, XIV, 423, note 1.

mise, ont encore éprouvé le besoin de le décomposer par fractions et d'indiquer le prix de location de chaque plèthre. C'est une précaution qu'on n'a pas coutume de prendre et dont nous n'avons, je crois, presque aucun exemple dans les baux et les contrats de louage qui sont parvenus jusqu'à nous. Ici même, nous observons qu'on s'en est dispensé pour le premier des deux domaines affermés : mais la raison en est sans doute que ce domaine contenait des bâtiments rustiques (l. 11), de sorte qu'il était impossible, ou en tout cas inutile, de supputer dans le contrat la valeur franche du sol, abstraction faite des bâtisses élevées à sa surface.

L. 26. — M. Jamot a pensé lire sur le marbre : AYTONE NIAYTON, mais ces deux mots ne donnent pas, ce semble, un sens satisfaisant ; d'autre part, d'après l'estampage, il paraît manifeste qu'il y a seulement place, à la droite de HE HE, pour deux sigles numériques maintenant presque effacés et non pour les lettres AY ; je crois donc que le mieux est d'écrire simplement : τὸν ἐνιαυτόν.

L. 26-27. — Ἄρχει τῶ χρόνω ὁ ἐνιαυτὸς ἐπὶ Φίλωνος ἄρχοντος. — On trouve des formules semblables dans des inscriptions de Thespies et d'Orchomène : *IG*, VII, 371 : ἄρχι τῶ χρόνω ὁ
41 ἐνιαυτὸς ὁ μετὰ Θύναρχον ἄρχοντα — ; *IG*, VII, 1738 : ἄρχι τόκω οὔτω τῶ ἀργυρίω... Elles sont de style dans la plupart des instruments juridiques analogues à celui que nous étudions[1].

L. 27. — Jamot : ΚΕΦΑΛ.ΟΝ. Sur l'estampage, un Α est bien visible après le Λ : il faut donc rétablir la forme vulgaire κεφάλα[ι]ον, au lieu de la forme dialectale κεφάλ[η]ον.

Les chiffres, exprimant des sommes d'argent et des mesures de surface, qui se rencontrent à plusieurs reprises dans l'inscription, demandent une étude spéciale[2]. Pour cette partie de mon travail je me suis adressé à mon ami M. Théodore Reinach, si parfaitement au courant de toutes les questions qui touchent à l'histoire économique de la Grèce. Avec l'aide obligeante de ce précieux collaborateur, il m'a été possible d'aboutir à des résultats qui méritent de passer pour très plausibles, sinon pour certains de tout point. Je vais les exposer brièvement.

1. [Cf. Ad. Wilhelm, *Archiv für Papyrusforschung*, XI, 204].
2. [Suivi par M. N. Tod, *JHS*, 1913, *Three greek numeral systems*, 31-34].

Les problèmes que nous devons aborder sont au nombre de trois : 1° Valeur vénale ; — 2° Valeur locative et rapport annuel[1]; — 3° Superficie des deux domaines mentionnés dans le document.

1° Le prix de la première terre est indiqué à la l. 12, où M. Jamot a lu le chiffre MMΗΗ, soit 22.000 drachmes, qui semble devoir être accepté sans hésitation. Le prix de la seconde terre était inscrit à la l. 19 : nous trouvons là les deux sigles ΗΗ, auxquels faisait suite un sigle, aujourd'hui à demi effacé, dont il ne subsiste que la lettre terminale Ε, puis, en quatrième place, le sigle ΗΕ, qui, à Thespies même[2], ainsi que veut bien me le rappeler M. Reinach, est parfois employé comme notation du nombre 300. Du fait que ce dernier sigle forme la droite du nombre total, il résulte évidemment que le nombre partiel disparu, exprimé par le sigle précédent, ne pouvait être que 500. Nous restituerons donc : ΗΗ[ΠΗ]ΗΕ, ce qui nous donne, pour prix de la seconde terre, 2.800 drachmes. Par suite, le prix total qu'avait coûté à la ville de Thespies l'acquisition des terres sacrées était de 24.800 drachmes. C'est là, remarquons-le, une donnée précieuse pour 42
compléter la l. 5, où se trouvait évaluée en chiffres la somme offerte aux Thespiens par le roi Ptolémée. Il va de soi que cette somme égalait, au *minimum*, 24.800 drachmes ; il est même probable qu'elle était un peu supérieure, car une coïncidence tout à fait exacte entre le montant de la dépense et celui des fonds d'achat aurait lieu de surprendre ; mais assurément l'écart devait être peu considérable. En posant, à la l. 5, le chiffre rond de 25.000 drachmes (MMΗ), je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la vérité.

2° Le montant total des fermages annuels que rapportent les deux domaines nous est donné à la l. 28 : κεφάλα[ι]ο[ν τῶ] ἐνιαυτῶ τᾶς μισθώσι[ο]ς ΗΠΕΗΕΗΕΗΙ. Cette leçon, comme en général le texte des deux dernières lignes, a paru sûre à M. Jamot et il n'y a point de motif de la contester. Ainsi, nous admettrons que la somme produite par les deux locations s'élevait, chaque année, à 1.701 drachmes, 1 obole. Les deux nombres partiels composant cette somme se lisent, ou plutôt se lisaient, aux l. 23 et 26 : à la l. 23, on avait mentionné le loyer de la première terre ; à la l. 26, celui de la seconde. Examinons d'abord les sigles encore inscrits à cette dernière ligne.

1. [Cf. A. Jardé, *Les céréales dans l'antiquité grecque* (1925), 150, 155.]
2. Voy. *IG*, VII, 1737.

L'estampage confirme la lecture de M. Jamot : 𐅄𐅄 ; mais, de plus, à droite du second 𐅄, il laisse apercevoir les traces de deux notations numériques devenues indistinctes. Il ressort de là que le loyer de la seconde terre s'exprimait par quatre chiffres et qu'il était tout à la fois et supérieur à 200 drachmes et inférieur à 300, puisque, s'il avait atteint ce dernier nombre, on eût fait usage du sigle 𐅅. En conséquence, le loyer de la première terre dépassait nécessairement 1.401 drachmes, sans pourtant s'élever jusqu'à 1.501. Cela posé, reportons-nous à la l. 23. Voici ce que nous trouvons sur l'estampage : 𐅆▪▪𐅃𐅄–, c'est-à-dire un nombre composé de cinq sigles numériques. Le premier de ces sigles représente 1.000 drachmes ; le second et le troisième ont disparu ; le quatrième vaut 50 ; le dernier, qui comportait une barre droite horizontale, représentait soit un chiffre de dizaines inférieur à 50, soit l'unité. Puisqu'on doit obtenir un total supérieur à 1.401 drachmes, mais inférieur à 1.501, on restituera d'abord avec certitude : 𐅆[𐅅𐅄]𐅃▪ = 1.450 drachmes + x. L'addition des deux nombres 1.450 et 200 donne 1.650. La somme des revenus annuels étant de 1.701
43 drachmes, 1 obole, il reste dès lors à trouver un nombre de 51 drachmes, 1 obole, qui ne peut être exprimé que par les trois sigles : 𐅃, 𐅂 et 𐅁. Nous ne saurions restituer 𐅃 à la l. 23 : en effet, au lieu de 𐅃𐅃, il est évident qu'on eût écrit 𐅄. Par conséquent, c'est à la l. 26 que devait figurer le sigle 𐅃, en sorte que nous y lirons : 𐅄 𐅄[𐅃]▪ = 250 drachmes $+x$. Les deux sigles à rétablir encore, aux l. 23 et 26, sont 𐅂 et 𐅁. La présence de la barre horizontale que nous avons remarquée après 𐅃, à la l. 23, y autorise la restitution 𐅂. On aura donc, à cette ligne : 𐅆[𐅅𐅄]𐅃[𐅂] ; et, par suite, à la l. 26 : 𐅄𐅄[𐅃 𐅁]. La première terre rapportait annuellement 1.451 drachmes ; la seconde 250 drachmes, 1 obole. Nous évaluerons un peu plus loin le revenu en plèthres de cette seconde terre, revenu dont il était fait mention au début de la l. 26.

3° Il s'agit à présent de retrouver les superficies respectives des deux domaines. C'est chose facile pour le premier. La copie de M. Jamot porte, aux l. 11 et 12 : βλέθρα 𐅃𐅄⁻𐅇, δόρα 𐅆𐅃𐅁𐅁𐅁𐅂. Le sigle 𐅂, placé à la droite du nombre des δόρα, sigle dont la présence serait bien peu justifiable[1], est

1. A la rigueur, on pourrait cependant admettre que ce sigle se rapporte, non aux indications de superficie qui précèdent, mais à l'indication de prix

tout à fait invisible sur l'estampage : je crois donc qu'on est en droit de le supprimer. Cette suppression faite, nous avons pour les δόρα : ΔΓIIII ; quant au nombre des plèthres, il doit être restitué : ΠΗ[ΓΕΔ]. Ainsi, le premier domaine mesurait en surface 560 plèthres, 19 dora.

Avant de calculer la superficie du second domaine, il est fort utile de rechercher encore quel était, dans le premier, le revenu locatif (non exprimé) du plèthre. Nous avons vu tout à l'heure que le domaine entier avait été affermé moyennant un loyer annuel de 1.451 drachmes : si l'on divise cette somme par 560, on voit maintenant que chaque plèthre se louait annuellement un peu plus de 2 drachmes 1/2. Seulement il faut observer que ce chiffre n'exprime pas exactement la valeur réelle de la terre et lui est quelque peu supérieur ; on doit ici tenir compte d'une plus-value nécessaire due à la pré- 44
sence de la ferme (αὐλά), mentionnée à la l. 11. Par conséquent, la seconde propriété n'étant pas bâtie, le plèthre de cette propriété rapportait, selon toute vraisemblance, une somme moindre que 2 drachmes 1/2.

Partant de ces données, considérons la l. 19. Sur l'estampage, nous lisons à cette ligne : βλέθρα ▒ΛΛ▒, δόρα ΓI▒▒. A la droite des deux derniers sigles, nul doute qu'il ne faille suppléer II ; d'où un total de 8 δόρα ou ΓI[II]. Passons au nombre des plèthres. Dans les sigles mutilés ΛΛ il faut voir les débris de deux Δ ; nous aurons donc : x + Δ Δ + x, soit un total de plèthres supérieur à 20. Le premier sigle à gauche peut être Δ, ΓΕ ou ΗΕ. Mais avec la restitution [ΓΕ]ΔΔ▒, quel que fût le dernier chiffre à droite, nous aurions pour chaque plèthre une valeur locative de plus de 3 drachmes, ce qui, d'après nos précédentes observations, est inadmissible. Moins acceptable encore serait la restitution [Δ]ΔΔ. Il semble donc qu'on doive rétablir en première place le sigle ΗΕ : en sorte que le second domaine comptera 120 et quelques plèthres, 8 dora. — A l'examen, ce résultat se trouve à la fois et confirmé et précisé. En raison de l'explication que nous avons donnée du terme δόρον, 8 δόρα font $\frac{8}{100}$ ou tout près de $\frac{1}{12}$ de plèthre ; par suite, si l'on fixe à 2 drachmes le loyer du plèthre, on

qui suit. Ici, comme dans de nombreux textes de Délos, il signifierait « drachmes » : mais le lapicide, après l'avoir inscrit, le trouvant trop peu explicite, aurait encore ajouté le mot δραχμάων en toutes lettres. Je dois cet essai d'explication à M. Théodore Reinach.

obtient pour 8 δόρα : $\frac{2 \text{ dr.}}{12} = 1$ obole ; or, précisément, notre seconde terre rapporte chaque année, on s'en souvient, 250 drachmes et *1 obole*. La présence de cette obole fournit la preuve assurée que le revenu du plèthre est bien réellement de 2 drachmes comme nous venons de le supposer, ce qui nécessite, au début de la l. 26, le supplément [ΗΗ]. Pour déterminer le nombre de plèthres que comprenait le domaine, il suffira donc de diviser 250 par 2, ce qui donne 125. La propriété avait une superficie de 125 plèthres, 8 dora ; et l'on doit lire comme il suit le début de la l. 19 : βλέθρα [ΗΕ]ΔΔ[Γ], δόρα ΓΙ[ΙΙ][1].

Ce qu'on aimerait à éclaircir maintenant, c'est la question chronologique. Quel est ce roi d'Égypte qui figure dans notre inscription ? Comme le montre fort bien M. Jamot, la pré-
45 sence d'une reine appelée Arsinoé permet de poser le problème avec une parfaite netteté : ou bien il s'agit de Ptolémée Philadelphe, d'abord époux d'Arsinoé, fille de Lysimaque, puis de sa sœur, Arsinoé, fille de Soter ; ou bien de Philopator, marié à sa sœur, Arsinoé, fille d'Évergète. Seulement, entre ces deux souverains, comment décider ?

M. Jamot se prononce pour Philadelphe ; voici comment il raisonne[2]. La donation du prince Lagide à la ville de Thespies, d'une part, l'acquisition et la location des terres sacrées par les Thespiens, d'autre part, sont des faits appartenant à des dates extrêmement rapprochées et qu'on peut regarder comme presque exactement contemporains. Cela posé, nous savons que la location a été consentie et, très vraisemblablement, l'acquisition effectuée, alors que l'archonte thespien Philon était en charge (l. 27). Un archonte Philon se trouve cité en tête d'un catalogue agonistique de vainqueurs aux jeux Mouseia[3] ; il s'agit manifestement, de part et d'autre, du même fonctionnaire : le catalogue agonistique et notre inscription remontent donc à la même année. Considérons le catalogue : il n'est pas impossible de le dater par approximation. Comme on y rencontre la mention de l'archonte d'Onchestos (l. 7), on voit tout de suite qu'il appartient à l'époque où les cités de la Béotie formaient une confédération.

1. C'est surtout pour ces derniers calculs que je suis redevable à M. Théodore Reinach de quantité d'indications utiles.

2. *BCH*, XIX, 346 et suiv.

3. *BCH*, XIX, 332, n. 6.

Il renferme, de plus, une autre indication instructive : l'αὐλῳδός vainqueur, Agathias, fils d'Harmodios, y est qualifié d''Οπούντιος et non de Βοιώτιος. On conclura de là qu'au moment où fut rédigé le catalogue, Oponte était une ville indépendante, ou, tout au moins, qu'elle ne faisait pas partie du Κοινὸν Βοιωτῶν. Or, un décret fédéral, trouvé à Oropos[1], atteste que, probablement dans le cours du IIIe siècle et durant un certain laps de temps, les Opontiens furent inscrits au nombre des Confédérés Béotiens ; et j'ai moi-même essayé de montrer qu'entrés peut-être dans la Ligue aux environs de 234, ils y purent demeurer jusque vers 198[2]. Cette période de 46
trente-six années dépasse de beaucoup, on le voit, le règne de Philopator : en conséquence, ni l'archontat de Philon, ni, partant, la donation du souverain égyptien ne sauraient tomber dans les limites de ce règne. D'où la nécessité, puisque nous n'avons le choix qu'entre Philopator et Philadelphe, de remonter jusqu'à celui-ci : c'est Philadelphe qu'il faut considérer comme le roi donateur.

Telle est l'argumentation très claire et très logique de M. Jamot. Bien que fort satisfaisante au premier moment, elle appelle, je crois, quelques réserves. D'abord, est-il bien sûr que l'archontat de Philon auquel se rapporte certainement la seconde partie de notre inscription et presque certainement l'inscription entière, et l'archontat de Philon sous lequel fut dressé le catalogue agonistique, se confondent l'un avec l'autre et correspondent à une seule et même année ? Il est permis d'hésiter sur ce point. Sans mettre en doute l'identité des deux archontes homonymes, on aurait le droit de croire à une itération de fonctions[3]. Dans plusieurs villes de la Béotie, et notamment à Thespies, les inscriptions nous montrent quelquefois le même citoyen occupant à diverses reprises la magistrature suprême[4]. On pourrait dès lors imaginer, sans invraisemblance, deux archontats successifs de

1. *IG*, VII, 393.

2. *BCH*, XVI, 466-470. Comp. Salvetti, *Ricerche storiche intorno alla Lega Etolica*, 109 et suiv. (dans les *Studi di Storia antica* de J. Beloch, fascic. II).

3. [Voir ci-dessus, p. 90-91].

4. *IG*, VII, 2821 (Hyettos) ; 3176 (Orchomène) ; 522 (Tanagra) ; 1725 (Thespies : Phaeinos est *cinq fois* archonte), etc. Pour l'archontat fédéral nous avons le cas du double Philon et du double Damatrios (*IG*, VII, *ad* n. 247 : *ad* n. 2825).

Philon[1] : le premier (celui que citerait notre inscription) aurait précédé l'année 205, c'est-à-dire la mort de Philopator ; le second (celui que mentionnerait le catalogue des Mouseia) serait postérieur à l'année 198, c'est-à-dire à la séparation des Opontiens et des Béotiens : de la sorte, il n'y aurait plus nulle raison pour attribuer à Philadelphe plutôt qu'à Philopator la donation faite aux Thespiens. Aussi bien, peut-être M. Jamot a-t-il accepté un peu trop facilement et interprété avec
47 trop de rigueur les hypothèses que j'ai émises, voilà quelques années déjà, au sujet de l'annexion de la Locride Opontienne à la Confédération Béotienne. En l'absence de textes suffisamment précis, la question demeure entourée de telles obscurités que je ne pouvais me flatter d'aboutir et que je n'ai pas abouti, en effet, à des conclusions fermes. On ne saurait donner pour certain qu'Oponte ait été rattachée à la Béotie dès 234, ni même dès 221, date de l'avènement de Philopator ; on ne saurait affirmer non plus qu'elle soit restée cité béotienne jusqu'en 198 ou même jusqu'en 205, époque de la mort du roi. Ce sont là des vraisemblances, ou des possibilités, mais rien de plus[2]. Et je doute qu'il soit loisible de s'autoriser de données si contestables pour établir un calcul de chronologie. — Ainsi, l'opinion de M. Jamot ne paraît pas devoir être admise sans restrictions ; mais comme elle se fonde, pour une bonne part, sur des conjectures dont je suis l'auteur et que j'ai peut-être énoncées en termes trop absolus, j'aurais bien mauvaise grâce à ne pas reconnaître que mes présentes critiques se retournent en partie contre moi-même.

Sans oser me prononcer encore d'une façon définitive, je penche grandement à croire que le Ptolémée cité dans notre inscription est Philopator[3]. Voici pour quel motif. Parmi les

1. Qu'on n'objecte pas que, d'ordinaire, lorsqu'il y a itération, le nom de l'archonte est suivi d'un adjectif numéral (par exemple, [Φ]αείνω ἄρχοντος τῶ πέμπτω). Cette indication manque souvent, et, du reste, le synchronisme établi dans le catalogue agonistique entre la magistrature de Philon et celle de l'archonte fédéral Lykinos la rendait tout à fait superflue. [Voir plus haut, p. 91, n. 2.]

2. Je crois, du reste, m'être exprimé avec quelques réserves : je n'ai pas osé assurer qu'Oponte appartînt à la Béotie avant 219, et la chose est, en effet, fort douteuse ; quant aux événements qui se passèrent à Oponte en 198/197, ils montrent simplement qu'à cette date la séparation était consommée entre les Opontiens et les Béotiens, mais on ne peut dire exactement depuis combien de temps, et j'ai évité de préciser ce point : voy. *BCH*, XVI, 468-470. [Voir plus haut, p. 61, n. 4].

3. [Voir ci-dessus, p. 92 sqq.].

commissaires chargés par les Thespiens de procéder à l'achat des terres, il s'en trouve un qui s'appelle (l. 8) Νικείας Κορρινά[δαο]. Un certain Νικέας Κορ[ρ]ινάδου, citoyen de Thespies, figure dans le célèbre décret des Achéens transcrit à Aigion par Cyriaque et reproduit par Muratori[1], décret qui a pour objet, on le sait, de conférer la proxénie à des Béotiens et à des Phocidiens livrés comme otages à la Ligue achéenne. Le nom de Κορρινάδας est si rare en Béotie[2] qu'on peut, je crois, sans nulle témérité, identifier l'un avec l'autre nos deux 48
Thespiens homonymes. Or, comme j'espère l'avoir démontré dans un mémoire qui paraîtra d'ici peu, les otages béotiens dont parle le décret d'Aigion furent remis aux mains des Achéens, non pas dans le courant du IIIe siècle, ainsi qu'on le suppose d'ordinaire, mais seulement en 187[3]. Si cette date est exacte, on voit que Nikéas ne put atteindre l'âge viril, ni, à plus forte raison, exercer de fonctions publiques avant l'année 246, c'est-à-dire avant la mort de Philadelphe ; car, apparemment, ce n'est pas à quatre-vingts ans que les Achéens l'auraient pris comme otage. J'ajoute que, sans lui donner une confirmation rigoureuse, la mention dans notre document du commissaire thespien [Ἐμ]μονος Ξενέαο (l. 8-9), semble fort bien s'accorder avec l'hypothèse que je présente ici : il est, en effet, très légitime de reconnaître en ce personnage le fils du Thespien Ξενέας Ἐμμόνω, que nous voyons jouer un rôle important dans les assemblées de la nation béotienne sous l'archonte fédéral Damophilos[4], entre les années 221 et 209[5].

On ne doit pas oublier que, durant le règne de Philopator, les Confédérés de Béotie et le gouvernement égyptien paraissent avoir entretenu des rapports particulièrement amicaux et fréquents. C'est ce qu'atteste toute une série de découvertes épigraphiques faites au cours de ces dernières années[6]. Nous avons appris tour à tour que, dans le sanctuaire de l'Amphiaraïon, les Oropiens avaient dressé les statues de

1. *CIG*, 1542 = Dittenberger, *Sylloge*[1], 182, l. 8.

2. Je n'en trouve qu'un second exemple, à Thespies, dans une inscription du Ve siècle : *IG*, VII, 1793.

3. [Voir plus haut, p. 94-95, avec la note 5 de la page 95].

4. Ἐφ. Ἀρχ., 1892, 36, n. 64 ; 42, n. 71. Emmonos est *rogator* dans le premier décret ; il présidait l'assemblée lorsque fut rendu le second.

5. Sur cet archonte, voy. *Rev. Ét. gr.*, 1895, 197 [= ici, p. 98].

6. Voy. là-dessus, *Rev. Ét. gr.*, 1895, 190-192 [= ici, p. 82-83].

Philopator et d'Arsinoé ; qu'ils avaient chargé d'honneurs un des principaux officiers de la cour alexandrine, le Byzantin Phormion ; qu'à Orchomène et à Tanagra, le tout-puissant vizir Sosibios avait reçu des habitants le titre de proxène. Et, d'autre part, nous observons aussi qu'à la fin du IIIe siècle, le culte de la triade alexandrine s'installe dans la plupart des communes béotiennes avec une facilité singulière[1], qui permet de croire à des contacts répétés entre leurs habitants et l'Égypte. Si Philopator prit l'initiative d'enrichir de dotations périodiques le Mouseion de Thespies[2], ou s'il continua de favoriser le culte des Muses Hélikoniades en se conformant à l'usage établi par quelqu'un de ses devanciers, il n'y a rien là qui puisse nous étonner. C'est un fait nouveau que notre inscription nous révèle, mais un fait qui vient se placer parmi beaucoup d'autres de même ordre et d'une signification pareille.

1. [Sur le culte des divinités égyptiennes à Thespies, cf. A. Plassart, *BCH*, 1926, 425-426].

2. Il est malheureusement impossible de décider si la statue d' « Arsinoé » érigée dans l'Hélikonion représentait la fille de Soter ou celle d'Évergète. Pausanias (IX, 31, 1 ; cf. I, 7, 1 ; 8, 6), dont le langage n'est du reste pas très net, semble tenir pour la première hypothèse ; mais on n'est pas obligé de partager son avis.

V

DÉCRET TROUVÉ A TANAGRA[1]

(Planche II)[2]

Dans le *Corp. inscr. Graec. Septentr.*, M. Dittenberger a fait connaître, d'après une copie de Lolling, un fragment de stèle, provenant de Tanagra, qui porte les débris de trois inscriptions différentes gravées l'une au-dessous de l'autre. Les deux premières (n. 525 et 526) sont des décrets de proxénie votés par les Tanagréens ; du troisième document (n. 527) voici ce qui subsiste[2] . 49

ΑΝΤΙ⁻
ΟΞΕΝΙΑΙΕΙ
ΑΤΟΣΔΑΜΩι///
ΟΣΑΝΗΡΚΑΛΟΣ
ΕΙΗΜΩΝΚΑΙΛΕΓ
ϽΙΣΣΥΝΕΔΡΟΙΣΚΑΙ
ΕΡΓΕΤΗΝΤΗΣ
ΔΙΟΝΑΥΤΟΝΚΑΙΕ
ϿΙΚΑΤΑΓΗΝΚΑΙΚ
ΙΤΑΛΛΑΦΙΛΑΙ
⁻ΡΓΕΤΑΙΣ

Après avoir tenté une restitution partielle de ces lignes mutilées, M. Dittenberger ajoute la note suivante : « *Titulum n. 527, cum quia volgari sermone compositus est, tum quia formulae quibus conceptus est multis nominibus diversae sunt a reliquis non modo Tanagraeorum, sed omnium omnino Boeotiae civitatium plebiscitis, peregrinae cuiusdam civitatis esse existimo, quae proxeniae honorem ad Tanagraeum hominem defert.* » 50

1. [*Rev. Ét. gr.*, 1897, *Questions épigraphiques* III, 49-57].
2. [Photographie de l'estampage pris au Musée de Thèbes en 1932].

Ainsi, suivant l'excellent éditeur du *Corpus :* 1° notre inscription est un décret qui a pour objet de conférer la proxénie à un citoyen de Tanagra ; 2° ce décret a été voté par les habitants d'une ville située hors de la Béotie. Sur le second point, il est permis de garder des doutes : on verra plus loin pour quelles raisons ; sur le premier, M. Dittenberger aurait pu être plus affirmatif : une étude attentive du texte épigraphique justifie pleinement son opinion.

A la l. 2, M. Dittenberger propose de lire : [ἔδ]|οξεν ..... ; il ne me paraît pas douteux que la leçon véritable est : [πρ]|οξενίαι[1]. Nous voilà donc aussitôt renseignés sur la nature et l'objet de notre document. Que ce document émane, non de la ville de Tanagra, mais d'une ville étrangère, c'est, comme l'a bien vu M. Dittenberger, ce que démontre l'emploi de la κοινή : il suit de là que le nouveau proxène ne peut avoir été qu'un Tanagréen. Aussi bien, la preuve directe de ce dernier fait est aisée à fournir. Au début de la l. 8, la copie de Lolling donne le groupe ΔΙΟΝ, d'où M. Dittenberger a essayé de tirer [ἀτ]διον ; mais ce supplément, qu'accompagne du reste un signe de doute, ne saurait être admis un seul instant. Les lignes 6 et 7 devant être nécessairement restituées comme il suit : ..... [δεδόχθαι τ]|οῖς συνέδροις κα[ὶ τῶι δήμωι πρόξενον εἶναι καὶ εὐ]|εργέτην τῆς [πόλεως..... ατον Δάμωνος.....] | ΔΙΟΝ αὐτὸν καὶ ἐ[γγόνους κτλ., on voit que les quatre lettres inexpliquées forment la fin de l'ethnique du proxène. Mani-
51 festement, Lolling a fait erreur[2] en prenant pour un Δ la première lettre, celle qui n'a laissé sur le marbre qu'une faible trace correspondant à sa partie gauche. Cette lettre est, en réalité, un Α : en sorte que c'est le mot [Ταναγρ]|αῖον qui terminait la l. 7 et commençait la l. 8.

Comment se fait-il maintenant que nous trouvions réunis et superposés sur le même marbre deux décrets votés par les Tanagréens et un décret voté par un peuple étranger ? On ne saurait nier que c'est là un fait singulier dont on n'a, je crois,

1. Il faut observer que ce pluriel n'annonce pas nécessairement plusieurs décrets de proxénie. Dans les inscriptions suivantes : *IG*, VII, 522, 529, 2708 (les deux premières de Tanagra, la dernière d'Akraiphia) le mot προξενίη précède chaque fois un décret unique, rendu en l'honneur d'un seul étranger.

2. Il est probable que la stèle est négligemment gravée et que les Λ s'y distinguent mal des Δ. A la l. 2 du décret n. 525, la copie de Lolling porte : [ἐπεψα]φιΑδε, au lieu de [ἐπεψά]φιδδε. C'est une méprise inverse de celle que nous signalons à la l. 8 du décret n. 527, mais due à la même cause.

guère d'exemples : ce mélange de documents d'origine diverse est contraire aux usages ordinaires et ne laisse pas de causer un juste étonnement. Je ne vois qu'une hypothèse qui puisse en rendre raison. Il faut presque nécessairement admettre que notre décret n. 527 avait, avec celui qui le précède immédiatement sur la stèle, une relation directe et qu'il existait entre ces deux textes quelque connexion fort étroite. Reste à savoir de quelle sorte pouvait être cette connexion. L'idée qui vient le plus naturellement à l'esprit, c'est que le second décret était une réponse au premier. Voici, j'imagine, un citoyen de Tanagra, qui, dans l'assemblée de la ville, a fait conférer la proxénie à un étranger dont il est l'ami ou dont il a eu à se louer : on conçoit que, par reconnaissance, cet étranger, revenu dans son pays, s'empresse à son tour de faire déclarer proxène de sa cité l'homme auquel il doit sa dignité nouvelle, soit qu'il prenne lui-même l'initiative de la contre-proposition, soit qu'il charge quelque autre de la présenter en sa place. Ces échanges de courtoisies et cette réciprocité de bons procédés ne sont pas chose rare. J'en citerai un exemple qui appartient pour moitié à la Béotie et qui est fort précis. Une inscription d'Élatée[1] nous apprend que, dans cette ville, sous l'archontat et très vraisemblablement sur la proposition de Gennaios, l'Oropien Kléomachos, fils de Meilichos, reçut la proxénie ; inversement, nous voyons par une inscription d'Oropos que Kléomachos, fils de Meilichos, fit décerner le titre de proxène à l'Élatéen Gennaios[2], sans qu'on puisse d'ailleurs reconnaître de quelle part vint la première décision. Si je ne me trompe, c'est un cas analogue qui se présente actuellement à nous. Le décret n. 527 a été motivé par le décret n. 526 ; il 52
en forme en quelque manière la contre-partie et le complément, ce qui explique qu'on les ait regardés tous deux comme inséparables et qu'effectivement on ne les ait pas séparés dans les archives lapidaires de Tanagra.

On voit assez qu'il n'est rien de si aisé que de faire immédiatement la vérification de cette conjecture. En somme, elle suppose simplement que le proxène du décret le plus récent est le *rogator* du plus ancien. Or, il se trouve que le proxène du n. 527 s'appelle ....ατος Δάμω[νος], et le *rogator* du n. 526, ...ς Δάμω[νος] : je crois que, sans trop de hardiesse, il est

1. Paris, *BCH*, X, 361 [= *IG*, IX 1, 100].
2. *IG*, VII, 253.

permis d'admettre qu'il s'agit, de part et d'autre, d'un seul et même personnage. Peut-être y avait-il aussi identité entre le proxène du n. 526 et le *rogator* du n. 527. A vrai dire, notre second décret est si gravement mutilé que nous ne sommes plus en état de faire cette nouvelle constatation. Du moins, nous observons : d'un côté, que le proxène du n. 526 se nomme Διοπείθης ; de l'autre, que la deuxième lettre du nom du *rogator* du n. 527, la seule qui se soit conservée, est un Ι[1]. Par suite, si rien ne nous indique qu'il faille suppléer [Δ]ι[οπείθης] en tête du dernier décret, rien non plus ne condamne cette restitution : elle demeure possible, sinon plausible. Quoi qu'il en soit, au reste, de la seconde identification, qui ne présente aucun caractère de nécessité, la première suffit amplement, je crois, à confirmer l'explication par laquelle j'essaye de justifier le rapprochement des deux décrets sur la même pierre.

Ce point élucidé, examinons maintenant la première ligne du décret n. 527. Lolling n'a déchiffré là que le groupe de lettres ANTI¯, gravées sensiblement en retrait sur le reste du texte. M. Dittenberger penche à croire que ces lettres forment le début d'un intitulé, et propose, non d'ailleurs sans hésitation, de restituer une formule telle, par exemple, que celle-ci : Αντι[γ..... ἄρχοντος]. J'avoue que cette hypothèse ne me plaît que fort médiocrement. Le magistrat qui fut chargé de faire inscrire le décret n. 527 dut mettre tous ses soins,
53 semble-t-il, à empêcher qu'on ne confondît ce texte avec les décrets de Tanagra inscrits au-dessus de lui : il est donc très probable qu'il en fit précéder le texte d'une indication explicite, d'une rubrique ou d'un titre quelconque qui en marquait bien nettement l'origine particulière. Je croirais volontiers que c'est à ce titre qu'appartenaient les autre lettres Αντι[γ.....

Cette manière de voir adoptée, on songera peut-être à suppléer : Αντι[γονέων]. Je ne puis, pour plusieurs motifs, me ranger à cette opinion. D'abord, nous devons considérer que notre décret, comme le montrent et certaines formes dialectales qui se rencontrent dans les n. 525 et 526 et le caractère graphique en usage, remonte au plus tôt à la seconde moitié du IIIe siècle, et peut être sensiblement plus récent. Il

1. Devant cet | Lolling n'a distingué que quelques vestiges de lettre auxquels il donne cette forme : [. Ces traces sont beaucoup trop incertaines pour qu'on se hasarde à restituer un Ε.

résulte de là qu'il ne saurait être question ni d'Antigoneia de Syrie, dépeuplée par Séleukos peu de temps après sa fondation, ni des villes homonymes de Bithynie et de Troade, auxquelles Lysimaque, à la fin du IVe siècle, imposa les noms nouveaux de Nikaia et d'Alexandria Troas. D'autre part, il ne peut s'agir non plus de Mantinée, devenue Antigoneia en 221, parce que, si le décret émanait de cette ville, on y relèverait assurément quelques formes doriennes, au lieu qu'il est rédigé dans la pure κοινή. Restent donc seulement : Antigoneia d'Épire, Antigoneia de Chalcidique, Antigoneia de Mygdonie. Mais ces villes paraissent avoir mené l'existence la plus obscure ; elles n'occupent aucune place dans l'histoire, elles n'ont pas entretenu, semble-t-il, de relations avec les États grecs, et leur nom ou celui de leurs habitants n'a jamais figuré jusqu'aujourd'hui dans aucun texte épigraphique[1]. Il serait donc extrêmement aventureux de prétendre que c'est de l'une d'elles que provient notre inscription. A la restitution 'Αντιγονέων, qui ne mérite pas, je crois, une plus longue discussion, l'on devra préférer celle-ci : 'Αντί[γραφον τῶ παρ (ethnique au pluriel) ψαφίσματος]. Ce titre précède fort convenablement la copie d'un décret expédié de l'étranger[2]. Il est vrai que les lignes de l'inscription ayant compté en moyenne, ainsi qu'on le verra par notre restitution, quarante-cinq lettres environ, il suffit à lui seul à remplir presque toute la première ligne, et qu'on ne trouve plus, à cette ligne, de place pour un intitulé. Mais ce n'est pas là une objection grave : 54
comme il serait aisé de le montrer par beaucoup d'exemples, les reproductions des actes publics des cités étrangères sont souvent dépourvues d'intitulé, au lieu qu'il est rare qu'elles ne débutent pas par un titre distinctif.

J'aborde à présent le problème le plus obscur que renferme notre inscription : dans quelle cité le décret a-t-il été voté ? Il reste si peu de chose du texte primitif qu'il serait chimé-

1. [Cf. maintenant : pour Antigoneia d'Épire, 'Αρχ. 'Εφ. 1914, 239, n. 20 : 'Αγωνοθετοῦν[τος] Φορμίσκου τοῦ Φι[λίππου] 'Αντιγονέως 'Αγεμόνα, trouvé dans la région de Jannina ; pour Antigoneia de Mygdonie (sur le site, cf. G. Kazarow, *BCH*, 1923, 297-300), *OGI*, 441, 182 ('Αντιγόνεια ἡ ἐν Μακεδονίαι accepte l'asylie du sanctuaire et les fêtes d'Hékate à Stratonicée de Carie) et Mertzides, Οἱ Φίλιπποι (Constantinople, 1897), p. 126, n. 14 : fragment de décret de Philippes pour des 'Αντιγονεῖς].

2. Voyez à Mylasa une formule toute analogue : Le Bas-Waddington, 387.

rique de vouloir faire à cette question une réponse ferme. Mais il vaut du moins la peine de rechercher si M. Dittenberger était en droit de prétendre que le décret ne peut émaner d'une ville de Béotie.

Les raisons qu'il allègue sont au nombre de deux. Le formulaire du décret, dit-il en premier lieu, diffère complètement de celui qui est en usage dans les actes de toutes les cités béotiennes. Voilà une affirmation que je ne puis accepter. Ce qu'il y a de plus notable à relever dans notre document (document dont la rédaction paraît dans l'ensemble fort banale), c'est, je crois : d'une part, l'emploi du terme οἱ σύνεδροι (l. 6), pour désigner les membres du Conseil de la cité ; de l'autre, la présence du mot [πρ]οξενίαι (l. 2) en tête du texte ; enfin, la formule καὶ λέγ[ων καὶ πράττων ἀεὶ τὸ συμφέρον[1]] (l. 4), formule très ordinaire et par elle-même très peu caractéristique, mais qui cependant ne se rencontre pas en tous pays. Or, j'observe : 1° qu'à partir, soit de la fin du IIIe, soit du début du IIe siècle[2], dans toutes ou dans presque toutes les villes de Béotie, les dénominations de συνέδριον et de σύνεδρος s'étaient substituées, au moins occasionnellement, à celles de βουλή et de βουλευτής[3] ; 2° que le mot προξενία se trouve placé en apposition, non pas toujours, mais quelquefois, au début des décrets de proxénie, à Tanagra[4], à Akraiphia[5], et dans une autre ville encore que je nommerai tout à l'heure ; 3° qu'enfin un décret de proxénie de Lébadée[6] nous offre un exemple certain de la formule : καὶ λέγων καὶ πράττων κτλ. — Ainsi, sur le premier point en discussion, nous ne saurions donner cause gagnée à M. Dittenberger.

La seconde raison dont il s'autorise est la suivante : notre décret est rédigé dans la langue commune, alors que les décrets de Tanagra qui l'accompagnent sur le marbre et qui remontent

1. La restitution que je propose ici n'est qu'approximative ; aux participes λέγων καὶ πράττων on peut préférer le présent de l'indicatif, et τὰ συμφέροντα à τὸ συμφέρον.

2. L'un des plus anciens exemples de ce changement d'appellation, peut-être le plus ancien, nous est fourni par les deux inscriptions d'Akraiphia, *IG*, VII, 4130, 4131, qui sont antérieures à l'année 171 et peuvent remonter notablement plus haut, ainsi que je l'établirai prochainement. La date que je leur avais attribuée autrefois et qu'a adoptée M. Dittenberger est fausse.

3. [Cf. p. 66 et 291].

4. *IG*, VII, 512, 513, 522, 529 ; [*SEG*, II, 184 : Προξενία κεκυρωμένη].

5. *IG*, VII, 2708.

6. *IG*, VII, 3059.

à la même époque présentent d'un bout à l'autre une rédaction en dialecte béotien. Tout le monde jugera sans doute que cet argument n'a qu'une valeur bien contestable. Au fond, M. Dittenberger raisonne sur un postulat. Il admet implicitement que l'usage épichorique a duré un temps égal dans toutes les cités béotiennes, en sorte que telle d'entre elles devait nécessairement l'employer quand telle autre l'employait encore. Rien n'est moins vraisemblable, *a priori*, qu'une pareille hypothèse, et rien n'est moins justifié par les faits. Dans la réalité, les choses se sont passées fort différemment. Nous avons la preuve assurée que le dialecte béotien n'est pas tombé en désuétude partout en même temps et n'a pas disparu d'un seul coup, mais, tout au contraire, qu'ici il s'est maintenu plus longtemps, tandis que là il a disparu plus vite[1]. Par exemple, nous savons que les Thespiens avaient déjà adopté la κοινή, alors que les Orchoméniens demeuraient fidèles à l'idiome national[2]. A quoi il convient d'ajouter encore que plusieurs cités ont, pendant un certain temps, fait simultanément usage tantôt d'un langage, tantôt d'un autre, employant, suivant l'occasion et sans règle, soit le dialecte, soit la κοινή, dans leurs documents officiels[3]. On voit assez par là qu'on ne doit pas attacher beaucoup d'importance à la 56
seconde observation de M. Dittenberger et qu'elle ne permet aucune conclusion. Le fait que notre décret est écrit en langue vulgaire ne prouve rien contre la possibilité de son origine béotienne[4].

Au surplus, c'est chose singulière que M. Dittenberger ne se soit pas souvenu qu'il existe une ville de Béotie, ou tout au moins une ville annexée pendant fort longtemps à la Béotie, dont la population n'a jamais parlé le dialecte béotien et où nous voyons, de fort bonne heure et sans transition, la langue

1. [Cf. M. Buttenwieser, *Indogerman. Forschungen* 28 (1911), *Die Rezeption der Koine im böotischen Dialekte*, pp. 16-106].

2. Foucart, *BCH*, IV, 23-24.

3. Tel est le cas à Akraiphia. Les inscriptions *IG*, VII, 4130, 4131 sont, comme je le démontrerai ailleurs, bien antérieures à l'inscription n. 4137 : cependant les deux premières sont écrites en κοινή et la dernière en dialecte. A Thespies même, il est vraisemblable que l'inscription découverte par M. Jamot, qui a fait tout à l'heure l'objet d'une longue étude [pp. 99-120], est à peu près contemporaine de l'inscription n. 3172, VI A : or, d'une part il est fait usage du dialecte, et de l'autre, de la κοινή.

4. [Cf. maintenant un décret de Tanagra rédigé en κοινή : *SEG*, II, 184 ; cf. aussi *IG*, VII, 20].

attique remplacer l'ancien dialecte d'Érétrie : je veux naturellement parler de la ville d'Oropos. Toute voisine de Tanagra, elle entretenait certainement avec elle des rapports assidus et les habitants des deux cités étaient à même de se rendre de mutuels et de continuels services. Si l'on tient compte de cette remarque et si l'on observe aussi : qu'un grand nombre de textes épigraphiques qualifient de σύνεδροι les membres du Conseil d'Oropos ; que, dans les décrets de proxénie de cette ville, la phrase καὶ λέγων καὶ πράττων κτλ., est de style courant et sans cesse répétée ; que, de plus, le mot προξενία s'y trouve parfois[1] placé en premier rang comme dans l'inscription qui nous occupe, peut-être sera-t-on fort tenté d'attribuer celle-ci à la cité d'Oropos. En fait, restituée ainsi qu'on va voir, il me semble qu'elle pourrait prendre place, sans causer le moindre étonnement ni choquer par aucun disparate, dans la riche série des actes de proxénie trouvés à Oropos[2] :

57 Ἀντί[γραφον τῶ παρ Ὡρωπίων(?) ψαφίσματος. Πρ-]
οξενίαι· [Δ]ι[οπείθης(?)..... εἶπεν· ἐπειδὴ .....]
ατος Δάμων[ος ἐμ παντὶ καιρῶι αὑτὸν χρήσιμον παρεχόμεν]-
ος, ἀνὴρ καλὸς [καὶ εὔνους ὑπάρχει καὶ διατελεῖ τῆι πόλ]-
5 ει ἡμῶν καὶ λέγ[ων καὶ πράττων ἀεὶ τὸ συμφέρον· δεδόχθαι τ]-
οῖς συνέδροις κα[ὶ τῶι δήμωι πρόξενον εἶναι εὐ-]
εργέτην τῆς [πόλεως Ὡρωπίων(?) .....ατον Δάμωνος Ταναγρ]-
[α]ῖον αὐτὸν καὶ ἐ[γγόνους καὶ εἶναι ἀσφάλειαν καὶ ἀσυλίαν αὐτ]-
ῶι κατὰ γῆν καὶ κ[ατὰ θάλατταν καὶ πολέμου καὶ εἰρήνης κα]-
10 ὶ τἆλλα φιλ[άνθρωπα καθάπερ καὶ τοῖς ἄλλοις προξένοις καὶ εὐ]-
[ε]ργέταις [τῆς πόλεως γέγραπται].

Je suis, du reste, loin de prétendre que le document soit originaire de la ville d'Oropos ; j'observe seulement qu'il en

1. Comp. *IG*, VII, 4262.

2. Je dois cependant faire observer qu'à Oropos la proposition infinitive πρόξενον εἶναι καὶ εὐεργέτην κτλ. suit toujours, à ma connaissance, le nom du proxène, au lieu qu'ici elle le précéderait. Comme, au contraire, à Tanagra, le nom du proxène vient toujours le dernier, on pourrait admettre que cette différence de rédaction est due au lapicide tanagréen. — La formule τἆλλα φιλάνθρωπα, que j'ai rétablie à la l. 10, est rare à Oropos, mais on en a pourtant des exemples : voy. *IG*, VII, 379. De même, l'indication des privilèges dévolus au proxène peut être réduite simplement à la mention de l'ἀσυλία et de l'ἀσφάλεια, comme c'est ici le cas : voy. *IG*, VII, 378. — Les suppléments des l. 3 et 4 sont naturellement assez incertains ; ils rappellent de fort près des formules qui se rencontrent dans l'épigraphie oropienne.

peut fort bien être originaire, comme aussi de toute autre ville béotienne (Tanagra exceptée)[1] ; et qu'ainsi la négation trop catégorique de M. Dittenberger a besoin d'être amendée par de fortes réserves.

1. [Conclusions adoptées par E. Ziebarth, *Bursian's Jahresbericht*, 184 (1922), 133 ; H. Swoboda, *Zwei Kapitel zum gr. Bundesrecht* (*Sitz. ber. Ak. Wien* 199, 2 ; 1924), 18. Restitué comme un décret de Tanagra par B. Leonardos, Ἀρχ. Ἐφ. 1919, 61-62 (*SEG*, I, 134), qui n'a pas connu le mémoire ci-dessus ; sa restitution προξενία κεκ[υρωμένη], l. 2, ne semble pas confirmée par l'estampage].

VI

OBSERVATIONS SUR UNE INSCRIPTION DE LÉBADEIA[1]

(Planche III)

Dans un récent voyage à Lébadeia, je me suis appliqué à 469
revoir de près la grande inscription, éditée en 1901 par M. W. Vollgraff[2], qui contient, entre autres documents, l'ἀπολογία d'un agonothète des *Basileia*. Si satisfaisante qu'en ait été la première publication, l'importance de ce document, l'un des plus considérables qu'on ait découverts en Béotie, explique assez que je me sois imposé ce soin.

A la vérité, la révision que j'ai faite de la face de la stèle (A, Vollgr.) et de la tranche droite (B, Vollgr.) ne m'a fourni qu'un petit nombre de corrections, et d'un faible intérêt[3].

a) L. 1 : je crois lire sur la pierre νος Ἐπ[ι]δάμνιος. — L. 3 : [Δη]μητρίου. — L. 17 : Διοσκουρίδης. — L. 23 : χαλκοῦ σξ ἀττικοῦ. — L. 24 : αὐτῶν εἰς. — L. 25-26 : οὐκ ἀπελό[γισα μισθὸν] ο[ὔ]τε ὑπηρέταις οὔτε ὑπογραμματεῖ, Vollgr. (cf. p. 374 et note 4). La pierre porte οὐκ ἀπελογισαμ.. δὲ οὔτε κτλ. ; d'où la restitution οὐκ ἀπελογισάμ[ην] δὲ οὔτε κτλ. Le sens de cette phrase, un peu trop elliptique, doit être celui qu'indique Vollgraff : « Je n'ai pas porté en compte (de rétribution) pour les serviteurs ni pour le sous-secrétaire. » On ne saurait évidemment faire de ὑπηρέταις et de ὑπογραμματεῖ les compléments de ἀπελογισάμην : comment l'agonothète aurait-il eu des comptes à rendre à ces subalternes ? aussi bien, le verbe ἀπολογίζεσθαι paraît toujours, en Béotie, se construire avec la préposition πρός (cf. *Rev. Él. gr.*, 1899, p. 70, l. 23, 26, 32 ; *IG*, VII,

1. [*BCH*, 1906, 469-481].
2. *BCH*, XXV (1901), p. 365 et suiv., n. 19 et 20.
3. [Cf. Pappadakis, Ἐκ Βοιωτίας, Ἀρχ. Δελτ. (1923), 239 sqq., 256].

3172, l. 139-140 ; 4131, l. 36-37 ; 4139, l. 30 ; *BCH*, 1897, p. 555, l. 10). — L. 28 : ἀπ̣[ο]λο[γιῶ]ν, Vollgr. Cette lecture est très douteuse ; elle s'accorde mal avec les traces de lettres conservées sur la pierre ; mais ces traces sont elles-mêmes si faibles que je n'en ai rien pu tirer. — Même ligne : τὴν ἐνκόλαψιν. — L. 31 : παρέδ[ω]κα τῶι μετ' [ἐμαυ]τὸν κτλ. — L. 34, à la fin : ρκε. — L. 37 : après un vide de six lettres environ, ντατελη (ΠΑ.ΞΛΗ, Vollgr.). Peut-être faut-il restituer : ἐκλήρωσα περὶ τῆς ἀγ[ωνοθεσίας τῶν | Βασιλείω]ν τὰ τέλη, τό τε Θεσπιέ[ω]ν καὶ Πλατα[ιέων]. Je ne sais d'ailleurs quel sens précis attribuer ici au mot τέλος ; cf. *IG*, VII, 1764, l. 8 ; 2871, l. 17 : passages où le même mot (Θεσπιέων τὸ τέλος) reste pareillement sans explication. [De même dans Pappadakis, *loc. cit.* 228 : à Thisbé, dédicace de τὸ ἄγειμα κὴ τὺ πελταφόρη κὴ τὺ ἐπίλεκτυ κὴ τὺ φαρετρῖτη κὴ τὺ σφενδονᾶτη Κορωνείων τῶ τέλεος νικάσαντες τὰ Παμβοιώτια (*SEG*, III, 354) ; cf. sur le sens, pp. 232-233].

b) L. 1 : λος Δ[ίω]νος, Vollgr. ; après le Δ, il semble qu'il y ait place pour trois lettres ; peut-être : λος Δ[άμω]νος. — L. 7 : υκος Κρίτωνος. — L. 18 : au lieu de [Π]ραξί[τ]ης, Vollgr., restituer [Π]ραξί[λλ]ης ; cf. *IG*, VII, 3191, 4127, 4147, 4148. — L. 26 : Φρασισθένης. Ad. Wilhelm (*Jahresh.*, 1900, p. 53) avait déjà retrouvé la vraie forme du nom, au lieu de [Ἡ]βασισθένης proposé par Dittenberger d'après Lolling. — L. 28 : Λύκων Ἱππάρχου, Vollgr. L'examen de la pierre confirme absolument la lecture de Lolling : Λύκων Τιμάρχου.

En revanche, l'étude de la tranche gauche (C, Vollgr.)
470 m'a conduit à d'intéressants résultats. L'hypothèse de M. Th. Homolle[1], selon laquelle l'inscription rangée à part et classée par M. Vollgraff sous le n° 20 devait former la partie supérieure de cette tranche, a été confirmée de tous points. Entre les deux morceaux, il ne manque que l'épaisseur d'une ligne. Je donne ci-après l'ensemble du texte gravé sur le côté gauche de la stèle ; pour les l. 1-13, mes restitutions, comme on le verra tout de suite, diffèrent sensiblement de celles de M. Vollgraff ; celles des lignes suivantes sont le plus souvent conformes à celles de M. Homolle[2] :

1. *BCH*, XXV (1901), p. 376, note 1.

2. *Notes critiques.* — L. 4, 8, 11-12 : les restitutions [ἤγαγεν], ἤγαγε[ν], [ἤγαγ]εν ne peuvent faire doute ; cf. *IG*, VII, 3498 (inventaire de l'Amphiaraeion), l. 26, 32, 56, 58, 60, 61 (ταῦτα ἤγαγον), 62, 67, 68, 69. — L. 6-7 :

— — — — — — —
ἄλ[λην (nom du donateur)],
ἀγωνο[θετοῦντος — —]
ιμήδους [ethnique],
ὁλκὴ ρϐ, [ἤγαγεν]
ρ· ἄλλην [nom du donateur],
ἀγωνοθετ[οῦντος — —]
αινέτου Κο[ρωνέως, ὁλ-]
κὴ ρ, ἤγαγε[ν (chiffre)· ἄλ-]
λην<ην> Βοιωτο[ῦ, ἀγωνοθ-]

['Επ]αινέτου, Vollgr. Mais on peut suppléer tout aussi bien [Κλε]αινέτου, [Ξεν]αινέτου, [Σοφ]αινέτου. — L. 9 : λινην, Vollgr. La pierre porte ληνην ; la syllabe finale <ην> a été répétée par erreur. Même ligne : Βοιωτο[ῖς], Vollgr., restitution inadmissible. Le nom propre Βοιωτός est connu ; cf. *IG*, VII, 1757 (Thespies), l. 13 ; 3498 (inv. de l'Amphiaraeion), l. 25. — L. 10 : 'Ον[ασίμου], Vollgr. Mais cette restitution est tout à fait arbitraire, et l'identification avec l'archonte fédéral Onasimos ne l'est pas moins. — L. 15-17 : à la suite du ϙ, peut-être se trouvait-il un autre sigle (γ ?), effacé maintenant par l'usure de la pierre. — L. 18 : ϙ, Vollgr. On lit ϙγ. — L. 21 : βφϙδε, Vollgr. Lire βφϙδϛ. — L. 23 : μαζονόμ[ιον], Vollgr. Le mot μαζόνομον (μασζόνομον) se trouve deux fois dans l'inventaire de l'Amphiaraeion : *IG*, VII, 3498, l. 8, 50 ; cf. Br. Keil, *Hermes*, XXV, p. 602. — L. 25 : la restitution Καφισ[ίου], déjà proposée par Vollgraff, est vraisemblable ; mais je ne sais sur quoi se fonde Vollgraff pour identifier ce personnage avec l'archonte fédéral du même nom. — L. 26 : [σεε], Vollgr. ; mais le calcul rend nécessaire la restitution [σεϛ]. — L. 36 : προρπρ —, Vollgr. L'examen de la pierre confirme la conjecture de M. Homolle : προστιμ —. M. Homolle hésite entre les deux restitutions προστίμ[ωι] et προστιμ[ήσει]. L'espace manque pour προστιμ[ήσει] ; j'écris donc τ[ῶι] — προστίμ[ωι] ; à la l. 38, le mot ταύτην doit se rapporter à τὴν ζημίαν (cf. l. 29, 44, 58) sous-entendu. — L. 10 : ευκριτας, Vollgr. ; ει' κριτάς ou ἐ[πι]κριτάς, Hom. La pierre porte ἐνκριτάς. [A la fin : ἐνεκρί]θη ou ἐπεκρί]θη, Pappad.]. — L. 42-43 : [ἐξετασθεί]σης, Hom. — L. 44-47 : [οἱ ἀ]πὸ τῶν πόλ[εων γε]γονότες ἐ[πικριταὶ] ou ἐ[πιμεληταὶ] τῶν Βασιλ[είων], Hom. La restitution que je propose est, comme je l'indiquerai plus loin, fondée sur la comparaison avec des inscriptions analogues. — L. 48 : δοῦναι χρόν[ον], Hom. Mais la l. 47 ne peut se terminer avec Βασιλ[είων]. La restitution [προσ]δοῦναι m'est suggérée par une inscription d'Orchomène (*IG*, VII, 3171, l. 36 et suiv.) : εἶμεν ποτιδεδόμενον χρόνον Εὐβώλυ ἐπινομίας Φέτια πέτταρα. — L. 48-49 : ρονοποις, Vollgr. La vraie leçon a été retrouvée par Th. Homolle ; sur la pierre, on lit clairement ρονομ..ς. — L. 68 : λβε, Vollgr. Lire λβϛ. — L. 70 : la restitution τὸ λογευ[θὲν] est de Vollgraff, qui lui préfère à tort τὸ λόγευ[μα] (p. 372). Les mots ἐκ τοῦ ἱππικοῦ (cf. A, l. 23) n'ont pas été bien entendus par le premier éditeur, qui suppose (p. 372) qu'ils désignent « un impôt institué au profit de l'ἱππικὸς ἀγών ». C'est de l'ἱππικὸς ἀγών lui-même qu'il est ici question (sur l'ellipse du substantif ἀγών, cf. Ad. Wilhelm, *Hermes*, 1906, p. 71). Pour le sens des mots τῶν ἐρήμων (cf. A, l. 22 : τῶν ὄντων ἐρήμων), j'accepte provisoirement l'explication de Vollgraff (p. 372), encore qu'elle prête, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, à plus d'une objection. — L. 71 : [τὸ] ἐπιδέκατον δίκης [τῆς] — —. Il s'agit vraisemblablement ici d'une consignation faite par un plaideur, à l'occasion d'un procès soumis au jugement de l'agonothète ; la cause ayant été perdue, la somme consignée est demeurée acquise au juge ; c'est ainsi qu'elle se trouve former une partie du λῆμμα de l'agonothète. Pour l'explication du terme ἐπιδέκατον, cf. U. Wilcken,

ετοῦντος Ὀν[—— Ko ou Χαι-]
ρωνέως, ὁλκὴ [(chiffre), ἤγαγ-]
εν ρα· ἄλλη[ν ἀνε-]
πίγραφον, ὁλκὴ [chiffre]·
ἄλλην ὁλκὴ ϙ·
ἄλλην ὁλκὴ ϙ·
ἄλλην ὁλκὴ ϙ·
ἄλλην ὁλκὴ ϙγ·
ἄλλην ὁλκὴ ϙγ·
αἱ πᾶσαι κε. Κεφ[α-]
λὴ βϙδδ. Ὁλ[κὴ]
πεπυρωμένων
βφλγ. Μαζόνομ[ον]
ἐπιγραφὴν ἔχον [ἀγ-]
ωνοθέτου Καφισ[ίου]
Ὀρχομενίου, ὁλκὴ [σεδ].
Ἡ πᾶσα κεφαλή, ὁλκ[ὴ ε]
τλγ.[1]
Ἐζημίωσα Πλά[τω-]
να Ἀριστοκράτ[ους]
Θηβαῖον τὸν πρὸ [ἐμοῦ]
ἀγωνοθέτην δι[ὰ]
τὸ [μὴ δοῦναι ἐπ' ἐμαυ-]
τοῦ τοὺς ἐκ τ[ῆς ἀγων-]
οθεσίας λόγους τ[ῶι]
ἐκ τοῦ νόμου προστίμ[ωι]
δραχμαῖς μυρία[ις καὶ]
ταύτην εἰσήγαγο[ν ἐν]
τῷ ἱππικ[ῶ]ι ἀγῶν[ι εἰς]
τοὺς ἐνκριτὰς κ[αὶ ἐδό-]
θη ἐπίκριμα τ[ὸ ὑπογε-]
γραμμένον· [εἰσαχθεί-]
σης τῆς κατ[ὰ Πλάτωνος]
ζημίας, ἐπέ[κριναν οἱ ἀ-]
πὸ τῶν πόλ[εων παραγε-]
γονότες ἐ[πὶ τὴν θυσίαν]
τῶν Βασιλ[είων προσ-]
δοῦναι χρόν[ον τοῖς κλη-]
ρονόμ[οι]ς τοῖς [Πλάτωνος]
πρὸς τὸ ἀπολο[γίζεσθαι]
ὑπὲρ τῆς ἀγων[οθεσίας]
τὴν πεντεκαιδεκά[την]
τοῦ Παμβοιωτίου μην[ὸς]
τοῦ ἐπὶ τῆς [Ξ]ενάρχου
ἀγωνοθεσίας· καὶ ἐὰν
μὲν ἀπολογίσωνται,
εἶναι τὴν κατὰ Πλάτωνος
ζημίαν ἠρμένην καὶ ἄκ[υ-]
ρον, ἐὰν δὲ μὴ δῶσι τὰς
ἀπολογίας, κυρίαν εἶναι.
Καραίχου Ἀρχίο[υ] ἄρ-
χοντος, μηνὸς Παμβοιωτ[ί-]
ου πεντεκαιδεκάτῃ· ἀπο-
λογία ἀγωνοθέτου Πλ[ά-]
τωνος τοῦ Ἀριστοκράτ[ους]
Θηβαίου· λῆμμα· τῆς ἱ[π-]
παφέσεως υ καὶ παρὰ
Θηβαίων λϐδ.
[ἐκ] τοῦ ἱππικοῦ τὸ λογευ-
[θὲν] τῶν ἐρήμων ἀττικοῦ
—· [τὸ] ἐπιδέκατον δίκης
[τῆς] — — — — —

471 472

Gr. Ostraka, II, p. 304 (Pap. de Leyde, F, l. 17 et suiv.) : περὶ δὲ [τοῦ ἐπι]δεκάτου τ[ῆς] κρίσ[εως] κτλ. ; C. Fredrich, *Sitz. ber. Berl. Akad.*, 1905, p. 69 (décret de Péparéthos), l. 23-25 : δεδόσθαι δ[ὲ α]ὐτῶι ..... καὶ προ[δ]ικίαν ἄνευ ἐπιδεκάτωγ ; et les passages connus de Pollux (VIII, 38, 39) sur les πρυτανεῖα et la παρακαταβολή.

1 [Pappad, : ′γλγ = 3033].

Il importe de déterminer, aussi exactement que possible, la date de l'inscription.

M. Vollgraff s'y est efforcé ; il attribue le document aux dernières années du IIIe siècle[1] ; et les arguments qu'il allègue 473
sont d'abord propres à faire impression. — Le catalogue agonistique gravé en tête de l'inscription mentionne, comme vainqueur à la course de l'ἄρμα τέλειον, le βασιλεὺς Πτολεμαῖος Φιλοπάτωρ (*a*), l. 18-19) : dans ce souverain, M. Vollgraff, comme il est naturel, pense reconnaître Ptolémée IV (221-203)[2]. D'autre part, il ne doute pas que l'agonothète dont l'ἀπολογία nous a été conservée, Ξέναρχος Σωκράτους Ὑήττιος, ne fasse qu'un avec Xénarchos, fils de Sokratès, pareillement citoyen d'Hyettos, qui sortit de l'éphébie l'année où Dionysios était archonte de la Confédération béotienne[3], et qui devint polémarque quelques années plus tard, sous l'archontat fédéral d'Agatharchidas[4]. — Ces identifications

1. La date qu'il a proposée est acceptée par Strack, *Arch. für Papyrusforsch.*, III, p. 127, n. 2.

2. Je tiens à marquer ici, une fois encore, les dates extrêmes du règne de Ptolémée IV, parce que l'expérience m'a montré que les vieilles erreurs ont la vie dure. J'admire, je l'avoue, que, dans des écrits récents, on s'obstine à placer en 205 ou 204 la mort du roi, alors qu'il résulte si clairement de la lecture de Polybe (fin du l. XIV et début du l. XV ; cf. *Rev. Ét. gr.*, 1900, p. 190, note 2 [ci-dessus, 91, n. 5]) qu'elle tombe à la fin de l'année 203. Le jour précis de cette mort, qui est celui de l'avènement de Ptolémée V Épiphanes, est indiqué par l'inscription de Rosette, dans un passage (l. 47) qui, quoi qu'en ait dit Bouché-Leclercq (*Hist. des Lagides*, I, p. 335, note 2 ; p. 369, note 1 *s. f.*), ne présente aucune obscurité (cf. Dittenberger, *OGI*, 90, n. 135) : c'est le 17 paophi ou 28 novembre (203). Niese (*Gesch. der gr. und maked. Staat.*, II, p. 573 et note 2) et Bouché-Leclercq (*Hist. des Lagides*, I, p. 335-337 ; II, p. 391) accordent — et cette concession est notable — qu'Épiphanes ne parvint au trône que dans les derniers mois de 203 ; mais ils maintiennent, sur la foi de Justin (XXX, 2, 6) et par respect des chiffres inscrits au Canon alexandrin et chez les chronographes, que la mort de son père est plus ancienne d'au moins une année. Cela est tout à fait inconciliable avec les indications qui se tirent du texte de Polybe.

3. *IG*, VII, 2817 (catal. militaire d'Hyettos). Sur l'archontat de Dionysios, cf. *Rev. Ét. gr.*, 1895, p. 183 et suiv. ; 1900, p. 187, note 1 [ci-dessus, 75 et suiv., et 89, n. 1], en y joignant la rectification qu'on trouvera ci-après.

4. *IG*, VII, 2823 (catal. militaire d'Hyettos). Sur l'archontat d'Agatharchidas, cf. *Rev. Ét. gr.*, 1900, p. 196, note 1 [ci-dessus, 97, n. 1].

admises, il s'ensuivrait que l'inscription fut gravée entre 205 et 203 av. J.-C.[1].

Mais je suis, quant à moi, convaincu qu'elle est notablement plus récente.

Cette conviction se fonde, en premier lieu, sur l'examen paléographique du document. L'écriture de l'inscription, très inégale et très irrégulière[2], en dépit des lignes tracées sur la pierre, présente plus d'une particularité caractéristique : les lettres sont ornées à toutes leurs extrémités d'*apices* de grandes dimensions ; le π a les deux hastes toujours égales ; dans le μ, les branches obliques sont remplacées par deux petits arcs de cercle qui dépassent sensiblement les têtes des hastes ; la branche oblique supérieure du σ se prolonge fréquemment au delà de la barre horizontale ; le β et le ρ sont pour l'ordinaire de plus grande taille que les autres lettres. Ce type graphique, dont il existe maint exemple en Béotie, convient beaucoup mieux, soit à la fin du IIe siècle, soit au commencement du Ier qu'à la fin du IIIe. A Lébadeia, notamment, on est assuré qu'il n'était pas encore en usage dans le premier tiers du IIe siècle ; c'est ce que montre tout

1. Vollgraff (p. 370) propose, à la vérité, des dates un peu différentes ; il estime que l'inscription ne peut être ni antérieure à 221, ni postérieure à 216 ; mais c'est en quoi, très assurément, il se trompe. Son erreur vient de ce qu'il maintient à l'archontat fédéral de Dionysios la date que lui avait autrefois assignée Dittenberger : quelques années avant 246. Ainsi que je l'ai montré depuis longtemps, cet archontat se place, non sous le règne de Ptolémée Philadelphe, mais sous celui de Ptolémée Philopator (*Rev. Ét. gr.*, 1895, p. 183 et suiv.; 1900, p. 187, n. 1 [cf. ci-dessus, p. 135, n. 3] ; cf. maintenant Dittenberger, *OGI*, 81, n. 1). C'est d'ailleurs par un lapsus dont je tiens à m'excuser que je lui ai fixé, pour date *maxima*, l'une des deux années 217 (*Rev. Ét. gr.*, 1895, p. 197) ou 218 (*Rev. Ét. gr.*, 1900, p. 187, n. 1) ; Dionysios, comme il résulte d'un décret d'Oropos (*IG*, VII, 298 = *OGI*, 81), ne devint archonte de la Confédération béotienne qu'après le mariage de Philopator avec Arsinoé III, lequel n'est certainement pas antérieur à 215 (encore cette date, proposée par Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides*, I, p. 321, n. 2, est-elle probablement trop ancienne : cf. *BCH*, 1905, p. 320, n. 3). — D'autre part, comme l'a justement observé Vollgraff (p. 370), il est impossible qu'un Romain ait pris part aux jeux Basileia aussi longtemps qu'a duré la seconde guerre de Macédoine, puisque, dans cette guerre, Rome comptait au nombre de ses adversaires les Béotiens, alliés de Philippe V. La mention, parmi les vainqueurs des concours, du Romain...ius, A. f. (*a*) l. 15) oblige donc à reporter la date de l'inscription jusqu'après la paix de Phoinikè (205). En conséquence, si les prémisses d'où est parti Vollgraff sont valables — ce qu'il reste à examiner —, c'est après 205 et avant 203 qu'il faudrait placer la rédaction de notre document.

2. Voir la planche III, qui reproduit les l. 10-38 de l'inscription.

de suite une comparaison avec l'inscription relative au temple de Zeus Basileus[1], qui date de cette époque[2] et dont l'écriture est manifestement plus ancienne.

Les observations qu'on peut faire sur l'orthographe et la langue de l'inscription, comme aussi sur les notations arithmétiques qui s'y rencontrent, s'accordent parfaitement avec ces remarques ; elles tendent toutes à prouver qu'elle est d'un âge relativement récent. J'ai relevé trois omissions de l'iota adscrit (*a)* l. 8 : πωλικῆ ; l. 31 : ἀγωνοθέτῃ ; *c)* l. 63 : πεντεκαιδεκάτῃ), alors qu'il ne s'en rencontre pas dans le cahier des charges du temple de Zeus Basileus. A la l. 15 du catalogue agonistique, où se trouve nommé le Romain . . .ιος Λευκίου υἱός, on notera la présence du mot υἱός : il est connu que cette traduction du latin *filius* n'apparaît que tardivement dans les textes lapidaires, longtemps après les premiers contacts entre Rome et la Grèce[3]. Enfin, les chiffres sont exprimés dans l'inscription, non au moyen des sigles épichoriques, non au moyen des sigles attiques[4], mais par les lettres de l'alphabet[5], procédé qui, des trois, est, comme on sait, le plus moderne. M. Dittenberger estime qu'en 476
Béotie il n'est guère entré dans l'usage avant le commencement du Ier siècle[6].

Dans la baraque obscure et encombrée qui porte, à Lébadeia, le nom de musée, j'ai découvert un menu fragment d'inscription[7], qui a appartenu incontestablement, comme l'attestent la nature du marbre et le caractère de l'écriture, au monument étudié par M. Vollgraff. On y lit[8] :

1. *IG*, VII, 3073 (= *Sylloge*², 540), 3074, 3075, 3076 ; *BCH*, XX (1896), p. 318 suiv. ; *Ath. Mitt.*, XXII (1897), p. 179.

2. Entre 175 et 171. Cf. Fabricius, *De archit. graeca*, p. 15 ; Ad. Wilhelm, *Ath. Mitt.*, 1897, p. 181.

3. Cf. Dittenberger, ap. *IG*, VII, 4147.

4. Cette notation est encore celle qui est usitée dans l'ἀπολογία de l'hipparque thébain Pompidès (*IG*, VII, 2426).

5. Le même système est adopté dans l'inventaire de l'Amphiaraeion déjà cité plus haut (*IG*, VII, 3498 ; Br. Keil, *Hermes*, XXV (1890), p. 609 et suiv.) ; cf. *IG*, VII, 2424. Sur le sigle § (*c)*, l. 21 ; 68), qui représente le triobole, cf. Br. Keil, *art. cité*, p. 610, 614-615 ; Ad. Wilhelm, *Ath. Mitt.*, XXIII (1898), p. 430. Sur l'emploi du ♀, Br. Keil, *ibid.*, p. 608-609.

6. *IG*, VII, 2426, p. 417.

7. Haut., 0,085 ; larg., 0,06.

8. [Petit fragment d'une longue inscription publiée par Pappadakis, *loc. cit.* 239 sqq. ; *SEG*, III, 367].

— Ποπλι[ο] —
— [γ]ραμματ —
— [Πα]μβοιω[τ]ι — ou [ἐ]μ Βοιω[τ]ία[ι] —
— [ἡγων]οθέτηκε[ν] —
— [ἀγωνοθ]ετησαντ —
— — — —

Ce qui donne quelque intérêt à ce débris, c'est la mention, à la première ligne, d'un personnage romain, Πόπλιος[1]. Déjà, comme je l'ai rappelé tout à l'heure, le vainqueur à la course du κέλης τέλειος (*a*) l. 15) était de nationalité romaine. Or, je demande s'il est bien croyable qu'entre 205 et 203, avant la fin de la seconde guerre punique, deux Romains[2] soient demeurés ou soient venus en Béotie, pour prendre part aux jeux qu'on y célébrait.

477 M. Vollgraff a justement rapproché du document qu'il a publié l'ἀπολογία bien connue de l'hipparque thébain Pompidès[3], — texte qui n'est pas antérieur au IIe siècle[4]. Mais l'analogie est beaucoup plus frappante encore entre ce document et deux inscriptions découvertes dans le sanctuaire d'Apollon Ptoïos, l'une par moi-même, en 1885[5], l'autre par MM. Mendel et Bizard, en 1903[6]. Ces deux inscriptions sont relatives à la célébration de la fête pentétérique des Ptoïa. Par le dispositif et la rédaction, elles présentent une exacte similitude avec celle de Lébadeia : on y trouve,

1. Il se pourrait agir, à la vérité, d'un Grec portant un prénom romain (cf. *IG*, VII, 1666, l. 9). La conclusion demeurerait la même dans sa généralité, et le fait serait un argument excellent à l'appui de la thèse que je soutiens. Qui croira, en effet, que l'usage des prénoms romains se fût répandu en Grèce dès la fin du IIIe siècle ?

2. De quelle façon et à quel titre Πόπλιος fut-il mêlé à la célébration des Basileia, c'est évidemment ce qu'il nous est impossible de conjecturer. La seule chose qui semble sûre, c'est qu'il n'était point l'un des vainqueurs des concours, car le fragment où se lit son nom ne provient certainement pas du catalogue agonistique gravé au commencement de l'inscription. Il y aurait, partant, grande témérité à le vouloir identifier avec ...ιος Λευκίου υἱὸς Ῥωμαῖος (*a*), l. 15).

3. *IG*, VII, 2426.

4. Les observations de Dittenberger me paraissent, à cet égard, tout à fait concluantes.

5. *IG*, VII, 4149.

6. Cette inscription, encore inédite, sera prochainement publiée. [L. Bizard, *BCH*, 1920, 251 sqq.].

en effet, un catalogue des vainqueurs aux divers ἀγῶνες[1] ; puis, la liste des délégués envoyés aux Ptoïa par plusieurs villes de Béotie, pour participer, en leur nom, à la panégyrie[2] ; enfin, les comptes de l'agonothète et l'exposé, fait par lui-même, de sa gestion[3]. Il faut noter encore un trait commun à l'inscription de Lébadeia et à l'inscription trouvée en 1903 au Ptoïon : ce sont les seuls textes lapidaires où mention soit faite de la ville — non identifiée jusqu'à ce jour — de Βουμελιταία[4]. Or, les deux monuments du Ptoïon sont datés avec une suffisante précision : ils sont contemporains des catalogues agonistiques des Ἀμφιάραια et des Χαριτήσια (*IG*, VII, 417-420 ; 3196-3197) et, partant, doivent se placer, soit tout à la fin du IIe siècle, soit dans les premières années du Ier[5]. C'est 478

1. Dans l'inscr. *IG*, VII, 4149, le catalogue agonistique se termine avec la première ligne ; il faut lire là, comme me l'a appris la revision de l'estampage : — —τρου Ταρσεύς ; c'est le nom du κιθαρῳδός ; j'indiquerai plus loin comment il convient de le restituer.

2. *IG*, VII, 4149, l. 2 et suiv. : συνέθυσαν δὲ καὶ οἱ ἐξαποσταλέντες ὑπὸ τῶν πόλεων κτλ. ; inscr. inédite du Ptoïon, l. 25 et suiv. : πόλεις αἵδε συνέθυσαν. Les délégués doivent d'abord s'associer au sacrifice (συνθύειν) par où s'ouvre la fête ; ainsi se trouve justifiée ma restitution des l. 11-14 de l'inscription de Lébadeia (tranche gauche, *c)*) : ἐπ[έκριναν οἱ ἀ]πὸ τῶν πόλ[εων παραγε]γονότες ἐ[πὶ τὴν θυσίαν] τῶν Βασιλ[είων]. Cf. *Sylloge*[2], 654, l. 15 (Hermioné) ; *I. v. Magn.*, 32, l. 30 ; 35, l. 25, etc. ; J. C. Anderson, *Ann. Brit. School*, 1897, p. 109. — Si, dans l'inscription de Lébadeia, la liste des délégués, au lieu de faire immédiatement suite au catalogue agonistique, comme c'est le cas dans les inscriptions du Ptoïon, a été reportée sur la tranche droite de la stèle, la raison en est simple : l'ἀπολογία de l'agonothète étant fort longue, il était nécessaire qu'une place étendue lui fût réservée sur la face du monument ; elle n'eût point tenu sur les tranches, tandis que la liste des délégués pouvait être commodément gravée sur l'une de celles-ci.

3. *IG*, VII, 4149, l. 17 et suiv. ; inscr. inédite du Ptoïon, l. 36 et suiv.

4. Inscr. de Lébadeia, *b)*, l. 23-24 (Βουμελιταιεῖς) ; inscr. inédite du Ptoïon, [*BCH*, 1920, 252] l. 34 (Βουμελιτιεῖς). Je dois faire observer que Dittenberger (ap. *IG*, VII, 3078), Vollgraff (*BCH*, 1901, p. 373) et Beloch (*Gr. Gesch.*, III, 2, p. 360) se méprennent, lorsqu'ils affirment que Βουμελιταία n'est connue que par l'épigraphie. La même ville (sous le nom de Βουμελιττά) figure dans le *Synecdemos* de Hiéroklès, 645, 1 (p. 8, Burckhardt), où elle est nommée entre Anthédon et Thespies. [Sur la région où se trouvait la ville, voir W. A. Oldfather, *Am. Journ. Arch.* 1916, 154 sqq. ; G. Klaffenbach, *Sitzungsber. Akad. Berl.* 1935, 707, n. 1. Arbitrage sur les frontières de Halai et de Boumelitaia : *Fouilles de Delphes*, III 1, 362 ; cf. *BCH*, 1929, 156-160].

5. Pour la date de l'inscription *IG*, VII, 4149, cf. le commentaire de Dittenberger : Χιόννης Διογειτώνδου, délégué de la ville de Thèbes, se retrouve, en qualité de κωμῳδίας καινῆς ποιητής, dans le catalogue des Amphiaraia *IG*, VII, 420, l. 34. D'autre part, à la première ligne de *IG*, VII, 4149, je ne doute pas qu'il ne faille restituer [Ἡρακλείδης Ἀντιπά]τρου

la même date qu'il convient, je crois, d'assigner à l'inscription de Lébadeia[1].

Cela semble contredit, on se le rappelle, par la présence, dans cette inscription, de Ξέναρχος Σωκράτους. Mais l'identification, proposée par M. Vollgraff, de l'agonothète des *Basileia* avec le conscrit et le polémarque des catalogues
479 militaires d'Hyettos (*IG*, VII, 2817 ; 2823) n'est rien moins qu'assurée. En Béotie comme dans les autres pays grecs, les mêmes noms étaient héréditaires dans les mêmes familles[2], en sorte que l'on ne voit pas pourquoi le polémarque du catalogue 2823 n'aurait pas été l'aïeul de notre agonothète. Aussi bien, voici une autre homonymie, dont M. Vollgraff ne s'est point avisé et qui pourtant est très digne d'attention : dans l'inscription de Lébadeia, le second rhabdophore d'Akraiphiai s'appelle Μνάσαρχος Χαρίτωνος (*b)* l. 22) ; en tête d'un catalogue agonistique des Pamboiotia[3], lequel, sans

Ταρσεὺς (κιθαρῳδός) ; cf. *IG*, VII, 420, l. 22. — Trois des vainqueurs nommés dans l'inscription inédite du Ptoïon (le κῆρυξ, l'αὐλητής et l'αὐλῳδός) réapparaissent dans les catalogues des Amphiaraia, *IG*, VII, 418 et 419, et dans ceux des Χαριτήσια, *IG*, VII, 3196 et 3197. Le σαλπιστής est probablement le frère du σαλπιστὴς Φιλόαρνος Μελανθίου Θεσσαλεὺς ἀπὸ Κιερίου, nommé dans le catalogue des Mouseia de Thespies, *IG*, VII, 1760 ; on sait que ce catalogue est contemporain de ceux des Amphiaraia.

1. Dittenberger (ap. *IG*, VII, 3078, p. 559), sur le vu du court fragment qu'il tenait de Lolling, arrivait à la même conclusion ; Beloch (*Gr. Gesch.*, III 2, p. 359) propose aussi cette date.

2. Notre inscription même en fournit la preuve. On y trouve nommés : Μελησίας Ἀντιγένους Λεβ(α)δεύς (*a)*, l. 32) : cf. Ἀντιγένης Μελησίου Λεβαδεύς (*IG*, VII, 4149, l. 10) ; Δημαίνετος Ἀθανίου Λεβαδεύς (*a)*, l. 33) : cf. Ἀθανίας Δημαινέτου (*IG*, VII, 3059, l. 3 ; Lébadeia) ; Λυσίθεος Καφισοτίμου Ἀκραιφιεύς (*b)*, l. 19) : cf. Καφισότιμος Λιουσιθίω (*BCH*, 1899, p. 200, n. VIII, l. 3 ; Akraiphiai ; cf. *Rev. Ét. gr.*, 1900, p. 195 [ci-dessus, 96]) ; [Χ]αρίτων Θεομνήστου Ἀκραιφιεύς (*b)*, l. 17) et [Θ]εόμνηστος Χαρίτωνος Ἀκραιφιεύς (*b)*, l. 21) sont le père et le fils.

3. *IG*, VII, 2871. Il est assez longuement parlé de cette inscription dans l'art. *Pamboiotia* du *Dict. des Antiquités* (p. 295-296). De l'examen de cet unique catalogue — c'est le seul que nous possédions pour les Pamboiotia —, l'auteur de l'article conclut que « les Pamboiotia n'ont *jamais* été qu'une fête régionale ». « Tous les vainqueurs, ajoute-t-il, dont les noms nous sont conservés sont des Béotiens ». Ce sont là des affirmations généreuses, qui manquent un peu de solidité. Il faudrait plus d'*un* texte (lequel est d'époque très tardive), pour proclamer que les jeux de Koronée — différant en cela de tous les autres grands jeux béotiens — n'attiraient point de concurrents étrangers au pays ; aussi bien, il se trouve que, dans ce catalogue même, où « tous les vainqueurs sont » ou doivent être « des Béotiens », figure, à la l. 14, le Romain A. Castricius. [Sur ces fêtes, cf. Pappadakis, *loc. cit.* 228 sqq.].

conteste possible, remonte au Ier siècle, on trouve un Μνάσαρχος Χαρίτωνος, citoyen d'Akraiphiai, investi des doubles fonctions de γραμματεὺς τῶν ναοποιῶν et d'ἐπιμελητὴς τῆς πανηγύρεως[1]. J'accorde volontiers que l'identité des deux Mnasarchos n'est pas plus certaine que celle des deux Xénar- 480
chos, mais on me concédera en revanche qu'elle ne l'est pas moins ; *a priori*, il n'existe point de motif de préférer l'une à l'autre : dès lors, l'un des deux arguments sur lesquels M. Vollgraff fonde sa chronologie se trouve perdre toute sa force. Et peut-être sera-t-il permis d'ajouter que l'identification des deux Mnasarchos a au moins ceci pour elle qu'elle s'accorde parfaitement avec toutes nos précédentes observations[2].

Reste la mention, embarrassante à première vue, du roi « Ptolémée Philopator » (*a)* l. 19). Mais il faut faire réflexion qu'il n'y a point nécessité que ce nom désigne Ptolémée IV : il se peut agir, soit de ce Ptolémée (IX) νέος Φιλοπάτωρ, dont les papyrus et les inscriptions ont révélé l'existence[3], soit de Ptolémée XIII Φιλοπάτωρ καὶ Φιλάδελφος. L'omission de l'épithète νέος, dans le premier cas, des mots καὶ Φιλάδελφος, dans le second, ne saurait surprendre, l'inscription ayant été gravée hors de l'Égypte ; on devrait d'autant moins s'en scandaliser que des omissions toutes semblables se

1. *IG*, VII, 2871, l. 2-4 : γραμματεύοντος τῶν ναοποιῶν Μνασάρχου τοῦ Χαρίτωνος, τοῦ δὲ αὐτοῦ καὶ ἐπιμελητοῦ τῆς πανηγύρεως. — C'est à tort que Dittenberger (*index* de *IG*, VII) a fait de Μνάσαρχος Χαρίτωνος un Koronéen. Il était originaire d'Akraiphiai, et nous comprenons ainsi pourquoi — fait d'abord inexplicable (cf. P. Foucart, *BCH*, 1885, p. 432 ; Dittenberger, ap. *IG*, VII, 2871) — l'archonte d'Akraiphiai est nommé en tête du catalogue.

2. Il vaut la peine de faire remarquer que, dans l'inscription de Lébadeia, le vainqueur de l'ἀπόδασις (*a)*, l. 5) s'appelle — — [K]λεαινέτου Θεσπιεύς. Ne serait-il pas à propos de restituer [Ἀγαθοκλῆς K]λεαινέτου, nom que porte le vainqueur du τελέῳ δίαυλος dans le catalogue des Pamboiotia (l. 16) ? Si la restitution était sûre, il n'y aurait plus à contester ni l'identité des deux Mnasarchos, ni la date de l'inscription de Lébadeia (Ier siècle) ; mais je me hâte de déclarer qu'elle n'est que plausible.

3. Sur ce personnage, passablement énigmatique, la vérité semble avoir été vue par Strack, *Dynastie der Ptolem.*, p. 47 et suiv. ; 177 et suiv. ; *Arch. für Papyrusforsch.*, II, p. 551-552, n. 33. Cf. Niese, *Gesch. der gr. und mak. Staat.*, III, p. 266, note 4 ; P. M. Meyer, *Heerwes.*, p. 93, note 347 ; Laqueur, *Quaest. epigr. et papyrol. sel.*, p. 47 et suiv. ; Dittenberger, *OGI*, 168, n. 48 ; 143, n. 1 ; 144, n. 1. Bouché-Leclercq (*Hist. des Lagides*, II, p. 80-82) soutient toutefois, au sujet du νέος Φιλοπάτωρ, une opinion différente de celle de Strack.

rencontrent même dans des textes égyptiens[1]. La mention
481 de Ptolémée IX obligerait, selon le système le plus généralement admis[2], à placer notre document entre 121 et 116 ; celle de Ptolémée XIII le ferait descendre jusqu'après l'année 80. On ne saurait aboutir à de plus grandes précisions chronologiques, ni choisir entre ces deux périodes ; mais en attribuant à l'une ou à l'autre l'inscription publiée par M. Vollgraff, on satisfera, je crois, aux vraisemblances, au lieu qu'on les heurtait trop fortement en la datant de la fin du IIIe siècle.

1. Pour νέος Φιλοπάτωρ, parfois appelé simplement Φιλοπάτωρ, cf. Strack, *Dynastie*, p. 177, note 1 ; *Papyrus Th. Reinach*, n° 9, l. 5 ; n° 10, l. 5 ; n° 24, l. 7 : l'éditeur fait observer, à la p. 67, que « la formule θεοῦ νέου Φιλοπάτορος, que l'on trouve ailleurs, paraît trop longue pour l'espace disponible » ; il restitue, en conséquence, θεοῦ Φιλοπάτορος. — Pour l'omission des mots καὶ Φιλάδελφος dans la titulature de Ptolémée XIII, cf. Strack, *Dynastie*, p. 208, note 41, *g*.

2. Strack, *Dynastie*, *l. l.*

VII

DÉCRET DE CHÉRONÉE RELATIF A LA PREMIÈRE GUERRE DE MITHRADATES[1]

(Planche IV)

A Michel Rostovzeff.

L'inscription transcrite ci-après, découverte à Delphes, m'a 320
été obligeamment communiquée, en copie et en estampage, par mon ami M. Ém. Bourguet.

A sa copie M. Bourguet a joint les indications suivantes : « N° 4015. 8 septembre 1896 ; dans le mur gauche de l'escalier qui monte de l'opisthodome au théâtre. Marbre bleu grossier, hauteur, 0,44 ; largeur, 0,13 ; épaisseur, 0,22. Lettres de 0,004-0,008[2] ». J'ajoute que les lettres, négligemment gravées, sont plus petites et plus serrées à partir de la l. 11. Les extrémités en sont renflées, mais dépourvues d'*apices* ; l'α a la barre rectiligne ; l'ο est de très faible diamètre ; les deux jambages du π sont égaux ; le φ dépasse la ligne ; la barre médiane de l'ε est parfois isolée de la haste : cette particularité graphique, comme l'a noté Ad. Wilhelm (*Neue Beiträge*, I, 36), n'apparaît qu'au Ier siècle et ne devient fréquente que dans la seconde moitié de ce siècle. Traces de réglage partout visibles. [Photographie des estampages (pris à Delphes en 1932) de deux fragments : Planche IV.]

L'inscription est un décret de Chéronée. A ce titre seul elle serait déjà précieuse : je crois, en effet, qu'on ne possède de cette ville qu'un seul décret (*IG*, VII, 3287), d'une rédaction abrégée, plus quelques misérables débris (*ibid.* 3288-3290). Mais ce qui fait surtout l'intérêt du texte trouvé à Delphes,

1. [*Rev. Ét. gr.* 32 (1919), 320-337].

2. [Détails matériels sur ces fragments dans *Fouilles Delphes*, III 3, p. 143, note 3].

c'est qu'il accroît d'une importante unité la trop courte série des documents originaux relatifs à la guerre de Mithradates[1], et nous apporte sur l'histoire de cette guerre quelques indications nouvelles.

321 Ἔδοξεν τ[οῖς τε ἄρχουσι καὶ συν]εδ̣[ροις καὶ τῶ]ι δήμωι Χαι-
ρωνέω[ν· ἐπειδὴ Ἀμάτοκ]ος[2] Τ[ήρου υἱ]ὸς Θρᾷξ, χιλίαρ-
χος ἱππέ[ων[2], ἀπολειφθεὶς ὑπ]ὸ τοῦ [ἀνθυπάτ]ου[2] Σύλλα εἰς π[α]-
ραχειμασ[ίαν[2] ἐν τῆι πόλει ἡμ]ῶν μεθ' ὧ[ν εἶχ]ε στρατιωτῶν ἱπ-
5 [πέων τε — *c. 10 l.* — τὴ]ν ἀναστροφὴν ἐποιήσατο εὐσχ[ή]-
[μονα[2] κα]ὶ ἄξι[ον[1] παρέσχεν αὐ]τοσαυτὸν[2] ἐπὶ τὴν στρατείαν *vac.*
[*5 l. au max.*] εσα [— *3-4 l.* — καὶ Ῥωμαί]ων[2] συμμαχίας καὶ
τῆς ἡμετέρ[ας][2]
[πό]λεως, ἐμ π[ᾶσι προϊστάμεν]ος τοῦ συμφέροντος ἡμῖν, (ἡμῖν)
τε [καὶ][2]
[τ]οῖς ὑποτετ[αγμένοις αὐτῶι][2] στρατιώταις ἴσον καὶ δίκαιον *vac.*
10 παρασκευάζω[ν αὐτόν, τοῦ δὲ] μηθὲν ἀδίκημα μήτε κατὰ τὴν
π[όλιν μήτε][2]
κατὰ τὴν χώραν [γίνεσθαι προνοού]μενος, καὶ ἀνείργων καὶ ἐπισ-
τ[ρέφων εἴ τις]
ἐπιβάλλοιτο ἀδ[ίκημά τι συντελ]εῖσθαι εἰς ἡμᾶς, πλεῖστον [λόγον
ποιού]-[2]
μενος τοῦ μετ' [εὐταξίας ποιεῖσ]θαι τὴν ἀναστροφὴν ἐπί τ[ε τῶι
συμφέροντι]
ἡμῖν· ὅπως οὖν κ[αὶ ἡ ἡμετέρα πόλ]ις[2] φανερὰ γίνηται τιμῶ[σα
τοὺς ἀγαθοὺς][2]
15 τῶν ἀνδρῶν καὶ [πρὸς αὐτὴν] ὡς ἄριστα διακειμένου[ς· δι' ἃ δὴ
πάντα δε]-
δογμένον εἶναι ἐπ[αινέσαι τὸν ἄν]δρα ἐπὶ τοῖς προγεγραμμέν[οις
εὐεργετήμα]-
σιν πᾶσιν καὶ εἶνα[ι αὐτὸν πρόξ]ενον[2] καὶ εὐεργέτην τῆς πό[λεως
καὶ αὐ]-[2]
τὸν καὶ ἐκγόνους, [στεφανῶσ]αι[2] δὲ αὐτὸν χρυσῶι στεφά[νωι
καὶ εἰκόνι][2]
ἐφ' ἵππου καὶ ἀναγ[ορεῦσαι τὰ]ς[2] δεδομένας αὐτῶι τιμ[ὰς τοὺς
κήρυκας]
20 ἐν τῶι ἀγῶνι τῶ[ν — — —] ὧν (*sic*) τίθησιν ἡ πόλις ἡμ[ῶν
κατ' ἐνιαυτὸν ? καὶ]

1. Ils ont été, comme on sait, réunis par Th. Reinach, *Mithradates Eupator* (trad. Gœtz), 456-475.

2. Restitution due à M. Ém. Bourguet.

εἰς προεδρίαν κα[λέσαι[1] αὐτὸν] κηρύττοντας, ὅτι « ὁ δῆ[μος
Χαιρωνέων ἀρετῆς ἕνε]-
κεν καὶ εὐεργεσ[ίας ἐτίμησ]εν[1] Ἀμάτοκον Τήρου υἱὸ[ν Θρᾷκα
καὶ ἐκάλεσεν εἰς]
τὴν προεδρίαν »· [ἐπιμεληθῆ]ναι δὲ τοὺς ἄρχοντας ὅ[πως ἂν
ἀναγραφῶσιν[1] αἱ τιμαὶ]
αἱ δεδομέναι [Ἀματόκωι ἐ]ν τῶι ἐπιφανεστάτω[ι τόπωι τῆς
ἀγορᾶς ? εἰς στή]-
λην λιθί(ν)ην κα[ὶ διακομι]σθῆ τὸ ἀντίγραφον [— — — — —]
Σαδάλαν καὶ φα[νερὰ ᾖ ἐ]κείνῳ ἡ ἀναστρο[φὴ ἡ πεποιημένη 322
ὑπὸ τοῦ ἀν]-
δρός· καλέσαι δ[ὲ αὐτὸν κ]αὶ ἐπὶ ξένια ἐπὶ τ[ὴν κοινὴν τῆς πόλεως
ἑστίαν],
πέμψαι δὲ καὶ εἰς Δ[ελφοὺς τὸ ἀντίγρ]αφον[1] τοῦ ψηφίσ[ματος
καὶ αἰτήσασθαι τὴν πόλιν]
Δελφῶν δοῦναι τόπ[ον ἐν τῶι ἱερῶι το]ῦ[1] Ἀπόλλωνος ἐ[ν ὧι
σταθήσεται ἡ εἰκὼν ἐπιγραφεῖσα]
Ἀματόκωι Τήρου υ[ἱῶι Θρᾷκι, ἵνα] φανερὰ ᾖ πᾶσι τ[οῖς ἐπι-
γινομένοις ἡ τῆς πόλεως εὐ]-
[χαριστία, ἣν ἔχει κτλ.

A la réserve de trois passages (l. 5, 7, 25), qui feront plus loin l'objet d'observations spéciales, l'ensemble du texte se laisse restituer sans difficulté.

L. 1-2 : ἔδοξεν τ[οῖς τε ἄρχουσι καὶ συν]εδ[ροις καὶ τῶ]ι δήμωι Χαιρωνέω[ν]. Sur ce formulaire, usité en Béotie à l'époque romaine, voir les remarques de H. Swoboda, *Klio*, 1910, 331-333. On le trouve dans deux décrets d'Akraiphiai et dans un décret de Thèbes, appartenant tous trois au Ier siècle de l'empire : δι' ἃ δὴ πάντα ἔδοξεν τοῖς τε ἄρχουσι καὶ συνέδροις καὶ τῷ δήμῳ — (*IG*, VII, 2712, l. 89-90 ; règne de Gaius) ; — δι' ἃ δὴ πάντα δεδογμένον εἶναι τοῖς τε ἄρχουσι καὶ συνέδροις καὶ τῷ δήμῳ — (*IG*, VII, 2713, l. 46-47 ; 67 p. C.) ; — δι' ἃ δεδογμένον εἶναι [τοῖς] τε ἄρχουσι καὶ τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ Θηβαίων (*IG*, VII, 2711, l. 111-112 ; 37 p. C.). Le même libellé se rencontre, au reste, en dehors de la Béotie, par exemple à Pagai, comme le montre le décret de cette ville habilement restitué par Ad. Wilhelm (*Jahreshefte*, 1907, 20 ; cf. 29), l. 38 : ἔδ[οξε τοῖς] ἄρχουσι καὶ συνέδροις τοῖς ἐκ πάντω[ν τ]ῶ ἐτέων[2] καὶ τῷ δάμ[ῳ]. Ce texte, comme l'a prouvé Wilhelm

1. Restitution due à M. Ém. Bourguet.
2. Sur cette addition, cf. Wilhelm, *ibid.*, 29-30.

(*ibid.* 22), date au plus tôt de l'an 67, au plus tard de l'an 59 avant notre ère.

L. 3-4 : On peut hésiter entre ἀποταχθείς, καταλειφθείς, ἀπολειφθείς ; mais les circonstances historiques, comme on le verra plus loin, doivent faire préférer l'un des deux derniers
323 termes. — M. Bourguet a restitué, sans doute avec raison, [ἀνθυπάτ]ου, qui était le vrai titre de Sulla[1]. Pour la tournure μεθ' ὧ[ν εἶχε] στρατιωτῶν ἱπ[πέων τε], comp., par exemple, Diod., XIX, 88, 3 : αὐτὸς δὲ μεθ' ἧς εἶχε δυνάμεως ἀναζεύξας κτλ.

L. 6 : κα]ὶ ἄξι[ον παρέσχεν αὐ]τοσαυτὸν κτλ. Le supplément παρέσχεν est justifié par l'exemple semblable que fournit une inscription de Magnésie du Méandre : *I. von Magnesia*, 89 (décret des Technites dionysiaques), l. 38 : [προ]θύμους ἑαυτοὺς παρέσχον εἰς τὰ συμφέροντα τῆ[ι συνόδωι].

L. 8. La locution προϊστασθαι τοῦ συμφέροντος, τῶν συμφερόντων est connue ; cf. *Sylloge*[2], 276 (Lampsaque), l. 23-24 : ἐπιβάλλειν γὰρ αὐ[τοῖς ἀεὶ προϊσ]τασθαι τῶν τῆι πόλει συμφερόντων — ; 318 (Lété), l. 7 : προϊστάμενος τῶν τε κατὰ κοινὸν πᾶσιν Μακεδόσιν συνφερόντων (rapprocher de ce dernier exemple la formule τὰ κοινῆ τοῖς — συμφέροντα signalée par Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, II, 29-30). A la fin de la ligne, le mot ἡμῖν devait être répété avant τε ; le lapicide ne l'a gravé qu'une fois[2].

L. 9-10 : ἴσον καὶ δίκαιον παρασκευάζω[ν αὐτόν] — ; comp. Diod., XIX, 90, 5 : καὶ κατεσκεύαζεν αὐτὸν ἴσον ἅπασιν — ; *IG*, II[2], 1304, l. 31-32 : πρὸς τοὺς ὑφ' ἑαυτὸν [τετα]γμένους τῶν πολιτῶν ἴσον αὐτὸν παρασκευάζων.

L. 10-11) : De la phrase τοῦ δὲ] μηθὲν ἀδίκημα μήτε κατὰ τὴν π[όλιν μήτε] κατὰ τὴν χώραν [γίνεσθαι προνοού]μενος, on rapprochera les passages suivants d'un décret de Salamine, *IG*, II[2], 225, l. 9-11 : πολλὴν πρόνοιαν ποιούμενος ὅπως ἂν μηθὲν ἀδίκημα γίνηται κατὰ τὴν χώραν — ; l. 14-15 : τὴν πᾶσαν πρόνοιαν ἐποεῖτο τοῦ μηθὲν βλαβερὸν γίνεσθαι περὶ τὴν χώραν — ; cf. aussi *IG*, II[2], 1304, l. 16-18.

L. 11 : Je ne connais pas d'autre exemple épigraphique du verbe ἐπιστρέφειν au sens de « réprimer » ; en revanche, la locution équivalente ἐπιστροφὴν ποιεῖσθαι est d'un usage

1. Cf. W.-H. Waddington, *Fastes*, 41.

2. [Cf. Ad. Wilhelm, *Hermes* 63 (1928), 231 : τοῦ συμφέροντος (sans détermination), ἡμῖν τε καὶ τοῖς ὑποτεταγμένοις κτλ.].

fréquent : cf. Polyb., IV, 4, 8 : ἐπιστροφὴν ποιεῖσθαι τῶν ἀδικημάτων ; *Inscr. Brit. Mus.*, 441 C = *Rev. Ét. anc.*, 1903, 227 (Rhodes), l. 88-90 : εἰ δέ κα — μηδεμίαν ἐπιστροφὰν Ὀλύμπιχος ποιῆται, ἀλλὰ περ[ιο]ρῆι τὰ γινόμενα ἀδικήματα.

L. 12 : Le supplément ἀ[δίκημά τι συντελ]εῖσθαι (ou ἐπιτελ]εῖσθαι) εἰς ἡμᾶς est autorisé par plusieurs exemples. On lit dans le décret d'Hyettos édité par Wilhelm[1], l. 10-11 : καὶ παραφυλάττειν κ[αὶ κωλ]ύειν τοὺς [τ]ὰ ἀδικήματα συντ[ελου]μένους ; et dans le décret d'Halasarna (Kos) publié par R. Herzog[2], l. 7-8 : τός τε ἐνβαλόντας [ἀπελθεῖν μη]θὲν ἐπιτελεσαμένους ἀδίκημα κατᾶς χώρας. La supplique adressée par Φίλιππος Τιμοκράτους Κορίνθιος à Ptolémée XIII et à Cléopatra Tryphaina en faveur du sanctuaire de Théadelphie[3] contient la même locution, l. 39-43 : οὐδενὶ ἐφέσεως οὔσης εἰσδιάζεσθαι εἰς τὰ ἱερὰ οὐδὲ τοὺς ἱερεῖς περισπᾶν οὐδὲ τοὺς αὐτόθι καταφεύγοντας ἐγδιάζεσθαι οὐδ' ἄλλο οὐδὲν ἀδίκημα συντελεῖσθαι. Comp., d'autre part, Polyb., II, 58, 10 : τοῖς μηθὲν ἀσεβὲς ἐπιτελεσαμένοις ; le texte de la Genèse (44, 5) cité par H. Anz (*Dissert. Halens.*, XII (1894), 361) et rapproché par Wilhelm (*Jahreshefte*, 1905, 283) du décret d'Hyettos : πονηρὰ συντετέλεσθε ; Passow-Crönert, *s. v.* ἀδίκημα : συντελεῖσθαι ἀδίκημα εἴς τινα, dans *Fay. app.*, 12, 8 ; Diod. XXXVII, 12 : ἐπ' ἀγαθῷ δ' εἴη συντετελεσμένον τὸ κακόν. — 27, 2 : ἐτόλμησεν ἐπιτελέσασθαι πρᾶξιν. 324

L. 13 : La restitution μετ' [εὐσχημοσύνης], naturellement suggérée par ce qui se lit à la fin de la l. 5, serait un peu trop longue pour la lacune.

L. 15 : au début de la formule de résolution, j'écris [δι' ἃ δὴ πάντα κτλ.], en m'autorisant des décrets d'Akraiphiai précédemment cités.

L. 16 : ἐπ[αινέσαι τὸν ἄν]δρα. Le mot ἀνήρ, ici comme aux l. 26-27, est simplement l'équivalent de αὐτός ; cf. *I. v. Priene*, *index*, *s. v.* ἀνήρ *d* : « τὸν ἄνδρα, ein verstärktes αὐτόν » ; Wendland, [*Aristeae*] *epist.*, *index*, 174 : « ἀνήρ : *interdum positum, ubi pronomine uti poterat*, τοῖς ἀνδράσι 274 ; τοὺς ἄνδρας 176 ; cf. 3, 199 ». Pour l'emploi de αὐτόν, au lieu du nom propre, dans les formules de résolution, cf., par exemple, *IG*, XI 4,

1. *Jahreshefte*, 1905, 280.
2. *Klio*, 1902, 320 ; cf. Ad. Wilhelm, *Gött. gel. Anz.*, 1903, 794.
3. E. Breccia, *Bull. de la Soc. archéol. d'Alexandrie*, n° 15 (1914), p. 3-5 du tirage à part.

664 (Délos), l. 8 : δεδόχθαι τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμωι στεφανῶσαι τε αὐτὸν κτλ. ; 666, l. 19, etc.

L. 19 : au lieu de κήρυκας, peut-être ἱεροκήρυκας, mais la place paraît manquer pour ce dernier supplément.

325 L. 21 : εἰς προεδρίαν κα[λέσαι] ; l. 22-23 : ἐκάλεσεν εἰς] τὴν προεδρίαν. On lit καλεῖν εἰς τὰν προεδρίαν dans un décret d'Ithaque, *Sylloge*[2], 258, l. 15-16 ; mais l'expression la plus usuelle est καλεῖν εἰς προεδρίαν. Pour cette locution et les similaires, voir les exemples rassemblés par Ad. Wilhelm, *Urkunden dramat. Aufführ.*, 236 et *Neue Beiträge*, I, 25[1].

L. 25 : κα[ὶ διακομι]σθῆ. La branche supérieure du σ est encore apparente, ce qui justifie la restitution. L'on peut hésiter, toutefois, entre διακομισθῆ et ἀποκομισθῆ. Pour l'emploi du premier, cf. *Sylloge*[2], 314 (Milet), l. 39 : ἐδώκαμεν τοῖς πρεσβευ[τ]αῖς (τὴν κρίσιν) ὅπως διακομίσωσιν αὐτὴμ πρὸς ὑμᾶς. — ; *IG*, VII, 2711 (Thèbes), l. 122-123 : ἐλέσθαι δὲ καὶ τὸν διακομίσοντα τὸ ἀντί[γραφο]ν τοῦ ψηφίσματος — ; cf. *ibid.* l. 107-109. Après [διακομι]σθῆ τὸ ἀντίγραφον, on peut proposer deux suppléments également plausibles, soit [τοῦ ψηφίσματος], comme à la l. 28, soit [αὐτῶν], à savoir τῶν τιμῶν (cf. l. 23-24). Comp., pour cette dernière restitution, la lettre des Matropolitains aux Hypataiens publiée par Ad. Wilhelm (*Beiträge*, 146-147), l. 3-7 : τῶν δεδομένων τιμίων ὑπὸ τῆς πόλεως ἡμῶν κτλ. ἀπεστάλκαμεν ὑμεῖν τὸ ἀντίγραφον, et la lettre des habitants d'Hèrakleia restituée par le même savant (*ibid.* 147-148) : τῶν δ[εδομένων τιμίων] Σέξστωι Κορνηλίωι Μάρκου Ῥωμαίω[ι ἀπεστάλκαμεν ὑ]μῖν τὸ ἀντί[γ]ραφον.

L. 26 : L'inscription porte ἐ]κείνῳ ; c'est le seul exemple de la suppression de l'iota adscrit au datif, mais cette lettre manque régulièrement dans la désinence des verbes au
326 subjonctif[2] et fait aussi défaut dans le mot Θρᾷξ (l. 2). — La restitution ἡ ἀναστροφ[ὴ ἡ πεποιημένη κτλ.] est douteuse ; peut-être ἀναστροφὴ καὶ καλοκἀγαθία τοῦ ἀν]δρός *vel simile*.

L. 29 : On serait tenté d'écrire [ἡ εἰκὼν ἡ δεδομένη κτλ.]. Mais la mention solennelle, à la l. 30, du nom du père et de l'ethnique montre que nous avons ici la reproduction partielle de l'inscription qui sera gravée sous la statue ; de là le supplé-

1. [Cf. tome II, p. 190].

2. Cf., à ce propos, l'observation d'Ed. Mayser, *Gramm. der griech. Papyri*, 124 *(c)* ; il fait remarquer que l'iota adscrit s'est conservé moins longtemps dans les formes verbales que dans les datifs.

ment ἐπιγραφεῖσα ; comp. *IG*, VII, 2713 = *Sylloge*², 376 (Akraiphiai), l. 47-49 : καθιερῶσαι — βωμὸν ἐπιγράφοντας Διὶ Ἐλευθερίῳ [Νέρων]ι. Il va, d'ailleurs, sans dire que, dans l'inscription dédicatoire, le nom d'Amatokos, régi par le verbe ἀνέθηκεν exprimé ou sous-entendu, était, non au datif, mais à l'accusatif.

Le personnage dont les Chéronéens célèbrent et récompensent les mérites est un Thrace appelé Amatokos fils de Tèrès, officier supérieur de cavalerie, commandant un corps auxiliaire dans l'armée avec laquelle Sulla combattit en Grèce les généraux de Mithradates.

Les noms d'Ἀμάτοκος (Ἀμάδοκος chez les écrivains et sur les monnaies ; cf. Μήδοκος dans Xénophon, Μήτοκος sur les monnaies)[1] et de Τήρης sont illustres en Thrace. L'un et l'autre ont été portés, au v^e^ et au iv^e^ siècle, par les souverains des Odryses[2]. D'autre part, le Tèrès, mentionné par Polyen[3], 327
qui fut l'allié d'Antiochos II, et le Tèrès, βασιλεὺς Θρᾳκῶν, connu par Diodore[4], qui épousa l'une des filles de Philippe V et favorisa les projets d'Andriskos, peuvent s'être rattachés à la même dynastie. Il ne me semble pas douteux qu'Amatokos, fils de Tèrès, fût aussi apparenté à cette glorieuse

1. L'orthographe Ἀμάτοκος se retrouve pour un homme de Tralles dans une inscription de Samothrace : *IG*, XII 8, 190, l. 47 : Ἀμάτοκος [Δ]ημητρί[ου] (« *nomen thracicum* », Fredrich). — Ἀμάδοκος (II ?) sur les monnaies : Head, *HN*, 283. Pour l'identification de Μήδοκος (Xénoph. et Diod. ; *IG*, II², 126, l. 3 (?)) avec Amadokos I^er^, cf. A. Höck, *Hermes*, 1891, 85, 3 ; cette identification est contestée par W. Judeich, P.-W., I, 1713, s. v. *Amadokos*, 2. Pour la forme Μήτοκος sur les monnaies : Head, *HN*, 282 ; [Μήτοκος Ταρούλου à Apollonia du Pont (Dumont-Homolle, *Mélanges*, 459, n. 111 *d* 7) ; Μήτοκος Μέστου à Thasos (*BCH*, 1926, 248) ; cf. Mateescu, *Ephemeris Dacoromana*, I, pp. 129-130 ; 213, n. 5].

2. Voir la liste des rois des Odryses dressée par A. Höck, *Hermes*, 1898, 637. Le Τήρης (Térès III ? cf. Head, *HN*, 283) nommé dans l'inscription de Delphes (*BCH*, 1896, 467 = *Sylloge*², 913, l. 3) est bien, comme l'a vu P. Perdrizet, l'un des fils du roi Kersebleptès ; les objections de P. Foucart (*Mém. Acad. Inscr.*, XXXVIII, 2 (1909), 107) sont sans valeur : cf. A. Höck, *Hermes*, 1898, 628 ; G. De Sanctis, *Atti Accad. Torino*, XLVII (1911-1912), 269.

3. Polyaen., IV, 16 ; cf. B. Niese, *Gesch. der griech. und maked. Staaten*, II, 138.

4. Diod., XXXII, 15, 5-6 ; cf. B. Niese, III, 332-333.

maison. — On observera que le mot υἱὸς est, contrairement à l'usage, toujours joint au nom du père (l. 2, 22, 30). La raison en est certainement qu'Amatokos se faisait appeler, à la romaine, *Amatocus Teris* (?) *f(ilius)*[1].

Amatokos est qualifié de χιλίαρχος ἱππέων (l. 2-3). Ce titre n'a pas de correspondant dans la nomenclature romaine ; on le chercherait vainement dans l'excellent répertoire de D. Magie[2]. Il n'a jamais existé, en effet, de *tribuni* (χιλίαρχοι) *equitum*. A l'époque républicaine tardive, les officiers les plus élevés en grade, soit romains, soit barbares, qui commandent la cavalerie — alors exclusivement composée d'auxiliaires — sont les *praefecti equitum*[3], lesquels devraient s'appeler en grec ἔπαρχοι ἱππέων[4]. Le titre de χιλίαρχος ἱππέων crée donc une difficulté. On la peut résoudre en supposant qu'Amatokos, bien que n'exerçant que les fonctions de
328 *praefectus*, avait, par faveur spéciale, obtenu le rang de *tribunus militum*. Mais il est possible aussi qu'étant étranger, il ait porté un titre qui ne fût point conforme aux usages romains, et que le terme χιλίαρχος garde ici l'acception — ou l'une des acceptions — qu'il avait dans les armées macédoniennes[5].

Au reste, les forces commandées par Amatokos ne comprenaient pas seulement des cavaliers, mais aussi des hommes de pied. A la l. 9, le mot στρατιῶται désigne simplement, d'une manière générale, « les soldats, les hommes », comme, par exemple, dans le rescrit d'Antiochos Ier (?) trouvé à

1. Noter dans une inscription contemporaine — la dédicace des Athamanes en l'honneur de Q. Braetius Sura (*IG*, IX 2, 613), — le même emploi du mot υἱός.

2. *De Romanor. iuris publici sacrique vocabb. in Graecum sermonem conversis* (1905), 123-127.

3. Sur ces *praefecti equitum*, voir notamment Th. Mommsen, *Staatsrecht*, II[3], 177, 5 ; cf. N. Madvig, *Rev. de Philol.*, 1878, 180. On les trouve souvent mentionnés par César : par exemple, *BG*, III, 26, 1 ; IV, 11, 6 ; VIII, 12, 4 ; 28, 2 ; 48, 1 ; ils peuvent être étrangers, c'est-à-dire appartenir à la nation dont ils commandent les troupes (*BG*, VIII, 12, 4). En 86, C. Flavius Fimbria, lieutenant du consul L. Valerius Flaccus, porte, d'après Velleius (II, 24, 1), le titre de *praefectus equitum*. — Quoi qu'en dise J. Marquardt (*Staatsverwalt*[1]., II, 428 et note 13), le titre de *praefectus alae* ne se rencontre jamais chez César.

4. Comp., à l'époque impériale, le titre d'ἔπαρχος ἱππέων εἴλης ou ἄλης, ἔπαρχος εἴλης ἱππέων (D. Magie, 125). Chez Appien et chez Plutarque, *praefectus equitum* est rendu par ἵππαρχος, ἱππάρχης, ὁ τῶν ἱππέων ἄρχων.

5. Cf. C. Brandis, dans Pauly-Wissowa, III, 2275-2276, au mot *Chiliarchos*.

Amyzon, l. 3 : βασιλεὺς Ἀντίοχος στρατηγοῖς, ἱππάρχαις, πεζῶν ἡγεμόσι, στρατιώταις καὶ τοῖς ἄλλοις χαίρειν[1], ou dans le traité d'Eumènes II avec ses mercenaires[2], l. 58-59 : καὶ τοῖς [ἡγ]εμόσι καὶ τοῖς ἄλλοις στρατιώταις — πᾶσι, καὶ πεζοῖς καὶ ἱππεῦσι κτλ.[3] ; mais, aux l. 4-5, il en va différemment. Personne, je pense, ne serait disposé à admettre le supplément στρατιωτῶν ἱπ|[πικῶν][4] ; il faut écrire στρατιωτῶν, ἱπ|[πέων τε] : les deux termes s'opposent, et στρατιῶται prend ici le sens de « fantassins »[5]. Pour cet emploi particulier du mot, comp. le « marbre d'Oxford » (*OGI*, 229), où l'on trouve — une seule fois, à la vérité (l. 14) — στρατιῶται opposé à ἱππεῖς comme équivalent de πεζοί[6] ; et, parmi les textes de l'époque romaine, l'édit de Gn. Vergilius Capito, de l'an 49 p. C. (*OGI*, 665), l. 22 : κελεύω τοὺς διοδεύοντας διὰ τῶν νομῶν στρατιώτας καὶ 329
ἱππεῖς καὶ στάτορας καὶ ἑκατοντάρχας καὶ χειλιάρχους — μηδὲν λαμβάνειν κτλ.

Il paraît évident que le contingent dont Amatokos était le chef se composait de soldats de sa nation, c'est-à-dire de Thraces[7]. Observons maintenant que les l. 6-8 nous offrent

1. *OGI*, 217. [Attribué maintenant à Antiochos III : cf. Ad. Wilhelm, *Anz. Akad. Wien*, 1920, 40-42 ; C. B. Welles, *Royal correspondence in the hellenistic period* (1934), n. 39].

2. *Ibid.*, 266.

3. Cf. aussi le traité d'alliance conclu par les Aitoliens et les Acarnaniens (Ἐφημ. ἀρχ., 1905, 57-58 [*Sylloge*[3], 421]) : les πεζοί et les ἱππεῖς, mentionnés aux l. 26 et 28, sont appelés στρατιῶται aux l. 33 et 36.

4. Le supplément ἱπ[παρχῶν τε] ne me paraît guère plus acceptable, bien que les officiers soient parfois nommés après leurs hommes, comme le montre, par exemple, une inscription inédite de Delphes (décret de Lilaia, en Phocide) qu'a bien voulu me communiquer M. Bourguet. [Cf. *Inscr. gr. Coll. Froehner*, 96, n. 2.] Si l'on écrivait ἱπ[παρχῶν], le mot στρατιῶται, à la l. 4, équivaudrait à ἱππεῖς, ce qui serait bien étrange.

5. On peut se rappeler, à ce propos, ce que dit T. Live, d'après Polybe, des renforts amenés par le roi Kotys à Perseus : Liv. (P.) XLII, 51, 10 : *venerat eodem Cotys, Seuthis filius, rex gentis Odrysarum, cum mille delectis equitibus, pari ferme peditum numero.*

6. Voir la note (15) de Dittenberger : « *Pedites; alibi semper* ἱππεῖς καὶ πεζοί *coniunguntur* (vs. 35, 49, 59, 71, 92) ». — Dans le décret de Samothrace pour Hippomédon (*Sylloge*[2], 221), on trouve, à la l. 10, πεζοὶ στρατιῶται.

7. C'est là, je crois, une raison péremptoire pour écarter une restitution qui s'offre d'abord à l'esprit. La première lettre conservée à la l. 7 pouvant être un σ, on est tenté d'écrire à cette ligne : [τῆς Θε]σσα[λῶν καὶ Ῥωμαί]ων συμμαχίας — : le Thrace Amatokos aurait commandé à des Thessaliens (cf. App., *Mithrid.* 8, où il est dit qu'en 86 Sulla fit des levées en Thessalie). Mais le fait serait d'une extrême invraisemblance. Les contingents auxiliaires avaien

ce qui suit : κα]ὶ ἄξι[ον παρέσχεν αὐ]τοσαυτὸν ἐπὶ τὴν στρατείαν *(vac.)* |[*5 lettres au maximum*] εσα [*env. 12 lettres*]ων συμμαχίας καὶ τῆς ἡμετέρ[ας | πό]λεως. A la fin de la seconde lacune, M. Bourguet a suppléé [καὶ Ῥωμαί]ων, restitution dont l'exactitude ne peut guère être mise en doute. Ces mots étaient précédés du nom du peuple ou du prince allié de Rome, qui, en vertu de cette alliance, avait envoyé Amatokos et ses troupes renforcer l'armée romaine. S'il s'agissait d'un peuple, ce serait du peuple thrace, mais la restitution Θρᾳκῶν est impossible ; c'est dès lors, semble-t-il, le nom d'un roi de Thrace qui devait se lire avant [καὶ Ῥωμαί]ων. Bornons-nous pour l'instant à cette remarque, dont nous aurons plus loin à tenir compte.

Les mérites d'Amatokos envers les Chéronéens, longuement détaillés dans un langage prolixe (l. 5-14), peuvent se résumer en quelques mots : il a pris souci de leurs intérêts ; il s'est appliqué, avec une stricte équité, à tenir la balance égale entre eux et ses soldats ; il a empêché qu'aucun dommage ne fût commis par ses troupes à Chéronée ou sur le territoire de la ville. Nous devons rechercher dans quelles circonstances
330 le « chiliarque » s'est comporté de façon si louable.

Le décret fournit ici deux indications. Il y est question d'un « hivernage » (l. 3-4 : παραχειμασία) et d'une « expédition » (l. 6 : στρατεία), — laquelle comprend évidemment et l'hivernage et les opérations militaires qui l'ont suivi. — Amatokos a pris ses quartiers d'hiver à Chéronée, sur l'ordre de Sulla (l. 3-4). Sulla n'ayant passé en Grèce que les deux hivers de 87-86 et 86-85, il est nécessairement question de l'un ou de l'autre ; on reconnaît aisément à l'examen qu'il ne peut s'agir que du premier. — Cela résulte de la mention de la στρατεία à la l. 6. D'après le contexte, cette expédition — présente à la mémoire de tous, comme l'indique la manière dont il en est parlé — a eu pour théâtre la ville de Chéronée et ses alentours. La campagne qui fit suite à l'« hivernage »

pour chefs, soit des Romains, soit des étrangers de même nationalité que leurs soldats. D'autre part, les Thessaliens étant, comme tous les Grecs, sujets de Rome, on ne comprendrait point qu'il fût parlé de leur « alliance » avec les Romains : le terme de σύμμαχος ne peut s'appliquer qu'à un peuple ou un souverain en possession de son indépendance.

est dès lors celle de 86, durant laquelle Sulla vainquit par deux fois les Pontiques dans la Béotie occidentale, d'abord près de Chéronée, puis près d'Orchomène[1]. Aussi bien, à l'automne de 86, après la bataille d'Orchomène, les hostilités sont terminées en Grèce ; les Pontiques ont évacué la Béotie et fait retraite sur Chalkis[2] ; Sulla n'a plus d'ennemis à combattre. Durant l'hiver de 86-85, qu'il passe, non en Béotie, mais en Thessalie[3], il noue, comme on sait, avec Archélaos les négociations qui vont aboutir à la paix de Dardanos[4]. Dès la fin de ce même hiver, il gagne la Macédoine et pousse jusqu'en Thrace[5], s'acheminant vers l'Hellespont. En dehors du siège d'Athènes, les seules opérations de guerre qu'il ait conduites en Grèce, les seules, partant, auxquelles 331
se puisse rapporter le mot στρατεία eurent lieu en 86 ; en conséquence, la παραχειμασία d'Amatokos à Chéronée correspond à l'hiver de 87-86.

Nous pouvons, dès lors, nous faire une idée assez précise des relations de la ville de Chéronée avec les Romains au commencement de la guerre de Mithradates.

Durant l'hiver de 88-87, la ville est occupée par une cohorte romaine : c'est alors que se produisent les faits scandaleux qu'a rapportés Plutarque (*Cim.* 1, 3 — 6). Cette cohorte fait certainement partie des troupes commandées par le proquesteur Q. Braetius Sura, légat du gouverneur de Macédoine, envoyé en Béotie pour y faire obstacle à la première invasion pontique[6]. — Au printemps de 87, Q. Braetius livre, dans les environs de Chéronée, trois combats à l'armée d'Archélaos (Plut., *Sull.* 11, 3-4 ; cf. App., *Mithrid.* 29)[7].

1. Th. Reinach a montré (*Mithrad. Eupator*, 183, 1), et tout le monde admet à sa suite, que les batailles de Chéronée et d'Orchomène ont été livrées toutes deux dans la belle saison de 86 (cf. H. Bernhardt, *Ueb. die Chronol. der mithridat. Kriege*, Diss. Marburg (1896), 12, 5 ; B. Niese, *Grundr. der römisch. Geschichte*[4], 199 ; J. Kromayer, *Ant. Schlachtf.*, II, 383). Je remarque d'ailleurs que cette chronologie était déjà celle qu'adoptait W. H. Waddington ; dans ses *Fastes des prov. asiatiques* (41), il place en 86 la bataille d'Orchomène.

2. App., *Mithrid.*, 50 *s. f.*

3. App., *Mithrid.*, 51 ; Plut., *Sulla*, 23, 1 ; cf. Th. Reinach, 185, 192.

4. Cf. Th. Reinach, 187 et suiv.

5. Plut., *Sulla*, 23, 1 ; 23, 5 ; cf. Th. Reinach, 192, 196, 1.

6. Cf. Th. Reinach, 149 et note 1 ; J. Kromayer, II, 354 et note 4. [Au Musée de Thèbes, fragment inédit d'un décret de Thespies pour Q. Braetius Sura : [Κό]ιντον Βραίτιον [— υἱὸν Σούραν πρεσβε]υτὴν Ῥωμαίων].

7. Cf. Th. Reinach, *ibid.* J. Kromayer place à tort ces combats en 88 ; voir, au contraire, H. Bernhardt, 10 et 14.

Sur ces entrefaites, L. Lucullus, commandant l'avant-garde de l'armée de Sulla, arrive dans la ville, emmène la cohorte qui y était cantonnée, et renvoie Q. Braetius en Macédoine (Plut., *Cim.* 1, 7 ; *Sull.* 11, 5)[1]. Un peu plus tard, dans le courant de l'été, Sulla, débouchant de la Thessalie et de l'Aitolie, traverse lentement la Béotie, qui s'empresse de se séparer des Pontiques et de faire retour aux Romains (App., *Mithrid.* 30 ; Plut., *Sull.* 12, 1)[2]. C'est alors sans doute, avant de s'éloigner pour entreprendre le siège d'Athènes, qu'il laisse Amatokos à Chéronée, avec ordre d'y tenir garnison pendant le prochain hiver[3]. Ainsi, la ville fut occupée, presque sans interruption, par les Romains depuis la fin de 88 jusqu'en 86.

332 Notre document donnerait à croire qu'Amatokos est demeuré à Chéronée durant toute la campagne de 86 : c'est ce qu'impliquent les mots ἐπὶ τὴν στρατείαν rapprochés des l. 8-14. Mais il est sûr qu'il y a là quelque inexactitude. On n'imagine pas que, lors des deux grandes batailles livrées à Archélaos, le chiliarque thrace soit resté paisible dans ses cantonnements. Il va sans dire que Sulla ramassa toutes ses forces disponibles pour les opposer aux Pontiques. On sait, du reste, que sa cavalerie, qu'il dirigeait lui-même, exécuta de multiples manœuvres pendant la bataille de Chéronée[4]. D'autre part, il semble bien qu'au moment où s'engagea cette bataille, Chéronée se trouvât dégarnie de troupes romaines. Le fait est que, voyant l'ennemi menacer leur ville, les Chéronéens enrôlés dans l'armée de Sulla supplièrent le proconsul de pourvoir à sa sûreté : sur quoi Sulla les y expédia, en même temps qu'une légion commandée par le tribun Gabinius (Plut., *Sull.* 16, 10-11 ; cf. 17, 9-11)[5]. Ce qui est

1. Cf. Th. Reinach, *ibid.* ; J. Kromayer, II, 354 et note 4. Sur le renvoi de Braetius Sura en Macédoine, pays qui serait alors ravagé par les barbares du Nord, cf. Ad. Reinach, *BCH*, 1910, 317-319. C'est Braetius Sura qui aurait sauvé les Athamanes des attaques de ces envahisseurs (cf. *IG*, IX 2, 615). Les mêmes barbares seraient ceux qui poussèrent jusqu'à Dodone : Dio, fr. 101 (I, 344 Boissev.) ; d'après Dion, ce sont des Thraces.

2. Cf. Th. Reinach, *ibid.* ; J. Kromayer, II, 355 ; H. Bernhardt, 10-11.

3. Il paraît résulter d'Appien (*Mithrid.* 33 *in.*) que le siège d'Athènes n'a commencé que peu avant la fin de l'été ; cf. J. Kromayer, II, 355, 2.

4. Voir, dans J. Kromayer (II, 377-379), la description détaillée de la bataille avec les références à Plutarque, *Sull.*, 17-19.

5. Cf. J. Kromayer, II, 361. Le tribun légionnaire envoyé à Chéronée était appelé Ericius par Juba (Plut., *Sull.*, 16, 11). Le mot τάγμα dans Plutarque

probable, c'est qu'Amatokos tint garnison à Chéronée jusqu'au printemps de 86, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Sulla, ayant pris Athènes et détruit le Pirée, transporta la guerre en Béotie ; ce qui est possible encore, c'est qu'il y soit revenu et qu'il ait repris ses anciens quartiers entre les deux batailles de Chéronée et d'Orchomène[1] ; peut-être enfin y fit-il un dernier séjour à l'automne de 86, après la bataille d'Orchomène : car il semble que l'armée romaine soit demeurée quelque peu en Béotie[2], avant de se rendre en Thessalie pour 333
l'hivernage. C'est à ces divers moments qu'il mit ses soins à préserver de toute fâcheuse aventure la ville et son territoire ; mais, le reste du temps, tandis que le Thrace faisait la guerre, il fallut bien que Chéronée se passât de sa protection.

On aimerait à savoir à partir de quel moment Amatokos servit sous les ordres de Sulla. Il n'y a nulle apparence qu'il ait passé d'Italie en Grèce avec l'armée proconsulaire. Appien rapporte (*Milhrid.* 8) qu'aussitôt après son arrivée en Épire, Sulla fit venir à lui des troupes auxiliaires d'Aitolie et de Thessalie ; on peut supposer que le chiliarque et ses Thraces se trouvaient alors en Thessalie[3] et que c'est de là qu'ils rejoignirent le proconsul[4].

(16, 10) paraît bien désigner une légion ; je ne sais pourquoi Th. Reinach-Gœtz (165) le traduisent par « eine kleine Abteilung ».

1. Ce second séjour d'Amatokos à Chéronée pourrait coïncider avec le retour de Sulla à Athènes (cf. Th. Reinach, 169). Plus tard, quand, averti de l'arrivée de L. Valerius Flaccus en Grèce, Sulla fit mine de se porter à sa rencontre et s'avança jusqu'à Méliteia (cf. Th. Reinach, 179), il devait avoir avec lui la plus grande partie de ses troupes. On ne comprendrait guère qu'à ce moment-là il eût immobilisé Amatokos à Chéronée.

2. C'est alors que les Romains exercent de cruelles vengeances contre les villes béotiennes qui leur ont fait défection pour la seconde fois (App., *Milhrid.* 51 *in.* ; cf. Plut., *Sull.*, 26, 6 ; Th. Reinach, 184-185). [On peut songer à placer alors, à l'automne, ou peut-être à l'été, un autre document de Béotie relatif à la guerre de Mithridate, un décret de Daulia pour un certain Hermias de Stratonicée : *Fouilles Delphes*, III 4, 69 ; cf. G. Daux, *Delphes au II^e^ et au I^er^ siècle* (1936), 402-405].

3. Il faut observer, à ce propos, qu'Amatokos dut quitter la Thrace avant l'invasion du pays par les généraux pontiques, Ariarathès et Taxilès (cf. Th. Reinach, 154 ; J. Kromayer, II, 356 et note 1), c'est-à-dire avant le courant de 87. Il commença sans doute par faire, en Macédoine, sa jonction avec le gouverneur Gn. Sentius, et put de là passer facilement en Thessalie.

4. Il n'est pas possible qu'Amatokos ait été amené à Sulla par L. Hortensius (Plut., *Sull.*, 15, 4-6 ; Memn., fr. 32, 3 dans *FHG*, III, 542) ; la jonction d'Hor-

*
* *

J'arrive maintenant aux deux passages les plus difficiles de l'inscription. Ils se trouvent aux l. 25 et 7, qui présentent des lacunes malaisées à remplir.

Nous voyons (l. 25-26) que les autorités de Chéronée devront expédier la copie des τιμαί conférées à Amatokos,
334 ou du décret voté en son honneur, à un personnage appelé Sadalas, et lui faire connaître ainsi la belle conduite tenue par le chiliarque. Le nom propre Σαδάλας (génit. Σαδάλα)[1] appartient à l'onomastique thrace ; il s'agit donc d'un compatriote d'Amatokos, et qui est manifestement demeuré en Thrace. Ce qui n'est pas moins clair, c'est que Sadalas a autorité sur Amatokos, puisqu'on lui rend compte de la façon dont celui-ci s'est comporté. Une hypothèse s'offre d'elle-même : Sadalas est le roi de Thrace qui a prêté assistance aux Romains contre Mithradates, et qui leur a envoyé en Grèce le corps auxiliaire dont Amatokos était le chef.

Précisément, comme l'a montré Th. Mommsen[2], le nom de Sadalas a été porté, au Ier siècle avant notre ère, par deux

tensius et de Sulla n'a lieu, en effet, que dans l'été de 86, après que Sulla est revenu en Béotie (cf. Th. Reinach, 162 ; J. Kromayer, II, 357). — Je note, à ce propos, que Th. Reinach n'a point interprété correctement les termes qu'emploie Plutarque (*Sull.*, 15, 4) lorsqu'il parle pour la première fois d'Hortensius : Ὁρτήσιος — στρατηγικὸς ἀνὴρ καὶ φιλόνεικος. Th. Reinach suppose (155, 3) que les deux derniers mots sont une glose, et que στρατηγικὸς ἀνήρ traduit *vir praetorius* ; en conséquence, il fait de L. Hortensius un propréteur. Mais un propréteur n'est point un *praetorius*, et *propraetor* ne peut se rendre, en grec, que par ἀντιστράτηγος. D'autre part, L. Hortensius est expressément qualifié par Plutarque (*Sull.*, 17, 12) de πρεσβευτής *(legatus)*. Il n'y a pas de glose dans le texte du biographe, et στρατηγικός n'est, comme φιλόνεικος, qu'une épithète laudative. La méprise de Th. Reinach est reproduite, sans indication d'origine, par Münzer dans P.-W., VIII, 2466, s. v. *Hortensius*, 6.

1. Cette forme se trouve dans l'inscription de Lesbos (liste des Sarapiastes) *IG*, XII 2, 511 *c*, l. 8. Le génitif Σαδάλου n'est donné que par les auteurs : par exemple, Dio, 41, 51, 3 ; 63, 1.

2. Th. Mommsen, *Reges Thraciae inde a Caesare dictatore* (*Ges. Schriften*, VIII, 1, 297-311). L'exposé de Mommsen a été en partie rectifié par H. Dessau, dans son mémoire intitulé : *Reges Thraciae qui fuerint imperante Augusto* (*Ephem. epigr.*, IX (1913), 694 et suiv.). Toutefois, H. Dessau est d'accord avec Mommsen pour ce qui concerne Sadalas I et Sadalas II.

rois des Odryses[1]. L'un — que j'appelle Sadalas II — est le fils de Kotys (I), qui fut l'allié de Pompée contre César. En 48, étant encore prince royal, il amena à Pompée, sur l'ordre de son père, un renfort de 500 cavaliers, et reçut le pardon de César après Pharsale ; à peu de temps de là, il succéda à Kotys, et mourut en 42[2]. C'est lui qu'on doit vraisemblablement identifier avec le βασιλεὺς Σαδάλας, marié à la reine Polémokrateia, que mentionne l'inscription de Bizyè[3] ; l'identification admise, cette inscription nous apprend qu'il 335
eut pour fils le roi Kotys (II), le même, semble-t-il, qui mourut peu avant l'an 16 a. C.[4]. — Le décret de Chéronée est d'une date trop ancienne pour qu'il y soit parlé de ce Sadalas. Mais Cicéron fait connaître un souverain homonyme, Sadalas (I), probablement père de Kotys (I) et partant aïeul de Sadalas (II), qui régnait sur la Thrace en l'an 75[5]. Il est clair qu'il pouvait être déjà roi dix ans plus tôt, et qu'ainsi il est loisible de l'identifier avec le Sadalas nommé à la l. 26

1. Les rois des Odryses, comme le fait observer Th. Mommsen (*ibid.*, 297), régnaient sur la plus grande partie des pays thraces ; de là vient qu'on les qualifiait et qu'ils se qualifiaient eux-mêmes de « rois des Thraces ». Le roi Kotys III (?), l'allié de Perseus, est appelé βασιλεὺς Θρᾳκῶν dans un décret d'Abdère (*Sylloge*[2], 303, l. 3), comme l'était déjà Kotys II (?) dans un décret de Delphes (*ibid.*, 922, l. 6-7, 17-18).

2. Th. Mommsen, 298 (avec indication des textes anciens) ; cf. H. Dessau, 697.

3. Inscription de Bizyè : Βασιλεὺς Κότυς βασιλέα Σαδάλαν καὶ βασιλίσσαν Πολεμοκράτειαν, τοὺς ἑαυτοῦ γονεῖς, θεοῖς πατρώιοις (G. Perrot, *Mém. d'archéologie*, 215 = A. Dumont-Th. Homolle, *Inscr. de la Thrace*, 30, n. 62 *a* = R. Cagnat, *Inscr. Gr. ad res Roman. pertinentes*, I, 775). — L'identification du βασιλεὺς Σαδάλας avec Sadalas (II), proposée par Mommsen (298-299), est acceptée par H. Dessau (698). Elle est rejetée par J. W. Crowfoot (*Journ. Hell. Stud.*, 1897, 323-324), qui voit, dans le Sadalas de l'inscription de Bizyè, le roi Sadalas (I), et, dans son fils Kotys, le roi Kotys (I) ; mais il est conduit de la sorte à admettre l'existence, au I[er] siècle, de deux reines Polémokrateia, l'une mentionnée par Appien (*BC*, IV, 75), l'autre par le texte de Bizyè, ce qui est l'invraisemblance même.

4. Th. Mommsen, 300 ; cf. H. Dessau, 698-699.

5. Cic., *in Verr.*, I, 24, 63 : *accidit, cum iste a Gn. Dolabella efflagitavisset, ut se ad regem Nicomedem regemque Sadalam mitteret —, ut illo itinere veniret Lampsacum.* Sadalas est qualifié de *rex Thraciae* par le Ps. Asconius. Cf. Th. Mommsen, 298, 2. — Aux deux rois Sadalas ici mentionnés on peut ajouter ce Sadalas, βασιλεὺς Θρᾴκης (?), qui, selon Plutarque (*Anton.*, 61, 1), fut, en 31, l'auxiliaire d'Antoine contre Octave ; cf. Th. Mommsen, 300. [Sur les Sadalas rois de Thrace, cf. A. Salač, *BCH*, 1931, 47 sqq., à propos d'un décret d'Odessos pour Μηνογένης Ἀσκληπίδου Ἡραιΐτης, καθεσταμένος ὑπὸ βασιλέως Θρᾳκῶν Σαδάλου στρατηγὸς ἐπὶ τῆς προσχώρου].

de notre document. Je propose, en conséquence, d'écrire, à la l. 25, soit : κα[ὶ διακομι]σθῇ τὸ ἀντίγραφον [αὐτῶν (*sc.* τῶν τιμῶν) εἰς Θράκην πρὸς βασιλέα] Σαδάλαν —, soit : τὸ ἀντίγραφον [τοῦ ψηφίσματος πρὸς βασιλέα] Σαδάλαν.

Ce qui confirme l'hypothèse ici énoncée au sujet de Sadalas, c'est qu'elle permet de compléter d'une manière satisfaisante le commencement de la l. 7. J'ai dit plus haut qu'il y devait être fait mention du souverain thrace, allié des Romains, qui avait mis à leur disposition Amatokos et ses soldats. Or, le peu de lettres conservées se prêtent à la restitution du nom de Sadalas. La première de ces lettres, maintenant peu distincte, est un ε ou un σ. On écrira, dans le premier cas : [κα]ὶ ἄξι[ον παρέσχεν αὐ]τοσαυτὸν ἐπὶ τὴν στρατείαν | [τῆς τ]ε Σα[δάλα καὶ Ῥωμαί]ων συμμαχίας καὶ τῆς ἡμετέρ[ας | πό]λεως — ; dans le second : [καὶ τῆ]ς Σα[δάλα καὶ Ῥωμαί]ων συμμαχίας καὶ κτλ.[1].

336 Du même coup, il devient facile de remplir le vide que nous avons laissé subsister au début de la l. 5. Après les mots μεθ' ὅ[ν εἶχ]ε (*sc.* Ἀμάτοκος) στρατιωτῶν ἱπ|[πέων τε], il est naturel qu'on ait fait connaître de qui Amatokos avait reçu les troupes placées sous ses ordres : le supplément [παρὰ Σαδάλα] a donc pour lui d'assez grandes probabilités. A vrai dire, ni à la l. 5 ni à la l. 7 il n'y a place, avant le nom de Sadalas, pour le titre βασιλεύς ; mais cette omission n'a rien de choquant dans ces deux passages, où il n'est parlé du souverain thrace que d'une façon tout incidente ; au contraire, la mention du titre royal paraît indispensable à la l. 25, où les Chéronéens annoncent la démarche directe qu'ils vont faire auprès de Sadalas.

En résumé, les faits nouveaux que fait connaître le décret de Chéronée sont les suivants :

1° Lorsqu'éclate la première guerre de Mithradates contre Rome, la nation des Odryses est gouvernée par Sadalas (I), qu'on retrouvera régnant encore en l'année 75.

2° Sadalas est l'allié du Peuple romain. Il demeure, pen-

1. Pour la répétition explétive de καὶ, comp., par exemple, *IG*, IX 2, 1100 (Magnètes), l. 15-16 : τῆι τε λοιπῆι ἀναστροφῆι κα[ὶ ἑα]υτ[οῦ ἄξιος ἐγένετο καὶ τῶν] ἐνχειρισάντων αὐτῶι τὴν ἀρχήν ; — *Sylloge*², 318 (Lété), l. 35 ; — 281 (Chersonesos), l. 10, etc.

dant la guerre, fidèle à cette alliance[1] ; il expédie aux Romains, en Grèce, un contingent auxiliaire commandé par un prince de sa maison, Amatokos. C'est ainsi que quelques troupes venues de Thrace — cavaliers et hommes de pied — figurent dans l'armée romaine qui combat, en 86, sous les ordres de 337
Sulla, à Chéronée et à Orchomène.

3° Durant l'hiver de 87/86 et les premiers mois de 86, tandis qu'il assiège Athènes, Sulla prend soin de faire occuper la Béotie — ou, tout au moins, la Béotie occidentale — par quelques détachements : c'est une mesure de précaution qu'explique la présence des Pontiques à Chalkis et dans toute l'Eubée. Parmi ces détachements se trouve le corps de Thraces auxiliaires qui a pour chef Amatokos.

Versailles, décembre 1919.

1. Il faut remarquer qu'il y a d'autant plus de mérite qu'à cette époque nombre de peuples thraces passent au côté de Mithradates. Cf. Dio, fr. 101, 2 (I, 344, Boissev.) ; Liv. *per.* 81 et 82 : incursions des Thraces, alliés des Pontiques, en Macédoine et en Grèce ; App., *Mithrid.*, 41 : contingents thraces dans l'armée d'Archélaos. [Cf. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, V (*Sitzungsber. Akad. Wien* 214, 1 (1932), p. 29 sqq. ; Kazarow, *Jahreshefte*, 30 (1936), *Beiblatt*, 87 : décret d'Apollonia du Pont : ἐπειδὴ Ἐπιτυγχάνων Μενεκράτους Ταρσεὺς ὁ ἡγούμενος τῶν στρατιωτῶν τῶν ἀπεσταλμένων ὑπὸ βασιλέως Μιθραδάτου Εὐπάτορος ἐπὶ τὴν [σ]υν[μαχίαν ?]—]. Au printemps de 85, Sulla, qui se trouve alors en Macédoine, opère vigoureusement contre les Thraces (cf. Th. Reinach, 196 et note 1 ; Ad. Reinach, *BCH*, 1910, 307 et note 2 ; 319). La grande invasion en Grèce des Skordisques et des Maides (populations thraces), ainsi que des Dardaniens (App., *Illyr.*, 5), se place, selon Ad. Reinach (*ibid.*, 320), après le passage de Sulla en Asie, « dans l'hiver de 85/84 ou au printemps de 84 ». Sur ces questions, voir, en dernier lieu, les remarques d'Ad. Wilhelm dans son admirable mémoire sur les « Documents provenant de Messène » (*Jahreshefte*, 1914, 100-101). [Cf. *Hellenika* V (1932), 1 sqq.].

VIII

SUR UNE INSCRIPTION D'AKRAIPHIA[1]

En 1888, j'ai donné dans le *Bulletin de Correspondance* 16
hellénique (XII, 306 sqq.) la première édition complète des nombreux documents épigraphiques gravés à Akraiphia (Béotie) en l'honneur d'Épaminondas, fils d'Épaminondas, citoyen d'Akraiphia, représentant de la ville auprès de la Confédération des Panhellènes, et, de plus, ambassadeur volontaire de la nation béotienne à Rome, lors de l'avènement de l'empereur Gaïus. On ne les connaissait jusque-là que par la 17
mauvaise copie d'Ulrichs[2], excellemment amendée, il est vrai, en bien des endroits, par K. Keil[3]. Depuis, les mêmes textes, soigneusement revisés, ont trouvé place dans le *Corpus Inscriptionum Graeciae Septentrionalis*[4], et M. Dittenberger a substitué, çà et là, des suppléments meilleurs à ceux de Keil ou aux miens. Cependant il s'est mépris, lui aussi, sur la signification d'un passage qui n'est pas sans importance et qui, toujours mal interprété, doit enfin être tiré au clair.

Le premier document, on le sait, est une lettre qu'adresse le stratège des Panhellènes aux autorités d'Akraiphia, pour leur raconter la belle conduite, leur vanter les mérites et le dévouement d'Épaminondas (l. 1-20). Nous y apprenons d'abord que, s'étant rendu à Argos, à la réunion des Panhellènes, le délégué d'Akraiphia prêta, au nom de sa patrie, le serment de fidélité au nouvel empereur. Les l. 6 et 7 ont été transcrites et complétées par Keil de la façon que voici : τόν τε ὅρ[κον |

1. [*Rev. Ét. anc.* I (1899), 16-18 : *Curae Epigraphicae* I, n° 23].
2. Ulrichs, *Reisen und Forschungen in Griechenland*, I, p. 240.
3. Keil, *Sylloge inscr. Boeotic.*, n° XXXI, p. 116 et suiv.
4. *IG*, VII, 2711.

ὤμοσε]ν ὑπὲρ τῆς πόλεως ὑμῶν, παρόντος καὶ τοῦ ἡγεμόνος, [καὶ] τοῦ συνεδρίου καὶ τῆς συνόδου μετέσχεν. En 1888, je reproduisis tel quel, sans l'accompagner d'aucune explication, ce texte de Keil. M. Dittenberger le jugea, non sans raison, peu satisfaisant. Nulle hésitation sur le sens de σύνοδος : ce mot désigne l'assemblée des Panhellènes dont Épaminondas fait partie[1] ; mais que serait le συνέδριον où il aurait siégé en même temps ? M. Dittenberger ne l'a pas compris, et il semble, en effet, impossible de le comprendre : « sic duo distinguenda essent hominum corpora, » écrit l'éditeur du *Corpus*, « τὸ συνέδριον et ἡ σύνοδος, cuius rei nullum est vestigium in eis quæ hic et alibi de illo Achæorum sive Panhellenum communi traduntur ; accedit quod versibus proximis collatis apparet tribus litteris lacunam non expleri ». M. Dittenberger pensa donc devoir écrire : [ὤμοσε]ν ὑπὲρ τῆς πόλεως ὑμῶν, παρόντος καὶ τοῦ ἡγεμόνος, [ἐναντίον] τοῦ συνεδρίου, καὶ τῆς συνόδου μετέσχεν. Ce qu'il explique ainsi : « quare sic haec refinxi, ut συνέδριον
18 mentio ad iusiurandum spectet, a verbo μετέσχεν vero nihil pendeat nisi τῆς συνόδου. Inter utriusque vocabuli vim iam nihil interest, nisi quod illud (συνέδριον) collegium, hoc (σύνοδος) hunc qui tum fiebat collegii conventum significet. » — Malheureusement, cette leçon n'est guère préférable à celle qu'elle remplace, en dépit de la distinction, fort subtile, qui est censée la justifier. Nul n'admettra que le conclave des Panhellènes ait été désigné, dans la même phrase, par deux noms différents, qu'on l'ait appelé tour à tour συνέδριον et σύνοδος, ni qu'on ait pris le soin d'insister sur ce fait, vraiment trop évident, qu'Épaminondas, membre de l'assemblée des Panhellènes, avait prêté serment en présence de cette assemblée. En somme, le sens du terme συνέδριον demeure aussi obscur que précédemment ; à quoi j'ajouterai que, si le mot καὶ est un peu trop court au début de la ligne 7, le mot ἐναντίον, en revanche, est trop long de trois lettres au moins.

Pour débrouiller l'énigme, il suffira de changer bien peu de chose à la lecture de Keil. Puisque καὶ paraît trop court, remplaçons-le par μετά, mais surtout mettons une virgule après συνέδριον, de façon que ce mot soit gouverné par παρόντος (l. 6) : aussitôt, tout s'éclaircit. Le συνέδριον, cause de tant d'embarras, n'a plus désormais nul rapport avec la Confédération des Panhellènes ; il en est tout à fait indépendant : c'est sim-

1. Comp. même inscription, l. 50.

plement le *consilium* du proconsul d'Achaïe, composé du questeur, du légat et des *adsessores*[1]. Diodore (XXX, 23 Dind.) appelle συνέδριον le conseil du consul. On trouvera sans nul doute fort naturel que ce conseil ait été tout spécialement convoqué par le gouverneur et chargé de l'assister, lorsque celui-ci recevait, au nom du prince absent, le serment des provinciaux.

Je rétablirai donc ainsi qu'il suit les lignes 6 et 7 de notre inscription : τόν τε ὅρ[κον | ὤμοσε]ν ὑπὲρ τῆς πόλεως ὑμῶν, παρόντος καὶ τοῦ ἡγεμόνος | [μετὰ] τοῦ συνεδρίου, καὶ τῆς συνόδου μετέσχεν.

1. L'inscription d'Esterzili (*CIL*, X, 7852 ; *Hermes*, II, p. 102 et suiv. ; Klein, *Die Verwaltungsbeamt. der Prov. des röm. Reichs*, I, p. 251-252) nous fait connaître avec détail un conseil semblable, celui du proconsul de Sardaigne : en tête vient le *legatus pro praetore*, puis le *quaestor pro praetore*, que suivent six personnages, dépourvus de titre officiel, en qui l'on doit reconnaître les *adsessores*. — *Adsessor*, en grec, est ordinairement rendu par πάρεδρος, mais quelquefois aussi par συνεδρεύων et σύνεδρος (cf. Laurent. Lyd., *De Magistr.*, III, 1). [Cf. dans D. Magie, *De Roman. iuris publici vocabulis* (1905), 70 des renvois à Josèphe pour συνέδριον désignant le *consilium Augusti*].

IX

DISCOURS PRONONCÉ PAR NÉRON A CORINTHE EN RENDANT AUX GRECS LA LIBERTÉ

28 Novembre 67 J.-C.[1]

L'étude qui suit reproduit, à peu de différences près, un 1
article que j'ai publié, au lendemain de la découverte d'Acraephiae, dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*[2]. Toutefois cet article, destiné à faire connaître sans retard au public savant les nouveaux documents historiques que je rapportais de Béotie, avait été rédigé un peu hâtivement, dans l'instant de mon retour de Grèce en France, sans le secours de tous les livres qui m'étaient nécessaires[3]. Il contenait quelques inexactitudes que j'ai tenté d'effacer aujourd'hui. La date de l'acte de Corinthe, en particulier, n'était pas fixée avec une rigueur suffisante. J'espère être arrivé maintenant à des conclusions plus précises, grâce à une étude plus attentive des textes, 2
grâce aussi aux renseignements que je dois à la science obligeante de M. Théodore Mommsen. L'illustre maître a bien voulu m'écrire deux fois pour répondre à mes questions et pour me communiquer ses propres observations. Je prends la liberté de lui adresser ici l'expression de ma respectueuse reconnaissance. Je prie aussi M. Gaston Boissier, membre de l'Institut, et M. Foucart, Directeur de l'École française d'Athènes, qui, tous deux, ont daigné faire connaître à l'Aca-

1. [Lyon, 1889].

2. *BCH*, XII, p. 510 et suivantes.

3. Il m'avait été impossible notamment de me procurer à Athènes les beaux travaux de Sievers et de M. H. Schiller, *Studien zur Geschichte der röm. Kaiser; Geschichte des röm. Kaiserreichs unter der Regierung des Nero.*

démie des Inscriptions et Belles-Lettres les résultats de mon heureuse exploration à Acraephiae, de vouloir bien agréer à nouveau mes très vifs remercîments.

Lyon, le 10 février 1889.

Discours de Néron

3 La petite église de Saint-Georges à *Kardilza (Acraephiae)*, bâtie sur la pente nord des rochers de *Kriaria*, en avant des derniers prolongements du mont Ptoon vers l'occident, tout près du rivage oriental du Copaïs, occupe peut-être, comme on l'a supposé[1], l'emplacement d'un ancien temple de Dionysos. Elle est construite, en grande partie, avec des matériaux antiques ; ses murs sont tout remplis d'inscriptions et de débris sculptés. On a déchiffré depuis longtemps la plupart de ces inscriptions : deux d'entre elles, fort longues, ont un intérêt particulier. Elles sont gravées l'une et l'autre en l'honneur d'un riche habitant d'Acraephiae, Épaminondas, bienfaiteur de la cité au premier siècle de l'Empire[2]. J'ai publié récemment, dans le *Bulletin*, une nouvelle édition, plus exacte et plus complète que la copie d'Ulrichs, du plus important de ces deux textes : celui qui contient, entre autres documents, une lettre de l'empereur Gaïus[3].

Au mois de septembre dernier, comme j'achevais, à *Perdico-Vrysi*, l'exploration du sanctuaire d'Apollon Ptoos, j'eus occasion de visiter à nouveau, et de très près, l'église de Karditza. Dans le mur de gauche, à peu de distance du marbre qui porte la lettre de Gaïus, j'avais, auparavant déjà, remarqué une 4 stèle, couchée en long de gauche à droite, portant quelques caractères. Mais les dernières lignes seules apparaissaient, la stèle étant couverte presque entière par un contre-fort épais adossé à la muraille de l'église. Les lettres, en outre, remplies de chaux et de mortier, restaient tout à fait indistinctes ; je connais peu d'inscriptions dont l'aspect fût, à première vue, plus décourageant et plus rébarbatif. Je résolus cependant de

1. Ulrichs, *Reisen*, I, p. 243.

2. *CIG*, 1625 ; Keil, *Inscr. Boeotic.*, XXXI ; Ulrichs, *Reisen*, I, p. 249-253, n° 26 *a* ; [*IG*, VII, 2711 et 2712 ; cf. *BCH*, 1935, 446].

3. *BCH*, XII, p. 305 et suivantes. [*IG*, VII, 2711].

faire arracher du contrefort de l'église les deux ou trois blocs qui masquaient, à sa partie supérieure, la surface de la stèle ; le marbre dégagé, j'entrepris, dans la position la plus incommode, le déchiffrement de l'inscription ; il m'a coûté trois jours d'un labeur assidu ; j'en suis payé aujourd'hui. Tout le monde appréciera l'importance historique des documents publiés ici.

La stèle, d'un marbre gris-bleu, mesure, en long, 1m,30 ; en large, 0m,54 ; une bordure plate, large de 0m,05, l'entoure du côté gauche. Le marbre étant encastré dans un mur, l'épaisseur de la tranche demeure inconnue. La gravure est médiocre ; les caractères, sans profondeur, sans grande régularité, ressemblent exactement à ceux des deux inscriptions gravées en l'honneur d'Épaminondas d'Acraephiae.

Voici le texte[1] :

Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ λέγει · « Τῆς εἴς με εὐνοίας τε καὶ εὐσεβείας ἀ[μ]είψασθαι θέλων τὴν εὐγενεστάτην Ἑλλάδα, κελεύω πλείστους καθ' ὅ[σ]ο[ν] ἐνδέχεται ἐκ ταύτης τῆς ἐπαρχείας παρῖναι
5 ἰς Κόρινθον τῇ πρὸ τεσσάρων καλανδῶν δεκεμβρίων ».
Συνελθόντων τῶν ὄχλων ἐν ἐκκλησίᾳ προσεφώνησεν τὰ ὑπογεγραμμένα · 5

« Ἀπροσδόκητον ὑμεῖν, ἄνδρες Ἕλληνες, δωρεάν,
10 εἰ καὶ μηδὲν παρὰ τῆς ἐμῆς μεγαλοφροσύνης ἀνέλπιστον, χαρίζομαι, τοσαύτην ὅσην οὐκ ἐχωρήσατε αἰτεῖσθαι. Πάντες οἱ τὴν Ἀχαΐαν καὶ τὴν ἕως νῦν Πελοπόννησον κατοικοῦντες Ἕλληνες λάβετ(ε) ἐλευθερίαν ἀνισφορίαν ἣν οὐδ' ἐν τοῖς εὐτυ-
15 χεστάτοις ὑμῶν πάντες χρόνοις ἔσχετε · ἢ γὰρ ἀλλοτρίοις ἢ ἀλλήλοις ἐδουλεύσατε. Εἴθε μὲν οὖν ἀκμαζούσης τῆς Ἑλλάδος παρειχόμην ταύτην τὴν δωρεὰν ἵνα μου πλείονες ἀπολα[ύ]ωσι τῆς χάριτος, διὸ καὶ μέμφομαι τὸν αἰῶνα
20 προδαπανήσαντά μου τὸ μέγεθος τῆς χάριτος. Καὶ νῦν δὲ οὐ δι' ἔλεον ὑμᾶς ἀλλὰ δι' εὔνοιαν εὐεργετῶ, ἀμείβομαι δὲ τοὺς θεοὺς ὑμῶν ὧν καὶ διὰ

1. La planche insérée à la fin de la brochure reproduit l'inscription en fac-similé. [*IG*, VII, 2713 ; Dessau, *Inscr. lat. sel.* 8794 ; *Sylloge*[3], 814].

γῆς καὶ διὰ θαλάττης αἰεί μου προνοουμένων πεπείραμαι ὅτι μοι τηλικαῦτα εὐεργετεῖν παρέσχον. Πόλεις μὲν γὰρ καὶ ἄλλοι ἠλευθέρωσαν ἡγεμόνες, [Νέρων δὲ μόνος] ἐπαρχείαν. »

Ὁ ἀρχιερεὺς τῶν Σεβαστῶν διὰ βίου καὶ Νέρωνος Κλαυδίου Καίσαρος Σεβαστοῦ Ἐπαμεινώνδας Ἐπαμεινώνδου εἶπεν· προβεβουλευμένον ἑαυτῷ εἶναι πρός τε τὴν βουλὴν καὶ τὸν δῆμον· ἐπιδὴ ὁ τοῦ παντὸς κόσμου κύριος Νέρων, αὐτοκράτωρ μέγιστος, δημαρχικῆς ἐξουσίας τὸ τρὶς καὶ δέκατον ἀποδεδειγμένος, πατὴρ πατρίδος,
6 νέος Ἥλιος ἐπιλάμψας τοῖς Ἕλλησιν, προηιρημένος εὐεργετεῖν τὴν Ἑλλάδα, ἀμειβόμενος δὲ καὶ εὐσεβῶν τοὺς θεοὺς ἡμῶν παριστανομένους αὐτῷ πάντοτε ἐπὶ προνοίᾳ καὶ σωτηρίᾳ, τὴν ἀπὸ παντὸς τοῦ αἰῶνος αὐθιγενῆ καὶ αὐτόχθονα ἐλευθερίαν πρότερον ἀφαιρεθεῖσαν τῶν Ἑλλήνων εἰς καὶ μόνος τῶν ἀπ' αἰῶνος αὐτοκράτωρ μέγιστος φιλέλλην γενόμενος [Νέρων] Ζεὺς Ἐλευθέριος ἔδωκεν, ἐχαρίσατο, ἀποκατέστησεν εἰς τὴν ἀρχαιότητα τῆς αὐτονομίας καὶ ἐλευθερίας, προσθεὶς τῇ μεγάλῃ καὶ ἀπροσδοκήτῳ δωρεᾷ καὶ ἀνεισφορίαν, ἣν οὐδεὶς τῶν πρότερον Σεβαστῶν ὁλοτελῆ ἔδωκεν· δι' ἃ δὴ πάντα δεδογμένον εἶναι τοῖς τε ἄρχουσι καὶ συνέδροις καὶ τῷ δήμῳ· καθιερῶσαι μὲν κατὰ τὸ παρὸν τὸν πρὸς τῷ Διὶ τῷ Σωτῆρι βωμὸν ἐπιγράφοντας· Διὶ Ἐλευθερίῳ [Νέρωνι] εἰς αἰῶνα, καὶ ἀγάλματα ἐν τῷ ναῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Πτωΐου συνκαθιδρύοντας τοῖς [ἡμῶν] πατρίοις θεοῖς [Νέρωνός τε] Διὸς Ἐλευθερίου καὶ θεᾶς Σεβαστῆς [Μεσσαλίνης ?], ἵνα τούτων οὕτως τελεσθέντων καὶ ἡ ἡμετέρα πόλις φαίνηται πᾶσαν τειμὴν καὶ εὐσέβειαν ἐκπεπληρωκυῖα εἰς τὸν τοῦ κυρίου Σεβαστοῦ [Νέρωνος οἶκον ?]· εἶναι δὲ ἐν ἀναγραφῇ τὸ ψήφισμα παρά τε τῷ Διὶ τῷ Σωτῆρι ἐν τῇ ἀγορᾷ ἐν στήλῃ καὶ ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Πτωΐου.

Les lacunes, on le voit, sont rares. La plupart des mots absents ont été effacés avec intention et très profondément grattés et raclés. Presque partout le nom de Néron doit être rétabli, et c'est par pure inadvertance que ce nom deux fois a été conservé : aux lignes 27 et 31.

A la ligne 26, du côté gauche, manquent douze ou treize 7
lettres ; j'ai restitué, d'après le sens évident de la phrase, [Νέρων δὲ μόνος] ἐπαρχείαν. Il peut paraître surprenant que le mot inoffensif μόνος ait été martelé ; mais on remarque ailleurs que le manœuvre chargé du martelage s'est acquitté de sa besogne avec une rare inintelligence. C'est ainsi que le mot ἡμῶν a disparu de la ligne 51, sans autre explication peut-être qu'une confusion, bien singulière, avec Νέρων ; c'est ainsi encore qu'à l'extrémité de la ligne 55 le mot gravé après [Νέρωνος], fort anodin sans doute, a été soigneusement effacé ; tandis qu'un sot oubli a maintenu, je l'ai dit, aux lignes 27 et 31, le seul mot condamné, le nom de Néron[1]. — Cinq ou six lettres sont volontairement supprimées à la ligne 41 ; cinq ou six à la ligne 49 ; huit ou neuf à l'extrémité de la ligne 51 ; j'ai rétabli, avec certitude, je crois, en ces différents endroits [Νέρων] (l. 41) ; [Νέρωνι] (l. 49) ; [Νέρωνός τε] (l. 51), mots qui remplissent exactement les vides. Il est plus difficile, à la ligne 52, de remplacer les dix ou onze lettres absentes ; j'ai songé naturellement à rétablir là le génitif Σαβείνης, qui désignerait Poppée, mais ce mot serait trop court[2] ; la forme Ποππαίας Σαβείνης ou Σαβίνης, par contre, tiendrait trop de place[3]. On peut admettre qu'il s'agit là de Statilia Messalina, épousée par Néron en 66, bien qu'il ne soit fait mention nulle part ailleurs, à ma connaissance, des honneurs divins qu'elle aurait reçus de son vivant ; on sait du moins que des villes

1. La restitution [Νέρων δὲ μόνος], à la ligne 26, me semble préférable à celle que j'ai proposée ailleurs (*BCH*, XII, p. 515) : [Νέρων δὲ ὅλην τὴν ἐπαρχείαν]. Elle m'est suggérée par cette phrase du décret d'Acraephiae : εἷς καὶ μόνος..... φιλέλλην γενόμενος [Νέρων] κ. τ. λ. (l. 39, 40, 41). Le décret suit, en effet, mot à mot la déclaration impériale. M. Mommsen m'écrit qu'il proposerait volontiers : [Νέρων δὲ Κλαύδιος] ἐπαρχείαν. Je serais pourtant surpris, je l'avoue, que dans un discours d'apparat Néron se fût astreint si scrupuleusement à respecter le langage de la nomenclature officielle. Tant de correction s'accorderait mal avec le style emphatique de la déclaration. Au reste, dans les proclamations de ses victoires agonistiques, Néron se faisait appeler seulement Νέρων Καῖσαρ (Dio, LXIII, 14). [Ad. Wilhelm, *Gött. Gel. Anz.* 1903, 797 : [μόνος δὲ Νέρων], en tenant compte de la barre droite gravée avant ἐπαρχείαν].

2. Pour le même motif, on doit écarter le nom de la *Diva Claudia Augusta* (Tacit., *Ann.*, XV, 23), fille de Poppée.

3. [Le nom de Poppée est rétabli par Wernicke, *Arch. Jahrbuch* IX (1894), 111 et par Ph. Fabia, *Rev. Phil.* 19 (1895), 228-229, qui se réfère à une opinion de M. Holleaux].

grecques frappèrent des médailles à son effigie[1] ; j'ai donc restitué : [Μεσσαλίνης]. A l'extrémité de la ligne 55, la lacune est de quatorze lettres environ : le mot Νέρωνος doit, sans doute aucun, être rétabli en premier lieu ; après venait un mot fort court, de sept lettres au plus, à l'accusatif, dépendant de l'article τόν ; j'avoue n'avoir pu retrouver ce mot ;
8 la restitution [οἶκον], à laquelle j'ai pensé, ne me satisfait pas assez pour que je la propose sans réserves[2].

Les abus de l'iotacisme[3] et l'emploi de la diphtongue ει au lieu de l'ι simple[4], n'ont rien qui doive surprendre. Les inscriptions d'Acraephiae gravées vers la même époque en fournissent de nombreux exemples[5].

L'inscription tout entière se décompose très simplement en trois documents distincts :

I (l. 1-6). Édit adressé par l'Empereur Néron à tous les habitants de la Grèce : ordre d'avoir à se réunir, le 28 novembre (67), à Corinthe ;

II (l. 9-26). Texte officiel du discours prononcé par Néron, à Corinthe, à la date indiquée ;

III (l. 27-58). Décret en l'honneur de Néron, voté par la ville d'Acraephiae, sur la proposition d'Épaminondas, grand prêtre à vie des Augustes et de Néron.

Voici la traduction de ces trois documents :

I. Édit de l'Empereur Caesar : — «Comme j'entends récompenser l'Hellade, la plus noble des nations, de l'affection et de la piété qu'elle me témoigne, j'ordonne aux habitants de cette province d'être présents, en aussi grand nombre que possible, à Corinthe, le quatrième jour avant les Kalendes de décembre. »

II. La foule s'étant réunie, l'Empereur a fait dans l'assemblée cette proclamation :

1. Eckhel, *DN*, VI, p. 287-288. [Münsterberg, *Numism. Zeitschrift* 59 (1926), p. 10].

2. Voyez cependant : *Papers Amer. School Ath.*, I (1885), 50, n. XXVI, l. 21 (serment des habitants d'Assos à l'avènement de Gaïus) [*Sylloge*³, 797], et *BCH*, XI, p. 307, l. 12, pour les formules analogues.

3. L. 4, παρῖναι ; l. 5, ἰς ; l. 14, ἀνισφορίαν ; l. 31, ἐπιδή.

4. L. 4, ἐπαρχείας ; l. 9, ὑμεῖν ; l. 50, συνκαθειδρύοντας ; l. 54, τειμήν.

5. *CIG*, 1625 ; *BCH*, XII, p. 306. — Meister, *Griech. Dialekte*, I, p. 229. [*BCH*, 1935, 441.]

« Bien inattendue de vous, Hellènes, — encore que de mon 9
grand cœur on puisse tout espérer — est la grâce que je vous accorde ; grâce si merveilleuse que vous ne pouviez même l'implorer. Vous tous, habitant l'Achaïe ou la terre jusqu'ici nommée Péloponnèse, Hellènes, recevez, avec l'exemption de tout tribut, cette liberté que, même aux temps les plus fortunés de votre histoire, vous n'avez pas possédée tous ensemble, car toujours vous fûtes esclaves ou de l'étranger ou les uns des autres. Ah ! que n'ai-je pu, alors que fleurissait l'Hellade, donner ce cours à mes bontés : un plus grand nombre d'hommes eût joui de ma faveur ! Certes j'ai droit de m'irriter contre le temps envieux qui, par avance, voulut amoindrir la grandeur d'un tel bienfait. En ce jour, pourtant, ce n'est pas la pitié, c'est l'affection seule qui me fait généreux envers vous. Et je rends grâces à vos dieux, ces dieux dont, sur terre et sur mer, toujours, j'éprouvai la protection vigilante, de m'avoir donné l'occasion d'être si grandement bienfaisant. Des villes ont pu recevoir d'autres princes leur liberté, Néron seul la rend à toute une province ».

III. « Le grand prêtre perpétuel des Augustes et de Néron Claudius Caesar Auguste, Épaminondas, fils d'Épaminondas, a dit que la proposition suivante était par lui soumise à l'approbation du Conseil et du Peuple. — Considérant que le maître du monde entier, Néron, Empereur très grand, *désigné (sic)* comme tribun du peuple pour la treizième fois, père de la patrie, Soleil nouveau qui illumine les Hellènes, a résolu d'être le bienfaiteur de l'Hellade ; — qu'il rend grâces et hommage à nos dieux, toujours présents à ses côtés pour le protéger et le conserver ; — que l'éternel privilège de notre pays et de notre sol, la liberté, ravie jadis aux Hellènes, l'Empereur très grand, entre tous les hommes de tous les temps seul et unique philhellène, Néron Zeus Libérateur nous l'a rendue, gracieusement octroyée, et nous a rétablis dans l'ancienne intégrité de notre autonomie et de notre indépendance ; — qu'à une faveur si grande et si imprévue il a joint encore, par surcroît, l'exemption des tributs qu'aucun Auguste, avant lui, n'avait pleinement accordée ; — à ces causes, plaise aux magistrats, aux synèdres, au peuple de décider : en premier lieu, qu'on fera immédiatement les consécrations suivantes : sur 10
l'autel proche de (celui de) Zeus Sauveur on mettra cette dédicace : « A Néron Zeus Libérateur, à toute éternité » ; et l'on placera, dans le sanctuaire d'Apollon Ptoos, près (des

images) de nos dieux nationaux, les statues de Néron Zeus Libérateur et de la déesse Augusta (Messalina (?)), afin que, par ces cérémonies, notre ville, elle aussi, donne des preuves manifestes de sa vénération et de sa piété envers notre maître Auguste (Néron et sa maison (?)) ; en second lieu, qu'on déposera dans l'agora, près de (l'autel de) Zeus Sauveur, une copie de ce décret gravée sur une stèle, et une autre dans le sanctuaire d'Apollon Ptoos ».

I

La mascarade triomphale qui termine et résume le règne de Néron — ce beau voyage funambulesque d'Achaïe, où la gloire du César décadent rayonne dans une apothéose de féerie — nous est connue par les anciens auteurs. Suétone et Dion l'ont racontée[1] ; Plutarque et Pausanias, le pseudo-Lucien et Philostrate, d'autres encore, en ont parlé[2]. Mais les dates exactes jusqu'à présent font un peu défaut : on sait seulement que l'Empereur débarqua en Grèce dans l'été ou dans l'automne de l'année 66, qu'il en partit à la fin de l'année 67 ou dans les premiers jours de 68[3]. Les documents que
11 je publie aujourd'hui fournissent heureusement, comme on va le voir, des renseignements nouveaux.

La déclaration de Corinthe, qui affranchit l'Achaïe, doit avoir précédé de peu de temps le retour de Néron. Suétone l'indique nettement : *Decedens deinde provinciam universam libertate donavit*[4] ; et la plupart des historiens modernes s'accor-

1. Suet., *Nero*, 19, 22-24 ; Dio, LXIII, 8-19.

2. Plut., *Flamin.*, XII, 8 ; Pausan., VII, 17, 3-4 et *pass.* ; Lucian., *Nero*, 2-10 ; Philostr., *Vit. Apoll.*, IV, 24, 47 ; V, 7, 8, 19, 42 ; Plin., *NH*, IV, 12 ; pour l'indication complète des textes, voir Hertzberg, *Gesch. Griechenlands unter der Herrschaft der Römer*, II, p. 104 et suivantes ; Schiller, *Gesch. des röm. Kaiserreichs unter der Regierung des Nero*, p. 245 et suivantes ; Sievers, *Studien zur Gesch. der röm. Kaiser*, p. 127 et suivantes.

3. Voir, pour la date du retour : Tillemont, *Hist. des Emp.*, I, p. 320 ; Clinton, *Fasti Romani*, ad an. 67 ; Mommsen, *Hermes*, II, p. 111 ; Sievers, p. 127, n° 10 ; Hertzberg, II, p. 118 ; Schiller, p. 258, n° 2. Le texte de Josèphe (*Bell. Jud.*, III, 10, 10) établit qu'en septembre 67 Néron résidait encore en Grèce.

4. Suet., *Nero*, 24.

dent sur ce point[1]. Il suit de là que l'Achaïe fut déclarée libre à la fin de l'année 67 ; et partant c'est à cette année 67 qu'on doit, selon toute évidence, reporter la date du 28 novembre (l. 5-6 : τῇ πρὸ τεσσάρων καλανδῶν δεκεμβρίων), qui fixe le jour de l'acte de Corinthe. Un décret proconsulaire de la Sardaigne[2] montre que dans cette province, donnée au sénat pour compenser la perte de l'Achaïe, les proconsuls ont succédé aux procurateurs au cours et vers la fin de l'année 67, et dès lors confirme encore indirectement la date admise ici pour l'affranchissement de la Grèce.

Aussi bien, le décret honorifique voté par les citoyens d'Acraephiae contient une indication précise d'année. Aux lignes 32-33, Néron porte le titre suivant : δημαρχικῆς ἐξουσίας τὸ τρὶς καὶ δέκατον ἀποδεδειγμένος. Cette mention de la XIII[e] puissance tribunicienne concorde-t-elle avec nos précédentes conclusions ? En d'autres termes, le 28 novembre 67, Néron exerçait-il, pour la treizième fois, la puissance tribunicienne ? — Avant toute réponse, deux observations sont ici nécessaires.

1° Le chiffre XIII (τὸ τρὶς καὶ δέκατον) mérite-t-il pleine confiance ? L'indication est-elle exacte ou la peut-on supposer fautive ? La question ne se poserait pas sans la présence aussi insolite qu'incorrecte du mot ἀποδεδειγμένος, *designatus*. Ce mot, comme M. Mommsen veut bien me le faire remarquer, ne s'est jamais trouvé joint à la mention des puissances tribuniciennes et n'a pas de sens ici[3]. Sa présence atteste chez 12
les rédacteurs du décret, du moins chez le lapicide, une igno-

1. Tillemont (I, p. 315) semble avoir mal compris la phrase de Suétone qu'il interprète ainsi : « *En revenant des jeux olympiques* », etc. (cf. Sievers, p. 133, n. 47). Sur l'époque de la déclaration : Clinton, *Fasti Romani*, ad an. 67 ; Mommsen, *Hermes*, II, p. 111 ; Herztberg, II, p. 112 ; Schiller, p. 256 ; Marquardt, *Röm. Staatsaverwaltung*, I, p. 249. C'est à tort, je crois, que M. H. Schiller a récemment (*Gesch. der röm. Kaiserzeit*, I, p. 355) fait remonter à l'année 66 l'acte de Corinthe.

2. *CIL*, X, 7852 et pp. 777 et 813. Ce rapprochement m'a été indiqué par M. Mommsen.

3. J'ai supposé un instant que, dans ce passage de l'inscription, le mot ὕπατος pouvait avoir été omis par la négligence du graveur. Mais, sans compter que les deux consuls ordinaires, au début de l'année 68, sont Ti. Catius Silius Italicus et M. Galerius Trachalus Turpilianus et que Néron, par suite, n'a vraisemblablement pas porté le titre de *Cos. des.*, en 67, comment expliquer après le mot ἀποδεδειγμένος l'omission de toute indication numérique ? On devrait lire là τὸ πέμπτον, s'il s'agissait du consulat.

rance singulière de la constitution impériale et du formulaire officiel. Toutefois, il serait bien dangereux de prétendre tirer de cette erreur, si grossière soit-elle, des conclusions critiques trop négatives. La bévue commise sur ce point particulier, m'écrit M. Mommsen, n'autorise aucunement à rejeter le chiffre donné par le décret. Nous devons, quant à présent et sans scrupule, conserver et retenir comme authentique et exacte l'indication de la XIII[e] puissance tribunicienne.

2° Une autre question se pose : il va de soi que le décret voté à la demande d'Épaminondas est postérieur à la déclaration de Corinthe ; peut-on croire qu'entre la déclaration et le vote du décret un temps assez long se soit écoulé pour que la notation chronologique δημαρχικῆς ἐξουσίας τὸ τρὶς καὶ δέκατον s'applique seulement à l'époque du décret et non plus à l'époque de l'acte impérial ? Pour ma part, je ne le pense pas. Néron n'était pas homme à qui l'on fît attendre les actions de grâces ; la reconnaissance des Grecs se manifesta sans longs délais ; la Béotie, aussi bien, est proche de Corinthe, et la déclaration, sitôt publiée, y fut connue et applaudie ; Épaminondas, en particulier, ne dut pas volontiers laisser languir son zèle de courtisan pressé[1]. Les deux documents, partant, peuvent être considérés comme presque contemporains, le second ayant succédé immédiatement au premier. On admettra, dès lors, que Néron, quand il prononça le discours de Corinthe, comme lorsque fut rédigé et voté le décret de remerciement, était en possession, pour la treizième fois, de la puissance tribunicienne.

A quelle année nous ramène maintenant cette XIII[e] puissance tribunicienne ? Le problème est compliqué ; rien de plus difficile — on le sait — que de dresser rigoureusement la liste
13 chronologique des puissances tribuniciennes de Néron. Toutefois, M. Mommsen a démontré[2] et me rappelle obligeamment que, dans ce calcul, trois points de départ peuvent être admis avec une égale certitude, de telle sorte que la liste se laisse établir par trois procédés différents. 1° Comme date initiale de la première puissance, on peut prendre le jour officiel de l'avènement de l'Empereur : soit le 13 octobre 54[3]. — 2° On

1. D'ailleurs, comme on va le voir, la mention de la XIII[e] puissance tribunicienne n'est plus possible après le 3 décembre 67, terme extrême.

2. *Röm. Staatsrecht*, II[3], p. 798, n. 1.

3. Henzen, *Hermes*, II, p. 47 ; Mommsen, *Röm. Staatsrecht*, II[3], p. 875, n. 2.

peut choisir tout aussi bien pour premier repère le jour où les comices ont déféré à Néron la puissance tribunicienne : soit le 4 décembre 54[1]. — 3° L'Empereur, lui-même, en 60, paraît avoir introduit, dans la supputation de ses années de règne, une réforme d'un effet rétroactif, dont le résultat fut celui-ci : la période comprise entre le 13 octobre et le 9 décembre 54 fut considérée comme équivalente à la durée de la première puissance tribunicienne. De là, l'existence, pour chaque puissance tribunicienne, d'un troisième et nouveau terme légal : le 9 décembre[2].

Selon le premier système, la XIII^e puissance tribunicienne durerait du 13 octobre 66 au 12 octobre 67 : partant, le 28 novembre 67, Néron serait dans l'exercice de sa XIV^e puissance, ce qui ne peut se concilier avec le texte du décret d'Acraephiae ; — le troisième système conduit à un résultat analogue, la XIII^e puissance tribunicienne durant, dans ce système, du 10 décembre 65 au 9 décembre 66, et la XIV^e, par suite, du 10 décembre 66 au 9 décembre 67 ; — le second système seul donne une réponse satisfaisante, puisqu'il fait commencer au 4 décembre 66 et finir au 3 décembre 67 la XIII^e puissance tribunicienne.

Nous devons adopter ce mode de calcul — tous trois ayant été également en usage — qui maintient pour la déclaration de Corinthe la date tout d'abord indiquée.

En dernière analyse, il demeure donc acquis : 1° que l'Achaïe a été affranchie le 28 novembre 67 ; 2° que Néron n'est parti pour l'Italie qu'après cette époque.

Est-ce maintenant à l'occasion des jeux de l'Isthme que 14
Néron réunit les Grecs à Corinthe ? A vrai dire, ni dans la circulaire du prince, ni dans son discours, il n'est dit un seul mot de ces jeux ; mais les affirmations de Suétone et de Plutarque sont formelles : ἐν Κορίνθῳ... Ἰσθμίων ἀγομένων τοὺς Ἕλληνας ἐλευθέρους ἀφῆκεν[3]. — *Quae beneficia, e medio stadio, Isthmiorum die ... pronunciavit*[4]. — On admettra, partant, ou bien que les fêtes isthmiques furent retardées, cette année-là, jusqu'à la fin de novembre ; le fait n'aurait rien de surpre-

1. Henzen, *Hermes*, II, p. 48 ; Mommsen, *l. l.*
2. Mommsen, *Röm. Staatsrecht*, II[3], p. 798, n° 1.
3. Plut., *Flamin.*, XII, 8.
4. Suet., *Nero*, 24, *s. f.*

nant : Néron en usait à sa guise avec les règlements qui fixaient la célébration et le programme des jeux[1] ; — ou que ces fêtes étaient de celles que Néron fit célébrer à deux reprises dans le cours d'une seule année[2].

Les motifs qui décidèrent Néron à rendre la liberté aux Grecs apparaissent fort clairs quand on a lu la circulaire par où débute l'inscription ; c'est l'expression d'une joie reconnaissante : la Grèce a bien mérité de César ; une récompense lui est due ; la liberté sera cette récompense. — Et certes, durant ce séjour d'Achaïe qu'il prolongeait malgré les rappels pressants d'Hélios, Néron avait le droit de s'épanouir dans sa vanité satisfaite. Les Grecs, dont les instances avaient décidé le voyage[3], ne mentaient pas à sa confiance ; ils se montraient bien, comme lui-même l'avait dit[4], dignes de le comprendre et de le goûter. Complaisante ingénieuse, l'Achaïe s'assouplissait à tous les caprices du maître ; à travers la plupart des villes, il avait pu promener, sans soulever un murmure, son insolente saturnale. La province, conviée aux noces du prince et de Sporus, loin de se révolter, souhaitait des enfants aux époux[5] ; la « voix céleste » était écoutée, elle avait trouvé des admirateurs[6], des critiques indulgents, pas trop de railleurs ; au théâtre, ce n'était pas seulement la claque des *Augustani*, enrôlés tout exprès, mais la foule entière, qui fêtait César d'acclamations enthousiastes[7]. Les Grecs, en effet, sceptiques rassis, éternels badauds, tout en maudissant les violences qu'elles traînaient avec elles, s'amu-

1. Suet., *Nero*, 23 ; cf. Lucian., *Nero*, 9 ; Philostr., *Vita Apollon.*, V, 7.

2. Suet., *Nero*, 23 : *quibusdam etiam iteratis*. Cf. Hertzberg, II, p. 112, n° 35.

3. Suet., *Nero*, 22.

4. Suet., *Nero*, 22.

5. Dio, LXIII, 13. Cette anecdote, comme d'autres auxquelles je ferai allusion plus loin, est, je le sais, révoquée en doute par quelques historiens, notamment par Sievers (p. 130) et Schiller (p. 251-252). Mais je dois dire que leurs objections, peu concluantes, me touchent médiocrement. La critique de Schiller, dont je ne méconnais du reste ni la vigueur, ni la finesse, plaide surtout la cause du sens commun ; elle écarte résolument l'invraisemblable. Je crains que ce procédé, très légitime ailleurs, ne s'applique fort mal au règne de Néron. Il faudrait reconnaître qu'au temps dont il s'agit l'invraisemblable était la règle ; jamais peut-être la morale et la logique naturelles n'ont subi de telles entorses ; un si rude vent de folie agitait les pauvres cervelles humaines que tout peut être admis comme possible de ce qui ressemble à l'impossible.

6. Lucian., *Nero*, 6.

7. Dio, LXIII, 10 : καὶ ταῦτα μέντοι πάντα οἵ τε ἄλλοι πάντες, καὶ οἱ στρατιῶται ὁρῶντες ἔφερον, ἐπῄνουν.....

saient aux fantaisies de Néron ; les indignations, un peu trop oratoires, d'un Dion Cassius[1], ne doivent pas ici faire illusion ; ce sont surtout des sentiments romains qu'elles expriment : le dégoût du sujet loyal dont le cœur se soulève, voyant son souverain s'avilir et se ravaler ; mais les Grecs n'avaient guère de ces pudeurs. « Beaucoup des énormités qu'on reproche à Néron n'avaient toute leur gravité qu'au point de vue des mœurs romaines et de la sévère tenue à laquelle on avait été habitué jusque-là[2]. » Dans le spectacle nouveau où s'étalait la folie du prince, l'amour-propre hellénique, si habile à se flatter, trouvait peut-être encore de quoi se satisfaire. A tout prendre, pour grotesque qu'il fût, l'impérial cabotin, affamé de victoires olympiques, enragé de jalousie contre les anciens lauréats, rendait aux arts de la Grèce son hommage fanatique et passionné ; quand, débutant penaud ou jouant la peur, il tremblait devant les mastigophores, implorait les agonothètes, pâlissait, perdait la tête à chaque bévue commise en scène, ou s'astreignait stupidement à toutes les exigences des concours[3], c'est encore l'Hellade qu'il glorifiait à sa manière, patrie des grands athlètes et des divins chanteurs.

II

16

Flamininus, en 196, avait chargé un héraut de transmettre aux peuples la proclamation de l'indépendance hellénique[4] ; Plutarque note, peut-être comme une nouveauté singulière, que Néron, à Corinthe, voulut en personne haranguer la foule[5] ; Suétone avait fait la même remarque[6]. Les informations des deux écrivains étaient exactes, comme en témoignent les lignes 7 et 8 de l'inscription : προσεφώνησεν τὰ ὑπογεγραμμένα. — Néron n'avait garde de priver le monde d'une seule occasion d'entendre la « voix céleste ».

En quel lieu fut prononcé le discours ? A la tribune, dans l'agora, comme le veut Plutarque[7] ? Au milieu du stade,

1. Dio, LXIII, 9.
2. Renan, *L'Antechrist*, p. 138.
3. Dio, LXIII, 9 ; Suet., *Nero*, 23, 24.
4. Plut., *Flamin.*, XII, 8.
5. Plut., *Flamin.*, *ibid.*
6. Suet., *Nero*, 24.
7. Plut., *Flamin.*, XII, 8.

comme le raconte Suétone[1] ? Les textes nouveaux n'apportent pas de réponse à cette question. Tout au plus, en s'autorisant des mots ἐν ἐκκλησίᾳ (l. 7), employés plus ordinairement pour désigner une assemblée tenue dans la forme politique, admettra-t-on que la version de Plutarque est la plus vraisemblable.

Aucun ancien écrivain n'a pris soin d'analyser la déclaration d'indépendance. — Dion n'en parle même pas. — Suétone ne paraît pas avoir eu sous les yeux le texte officiel ; il commet, en effet, une légère erreur. Selon lui[2], Néron, en même temps qu'il proclame la liberté de l'Hellade, décerne solennellement le droit de cité romaine aux agonothètes et leur accorde de riches gratifications. Dans le discours authentique, nous ne trouvons pas trace de ces dernières faveurs[3]. Sans doute, Suétone confond ici Corinthe et Olympie ; c'est
17 à Olympie, Dion nous l'apprend[4], que Néron reconnaissant fit aux Hellanodiques don de 250.000 drachmes. — Plutarque résume en deux mots la déclaration impériale[5] : τοὺς Ἕλληνας ἐλευθέρους καὶ αὐτονόμους ἀφῆκεν. C'est une phrase un peu brève et qui pourrait laisser place à l'équivoque. On s'est demandé[6] si la Grèce affranchie par Néron était soumise encore à l'autorité du gouverneur de Macédoine, ou si elle avait reconquis, dans leur plénitude, ses antiques libertés. Plus d'hésitations aujourd'hui : le texte est clair. L'indépendance de l'Hellade, à partir du 28 novembre 67 jusqu'au jour où Vespasien rétablit l'ancienne sujétion, paraît entière et absolue ; elle entraîne comme conséquences naturelles l'autonomie, d'une part (l. 43) ; d'autre part, une complète immunité de tributs (l. 14 ; 44-45). La Grèce, désormais, en principe, est de plein droit dans une situation privilégiée comparable à celle de l'Italie[7].

Il importait encore à l'histoire de connaître ce que, seul, nous révèle le monument d'Acraephiae : le style et l'éloquence

1. Suet., *Nero*, 24.

2. Suet., *l. l.*

3. Ce passage du discours pourrait, à la vérité, avoir été retranché dans l'édition destinée à être publiée et gravée sur les stèles.

4. Dio, LXIII, 14. S'agit-il de drachmes, de deniers ou de sesterces, le texte ne le dit pas.

5. Plut., *Flamin.*, XII, 8. Cf. Plin., *NH*, IV, 22 ; Pausan., VII, 17, 3 ; Philostr., *Vit. Apollon.*, V, 41, 1.

6. Voir Hertzberg, II, p. 113 et n° 38 ; Schiller, p. 256 et n° 3.

7. C'est ainsi qu'en avait déjà jugé Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 239-240.

du grand Empereur. — On posera peut-être cette question : le discours est-il l'œuvre de Néron lui-même ? Une réponse catégorique est malaisée ; j'incline pourtant, et très décidément, vers l'affirmative. Dans sa jeunesse, mal doué pour la parole, attiré surtout vers les succès poétiques, Néron, souvent, a pu se contenter de réciter les tirades empruntées à la faconde complaisante de Sénèque[1]. Mais plus tard, quand il prétendit à la suprême maîtrise dans tous les arts, l'éloquence ne fut pas négligée. A Naples, dans les jeux Néroniens, créés à l'imitation des jeux helléniques, il institua un concours oratoire et se fit décerner la couronne[2]. Les historiens nous apprennent qu'il parlait volontiers le grec[3]. — A Corinthe, aussi bien, il s'agissait d'adresser au peuple une simple pro- 18
clamation, non un discours en règle ; si médiocre orateur qu'on suppose Néron, la tâche était facile. Mais il y a plus : qu'on lise le texte de près, qu'on fasse sonner les mots, on ne se méprendra guère sur l'auteur.

Ce qui frappe dès l'abord, quand on parcourt ces dix-huit lignes, c'est plus encore que le style précieux et sentimental à faux, l'emphase égoïste dont elles sont pleines : l'Empereur récite un dithyrambe à sa gloire et se chante à lui-même un cantique d'actions de grâces ; il s'attendrit sur son grand cœur, s'émerveille de ses bontés. Pour les qualifier dignement il lui faut un luxe redondant de beaux adjectifs tapageurs. Toute cette prose est gonflée d'ampoules à en crever. On croit voir s'étaler la passion qui fit tout Néron — rage d'étonner, d'éblouir et d'éclipser, par le mal, par le bien, toujours par l'imprévu, appétit de faire grand et nouveau — ressort unique qui provoqua tous les soubresauts de son génie d'artiste dépravé : *omnium aemulus qui quoquo modo animum vulgi moverent*[4] ; — *incredibilium cupitor*[5]. Aujourd'hui qu'il lui plaît d'être bienfaisant, il le sera comme nul ne sut l'être ; il faut qu'à l'annonce de ses faveurs les peuples se pâment,

1. Tacit., *Ann.*, XIII, 3. Teuffel (*Gesch. der röm. Literatur*, p. 639, n° 10) admet que les discours de Néron mentionnés par Suétone (*Nero*, 7) avaient tous été composés par Sénèque. Pure hypothèse.

2. Tacit., *Ann.*, XIV, 21 ; Suet., *Nero*, 12 ; cf. Suet., *Nero*, 10 : *declamavit saepius publice.*

3. Suet., *Nero*, 7 : *pro Rhodiis atque Iliensibus graece verba fecit.* Cf. Suet., *Nero*, 20. — Schiller, p. 564.

4. Suet., *Nero*, 53.

5. Tacit., *Ann.*, XV, 42.

comme tout à l'heure aux chants de la voix céleste. La phrase larmoyante où Néron accuse le temps d'avoir décimé la Grèce, exprime, au fond, tout simplement, un sentiment fort analogue au dépit de l'acteur trouvant la salle dégarnie et les spectateurs clairsemés. Et la raison vraie de son accès soudain de générosité, ce désir surexcité de demeurer dans l'histoire un personnage hors de pair, écrasant tout autour de lui, trônant du haut d'une grandeur sans égale, éclate avec une franchise presque enfantine dans les derniers mots : « D'autres souverains, dans le passé, ont libéré des villes, Néron seul toute une province ».

Ici comme ailleurs manque, en effet, au César artiste ce qui lui manqua toujours : le tact et l'esprit. Il pèche maladroitement par cynisme naïf. C'est une sottise que la phrase dévote,
19 où le prince le plus franchement impie qui fut jamais[1] bénit les dieux de l'Hellade et loue leur providence toujours occupée de son salut. Vraiment, si les dieux s'étaient montrés pour Néron de si dévoués protecteurs, il les récompensait d'étrange manière. Les historiens, à la vérité, parlent de ses dévotions à l'autel de Zeus Kasios[2], des offrandes qu'il consacra dans l'Héraion d'Argos et dans le temple de Zeus Olympien[3], d'un cadeau de cent mille drachmes que valut de sa part à la Pythie delphique une réponse faite à propos[4] : mais la liste des sacrilèges dépasse de beaucoup celle des actes de piété.

S'il oubliait tout, ce grand enfant terrible, étourdi dans l'ardent tourbillon de ses caprices, ses auditeurs pouvaient avoir meilleure mémoire ; ils devaient se rappeler Secundus Carrinas, « pourvoyeur de statues pour la Maison Dorée », mettant à sac les grands sanctuaires, enlevant à Delphes cinq cents offrandes[5], et tout récemment, pendant le voyage même de l'Empereur, Sporus et Crispinilla renouvelant les mêmes pillages[6]. N'était-ce pas vers ce temps que les images saintes des anciens vainqueurs étaient détruites dans les *hiérons*, par

1. Suet., *Nero*, 56 : *religionum usque quaque contemptor.*

2. Suet., *Nero*, 22.

3. Pausan., II, 17, 6 ; V, 12, 8. Cf. Dio Chrys., *Or.*, XXI, 6. — Hertzberg, II, p. 111, n. 31.

4. Dio, LXIII, 14.

5. Pausan., X, 7, 1 ; sur ce fait particulier, et, en général, sur les vols commis par Néron ou par ses agents en Achaïe, voir Hertzberg, II, p. 98 et suivantes ; Schiller, p. 247 et suivantes.

6. Dio, LXIII, 12.

ordre du César périodonique[1], le territoire sacré de Cirrha volé à Apollon Delphien et donné aux soldats, le sanctuaire prophétique violé, souillé de cadavres, condamné au silence[2] ? Venant du parricide qui, selon la légende bientôt populaire, avait craint de rencontrer dans Athènes les Erinnyes vengeresses et redouté l'approche des mystères d'Eleusis[3], c'était une inutile et pauvre forfanterie de compromettre le ciel en faisant des dieux les complices de sa fortune.

Et bien d'autres mots encore, dans ce discours de Corinthe, ont dû froisser durement les oreilles des Grecs. Malgré l'évident parti pris qu'a l'orateur de se faire aimable, malgré ses efforts pour jouer son personnage de bon prince et de dieu clément, malgré la flatterie de cette épithète « nation noble entre toutes (l. 2) », dont il honore la Grèce, bien qu'il répète complaisamment, sans doute par gracieuseté pure, les noms d'Hellade et d'Hellènes, au lieu des termes officiels d'Achaïe et d'Achéens, bien qu'il paraisse accorder, dans une phrase fort obscure, un souvenir respectueux à l'antiquité du Péloponnèse[4], la brutalité impériale, çà et là, se réveille avec des paroles rudes. Néron, bienfaiteur dur, dans sa manie d'exalter ses bontés, humilie étrangement ceux qu'il oblige. Il enveloppe ses grâces de vérités cruelles. Pour faire comprendre aux Grecs quelle faveur inouïe il leur accorde, il laisse entendre que jamais ils n'auraient osé réclamer leur indépendance ; et

1. Suet., *Nero*, 24 ; Dio, LXIII, 8.
2. Dio, LXIII, 14 ; Lucian., *Nero*, 10.
3. Dio, LXIII, 14 ; Suet., *Nero*, 34.
4. L. 12-13 : Πάντες οἱ τὴν Ἀχαΐαν καὶ τὴν ἕως νῦν Πελοπόννησον κατοικοῦντες .... — Rien de moins explicite que ce passage. M. Mommsen m'écrit qu'il croit voir ici un malentendu de Néron qui confond et embrouille les termes du langage officiel (Ἀχαΐαν) avec les réminiscences littéraires (Πελοπόννησον). Il est évident, en effet, que la distinction faite ici entre l'Achaïe et le pays « appelé encore Péloponnèse » ne peut avoir aucune signification politique. Le Péloponnèse n'entre pas dans la nomenclature impériale. Peut-être Néron veut-il simplement dire qu'une partie de l'Achaïe a gardé son ancien nom d'île de Pélops et se conforme-t-il ainsi à l'usage populaire, qui, par abus, appelait maintenant de préférence Ἀχαΐα la Grèce continentale, en l'opposant à la péninsule. Une autre hypothèse serait séduisante : la proclamation de l'indépendance hellénique remonte à peu près au même temps que la tentative pour percer l'isthme de Corinthe. Néron, qui rêvait de tout faire dater de son règne et d'imposer son nom à toutes choses, a-t-il médité de changer le nom du Péloponnèse, une fois l'isthme percé, et de l'appeler Νέρωνος νῆσος ? Le ἕως νῦν s'expliquerait alors fort bien comme une allusion à ce projet futur. — On se rappellera que la ville de Patrae porta le nom de *Neroniana*.

c'est presque déjà l'âpre langage de Vespasien : « les Grecs ont désappris la liberté[1] ». Un peu plus loin, en quatre mots, à la romaine, d'une raideur et d'une précision terribles — car il voit juste à ses heures et trouve le trait qui perce — il a dénoncé toutes les hontes de l'histoire hellénique : « Toujours vous fûtes esclaves ou de l'étranger ou les uns des autres (l. 16) ». Enfin, sentis ou joués, les regrets donnés au passé accusent trop les misères du présent ; on voit trop que Néron, plus sceptique qu'on ne croirait, n'a pas été la dupe du beau décor étalé sous ses yeux au cours de son voyage ; il a vu, illuminé d'un rayon de vérité, la décadence épuisée de la Grèce ; et rien n'est triste comme la phrase gauchement bienveillante où il assure les Hellènes que ce n'est pas la pitié — ils en étaient donc dignes ? — qui inspire ses bontés.

21

III

L'auteur du décret en l'honneur de Néron, Épaminondas, est connu. A n'en pas douter, c'est le riche citoyen d'Acraephiae, dont les bienfaits sans nombre, loués en un verbiage si prolixe, remplissent deux inscriptions précédemment découvertes dans l'église de Karditza[2]. En 37, lors de l'avènement de Gaïus, il avait pris part, de son plein gré, à l'ambassade déléguée par les Panhellènes pour féliciter le nouveau souverain[3] ; en 67, il exerçait, sans doute, à Acraephiae, la charge de grand prêtre des Augustes et de Néron ; bon courtisan sous tous les règnes, de langue bavarde, d'échine docile.

Il dut être homme d'esprit, maître en l'art des flatteries savantes, encore que piteux orateur et assez cruellement empêtré dans ses phrases[4]. Pour plaire au César lettré son pro-

1. Pausan., VII, 17, 4.

2. *CIG*, 1625 ; Keil, *Inscr. boeotic.*, XXXI, et *BCH*, XII, p. 350 ; [plus haut, p. 166, n. 2. et chap. VIII].

3. *BCH*, *l. l.*, l. 1, 3 et suivantes.

4. Je ne crois pas que le lapicide puisse être rendu responsable de la rédaction du décret si péniblement alambiquée. Aux lignes 40-44, le style est à la fois redondant et plat. Au reste, la langue des flagorneries officielles s'appauvrissait singulièrement en ce temps ; l'expression pompeuse : ἐπιλάμψας τοῖς Ἕλλησιν (l. 34), a déjà servi pour Caligula, dans une autre inscription d'Acraephiae : *BCH*, XII, p. 307, l. 60. Elle devient vers cette époque d'un usage courant en parlant des Césars.

cédé est adroit ; les premiers considérants du décret qu'il propose s'inspirent en toute fidélité des tirades de Néron et reproduisent sagement les mots à effet du discours de Corinthe ; la phrase pieuse, où sont vantées les relations cordiales de César et de l'Olympe, s'y retrouve amplifiée, sans qu'il semble en avoir coûté beaucoup à la conscience d'Épaminondas, personnage sacerdotal ; le titre nouveau, fort heureusement amené, de « philhellène » devait toucher le prince au point sensible ; ses bienfaits sont loués enfin dans les termes qui pouvaient le mieux lui plaire : un parallèle très clair s'établit entre la conduite de Néron et celle de ses prédécesseurs ; — ce n'est pas à eux que reste l'avantage.

Quant aux honneurs décernés à l'Empereur, ils consistent 22
en un nouveau genre d'apothéose ; libérateur de l'Hellade, Néron désormais personnifiera pour les Hellènes le Zeus Libérateur ; le culte qu'on lui rendra se confondra avec celui voué au dieu. Cette adoration du prince sous le vocable nouveau de Ζεὺς Ἐλευθέριος, paraît s'être, à l'époque, fort répandue dans tout le monde grec ; des médailles de Corinthe, de Patrae, de Magnésie du Sipyle[1], en portent témoignage ; on en rapprochera une dédicace découverte à Athènes[2].

Dans ces honneurs suprêmes accordés si prodiguement à l'un des plus baroques tyrans qu'ait subis le monde, les moralistes peuvent simplement constater un nouveau symptôme de l'universel abaissement des consciences. Peut-être est-il plus équitable et plus conforme au vrai de croire que dans la reconnaissance des Grecs tout n'était pas mensonge et que leur enthousiasme ne fut pas seulement une peur déguisée. Les Grecs, quand il s'agit des choses de la patrie, ont toujours eu le don merveilleux de l'illusion facile et tenace ; l'amour-propre national est si fort en eux qu'il transfigure et divinise les plus tristes réalités. Dans cette liberté douteuse et précaire, née par hasard d'un caprice bienfaisant de Néron, ils purent, de très bonne foi, saluer le renouveau des prospérités anciennes ; ils n'en sentirent guère, pas plus peut-être que Néron lui-même, le ridicule et l'inanité. Les mots avaient gardé leur

1. Eckhel, *DN*, II, p. 242 et suiv., 256-258 ; VI, p. 272-273, 278 ; Mionnet, II, p. 192. Cf. *Jahrb. d. k. d. Arch. Instituts*, 1888, p. 287. [Cf. Riewald, *De imper. rom. cum certis dis comparatione, Diss. Phil. Hal.* XX (1912), 290 : les monnaies attribuées autrefois à Magnésie sont de Sicyone].

2. *IG*, II, 1085.

prestige sur les âmes. Liberté, autonomie, paroles magiques encore, si usées qu'elles parussent ; elles éveillaient toujours au fond des cœurs de fières résonances, elles ressuscitaient tout un monde de grandes visions, souvenirs de l'histoire glorifiés par la légende. Dans un élan de ferveur candide, des croyants aux destinées éternelles de la patrie s'imaginèrent que, tirée du néant par un coup de baguette, la Grèce renaîtrait du jour au lendemain[1]. — Ce qui le prouve, c'est le cri de
23 colère et de douleur qui s'élève du monde hellénique, surtout du monde des lettrés, quand la main brutale de Vespasien reprend le bienfait échappé à Néron ; ce sont les lettres amères qu'écrivit, dit-on, Apollonios de Tyane[2], voyant soudain réduites à rien les chimères de son patriotisme romantique. Pour Néron, par contre, la mémoire du peuple grec demeure presque indulgente et bienveillante ; — un frisson d'attente court à travers l'Achaïe à chaque nouvelle de son retour[3]. — Les Grecs, envisageant toutes choses au seul point de vue de l'hellénisme, rapportant et mesurant tout aux intérêts de leur nation, Néron, à leurs yeux, ne fut plus l'écervelé fantasque et sinistre que l'histoire connaît, mais presque un nouveau Flamininus, doublé d'un « artiste médiocre et convaincu » ; ses coquetteries envers l'Hellade leur firent presque oublier l'orgie sanglante qui avait éclaboussé le monde ; en faveur de cette journée bénie du 28 novembre, où l'Empereur par hasard avait écouté un conseil de sagesse[4], toute une vie de crimes se laissait excuser. Les écrivains les plus fermes, quand il s'agit de Néron, émoussent un peu leur sévérité ; les meilleures consciences tempèrent la rigueur de leurs jugements. Le bon Pausanias[5] produit, de façon fort inattendue, des arguments empruntés à Platon pour découvrir en Néron un fond de nature honnête

1. L'expression, vraiment extraordinaire, de ces illusions se trouve surtout dans la *Vie d'Apollonius* (V, 41, 1) : Νέρων ἐλευθέραν ἀφῆκε τὴν Ἑλλάδα, σωφρονέστερόν τι ἑαυτοῦ γνοὺς... καὶ ἐπανῆλθον αἱ πόλεις ἐς ἤθη Δωρικὰ καὶ Ἀττικά, πάντα τ' ἀνήβησε ξὺν ὁμονοίᾳ τῶν πόλεων, ὃ μὴ πάλαι ἡ Ἑλλὰς εἶχεν. — La dernière phrase rappelle de près les lignes 14-16 du discours de Corinthe.

2. Philostr., *Vit. Apollon.*, V, 41, 2.

3. Tacit., *Hist.*, II, 8. — Hertzberg, II, p. 123 ; Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 240.

4. Philostr., *Vit. Apollon.*, V, 41, 2 : σωφρονέστερόν τι ἑαυτοῦ γνούς.

5. Pausan., VII, 27, 3.

que de moins prévenus n'y discernent guère ; mais rien ne vaut la belle histoire fantastique racontée par Plutarque dans son traité *Des délais de la justice divine.*

Un mort revenu à la vie fait connaître les mystères de l'autre monde : « La dernière chose qu'il y veit, fut, les âmes qui se tournoient en une seconde vie, et qui estoient tournées et transformées à force en d'autres animaux... entre lesquelles il veit l'âme de Néron, affligée déjà bien griefvement d'ailleurs, de plusieurs autres maulx, et percée de part en part avec cloux tout rouges de feux : et comme les ouvriers la prissent en main pour la transformer en forme de vipère... il dit que soudainement il s'alluma une grande lumière, et que d'icelle lumière il sortit une voix, laquelle commanda qu'ils la trans- 24
figurassent en une autre espèce de beste plus doulce, en forgeant un animal palustre, chantant à l'entour des lacs et marets, car il a esté puni des maulx qu'il a commis : mais quelque bien lui est aussi deu par les dieux, pour autant que de ses subjects il a affranchy de tailles et tributs le meilleur peuple et le plus aimé des dieux qui est celui de la Grèce[1] ».

1. Plut., *De sera numinis vindicta,* 22. Traduction d'Amyot.

X

PAUSANIAS ET LA DESTRUCTION D'HALIARTE PAR LES PERSES[1]

Pausanias a parlé de la ville d'Haliarte en différents 109
passages de son livre. Deux de ces passages, qui ont un grand intérêt historique, ont appelé à diverses reprises l'attention des critiques ; je crois cependant qu'ils n'ont pas été soumis jusqu'à présent à un examen assez approfondi.

IX, 32, 5. — Pausanias déclare en termes formels que la ville d'Haliarte et la contrée attenante ont été incendiées, lors de la seconde guerre médique, par un détachement de l'armée de Xerxès ; la raison de ces violences, c'est que les habitants étaient demeurés fidèles à la cause de l'Hellade et qu'ils avaient refusé de se soumettre à l'envahisseur : κατὰ δὲ τὴν ἐπιστρατείαν τοῦ Μήδου φρονήσασιν Ἁλιαρτίοις τὰ Ἑλλήνων, μοῖρα τῆς Ξέρξου στρατιᾶς γῆν τέ σφισιν ὁμοῦ καὶ τὴν πόλιν ἐπεξῆλθε καίουσα.

X, 35, 2. — Le périégète revient incidemment sur le même sujet. Il rappelle qu'au lendemain des guerres médiques les Hellènes s'engagèrent par serment à ne pas rebâtir les sanctuaires qu'avaient brûlés les barbares ; de là vient, ajoute-t-il, que, de mon temps encore, il se rencontre, sur l'emplacement d'Haliarte des temples à demi détruits par le feu[2] : Ἑλλή-

1. [*Rev. Phil.*, 1895, 109-115].

2. Ce sont sans aucun doute les mêmes temples dont il est question un peu plus haut en ces termes : ἐν Ἁλιαρτίᾳ δέ εἰσι ναοί, καί σφισιν οὐκ ἀγάλματα ἔνεστιν, οὐκ ὄροφος ἔπεστιν· οὐ μὴν οὐδὲ οἷς τισιν ἐποιήθησαν, οὐδὲ τοῦτο ἠδυνάμην πυθέσθαι (IX, 33, 3).

νων δὲ τοῖς ἀντιστᾶσι τῷ βαρβάρῳ τὰ κατακαυθέντα ἱερὰ μὴ ἀνιστάναι σφίσιν ἔδοξεν, ἀλλὰ ἐς τὸν πάντα ὑπολείπεσθαι χρόνον τοῦ ἔχθους ὑπομνήματα· καὶ τοῦδε ἕνεκα οἵ τε ἐν τῇ Ἁλιαρτίᾳ ναοὶ... καὶ κατ' ἐμὲ ἔτι ἡμίκαυτοι μένουσι. — Comme on le voit, ici
110 Pausanias affirme une seconde fois, d'une façon indirecte, qu'Haliarte, en 480, a été livrée aux fureurs des Perses.

Sur un point, le second des textes que je viens de citer a provoqué de vives objections. Plusieurs critiques ont nié que les ruines signalées par Pausanias, et qu'il prétend avoir vues[1], eussent vraiment la haute antiquité qu'il leur attribue. Les raisons qu'ils font valoir me paraissent péremptoires[2].

Si les Perses détruisirent Haliarte, il est certain que la ville fut assez promptement relevée. D'un passage de Thucydide[3] on doit conclure que, pendant la guerre du Péloponnèse, elle était redevenue une cité florissante. Dès ce moment ses temples devaient donc être restaurés. En effet, le prétendu serment des Hellènes qu'allègue Pausanias ne mérite pas d'être pris au sérieux : comme on le soupçonnait depuis longtemps et comme on l'a récemment démontré[4], ce n'est qu'une invention d'époque tardive, une pure légende dénuée de tout caractère historique. Il suit de là que les ruines dont parle notre auteur dataient non de l'année 480, mais d'un temps plus récent ; et comme nous savons qu'en 171 les soldats de G. Lucretius emportèrent Haliarte de haute lutte, l'incendièrent et la rasèrent, nous pouvons être assurés qu'elles étaient l'ouvrage, non des Perses, mais des Romains. Au surplus, en supposant, contre toute vraisemblance, que les vestiges des ravages commis par Xerxès fussent demeurés visibles jusqu'en 171, nous ne concevrions guère qu'après cette date on eût pu les reconnaître encore et qu'on eût réussi à les distinguer des autres débris laissés par le passage des légions. Ainsi, de quelque côté qu'on tourne la question, l'erreur de Pausanias apparaît manifeste. S'il fait remonter jusqu'aux Perses et retomber sur eux seuls toute la respon-

1. Ainsi qu'il résulte de la phrase : οὐδὲ τοῦτο ἠδυνάμην πυθέσθαι, citée dans la note précédente.

2. Voir notamment : Bursian, *Geogr. von Griechenland*, I, 232-233 ; Koepp, *Arch. Jahrb.*, V, 274.

3. Thucyd., IV, 93, 4.

4. Koepp, *Arch. Jahrb.*, V, 268 et suiv.

sabilité des désastres qu'il constate, la cause en est évidemment qu'il a d'avance l'esprit occupé des malheurs qu'a subis Haliarte lors de l'invasion médique ; comme il songe d'abord à Xerxès, il croit le retrouver partout, prend ses imaginations pour des réalités et nous donne ses convictions pour des certitudes.

A cette argumentation je ne trouve rien à reprendre et je 111
la juge irréfutable. Notons seulement qu'elle ne vise qu'un détail. Elle prouve que Pausanias s'est trompé au sujet des ruines qui couvraient le sol d'Haliarte ; elle établit qu'il n'en a connu ni l'âge ni l'origine : mais le fait même, qui a donné lieu à la méprise, — je veux dire l'incendie de la ville par Xerxès, — reste en dehors de la discussion et n'est pas contesté. En général, on n'hésite pas à le tenir, à l'exemple de Pausanias lui-même, pour authentique et pleinement avéré[1]. Seul, à ma connaissance, Koepp[2] se montre quelque peu sceptique. Dès qu'on y réfléchit, on s'aperçoit que le scepticisme est ici plus que légitime.

Tout d'abord, aucun auteur ancien, sauf Pausanias, n'a mentionné les vengeances qu'aurait exercées le Grand Roi contre les habitants d'Haliarte : il est au moins étrange que la tradition dont il est censé s'être inspiré n'ait trouvé d'écho nulle part ailleurs que dans son livre. — Hérodote énumère avec précision les actes de violence commis par les Perses dans la Grèce centrale ; il raconte la destruction des villes phocidiennes, l'incendie du temple d'Abai, celui de Thespies, celui de Platées[3] ; mais il ne dit mot d'Haliarte. Or, on sait de reste que, par tendance et par système, Hérodote est plus disposé à allonger qu'à abréger la liste des forfaits imputables aux Barbares. — Pausanias assure que les gens d'Haliarte restèrent, en face des Perses, les défenseurs opiniâtres de l'indépendance nationale. Cette fois, il est formellement contredit par Hérodote. En effet, le vieil historien déclare que tous les Béotiens acceptèrent docilement la

1. Voir, par exemple, Bursian, *Geogr. von Griechenl.*, I, 232 : « *So hatte schon das Heer von Xerxes die Stadt, weil sie zu den Hellenen hielt, verbrannt und ihr Gebiet verwüstet* » ; Pauly, *Real-Encyclop.*, III, 1050 ; Head, *Coinage of Boeotia*, 15 (cf. 27) ; Smith, *Diction. of Greek and Rom. Geogr.*, s. v. *Haliartus*.

2. Koepp, *Arch. Jahrb.*, V, 274.

3. Hérod., VIII, 32-33 ; VIII, 50, 2.

domination étrangère — Βοιωτῶν δὲ πᾶν τὸ πλῆθος ἐμήδιζε — ; seuls, les Thespiens et les Platéens[1], expressément nommés par lui, firent exception. — Reste une objection qui s'ajoute à la précédente et paraît décisive. Si les habitants d'Haliarte avaient tenu la conduite que leur prête Pausanias, ils auraient dû quitter leur ville, imiter l'exemple des Thespiens et des Platéens, se joindre comme eux à l'armée hellénique et combattre à leur côté sur le champ de bataille de Platées. Cependant nous possédons la liste complète des vainqueurs de Platées et sur cette liste nous ne trouvons pas
112 le nom des Ἁλιάρτιοι.

Il résulte de ces observations que le récit du périégète est bien fait pour éveiller chez le critique le moins soupçonneux de justes défiances ; il nous étonne trop, après examen, pour que nous ne soyons pas tentés de le rejeter aussitôt comme erroné.

D'autre part, ce qui n'est guère un moindre sujet d'étonnement, c'est le silence absolu que garde Pausanias sur les événements de 171. Le siège d'Haliarte, la résistance héroïque qu'opposa la population d'abord à P. Lentulus, puis à G. Lucretius, le châtiment terrible qui en fut la conséquence, la destruction de la ville, si complète qu'Haliarte disparut à jamais du nombre des cités grecques[2], paraissent être pour lui lettre morte. A tous ces faits connus et frappants, que Polybe avait racontés[3] et qui formaient l'un des épisodes les plus célèbres de la guerre de Persée, il n'accorde pas un souvenir ; il n'y touche pas, même par allusion ; et la méprise dans laquelle il tombe, quand il veut déterminer l'époque où

1. Hérod., VIII, 34 ; VIII, 50, 2. La même remarque a déjà été faite par Koepp, *Arch. Jahrb.*, V, 274.

2. Nous sommes sûrs, tout au moins, qu'Haliarte n'avait pas encore été relevée à l'époque de Strabon. Le géographe le déclare catégoriquement (IX, 2, 30) : Ἁλίαρτος δὲ νῦν οὐκέτι ἐστί. Keil (*Zur Sylloge Inscr. Boeot.*, 575) et, après lui, Dittenberger (*ad IG*, VII, 2850 [Michel, *Recueil*, 994]) ont contesté l'exactitude de cette affirmation qui serait, à leur avis, contredite par l'inscription qu'a découverte Ulrichs sur l'emplacement d'Haliarte (*IG*, VII, 2850). L'inscription atteste simplement l'existence au Ier siècle avant notre ère [année 122/121] d'un sanctuaire d'Artémis et d'une « Confrérie de chasseurs » dans la région. En quoi ceci implique-t-il que la ville ait été reconstruite ? [Le territoire, donné à Athènes, était administré par un épimélète ; cf. P. Roussel, *Délos colonie athénienne*, 2, n. 2].

3. Liv., XLII, 56, 2-6 ; 63. Comp. Strab., IX, 2, 30.

furent brûlés les temples d'Haliarte, indique bien, comme nous l'avons vu plus haut, à quel point ils sont loin de sa mémoire.

Ainsi dans les textes que j'ai transcrits tout à l'heure, tout nous surprend et doit nous surprendre. Ce que nous y trouvons, nous ne l'attendions pas, et nous n'y trouvons pas ce que nous étions en droit d'attendre. Chose bizarre : des faits qu'on nous rapporte au sujet d'Haliarte nous n'avons nulle notion et, par une compensation inattendue, ce que nous savons le mieux de l'histoire de la ville, on le néglige et on l'omet.

Ces singularités s'expliquent, je crois, par une confusion qu'a commise notre auteur, confusion étrange à la vérité, capable de nous scandaliser, mais qui ne paraîtra nullement invraisemblable à ceux qui savent, pour l'avoir longuement pratiqué, quel esprit sagace, quel érudit profond et quel écrivain exact est Pausanias. Il aura lu dans quelque chorographe, dont les notices historiques devaient être assez brèves, 113
qu'Haliarte avait été saccagée et détruite pendant la guerre de Persée ; il aura bien lu, seulement il aura mal compris. Le livre qu'il avait sous les yeux pouvait s'exprimer de la sorte : Ἁλίαρτος κατεκαύθη ἐν τοῖς Περσικοῖς χρόνοις, — ou bien, ἐν τῷ Περσικῷ πολέμῳ[1], — ou bien, ἐν τῷ πρὸς [τὸν] Περσέα πολέμῳ[2]. Ces simples mots, qui pourtant ne prêtaient guère à l'équivoque, ont suffi à dérouter Pausanias : le Περσικὸς πόλεμος est devenu pour lui la guerre médique et Persée s'est transformé en Xerxès. J'espère qu'on admettra sans peine cette solution, qui a pour elle le mérite de la simplicité, peut-être celui de l'évidence, et qui me paraît rendre compte tout à la fois et de l'affirmation injustifiable du périégète et de son silence incompréhensible.

L'explication acceptée, l'erreur de Pausanias est intéressante à plus d'un titre et nous en pouvons tirer quelque instruction. Elle nous montre d'abord avec quelle stupéfiante

1. C'est l'expression qu'emploie souvent Polybe, III, 3, 8 ; 5, 4 ; 32, 8, etc.

2. Sauf l'article, que j'ai ajouté devant Πέρσης, c'est à peu près la phrase de Strabon, IX, 2, 30. Chez Pausanias, les mots ὁ Πέρσης désignent parfois l'armée de Xerxès, par exemple : X, 35, 2. Il est fort possible qu'après avoir consulté son auteur il ait mentalement suppléé l'article absent.

légèreté il travaillait : s'il compulsait beaucoup d'ouvrages, nous voyons ici par un exemple frappant qu'il ne se préoccupait guère de les bien entendre. D'un autre côté, l'extrême ignorance où il était de tout ce qui se rapportait à la conquête de la Grèce par Rome — ignorance déjà plus d'une fois constatée[1] — s'étale à plein. J'ai dit plus haut qu'il ne s'était pas souvenu de la prise d'Haliarte par Lucretius. Nous pouvons maintenant parler mieux : la vérité est qu'il n'en a rien su, sinon l'on ne pourrait comprendre qu'il eût bronché sur le sens des mots Περσικός ou Πέρσης et qu'il
114 eût pris les Macédoniens pour les Mèdes. — Il y a plus ; nous avons le plaisir de surprendre l'écrivain en flagrant délit de fabrication historique. Persuadé que les habitants d'Haliarte avaient été les victimes de Xerxès, il a prétendu nous faire connaître, comme s'il les connaissait lui-même, les causes de leur infortune. Son rationalisme modérément inventif, aidé à propos par la lecture d'Hérodote, lui a suggéré cette idée que, s'ils avaient subi le même sort que les Thespiens et les Platéens, c'est qu'ils avaient sans doute adopté la même politique. De là la phrase catégorique : κατὰ δὲ τὴν ἐπιστρατείαν τοῦ Μήδου φρονήσασιν Ἁλιαρτίοις τὰ Ἑλλήνων —, que Pausanias n'a pas trouvée dans sa source, puisqu'il n'y était parlé que de Persée, mais qui est le produit de ses réflexions en même temps qu'un emprunt discret fait à Hérodote[2]. Les mots μοῖρα τῆς Ξέρξου στρατιᾶς forment une addition dont l'origine n'est pas meilleure. Pausanias, en les écrivant, a pensé seulement se tirer par un biais ingénieux de l'embarras où le mettait le silence d'Hérodote. Celui-ci racontait l'invasion de la Béotie par la grande armée de Xerxès[3] et se taisait sur la ruine d'Haliarte. Il y avait là, nous l'avons vu déjà, quelque difficulté. Elle s'évanouit dès qu'on suppose que ce n'est pas l'armée elle-même, mais un corps isolé, qui a traversé la ville et l'a brûlée. Grâce à une distinction si opportune, on ne contredit plus Hérodote, on le complète ; son autorité reste intacte et son silence n'a plus rien qui gêne. Le plaisant, c'est qu'ici encore, au moment où il s'écarte de lui, Pausanias exploite Hérodote : dans les mots que j'ai cités on reconnaît

1. Comp. Kalkmann, *Pausanias der Periegel*, 54 et suiv.

2. Comp. Hérod., VIII, 50 : ἐνέπρησε δὲ Θέσπειάν τε καὶ Πλάταιαν (Xerxes) πυθόμενος Θηβαίων ὅτι οὐκ ἐμήδιζον.

3. Hérod., VIII, 34, 1 ; 50, 2.

aisément une réminiscence du passage relatif à l'expédition de Delphes : ἐπορεύοντο... ἀποσχισθέντες τῆς ἄλλης στρατιῆς...[1].

Une remarque encore pour terminer. En se trompant comme nous venons de le voir, Pausanias a joué de malheur. Dans le chapitre 35 de son livre X, parlant du temple d'Abai, il s'élève à de hautes considérations morales ; il établit un parallèle entre les Romains et les Perses, loue les premiers, blâme les seconds, oppose la piété des uns aux sacrilèges des autres. Sa démonstration commence bien, mais elle ne saurait plus mal finir. Certes, l'exemple d'Abai est concluant : Xerxès a 115
brûlé le temple d'Apollon ; les Romains ont respecté et honoré le dieu. Il est fâcheux seulement qu'il soit question quelques lignes plus bas des temples d'Haliarte. Le bon Pausanias, qui croit nous citer un nouveau crime des barbares, se trouve rappeler, sans s'en douter, l'un des pires forfaits dont les Romains se soient rendus coupables envers les dieux de l'Hellade. Il parle de bonne foi, mais nous ne pouvons nous empêcher de sourire en voyant le rude démenti qu'à son insu il s'inflige à lui-même[2].

1. Hérod., VIII, 35, 2.

2. [La démonstration est approuvée par Koepp, *Arch. Anzeiger*, 1895, 164 : F. Bölte, dans Pauly-Wissowa, s. v. *Haliartos* ; M. Segre, *Historia*, I (1927), *Pausania come fonte storica*, 212, n. 50 ; elle est résumée par Frazer, *Pausanias* V (1898), 166, qui attribue l'article à Monceaux ; Hitzig et Blümner, *Pausanias* III (1907), 491-492, résument l'article d'après Frazer, sans l'avoir regardé, car eux aussi l'attribuent à Monceaux].

XI

ΑΠΟΛΛΩΝ ΣΠΟΔΙΟΣ[1]

Tous les mythologues modernes nous enseignent que les Thébains possédaient « deux sources de révélation apollinienne[2] ». A les en croire, le dieu prophétisait en deux endroits de la cité : ici sous le vocable d'Ἰσμήνιος[3], là sous celui de Σπόδιος. Je pense qu'ils se trompent et que, de ces deux oracles, il faut supprimer l'un. Mais l'erreur qu'ils ont commise ne laisse pas d'être excusable : elle vient de loin, et Pausanias en est le premier et responsable auteur. Leur tort est d'avoir lu le périégète un peu trop vite, avec une confiance trop empressée, et sans le surveiller d'assez près. C'est ce que je voudrais montrer en peu de mots. 193

I

Apollon Hisménios et son oracle sont illustres dans tout le monde grec ; mais Apollon Spodios a moins de renommée : Pausanias est seul à le faire connaître. Il en a parlé dans deux passages fort courts de son livre IX : à la fin du chapitre XI et au début du chapitre XII. De ces deux passages, le second, d'intérêt médiocre, rappelle seulement une légende relative au culte du dieu : nous pouvons provisoirement le négliger sans dommage ; le premier, au contraire, doit réclamer sans retard toute notre attention.

1. [*Mélanges Weil* (1898), 193-206].
2. Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divination*, III, p. 219.
3. J'ai rétabli l'aspiration au début de ce nom conformément à l'ancienne orthographe béotienne ; voir *IGA*, 129, et l'*Index* de *IG*, VII.

Commençons par résumer ce qui le précède. La majeure
194 partie du chapitre XI est employée à la description du sanctuaire d'Héraklès, qui se trouve « à gauche » (et en dehors) des portes Ἥλεκτραι. Pausanias passe tour à tour en revue : les ruines de la maison d'Amphitryon et d'Alkmène, le tombeau des enfants d'Héraklès et de Mégara, le rocher dit λίθος Σωφρονιστήρ, jeté par Athéna à Héraklès, et les statues des Φαρμακίδες ; puis, le temple d'Héraklès, avec les effigies sacrées qu'il renferme ou qui l'avoisinent ; enfin, le gymnase et le stade dédiés au héros. Il ajoute : ὑπὲρ δὲ τὸν Σωφρονιστῆρα λίθον βωμός ἐστιν Ἀπόλλωνος ἐπίκλησιν Σποδίου, πεποίηται δὲ ἀπὸ τῆς τέφρας τῶν ἱερείων · μαντικὴ δὲ καθέστηκεν αὐτόθι ἀπὸ κληδόνων, ᾗ δὴ καὶ Σμυρναίους μάλιστα Ἑλλήνων χρωμένους οἶδα · ἔστι γὰρ καὶ Σμυρναίοις ὑπὲρ τὴν πόλιν κατὰ τὸ ἐκτὸς τοῦ τείχους Κληδόνων ἱερόν.

Comme on le voit, ce passage renferme d'abord un renseignement topographique, une indication sur l'emplacement occupé par l'oracle ; indication, à vrai dire, beaucoup trop vague et très insuffisante. Telle qu'elle est, il importe de la bien entendre, ce qu'on n'a pas toujours fait jusqu'ici. Dans un ouvrage justement estimé, le texte que je viens de citer est traduit et paraphrasé de la façon suivante : « L'oracle... d'Apollon Spodios ou « Cendrillon »... se trouvait... non loin de la porte dite d'Électre. Il consistait en un autel construit avec la cendre (σποδός) des victimes et *posé sur* un fragment de rocher, qu'on appelait la « Pierre assagissante », parce que, disait-on, un jour qu'Héraklès, dans un accès de folie furieuse, voulait tuer Amphitryon, Athéna lui avait lancé cette pierre et l'avait assoupi du coup[1] ». On reconnaît aisément tout ce qu'a d'erroné cette interprétation. Au début de notre première phrase, le sens du mot ὑπέρ n'a rien de douteux ; il est assez connu que cette préposition avec l'accusatif n'est pas l'équivalent d'ἐπί avec le génitif : on doit évidemment la traduire par « au delà et au-dessus de..., plus haut et plus loin que... », en latin, *supra et ultra*[2]. C'est ainsi qu'à la fin de la même phrase nous lisons : ἔστι γὰρ

1. Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divination*, III, p. 219.

2. La plupart des anciennes traductions latines et françaises donnent le sens exact ; de même, Fabricius, *Theben* (Freiburg in Br., 1890), p. 22 ; cf., au surplus, Reitz, *De praepositionis* ὑπέρ *apud Pausaniam usu locali* (Freiburg in Br., 1891), pp. 65 et 53.

Σμυρναίοις ὑπὲρ τὴν πόλιν κατὰ τὸ ἐκτὸς τοῦ τείχους Κληδόνων ἱερόν... ; c'est ainsi encore que, dans sa description du sanctuaire delphique, Pausanias écrit : ὑπὲρ δὲ τὴν Κασσοτίδα ἐστὶν οἴκημα γραφὰς ἔχον τοῦ Πολυγνώτου..., καλεῖται δὲ ὑπὸ Δελφῶν Λέσχη[1]. Ces derniers mots signifient-ils que la Lesché 195
s'élève *sur* le lieu même d'où jaillit la source Kassotis ? Assurément non ; la Lesché se trouve notablement *plus haut* que cette fontaine[2], de même qu'à Smyrne l'hiéron des Κληδόνες *domine* la ville. Pareillement, l'autel d'Apollon Spodios se trouve en un point plus élevé que le rocher Σωφρονιστήρ : voilà tout ce que dit Pausanias. Et de ses paroles il faut conclure, à l'encontre de ce que paraît croire M. Bouché-Leclercq, que l'autel était situé hors de l'Hérakléion, quoique sans doute à une faible distance ; aussi bien serait-ce chose peu croyable qu'un oracle d'Apollon eût pris place dans l'enceinte d'un téménos consacré à une autre divinité. J'ajoute que rien n'indique si l'autel se trouvait à la gauche ou à la droite des portes Ἥλεκτραι : car si l'Hérakléion, y compris la pierre miraculeuse, occupait la région qui s'étendait vers la gauche (c'est-à-dire à l'ouest) de ces portes, nous ignorons l'orientation de l'autel d'Apollon par rapport et à la pierre « Sophronistère » et, en général, à l'Hérakléion.

La question topographique élucidée, autant du moins qu'elle peut l'être, voyons ce que Pausanias sait au juste d'Apollon Spodios. — Toute sa science, si l'on met à part la légende (dont je reparlerai plus loin) brièvement rapportée au commencement du chapitre XII, tient dans les lignes que j'ai transcrites ; il faut les reprendre et les analyser avec soin. — 1° Le seul monument du culte rendu à Apollon Spodios que connaisse le périégète est l'autel du dieu : βωμός ἐστιν Ἀπόλλωνος ἐπίκλησιν Σποδίου. Nulle mention de temple[3], ni de statues, ni d'ἀναθήματα, ce qui ne laisse pas d'être un assez juste sujet d'étonnement. Ajoutons qu'à lire Pausanias l'autel paraît comme isolé, qu'il ne se rattache à rien, qu'il

1. Paus., X, 25, 1.

2. C'est ce qu'a confirmé de la façon la plus manifeste la récente exploration de Delphes : la Lesché, passablement éloignée de la source Kassotis, occupe, au nord-est, un emplacement beaucoup plus élevé.

3. Je ne sais sur quoi se fonde M. Bouché-Leclercq pour écrire (*Hist. de la Divination*, III, p. 219) : « Pausanias a vu pratiquer *dans le temple* d'Apollon Spodios le clédonisme », etc.

ne semble pas qu'il fasse partie d'un hiéron d'Apollon : et ceci encore, à moins d'une lacune ou d'un malentendu dans la description de notre auteur, est difficilement explicable ;
196 2° L'autel d'Apollon Spodios présente une particularité digne de remarque, encore qu'elle n'ait rien d'unique[1] : il est formé des cendres accumulées et agglomérées des victimes — πεποίηται δὲ ἀπὸ τῆς τέφρας τῶν ἱερείων : par où l'on voit qu'il est tout à fait analogue au grand autel consacré à Zeus dans l'Altis d'Olympie. C'est naturellement à son autel qu'Apollon doit son surnom de Σπόδιος. — 3° Cet autel est un lieu fatidique : μαντικὴ κατέσθηκεν αὐτόθι, — ce qui veut dire que les sacrifices qu'on y offre sont l'occasion de révélations et de prophéties. Ici nous rencontrons une assertion de Pausanias bien faite pour nous embarrasser. Je reproduis dans son entier la phrase dont j'avais détaché les premiers mots : μαντικὴ δὲ καθέστηκεν αὐτόθι ἀπὸ κληδόνων, ᾗ δὴ καὶ Σμυρναίους μάλιστα Ἑλλήνων χρωμένους οἶδα. Nous savons ce que sont les κληδόνες : tantôt les paroles tombées, en apparence fortuitement, des lèvres humaines, que l'homme inquiet des vérités cachées considère comme des avertissements providentiels et des réponses aux questions qu'il agite[2] ; tantôt, et plus souvent peut-être à une époque avancée, les rumeurs, les « voix » miraculeuses, venues on ne sait d'où, mais toujours émanées des dieux, qui apportent soudain les révélations désirées. Or quelle relation peut-il exister entre le « clédonisme » et l'offrande de victimes immolées et brûlées sur un autel ? On ne l'aperçoit guère, et l'histoire des cultes grecs ne nous fournit, ce semble, aucune analogie qui puisse ici nous éclairer[3]. Est-ce donc à dire que Pausanias ait fait

1. Voir les exemples similaires rassemblés par Reisch dans Pauly-Wissowa, I, 1668-1669, au mot *Altar*.

2. Pour le premier sens de κληδών, voir les exemples que donne G. Wolff, *De noviss. oracul. aetate*, p. 37 ; comp. Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divination*, I, p. 55. — Pour le second sens, Bouché-Leclercq, I, *ibid.*, et p. 346 ; Hermann, *Gottesdienstl. Alterthümer* (2e éd.), p. 240, n. 18. Aristonikos (schol. *Iliad.*, Θ, 250) interprète πανομφαῖος par κληδόνιος. Le passage suivant de Plutarque (*Camill.*, 30) est instructif : ἱδρύσατο νεὼν Φήμης καὶ Κληδόνος, ἀνευρὼν ἐκεῖνον τὸν τόπον ἐν ᾧ νύκτωρ ἡ καταγγέλλουσα τὴν τῶν βαρβάρων στρατιὰν ἐκ θεοῦ τῷ Κεδικίῳ φωνὴ προσέπεσε. On voit par ces exemples que κληδών est devenu synonyme de ὀμφή, φήμη, φωνὴ ἐκ θεοῦ. C'est, au reste, un sens que le mot a déjà dans Hérodote (IX, 101, 4). La déesse Κληδών de la basse époque (cf. Aristid., I, 754) correspond à la *Fama* des Romains.

3. Voyez les essais d'explication de M. Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divination*, III, p. 220.

erreur, et lui imputerons-nous d'avoir installé par méprise la clédonomancie au « Spodion » ? Certes, la chose n'aurait rien que de possible ; il faut prendre garde pourtant que notre auteur semble parler de ce qui se passait à Thèbes de son temps ; notre ignorance n'est pas un argument à lui opposer, et n'ayant nulle raison, positive ou seulement spécieuse, de 197
révoquer en doute son affirmation, nous ferons bien, je crois, de la tenir pour véridique. Mais une réserve paraît nécessaire : le clédonisme ne put s'introduire (nous ne savons comment) au « Spodion » qu'à titre secondaire et par l'effet d'une innovation, et tel n'était pas d'abord le procédé divinatoire dont on y faisait usage.Comme l'ont reconnu la plupart des critiques, « la matière qui composait l'autel, et qui avait fait donner à Apollon l'épithète de Spodios, montre assez quelle était la méthode » primitivement « adoptée par les desservants de cet oracle[1] ». Cet autel était pareil à celui d'Olympie, et, de même qu'à Olympie, la divination commença par y résulter de l'inspection des chairs sacrifiées et de l'examen du feu qui les dévorait. La méthode ancienne, propre à l'oracle d'Apollon Spodios, c'était une combinaison de l'hiéroscopie et de l'empyromancie.

Des origines du culte d'Apollon Spodios, Pausanias ne dit et sans doute ne sait rien. Mais il ne sera pas défendu de former là-dessus une conjecture. En son livre V[2], le périégète nous apprend que, dans le sanctuaire d'Apollon Didyméen, un autel fort analogue à celui du « Spodion », cimenté avec le sang coagulé des victimes et très probablement formé de leur cendre agglutinée, passait pour avoir été élevé par l'« Héraklès thébain »[3] ; et par tous pays, semble-t-il, on attribuait communément la construction des autels de même sorte à la pieuse industrie du héros[4]. On croira sans peine qu'Héraklès fit d'abord dans sa patrie ce qu'on le vit faire ailleurs, si bien que l'autel du « Spodion » fut sans doute, en ce genre, son premier ouvrage. Peut-être est-ce ici le lieu d'alléguer le second des deux textes de Pausanias qui concernent Apollon Spodios[5] : τῷ δὲ Ἀπόλλωνι Θηβαῖοι τῷ Σποδίῳ

1. Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divination*, III, p. 219.
2. Paus., V, 13, 11.
3. [Voir Th. Wiegand, *Siebenter vorl. Bericht über die in Milet und Didyma Ausgrabungen* (*Abhandl. Preuss. Akad.* 1911), 41-43].
4. Voir au moins pour Olympie, Paus., V, 13, 8.
5. Paus., IX, 12, 1.

ταύρους ἔθυον τὸ ἀρχαῖον· καί ποτε παρούσης σφίσι τῆς ἑορτῆς ἥ τε ὥρα κατέπειγε τῆς θυσίας καὶ οἱ πεμφθέντες ἐπὶ τὸν ταῦρον οὐχ ἥκον· οὕτω δὴ παρατυχοίσης ἀμάξης τὸν ἕτερον τῶν βοῶν τῷ θεῷ θύουσι, καὶ ἀπ' ἐκείνου ἐργάτας βοῦς θύειν νομίζουσι. L'historiette puérile racontée dans ce passage n'est qu'une invention tardive, née du besoin de trouver une explication raisonnable à la célébration d'un acte rituel, et de ces lignes il
198 résulte simplement qu'en vertu d'un usage antique, dont le sens s'était perdu, on sacrifiait des bœufs « de travail » à l'Apollon thébain. Or nous ne saurions oublier que, suivant une légende fort connue[1], Héraklès aurait institué (d'abord à son profit) ce mode de sacrifice, exceptionnel dans toutes les religions grecques[2] et, notamment, tout à fait étranger au culte apollinien : nouveau motif, semble-t-il, de penser que, d'après certaines traditions obscurcies à la longue, Héraklès avait joué un rôle prépondérant dans la fondation du « Spodion ». Le fait que, selon Pausanias, l'autel d'Apollon, comme nous l'avons vu, se dressait dans les alentours de l'Hérakléion n'est pas assurément pour infirmer cette hypothèse.

II

Il convient de savoir à présent ce que, dans ses Βοιωτικά, Pausanias rapporte de l'Hisménion[3]. Le périégète décrit brièvement la colline sacrée d'Apollon, qui s'élève à la droite de la porte d'Électre ; mentionne les statues d'Hermès et d'Athéna Πρόναοι debout à l'entrée du sanctuaire, le temple du dieu et la statue qu'il contient ; cite divers monuments placés à l'intérieur du péribole, dans le voisinage du temple : la pierre appelée le « siège de Manto », les statues d'Héniocha et de Pyrrha ; dit un mot des trépieds votifs conservés dans l'ἄδυτον, et signale plus particulièrement celui qu'avait consacré Amphitryon. — C'est tout, et ce n'est point assez ; à ces indications sommaires il ne sera pas inopportun de joindre quelques suppléments.

1. Légende d'Héraklès à Lindos : Lactant., *Inst. div.*, I, 21 ; cf. Conon, *Narr.*, 11 ; (Apollod.), II, 5, 10, 11. Voir les inscriptions de Lindos relatives aux Βουκόπια : *IG*, XII 1, 791-799, et l'excellent commentaire de M. Hiller von Gärtringen qui les a découvertes ; comp. aussi, du même savant, l'article Βουκόπια dans Pauly-Wissowa. [*Sylloge*³, 1035].

2. La meilleure analogie est fournie par les ἄροτοι ἱεροί d'Athènes.

3. Paus., IX, 10, 2-4.

1° Bien que Pausanias n'en ait pas parlé, le sanctuaire de l'Hisménion renfermait évidemment un autel, centre principal et, sans doute, lieu primitif du culte. La chose n'a nul besoin d'être démontrée. Si pourtant on réclamait des témoignages précis, il en est trois que nous pourrions produire : 1° un vers d'*Œdipe Roi* (v. 21), fort instructif, mais qui a besoin de quelque éclaircissement et que je m'efforcerai 199
d'éclaircir tout à l'heure ; 2° un passage d'Hérodote, dont voici la transcription : τῷ Ἰσμηνίῳ Ἀπόλλωνι ἐχρήσατο (Mys), ἔστι δέ, κατάπερ ἐν Ὀλυμπίῃ, ἱροῖσι αὐτόθι χρηστηριάζεσθαι[1] : il va de soi que c'est sur l'autel d'Apollon Hisménios qu'Hérodote a vu les prêtres ou les devins se livrer aux pratiques divinatoires qu'il rappelle ; 3° une phrase de Philochoros, tirée probablement du Περὶ μαντικῆς : διὰ τῶν ἐμπύρων ἐμαντεύοντο οἱ ἱερεῖς (sc. τοῦ Ἰσμηνίου Ἀπόλλωνος)[2] : texte qui implique nécessairement, aussi bien que celui d'Hérodote, l'existence de l'autel de l'Hisménion.

2° Dans le vers d'*Œdipe Roi*, auquel j'ai fait allusion plus haut, Sophocle se sert d'une expression singulière. Le prêtre de Zeus s'adresse à Œdipe en ces termes : τὸ δ' ἄλλο φῦλον ἐξεστεμμένον | ἀγοραῖσι θακεῖ, πρός τε Παλλάδος διπλοῖς | ναοῖς, ἐπ' Ἰσμηνοῦ τε μαντείᾳ σποδῷ. Hisménos est le héros thébain, fils d'Apollon et οἰκιστής de son culte : il s'agit donc ici, sans conteste possible, du sanctuaire apollinien de l'Hisménion. Mais qu'est-ce que la « cendre prophétique » d'Hisménos ? Un scholiaste[3] souvent cité interprète σποδός par βωμός, et, d'ordinaire, on s'est rallié à cette interprétation ; il faut l'admettre, en effet, car aucune autre ne donnerait

1. Hérod., VIII, 134, 2.

2. Philochor., fr. 197 (C. Müller, *FHG*, I, 416.) [Tresp, *Die Fragmente der gr. Kultschriftsteller*, p. 195].

3. Schol. Laurent. (C. Müller, *l. l.*). Quelques commentateurs ont pensé que les mots μαντεία σποδὸς Ἰσμηνοῦ désignaient le tombeau « prophétique » d'Hisménos, enseveli dans le téménos d'Apollon. C'est ainsi qu'Ellendt écrit : « *Templum Apollinis Ismenii significatur, sed verba spectant fatidicos Ismeni vatis cineres* » ; et Schneidewin-Nauck : « *Sophokles' Worten zufolge dachte man den* μάντις *Ismenos in diesem Heiligtume des Apollon begraben* ». Il suffit de signaler cette interprétation ; la discuter serait perdre son temps. Brunck, Wolff-Bellermann, Campbell, Jebb suivent le scholiaste sans se rendre compte ou nous rendre compte mieux que lui du sens qu'ils adoptent. Çà et là quelques éditeurs font allusion à l'autel d'Apollon Spodios, mais sans tirer de ce rapprochement les conséquences nécessaires. — Personne n'admettra l'étrange conjecture proposée par Naber : μαντείας πέδῳ.

un sens acceptable : μαντεία σποδός, ce sera donc l'autel dont nous parlions il y a un instant, l'autel « révélateur » d'Apollon Hisménios. Reste à savoir seulement pourquoi Sophocle a jugé bon de mettre σποδός là où l'on attendrait βωμός. Le poète, dira-t-on, a parlé par métonymie : la cendre tombée de l'autel ou répandue sur l'autel devient à ses yeux l'autel même ; mais la métonymie serait bien forcée, bien violente, et, de plus, tout à fait inusitée : dans toute l'œuvre des tragiques on en chercherait vainement, je crois[1], un
200 second exemple. Le scholiaste, qui a bien pénétré la vraie signification du texte, est moins heureux quand il essaye de justifier son opinion et se met en frais inutiles d'exégèse : suivant lui, Sophocle aurait prétendu faire allusion au mode de divination en vigueur à l'Hisménion : φῆσι μαντείᾳ σποδῷ· τοῦτο δὲ ἀντὶ τοῦ βωμοῦ, ὅτι διὰ τῶν ἐμπυρῶν ἐμαντεύοντο οἱ ἱερεῖς, ὡς φησι Φιλόχορος. Voilà encore qui ne saurait nous contenter, et la citation de Philochoros ne résout guère la question posée. Le fait que, sur l'autel d'Apollon, les prêtres brûlaient les victimes afin d'en tirer des présages n'avait rien, en vérité, d'assez rare ni d'assez frappant pour motiver la recherche et l'emploi d'une locution nouvelle et hardie ; si Sophocle avait simplement voulu laisser entendre que l'autel de l'Hisménion était « empyromantique », les mots μαντεῖος βωμός eussent suffi à tout, puisque, dans l'usage constant, tout autel servait à la combustion des offrandes ; et l'on voit mal pourquoi à ce clair langage il en aurait préféré un autre inutilement compliqué. Manifestement, pour parler comme il fit, le poète obéissait à des raisons précises, et l'obscurité que nous croyons trouver dans son vers ne s'y trouve sans doute pas. Bien renseigné, semble-t-il, sur la ville de Thèbes, sur ses cultes et ses monuments[2], on pensera volontiers qu'il s'est plu à rappeler, par les mots qui nous étonnent, une circonstance réelle et topique, un détail caractéristique, particulier à l'Hisménion et qu'il jugeait digne de mémoire. Dès lors une solution se présente

1. On s'est accoutumé (v. le lexique d'Ellendt, s. v. Σποδός) à rapprocher du vers 21 d'*Œdipe Roi* les vers 1005-1007 d'*Antigone* : ἐκ δὲ θυμάτων Ἥφαιστος οὐκ ἔλαμπεν, ἀλλ' ἐπὶ σποδῷ μυδῶσα κηκὶς μηρίων ἐτήκετο κἄτυφε κἀνέπτυε. Mais le rapprochement est tout factice. Dans les derniers vers le mot σποδός, désignant la cendre qui couvre l'autel, n'est nullement pris au figuré : il n'y a là aucune image.

2. Voir les remarques de Wilamowitz, *Hermes*, XXVI, p. 231.

d'elle-même. Toute difficulté disparaît si nous supposons que l'autel d'Apollon était un amas de cendres entassées : en ce cas, la métonymie est naturelle autant que rigoureuse ; σποδός n'est plus un équivalent arbitraire et douteux mais l'équivalent exact de βωμός : c'est le terme propre, et le meilleur que l'écrivain pût employer. A moins de laisser subsister dans la tragédie un vers énigmatique, il faut donc admettre, croyons-nous, que l'autel d'Apollon Hisménios était fait — ἀπὸ τῆς τέφρας τῶν ἱερείων[1]. Précisément, le texte d'Hérodote reproduit plus haut vient fortifier cette 201
explication, au moins dans quelque mesure : « A l'Hisménion, dit Hérodote, on prophétise au moyen des victimes, à la manière d'Olympie (κατάπερ ἐν Ὀλυμπίῃ) ». Il est difficile, lorsqu'on lit cette phrase, qui établit une analogie étroite entre le χρηστήριον de Thèbes et celui de l'Altis, de ne pas se souvenir qu'à Olympie les cendres des holocaustes, soigneusement conservées et délayées dans l'eau de l'Alphée, formaient, comme nous l'avons rappelé déjà, toute la matière de l'autel fatidique où l'on invoquait Zeus.

3° C'est une chose étrange et notable que Pausanias, lorsqu'il écrivait le chapitre X de son livre IX, semble avoir oublié qu'Apollon Hisménios était un dieu prophète[2]. De l'oracle ni des pratiques divinatoires de l'Hisménion il ne souffle mot. Heureusement, les trois auteurs que j'ai cités viennent de nous renseigner là-dessus ; ils nous ont appris, — et il serait superflu d'y insister davantage, — qu'aux temps anciens l'Apollon thébain manifestait la vérité par la flamme de l'autel et les entrailles des victimes. Je dis aux temps anciens, car, dans le courant du v[e] siècle, presque certainement après 440, certainement avant 424[3], les rites de son

1. Comme je m'en suis aperçu après avoir rédigé ces lignes, c'est la conclusion qu'avait déjà énoncée, avec sa clairvoyance et sa décision ordinaires, M. von Wilamowitz, dans une courte note de son beau mémoire sur les *Sept Portes de Thèbes* (*Hermes*, XXVI, p. 231 et n. 1) : « (Sophokles) giebt im Prologe eine Anzahl sogar recht detaillirter localthebanischer Züge... mehrere Märkte, zwei Pallastempel, *den Aschenaltar des Ismenions* », etc.

2. Pausanias connaît fort bien l'oracle de l'Hisménion dans son livre IV (32, 5) ; mais c'est un accident qui lui est arrivé plus d'une fois d'ignorer dans une partie de son ouvrage ce qu'il sait dans l'autre.

3. L'année 440 est la date moyenne de la venue d'Hérodote à Thèbes (voir Hauvette, *Hérodote*, p. 35) : à cette époque, il semble qu'on ne fît encore usage, à l'Hisménion, que de l'empyromancie (voyez le texte d'Hérodote cité plus haut) ; mais dès 424 (année de la bataille de Délion), nous y voyons fonc-

oracle se modifièrent. Si le fait n'a guère été remarqué, il
202 n'en est pas moins certain : sous l'influence de Delphes et peut-être pour faire pièce au Ptoïon, la prophétie « directe », à la mode pythique, vint y remplacer ou tout au moins y

tionner la chresmologie : Plut., *Lysandr.*, 29, 10. — La transformation des méthodes divinatoires de l'Hisménion a été entrevue par Schömann (*Gr. Alterth.*, II, p. 390, trad. Galuski) : « La divination portait sur les signes fournis par les sacrifices, avec ce caractère particulier que le prophète, surexcité vraisemblablement par des moyens dont nous ne saurions préciser la nature, ne se contentait pas d'annoncer d'une manière générale l'issue heureuse ou funeste d'une entreprise, comme le faisaient les hiéroscopes, mais entrait dans des révélations circonstanciées qui étaient mises en vers de même que les oracles de la Pythie » ; et par Bouché-Leclercq (III, p. 220) : « Il est à croire qu'Apollon Isménios s'était aussi décidé à varier son langage. Diodore rapporte qu'au moment d'engager contre Alexandre une lutte désespérée les Thébains, préoccupés d'une certaine toile d'araignée à reflets irisés qu'on avait trouvée dans le temple de Déméter, consultèrent sur ce prodige leur « oracle national » et que l'oracle leur répondit par le vers suivant : « La toile tissue présage aux uns du malheur, aux autres du bonheur (Diod., XVII, 1) »... Les rites empyromantiques et toutes les inductions fondées sur le sacrifice sont hors d'état de fournir un aphorisme d'une forme précise et d'une insignifiance calculée comme celui que cite Diodore. Il faut bien admettre que l'oracle usait à l'occasion d'une méthode qui lui permettait de parler, lui aussi, en langage ordinaire. La plus simple est la cléromancie, sous cette forme spéciale qui consiste à tirer au sort des phrases toutes faites... ». — Il est surprenant pourtant que ces deux auteurs n'aient pas pris un parti plus catégorique et n'aient pas franchement reconnu que la vaticination « enthousiaste » finit par se substituer aux pratiques de l'empyromancie. Schömann, sans paraître s'en bien rendre compte, concède tout l'essentiel dès qu'il admet que « le prophète entrait dans des révélations circonstanciées ». D'autre part, l'hypothèse imaginée par M. Bouché-Leclercq est médiocrement vraisemblable et ne s'applique pas à tous les cas connus. A côté du χρησμός cité par Diodore, qui est de l'année 335, il eût fallu mentionner aussi celui que nous a conservé Plutarque (*Lysandr.*, 29, 10) et qui remonte à 424 : Ἐσχατιὰν πεφύλαξο λύκου καμάκεσσι δοκεύων — καὶ λόφον Ὀρχαλίδην ὃν ἀλώπηξ οὔποτε λείπει. Cette prophétie énigmatique dont on n'eut, paraît-il, l'explication qu'en 395, après la bataille d'Haliarte, est assurément beaucoup trop compliquée pour avoir été tirée au sort dans un répertoire de phrases toutes faites et fournie par quelqu'un des procédés de la cléromancie. Elle prouve simplement qu'en 424 les rites en honneur à Delphes avaient pénétré à l'Hisménion. Comp. Pausan., IV, 32, 5 : φασὶ δὲ οἱ Θηβαῖοι μελλούσης τῆς μάχης ἔσεσθαί σφισιν ἐν Λεύκτροις ἐς ἄλλα τε ἀποστεῖλαι χρηστήρια καὶ ἐρησομένους τὸν ἐν Λεβαδείᾳ θεόν. Λέγεται μὲν οὖν καὶ τὰ παρὰ τοῦ Ἰσμηνίου καὶ τοῦ Πτῴου, πρὸς δὲ τὰ ἐν Ἄβαις τε χρησθέντα καὶ τὰ ἐν Δελφοῖς. — Otfr. Müller (*Dorier*, I, p. 237) explique en sens inverse l'évolution de la mantique à l'Hisménion. D'après lui, on aurait commencé par y user de la révélation directe, plus tard seulement de l'empyromancie. C'est là un pur paradoxe, qui ne résiste pas à l'examen des faits ; du moins l'illustre érudit a su reconnaître la différence tranchée des deux systèmes tour à tour employés.

accompagner la divination « inductive », et le dieu commença de parler à ses fidèles en χρησμοί versifiés, par l'intermédiaire d'un μάντις inspiré. Fut-ce là, du reste, le dernier changement qui s'accomplit à l'Hisménion ? Il paraît bien que non : après une période d'arrêt qu'atteste le silence de Plutarque[1], on peut croire que la mantique y reprit vigueur sous des formes en partie renouvelées. Un contemporain de Pausanias, Maxime de Tyr, établit la présence d'un prophète à l'Hisménion[2], et de plus il écrit ces mots, qui ont peu retenu l'attention des critiques : ἐπὶ Ἄμμωνα ἀφικόμενον ἢ ἐπὶ τὴν Θεσπρωτῶν γῆν καὶ τὴν ἐκεῖ δρῦν ἢ ἐπὶ τὸν Παρνασσὸν καὶ τὴν ἐνταυθοῖ χρησμῳδίαν ἢ ἐπὶ τὸν Ἰσμηνὸν καὶ τὴν ἐκεῖ φωνήν κτλ.[3]. Dans cette phrase, où, à vrai dire, se fait trop sentir l'effort du rhéteur, le mot φωνή ne saurait être, semble-t-il, un synonyme de χρησμός et désigner simplement la réponse adressée par le prophète au consultant : ce terme désigne beaucoup plutôt la « voix » mystérieuse, d'origine divine, qui se fait entendre de façon mystérieuse, — voix qu'on appelle, en 203
effet, non seulement φήμη et ὀμφή, mais par excellence φωνή, φωνὴ ἐκ θεοῦ, et fréquemment aussi κληδών dans le paganisme tardif[4]. De sorte qu'il est permis de croire que, vers la fin du IIe siècle de notre ère, on pratiquait à l'Hisménion la μαντεία ἐκ φήμης[5] et que l'oracle était devenu, pour parler comme Pausanias, un κληδόνων ἱερόν, — le « clédonisme », ainsi que paraît l'indiquer Maxime de Tyr[6], s'y mélangeant

1. Nulle mention de l'Hisménion, même à titre de souvenir, dans le passage du *De def. oracul.* (5), où il est question des oracles de la Béotie.

2. Max. Tyr., *Diss.*, XIV, 1.

3. Max. Tyr., *Diss.*, XLI, 1. L'auteur, en ce passage, discute sur la consultation de Zeus Ammon par Alexandre, mais ce qu'il dit des différents oracles qu'il énumère s'applique manifestement à son temps, c'est-à-dire à la basse époque antonine. L'activité de l'Hisménion à cette époque est mise hors de doute par le passage de la *Diss.*, XIV, 1, que je cite à la note 6.

4. Comp. plus haut, p. 195, n. 2.

5. Pour ce terme : Philochor., fr. 198 (C. Müller, *FHG*, I, 416).

6. Max. Tyr., *Diss.*, XIV, 1 : τί δή ποτε οὖν μὴ θαυμάζεις, γύναιον δὲ τὸ τυχὸν Δελφικὸν Πυθοῖ, ἢ Θεσπρωτὸν ἄνδρα ἐν Δοδώνῃ, ἢ Λίβυν ἐν Ἄμμωνος, ἢ Ἴωνα ἐν Κλάρῳ, ἢ Λύκιον ἐν Ξάνθῳ, ἢ Βοιωτὸν ἐν Ἰσμηνίου, τούτους ἅπαντας οὐ θαυμάζεις τῷ δαιμονίῳ ὁσημέραι συγγινομένους, καὶ οὐ τὰ σφίσι μόνον πρακτέα ἢ μὴ γιγνώσκοντας, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἄλλοις χρησμῳδοῦντας καὶ ἰδίᾳ καὶ δημοσίᾳ. Maxime de Tyr n'entre dans aucun détail sur le rôle assigné au prophète de l'Hisménion ; il se peut fort bien que ce rôle ait consisté non à transmettre, mais seulement à expliquer les paroles du dieu, et que le prophète ait été l'interprète et non l'organe d'Apollon. On ne saurait donc voir

probablement de prophétisme, et de plus, par un souvenir du rite primitif, y étant peut-être encore associé à l'hiéroscopie et à l'empyromancie.

Lorsqu'il fait mention des trépieds sacrés d'Apollon, offerts au dieu par les daphnéphores et réunis dans le temple de l'Hisménion, Pausanias s'exprime ainsi : ἐπιφανὴς δὲ μάλιστα ἐπί τε ἀρχαιότητι καὶ τοῦ ἀναθέντος τῇ δόξῃ τρίπους ἐστὶν Ἀμφιτρύωνος ἀνάθημα ἐπὶ Ἡρακλεῖ δαφνηφορήσαντι[1]. On voit par là que le jeune Héraklès, donnant l'exemple aux fils des nobles familles thébaines, avait été « daphnéphore » du dieu[2]. Nous aurons droit d'en conclure que Thèbes avait étroitement mêlé la légende de son héros favori à celle d'Apollon Hisménios, et que, sans doute, elle lui attribuait quelque part importante dans l'histoire des origines du sanctuaire prophétique.

III

Le lecteur a reconnu sans peine où tend cette double série d'observations parallèles, et, dès à présent, il aperçoit les conséquences qui s'en dégagent. — Il n'est rien au « Spodion » qui ne se retrouve à l'Hisménion : ce que Pausanias nous dit
204 de l'autel du premier s'applique aussi bien à l'autel du second, — qu'il passe sous silence ; et, d'une façon générale, tout ce que le périégète nous apprend ou nous laisse entendre, tout ce que nous pouvons conjecturer, d'après lui, d'Apollon Spodios, s'accorde exactement avec ce que nous savons ou pouvons présumer d'Apollon Hisménios, — sur lequel il est fort incomplètement renseigné. Admettrons-nous donc l'établissement dans la même ville, et de plus dans la même région de cette ville, de deux sanctuaires prophétiques, placés sous l'invocation du même dieu, pareils jusque dans leurs détails (tels que la présence d'un autel de cendres), entourés des mêmes légendes, usant de rites semblables, bien mieux, ayant tous deux présenté dans leurs rites une même évolution et commencé l'un et l'autre par l'empyromancie pour aboutir également au clédonisme ? Mais pour

de contradiction entre les lignes citées ici et l'hypothèse que j'ai fondée sur l'interprétation du mot φωνή, fourni par le texte précédent du même auteur.

1. Pausan., IX, 10, 4.

2. Cf. Wilamowitz, *Hermes*, XXVI, p. 236.

qu'il fût loisible d'accepter une opinion si paradoxale, à tout le moins faudrait-il qu'elle s'appuyât sur quelque donnée positive ; à tout le moins faudrait-il qu'il se trouvât un écrivain ancien pour attester, je ne dis pas même l'étrange ressemblance, mais la coexistence à Thèbes des deux χρηστήρια d'Apollon. Or il n'en est rien : cet écrivain n'existe pas, et l'on ne saurait alléguer ici le témoignage de Pausanias. Car, il importe de le redire encore, Pausanias ne connaît qu'un seul oracle thébain, — qui est celui d'Apollon Spodios, — de même que tout le monde, hormis lui, n'en connaît aussi qu'un seul, — qui est celui d'Apollon Hismènios. Surpris à bon droit des analogies précises et singulières qu'il constatait entre le « Spodion », tel que le décrit Pausanias, et l'Hismènion, tel qu'on nous le montre d'autre part, un savant mythographe a dit : « Les mêmes praticiens pouvaient entretenir l'activité des deux instituts[1] ». C'était conclure à leur identité et toucher du doigt la solution nécessaire. La vérité, croyons-nous, est que les deux oracles de Thèbes doivent se réduire à un seul ; que Σπόδιος est une seconde ἐπίκλησις, suffisamment justifiée par la nature de son autel, de l'Apollon déjà surnommé Ἰσμήνιος ; que Pausanias a, par une méprise inconsciente, vu double, séparé ce qui était uni, et, d'une épithète secondaire, fait une divinité indépendante ; et qu'en fin de compte le « Spodion » n'est qu'une partie, arbitrairement isolée par lui, de l'Hismènion. Ainsi s'explique sans doute ce fait que, dans sa description, ce 205
qu'il mentionne d'un côté correspond à ce qu'il omet de l'autre : Apollon Hismènios possède un hiéron, un temple, des ἀναθήματα, mais il n'a pas d'autel ; inversement, Apollon Spodios est en possession d'un autel, mais se trouve privé de tout le reste. En réalité, autel, offrandes, temple, hiéron appartiennent au même maître, désigné par deux noms.

Ces conclusions peuvent-elles se concilier avec l'indication topographique, trop brève, que nous avons notée et discutée au début de cette étude ? Je le crois. — Assurément, la description des faubourgs de Thèbes, telle que nous la donne Pausanias, est bien flottante et bien confuse[2]. Toutefois, d'après le texte même du périégète, d'après ce qu'on lit dans

1. Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divination*, III, p. 219.

2. Voyez, par exemple, ce qui est relatif à la « source d'Arès » (Pausan., IX, 10, 5) ; cf. Wilamowitz, *Hermes*, XXVI, p. 198 et n. 2 d'après Ulrichs.

d'autres écrivains, enfin d'après les observations faites sur place[1], un point paraît nettement établi : c'est que l'Hérakléion et l'Hisménion étaient deux sanctuaires voisins et sans doute limitrophes, en sorte que la pierre Sophronistère, qui se trouvait dans le premier, pouvait n'être guère éloignée de l'autel d'Apollon, placé dans le second. Il y a plus ; l'Hérakleion, comme semble l'indiquer la présence du stade et comme l'admettent unanimement les plus récents explorateurs, occupait une partie basse de la région située au sud de la ville[2] : il s'étendait au fond d'un vallon ; au contraire, l'Hisménion s'élevait sur les pentes et le sommet d'une colline, la colline actuelle d'Haghios-Loukas. Voilà qui répond à cette différence d'altitude que signale Pausanias, et nous avons ici, ce semble, une explication assez convenable des mots : ὑπὲρ δὲ τὸν Σωφρονιστῆρα κτλ.[3]. Une dernière observation peut encore être faite. Lorsqu'il rappelle le premier sacrifice de bœufs ἐργᾶται offert à Apollon Spodios,
206 Pausanias s'exprime ainsi : οὕτω δὴ παρατυχούσης ἁμάξης τὸν ἕτερον τῶν βοῶν τῷ θεῷ θύουσι[4]. La légende implique, on le voit, l'existence d'un chemin carrossable dans le proche voisinage de l'autel ; or tout le monde s'accorde à reconnaître que la grande route de Thèbes à Eleuthères, — la seule qui se trouvât au sud de la ville, — passait au pied de la colline de l'Hisménion, entre ce sanctuaire et celui d'Héraklès[5].

La faute de Pausanias avérée, resterait à en expliquer l'origine. Ce serait la partie la plus difficile de ma tâche :

1. Fabricius, *Theben*, p. 22.

2. Fabricius, *ibid.*

3. Fabricius, *ibid.* : « Den Aschenaltar des Apollon Spodios muss man sich höher am Abhange oder auf der Spitze des Hügels südlich von der fränkischen Wasserleitung denken. Von ihm aus gelangte Pausanias zu dem Heiligtume der Athena Onka, das jenseits des Hügels im Thale der Plakiötissa oberhalb der Stadt gelegen zu haben scheint ». On voit que Fabricius place, comme nous, le « Spodion » au-dessus de l'Hérakléion, sur l'une des collines qui l'enserrent des deux côtés ; mais il choisit la colline de gauche ou de l'ouest (H. Nikolaos) au lieu de celle de droite (H. Loukas = Ἰσμήνιος λόφος). Il n'y a à cela nulle raison nécessaire ; j'ai fait remarquer plus haut que l'orientation de l'autel d'Apollon par rapport à l'Hérakléion demeure tout à fait incertaine ; l'emplacement du sanctuaire d'Athéna Onka reste également problématique, et rien ne justifie la position précise que lui assigne Fabricius au sud-ouest de la ville (p. 28).

4. Ulrichs, *Reisen und Forschungen*, II, 7-12 ; Fabricius, 22.

5. Voir Wilamowitz, *Hermes*, XXVI, p. 223, n. 1.

j'avoue qu'en l'état présent de nos connaissances je ne me crois pas capable de l'accomplir. Je me bornerai à dire que, d'où qu'elle provienne, l'erreur qu'a commise Pausanias lui fait peu d'honneur. Si, comme ont accoutumé de l'admettre les critiques mêmes qui lui sont le moins indulgents, il s'est rendu à Thèbes de sa personne, s'il a décrit ce qu'il a vu, il faut convenir qu'il n'a guère compris ce qu'il voyait ; si, au contraire, comme m'inclineraient à le croire et l'incertitude de sa topographie et ses bévues multipliées, il n'a visité Thèbes que dans ses livres, il a bien mal entendu ce qu'il lisait et compilait. Son ignorance au sujet d'Apollon Hisménios, l'oubli qu'il fait de son oracle, oubli qui l'empêche de le retrouver et de le reconnaître au « Spodion », demeurent, en tout état de cause, inexcusables. Peut-être était-ce la peine d'en faire la remarque. Pausanias jouit encore chez nous d'un grand prestige, et nombre d'érudits, ailleurs plus sévères ou plus clairvoyants, sont tentés de s'indigner dès qu'on révoque en doute la sûreté de son jugement ou l'exactitude de son information. Voilà longtemps qu'en d'autres pays on a pris la sage habitude de juger le périégète à son vrai mérite, de lui accorder le moindre crédit possible et de ne rien admettre de lui qu'après vérification redoublée. Peut-être ferions-nous bien de suivre cet exemple et d'appliquer résolument ici les méthodes critiques, au lieu de louer éternellement de confiance « Pausanias toujours si exact »[1].

Lyon.

1. [Adopté, avec diverses nuances, par : C. Haeberlin, *Woch. klass. Phil.* 1899, 820 ; U. von Wilamowitz, *Hermes* 34 (1899), 410 ; Schömann-Lipsius, II (1902), 302, n. 4 ; O. Gruppe, *Bursian's Jahresbericht* 137 (1908), 410 (contre Blümner) ; U. von Wilamowitz, *Pindaros* (1921), 45, n. 1 (contre Keramopoullos) ; F. Schober, dans Pauly-Wissowa, s. v. *Thebai* (1934), 1450. *Contra* : Hitzig-Blümner, *Pausanias*, III (1907), 425-426 ; Adler, dans Pauly-Wissowa, s. v. *Ismenios* (1916), 2143 ; Keramopoullos, Ἀρχ. Δελτίον III (1917), 331-333 ; H. Philippart, *Rev. Univ. Bruxelles* 28 (1923), 150-151 ; P. Stengel, dans Pauly-Wissowa, s. v. *Thebai*, 1499-1501].

XII

FRAGMENTS DE DÉCRETS DE MÉGARE[1]

On conserve au *British Museum* deux fragments de marbre blanc couverts d'inscriptions, trouvés à Mégare et donnés au Musée par Percy Clinton, vicomte Strangford. Ce sont les restes de deux, ou peut-être de trois décrets, relatifs à une même affaire et votés dans la même circonstance. Voici la copie des mots ou des syllabes que le marbre a conservés, avec quelques suppléments empruntés pour la plupart à M. Dittenberger : 267

a.

.... πρόγ]ονοι ὅσ....
.... ἔδ]οξε τᾶι πόλει [καλέσαι τοὺς πρεσβευτάς....
.... εἰς τὸ πρυ]τανεῖον ἐπὶ τ[ὰν κοινὰν ἑστίαν....
....ν αὐτοῖς ἐκεχει[ρίαν[2]....
.... εἶμεν δὲ] καὶ προξένους [τᾶς πόλιος....
....Οἰνοπ]ίωνα, Διονυσᾶν, [....., ...νθόδημον....
ἀγγράψαι δὲ τόδε τὸ ψ]άφισμα εἰ[ς] τοῖχ[ον...[3]
....εδιωνίων[3].
παραγενομένων π]ρεσβευτᾶγ κ.....
.... ων Οἰνοπίωνος, [Διονυσᾶ, ..., ... νθοδήμου....
.... τ]ᾶς θυσίας καὶ [τοῦ ἀγῶνος....

1. [*Rev. Ét. gr.*, 1898, 267-273 : *Epigraphica*, IV].

2. [Après l'invitation au prytanée et avant que soit décernée la proxénie, on attend la mention d'un cadeau fait aux théores, sur lequel nous renseignent les inscriptions trouvées, plus tard, à Magnésie du Méandre ; d'après ces textes, ce cadeau est appelé ἐκέχειρον (cf. là-dessus P. Boesch, Θεωρός (1908), 73-82). Aussi Ad. Wilhelm a-t-il restitué (*Beiträge* (1909), 268) : [δόμε]ν αὐτοῖς ἐκέχει[ρα τὰ ἐκ τοῦ νόμου].]

3. [Ad. Wilhelm, *ibid.*, restitue : εἴ τοι χ[ρησμοὶ καὶ τὰ ψαφίσματα τὰ περὶ Μ]εδιωνίων].

.... καὶ] διαλεγομένου[1]....
.... ἀποδέ]χεσθαι τὰν ἐκε[χειρίαν....
....ος καὶ ἀνανεώσ[ασθαι τὰν φιλίαν καὶ συνγέ-
[νειαν...
.... ἀποδέχεσθαι] δὲ καὶ τὰν χώρα[ν....
.... ἱερὰν αὐ]τῶν καὶ ἄσυλο[ν....
.... ντι κοιν....
.... ουμεν....
.... τετω....
τ

b.
.... Δ]ιονυσιο....
.... σεν κ....
.... ἐ]κεχειρ[ί]α[2]....
.... ικοσι καὶ τοῖς θ[εαροῖς....
.... ραίων.
.... φ]ίλοι ὄντες κ[αὶ συνγενεῖς....
.... Οἰνοπίωνα, [Διονυσᾶν,.....
.... νθόδημον π....
.... στείρου καὶ το....
.... τᾶι Σωτείραι....
.... ουν καὶ τὰν πό[λιν....
... Ἀπόλλων]ος χρησμὸς....
.... ους τοῖς ἐν το[ῖς....
.... τ]άν τε συνγέ[νειαν καὶ τὰν φιλίαν...
.... κατ]ὰ τὰ προγεγρ[αμμένα....
.... σιν αὐτᾶς καὶ κ....
.... ι πεποιειμέν...
.... τος Φιλίππ[ου....

Ces débris lamentables — « *miserae laciniae* », dit avec trop de raison M. Dittenberger, — ont causé bien des tortures aux éditeurs qui ont eu successivement la tâche de les publier. Il va de soi qu'une restitution un peu étendue de textes si mutilés est impossible : nul n'a eu la témérité de l'essayer ; mais on voulait savoir, tout au moins, par quelle ville les décrets avaient été votés, on souhaitait en démêler l'objet

1. [Sans doute διαλεγομένου τοῦ ἀρχιθεώρου].

2. [Plutôt peut-être [δόμεν αὐτος ἐ]κέχειρα, et ensuite, l. 4, là où Dittenberger reconnaissait la fin d'un participe au datif pluriel, [δραχμὰς ε]ἴκοσι ; à Gonnoi on donne aux théores magnètes (*I. v. Magnesia*, 30, 18), comme ἐκειχείριον, δραχμὰς Δημητριείους εἴκοσιν.]

et le sens général. Bœckh[1] s'y appliqua sans grand succès ; Newton[2] y échoua complètement ; avec M. Dittenberger[3], la question fit un grand pas.

L'éminent auteur du *Corpus Inscriptionum Graeciae Septentionalis* eut d'abord le mérite de déterminer l'origine des deux décrets : il vit et prouva que le peuple de Mégare pouvait seul en avoir été l'auteur. De plus, la présence du mot πρεσβευτᾶν (*a*, l. 9) d'une part, des mots ἐκεχειρία (*a*, l. 4, 13 ; *b*, 3), θυσίας (*a*, 11), ἄσυλον (*a*, 16) χρησμός (*b*, 12) de l'autre, lui permit d'établir avec certitude de quelle nature était l'affaire dont traitent ces documents. Je cite ici les lignes les plus instructives de son commentaire[4] : « Porro ad ea quae alia quaedam civitas per legatos postulaverat, his decretis responderi manifestum est. Ac non modo ἐκεχειρίας vocabulum..., sed etiam alia vestigia indicant de rebus sacris hic agi summamque argumenti necessitudinem huic titulo cum eis intercedere, quibus sacra cum certaminibus coniuncta, quae civitas quaedam aut nova instituit aut instauravit aut amplificavit, rogatu illius ab aliis civitatibus probantur aut recipiuntur. Inprimis memorabilis in hoc genere est titulus... decretum Aetolorum continens de Nicephoriis ab Eumene rege institutis (*BCH*, V, 372 = *Sylloge*[1], 215)... Ut illic coniunctim de feriis recens institutis et de iure asyli agitur, sic hic quoque factum esse adparet ». — Ainsi les deux décrets sont des réponses favorables adressées par le peuple de Mégare à des ambassadeurs, Oinopion, Dionysas,... thodémos[5], qui réclamaient de lui — pour employer le langage très précis dont les Grecs faisaient usage en pareille occurrence — une ἀποδοχὴ ἀσυλίας, ἐκεχειρίας, θυσίας καὶ ἀγῶνος.

Mais par quel peuple avaient été délégués ces ambassa- 270
deurs ? à quelle cité les Mégariens décernèrent-ils le privilège de l'ἀσυλία ? et de quelle divinité étrangère s'engageaient-ils à célébrer les fêtes ? Là-dessus M. Dittenberger ne s'expliquait pas. C'est à mon maître, M. Foucart, qu'il était réservé

1. *CIG*, 1052 *b* (*Add.*, vol. I).
2. *Inscr. Brit. Mus.*, II, CXXXVI.
3. *IG*, VII, 16.
4. *IG*, VII, p. 10, col. 1.
5. Les ambassadeurs étaient probablement au nombre de quatre, bien que la chose ne soit pas certaine.

de découvrir la solution de ces problèmes. Dans une lettre, adressée à M. Dittenberger pendant la publication du *Corpus Graeciae Septentrionalis*[1], il établit : 1° que les mots τᾶι Σωτείραι (*b*, l. 10) désignaient, selon toute apparence, Κόρη Σώτειρα, la principale divinité de Cyzique, appelée simplement Σώτειρα sur les monnaies de cette ville ; 2° que l'oracle mentionné à la l. 12 du fragment *b* était sans doute le même dont M. Homolle retrouva une copie à Délos[2], et par lequel Apollon Pythien enjoignait aux habitants de Cyzique de proclamer leur cité ἱερὰ καὶ ἄσυλος, de faire accepter aux étrangers cette consécration et de les inviter aux sacrifices offerts à Koré Soteira ; 3° que, par suite, il fallait voir dans Oinopion, Dionysas et ..... thodémos, des théores cyzicéniens, venus à Mégare en exécution des ordres d'Apollon, pour solliciter des Mégariens leur participation aux fêtes de Koré et pour en obtenir la reconnaissance de l'ἀσυλία de Cyzique.

L'opinion de M. Foucart présente une si grande probabilité qu'elle pourrait se passer de vérification. Cependant, comme des arguments confirmatifs ne sont jamais à dédaigner, je suis bien aise d'être à même d'en produire ici. En premier lieu, M. Foucart eût pu faire observer que le nom d'Οἰνοπίων, fréquent dans toutes les colonies ioniennes, appartient notamment à l'onomastique de Cyzique : comme à Éphèse, comme sans doute aussi à Milet, les membres d'une des tribus de la ville s'y appelaient Οἴνωπες[3], et, dans une inscription de Rhodes[4], il est fait mention du cyzicénien Οἰνόβιος. Voici,
271 d'autre part, qui est plus précis et plus concluant. Strabon, citant au cours d'une discussion géographique un fait relaté par Poseidonios d'Apamée, s'exprime de la sorte : Εὔδοξόν τινα Κυζικηνὸν θεωρὸν καὶ σπονδοφόρον τοῦ τῶν Κορείων ἀγῶνος ἐλθεῖν εἰς Αἴγυπτον ἱστορεῖ κατὰ τὸν δεύτερον Εὐεργέτην[5]. Ce passage est pour nous plein d'intérêt. Il nous montre d'abord que les Cyzicéniens, comme l'avait supposé M. Foucart, s'étaient conformés à l'oracle d'Apollon et faisaient annoncer par tous pays la célébration de leur grande fête reli-

1. *IG*, VII ; cf. p. 742 (*Add.*, p. 9, n. 16).

2. *BCH*, IV, p. 473. [*Sylloge*[3], 1158. Oracle à Delphes ; cf. *BCH*, 1935, 91-93].

3. Voir les textes réunis par Busolt, *Griech. Gesch.*, II, p. 280, 1.

4. *CIG*, 3656.

5. Strab., II, 3, 4 (= C. Müller, *FHG*, III, p. 279 : Poseidonios, *fragm.*, 68) [cf. P. Boesch, *loc. cit.* 89].

gieuse[1]. De plus, le titre de σπονδοφόρος — « sacras inducias nuncians » — attribué à Eudoxos, prouve que cette fête donnait lieu à une trêve sacrée : ce qui s'accorde parfaitement avec la mention, trois fois répétée, d'une ἐκεχειρία dans nos inscriptions (*a*, l. 4, 13 ; *b*, 2). Enfin, Strabon, ou plutôt Poseidonios, nous apprend que les fêtes de Κόρη Σώτειρα portaient le nom de Κόρεια[2] : il me paraît tout à fait légitime de rétablir ce nom, avec la forme que lui donne le dialecte dorien, à la l. 5 du fragment *b*, et d'écrire (l. 4-5) : .... καὶ τοῖς θ[εαροῖς τοῖς ἐπανγελλόντεσσι τὰν θυσίαν καὶ τὸν ἀγῶνα τῶν Κο]ραίων[3]. Si l'on admet pour le mot terminé en ΡΑΙΩΝ, dont aucun éditeur n'avait fourni l'explication jusqu'ici, le supplément que je propose, le sens de nos inscriptions se trouvera définitivement fixé de la façon même qu'avait indiquée M. Foucart ; et l'on pourra restituer comme il suit les l. 9-10 de *a* et 6-7 de *b* : [παραγενομένων π]ρεσϐευτᾶγ κ[αὶ θεαρῶν..... παρὰ τᾶς πόλιος τᾶς Κυζικαν]ῶν.... — [Ἐπεὶ Κυζικανοὶ φί]λοι ὄντες κ[αὶ συνγενεῖς τᾶς ἀμετέρας πόλιος ἐξαπέστειλαν ποτ' ἀμὲ πρεσϐευτὰς καὶ θεαρού]ς Οἰνοπίωνα κτλ.[4].

Il est bon d'observer maintenant que nos documents, tout fragmentaires qu'ils sont, ne laissent pas de nous instruire 272
d'un fait intéressant et nouveau. — A la l. 14 du décret *b*, la restitution du mot συνγέ[νειαν] est nécessaire ; et ce texte est le premier à nous apprendre qu'il existait des rapports de parenté entre les deux villes de Mégare et de Cyzique. La chose, tout d'abord, semble faite pour étonner : il résulte, en effet, de l'accord unanime des écrivains anciens que Cyzique était une colonie de Milet[5], et nous pouvons être assurés que les Mégariens ne prirent aucune part directe à sa fondation[6]. Si

1. Est-ce à une circonstance pareille que se rapporte le décret de Rhodes (*CIG*, 3656 [= *SGDI*, 3752 ; cf. P. Boesch, *loc. cit.* 16, n. 1]) rendu en l'honneur de théores de Cyzique ? On peut le supposer, mais la preuve n'est pas faite.

2. On voit assez maintenant combien était malheureuse la correction Κορινθίων (pour Κορείων) que d'anciens éditeurs avaient voulu introduire dans le texte de Strabon.

3. [Sur les divers noms de la fête, cf. *Rev. Phil.* 1929, 129, n. 3].

4. Le nom propre... τος Φιλίππ[ου] (*b*, 18) désigne peut-être le θεαροδόκος constitué par les Mégariens pour recevoir à l'avenir les théores de Cyzique.

5. Voyez les textes réunis par Busolt, *Griech. Gesch.*, I, p. 469, note 1.

6. [Cf. Joh. Lydus, *De magistr. rom.* III, 70 : οἱ Κύζικον οἰκίσαντες Μεγαρεῖς. Cf. K. Hanell, *Megarische Studien* (1934), 131-132, qui rapproche le décret de Mégare].

je ne me trompe, voici peut-être comme il faut expliquer cette συγγένεια inattendue. Les émigrants qui colonisèrent Milet et les villes voisines d'Ionie n'étaient pas tous, comme on le sait, de souche ionienne : parmi eux se trouvaient en quantité des hommes de races diverses, notamment des Béotiens[1] ; quelquefois même, par exemple à Téos, un contingent béotien précéda le gros de l'émigration, fourni par des populations ioniennes[2]. Or, le *Catalogue des Vaisseaux* laisse voir[3], et récemment, rendant à ce témoignage toute sa valeur, M. de Wilamowitz a montré avec beaucoup de force[4] qu'à l'époque des premières colonisations helléniques la Mégaride faisait encore partie intégrante de la Béotie. On a donc tout lieu de croire que, dans nombre de cas, les « Béotiens » mêlés aux Ioniens qui traversèrent la mer Ægée pour gagner les rivages d'Asie, étaient en réalité des « Mégaro-Béotiens » : la chose a d'autant plus de vraisemblance qu'en certaines cités réputées mégariennes, nous distinguons sans peine un apport béotien[5], et que, même après la séparation de leurs deux pays, Méga-
273 riens et Béotiens s'unirent encore pour diriger de concert quelques entreprises coloniales[6]. Avec quelque complaisance et sauf à exagérer un peu le rôle joué par leurs ancêtres dans l'émigration, les habitants de Mégare pouvaient dès lors se dire apparentés aux populations de la plupart des villes ioniennes. Et les mêmes liens étaient censés naturellement les unir aussi aux populations des colonies issues de ces villes : συγγενεῖς plus ou moins authentiques des Milésiens, ils se trouvaient l'être du même coup, bien qu'au second degré seulement, des Cyzicéniens. On me permettra d'ajouter que, sui-

1. Voir, en général, Busolt, I, p. 311-313 ; et, plus particulièrement, pour Milet : p. 304 ; pour Érythrai : p. 313 et note 4 ; pour Chios : p. 314 ; pour Lébédos : p. 311 et note 3 ; pour Priène : p. 307 ; [tribu Ἀσωπίς à Milet : B. Haussoullier, *Rev. Phil.* 1897, 38].

2. Comp. Busolt, I, p. 311 et 312, note 1.

3. *Iliad.*, B, 508.

4. Wilamowitz-Möllendorff, *Hermes*, XXI, p. 100 et note 2. Les doutes émis par Ed. Meyer à ce sujet (*Gesch. des Alterth.*, II, p. 269) ne me paraissent nullement justifiés. [Cf. K. Hanell, *loc. cit.*, 23 sqq., 54 sqq.].

5. A Byzance, Diodore (XIV, 12) mentionne la présence de Βοιωτοί. A Calchédoine, une des tribus de la ville s'appelle Ἀσωποδωρήα (voir Collitz-Bechtel, 3054). [Cf. K. Hanell, *loc. cit.*, 142].

6. Fondation d'Hérakleia Pontique par des émigrants de Mégaride et de Béotie : voy. les textes dans Busolt, II, p. 487-488 ; cf. Wilamowitz, *Hermes*, XXI, p. 111 et note 3.

vant une hypothèse plausible, les citoyens appelés Οἴνωπες dans plusieurs villes d'Ionie[1] auraient été d'origine béotienne, c'est-à-dire probablement mégaro-béotienne : il est tout indiqué d'appliquer la même conjecture à ces autres Οἴνωπες, dont nous avons signalé plus haut l'existence à Cyzique, et de croire qu'ils y représentaient l'élément mégarien jadis associé à la fondation de Milet[2].

1. Voyez Busolt, I, p. 280 et n. 4.

2. [Ces documents de Mégare sont republiés, avec photographies et nouvelle interprétation, dans L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, chap. I, § 2.]

XIII

SUR LES ASSEMBLÉES ORDINAIRES DE LA LIGUE AITOLIENNE[1]

On sait que, chaque année, aussitôt après l'équinoxe d'au- 362
tomne, les confédérés Aitoliens se réunissaient à Thermos en assemblée plénière. C'est à ce moment qu'ils procédaient à l'élection du stratège et des autres magistrats fédéraux[2].

Cette assemblée de Thermos — ἡ τῶν Θερμικῶν σύνοδος, comme l'appelle Polybe — était-elle la seule assemblée régulière que tînt annuellement la Ligue ? C'est l'opinion classique, invariablement reproduite dans tous les manuels d'antiquités grecques[3]. A l'examen, elle ne m'a point paru exacte. Je crois pouvoir établir que les confédérés étaient régulière-

1. [*BCH*, 1905, 362-372. Les résultats de cette étude sont communément acceptés ; cf. H. Swoboda, *Klio*, XI (1911), 456 sqq. ; *Staatsalterlümer*, 356 ; Busolt-Swoboda, *Gr. Staatskunde*, 1521].

2. Voir les textes de Polybe cités un peu plus loin, p. 220, n. 3.

3. Gilbert, *Griech. Staatsalterth.*, II, p. 30 : « Alljährlich fand nach der herbstlichen Tag- und Nachtgleiche *die ordentliche* mit Messen und Festen verbundene *Bundesversammlung* in Thermon statt » ; Dubois, *Les ligues étolienne et achéenne*, p. 185 : « *L'assemblée ordinaire*, appelée Παναιτωλικόν, se tenait chaque année après l'équinoxe d'automne » ; Busolt, *Griech. Staats- und Rechtsalterth.* (*ap.* Iwan von Müller, *Handbuch*, IV, 1), p. 370, § 281 : « *Eine allgemeine Landgemeinde der Aetoler*... fand alljährlich nach der herbstlichen Tag- und Nachtgleiche in Thermon statt » ; Schömann-Lipsius, *Griech. Alterth.*, II, p. 120 : « Allgemeine Bundesversammlungen wurden regelmässig *einmal* jährlich kurz nach der Herbstnachtgleiche gehalten... Der Versammlungsort war Thermon... ». Cf. Wilcken, *ap.* Pauly-Wissowa, I, col. 1120, s. v. *Aitolia* ; Weissenborn, *ad* Liv., XXXI, 32, 3 ; Niese, *Gesch. der griech. und maked. Staat.*, p. 215-216 ; Humbert, dans le *Dict. des Antiquités*, s. v. *Aetolicum foedus* (j'ai eu le regret de constater que ce dernier article n'est qu'un tissu d'erreurs et de confusions).

363 ment convoqués[1] en assemblée générale, au moins deux fois par année[2].

L'opinion courante a ce premier défaut de ne se fonder sur aucun texte ancien. Polybe, dont on allègue volontiers ici l'autorité, a parlé à diverses reprises et avec quelque détail de l'assemblée de Thermos[3]. Mais nulle part il n'a dit, ni indiqué, ni laissé entendre qu'elle fût l'unique assemblée annuelle des Aitoliens. Rien absolument, dans les passages de ses *Histoires* auxquels on nous renvoie, n'autorise une telle conclusion.

D'autre part, la doctrine reçue est en contradiction formelle avec un texte de T. Live, que celui-ci a tiré de Po-
364 lybe[4]. Ce texte est connu ; on l'a souvent cité, on a même beaucoup épilogué sur lui ; mais il s'en faut qu'on l'ait entendu de la façon la plus simple et la meilleure. Le voici : *Deliberationis eius, cuius ipse (Damocritus) maturitatem expectandam putaret, tempus ita iam nunc statui posse : cum legibus*

1. J'indique ici, une fois pour toutes, que, dans la présente étude, je laisse entièrement de côté tout ce qui concerne les *assemblées extraordinaires*, assez fréquentes, comme on sait, de la Ligue aitolienne.

2. On a supposé parfois (voir, en dernier lieu, Lipsius, *Ber. der sächs. Gesellsch.*, LI (1898), p. 170, note 1) que, dans la phrase de Polybe (IV, 15, 8 ; été 220) : οἱ δ' Αἰτωλοί, παραγενομένης αὐτοῖς τῆς καθηκούσης ἐκκλησίας, συνελθόντες ἐβουλεύσαντο κτλ., les mots καθήκουσα ἐκκλησία pouvaient désigner une assemblée ordinaire, auquel cas, comme on le verra plus loin, il y aurait eu chaque année trois assemblées de cette sorte. Sans entrer dans le détail de la question, je tiens, avec Klatt (*Chronol. Beitr. zur Gesch. des ach. Bundes*, Berlin, 1883, p. 28), cette opinion pour peu vraisemblable. On n'imagine guère que les Aitoliens aient eu coutume de s'assembler dans le courant de l'été, si peu de temps avant l'ἐκκλησία de Thermos. Les mots καθήκουσα σύνοδος n'ont point nécessairement, dans la phrase citée de Polybe, le sens précis qu'on leur a voulu attribuer.

3. Voici la transcription complète des passages de Polybe où il est parlé de cette assemblée : Polyb., V, 8, 5 : καθ' ἕκαστον γὰρ ἔτος ἀγοράς τε καὶ πανηγύρεις ἐπιφανεστάτας, ἔτι δὲ καὶ τὰς τῶν ἀρχαιρεσιῶν καταστάσεις ἐν τούτῳ τῷ τόπῳ (sc. ἐν Θέρμῳ) συντελούντων, ἕκαστοι πρὸς τὰς ὑποδοχὰς καὶ τὰς εἰς ταῦτα παρασκευὰς τὰ πολυτελέστατα τῶν ἐν τοῖς βίοις ὑπαρχόντων εἰς τοῦτον ἀπετίθεντο τὸν τόπον. — IV, 37, 2 : τὰς γὰρ ἀρχαιρεσίας Αἰτωλοὶ μὲν ἐποίουν μετὰ τὴν φθινοπωρινὴν ἰσημερίαν εὐθέως. — XVIII, 48, 5 : εὐθέως ἀπ' ἐκείνου (sc. Φιλίππου) χωρισθέντες (οἱ περὶ Γναῖον τὸν Κορνήλιον) ἦκον ἐπὶ τὴν τῶν Θερμικῶν σύνοδον. (6) καὶ παρελθόντες εἰς τὰ πλήθη παρεκάλουν τοὺς Αἰτωλοὺς κτλ. C'est aussi de l'assemblée de Thermos qu'il est question dans le livre II, 2, 8-11 : 3, 1. Cf. Ephor. *ap.* Strab., X, 3, 2 : ἐν Θέρμοις τῆς Αἰτωλίας, ὅπου τὰς ἀρχαιρεσίας ποιεῖσθαι πάτριον αὐτοῖς (sc. τοῖς Αἰτωλοῖς) ἐστιν.

4. Nissen, *Krit. Untersuch. üb. Livius*, p. 127.

cautum esset, ne de pace belloque nisi in Panaetolico *et* Pylaico *concilio ageretur, decernerent extemplo ut praetor sine fraude, cum de bello et pace agere velit, advocet concilium et quod tum referatur decernaturque ut perinde ius ratumque sit ac si in* Panaetolico *et* Pylaico *concilio actum esset*[1].

Pour tout lecteur non prévenu, ce qui ressort de ces lignes, c'est que la nation aitolienne tenait, chaque année, au moins deux assemblées régulières : l'une, que T. Live appelle *Panaetolicum concilium* ; l'autre, qui est dite par lui *Pylaicum concilium*. — Sur ce qu'était le *Pylaicum concilium*, il ne saurait, après les pénétrantes et décisives remarques de Nissen[2], subsister aucun doute. Le rapprochement qu'a fait Nissen entre deux passages correspondants de Polybe (XVIII, 48, 5)[3] et de T. Live (XXXIII, 35, 8)[4] montre avec une clarté parfaite que T. Live n'a pas compris les mots ἡ τῶν Θερμικῶν 365
σύνοδος ; que de Thermos il a fait les Thermopyles ; qu'ainsi il s'est cru autorisé à traduire ἡ τῶν Θερμικῶν σύνοδος par *Pylaicum concilium* ; et qu'en définitive son *Pylaicum concilium* est tout uniment l'assemblée aitolienne d'automne. Ce que nous apprend donc le texte de T. Live transcrit plus haut, c'est qu'outre leur assemblée de Thermos, les Aitoliens avaient accoutumé d'en tenir, chaque année, une autre nommée « Panaitolique ».

A la vérité, on a voulu esquiver cette conclusion si natu-

1. Liv. (= Polyb.), XXXI, 32, 3-4 (ann. 199).

2. Nissen, *Krit. Untersuch.*, p. 29 ; cf. p. 127. Voir aussi Weissenborn, *ad* Liv., XXXIII, 35, 8 ; Niese, *Gesch. der griech. und maked. Staat.*, II, p. 599, 2. On a cru autrefois que les mots *Pylaicum concilium* désignaient la pylaia delphique ou une assemblée aitolienne qui aurait coïncidé avec la Pylaia. Il est fâcheux que cette vieille erreur s'étale encore dans des livres récents : Busolt, *Griech. Staats- und Rechtsalterth.*, p. 371, § 281 ; Schömann-Lipsius, *Griech. Alterth.*, II, p. 120, 7. Niese, qui l'avait d'abord reproduite (II, p. 216, 1), l'a rectifiée plus loin (II, p. 599, 2).

3. Polyb., XVIII, 48, 5-7 (ann. 196) : τοῦ δὲ βασιλέως (Φιλίππου) συγκαταθεμένου τοῖς ὑποδεικνυμένοις, εὐθέως ἀπ' ἐκείνου χωρισθέντες (οἱ περὶ Γναῖον τὸν Κορνήλιον), ἦκον ἐπὶ τὴν τῶν Θερμικῶν σύνοδον, καὶ παρελθόντες εἰς τὰ πλήθη παρεκάλουν τοὺς Αἰτωλοὺς διὰ πλειόνων μεῖναι ἐπὶ τῆς ἐξ ἀρ ῆς αἱρέσεως καὶ διαφυλάττειν τὴν πρὸς Ῥωμαίους εὔνοιαν. Πολλῶν δὲ παρισταμένων, καὶ τῶν μὲν πράως καὶ πολιτικῶς μεμψιμοιρούντων αὐτοῖς κτλ.

4. Liv., XXXIII, 35, 8-9 : *qui* (Philippus), *cum se missurum extemplo legatos respondisset, Cornelius Thermopylas, ubi frequens Graecia statis diebus esse solet conventus..., Pylaicum appellant..., venit; Aetolos praecipue monuit constanter et fideliter in amicitia populi Romani permanerent. Aetolorum principes alii leniter questi sunt cet.*

relle ; on a prétendu nier l'existence du *Panaetolicum concilium* ; on a soutenu que ces mots s'appliquaient, *in genere*, à toute réunion plénière des Aitoliens, ordinaire ou extraordinaire, et ne désignaient pas une assemblée spéciale ; que, dès lors, le *Panaetolicum concilium* pouvait se confondre avec le soi-disant *Pylaicum*, autrement dit avec l'assemblée de Thermos ; et que la distinction établie entre les deux par T. Live n'avait pas de raison d'être et n'était qu'une erreur imputable à l'historien latin[1]. Mais ce sont là des assertions gratuites et bien téméraires. En effet, sans compter qu'on n'a pas démontré et qu'on ne saurait démontrer que le passage cité de T. Live, avec la distinction précise qu'il comporte, ne soit pas (sauf la substitution fautive de *Pylaicum concilium* à Θερμικῶν σύνοδος) une traduction ou une adaptation fidèle du texte correspondant de Polybe, on n'a pas pris assez garde que T. Live a parlé encore, par deux fois, d'après Polybe, du
366 *Panaetolicum concilium* — XXXI, 29, 1 ; XXXV, 32, 7[2] —, et que l'étude de ces derniers passages et du contexte attenant fortifie de tous points les conclusions tirées de la lecture du premier. On y voit, d'une part, que le *Panaetolicum concilium* siégeait, non à l'automne, comme l'assemblée de Thermos, mais plusieurs mois auparavant[3] ; on y voit, d'autre part, qu'en 199, il se réunit, non à Thermos, mais à Naupacte[4]. Il paraît clair, après cela, que l'assemblée de Thermos et le *Panaetolicum concilium* n'avaient rien de commun et que celui-ci était donc bien une assemblée spéciale et *sui generis*[5].

1. Voyez notamment Wilcken, *ap.* Pauly-Wissowa, I, col. 1120, s. v. *Aitolia* : « *Die ordentliche Versammlung* (von Liv. XXXI, 29, 1 *Panaetolium*, XXXI, 32, 4 und XXXV, 32, 7 *Panaetolicum concilium*... genannt) wurde alljährlich sogleich nach der Herbstnachtgleiche, verbunden mit Jahrmärkten und Festen, in Thermon..., abgehalten » ; Busolt, *Griech. Staats- und Rechtsalterth.*, p. 370, § 281 ; Niese, *Gesch. der griech. und maked. Staat.*, II, p. 215-216, et la plupart des auteurs cités précédemment, p. 219, note 3.

2. Liv. (= Polyb.), XXXI, 29, 1 (ann. 199) : Concilium Aetolorum, *stata die, quod* Panaetolicum (les mss. donnent *Panaetolium*, et cette leçon est ordinairement acceptée ; je n'hésite guère, pourtant, à proposer la correction *Panaetolicum* d'après XXXI, 32, 3 et 4 ; XXXV, 32, 7) *vocant, futurum erat ; huic ut occurrerent cet.* — Liv. (= Polyb.), XXXV, 32, 7 (ann. 192) : *ab iis* (Atheniensibus) *Quinctius petit, ut legatos ad* Panaetolicum concilium *mitterent.*

3. Je reviendrai plus loin sur cette question avec le détail convenable.

4. Liv. (= Polyb.), XXXI, 29, 8 : *scilicet sicut vos Naupacti legibus vestris per magistratus a vobis creatos concilium habetis cet.*

5. La vérité a été entrevue par Nissen, *Krit. Untersuch.*, p. 127 : « Vielleicht stand da (bei Polybios = Liv., XXXI, 32, 3-4) ἐν τῷ Παναιτωλίῳ καὶ τῇ τῶν

Aussi bien, le témoignage des inscriptions vient corroborer ici les indications fournies par T. Live, traducteur de Polybe.

On a trouvé à Magnésie du Méandre un décret de la Confédération aitolienne, dont voici l'intitulé : [Στρατ]αγέοντος Θόα Τριχονίου τὸ δεύτερον, Θερμικ[οῖς, ἱπ]παρχέοντος] Νικάνδρου Τριχονίου κτλ.[1]. — Deux autres décrets des Aitoliens, plus anciennements découverts, l'un à Téos, l'autre à Mokista, non loin 367
de Thermos, commencent ainsi : Στραταγέοντος Ἀλεξάνδρου Καλυδωνίου, Παναιτωλικοῖς[2].... — Στραταγέοντος τῶν Αἰτωλῶν Φ[ί]λλιο[ς] | τοῦ Πανταλέωνος [Πλευρ]ωνίου, [Π]αναιτωλι[κ]ο[ῖς]....[3]

La notation chronologique Θερμικοῖς, placée en tête du premier décret, nous remet aussitôt en mémoire l'expression dont Polybe fait usage pour désigner l'assemblée de Thermos : ἡ τῶν Θερμικῶν σύνοδος[4]. Visiblement, c'est dans cette assemblée que fut voté le décret dont la copie, gravée à Magnésie, nous a été conservée. Les Θερμικά, — πανηγύρεις, dit Polybe[5] — étaient les fêtes que les Aitoliens célébraient lors de leur réunion d'automne[6].

Θερμικῶν συνόδῳ, so dass mit diesem die feststehende Wahlversammlung zu Thermon im Herbst, mit jenem die nach andern Orten, wie Naupaktos, Herakleia, Hypata berufenen Zusammenkünfte gemeint waren ». J'indiquerai dans la suite quel devait être le texte véritable de Polybe.

1. Kern, *I. v. Magnesia*, 91 *c* = Dittenberger, *Sylloge*², 927, III. Date : automne 194/193 ; cf. Pomtow, *Jahrbüch.*, 1894, p. 657 ; art. *Delphoi*, *ap.* Pauly-Wissowa, IV, p. 2677-2678. [*IG*, IX 1², 187].

2. Waddington, *Asie Mineure*, 85 = Fick-Collitz, *Dialektinschr.*, 1411 = Dittenberger, *Sylloge*², 280. Un autre exemplaire du même décret fut, comme je le dirai tout à l'heure, exposé à Delphes. Date : 202, selon Pomtow (art. *Delphoi*, p. 2677-2678 et col. 2631) ; cf. Wilhelm, *Gött. gel. Anz.*, 1898, p. 219. [*IG*, IX 1², 192].

3. Cousin, *BCH*, X, p. 187, n. 4 = *IG*, IX 1, 411. Date : entre 160 et 146 (Dittenberger) ; 163/162 (Pomtow, art. *Delphoi*, col. 2679). [*IG*, IX 1², 35, où de nouvelles lectures font disparaître le mot Παναιτωλικοῖς, et changent le nom et l'ethnique du stratège].

4. Polyb., XVIII, 48, 5. Le rapprochement a été fait par Kern, *I. v. Magnesia*, 91 *c*.

5. Polyb., V, 8, 5 : καθ' ἕκαστον γὰρ ἔτος ἀγορᾶς τε καὶ πανηγύρεις ἐπιφανεστάτας ἔτι δὲ καὶ τὰς τῶν ἀρχαιρεσιῶν καταστάσεις ἐν τούτῳ τῷ τόπῳ (Θέρμῳ) συντελούντων (τῶν Αἰτωλῶν).

6. Cf. la notation Πυθίοις, en tête des décrets amphictioniques ; Βουδαστίοις en tête d'un affranchissement d'Hyampolis (*Sylloge*², 843) ; |[Δαμ]ατρίο[ισι], en tête du décret de Nasos *OGI*, 4, l. 73 (cf. Ad. Wilhelm, *Zeitschrift für oesterr. Gymn.* 1913, 599)], etc.

Les Παναιτωλικά, — identiques sans aucun doute aux Παναιτώλια que mentionne Pollux[1] —, étaient une fête différente, dont la célébration coïncidait avec une autre assemblée[2], celle où furent votés les décrets retrouvés à Téos et à Mokista. Dans cette seconde assemblée, comment ne pas reconnaître le *Panaetolicum concilium* de T. Live ? Polybe l'appelait certainement ἡ τῶν Παναιτωλικῶν σύνοδος, formule dont les mots *Panaetolicum concilium* ne sont que la traduction[3].

368 Ainsi, l'épigraphie établit nettement l'existence d'une assemblée « panaitolique » indépendante de l'assemblée « thermique ». On ne saurait désormais confondre l'une avec l'autre. Les inscriptions citées plus haut forment le meilleur commentaire des textes de T. Live que j'avais d'abord allégués et justifient l'interprétation que j'en avais donnée.

La première question qui se pose maintenant est de savoir à quelle époque de l'année se tenait l'assemblée panaitolique. J'ai dit tout à l'heure qu'elle précédait de plusieurs mois l'assemblée de Thermos. Essayons à présent d'aboutir à une définition de temps plus exacte.

La date de l'assemblée de 192 n'est point marquée clairement par T. Live[4] ; les indications chronologiques font défaut dans son texte. Ce qui apparaît du moins, c'est que cette assemblée dut se réunir dans l'un des premiers mois de l'année[5]. T. Quinctius s'y rendit[6], en qualité de légat sénatorial, peu après son arrivée en Grèce, et l'on a toute raison de croire

1. Poll., *Onomast.*, VI, 163.

2. Il est superflu d'insister sur l'erreur de Gilbert (*op. laud.*, II, 30, 2) et de Busolt (*op. laud.*, p. 370, § 281), qui voulaient que les Παναιτωλικά fussent célébrés à Thermos.

3. La phrase de Polybe, qui répondait à Liv., XXXI, 32, 3-4 (in *Panaetolico* et *Pylaico* concilio) devait donc porter, non, comme l'a pensé Nissen : ἐν τῷ Παναιτωλίῳ καὶ τῇ τῶν Θερμικῶν συνόδῳ, mais bien : ἐν τῇ τῶν Παναιτωλικῶν καὶ τῇ τῶν Θερμικῶν συνόδῳ.

4. Liv. (= Polyb.), XXXV, 32, 6 sqq.

5. Aug. Mommsen, la confondant avec l'assemblée de Thermos, la plaçait d'abord en automne (*Philol.*, XXIV, p. 29). C'est une erreur manifeste, que Bergk a relevée avec raison (*Philol.*, XLII, p. 245) et que Mommsen lui-même a rectifiée en partie. Dans son dernier travail sur la chronologie delphique (*Philol.*, LX, p. 54), il place l'assemblée panaitolique de 192 dans les mois d'été, en quoi il s'accorde à peu près avec Bergk (*Philol.*, XLII, *l. l.*), qui la met avant la fin de l'année olympique 146, 4. Cette date, qu'au surplus nul argument précis n'autorise, est encore beaucoup trop basse.

6. Liv. (= Polyb.), XXXV, 32, 6 sqq.

qu'il était venu en Grèce de fort bonne heure[1], pressé qu'il était d'y combattre au plus vite l'influence grandissante des Aitoliens et des agents d'Antiochos. D'autre part, la réunion de l'assemblée panaitolique précéda, et, ce semble, d'un temps 369
assez long, l'arrivée dans les eaux grecques de l'amiral A. Atilius, laquelle eut lieu au plus tard dans le courant du printemps[2]. C'est donc, selon toute apparence, au début de la nouvelle saison que siégea le *Panaetolicum* de 192. Mais force nous est, en l'absence de données exactes, de nous en tenir à cette approximation un peu vague.

Heureusement, ce qui est dit par T. Live (d'après Polybe) de l'assemblée panaitolique de 199 nous apporte de plus grandes précisions. Au moment de raconter ce qui advint dans cette assemblée, T. Live s'exprime de la sorte : *Attali legatis — mandat (consul), ut Aeginae rex (Attalus)*, ubi hibernabat *classem romanam opperiretur*[3]. Puis, son récit terminé, il ajoute : *Philippus impigre terra marique parabat bellum. Navales copias Demetriadem in Thessaliam contrahebat ; Attalum Romanorumque classem* principio veris *ab Aegina ratus moturos, navibus maritumaeque orae praefecit Heraclidam....*[4]. De là il faut conclure que l'assemblée panaitolique se tint, ou tout à la fin de l'hiver, ou dans les premiers jours du printemps, avant le commencement de la saison militaire[5].

Ceci s'accorde parfaitement avec les renseignements qu'on peut tirer des inscriptions. Le décret des Aitoliens découvert 370
à Téos, dont j'ai tout à l'heure cité les premiers mots, se trouve aussi gravé, à Delphes, sur le Trésor des Athéniens ;

1. Bergk, *Philol.*, XLII, p. 245 ; Niese, *Gesch. der griech. und maked. Staat.*, II, p. 682 (d'après Liv. (= Polyb.), XXXV, 32, 4) : « Im *Frühjahr* 192 hatte sich Aulus Atilius mit seiner Flotte gegen Nabis in Bewegung gesetzt. *Ihm war T. Quinctius mit drei anderen Gesandten voraufgegangen...* » ; cf. même page, note 3.

2. L'arrivée d'Atilius devant Gytheion est mentionnée par Liv. (= Polyb.), XXXV, 37, 3. Sur la date, voir Niese, cité dans la note précédente ; Aug. Mommsen, *Philol.*, LX, p. 54. Meischke (*Symb. ad Eumenis II Pergamen. regis histor.*, Leipzig 1892, p. 54 ; 64) suppose que l'amiral romain croisa sur les côtes de Grèce notablement plus tôt que ne le ferait croire le texte de Tite-Live, mais, à mon avis, sans raisons suffisantes.

3. Liv. (= Polyb.), XXXI, 28, 3.

4. Liv. (= Polyb.), XXXI, 33, 1-2.

5. Cf. Weissenborn, *ad* Liv., XXXI, 29, 1 : « Nach dem Vorhergehenden *der Winter* oder *Frühling* vorausgesetzt wird ». De même, Niese (II, p. 601) place l'assemblée aitolienne avant le « Beginn der guten Jahreszeit ».

un décret des Amphictions lui fait suite sur le même monument[1]. Transcrivons quelques lignes de l'un et de l'autre :

Στραταγέοντος Ἀλεξάνδρου Καλυδωνίου, (Παναιτωλικοῖς)[2] · ἐπεὶ
Τήιοι πρεσϐευτὰς ἀποστείλαντες Πυθαγ[όραν Κλείτου]
καὶ Κλεῖτον Κλείτου, τάν τε οἰκειότατα [καὶ τὰν φιλίαν ἀνε]-
νεοῦντο καὶ παρεκάλεον τοὺς Αἰτωλο[ὺς κτλ.]

27 [Θεοί. Δόγμα Ἀμφικτιόνων.]
[Ἄρχοντος Μεγάρτα, πυλαίας ἠρινῆς, ἱερομναμονούν]-
[των κτλ.]

35 ἐπεὶ παραγενόμενο[ι πρεσϐευ]-
ταὶ παρὰ τοῦ δάμου τοῦ Τηίων ποτὶ τὸ κοινὸν τ[ῶν Αἰτω]-
λῶν, Πυθαγόρας Κλείτου καὶ Κλεῖτος Κλείτου, [καὶ ἐπελθόν]-
τες ποτὶ τοὺς ἱερομνάμονας, ἐνεφάνιξαν τ[ὰ ὑπάρχοντα]
παρὰ τῶν Αἰτωλῶν φιλάνθρωπα καὶ τίμια τ[ῶι δάμωι]
τῶι Τηίων · ἔδοξε τοῖς Ἀμφικτιόνοις κτλ.

De la lecture de ces textes il ressort qu'avant de se rendre auprès des Amphictions, les députés de Téos s'étaient présentés devant l'assemblée panaitolique, et qu'ils venaient tout justement de traiter avec les Aitoliens, lorsqu'ils soumirent leur requête aux Amphictions. Ainsi, l'assemblée panaitolique précédait une pylaia amphictionique ; mais, de l'une à l'autre, l'intervalle devait être fort court : s'il en avait été différemment, on n'eût pas manqué d'écrire, dans le décret des Amphictions : ἐπεὶ πρότερόν τε παραγενόμενοι πρεσϐευταὶ κτλ., καὶ νῦν ἐπελθόντες κτλ. Or, la pylaia où fut voté ce décret était, comme l'a vu Pomtow à qui est due la restitution πυλαίας ἠρινῆς[3], une pylaia du printemps ; elle s'était donc
371 tenue pendant le mois delphique de Byzios, c'est-à-dire vraisemblablement en mars[4]. Les Aitoliens, qui s'étaient réunis

1. Jardé, *BCH*, XXVI (1902), p. 282-284, n. 439 ; 471. [*Fouilles Delphes*, III 2, 134 *a*].

2. Le mot Παναιτωλικοῖς manque dans l'exemplaire de Delphes (Jardé, *BCH*, 1902, p. 286, note 3) ; je l'ai rétabli d'après l'exemplaire de Téos.

3. Pomtow, art. *Delphoi*, *ap.* Pauly-Wissowa, IV, col. 2631, 2690. L'archontat de Mégartas tombe, selon Pomtow, en 203/202 ; cf. Wilhelm, *Gött. gel. Anz.*, 1898, p. 219.

4. Cf. Bergk, *Philol.*, XLII, p. 235, note 18 : « Der Byzios grossentheils dem März entsprechen mochte ».

un peu plus tôt, avaient siégé soit dans le courant de février, soit au début de mars. Telle devait être la date normale de l'assemblée panaitolique.

Reste une seconde question, plus difficile et qu'on ne peut se flatter encore de résoudre avec certitude : où siégeait l'assemblée panaitolique ? Il est sûr qu'en 199 elle se réunit à Naupacte[1] ; mais en était-il toujours ainsi ? La chose, à l'examen, semble peu probable.

Un fait digne de remarque est le suivant. Dans les décrets de la Ligue aitolienne qui nous ont été conservés, il est prescrit de procéder à l'ἀναγραφή et à l'ἀνάθεσις de ces décrets en deux localités seulement, à Thermos et à Delphes[2]. On voit par là qu'il n'était pas d'usage d'exposer les transcriptions des décrets fédéraux au siège de l'assemblée panaitolique. La chose serait tout à fait surprenante, si cette assemblée avait eu un siège fixe et s'était toujours tenue au même lieu ; elle s'explique, au contraire, si le Panaetolicum était une assemblée mobile, convoquée tantôt dans une ville, tantôt dans une autre[3] : car il eût été plus dispendieux que de raison de 372
faire graver les actes fédéraux dans toutes les villes importantes de l'Aitolie, et l'on ne voit guère comment on s'y fût pris pour choisir entre elles. Philopoimen, on le sait, décida que les assemblées achéennes se tiendraient successivement dans les principales cités de la confédération[4]. J'imaginerais volontiers que ce système était déjà en vigueur chez les Aitoliens pour l'une de leurs deux grandes assemblées, et que c'est à eux qu'il l'emprunta.

1. Liv. (= Polyb.), XXXI, 29, 8. Ce texte a été cité plus haut, p. 222, note 4.

2. Dittenberger, *Sylloge*², 295 = Fick-Collitz, *Dialektinschr.*, 1413, l. 31-32 : ἐν Θέρμωι — ἐν Δελφοῖς ; *Dialektinschr.*, 1412, l. 6 : ἐν Δελφοῖς — ἐν Θέρμωι ; *Sylloge*², 923 = Kern, *I. v. Magnesia*, p. XIV, n. LIV *a*, l. 18-19 : ἐν Θέρμον — ἐν Δελφούς.

3. La question serait résolue de la façon que j'indique ici, s'il était avéré que l'assemblée aitolienne qui se réunit à Hérakleia en 197 (Liv. [= Polyb.], XXXIV, 3, 7) était une assemblée panaitolique. Cela ne laisse pas d'avoir quelque vraisemblance, car cette assemblée se tint au début du printemps (Liv., XXXIII, 3, 1 : *primo vere* ; XXXIII, 3, 5 : *secundum vernum aequinoctium*), mais on ne saurait rien affirmer. Il se peut, comme c'est l'opinion généralement admise, qu'il s'agisse là d'une réunion extraordinaire.

4. Liv. (= Polyb. XXXVIII, 30, 3) : *hunc morem Philopoemen eo primum anno labefactare conatus legem parabat ferre, ut in omnibus civitatibus, quae Achaici concilii essent, in vicem conventus agerentur.* Cf. Niese, III, 39.

XIV

ZUM PYLAICUM CONCILIUM
EINE ERWIDERUNG[1]

Dans *Klio* (VII, p. 71), M. Th. Sokoloff paraît mécontent que j'aie nié l'existence d'une « assemblée pylaïque » chez les Aitoliens. Je l'avais fait sans méchante intention, ignorant même que M. Sokoloff s'intéressât à cette affaire. Mais, au risque de le contrister de nouveau, je suis bien obligé de dire que je persiste, aujourd'hui encore, dans mon opinion.

M. Sokoloff veut absolument que T. Live ait emprunté à Polybe l'expression *Pylaicum concilium*. T. Live en a fait deux fois usage (XXXI, 32 ; XXXIII, 35) : or, dans le second de ces deux passages — et M. Sokoloff en convient —, il ne l'a point tirée de Polybe ; il l'a prise je ne sais où, l'a introduite très indiscrètement dans son texte, et en a fait très malheureusement le synonyme de ἡ τῶν Θερμικῶν σύνοδος (Polyb.). Voilà qui me donne de grandes inquiétudes sur l'origine et la valeur du même terme dans le premier passage ; je crois, ici comme là, au contresens *Pylaicum concilium* = Θερμικῶν σύνοδος. Les protestations énergiques de M. Sokoloff ne suffisent pas à me rassurer ; en revanche, j'ai le plaisir de marcher d'accord avec un critique de grande autorité, que M. Sokoloff semble avoir un peu trop oublié, H. Nissen.

M. Sokoloff, qui consent qu'il y ait eu annuellement deux assemblées aitoliennes, exige qu'elles se soient appelées toutes deux Παναιτωλικά. Je demande alors pourquoi l'une d'elles est expressément qualifiée de Θερμικά (Polyb., XVIII, 48 ; *Inschr. Magn.*, 91 *c*).

1. [*Klio*, VII (1907), 294-295. Cf. H. Swoboda, *Klio*, XI (1911), 456, n. 3].

M. Sokoloff déclare que le *Panaetolicum concilium* de 192 s'est réuni à l'équinoxe d'automne. C'est une erreur que Bergk a réfutée, il y a quelque cinquante ans (*Philol.* XLII, p. 245 ; cf. Aug. Mommsen, *Philol.*, LX, p. 54) ; il plaçait cette assemblée en été ; je la crois du début du printemps ; M. Sokoloff est seul à la reculer jusqu'à la fin de septembre. Et l'argument qu'il allègue est singulier : Antiochos III ne vint en Grèce que vers la fin de l'année ; suit-il de là que l'assemblée aitolienne qui l'invitait à s'y rendre se soit tenue immédiatement auparavant ?

M. Sokoloff observe que l'inscription de Mokista, où figure le mot Παναιτωλικοῖς, provient de Thermos. Je l'avais dit avant lui. Mais qu'en résulte-t-il ? N'y avait-il que les décrets fédéraux votés à Thermos, qui fussent exposés à Thermos ? N'avons-nous pas la preuve du contraire (Dittenberger, *Sylloge*², 923, l. 22) ?

M. Sokoloff me reproche de n'avoir pas parlé, dans le mémoire qu'il attaque, du Conseil des Aitoliens, alors que ce mémoire a pour titre : *Les assemblées ordinaires de la Ligue aitolienne* ; il laisse entendre que je n'ai pas connaissance — ce qui serait vraiment surprenant — des relations de l'Aitolie avec l'Amphictionie delphique. A tout cela je n'ai rien à répondre, sinon que, lorsque je traite une question, il ne me vient pas à l'esprit d'en traiter une autre. Il ne me plaît ni de tout embrouiller, ni de discourir à la hâte sur des sujets mal étudiés.

XV

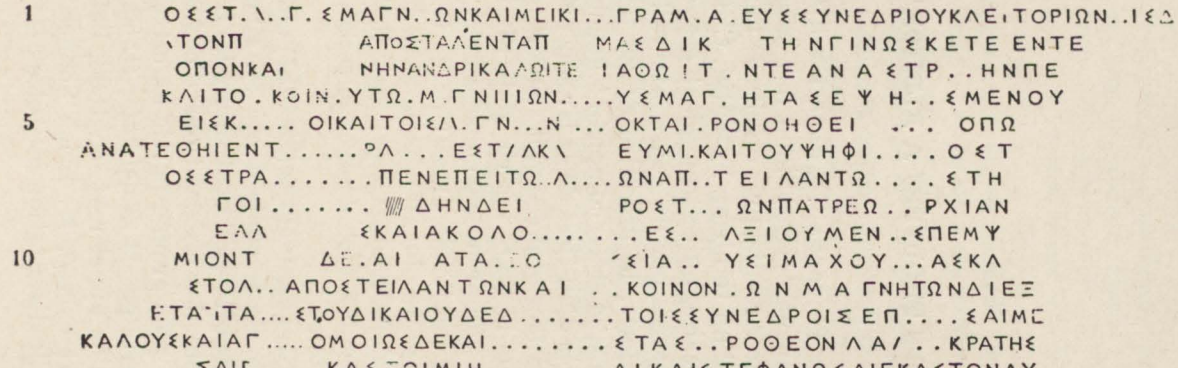
DEUX INSCRIPTIONS TROUVÉES A KLEITOR[1]

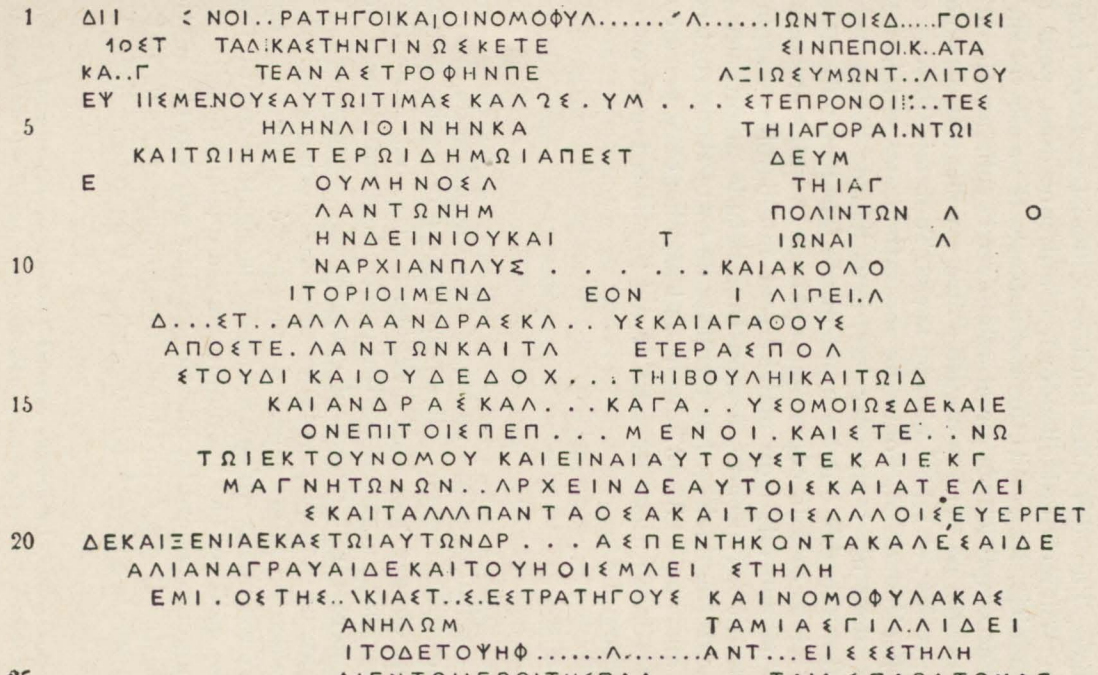
En 1881, M. Milchhöfer fit connaître, dans les *Athenische* 279
Mittheilungen[2], un monument épigraphique fort important, qu'il venait de découvrir en Arcadie, près du site de l'ancienne Kleitor, parmi les ruines d'un tombeau byzantin. C'était une grande stèle de pierre calcaire, où se trouvaient gravées à la suite l'une de l'autre, séparées par un court intervalle, deux inscriptions grecques, longues, la première de 23 lignes, la seconde de 26. Par malheur, la stèle, complète à gauche, était brisée du côté droit sur près d'un tiers de sa largeur primitive, et la partie conservée de la face gravée avait souffert quantité de mutilations, si bien que le texte inscrit, déjà diminué du tiers, présentait encore de nombreuses lacunes d'inégale étendue. M. Milchhöfer eut le mérite de dresser de ce texte une copie extrêmement soignée ; de plus, il démêla et définit bien la nature et l'origine des deux inscriptions ; mais il s'abstint de les transcrire en minuscules, d'en essayer la restitution et d'en donner un commentaire.

On trouvera aux deux pages suivantes (280-281) une reproduction légèrement réduite de la copie due à M. Milchhöfer. Le lecteur est prié de s'y reporter, s'il veut suivre les raisonnements et se rendre compte des observations d'ordre paléographique qui forment la plus grande partie de cette notice.

Les documents découverts par M. Milchhöfer étaient restés presque inaperçus, lorsqu'ils appelèrent, en 1888, l'attention d'un jeune philologue fort exercé, M. Erich Sonne. Celui-ci les réédita dans sa très utile dissertation intitulée : *De arbitris* 282

1. [*Rev. Ét. gr.* 1897, 279-308].
2. *Ath. Mitt.*, VI, 304 et *Beilage* I.




ΔΙΙ ΝΟΙ..ΡΑΤΗΓΟΙΚΑΙΟΙΝΟΜΟΦΥΛ.....Λ.....ΙΩΝΤΟΙΣΔ.....ΓΟΙΣΙ
ΙΟΣΤ ΤΑΔΙΚΑΣΤΗΝΓΙΝΩΣΚΕΤΕ ΣΙΝΠΕΠΟΙ.Κ..ΑΤΑ
ΚΑ..Γ ΤΕΑΝΑΣΤΡΟΦΗΝΠΕ ΛΞΙΩΣΥΜΩΝΤ..ΛΙΤΟΥ
ΕΥ ΙΙΣΜΕΝΟΥΣΑΥΤΩΙΤΙΜΑΣ ΚΑΛΩΣ.ΥΜ . . . ΣΤΕΠΡΟΝΟΙ..ΤΕΣ
ΗΛΗΝΑΙΟΙΝΗΝΚΑ ΤΗΙΑΓΟΡΑΙ.ΝΤΩΙ
ΚΑΙΤΩΙΗΜΕΤΕΡΩΙΔΗΜΩΙΑΠΕΣΤ ΔΕΥΜ
Ε ΟΥΜΗΝΟΣΛ ΤΗΙΑΓ
ΛΑΝΤΩΝΗΜ ΠΟΛΙΝΤΩΝ Λ Ο
ΗΝΔΕΙΝΙΟΥΚΑΙ Τ ΙΩΝΑΙ Λ
ΝΑΡΧΙΑΝΠΛΥΣ . . . . . ΚΑΙΑΚΟΛΟ
ΙΤΟΡΙΟΙΜΕΝΔ ΕΟΝ Ι ΛΙΓΕΙ.Λ
Δ...ΕΤ..ΑΛΛΑΑΝΔΡΑΣΚΑΛ.. ΥΣΚΑΙΑΓΑΘΟΥΣ
ΑΠΟΣΤΕ.ΛΑΝΤΩΝΚΑΙΤΑ ΕΤΕΡΑΣΠΟΛ
ΣΤΟΥΔΙ ΚΑΙΟΥΔΕΔΟΧ..ΤΗΙΒΟΥΛΗΙΚΑΙΤΩΙΔ
ΚΑΙΑΝΔΡΑΣΚΑΛ...ΚΑΓΑ..ΥΣΟΜΟΙΩΣΔΕΚΑΙΕ
ΟΝΕΠΙΤΟΙΣΠΕΠ...ΜΕΝΟΙ.ΚΑΙΣΤΕ..ΝΩ
ΤΩΙΕΚΤΟΥΝΟΜΟΥ ΚΑΙΕΙΝΑΙΑΥΤΟΥΣΤΕΚΑΙΕΚΓ
ΜΑΓΝΗΤΩΝΩΝ..ΛΡΧΕΙΝΔΕΑΥΤΟΙΣΚΑΙΑΤΕΛΕΙ
ΣΚΑΙΤΑΛΛΑΠΑΝΤΑΟΣΑΚΑΙΤΟΙΣΑΛΛΟΙΣΕΥΕΡΓΕΤ
ΔΕΚΑΙΞΕΝΙΑΕΚΑΣΤΩΙΑΥΤΩΝΔΡ...ΑΣΠΕΝΤΗΚΟΝΤΑΚΑΛΕΣΑΙΔΕ
ΑΛΙΑΝΑΓΡΑΥΑΙΔΕΚΑΙΤΟΥΗΟΙΣΜΛΕΙ ΣΤΗΛΗ
ΕΜΙ.ΟΣΤΗΣ..ΚΙΑΣΤ..Σ.ΕΣΤΡΑΤΗΓΟΥΣ ΚΑΙΝΟΜΟΦΥΛΑΚΑΣ
ΑΝΗΛΩΜ ΤΑΜΙΑΣΓΙΛ.ΛΙΔΕΙ
ΙΤΟΔΕΤΟΥΨΗΦ.....Λ.....ΑΝΤ...ΕΙΣΣΣΤΗΛΗ
ΛΙΕΝΤΩΙΙΕΡΩΙΤΗΣΠΛΛ..... ΝΤΑΙΛΣΠΑΡΑΤΩΝΑΣ
ΗΙΑΓΟΡΛ.ΠΑΡΑΤΟΝΑΠΟΛΛ... ΕΔΟΞΕΝΤΗΙΒΟ.ΛΗΙΚΑΙΤΗΙ

externis quos Graeci adhibuerunt ad lites... componendas[1], et s'efforça de les rétablir dans leur intégrité. Au cours de sa tâche il avait été largement aidé par un de ses professeurs de Göttingen, l'un des plus illustres hellénistes de ce temps, M. von Wilamowitz-Möllendorff, à qui sont dues, pour une bonne moitié, les restitutions adoptées[2]. Il va de soi qu'un travail accompli sous la direction et avec la collaboration d'un pareil maître ne peut manquer d'être excellent en beaucoup de ses parties ; et tel est bien ici le cas. Toutefois, j'avoue que la publication de M. Sonne ne me satisfit pas entièrement, lorsque, dans ces temps derniers, j'eus lieu de l'examiner de près ; il me sembla que les suppléments faisaient souvent une inutile violence à la copie épigraphique et qu'ils étaient, en plus d'un endroit, trop malaisément intelligibles. Par là je fus conduit à reprendre à mon tour l'étude minutieuse des deux textes lapidaires. Les résultats de cette étude sont consignés aux pages 236-237 du présent article ; on y verra comment les inscriptions de Kleitor me paraissent pouvoir être lues et complétées.

I

Mes restitutions sont moins hardies que celles de MM. von Wilamowitz et Sonne : elles respectent d'ordinaire la transcription donnée par M. Milchhöfer ; elles sont aussi moins étendues, car j'ai pris le parti d'écarter tout supplément dont le caractère serait purement conjectural ; en revanche, j'ose les croire un peu plus voisines des leçons originales. Sur un point essentiel je me sépare de mes prédécesseurs et j'espère avoir réussi mieux qu'eux à dégager la signification du texte. C'est ce qu'il convient d'indiquer avec quelque détail.

283 Résumons d'abord les questions qui ne peuvent être matière à conteste. Il est évident que nos documents, s'ils ont été gravés sur la pierre à Kleitor, n'y ont pas été rédigés, mais

1. Ericus Sonne, *De arbitris externis quos Graeci adhibuerunt ad lites et intestinas et peregrinas componendas quaestiones epigraphicae* (Göttingen, 1888), p. 57 et n. LXXXV ; *Append.*, p. 94 : *Excursus II.* Voyez encore sur nos deux inscriptions quelques brèves remarques de M. Ad. Wilhelm, *Ath. Mitt.*, XV, 289-290.

2. Çà et là M. Sonne a eu aussi recours à l'assistance de M. Paul Viereck, l'auteur bien connu du *Sermo graecus*.

sont d'origine étrangère : ils ont eu pour auteurs, l'un, la Confédération des Magnètes thessaliens, l'autre, le peuple de Démétrias, la principale des cités magnètes. Tous deux se décomposent de façon identique. L'inscription A renferme : *a* (l. 1-6), une lettre d'envoi adressée par le stratège général des Magnètes et le secrétaire de leurs synèdres aux démiurges et au peuple de Kleitor, lettre qui accompagne un décret du Κοινὸν τῶν Μαγνήτων ; *b* (l. 7-23), le texte même de ce décret ; — l'inscription B renferme : *c* (l. 1-6), une lettre d'envoi adressée par les autorités de Démétrias aux démiurges et au peuple de Kleitor, lettre qui accompagne un décret de la cité ; *d* (l. 7-26), le texte même de ce décret. Manifestement, les deux lettres ont été écrites et partant les deux décrets votés en même temps et dans la même occasion. Là-dessus, les lettres *a* et *c*, dont la teneur peut être facilement rétablie, nous fournissent de claires indications. On y voit que, sur la double requête que leur ont simultanément transmise le Κοινὸν τῶν Μαγνήτων et le peuple de Démétrias, les habitants de Kleitor ont député, en qualité d'arbitre, un de leurs concitoyens auprès des Magnètes et à Démétrias, afin qu'il jugeât certains litiges. Ce personnage s'est acquitté de ses fonctions de la façon la plus méritoire. Les deux décrets sont donc destinés — au moins en partie — à louer et à récompenser et le juge venu de Kleitor et ceux qui l'ont délégué.

Jusqu'ici nul embarras ; mais si l'on parcourt le texte des décrets *b* et *d*, tel que l'ont reconstitué MM. von Wilamowitz et Sonne, on se heurte bientôt à une énigme insupportable : les deux lettres d'envoi ne font chacune mention que d'*un* seul juge (δικ[ασ]τήν : *a*, l. 2 ; — δικαστήν : *c*, l. 2), au lieu que, dans chaque décret, il est question de *plusieurs* juges ([δικα]στάς : *b*, l. 13 ; ἕκαστον αὐ[τῶν] : *b*, l. 14, cf. l. 17, l. 19 ; — ἄνδρας : *d*, l. 12, cf. l. 15 ; αὐτούς : *d*, l. 17, cf. l. 48 ; ἑκάστωι αὐτῶν : *d*, l. 20). Ainsi, le langage des lettres d'envoi semble en désaccord formel avec celui des actes qu'elles accompagnent. Voilà, convenons-en, ce qui ne saurait s'admettre. Les explications proposées pour rendre compte d'une contradiction si étrange sont aussi laborieuses qu'insuffisantes[1]. Si je ne me 286
trompe, une lecture plus attentive de la l. 8 de l'inscription A (décret *b*) m'a permis de débrouiller et de résoudre la difficulté.

1. Sonne, p. 99.

A.*a*. [Ζώϊλ]ος στ[ρατη]γ[ὸ]ς Μαγν[ήτ]ων καὶ Μει[δ]ί[ας ὁ] γραμ[μ]α[τ]εὺς συνεδρίου Κλειτορίων [το]ῖς δ[ημιουργοῖς καὶ τῶι δήμωι χαίρειν ·]
[Δωρόθεον] τὸν π[αρ' ὑμῶν] ἀποσταλέντα π[ρὸς ἡ]μᾶς δικ[ασ]τὴν γινώσκετε ἔν τε [τοῖς ἄλλοις ἅπασιν πεποιηκότα τὰ ἑαυτοῦ]
[καθ' ὃν τρ]όπον κα[τάξιο]ν ἦν ἀνδρὶ καλῶι τε [κἀγ]αθῶι τ[ή]ν τε ἀναστρ[οφ]ὴν πε[ποιημένον ἀξίως ὑμῶν τε τῶν ἐκπεμψάντων]
[αὐτὸν] καὶ το[ῦ] κοινοῦ τῶ[ν] Μ[α]γνή[τ]ων [καὶ το]ὺς Μάγ[ν]ητας ἐψη[φι]σμένου[ς αὐτῶι τούτων ἕνεκεν τὰς καθηκούσας]
[τιμάς · ὑμ]εῖς κ[αλῶς, καθ]ό[τ]ι καὶ τοῖς Μ[ά]γν[ησι]ν [δέδ]οκται, [π]ρονοηθέ[ντες ἔστε] ὅπω[ς τὰ τίμια ἀναγραφῆι εἰς στήλην καὶ]
ἀνατεθῆι ἐν τ[ῆι ἀγο]ρᾶ[ι · ἀπ]εστ[ά]λκ[αμεν δ]ὲ ὑμῖ[ν] καὶ τοῦ ψηφί[σματ]ος τ[ὸ ἀντίγραφον τὸ ὑπογεγραμμένον.]

b. [Ζώϊλ]ος στρα[τηγὸς εἶ]πεν · ἐπεί, τῶ[ν Μ]α[γνήτ]ων ἀπ[οσ]τειλάντω[ν πρὸ]ς τὴ[ν πόλιν τῶν Κλειτορίων ἐπιστολὴν περὶ δικαστοῦ καὶ]
[δικασταγω]γὸ[ν 'Ασκληπιά]δην Δει[νίου καὶ π]ρὸς τ[ὴν τ]ῶν Πατρέω[ν 'Α]ρχίαν [Παυσιμάχου, οἱ δῆμοι ἑκάτεροι φιλοτιμίας καὶ σπου-]
[δῆς μηθὲν] ἐλλ[είποντε]ς καὶ ἀκολο[υθοῦντ]ες [τοῖς] ἀξιουμέν[οι]ς πέμψ[αι ἐψηφίσαντο δικαστὰς οἱ- - - - - - - - - - - - - - - - -]
- [Ἀρχ]ία[ν Πα]υσιμάχου [καὶ] 'Ασκλ[ηπιάδην Δεινίου ἀξίως τῶν τε πατρίδων καὶ ἡμῶν]
[τὰς ἐπι]στολ[ὰς] ἀποστειλάντων καὶ [τὸ] κοινὸν [τ]ῶν Μαγνήτων διεξ[.γαγ -]
- - - - - - - - [ἀξίω]ς τοῦ δικαίου · δεδόχθαι τοῖς συνέδροις ἐπ[αινέ]σαι μὲ[ν τοὺς Κλειτορίους καὶ τοὺς Πατρέας ἐπὶ τῶι πέμψαι ἄνδρας]
καλοὺς καὶ ἀγ[αθοὺς] ὁμοίως δὲ καὶ [τοὺς δικα]στὰς [Δω]ρόθεον [Δ]α[μέου ?], Κρατησ[ι- - - ον- - - - - - - - - - ἐπὶ τῶι- - - - - - -]
- - - - - - - - - σαι [ἐν τῆι δι]καστ[ε]ί[αι τ]ῆ[ι ἐν Δημητριά]δι, καὶ στεφανῶσαι ἕκαστον αὐ[τῶν χρυσῶι στεφάνωι ἀπὸ δραχμῶν- —εἶναι δὲ καὶ]
[αὐτοὺς προ]ξέν[ους τοῦ] κοινοῦ τῶν Μ[αγνήτων] αὐτ[ούς] τε καὶ ἐκγ[όν]ους, ὑπά[ρχειν δὲ αὐτοῖς καὶ ἀτέλειαν καὶ ἀσυλίαν καὶ κατὰ]
γῆν καὶ κατὰ θ[άλασσα]ν κ[αὶ] ἐν πολέ[μωι καὶ ἐ]ν εἰρήνηι καὶ τὰ ἄλλ[α τί]μια ὅσα [ὑπάρχει καὶ τοῖς ἄλλοις προξένοις τῶν]
[Μα]γνήτω[ν, δοθ]ῆναι δὲ καὶ ξένι[α ἑκάστ]ωι αὐτῶν τὰ μέγισ[τα] ἐκ τῶν κ[οινῶν προσόδων καὶ καλέσαι αὐτοὺς ἐπὶ τὰ κοινὰ ἱερὰ]
[τ]ῶν Μαγνήτων, [ἀναγρ]άψαι δὲ καὶ τὸ [ψήφισμα ε]ἰς στήλην λιθίνην [καὶ ἀ]ναθεῖ[ναι ἐν Δημητριάδι, καὶ προνοηθῆναι]
[τοὺς κοινοὺς ἄρχον]τας τῆς ἀ[ναγωγ]ῆς [αὐτ]ῶν ἕως Χαλ[κίδο]ς, τὰ δ[ὲ εἰς ταῦτα πάντα ἐσόμενα ἀνηλώματα δοῦναι τὸν]
[ταμίαν, γράψαι] δὲ καὶ πρὸς τὰ[ς πόλεις Ζ]ώϊλ[ον] τὸν στρατ[ηγὸ]ν καὶ Μ[ειδίαν τὸν γραμματέα ἵνα παρακολουθήσωσι τὰ δε-]
[δογμένα καὶ τόδε] τὸ ψήφισμα ἀν[αγραφὲν εἰς] στήλην ἀν[αθῶ]σιν κα[ὶ παρ' αὐταῖς, ἐν Κλείτορι μὲν ἐν τῆι ἀγορᾶι, ἐν Πάτρ-]
[αις] δὲ [εἰς τὴ]ν ἀγορὰν [παρ]ὰ τὸν 'Α[πόλλωνα · ἐν Δημητριάδ]ι δὲ ἐν τ[ῆι ἀ]γορᾶι [ἀνατεθήσεται. Ἔδοξεν τοῖς συνέδροις.]
[Ἔδοξεν κα]ὶ τ[ῆι] ἐκκλησ[ίαι].

B.*c*. Δη[μητριέω]ν οἱ [στ]ρατηγοὶ καὶ οἱ νομοφύλ[ακες Κ]λ[ειτορ]ίων τοῖς δ[ημιουρ]γοῖς [καὶ τῶι δήμωι χαίρειν · τὸν παρ' ὑμῶν]
[ἀπ]οστ[αλέν]τα δικαστὴν γινώσκετε [ἔν τε τοῖς ἄλλοις ἅπα]σιν πεποι[η]κ[ότ]α τὰ [ἑαυτοῦ ὡς ἔπρεπεν ἀνδρὶ καλῶι]
κα[ὶ ἀ]γ[αθῶι τήν] τε ἀναστροφὴν πε[ποιημένον] ἀ[ξ]ίως ὑμῶν τ[ε κ]αὶ τοῦ [ἡμετέρου δήμου καὶ τοὺς Δημητριέας]
ἐψ[ηφ]ισμένους αὐτῶι τιμάς · καλῶς [δ'] ὑμ[εῖς ἔ]στε προνοη[θέν]τες [ὅπως τὰ παρ' ἡμῶν δεδομένα τίμια ἀνα-]
[γραφῆι εἰς στ]ήλην λιθίνην κα[ὶ ἀνατεθῆι ἐν] τῆι ἀγορᾶι [ἐ]ν τῶι [ἱερῶι τῆς Π - - - - - - - - - ταίας καθάπερ δέδοκ-]
[ται] καὶ τῶι ἡμετέρωι δήμωι · ἀπεστ[άλκαμεν] δὲ ὑμ[ῖν καὶ τοῦ ψηφίσματος τὸ ἀντίγραφον τὸ ὑπογεγραμμένον.]

d. 'Ε[φ' ἱερέως Α- - - - - - - -]ου, μηνὸς Λ - - - - - - - - [δεκά]τηι, Α - - - - - - - ὁ ἱερεὺς τοῦ Διὸς τοῦ 'Ακραίου καὶ Ζώϊλος ὁ στρατηγὸς εἶπαν ·]
[ἐπεὶ ἀποστει]λάντων ἡμ[ῶν ἐπιστολὴν πρὸς τὴν] πόλιν τῶν [Κ]λ[ειτ]ο[ρίων περὶ δικαστοῦ δόσεως καὶ πρεσβευτὴν μετ']
[αὐτῆς 'Ασκληπιάδ]ην Δεινίου καὶ [πρὸς τὴν] τ[ῶν Πατρέ]ων 'Α[ρχίαν Παυσιμάχου, οἱ δῆμοι ἑκάτεροι ἀποδεξάμενοι 'Ασκληπι-]
[άδην Δεινίου καὶ] 'Αρχίαν Παυσ[ιμάχου] καὶ ἀκολο[υθοῦντες τοῖς ἀξιουμένοις πέμψαι ἐψηφίσαντο- - - - - - - - - - - - - - - - - - -]
[δικαστάς, Κλε]ιτόριοι μὲν Δ[ωρόθ]εον [Δαμέου (?), Πατρ]εῖ[ς δὲ Κρατησι- - - ον- -]
[- - - - - - - - -εῖ]ς τ[ε τ]ἄλλα ἄνδρας κα[λο]ὺς καὶ ἀγαθοὺς [οἳ - - - - - - - - - - - - - - - -ἀξίως τῶν τε πατρίδων καὶ ἡμῶν τὰς ἐπισ-]
[τολὰς] ἀποστε[ι]λάντων καὶ τὰ[ς ἡμ]ετέρας πόλ[εις -]
[ἀξίω]ς τοῦ δικαίου · δεδόχ[θαι] τῆι βουλῆι καὶ τῶι δ[ήμωι ἐπαινέσαι μὲν τοὺς Κλειτορίους καὶ τοὺς Πατρέας]
[ἐπὶ τῶι πέμψ]αι ἄνδρας καλ[οὺς] κἀγα[θο]ύς, ὁμοίως δὲ καὶ ἐ[παινέσαι τοὺς δικαστὰς τοὺς παραγεγονότας Δωρόθεον]
[καὶ Κρατησι- - -]ον ἐπὶ τοῖς πεπ[οιη]μένοι[ς] καὶ στε[φα]νῶ[σαι ἕκαστον αὐτῶν χρυσῶι στεφάνωι - - - - - - - - - - - - - τῶι]
[μεγίσ]τωι ἐκ τοῦ νόμου καὶ εἶναι αὐτούς τε καὶ ἐκγ[όνους εὐεργέτας καὶ προξένους τῶν Δημητριέων καθάπερ]
[καὶ τῶν] Μαγνήτων<ων>, [ὑπ]άρχειν δὲ αὐτοῖς καὶ ἀτέλει[αν καὶ ἀσυλίαν καὶ κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλασσαν καὶ πολέμου]
[ὄντος καὶ εἰρήνη]ς καὶ τἄλλα πάντα ὅσα καὶ τοῖς ἄλλοις εὐεργέτ[αις καὶ προξένοις τῶν Δημητριέων, δοθῆναι]
δὲ καὶ ξένια ἑκάστωι αὐτῶν δρ[αχμ]ὰς πεντήκοντα, καλέσαι δὲ [αὐτοὺς καὶ ἐπὶ τὴν κοινὴν ἑστίαν ἐν Δημη-]
[τρι]άδι, ἀναγράψαι δὲ καὶ τὸ ψήφισμα εἰ[ς] στήλη[ν λιθίνην ἣν καὶ ἀναθεῖναι ἐν τῆι ἀγορᾶι ἐν τῶι ἱερῶι τῆς]
['Αρτ]έμι[δ]ος τῆς ['Ιωλ]κίας, τ[οὺ]ς [δ]ὲ στρατηγοὺς καὶ νομοφύλακας [προνοηθῆναι τῆς ἀναγραφῆς καὶ ἀναθέσεως καὶ τὰ εἰς]
[ταῦτα ἐσόμενα] ἀνηλώμ[ατα δοῦναι τοὺς] ταμίας · γ[ρ]ά[ψ]αι δὲ [καὶ πρὸς τοὺς Κλειτορίους καὶ τοὺς Πατρέας]
[ὅπως ἑκάτερο]ι τόδε τὸ ψήφ[ισμα ἀναγράψ]αντ[ες] εἰς<ς> στήλη[ν λιθίνην ἀναθῶσιν καὶ παρ' αὐτοῖς, Κλειτόριοι]
[μὲν ἐν τῆι ἀγορᾶ]ι ἐν τῶι ἱερῶι τῆς Π - - - - - - - - - - - - - - - - - - ταί[α]ς παρὰ τ[ὸ]ν 'Α[σκληπιόν (?), Πατρεῖς]
[δὲ ἐν τῆ]ι ἀγορᾶ[ι] παρὰ τὸν 'Απόλλ[ωνα]. Ἔδοξεν τῆι βο[υ]λῆι καὶ τῆι [ἐκκλησίαι].

A partir du premier tiers de cette ligne, on lit : ΔΗΝΔΕΙ (lacune d'environ huit lettres) ΡΟΣΤ...ΩΝΠΑΤΡΕΩ..Ρ ΧΙΑΝ. D'après le contexte, il s'agit certainement ici des ambassadeurs, les mêmes dans les deux décrets, que les Magnètes confédérés, d'une part, et les Démétriens, de l'autre, ont envoyés en commun à l'étranger pour en ramener un ou plusieurs juges ; une comparaison avec *b*, l. 10, et *d*, l. 9-10, nous autorise à restituer à coup sûr : [Ἀσκληπιά]δην Δει[νίου] ..... [Ἀ]ρχίαν [Παυσιμάχου]. Restent les lettres ΡΟΣΤ... ΩΝΠΑΤΡΕΩ., qu'il paraît d'abord beaucoup plus malaisé d'interpréter. MM. von Wilamowitz et Sonne pensent retrouver là le nom d'un troisième ambassadeur et proposent, en conséquence, de suppléer ...ρόσ[τρατο]ν Πατρέω[ς] : mais cette opinion soulève aussitôt les plus graves objections. En premier lieu, il n'y a que peu de noms propres dans la composition desquels entre le groupe syllabaire ρόστρατος : je n'en connais guère que deux, Ἡρόστρατος et Γηρόστρατος[1] ; or, une syllabe initiale formée seulement d'une ou deux lettres serait évidemment insuffisante à remplir la lacune qui subsiste encore dans le texte à droite du mot Δει[νίου] restitué. D'autre part, comme j'ai pu m'en convaincre à l'usage, la copie de M. Milchhöfer est en général d'une grande exactitude : ce n'est donc pas sans danger qu'on se hasarde à modifier ροστ...Ων en ρόστ[ρατ]Ον. Enfin, et voici sans doute le point le plus digne d'attention, si ...ρόστρατος Πατρέως est un ambassadeur, collègue d'Asklépiadès et d'Archias, comment se fait-il qu'on n'aperçoive trace de son nom ni à la l. 10 de *b*, ni aux l. 9 et 10 de *d*, où justement il est parlé des deux autres membres de l'ambassade, Asklépiadès et Archias ? MM. von Wilamowitz et Sonne n'ont essayé de rétablir ce nom à aucune de ces trois dernières places, et, effectivement, il leur eût été impossible
287 de le faire avec quelque vraisemblance[2] ; en sorte que, de

1. Il se trouve que, vers le temps auquel appartiennent nos inscriptions, ce nom a été porté quelquefois par des citoyens Magnètes : par exemple, *Ath. Mitt.*, VII, 339 *b* ; XIV, 51, l. 8 (il s'agit de part et d'autre du même individu [cf. F. Stählin, *Ath. Mitt.* 54 (1929), 218]) ; mais il serait évidemment chimérique de prétendre tirer quelque conclusion de cette coïncidence.

2. Qu'on n'objecte pas que la l. 10 de *b* est mutilée dans sa première partie : les caractères, incomplets ou incohérents, qu'y a déchiffrés Milchhöfer sont assez nets encore pour qu'on soit assuré qu'ils ne peuvent s'accorder avec la conjecture de Wilamowitz et de Sonne ; aussi bien, le prétendu ...ρόστρατος Πατρέως étant nommé, à la l. 8, en second rang, entre Asklépiadès et Archias,

leur aveu tacite, le troisième ambassadeur n'aurait été mentionné, en tout et pour tout, qu'une seule fois, à la l. 8 de *b* : singularité inexplicable qui suffirait à faire condamner la restitution dont il s'agit. — Il est clair qu'il faut s'orienter d'un autre côté. Je crois qu'en réalité πατρεω, où l'on a voulu reconnaître un patronymique, est un ethnique au génitif pluriel. Dans le décret *b*, à la l. 7 et au début de la l. 8, nul doute qu'on ne doive lire : ἐπεὶ τῶ[ν Μαγνήτ]ων ἀπ[οσ]τειλάντω[ν πρὸ]ς τὴ[ν πόλιν τῶν Κλειτορίων.....||..... 'Ασκληπιά]δην Δει-[νίου]. Étant donné, comme on le sait déjà, qu'à la droite de Δει[νίου] il manque à peu près quatre lettres, et trois exactement, d'après Milchhöfer, entre ροστ et ων, la restitution la plus naturelle du passage qui suit me paraît être celle-ci : [καὶ π]ρὸς τ[ὴν τ]ῶν Πατρέω[ν 'A]ρχίαν [Παυσιμάχου]. Ce supplément admis, nous voyons s'évanouir l'apparente contradiction qui nous arrêtait tout à l'heure. Les Magnètes et les habitants de Démétrias ont député ensemble un ambassadeur à Kleitor, un autre à Patrai ; deux juges, originaires de ces deux cités, sont venus en Magnésie ; en leur honneur à tous deux, on n'a voté, dans le Κοινὸν τῶν Μαγνήτων d'abord, à Démétrias ensuite, qu'un seul décret, dont copie identique a été expédiée à Kleitor et à Patrai : de là, dans nos décrets *b* et *d*, le pluriel δικασταὶ, inintelligible si l'on s'en tient au système de MM. von Wilamowitz et Sonne. Quant aux lettres d'envoi *a* et *c*, spécialement adressées au peuple de Kleitor, qui précèdent respectivement ces décrets, il est tout simple 288
qu'elles ne concernent que le juge originaire de cette ville et ne parlent que de lui : c'est pourquoi nous trouvons le singulier δικαστής à la l. 2 de chacune de ces lettres. De la sorte, les choses se concilient à merveille et tout s'arrange le plus facilement du monde. — Cependant il n'est pas inutile de s'assurer par une vérification que la leçon [π]ρὸς τ[ὴν τ]ῶν Πατρέω[ν]

devrait figurer à la l. 10 au même rang, c'est-à-dire entre Archias et Asklépiadès : il n'en est rien, car entre le patronymique [Πα]υσιμάχου et 'Ασκλ[ηπιάδης] il n'y a place que pour la copule καί. La même objection vaut pour la l. 9 de *d* : entre les noms d''Ασκληπιάδης Δεινίου et d''Αρχίας, c'est en vain qu'on voudrait insérer un troisième nom propre ; en effet, dans ce cas, on devrait trouver καί, devant 'A[ρχίαν] : or, au lieu de καί, c'est ων que donne la copie, et cette désinence a encore le défaut de ne pouvoir appartenir à un patronymique au génitif. Enfin, à l'extrémité de la l. 9 et au début de la l. 10 de *d*, l'espace manque manifestement pour la restitution du nom imaginé par les précédents éditeurs.

(πόλιν) mérite d'être acceptée avec pleine confiance. Évidemment, si elle est bonne et si les hypothèses que je viens d'énoncer sont exactes, il doit avoir été fait mention de la ville ou du peuple de Patrai non seulement dans le décret *b*, mais aussi dans le décret *d* ; recherchons donc si le nom de la ville ou du peuple apparaît encore ou s'il a laissé des vestiges reconnaissables en quelque partie de ce document. Dans le décret *d*, la l. 11 nous offre ce qui suit : --- [Κλε]ιτόριοι μὲν Δ---εον----Ι ΛΙΓΕΙ.Λ-----. Cette ligne, si gravement mutilée, semble avoir découragé M. Sonne qui a renoncé à la compléter ; pourtant je crois qu'on peut, sans témérité, en faire une restitution plausible. D'abord, rien de plus certain que le supplément Δ[ωρόθ]εον : Dorothéos est le nom que porte l'un des juges dans le décret *b*, l. 13. Ce nom est accompagné, dans ce premier décret, d'un patronymique devenu indistinct, probablement [Δ]α[μέου] : naturellement, il faudra rétablir le même patronymique après Δ[ωρόθ]εον, dans le passage de *d* que nous examinons. Remarquons maintenant la présence de μέν entre [Κλε]ιτόριοι et Δ[ωρόθ]εον : cette particule paraît annoncer l'existence d'un second ethnique au pluriel, qu'accompagnait sans doute la particule δέ, et que suivait un second nom propre à l'accusatif ; elle semble dès lors prouver, conformément à ce que nous avons dit, que les juges appelés en Magnésie étaient au nombre de deux et chacun d'origine différente. Ceci observé, c'est dans le groupe .ΛΙΓΕΙ.Λ-----, précédé d'une haste verticale où je crois reconnaître l'υ terminal de [Δαμέου], que doit se cacher l'ethnique qui formait opposition à Κλειτόριοι.. Le troisième signe conservé est transcrit Γ par Milchhöfer ; mais ce ne peut être un π, car, dans toute l'étendue de nos inscriptions, le π se trouve constamment exprimé par la graphie Π ou Π : visiblement, Milchhöfer, commettant ici une confusion fort excusable, a transformé un Ρ en Γ. Dès qu'on a corrigé cette faute manifeste, la restitution [Π]α-
289 [τρ]εῖ[ς δ]έ peut passer pour indiscutable. Reportons-nous à présent aux l. 8 et 9 du même décret *d* ; voici qu'on y trouve : [ἐπεὶ ἀποστει]λάντων ἡμ[ῶν..... πρὸς τὴν] πόλιν τῶν [Κ]λ[ειτ]ο[ρίων.....||..... Ἀσκληπιά]δην Δεινίου καὶ (lacune de 5-7 lettres) Τ (lacune de 5-7 lettres) ΙΩΝ Ἀ[ρχίαν Παυσιμάχου].... Cette phrase, ainsi qu'on s'en aperçoit immédiatement, est la répétition à peu près exacte de celle qu'on lit aux l. 7-8 du décret *b* ; mais le second texte a l'avantage de nous montrer que le mot placé avant Ἀ[ρχίαν Παυσιμάχου] est bien réelle-

ment un génitif pluriel. La restitution Πατρέω[ν] du décret *b*, l. 8, se trouve donc confirmée ; et nous devons écrire, maintenant comme tout à l'heure, en toute sécurité : καὶ [πρὸς τὴν] τ[ῶν Πατρέ]ων (πόλιν)...

Ainsi, je tiens pour démontrés les trois faits suivants, jusqu'ici complètement méconnus : 1° Il y a eu envoi par les Confédérés Magnètes et la ville de Démétrias de deux ambassadeurs dans deux cités amies : Ἀσκληπιάδης Δεινίου est allé à Kleitor, Ἀρχίας Παυσιμάχου à Patrai. — 2° Il y a eu désignation et délégation d'un juge par chacune de ces deux cités[1] : la commission judiciaire qui siégea en Magnésie se composait de Δωρόθεος Δαμέου (?) Κλειτόριος, et de Κρατησι...ος (*b*, l. 13) ..... Πατρεύς. — 3° Il y a eu vote, chez les Magnètes, d'un décret unique proclamant à la fois les mérites des deux juges, et vote, à Démétrias, d'un décret semblable, leur décernant aussi une commune récompense.

Partant de là, il devient possible d'interpréter mieux qu'on ne l'a fait précédemment l'une des parties les plus difficiles des décrets *b* et *d*, je veux dire les prescriptions finales relatives à l'ἀναγραφή et à l'ἀνάθεσις. Considérons le décret *d*. Selon M. Sonne, les l. 21-26 pourraient se lire ainsi : ..... ἀναγράψαι δὲ καὶ τὸ ψήφισμα εἰ[ς] στήλη[ν λιθίνην καὶ ἀναθεῖναι ἐν τῆι ἀγορᾶι ἐν τῶι ἱερῶι || τῆς Ἀρτ]έμι[δ]ος τῆς [Ἰωλ]κίας, τοὺς δὲ στρατηγοὺς καὶ νομοφύλακας [προνοηθῆναι, ὅπως συντελεσθῆι τὰ ἐψηφισμένα, τὸ δὲ || εἰς τοῦτο ἐσόμενον] ἀνήλωμ[α δοῦναι τοὺς] ταμίας, (ἐ)πι<μ>ε<λ>εῖ[σθαι δὲ καὶ τοῦ τὸν γραμ||ματέα *nomen ejus in ? exiens*] τόδε τὸ ψήφ[ισμα] ἀ[ναγράψ]αντ[α] εἰς 290
στήλη[ν λιθίνην ἀνα-||θεῖναι ἐν τῆι ἀγορ]ᾶι ἐν τῶι ἱερῶι τῆς ΠΛΛ .....ΤΑΙ[Α]Σ ? παρὰ τῶν Α⊐___ [ἑτέ||ραν δὲ ἐν τ]ῆι ἀγορᾶ[ι] παρὰ τὸν Ἀπόλλ[ωνα]. J'admets sans discussion la restitution de la l. 21 et de la première moitié de la l. 22, qui paraît certaine ; mais je suis obligé de faire d'expresses réserves sur la plupart des suppléments qui viennent ensuite : le texte, tel qu'a pensé l'établir M. Sonne, ne présente pas seulement une rédaction bien péniblement compliquée, il fourmille d'invraisemblances. Com-

1. Un décret de Malla, en Crète, offre un cas fort analogue (Halbherr, *Mus. Italian.*, III, 627-635 = Ch. Michel, *Recueil*, 448) : les habitants de Malla font venir chez eux trois juges, l'un originaire de Cnosse, les deux autres de Lyttos (« Lyttos-d'en-haut » et « Lyttos-sur-mer »). [Autres exemples dans *Rev. Ét. gr.* 1925, 34-35].

ment croire, en effet, que les Démétriens aient jugé nécessaire de faire publier jusqu'à trois fois leur décret en l'honneur des juges étrangers ? bien mieux, comment concevoir qu'ils aient décidé d'en exposer les trois exemplaires en un même lieu, sur l'agora de la cité ? Et, d'autre part, si les l. 24-26 ont trait, comme les l. 21-22, à la gravure et à l'exposition du document à Démétrias, pourquoi une solution de continuité séparant ces prescriptions de même nature ? pourquoi insérer entre la première et la seconde, dès la l. 22, l'ordre d'exécution et de paiement, alors que, logiquement, cet ordre ne devrait être mentionné qu'en dernier lieu ? Ces difficultés, bien que M. Sonne ne semble pas les avoir aperçues, sont insurmontables. Mais elles n'existent plus, dès qu'on admet, comme suite à nos remarques antérieures, que, seules, les l. 21-22 concernent la ville de Démétrias, tandis que, dans les l. 24-26, les magistrats et le peuple de cette ville invitent le peuple de Kleitor et celui de Patrai à faire graver et exposer chez eux l'acte dont ils leurs adressent l'expédition. Le second point peut d'autant moins faire doute que déjà, dans la lettre d'envoi (*c*, l. 4-6), on lit : ...ὑμ[εῖς ἔ]στε προνο[ηθέν]τες [ὅπως τὰ παρ' ἡμῶν δεδομένα τίμια — *vel simile aliquid* — ἀνα||γραφῆι εἰς στή]λην λιθίνην κα[ὶ ἀνατεθῆι ἐν] τῆι ἀγορᾶι [ἐ]ν τῶι [-----καθάπερ δέδοκται] καὶ τῶι ἡμετέρωι δήμωι[1]. Je propose, en conséquence, les restitutions que voici, dont le détail peut demeurer incertain, mais dont le sens général n'est guère contestable : ἀναγράψαι δὲ καὶ τὸ ψήφισμα εἰ[ς] στήλη[ν λιθίνην ἣν[2] καὶ ἀναθεῖναι ἐν τῆι ἀγορᾶι ἐν τῶι ἱερῶι τῆς || Ἀρ]τέμι[δ]ος
291 τῆς [Ἰωλ]κίας[3], τ[οὺ]ς [δ]ὲ στρατηγοὺς καὶ νομοφύλακας [προνοηθῆναι τῆς ἀναγραφῆς καὶ ἀναθέσεως καὶ τὰ εἰς || ταῦτα ἐσόμενα] ἀνηλώμ[ατα δοῦναι τοὺς] ταμίας· γ[ρ]ά[ψ]αι δὲ [καὶ πρὸς τοὺς Κλειτορίους καὶ τοὺς Πατρέας || ὅπως ἑκάτερο]ι τόδε τὸ ψήφ[ισμα ἀναγράψ]αντ[ες] εἰς<ς> στήλη[ν λιθίνην ἀναθῶσιν καὶ παρ' αὐτοῖς, Κλειτόριοι || μὲν ἐν τῆι ἀγορᾶ]ι ἐν τῶι ἱερῶι τῆς ΠΛΛ.....ΤΑΙ[Α]Σ ? παρὰ τ[ὸ]ν ΑΞ[---, Πατρεῖς δὲ ἐν τῆ]ι ἀγορᾶ[ι] παρὰ τὸν Ἀπόλλ[ωνα]. Il va de soi qu'on restituera à peu près de même façon les l. 18-22 du décret *b*, dont la rédaction, ainsi qu'il apparaît au premier coup d'œil, est presque identique.

1. Quelques particularités de cette restitution seront expliquées et justifiées plus loin.

2. Pour cette construction, cf. *Ath. Mitt.*, XIV, 51, n. 1, l. 26-27.

3. Les suppléments ἐν τῆι ἀγορᾶι κτλ. sont dus à M. von Wilamowitz.

La présence de la particule δέ, vers le début de la l. 22 (δὲ [εἰς τὴ]ν ἀγοράν κτλ.), confirmerait encore, s'il en était besoin, l'exactitude de nos suppléments : ce sont les noms des deux villes ou des deux peuples de Kleitor et de Patrai qui se trouvent ici, une nouvelle fois, distingués et opposés au moyen de μέν et de δέ. A vrai dire, dans la seconde partie de la même l. 22, les lettres ΛΛΙΔΕ, qui semblent rendre nécessaire la restitution [ἐν Δημητριάδ]ι δέ, causent quelque embarras ; cependant on peut expliquer la mention, d'abord inattendue, de la ville de Démétrias en cet endroit. Il est probable que, dans le corps du décret, à la l. 18, les Magnètes avaient simplement ordonné que la copie de l'acte qu'ils votaient fût gravée et exposée à Démétrias, sans ajouter l'indication d'un emplacement précis ; par une décision ultérieure, le gouvernement fédéral résolut de choisir l'agora pour lieu d'ἀνάθεσις : de là, je crois, cette prescription additionnelle consignée, sans doute après coup, à la fin du document : [ἐν Δημητριάδ]ι δὲ ἐν τ[ῆι ἀ]γορᾶι [ἀνατεθήσεται][1].

Les noms de divinités, inscrits dans les passages mêmes des décrets que nous venons d'étudier, offrent à la curiosité un nouveau problème, fort intéressant à coup sûr, mais non des plus commodes à résoudre dans toutes ses parties. — Un seul de ces noms s'est assez bien conservé pour qu'on puisse le restituer avec sécurité : celui d'Apollon (B, *d*, l. 26 ; comp. A, *b*, l. 22). Il s'agirait donc, d'après nos observations précédentes, d'un sanctuaire ou d'une statue d'Apollon, ou de l'un et de l'autre, situés, à Patrai, soit sur l'agora même, soit dans son voisinage immédiat. Voilà qui peut s'accorder, en effet, avec ce qu'a rapporté Pausanias. Dans la description qu'il a donnée de Patrai je relève ces deux phrases (VII, 20, 3) : Ἔστι δὲ ἐν τῇ ἀγορᾷ Διὸς ναὸς Ὀλυμπίου..., τῆς τε Ἥρας ἄγαλμα τοῦ Ὀλυμπίου πέραν ἱερόν τε Ἀπόλλωνος πεποίηται καὶ Ἀπόλλων χαλκοῦς γυμνὸς ἐσθῆτος. — [7].....Ἐν Πάτραις δὲ ἰόντι ἐκ τῆς ἀγορᾶς, ᾗ τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος, πύλη κατὰ τὴν ἔξοδόν 292

1. On peut relever des additions analogues dans nombre de décrets relatifs à des élections, par exemple à des élections d'ambassadeurs, de théores, etc. Les noms des élus sont souvent accolés à la dernière ligne du texte, en manière de *post-scriptum*, bien que l'élection ait été nécessairement postérieure, et quelquefois de plusieurs jours, au décret qui l'a ordonnée.

ἐστι ταύτην[1]... Encore que les indications topographiques du périégète soient ici, comme à l'ordinaire, passablement confuses, il paraît bien résulter de ces textes qu'Apollon était adoré, dans la ville de Patrai, à l'une des extrémités de l'agora : de sorte que le langage de nos inscriptions peut s'entendre sans difficulté. — Beaucoup moins aisées sont l'explication et la restitution de la l. 25 du décret *d*, et j'avoue qu'en dépit d'efforts redoublés je n'ai pu tirer de cette ligne presque rien qui me satisfasse. Nous y voyons qu'à Kleitor le décret des Démétriens devra se trouver exposé sur l'agora, dans le sanctuaire d'une certaine déesse[2], et près du sanctuaire ou de l'image d'un certain dieu[3]. Du nom de la déesse et de l'ἐπίκλησις qui l'accompagnait, voici ce qui subsiste : ΠΛΛ (large lacune répondant à un nombre de lettres indéterminé) \ΤΑΙΛΣ ; pour le nom du dieu, il commençait par ΑΞ. Le second de ces deux éléments pouvant avoir été un Σ, ce groupe mutilé d'initiales semble justifier le supplément Ἀ[σκληπιόν][4], et nous savons effectivement par Pausanias qu'Asklépios pos-
293 sédait à Kleitor un *hiéron* vénéré[5]. Mais comment appellerons-nous la déesse citée auparavant ? Selon le même Pausanias, les deux grandes divinités féminines de Kleitor étaient Déméter et Ilithya[6], et le nom de l'une ni de l'autre ne saurait convenir ici. Il est vrai que les renseignements transmis par Pausanias paraissent incomplets ; qu'en dehors de Déméter et d'Ilithya, les Kleitoriens, comme en font foi plusieurs de

1. Comp. aussi : VII, 20, 6 : Ἔχεται δὲ τῆς ἀγορᾶς τὸ Ὠδεῖον καὶ Ἀπόλλων ἐνταῦθα ἀνάκειται θέας ἄξιος · ἐποιήθη δὲ ἀπὸ λαφύρων, ἡνίκα ἐπὶ τὸν στρατὸν τῶν Γαλατῶν οἱ Πατρεῖς ἤμυναν Αἰτωλοῖς Ἀχαιῶν μόνοι. Il est difficile de décider si l'Apollon mentionné ici se trouvait à l'intérieur ou au dehors de l'Odéon ; dans le dernier cas, il eût été lui aussi tout proche de l'agora.

2. Il faut rapprocher la l. 5 de *c*, où le sanctuaire de la déesse devait être aussi nommé, mais où, si l'on en juge par les dimensions probables de la ligne, il n'était pas question d'A[sklépios]. Dans la lettre *a*, l. 6, et dans le décret *b*, l. 21 (partie restituée), on s'est contenté de l'indication plus générale ἐν τῆι ἀγορᾶι..

3. La copie donne παρὰ τΩν Α....., mais la correction τ[ό]ν semble ici absolument nécessaire.

4. [Ad. Wilhelm, *Jahreshefte*, III (1900), 43 : παρὰ τὸν Ἀ[ζᾶνα], Azan étant le père de Kleitor].

5. Pausan., VIII, 21, 3.

6. Pausan., *ibid.* : Κλειτορίοις δὲ τὰ ἱερὰ τὰ ἐπιφανέστατα Δήμητρος τό τε Ἀσκληπιοῦ, τρίτον δέ ἐστιν Εἰλειθυίας * (Schubart et Walz). Le passage est corrompu et tronqué, mais la mention d'Ilithya paraît sûre, et il semble qu'aucun autre nom propre ne faisait suite à celui de cette déesse.

leurs monnaies, avaient certainement voué un culte à Athéna[1] ; et que rien n'empêche sans doute qu'ils n'aient adoré d'autres déesses encore. Mais, dans tout le panthéon hellénique, je ne vois guère de divinité-femme dont le nom débute par Π[α]λ... ou Π[λ]α..... Ce n'est qu'avec beaucoup d'hésitation que, m'autorisant de l'indication fournie par la numismatique, je me hasarde à proposer la restitution : Π[α]λ[λάδος]. Quant à l'épithète, terminée en .....ται[α]ς, qui venait ensuite, je laisse à de plus habiles le soin de la découvrir ou de la deviner[2]. — Ainsi, je dois reconnaître que la l. 25 de notre second décret a résisté presque entière à mes tentatives d'exégèse ; mais on conviendra, j'espère, que cet insuccès tout partiel demeure sans conséquences, qu'il ne compromet en rien les résultats précédemment obtenus ni l'ensemble de mes interprétations, et que, si le nom de la déesse de Kleitor nous échappe, il n'en reste pas moins certain que c'est bien de cette ville qu'il s'agit dans le passage dont nous venons de retrouver le sens.

II

J'aborde à présent les questions les plus importantes et les plus délicates que soulèvent nos documents, questions sur lesquelles M. Sonne ne s'est guère attardé[3]. — A quelle fin Dorothéos et Kratés[i...]os sont-ils venus en Magnésie ? 294
en quoi, proprement, a consisté la besogne dont on les a chargés ? pourquoi leur présence a-t-elle été sollicitée en même temps de deux parts différentes ? pourquoi ont-ils été mandés à la fois et par tous les Magnètes et par les Démétriens ? Ici encore, les inscriptions, mieux étudiées ou plus exactement complétées, peuvent donner, je crois, des réponses sinon aussi nettes et aussi explicites qu'on le souhaiterait, du moins plus précises que celles dont on s'est contenté jusqu'ici.

1. Head, *Hist. num.*, 374. L'auteur fait observer que ces monnaies ont été précédemment attribuées, mais par erreur, à Kléonai.

2. [Cf. Ad. Wilhelm, *loc. cit.* : « das Epitheton zu enträthseln, will auch mir nicht gelingen » ; Hiller von Gaertringen, *IG*, V 2, 367 : τῆς Π — τῆς Ἀν-ταίας].

3. Ad. Wilhelm (*Ath. Mitt.*, XV, 289-290) n'a fait aussi qu'y toucher fort succinctement.

Examinons d'abord ce qui est relatif à la ville de Démétrias. — Une hypothèse fort plausible, c'est que les Démétriens réclamèrent l'assistance de juges étrangers parce qu'il s'était produit, à l'intérieur de leur cité, des dissensions, sans doute graves et d'origine ancienne, auxquelles une procédure extraordinaire semblait seule pouvoir mettre un terme. Les l. 12-14 du décret *d* viennent là-dessus nous renseigner à propos et justifient, ce me semble, cette manière de voir. Le texte en peut être rétabli par conjecture à peu près comme suit : [οἳ[1] τὴν ἀναστροφὴν ἐποιήσαντο ἀξίως τῶν τε πατρίδων καὶ ἡμῶν ἐπισ||τολὰς][2] ἀποστε[ι]λάντων καὶ τὰ[ς ἡμ]ετέρας πόλ[εις εἰς ὁμόνοιαν ἀποκατέστησαν διεξαγαγόντες[3] τὰς διαφορὰς || ἀξίω]ς τοῦ δικαίου... A la l. 13, le supplément τὰ[ς ἡμ]ετέρας πόλ[εις] n'est pas contestable et il n'y a qu'une façon de l'entendre : cette expression désigne des localités, des communes, qui sont des dépendances de la cité de Démétrias. Sans doute le terme de πόλεις cause quelque étonnement, puisqu'au vrai et en droit il n'existe ici qu'une πόλις unique qui est Démétrias même ; on attendrait beaucoup plutôt κῶμαι ou δῆμοι[4]. Mais on doit se rappeler que, lors de la fondation de Démétrias, par l'effet d'un vaste συνοικισμός, nombre de villes jusque-là autonomes se trouvèrent englobées dans la cité nouvelle[5] : il se peut que la qualification de
295 πόλεις appliquée à ces villes, tombées au rang de simples dèmes, soit un souvenir courtois donné au passé par une dérogation voulue aux usages de la langue officielle. Peu importe d'ailleurs ce que vaut cette explication ; il suffit que le sens n'ait rien de douteux : nous pouvons être assurés que Dorothéos et son collègue ont été appelés à Démétrias pour rétablir la paix, soit entre les dèmes ou quelques-uns des dèmes, soit entre les dèmes ou certains dèmes et le chef-lieu[6].

1. Le relatif se rapporte naturellement aux deux juges, nommés à la ligne précédente.

2. Pour la justification de cette restitution, voir plus loin p. 255.

3. Comp. *b*, l. 11 : διεξ..... — Mes suppléments en tout ce passage diffèrent peu de ceux de Sonne.

4. Δῆμοι serait l'expression correcte, comme le montre une inscription de Spalauthra, qui est un dème de Démétrias : Mordtmann, *Ath. Mitt.*, XIV, 196.

5. Voy. Strab., IX, 5, 15 ; Plut., *Demetr.*, 53 ; Steph. Byz., s. v. Δημητριάς. Je ne fais ici qu'indiquer ces questions sur lesquelles je m'expliquerai prochainement avec le développement nécessaire.

6. [Cf. *BCH*, 1926, 483-484]. Les anciennes cités violemment réunies à Démétrias par le Poliorkétès paraissent avoir protesté à maintes reprises contre

Par quelles raisons justifier maintenant l'intervention des Magnètes à Kleitor et à Patrai ? et pourquoi Archias et Asklépiadès s'y sont-ils présentés, revêtus du double caractère et d'ambassadeurs urbains et d'ambassadeurs fédéraux ? — On est tenté d'imaginer que, dans le même temps où des discordes troublaient la cité de Démétrias, des querelles d'intérêt avaient mis aux prises plusieurs des villes magnètes confédérées, si bien que le gouvernement fédéral s'avisa d'avoir recours pour apaiser les secondes aux mêmes arbitres qui dénoueraient aussi les premières. Mais, à l'examen, cette supposition ne va pas sans difficulté : la coïncidence qu'elle implique serait singulière ; il serait étrange encore qu'on eût imposé aux juges deux tâches successives, au risque de prolonger démesurément leur séjour en Magnésie ; d'autre part, on s'attendrait, dans l'hypothèse dont il s'agit, à voir ordonner la publication du décret honorifique des Magnètes *(b)*, non seulement à Démétrias, nommée à la l. 22 comme siège des pouvoirs fédéraux, mais dans les diverses cités qui auraient bénéficié des bons offices des arbitres ; enfin, ces débats où se seraient trouvées impliquées plusieurs villes magnètes, il aurait fallu nécessairement que Démétrias n'y fût mêlée en rien, puisqu'elle était entrée de son côté en relations avec les arbitres et leur avait commis le soin d'arranger ses affaires intérieures, si bien que ceux-ci, s'ils avaient dû prononcer entre elle et d'autres cités, 296
n'auraient pu manquer de tomber sous le coup d'une suspicion légitime : or, étant donnée la place puissamment prépondérante que Démétrias occupait dans le Κοινόν[1], on ne concevrait guère qu'il eût pu s'y agiter quelque question, mettant en jeu les intérêts fédéraux, où cette ville n'eût pas pris une part directe et importante.

cette annexion et revendiqué leur indépendance. Quelques-unes finirent par avoir gain de cause, comme l'établit notamment une inscription inédite découverte à Delphes [cf. ci-dessous, p. 257, n. 2]. Sur cette question encore je me permets de renvoyer par avance aux travaux que je publierai d'ici peu.

1. C'est là un point fort important que j'établirai dans une étude ultérieure. [M. Holleaux avait préparé un mémoire sur la Confédération des Magnètes, qui n'a pas été publié. Il l'avait communiqué à G. Fougères, qui l'a utilisé dans l'article *Koinon* du Dictionnaire des antiquités de Saglio-Pottier (1900), pp. 837-838. Cf. maintenant G. Kip, *Thessalische Studien*, Diss. Halle 1910, 78-110 ; H. Swoboda, *Staatsaltertümer* (1913), 429-437 ; Fr. Stählin, dans Pauly-Wissowa, s. v. *Magnesia*, 467-469 ; *Ath. Mitt.* 54 (1929), 201-226 : *Zur Chronologie und Erläuterung der Inschriften von Magnesia und Demetrias*].

N'est-il pas préférable de croire que la démarche des Magnètes ne fut qu'une formalité, à la vérité indispensable, qui avait seulement pour objet de rendre possible la démarche même des Démétriens ? Comme chacun le sait, dans la plupart des confédérations helléniques, un principe fondamental veut qu'aucune des cités fédérées ne puisse, de son propre mouvement, engager de négociations au dehors ni adresser d'appel à l'étranger : toutes les affaires d'ordre diplomatique sont du domaine du gouvernement central et relèvent d'abord de son autorité souveraine. Ne s'agit-il pas, présentement, d'une simple application de ce principe ? Démétrias, faisant partie du Κοινὸν τῶν Μαγνήτων, n'avait pas le droit, ce semble, d'expédier d'ambassade ni de soumettre de requête aux villes de Kleitor et de Patrai, sans l'autorisation déclarée et l'assistance officielle du Κοινόν lui-même ; et pareillement, des citoyens de Kleitor et de Patrai ne pouvaient venir à Démétrias exercer d'attributions publiques, sans que le Κοινόν leur eût ouvert, par une invitation préalable, l'accès du territoire fédéral et confié la tâche qu'ils devaient accomplir. Voilà peut-être la meilleure façon de rendre raison de cette action simultanée des Magnètes et des Démétriens, dont nos documents portent témoignage. — On peut cependant proposer une autre explication. Il est permis de penser qu'après d'inutiles et longs efforts pour résoudre les conflits dont souffrait leur cité, les Démétriens furent amenés ou se virent obligés à saisir de la question le pouvoir fédéral ; que celui-ci reconnut la nécessité d'un arbitrage étranger ; qu'il résolut de choisir comme πόλεις ἔκκλητοι les deux villes de Kleitor et de Patrai ; et qu'il prit l'initiative des démarches à faire auprès d'elles d'accord avec le peuple de Démétrias. — Reste enfin une troisième hypothèse, tout aussi simple, sinon également vraisemblable
297 que les deux précédentes. Il est possible que, sans y être aucunement astreints, les Démétriens, au moment d'envoyer en mission Asklépiadès et Archias, aient réclamé de leur plein gré le concours et le patronage des Magnètes, qu'ils jugeaient en l'espèce efficace et profitable : peut-être pensèrent-ils que les Kleitoriens et les Patréens mettraient plus d'empressement et meilleure volonté à les satisfaire, prêteraient une oreille plus favorable à la demande de leurs ambassadeurs, si ceux-ci portaient la parole non seulement au nom de la ville, mais au nom de toute la Confédération. —

Dans les trois cas, on le voit, l'intervention du Κοινόν, au lieu d'être provoquée par des circonstances particulières et par une affaire indépendante, n'aurait été que la suite, plus ou moins directe, nécessaire ou accidentelle, des événements arrivés à Démétrias.

De la l. 11 du décret *b*, trop mutilée, on ne saurait tirer ici aucun éclaircissement. Je pense, en revanche, qu'une étude attentive de la l. 14 du même décret confirme dans l'ensemble ces conclusions et ne nous permet de choisir qu'entre l'une ou l'autre des trois solutions que je viens d'énoncer. La signification générale des l. 12-13 est aisée à déterminer : il y était parlé des titres que s'étaient acquis les juges à la gratitude des Confédérés magnètes ; leur contenu devait être à peu près celui-ci : δεδόχθαι τοῖς συνέδροις ἐπ[αινέ]σαι μὲ[ν τοὺς Κλειτορίους καὶ τοὺς Πατρέας ἐπὶ τῶι πέμψαι ἄνδρας] || καλοὺς καὶ ἀγ[αθοὺς], ὁμοίως δὲ καὶ [τοὺς δικα]στὰς [Δω]ρόθεον [Δα]μ[έου ?], Κρατησ[ί....ον- - - -, ἐπὶ τῶι πολλὰ ἀγαθὰ τῶι κοινῶι || περιποιῆ]σαι[1].... Vient maintenant la l. 14 où la copie de Milchhöfer porte : - - - -σαι Γ (lacune d'environ 6 lettres) ΚΛΣΤ⌝ΙΜΙΗ (lacune de 8 ou 9 lettres) ΔΙ. Sonne corrige et supplée : [ἐπαινέ]σαι [ἐπὶ τῆι ἐ]κ[ά]στ[ου ἀρετῆι καὶ εὐνοία]ι κτλ. Ces restitutions n'ont rien de plausible ; toutefois, Sonne a bien vu que le M ne pouvait subsister, mais devait être changé en A, ou mieux encore en ΑΙ ; par contre, il a eu, je crois, grand tort de ne pas conserver ΔΙ après la seconde lacune. L'étendue de cette lacune s'accommode parfaitement du supplément [ἐν Δημητριά]δι ; en intercalant maintenant un Ε entre ΚΛΣΤ et ΜΙΗ, là où Milchhöfer n'a aperçu qu'un débris de lettre indistinct, 298
on obtient la restitution : [ἐν τῆι δι]κ[α]στ[ε]ί[αι τ]ῆ[ι ἐν Δημητριά]δι, que j'estime de tous points acceptable. Si vraiment il faut l'admettre, on voit les conséquences qu'elle entraîne : le seul mérite que les Magnètes louent chez les deux arbitres, le seul service « fédéral » dont ils les récompensent, c'est d'avoir exercé leur juridiction « à Démétrias »[2],

1. On trouvera des formules analogues dans deux décrets, l'un de la Confédération des Magnètes, l'autre du dème de Spalauthra : *Ath. Mitt.*, XV, 283, n. 1, l. 8-9 (Wilhelm) ; XIV, 196, l. 13-15 (Mordtmann).

2. Sans doute, Démétrias étant la capitale du Κοινόν, on concevrait que les arbitres y eussent tenu leurs assises s'ils avaient eu à se prononcer entre plusieurs des cités confédérées, et que, par suite, on eût pu dire d'eux, même en ce cas-là, qu'ils avaient jugé ἐν Δημητριάδι ; mais, dans les circonstances

c'est-à-dire pour le compte et dans l'intérêt de la cité de Démétrias, — obligeant ainsi, mais seulement par contre-coup, le Κοινόν tout entier. Il résulte de là bien clairement que les deux Péloponnésiens n'eurent, en Magnésie, d'autre office à remplir que celui que nous avons défini tout d'abord ; que les différends des Démétriens furent seuls soumis à leur tribunal, et que c'est uniquement pour en connaître et les juger qu'ils avaient quitté leur pays. Si donc ils ont été appelés à la demande des Magnètes, le motif en est : — ou bien qu'une demande isolée des Démétriens n'eût pas été compatible avec les statuts fédéraux ; — ou bien que le Κοινόν avait pris en main la direction de l'affaire, soit d'autorité, soit après en avoir été prié ; — ou bien que les Démétriens estimaient que leur requête aurait chance d'être mieux accueillie à Kleitor et à Patrai si elle avait l'appui de la Confédération.

III

Les observations qui suivent ont pour objet de signaler, d'expliquer et de justifier certaines de mes restitutions dont il n'a pas été parlé précédemment.

A ; *a*. — L. 1 : [Ζώϊλ]ος στ[ρατη]γ[ὸ]ς Μαγν[ήτ]ων καὶ Μει[δ]ί[ας
ὁ] γραμ[μ]α[τ]εὺς συνεδρίου Κλειτορίων [το]ῖς δ[ημιουργοῖς καὶ
299 τῶι δήμωι χαίρειν]. Cette ligne, dont les suppléments sont certains, compte 96 lettres, nombre qu'avait bien calculé Milchhöfer[1] : c'est une indication précieuse dont on doit tenir compte en restituant la suite de l'inscription. J'ai rétabli le nom du stratège fédéral d'après la l. 20, que Sonne a laissée presque entière en blanc, mais où les lettres conservées rendent à peu près nécessaire la restitution : [Ζ]ώϊ-λ[ον] τὸν στρατ[ηγό]ν. Pour le nom du secrétaire des synèdres,

auxquelles ont trait nos inscriptions, en raison du rôle particulier joué par les arbitres chez les Démétriens, l'expression se fût trouvée singulièrement amphibologique et il est absurde de supposer que les Magnètes eussent fait choix d'un langage aussi équivoque.

1. *Ath. Mitt.*, VI, 304. Je ferai observer qu'à la l. 16 (b), Milchhöfer indique à tort une lacune de deux lettres devant ΓΗΝ : le Γ se trouve exactement à l'alignement des lettres initiales des l. 6, 13, 17, qui sont intactes du côté gauche.

M. von Wilamowitz proposait Μει[ξ]ί[ας]. La correction [Ν]εικί[ας] se présente d'abord à l'esprit ; cependant, comme le Μ initial reparaît à la l. 20, il y aurait quelque témérité à le vouloir changer ; plutôt que Μειξίας, nom rare dont on connaît bien peu d'exemples, j'écris Μει[δ]ί[ας], supposant ainsi une confusion de Δ avec Κ. Les inscriptions des Magnètes qui nous ont été conservées ne nous avaient fait connaître encore ni le stratège Zoïlos[1], ni le secrétaire Midias.

L. 2 : Lacune au début de la ligne ; avant ΤΟΝ, trace d'une barre oblique qui peut avoir appartenu à un Ν. Bien que la lacune soit d'étendue fort limitée, je ne doute pas qu'on ne doive rétablir ici le nom du juge venu de Kleitor : Δωρόθεος (comp. *b*, l. 13 ; *d*, l. 11) comme l'avait déjà proposé M. Viereck[2]. — L. 3 : Sonne écrit : [καθ' ὃν τρ]όπον καὶ [ἄξιο]ν ἦν ἀνδρὶ καλῶι κτλ. Je préfère κα[τάξιον], sans du reste trouver bon ni l'un ni l'autre des deux suppléments[3].

L. 4-5 : Sonne : τοὺς Μά[γν]ητας ἐψη[φι]σμένου[ς αὐτῶι τιμὰς τὰς ἁρμοζούσας τε καὶ || εὐπρεπ]εῖς κ[αὶ τόδε] ὅ[τ]ι καὶ τοῖς Μ[ά]γν[ησ]ιν [δέδ]οκται [π]ρονοηθέν[τας εἶναι] ὅπω[ς ἀναγραφῆι τὸ ψήφισμα εἰς στήλην λιθίνην καὶ] κτλ. Tout ce langage est étrangement embarrassé. Une comparaison avec les l. 4 et 5 de la lettre *c* justifie, je crois, au moins dans leur ensemble, les restitutions que j'ai adoptées : de part et d'autre les formules sont à peu près les mêmes et les deux textes peuvent se compléter réciproquement. Un passage seul prête à discussion. Après [ὑμ]εῖς, la copie épigraphique indique un Κ suivi de cinq points, puis une lacune de longueur incertaine pouvant correspondre à la place de deux lettres environ, puis le 300
groupe ΟΙ ; pour donner un sens aux deux derniers signes, je ne vois d'autre moyen que d'intercaler entre eux un τ, comme l'a fait aussi Sonne, et de suppléer [καθ]ό[τ]ι ; quant au mot, débutant par un κ, qui précédait, ma restitution κ[αλῶς] est empruntée à la l. 4 de la lettre *c*[4] : elle remplit bien la lacune, mais il faut convenir qu'avec elle la construction de la phrase devient un peu singulière, et je n'ose en garantir l'exactitude.

1. [Fr. Stählin, *Ath. Mitt.* 54 (1929), 216 sq., y reconnaît, d'après une suggestion de Ad. Wilhelm, *Hermes* 44 (1909), 56, un Ζώϊλος Ἐπιτέλους, connu comme juge par *IG*, IX 2, 1106, texte publié après l'article de M. Holleaux].

2. Sonne, p. 95, note 71.

3. [Ad. Wilhelm, *Hermes*, *loc. cit.* : κα[θῆκο]ν].

4. Voir plus loin la restitution de cette ligne [p. 254].

b. — L. 7 : [Ζώϊλ]ος στρα[τηγὸς εἶ]πεν. La motion est faite, dans le Conseil fédéral des Magnètes (συνέδριον : cf. *a*, l. 1 ; *b*, l. 12), non par le corps entier des κοινοὶ ἄρχοντες, comme c'est ordinairement le cas[1], mais par le stratège fédéral tout seul : on connaît un second exemple de la même procédure[2]. — L. 7-8 : ἐπεὶ τῶ[ν Μ]α[γνήτ]ων ἀπ[οσ]τειλάντω[ν πρὸ]ς τὴ[ν πόλιν τῶν Κλειτορίων ἐπιστολὴν περὶ δικαστοῦ καὶ || δικασταγω]γὸ[ν] κτλ. La restitution du mot ἐπιστολή m'a été suggérée par la présence, vers le début de la l. 11, des quatre lettres ...στολ....[3]. A la l. 8, si la lecture ΓΟΙ est certaine, ces éléments formant la fin d'un mot qui précédait immédiatement le nom propre Ἀσκληπιάδην, il paraît assez indiqué de rétablir le titre de [δικασταγω]γό[ν][4].

A mon vif regret, je n'ai pas réussi à compléter le texte, ni même à retrouver sûrement la suite des idées, dans la partie du décret qui va de la fin de la l. 9 à la l. 11. Visiblement, il était fait mention en ce passage de la venue des deux juges et de la manière dont ils s'étaient acquittés de leurs fonctions ; à la l. 9, il y a changement de sujet, et c'est un relatif au pluriel, désignant les juges, qui devait gouverner la phrase jusqu'au mot δεδόχθαι (l. 12) ; mais je n'en saurais
301 dire davantage. Si les suppléments de la fin de la l. 10 et du début de la l. 11 ont chance d'être exacts, par contre, le sens des mots mutilés, inscrits au commencement de la l. 10, m'échappe absolument et je ne m'explique pas pourquoi les noms des ambassadeurs reparaissent à cette ligne. — L. 11 : D'après les remarques présentées dans la seconde partie de cet article, on pourrait songer à une restitution comme celle-ci : [τὸ] κοινὸν [τ]ῶν Μαγνήτων διεξ[αγαγόντες τὰς τοῖς Δημητριεῦσιν δίκας εἰς καλὴν διάθεσιν || ἀποκατέστησαν][5], mais je ne sais que faire des six lettres conservées au com-

1. Voir notamment : *Ath. Mitt.*, XIV, 51, n. 1 (Wolters) ; VII, 75 (Lolling) ; XV, 283, n. 1 ; 291, n. 2 ; 297, n. 6 (Wilhelm).

2. *Ath. Mitt.*, XV, 283, n. 1, l. 12-13 : (Δημήτριος Αἰτωλίωνος κοινὸς στρατηγὸς) [ἐνεγ]κάμενος ψήφισμα παραίτιος ἐγένετο κτλ. (Wilhelm).

3. [Cf. *BCH*, 1926, 483].

4. Pour la formule : ἀποστέλλειν ἐπιστολὴν καὶ δικασταγωγόν, comp. par exemple, dans un décret de Rhodes : Ἰασεῖς... ἀποστεί[λαν]τες ψάφισμα καὶ [πρ]εσβευτάς (*Inscr. Brit. Mus.*, 441) ; — pour l'expression elliptique περὶ δικαστοῦ, comp., dans un décret de Syros : ἐπειδὴ ἐψηφίσατο ὁ δῆμος περὶ ἐπιστάτου καὶ εἵλετο πρεσβευτὰς εἰς Ῥόδον τοὺς αἰτησομένους... (*Ath. Mitt.*, XI, 115, l. 3 et sqq.) [plus loin, p. 412].

5. Comp. plus haut, p. 246, la restitution probable des l. 12-14 de *d*.

mencement de la l. 12. A cette dernière ligne, [ἀξίω]ς τοῦ δικαίου (comp. *d*, l. 14) est un supplément de Sonne[1].

L. 18-19 : [καὶ προνοηθῆναι || τοὺς κοινοὺς ἄρχον]τας τῆς ἀ[ναγωγ]ῆς [αὐτ]ῶν ἕως Χαλ[κίδο]ς. La restitution de ce passage, auquel M. Sonne n'a pas touché, paraît assurée, et c'est l'une de celles dont je suis le plus satisfait. A la l. 19, la copie de Milchhöfer porte ΗΤΑΣ, en sorte qu'on pourrait suppléer [Μάγν]ητας, mais il est préférable de corriger l'η en ν et d'admettre qu'il s'agit ici des κοινοὶ ἄρχοντες ou magistrats fédéraux : ordre leur est donné de faire reconduire jusqu'à Chalcis les deux juges péloponnésiens[2].

L. 20-21 : La formule ἵνα παρακολουθήσωσι κτλ., suppléée ici par conjecture, est de style dans plusieurs décrets de Démétrias ou des Magnètes[3]. — L. 22-23 : [Ἔδοξεν τοῖς συνέδροις. Ἔδοξεν κα[ὶ τ[ῇι] ἐκκλησ[ίαι]. MM. Swoboda et Wilhelm[4] ont reconnu depuis longtemps, par une comparaison avec d'autres décrets du Κοινόν, que c'était là la leçon véritable à substituer aux mots : [Ἔδοξε τῆι βουλῆι κ]αὶ τ[ῆι] ἐκκλησ[ίαι], proposés par Sonne.

B ; *c*. — La l. 1 a été restituée avec certitude par MM. von 302
Wilamowitz, Sonne et Viereck : elle compte 90 lettres. Les l. 14, 19, 20 de *d*, dont les suppléments paraissent aussi tout à fait plausibles, en comptent respectivement 84, 89, 81 : on peut conclure de là que les lignes de l'inscription B étaient, en général, sensiblement plus courtes que celles de l'inscription A.

L. 4 : Sonne a transformé arbitrairement καλῶ[ς] en καλ[άς],

1. [Cf. *BCH*, 1925, 227-228 : [μ]ετὰ π[αντὸ]ς τοῦ δικαίου].

2. [Ad. Wilhelm, *Hermes*, *loc. cit.* : ἀ[νακομιδ]ῆς]. L'emploi de ἕως avec le génitif de lieu est assez fréquent dans l'épigraphie hellénistique : cf., par exemple, inscr. d'Adulis, l. 19-20 : ἕως Βακτριανῆς — ; *Inscr. Pont. Eux.*, I, n. 16, l. 101 (Olbia) : ἕως οὗ ὁ ἥρως ὁ Σωσίας. [Cf. E. Mayser, *Grammatik der gr. Papyri*, II 2 (1934), 524-525].

3. *Ath. Mitt.*, VII, 74, l. 41-42 (je donnerai de ce texte une nouvelle édition dans le prochain numéro de la *Revue de Philologie* [1897, 181-186 : *Notes sur deux inscriptions de la Confédération des Magnètes*, I ; cf. *IG*, IX 2, 1109, 70 sqq. ; *Sylloge*[3], 1157 ; cf. F. Stählin, *Ath. Mitt.* 54 (1929), 219-221]) ; XIV, 52, l. 33 ; 96.

4. Swoboda, *Griech. Volksbeschl.*, 143, n. 4 ; Wilhelm, *Ath. Mitt.*, XV, 286, note 2. Ces deux savants écrivent simplement : Ἔδοξεν. Ἔδοξεν καὶ τῆι ἐκκλησίαι, d'après *Ath. Mitt.*, XIV, 49, n. 1, l. 34 ; et VII, 75, l. 4. La fin d'un décret publié par Lolling donne la formule plus complète : Ἔδοξεν τοῖς [συνέδ]ροις. Ἔδοξε καὶ τῆι ἐκκλησίαι (*Ath. Mitt.*, VII, 338, l. 7-8) ; je l'ai rétablie de préférence parce qu'elle permet de remplir entièrement notre l. 22.

pour n'obtenir qu'un sens bien plat. L'ω, comme l'indique la copie de Milchhöfer, a été endommagé sur la pierre, mais n'en est pas moins très reconnaissable. Nous conserverons donc l'adverbe et nous couperons la phrase après τιμάς ; entre καλῶ[ς] et ὑμεῖ[ς] il y a, semble-t-il, place pour δ(έ) qui est ici indispensable[1].

d. — L. 7 : Wilamowitz : Ἐ[πὶ *nomen* στρατηγ]οῦ μηνὸς Λ *(nomen mensis)* [Δημητριέων] τῆι ἀγ[ορᾶι δέδοκται]. Mais, à Démétrias, comme on le sait par d'autres documents[2], ce n'est pas le stratège fédéral, c'est le prêtre de Zeus Akraios qui est éponyme ; d'où notre restitution : Ἐ[φ' ἱερέως- - - -]ου. Il paraît résulter aussi de plusieurs inscriptions que le peuple de Démétrias s'assemblait régulièrement le 10 de chaque mois[3] ; je n'hésite donc guère à écrire μηνὸς Λ[- - - δεκά]τηι. On voit par là que la restitution [Δημητριέων] τῆι ἀγ[ορᾶι] ne peut être maintenue ; et nous croyons du reste savoir que l'assemblée des Démétriens n'a jamais porté d'autre appellation que celle d'ἐκκλησία[4] : en conséquence, les deux lettres ΑΓ (Αγ.... ? ou Απ.... ?) appartiendront au nom du *rogator* ou de l'un des *rogatores* du décret. Il importe, ce point acquis, de faire plusieurs remarques : 1° si long qu'on le suppose, le nom d'un seul *rogator*, suivi du mot εἶπεν, ne peut avoir suffi à remplir toute la fin de notre ligne 7 ;
303 2° tous les décrets de Démétrias parvenus jusqu'à nous ont été votés, non sur la proposition de simples particuliers, mais sur l'initiative des principaux magistrats de la cité, savoir : le prêtre de Zeus Akraios, le stratège en chef (identique au stratège fédéral), les stratèges et les nomophylaques constitués en συναρχία[5], — et telle devait être notamment la règle lorsqu'il s'agissait de récompenser, comme

1. L'espace fait défaut pour οὖν qui vaudrait encore mieux. [Cf. Ad. Wilhelm, *Jahreshefte* III (1900), 43 : καλῶς [δ'] ὑμ[εῖς ποιήσε]τε].

2. *Ath. Mitt.*, VII, 71, n. I, l. 1 ; 73, n. II, l. 9, l. 21.

3. Mêmes inscriptions. Les décrets fédéraux publiés par Wilhelm (*Ath. Mitt.*, XV, 283, n. 1, l. 2) et par Lolling (*Ath. Mitt.*, VII, 75, l. 5 ; comp. Wilhelm, XV, 286) devraient aussi être allégués à cette place, car je ne doute pas qu'il n'y soit question de l'assemblée *de Démétrias*, mais il me faut remettre à un autre moment la démonstration de cette opinion.

4. Voyez, par exemple, *Ath. Mitt.*, VII, 73, n. II, l. 2-3 ; 28-29. La restitution ἀγ[ορά] a déjà été révoquée en doute, à juste titre, par Swoboda, *Griech. Volksbeschl.*, 146.

5. *Ath. Mitt.*, VII, 71, n. I, l. 4-8 ; 73, n. II, l. 23-24 ; 339, *b*, l. 2 et suiv.

c'est ici le cas, des services rendus, sur sa demande, à la cité tout entière ; 3° le personnage dont le nom commence par ΑΓ ne peut avoir été le stratège en chef, puisque, comme nous l'apprend la l. 20 de *b*, ce fonctionnaire s'appelait Zoïlos ; 4° aussi bien, dans les *praescripta* des décrets, le prêtre de Zeus Akraios, mentionné en tant que *rogator*, précède toujours le stratège. Si l'on tient compte de ces observations, on ne pourra guère douter que ΑΓ- - - - n'ait été prêtre de Zeus Akraios ; et comme le stratège en chef devait nécessairement être nommé à sa suite, on restituera : Α..... [ὁ ἱερεὺς τοῦ Διὸς τοῦ Ἀκραίου καὶ Ζώϊλος ὁ στρατηγὸς εἶπαν]. Mais, dès lors, il ne reste plus devant le verbe place suffisante ni pour les mots καὶ οἱ στρατηγοὶ καὶ οἱ νομοφύλακες, ni pour l'expression collective καὶ ἡ συναρχία qui, parfois, leur est substituée[1] : il faudra donc admettre ou que les rédacteurs du décret ont tronqué la formule ordinaire, ou que les deux fonctionnaires placés à la tête de la hiérarchie administrative, le Prêtre et le Stratège, ont agi, dans la présente circonstance, de leur seule autorité et sans le concours des autres magistrats. Cette seconde hypothèse n'a rien d'invraisemblable ; on doit même remarquer que le décret *b*, proposé par le stratège sans intervention des κοινοὶ ἄρχοντες, nous a fourni tout à l'heure l'exemple d'un fait analogue.

L. 12 : Pour les suppléments de la seconde partie de cette ligne, comp. plus haut *b*, l. 10-11 ; la présence, au moins très probable, du mot ἐπιστολάς à la l. 11 de *b* m'a induit à rétablir ici le même mot[2]. — L. 13 : Une restitution conjecturale de cette ligne a été proposée à la p. 294.

L. 16 : Après χρυσῶι στεφάνωι, il faut peut-être écrire ἀπὸ δραχμῶν.... (un chiffre). — L. 22 : Après [προνοηθῆναι] on 304
pourrait restituer, en prenant exemple sur la l. 19 de *b* : [τῆς ἀναγωγῆς αὐτῶν] ; mais le soin de faire reconduire les arbitres incombait plutôt aux seuls magistrats fédéraux ; c'est pourquoi le supplément [τῆς ἀναγραφῆς καὶ ἀναθέσεως] est sans doute préférable.

1. *Ath. Mitt.*, VII, 330, *b*, l. 2. Le sens du terme συναρχία n'a pas été compris par Lolling (*ibid.*, 392) ; Swoboda, au contraire, l'a fort bien expliqué, *Griech. Volksbeschl.*, 146.

2. [Cf. *BCH*, 1926, 483-484].

IV

Il me reste à dire un mot de la date de nos inscriptions. M. Sonne s'est contenté de les attribuer à la période de près d'un demi-siècle comprise entre les années 194 et 146, — période durant laquelle, à l'en croire, le Κοινὸν τῶν Μαγνήτων aurait constamment existé. Cette évaluation, que je sache, n'a pas été critiquée : on l'a même adoptée de confiance[1] ; cependant elle est trop sommaire et manque d'exactitude. — L'histoire de la Confédération des Magnètes thessaliens n'a pas fait jusqu'à présent l'objet de recherches suffisamment précises ; surtout, l'on ne s'est pas soucié d'établir avec assez de soin la chronologie de cette histoire. Ayant le dessein de revenir prochainement sur la question, je dois aujourd'hui être bref, et je me bornerai à marquer ici quelques repères principaux.

La Magnésie fut, comme on sait, enlevée à Philippe V par les Romains dans l'été de 196 ; mais l'État fédératif des Magnètes ne put s'organiser qu'environ deux ans plus tard, dans le courant de 194, lorsque la garnison romaine, cantonnée à Démétrias, en eût été rappelée sur l'ordre de Flamininus[2]. A peine était-il constitué qu'éclatait la guerre d'Antiochos III contre Rome. En 192, les Aitoliens entraient à Démétrias par surprise[3], et, peu après, le roi de Syrie en prenait possession[4] ; l'année suivante, c'était le tour de Philippe V, venu à la rescousse, de s'emparer de la ville, puis de toute la contrée[5] : du coup la Confédération était détruite et les Magnètes se trouvaient replacés sous la domi-
305 nation de la Macédoine. Ils demeurèrent sujets macédoniens pendant toute la fin du règne de Philippe et tout le règne de Persée[6], jusqu'au jour où Paul-Émile victorieux vint les

1. Voyez Ad. Wilhelm, *Ath. Mitt.*, XV, 290.
2. Polyb., XVIII, 28, 12 ; cf. Liv., XXXIV, 51, 3.
3. Liv., XXXV, 34, 5-12.
4. Liv., XXXV, 43, 2-6.
5. Liv., XXXVI, 33, 1 sqq. Cf. XXXIX, 23, 12 ; 24, 11-12.
6. Sur l'occupation de la Magnésie et notamment de la ville de Démétrias par Philippe V et Persée, voyez, outre les passages déjà cités : Liv., XXXIX, 24 et sqq. (ann. 185) ; XL, 24, 3 (ann. 181) ; 54, 2 ; 56, 8 (ann. 179) ; XLII, 6, 11 (ann. 171), etc., et la note de Weissenborn à Liv., XXXIX, 26, 14. — La mention des « Magnètes » dans la liste amphictionique inscrite en tête du

délivrer. C'est seulement après la bataille de Pydna, en 167 au plus tôt, qu'ils purent reformer leur union, sans que nous soyons d'ailleurs renseignés ni sur la date exacte, ni sur les circonstances précises de cette restauration. Le Κοινὸν τῶν Μαγνήτων se maintint ensuite durant une longue série d'années. A la vérité, sur la foi d'une affirmation très générale et passablement suspecte de Pausanias[1], on admet d'ordinaire que les Romains, en 146, le frappèrent de dissolution avec toutes les autres confédérations helléniques. La chose n'a rien de certain ; en tout cas, de l'aveu même de Pausanias, la dissolution n'aurait été ni irrévocable, ni même durable ; et, de fait, ces documents lapidaires, plus récents que 146 mais non nécessairement beaucoup plus récents, attestent la persistance ultérieure de l'État magnète[2]. Quoi qu'il en soit de ce point, il demeure acquis pour nous que l'histoire de cet État se décompose, à tout le moins, en deux périodes nettement coupées : la première va de 194 à 191 ; la seconde débute vers 167 (date *maxima*) et se termine soit en 146, soit plus tard. Revenant à nos inscriptions, nous voyons dès 306
lors, par ce résumé, que, des quarante-huit ans entre lesquels les laisse flotter M. Sonne, il en faut retrancher au moins vingt-cinq (191-167), et que, de toute nécessité, ces documents sont ou bien antérieurs à 191 (et postérieurs au commencement de 194), ou bien postérieurs à 167.

Dans cette alternative, quelle opinion préférer ? Il me semble qu'on ne saurait guère hésiter et que la première

décret de Delphes rendu sous l'archontat de Praxias, en 178 (voy. Foucart, *BCH*, 1883, 427, n. VI ; Pomtow, *Fleck. Jahrb.*, 1895, 663, n. 3 ; et, tout récemment, Dittenberger, *Hermes*, XXXII, 161 et suiv.) ne saurait être opposée à ce que nous avançons ici : dans cette liste il s'agit naturellement de l'ἔθνος et non du κοινόν. — Tout ce qu'on pourrait concéder, c'est qu'à partir d'une date indécise (185 ?) quelques cantons situés au nord de la péninsule magnète purent être soustraits par les Romains à la couronne de Macédoine (voy. Liv., XLII, 67, 2, et la note de Weissenborn). Mais Démétrias en demeura dépendante, et, avec elle, la partie de beaucoup la plus considérable de la contrée.

1. Je fais ici allusion au passage bien connu du livre VII (16, 9), lequel semble beaucoup moins digne de créance qu'on ne le pense communément. En ce qui concerne la Béotie, tout au moins, il renferme une erreur manifeste.

2. On peut ranger parmi ces documents le décret qu'a publié et commenté Wilhelm, *Ath. Mitt.*, XV, 297, n. 6. D'autres, encore inédits, proviennent des fouilles de Delphes. [Ils font connaître, à côté des Magnètes ἀπὸ Δημητριάδος, les Magnètes ἐκ Θετταλίας dont la ville principale est Homolion. Cf. les études citées ci-dessus, p. 247, n. 1, essentiellement G. Kip, *loc. cit.* 106-109].

doit être promptement écartée[1]. Remarquons d'abord que nos inscriptions ne peuvent appartenir à l'année 192, car, en cette année-là, comme nous apprend T. Live, le stratège des Magnètes s'appelait Eurylochos[2] et non Zoïlos : en sorte que nous ne disposons plus, pour les y placer, que des seules années 194 et 193. Mais qui croira qu'immédiatement après l'œuvre de pacification accomplie par Flamininus et l'établissement par ses soins d'un régime nouveau en Magnésie, il ait éclaté à Démétrias, entre les différentes parties de la cité, des divisions si fâcheuses qu'elles aient exigé tout aussitôt la constitution d'un arbitrage étranger ? Le recours à cette juridiction d'exception dut être provoqué, je l'ai dit déjà, par une situation d'une gravité exceptionnelle aussi et telle qu'elle n'avait pu naître en un jour : il suppose un état de troubles persistant, des querelles anciennes et traînantes, envenimées et compliquées par l'effet du temps et parvenues à la longue au dernier degré de violence[3]. On n'imagine pas, vraiment, qu'un intervalle de deux années ait suffi à produire un mal si avancé, nécessitant l'emploi de ce remède extrême. D'autre part, pour que les Magnètes et les Démétriens
307 eussent décidé de s'adresser à la fois à Kleitor et à Patrai, il fallait, semble-t-il, non seulement que ces deux villes entretinssent des relations amicales, mais encore qu'elles fussent unies par quelque lien plus étroit : si bien qu'on est porté tout naturellement à penser que, dès ce moment-là, elles faisaient ensemble partie de la Ligue Achéenne[4]. Or,

1. Il ne faudrait pas alléguer ici, comme signe d'une époque relativement moderne, la graphie Π au lieu de Γ. Le Π se rencontre dans l'épigraphie thessalienne dès le premier tiers du IIe siècle : voy., par exemple, l'inscription de Pyrasos qu'a publiée M. Giannopoulos (*BCH*, XV, 563, n. 1), et que la mention du stratège fédéral Hippolochos permet de faire remonter jusqu'à l'année 181.

2. Liv., XXXV, 31, 32; 39, etc.

3. Dans le décret de la Confédération des Magnètes qu'a publié Wilhelm (*Ath. Mitt.*, XV, 283, n. 1 [= *IG*, IX 2, 1100]), — texte qui, par les faits qu'il rapporte, présente avec nos inscriptions une intéressante analogie, — notez, à la l. 10, la formule : διαφο[ρᾶς οὔ]σης πρὸς αὐτοὺς Μάγνησιν ἐκ πλειόνος χρόνου. Des indications semblables sont fréquentes dans les documents relatifs à des affaires d'arbitrage ; voir, par exemple, en Béotie : *IG*, VII, 4130, l. 1-3.

4. On est tenté ici de tirer argument du titre de δημιουργοί attribué aux magistrats principaux de Kleitor (A, *a*, l. 1 ; B, *c*, l. 1) : l'adoption de ce titre aurait coïncidé avec l'adjonction de la ville à la Ligue Achéenne. La chose, cependant, n'a rien de certain, car plusieurs textes indiquent que la *démiurgie* était, dans certaines cités arcadiennes, une magistrature nationale : voy.

comme nous l'ont appris des inscriptions découvertes depuis peu[1], en 194-193 les cités arcadiennes formaient justement une fédération séparée — en sorte que Kleitor et Patrai appartenaient alors à deux nations diverses —, et c'est seulement en 192 que l'Arcadie, pour la seconde et la dernière fois, se fondit dans l'Achaïe. — On le voit donc : deux motifs, dont le premier seul serait suffisant, nous obligent à regarder nos deux textes comme plus modernes que 192, ce qui revient à dire, d'après ce que nous avons observé plus haut, qu'ils sont nécessairement plus modernes que 167 ; il est même probable, étant donnés les événements dont il font mention et pour les raisons que j'ai marquées tout à l'heure, qu'ils sont assez sensiblement postérieurs à la rénovation du Κοινὸν τῶν Μαγνήτων.

Mais dans aucun cas, et M. Sonne l'a bien vu, il ne faudra les faire descendre plus bas que l'année 146 : cette année doit rester un *terminus ad quem*. Car, d'abord, l'union que nos documents nous obligent d'admettre entre Kleitor et Patrai fut rompue par la catastrophe de Corinthe ; car, de plus, après la dissolution violente de la Ligue d'Achaïe, il serait peu croyable que de Magnésie on eût fait appel à deux villes qui naguère avaient été membres de cette ligue et qui, comme telles, avaient dû devenir suspectes aux Romains, tandis que, tout au contraire, à l'époque précédente, cette même qualité de cités achéennes, impliquant alors celle d'amies de Rome, devait les recommander au 308
choix des Magnètes et des Démétriens ; car, pour la ville de Patrai en particulier, nous savons qu'elle s'était gravement compromise dans la révolte d'Achaïe, et qu'ayant perdu à Skarpheia la plus grande partie de sa population, elle se trouva réduite par la suite et jusqu'au règne d'Auguste à l'état le plus misérable[2] ; car, enfin et surtout, dans nos deux inscriptions il n'est pas dit un mot des Romains, il n'est pas fait la moindre allusion à leur autorité, et l'on ne saurait comprendre qu'après la réduction de la Grèce en

Gilbert, *Handbuch*, II, 126 et suiv. ; comp., pour le Κοινὸν τῶν Ἀρκάδων, Foucart, *Pélopon.*, n. 340 *a*.

1. Voyez les très importantes et très instructives remarques, en partie fondées sur des documents inédits, de M. Hiller von Gaertringen, *ap.* Pauly-Wissowa, II, 1134-1135 *(Arkadia)*.

2. Sur le désastre subi par les Patréens à Skarpheia : Polyb., XL, 3, 4 ; sur la ruine de Patrai à l'époque ultérieure : Pausan., VII, 18, 6.

province ils ne fussent pas intervenus, conformément à leur constant usage, dans une affaire de droit public comme celle dont ces textes rappellent le souvenir, soit pour la trancher eux-mêmes, soit pour la faire régler par des tiers[1]. — J'estime donc, pour conclure, que nous devons considérer la période allant de 160 à 150 comme l'époque approximative et moyenne à laquelle se rapportent le plus probablement les documents trouvés par Milchhöfer[2]. Et c'est, aussi bien, au même temps, ainsi que j'essaierai de le montrer ailleurs, qu'il convient d'attribuer le plus grand nombre des inscriptions que nous a laissées le Κοινὸν des Magnètes.[3]

1. Cet argument n'a pas échappé à Sonne : voir p. 99.

2. [Vers 130, selon Fr. Stählin, *Ath. Mitt.* 54 (1929), 216 sqq.].

3. [Cf. Ad. Wilhelm, *Wiener Studien*, 1912, 411-413 ; *Jahreshefte*, XVII (1914), 83-84]. Tel est notamment le cas pour le décret publié par Wilhelm et cité plus haut : *Ath. Mitt.*, XV, 283, n. 1. Il n'est pas impossible que l'affaire litigieuse dont parlent les inscriptions de Kleitor ait eu quelque connexité avec celle qu'il rappelle ; c'est ce qu'avait déjà conjecturé le savant éditeur de ce document (Wilhelm, p. 290) : toutefois on croirait plus volontiers qu'il a trait à un conflit entre plusieurs cités magnètes.

XVI

REMARQUES SUR UNE INSCRIPTION DE THESSALONIQUE[1]

Je veux présenter ici quelques brèves remarques sur 446
un document épigraphique que mon cher et vieil ami Félix Dürrbach découvrit en 1885, à Délos, au cours des fouilles auxquelles M. Homolle l'avait associé, et qu'il publia, l'année suivante, dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*[2].

C'est un décret, datant du IIIe siècle, par lequel le Conseil de Thessalonique agrée la demande que vient de présenter un ambassadeur de Délos : il s'agissait d'obtenir la concession d'un emplacement où le peuple délien pût faire ériger la statue d'Admétos, fils de Bokros, l'un de ses proxènes. Les deux premières lignes de l'intitulé se lisent ainsi sur la stèle :

Σωσίπατρος ὁ ὑπε.ιστάτης καὶ οἱ Λ...σταὶ Μένανδρος, Νικόδημος, Φιλόδημος, Ἱππίας, .α.σων εἶπαν.

Voici, sur ce passage, les indications que nous devons à M. Dürrbach : « Notre texte donne les noms des magistrats

1. [*Rev. Ét. gr.* 1897, 446-455].

2. *BCH*, X (1886), 124-133, n. IV. Sur la même stèle se trouvent gravés à la file : 1° un décret du Conseil et du Peuple de Délos décernant une couronne à Admétos, fils de Bokros, Macédonien de Thessalonique, proxène des Déliens ; 2° un second décret, analogue au précédent, décidant l'érection de deux statues de bronze au même personnage, l'une à Délos, l'autre à Thessalonique ; 3° une lettre de la ville de Thessalonique au Conseil et au Peuple de Délos, immédiatement suivie du décret du Conseil (l. 55-57) qui fait l'objet de cette notice. [*IG*, XI 4, 1053 ; Durrbach, *Choix Inscr. Délos*, n. 49 III].

qui font la proposition devant le Conseil. Le premier porte le titre, inconnu jusqu'à ce jour, de ὑπε[π]ιστάτης, dont la lecture n'est pas douteuse. Les cinq autres personnages sont
447 désignés par un mot dont nous ne pouvons lire que les lettres Λ...ΣΤΑΙ : la première peut être un Λ ou un Α ; il y a une lacune de trois lettres devant le Σ. On songerait à restituer λ[ογι]σταί, mais la lettre qui a précédé le Σ paraît avoir été ronde, très vraisemblablement un Ο. Les mots qui conviendraient à une restitution sont très rares : peut-être faut-il penser à ἁ[ρμο]σταί[1] ». — Il me semble que le seul tort de M. Dürrbach est d'exprimer ici avec trop de réserve une conclusion nécessaire ; de ses observations il résulte bien clairement que la présence de ἁρμοσταί, à la ligne 1, n'est pas moins certaine que celle de ὑπεπιστάτης ; et je ne puis que louer M. Ch. Michel d'avoir récemment, dans son *Recueil d'inscriptions grecques*, n. 322, rétabli le mot en toutes lettres. Nous écrirons avec ce savant : Σωσίπατρος ὁ ὑπε[π]ιστάτης καὶ οἱ ἁ[ρμο]σταὶ Μένανδρος, Νικόδημος, Φιλόδημος, Ἱππίας, [Θ]ά[ρ]σων[2] εἶπαν.

Pourtant le texte complété de la sorte n'a pas l'approbation d'un excellent épigraphiste, M. Swoboda, qui du reste ne nous offre aucun moyen meilleur de le suppléer. Dans son ouvrage si instructif et si utile sur les « Décrets des cités grecques », il écrit ce qui suit : « Es liegt nahe an λ[ογι]σταί zu denken ; allein die Möglichkeit dieser Ergänzung wird von Dürrbach nach den auf dem Steine befindlichen Spuren geläugnet. *Seine eigene Vermuthung* ἁ[ρμο]σταί *ist noch* unglaublicher[3] ». Ainsi, la conjecture ἁρμοσταί est réputée « incroyable ». Je pense qu'il est permis d'en appeler d'un arrêt si sévère. Matériellement, je le répète, la restitution contestée ne saurait faire doute ; il ne s'agit donc plus que d'en donner la justification historique. Peut-être parviendrons-nous sans trop de peine à dissiper les préventions de M. Swoboda.

Le savant critique n'a pas dit expressément pourquoi il condamne le mot ἁρμοσταί, mais il n'est pas fort malaisé de le découvrir. — Nous n'avons nul droit de supposer que le

1. Pages 131-132.

2. Je prends la responsabilité de cette restitution ; il n'est possible d'hésiter, je crois, qu'entre [Θ]ά[ρ]σων et [Π]α[ύ]σων. [*IG* : [Π]αύσων].

3. *Griech. Volksbeschlüsse*, 122-123 ; comp. 93, 154-155.

sens de ce mot se soit sensiblement modifié depuis le temps où les harmostes de Sparte, créatures et satellites de Lysandre, s'acquirent par tout le monde grec une si fâcheuse célébrité. Après ce temps-là comme avant, et dans tous les pays, le 448
titre d'ἁρμοστής, chaque fois qu'on l'employa[1], continua presque certainement de désigner des officiers de police et d'armée, délégués par un État souverain dans les villes sujettes ou vassales, et chargés d'y maintenir, au besoin par la force, avec le concours de garnisaires qu'ils commandaient, l'autorité de cet État : tels devaient donc être les cinq harmostes en résidence à Thessalonique. Il est clair que M. Swoboda n'aperçoit aucun motif raisonnable qui puisse justifier la présence, dans cette cité, de fonctionnaires de ce caractère ; elle lui paraît tellement invraisemblable qu'il la déclare impossible ; au lieu d'une énigme, selon lui nécessairement insoluble, il aime mieux ne trouver ici qu'une illusion. — L'examen réfléchi du contexte n'a fait que le confirmer dans son parti négatif. Avant les ἁρμοσταί, la première ligne du décret mentionne, on le sait déjà, un fonctionnaire qualifié d'ὑπεπιστάτης : l'existence d'un *sous-épistate* implique nécessairement celle d'un *épistate*, supérieur en dignité. Que peut être cet épistate[2] ? M. Swoboda pense reconnaître en lui[3] le chef et le président d'un collègue de magistrats homonymes, les ἐπιστάται[4], administrateurs principaux de la cité, directeurs des travaux du Conseil et de l'Ekklésia, comparables aux « prostates », aux « proboules », aux « prytanes » qu'on trouve dans tant d'autres villes ;

1. Comp. le texte de Plutarque (*Demetr.*, 39) cité plus loin.

2. Dans son livre, M. Swoboda n'expose pas sa pensée avec autant de détail que je le fais ici ; mais cette pensée ressort assez clairement des rapprochements établis aux pp. 93 et 123. Si je l'amplifie quelque peu, j'espère bien ne pas la trahir. Dans le soin que je prends de donner à ses opinions les développements qui peuvent les rendre plus saisissables, le savant auteur ne verra qu'une marque d'estime pour son travail.

3. M. Swoboda n'a pas supposé, et il a bien fait, que l'ἐπιστάτης de Thessalonique fût le chef d'un collège de magistrats non homonymes, comme l'ἐπιστάτης τῶν πρυτανέων d'Athènes, — car en pareil cas nous devrions trouver dans le texte le nom de ces magistrats —, ou simplement le président de la βουλή, — car la chose devrait encore être explicitement indiquée.

4. On sait que cette magistrature collective se rencontre dans un assez grand nombre de villes ; voyez les exemples cités par Gilbert dans ses *Griech. Staatsalterth.*, II, 140, 181.

l'ὑπεπιστάτης serait son délégué, une sorte de vice-président
449 qui le remplacerait occasionnellement à la tête du collège. Mais dès lors, il faut l'avouer, entre les divers fonctionnaires nommés dans l'intitulé du décret, associés dans l'acte de la *rogatio*, nulle parité, nulle analogie. Que feraient ces harmostes, chefs militaires, représentants d'un pouvoir étranger, à côté de cet épistate (ou plutôt de son suppléant), magistrat de l'ordre régulier, représentant de l'autorité locale ? Le rapprochement serait inattendu et le mélange bizarre. C'est là, je pense, la seconde raison pour laquelle M. Swoboda, en dépit des données si nettes et si concluantes fournies par M. Dürrbach, jette par-dessus bord les « harmostes ».

N'allons pas si vite cependant. Pour nous en tenir à la question qui vient d'être touchée en dernier lieu, la signification qu'on prétend attribuer aux mots ἐπιστάτης, ὑπεπιστάτης, doit-elle passer pour sûrement établie ? J'en doute fort. — D'une part, si je conçois bien la présence, dans un collège d'épistates, d'un ἐπιστάτης κατ' ἐξοχήν ou προστατεύων, je ne comprends guère qu'il s'y puisse trouver un ὑπεπιστάτης. J'entends mal ce que serait ce personnage et à quoi son titre répondrait, n'ayant jamais ouï parler de « sous-prytanes » ni de « sous-proboules »[1]. Et je m'explique moins encore comment il serait possible que ce « sous-épistate » fût appelé, même en qualité de suppléant, à la présidence du collège. Je crains que M. Swoboda n'ait ici confondu, de façon singulière, la valeur des mots ὑπό et ἀντί. Le titre d'ἀντεπιστάτης, signifiant « vice-épistate », pourrait désigner le remplaçant de l'ἐπιστάτης en chef. Mais qui croira que le mot ὑπεπιστάτης ait jamais eu le même sens ? Par définition, l'ὑπεπιστάτης serait le subordonné, et de l'ἐπιστάτης κατ' ἐξοχήν et de tous les épistates, et devrait, en conséquence, ou bien rester en dehors de leur corporation, ou tout au moins n'y occuper qu'une place inférieure. Imagine-t-on un ὑποστράτηγος, un ὑπογραμματεύς, présidant un collège de stratèges, un collège de γραμματεῖς ? — D'autre part, nous ne saurions oublier que cinq inscriptions

1. Ce sont là, je crois, des qualifications dont on n'a pas d'exemple, quand les prytanes, les proboules, etc., forment un collège. Il est bien clair qu'il en va différemment quand le prytane, etc., est un fonctionnaire unique : en pareil cas, il peut avoir des subordonnés, appelés « sous-prytanes » : voy., par exemple, *IG*, XII 3, 486.

de Thessalonique[1] nous font connaître les magistrats princi- 450
paux de la cité : or ceux-ci, comme en d'autres villes de Macédoine — Lété, Deuriopos, Édessa, Philippopolis, Amphipolis, Hérakleia de Lynkestide[2] — sont toujours qualifiés de πολιτάρχαι, jamais d'ἐπιστάται. Il est vrai que ces inscriptions, plus récentes que la nôtre, appartiennent toutes à l'époque romaine, la plupart même à l'époque impériale, et que M. Swoboda, s'autorisant de cette date, émet une assertion hardie[3] : il attribue aux Romains l'abolition en bloc de toutes les magistratures urbaines qu'ils trouvèrent en vigueur chez les Macédoniens et leur remplacement uniforme par la politarchie. Mais on ne saurait le suivre jusque là, et cette opinion n'est ni démontrable ni vraisemblable. Qu'une fois maîtres de la Macédoine, soit en 168, quand ils partagèrent le pays en quatre confédérations, soit en 148, lorsqu'ils le réduisirent en province, soit dans l'une et l'autre occasion, les Romains aient fortement remanié, au mieux de leurs avantages, l'organisation politique des cités conquises, la chose paraît évidente ; mais je ne saurais croire, n'en voyant pas la raison, que, contrairement à leur pratique ordinaire, eux, si conservateurs d'apparence, si volontiers respectueux des coutumes établies, si ménagers des traditions dès que leurs intérêts n'en avaient rien à craindre, eussent pris le soin fort superflu d'imposer de nouveaux noms aux chefs des communes macédoniennes. Nous pouvons être assurés que leurs réformes négligèrent de pareils détails ; elles portèrent probablement sur les attributions et le rôle des magistrats, peut-être sur leur mode de recrutement et de nomination, non sur le titre de leur charge ; elles atteignirent le fond des choses, mais laissèrent les dehors intacts. Ainsi, tout nous invite à croire que les politarques de 451

1. Duchesne, *Arch. des Miss. scient.*, 1876, 207, n. 1 ; *Journ. hell. Stud.*, VIII, 360, n. 2 ; 361, n. 3 ; Duchesne, *ibid.*, 203 ; Heuzey, *Miss. en Macédoine*, 274, n. 112 = *Inscr. Br. Mus.*, II, n. 171. Comp. *Act. Apost.*, XVII, 5-6.

2. Lété : Dittenberger, *Sylloge*[1], n. 247 [*Sylloge*[3], 700] ; Deuriopos : Duchesne, *Arch. des Miss. scient.*, 1876, 298 ; Edessa : Duchesne, *ibid.*, 298, n. 135 ; Philippopolis : Dumont-Homolle, *Mélanges*, 335, n. 41 ; Amphipolis : Perdrizet, *BCH*, XVIII, 419, note 2 ; Hérakleia de Lynkestide : Perdrizet, *BCH*, XVIII, 420, note 6 (= XXI, 162) ; Orestide : *Arch. Zeit.*, XIII, 160.

3. Swoboda, *Griech. Volksbeschlüsse*, 154-156 ; comp. 122-123. De même, Heuzey, *Mission en Macédoine*, 315. Comp., au contraire, Duchesne, *Miss. du Mont Athos*, 15. Voyez aussi la note suivante.

Thessalonique étaient des fonctionnaires d'origine ancienne[1] ; et partant, ce serait par une singularité inexpliquée, inexplicable, que l'inscription découverte à Délos nous montrerait, seule entre toutes, des épistates au lieu de politarques à la tête du gouvernement. — On le voit donc : pour deux motifs au moins, l'interprétation que propose M. Swoboda des termes ἐπιστάτης, ὑπεπιστάτης est très sujette à caution et plus que hasardeuse. Rien ne prouve, bien loin de là, que ces person-
452 nages aient été des magistrats locaux. Les considérer comme tels c'est s'engager, semble-t-il, dans les plus graves difficultés ; et, j'ajoute, dans des difficultés inutiles. Il suffit, en

1. Dans ces derniers temps, la question de la *politarchie* et de l'origine plus ou moins ancienne de cette magistrature a été traitée avec d'intéressants développements par M. Paul Perdrizet, *BCH*, XVIII, 420-422. Comme M. Heuzey, comme M. Swoboda, M. Perdrizet incline à penser que les politarques, créés de toutes pièces, ont été imposés aux villes de Macédoine par Aemilius Paullus ; toutefois, il se garde, avec grande raison je crois, de donner cette opinion pour certaine. Il remarque justement que le texte bien connu de Tite-Live (XLV, 29, 4) : « Omnium primum liberos esse jubere Macedonas, habentes urbes easdem agrosque, utentes legibus suis, *annuos creantes magistratus* », est beaucoup moins significatif qu'il ne peut paraître au premier abord. Non seulement, en effet, l'historien « semble moins parler des choses que Paul-Émile innova que de celles dont il permit aux Macédoniens de continuer l'usage », mais il faut observer encore que, s'il s'agit ici d'innovations, elles peuvent avoir consisté uniquement à rendre annuelles et électives les magistratures déjà existantes (comp. Mommsen, *Röm. Gesch.*, I, 770 ; la phrase de Justin, XXXIII, 2 : « itaque cum in ditionem Romanorum cessisset, *magistratibus per singulas civitates constitutis*, libera facta est » ne mérite nullement de faire autorité). — Sur un point de grande importance, M. Perdrizet, de même qu'avant lui M. Heuzey, commet une erreur. « Ce qui est sûr, dit-il, c'est qu'on ne trouve pas de politarques dans la Grèce propre. Le nom ne s'est rencontré en dehors de la Macédoine qu'à Panticapée, à Philippopolis de Thrace et à Kios de Bithynie, dans des textes de l'époque impériale ». En réalité, il est fait mention de πολίαρχοι (en dialecte thessalien ττολίαρχοι) dans une inscription de Phalanna (Collitz, *Dialektinschr.*, 1330) qui peut remonter aisément au IIIe siècle [*IG*, IX 2, 1233 ; G. Kipp, *Thessalische Studien* (1910), 123-124, y considère l'institution des ττολίαρχοι comme empruntée à la Macédoine, à l'époque où les Perrhaibes dépendaient de la monarchie macédonienne] ; et le même terme se trouve employé et par Euripide (*Rhes.*, 381) et déjà par Pindare (*Nem.*, VII, 125). Nul, je pense, ne contestera que les politarques et les poliarques ne soient à très peu près une même chose. Pareillement, il me semble que la différence est mince entre les πολιτάρχαι et les πολιτοφύλακες dont Aristote (*Polit.*, VIII (V), 6, p. 205, 5) atteste l'existence à Larisa. En présence de ces exemples, il devient singulièrement hardi de déclarer avec M. Heuzey, qu'approuverait sans doute M. Swoboda, que « le nom de politarques, de formation artificielle et relativement récente, ne paraît pas remonter aux usages anciens de la Macédoine (*Mission en Macédoine*, 315) ».

effet, pour supprimer tout embarras, de s'aviser d'une autre hypothèse sans nul doute bien préférable.

Si l'épistate et le sous-épistate de Thessalonique n'étaient pas ce qu'a pensé M. Swoboda, qu'étaient-ils ? Je ne crois pas qu'il soit difficile de répondre, à la condition toutefois de ne pas omettre une remarque essentielle : c'est que, jusqu'en 168, Thessalonique, si elle était en possession de quelque autonomie, n'était pourtant pas une ville libre ; elle faisait partie du royaume de Macédoine et se trouvait soumise en conséquence au despotisme étroit de maîtres impérieux[1]. Dans un mémoire publié voilà plusieurs années[2], j'ai eu occasion de rappeler et de confirmer par des exemples nouveaux ce que tout le monde savait déjà : qu'à l'époque alexandrine le gouvernement des villes et des territoires était commis fort souvent, soit dans les monarchies, soit dans les républiques, à des officiers désignés par le titre d'ἐπιστάτης. Précisément notre décret appartient à cette période ; bien mieux, car MM. Homolle et Dürrbach ont été assez habiles pour en déterminer la date presque rigoureuse[3], nous avons la certitude qu'il se place aux alentours des années 240/230, en sorte qu'on l'a voté ou vers la fin du règne d'Antigone de Goni, ou sous celui de Démétrios II, ou pendant la régence d'Antigone Doson : or, l'histoire nous apprend[4] qu'un procédé de domination cher aux princes Antigonides était l'installation, dans chacune des villes dépendantes de leur autorité, au moins dans chacune des grandes villes, d'une garnison commandée par un gouverneur, homme de confiance du souverain. Que ces gouverneurs se soient appelés ἐπιστάται en Macédoine et dans les contrées 453
rattachées à la Macédoine, comme dans le royaume des Séleucides, comme chez les Ptolémées, comme dans l'empire rhodien, c'est ce qu'on aurait presque le droit d'admettre sans preuve directe, car jamais le raisonnement par analogie ne

1. Comp. Polyb., IV, 76, 2.

2. *BCH*, XVIII, 52-60 [ci-dessous, 409 sqq.]. Aux textes littéraires cités à la p. 56 [413] on en pourrait encore ajouter plusieurs autres : Diod., XIX, 78, 3 ; *id.*, XX, 19, 2 ; *id.*, XXXI, 19 *a*. Les ἐπιστάται, subordonnés aux stratèges, de certaines inscriptions ptolémaïques (par exemple, *CIG*, III, 1896) doivent prendre place parmi les exemples épigraphiques.

3. *BCH*, X, 129.

4. Voyez le passage classique de Polybe, II, 41, 10 ; comp. IX, 29, 5-6 ; XX, 5, 12 ; Plutarch., *Demetr.*, 39, etc.

fut plus qu'ici légitime ; mais c'est, aussi bien, ce que paraît attester un texte précis de Polybe : νικήσας Κλεομένη τὸν Σπαρτιάτην καὶ κύριος γενόμενος τῆς Λακεδαίμονος, ἐπιστάτην ἀπέλιπε τῆς πόλεως Βραχύλλην, dit l'historien en parlant d'Antigone Doson[1]. Je crois fermement que l'« épistate » de Thessalonique était de même espèce que Brachyllas. L'ὑπεπιστάτης, son subordonné, et son remplaçant éventuel, était le sous-gouverneur de la ville[2].

Pour en revenir maintenant aux ἁρμοσταί, qui ne voit que la surprise causée d'abord par leur présence n'a plus de raison d'être et que les étrangetés dont s'offusquait M. Swoboda s'évanouissent ? Il est tout naturel que l'épistate et le sous-épistate aient eu des lieutenants, officiers de second rang, qui partageaient sous eux l'autorité et les assistaient dans le commandement ; il est tout simple que notre décret cite ces lieutenants auprès de l'ὑπεπιστάτης et les fasse figurer à la suite ; il est très légitime qu'on leur ait appliqué le nom d'« harmostes », employé ici d'une manière conforme à son acception traditionnelle[3]. Peut-être ce titre était-il d'un usage ancien dans la monarchie macédonienne ; en tout cas, il n'est pas indifférent d'observer qu'en un passage de la vie de Démétrios Poliorkétès, Plutarque s'exprime ainsi : Ὁ δὲ (Δημήτριος) ταῖς πόλεσιν ἐμβαλὼν φρουρὰν..... καὶ καταλιπὼν αὐτοῖς ἐπιμελητὴν καὶ ἁρμοστὴν Ἱερώνυμον τὸν ἱστορικὸν ἔδοξεν ἠπίως κεχρῆσθαι[4]. J'ajoute que s'il n'est plus question d'épistate, de sous-épistate, ni d'harmostes dans les textes lapidaires de Thessalonique composés à l'époque romaine, la raison en devient assez

1. Polyb., XX, 5, 12.

2. [Cf. *BCH*, 1933, 26 et 27. Pour la Macédoine, cf. encore Ἀρχ. Ἐφ. 1934-35, p. 118, l. 9 : une lettre de Philippe V doit être gravée πρὸ τ[οῦ] ἐ-ιστασίου. Un parallèle à l'inscription de la Chalcidique *Sylloge*², 832 (Michel, 1386 ; Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, I, p. 42), datée ἐπὶ ἱερέως τοῦ Ἀσκληπιοῦ Ἑρμαγόρα, ἐπὶ ἐπιστάτου Αἰσχύλου, est fourni par un décret inédit de Thessalonique daté : ἱερέως τοῦ δεῖνος, ἐπιστατοῦντος τοῦ δεῖνος, ταμιῶν —.].

3. [Un diagramma de Philippe V relatif aux finances du sanctuaire de Sarapis à Thessalonique énonce, l. 21 sqq. : μηδὲ οἱ θησαυροὶ τοῦ θεοῦ ἀνοιγέσθωσαν [ἄνευ] τοῦ ἐπιστάτου καὶ τῶν δικα[στῶν] μηδὲ τὰ ἐκ τούτων χρήματα [ἀναλι]σκέσθωσαν ἀλόγως ἀλλὰ [μετὰ τ]ῆς τούτων γνώμης (Pelekidis, Ἀπὸ τὴν πολιτεία καὶ τὴν κοινωνία τῆς ἀρχαίας Θεσσαλονίκης, παραρ. τοῦ δευτέρου τόμου τῆς ἐπιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς φιλοσ. σχολῆς 1933, Thessalonique 1934, p. 6). Aussi l'éditeur de cette inscription propose-t-il, p. 17, de restituer dans le décret trouvé à Délos : οἱ δ[ικα]σταί].

4. Plut., *Demetr.*, 39.

claire : ces agents de la couronne disparurent ensemble, au lendemain de la bataille de Pydna, avec la dynastie qu'ils servaient. A l'encontre de ce qu'a pensé M. Swoboda, l'ἐπιστάτης et l'ὑπεπιστάτης auraient pu subsister même après 168, s'ils avaient été les magistrats ordinaires de Thessalonique ; ils ne le pouvaient pas, étant des fonctionnaires royaux, des 454
βασιλικοί[1], préposés par le souverain au gouvernement et à la sûreté de la place.

On ne s'étonnera pas du rôle que le sous-épistate et ses acolytes jouent dans le document retrouvé à Délos. Le décret, nous l'avons dit, a été voté par la βουλή de Thessalonique. Il est bien probable que les délégués du gouvernement central étaient de droit membres permanents de ce Conseil ; à tout le moins pouvaient-ils, quand ils le voulaient, y avoir accès, y prendre séance, y porter la parole au nom ou dans l'intérêt du prince. Si, dans la présente occasion, la motion soumise à la ratification des conseillers est due à leur initiative, c'est, je pense, qu'il s'agit de répondre à un ambassadeur, le droit de communiquer et de traiter avec l'étranger, même quand la question à régler est, comme ici, d'importance minime, rentrant par excellence dans la catégorie des droits régaliens. Ce n'est pas aux magistrats de Thessalonique, représentants du « Conseil et du Peuple », qu'il appartenait de faire accueil à la demande des Déliens : l'affaire était réservée à la compétence du gouverneur royal ou, à son défaut, du sous-gouverneur, assisté de son état-major.

Si les explications qui précèdent méritent d'être acceptées avec quelque confiance et peuvent être tenues pour plausibles, on voit que le texte épigraphique publié par M. Dürrbach acquiert un prix nouveau et prend un intérêt particulier : c'est l'un des très rares documents originaux qui nous apportent des renseignements précis sur le régime administratif établi par les Antigonides dans les villes de leur royaume. Les questions qu'il éclaire n'ont encore fait, que je sache, l'objet d'aucune étude approfondie. En s'autorisant des données qu'on y trouve, en tenant compte aussi d'autres indications et d'autres témoignages, il est permis de croire : 1° que le territoire de la Macédoine et des États vassaux était réparti en un certain nombre de régions ou de circonscriptions mili-

1. J'emprunte ce terme à Polybe, IV, 76, 2.

taires, commandées chacune par un στρατηγός[1] ; — 2° qu'au-
455 dessous des stratèges, relevant de leur autorité et soumis à leur surveillance, résidaient à poste fixe, dans chaque ville de quelque importance, les *praefecti praesidiorum* dont parle Tite-Live[2] ; — et que ceux-ci étaient, par ordre hiérarchique : l'ἐπιστάτης, l'ὑπεπιστάτης, les ἁρμοσταί, — ces derniers en nombre variable et probablement constitués en collège[3].

1. Il est parlé maintes fois de ces στρατηγοί (*praefecti* dans Tite-Live) par nos auteurs. On trouve la mention des στρατηγοί chargés successivement du gouvernement de l'Eubée dans une inscription d'Érétrie : Ἐφημ. Ἀρχ., 1887, 81, n. 2 (= 1895, 163), qui date de la période comprise entre 229 et 220.

2. Liv., XLV, 32, 3-5 : *Nomina deinde sunt recitata principum Macedonum, quos cum liberis maioribus... praecedere in Italiam placeret... Nominati sunt regis amici purpuratique, duces exercituum,* praefecti *navium aut* praesidiorum...

3. Ces pages, rédigées depuis longtemps, allaient partir pour l'imprimerie, lorsque j'ai reçu le dernier fascicule du *Bulletin de Correspondance hellénique* (XXI, janvier-avril 1897). Dans deux articles dignes d'étude, M. Perdrizet revient (p. 115-116 ; 161-163) sur la question des politarques de Macédoine et soutient, avec plus de décision qu'autrefois, l'opinion selon laquelle ils n'auraient commencé d'apparaître qu'après la défaite de Persée. J'avoue qu'il est loin de m'avoir convaincu : 1° Il n'y a pas le moindre indice que la nouvelle inscription de Thessalonique (p. 163), publiée par M. Perdrizet d'après M. Dimitsas, qui fait mention de cinq politarques, soit postérieure à la bataille de Pydna ; on la croirait plutôt antérieure ; 2° Le passage d'Aeneas le Tacticien, cité par M. Perdrizet (p. 116, note 2) — τὸν πολίταρχον, ἐὰν μὴ θέλῃ περιοδεύειν διὰ φόβον τινὰ ἢ ἀρρωστίαν, θέλῃ δὲ εἰδέναι τὸν μὴ φυλάσσοντα καθ' ἑκάστην φυλακήν, τάδε ποιεῖν χρή (p. 56, Hug) —, s'il n'atteste pas l'existence de politarques dans telle ou telle région particulière du monde grec, établit du moins de la façon la plus claire que le titre était usité, dès le IVe siècle, pour désigner le magistrat supérieur, le chef ou le commandant d'une cité ; preuve nouvelle que ce n'est pas un néologisme, ainsi qu'on l'a prétendu ; 3° Pas plus que ses prédécesseurs, M. Perdrizet (p. 115-116) n'a bien interprété les premières lignes du décret de Thessalonique qui a fait l'objet de la présente notice ; il est dès lors superflu d'observer que c'est tout à fait à tort qu'il pense tirer de l'absence des politarques dans ce décret une conclusion en faveur de sa thèse. [Publication récente de deux inscriptions hellénistiques de Thessalonique mentionnant les politarques : Pelekidis, *loc. cit.*, p. 25 (et pl. 3 et 4), n. 1 : Ἡ πόλις Διονύσωι, πολιταρχούντων Ἀριστάνδρου τοῦ Ἀριστόνου, Ἀντιμάχου τοῦ Ἀριστοξένου ; n. 2 : —ς Θεοφάντου, — ων Λυσιμάχου, [Μεννέας Μεννέου, Δημήτριος Δημητρίου, Ἰόλλας Ἰόλλου, πολιταρχήσαντες. L'éditeur ne les croit pas postérieures à la fin du IIIe siècle et conclut que les politarques ne sont pas en Macédoine une création des Romains (pp. 23-28)].

XVII

INSCRIPTION DE LA LYNKESTIDE[1]

Dans le *Bullelin de Correspondance hellénique* (XXI, p. 162), 273
M. Paul Perdrizet a reproduit, d'après la Παλιγγενεσία[2], une inscription grecque dont voici le texte[3] :

..... οι λειτουργείτωσαν · οἱ δὲ κεκτημένοι μόνον ταῖς τῆι
[πόλει(?) ἐ]πιβαλλομέναις λειτουργίαις ὑπεύθυνοι ἔστωσαν · τίνα
[δὲ δεῖ τ]ρόπον στόρνυσθαι τὰς ὁδούς, κοινῶι διατάγματι ἐδήλωσα ·
[κε]λεύω καὶ ΑΝΤΑΝΟΥC συντελεῖν ὑμεῖν εἰς τὰ ἀναλώματα,
τὸ τρίτον συνεισφέροντας · ἡ δὲ συνεισφορὰ γενέσθω ἀπὸ
τῶν ἐν Μακεδονίᾳ ὄντων ΑΝΤΑΝΩΝ. Εὐτυχεῖτε.
Πρὸ ιγ′ καλανδῶν Ἰουνίων · ἀπὸ Δυρραχίου.

Ce qu'on peut traduire ainsi : « ..... Que les propriétaires 274
« ne soient soumis qu'aux prestations qui incombent à la
« [ville ?]. Quant à la façon dont doivent être pavées les routes
« je l'ai fait connaître par mon édit général. J'ordonne que les
« *Antanoi*, eux aussi, contribuent avec vous aux dépenses jus-
« qu'à concurrence du tiers. La contribution sera levée sur
« ceux des *Antanoi* qui sont en Macédoine. Salut. — le 13e jour
« avant les kalendes de juin. A Dyrrachion ».

Le document semble dater approximativement du courant du IIe siècle de notre ère. On voit qu'il a la forme d'une lettre ou d'un rescrit. A qui était-il adressé ? C'est en Macédoine qu'on l'a découvert, dans l'antique Lynkestide, — « ἔν τινι

1. [*Rev. Ét. gr.*, 1898, 273-278 : *Epigraphica* V. Bibliographie postérieure et explication d'une nouvelle inscription mentionnant, à Stobi, les Ἀντανοί, dans *Rev. Ét. gr.*, 1934, 31-36 : ΑΝΤΑΝΟΙ].

2. N° du 11-23 mars 1894 ; [Dimitsas, Μακεδονία, n. 247].

3. Formes des lettres : ΕϹΘΩ.

ἀμπέλῳ παρὰ τὴν μακεδονικὴν Ὀκτώλοφον τῆς Λυγκηστίδος » —, dit le correspondant anonyme qui l'a communiqué à la Παλιγγενεσία. La pierre où il est gravé porte plus bas une seconde inscription, relative à un certain Paulus Caelidius Fronton, qui exerça, entre autres fonctions, celle de γυμνασιάρχης ἀποδεδει[γ]μ(έ)νος καὶ τῆς πόλεως καὶ τοῦ Λυγκηστῶν ἔθνους[1] : il paraît bien résulter de là que les destinataires de la lettre étaient les Lynkestes. Leur nation, comme le rappelle M. Perdrizet, avait pour capitale Hérakleia : c'est sans doute de cette ville qu'il s'agit dans la phrase que j'ai citée de la seconde inscription, et peut-être était-elle aussi mentionnée à la l. 3 de la première.

Quant à retrouver l'auteur de la lettre, il serait chimérique d'y prétendre[2]. M. Perdrizet n'hésite guère à voir en lui l'empereur Hadrien, qui, en 124-125, paraît avoir « suivi la *Via Egnatia* depuis la Thrace jusqu'à Dyrrachium » ; mais cette conjecture, que nul indice n'autorise, demeure parfaitement aventureuse. Je penserais beaucoup plus volontiers que notre document émane d'un proconsul de Macédoine. A la l. 3, il est fait mention d'un κοινὸν διάταγμα : on sait que le terme διάταγμα s'emploie communément pour désigner l'édit ou l'ordonnance d'un gouverneur de province ; le κοινὸν διάταγμα pourrait être l'*edictum provinciale*, applicable non seulement à la Lynkestide, mais à toute la Macédoine. Il est vrai que la résidence officielle des proconsuls était Thessalonique et non Dyrrachion ; mais l'importance de la dernière ville, transformée par Auguste en colonie romaine et destinée à devenir plus tard le chef-lieu de l'*Epirus nova*, ne cessa de croître sous l'Empire : il se peut donc que, dès le IIe siècle, les gouverneurs de Macédoine l'aient choisie, à côté de Thessalonique, comme résidence secondaire, pour y faire des séjours de longue durée. — Le peu qui subsiste de la lettre ne permet ni d'en reconstituer la teneur ni d'en démêler exactement l'objet. Du moins nous voyons qu'on y invitait les Lynkestes à veiller à l'entretien des routes qui traversaient leur territoire[3] : c'est ce qui

1. *Ibid.*, p. 162 ; [Dimitsas, *loc. cit.*, n. 248].

2. [Sur cette question, bibliographie dans *Rev. Ét. gr.*, 1934, 33, n. 1. Ajouter : H. Dessau, *Gesch. des röm. Kaiserreichs*, II, 564, note 2 (Hadrien) ; P. Collart, *BCH*, 1935, 414, n. 3 (Trajan)].

3. Parmi ces routes, la principale était, ainsi que le remarque M. Perdrizet, la *Via Egnatia*, qui passait par Hérakleia.

paraît ressortir de la seconde phrase conservée. La signification de la première reste obscure. Pour la dernière, par laquelle il est enjoint aux « Antanoi » de supporter un tiers des dépenses (de voirie ?) imposées aux Lynkestes, elle serait fort claire, si nous n'ignorions précisément ce qu'étaient ces « Antanoi ».

La question mérite qu'on y insiste et je veux ici m'essayer à la débrouiller. — « Ce mot ANTANOI, deux fois répété « (l. 4 et 6), dit M. Perdrizet, est sans doute une erreur de copie. « Je ne vois pas la correction à faire. Il s'agit probablement « d'une corporation (par exemple d'entrepreneurs de trans- « ports) qui devait avoir intérêt au bon état des grands « chemins ». — Il est certain que « Ἀνταvοι » est inintelligible et, partant, intolérable ; autant que M. Perdrizet je suis convaincu que le mot a été défiguré ; mais l'altération peut consister en une simple mutilation. Le copiste des deux inscriptions a presque toujours transcrit correctement les caractères des documents qu'il avait sous les yeux : seulement, l'exemple de la l. 6, dans le second texte[1], montre qu'il n'a pas laissé de pécher parfois par omission et qu'il lui est arrivé de sauter quelques lettres. Tel peut être encore ici le cas, et je verrais 276
volontiers dans « Ἀνταvοι » un mot incomplet et tronqué. — Il faut convenir maintenant que l'explication proposée par M. Perdrizet a bien peu de probabilité. Sans compter que ce serait merveille qu'ils se fussent appelés Ἀνταvοι, on ne s'attendait guère à trouver en cette affaire les « entrepreneurs de transports ». La tournure et le sens général de la phrase où figurent les « Antanoi » nous inclinent bien plutôt à supposer que ce nom mystérieux désigne une population partiellement établie dans les limites de la province de Macédoine, en Lynkestide ou dans le voisinage ; population sans doute d'origine étrangère, distincte des peuplades indigènes, et placée dès lors dans une situation spéciale ; assimilée pourtant, au moins en certains cas, aux Macédoniens, et traitée comme eux par l'administration romaine. Guidés par ces conjectures, j'espère que nous parviendrons sans trop de peine à corriger et à interpréter d'une façon plausible notre texte épigraphique.

Au sud-ouest de la Macédoine « montagneuse » (la *Macedonia quarta* des Romains), pays des Lynkestes, habitait, sur les frontières mal définies de l'Épire, la tribu des *Atintanes*.

1. ἀποδεδει|[γ]μνος pour ἀποδεδει[γ]μ[έ]νος.

Thucydide, Skylax, Strabon les appellent Ἀτιντᾶνες ; Stéphane de Byzance, Ἀτιντᾶνες et Ἀτιντάνιοι ; on imagine facilement pour ce nom, une troisième variante à peine différente, Ἀτιντάνοι : elle se rencontre, en effet, dans Appien et dans Tzetzès[1]. Si l'on suppose à présent, dans l'inscription, l'omission, deux fois répétée, des deux lettres TI, l'énigme qui nous arrêtait se trouvera, je pense, résolue : aux l. 4 et 6, au lieu d'Ἀντανοι, il faudra simplement écrire Α[τι]ντάνοι.

277 Il est de fait que les Atintanes paraissent répondre assez exactement aux conditions que j'énumérais plus haut. — On lit dans Stéphane de Byzance : Ἀτιντανία, μοῖρα Μακεδονίας[2]. Et déjà Tite-Live, dans le chapitre de son livre XLV où il raconte la dissolution du royaume de Persée en 168 et le partage de la Macédoine en quatre « régions », s'exprime ainsi : « Quartam regionem Eordaei et Lyncestae et Pelagones incolunt ; *iuncta his Atintania* et Tymphaeis et Elimiotis ; frigida haec omnis duraque cultu et aspera plaga est[3] » : d'où il résulte que, dès le IIe siècle avant notre ère, les Romains rattachaient le territoire des Atintanes à la Macédoine et le considéraient comme une dépendance administrative de la « région » où se trouvait la Lynkestide. On ne saurait donc s'étonner qu'il soit parlé des Atintanes dans un acte officiel relatif aux Macédoniens-Lynkestes, et que l'autorité romaine ait astreint les premiers à participer aux charges financières qui pesaient sur les seconds. — Cependant les Atintanes n'étaient pas des Macédoniens : aucun des auteurs qui ont parlé d'eux de façon explicite ne laisse là-dessus le moindre doute. Strabon[4] les

1. La plupart des textes anciens relatifs aux Atintanes sont énumérés par Oberhummer dans Pauly-Wissowa (art. Atintania) : Thucyd., II, 80, 6 ; Skyl., 26 ; (Aristot.) *Mirab. ausc.*, 34 ; Polyb., II, 5, 8 ; 11, 11 ; VII, 9, 13 ; Strab., VII, 7, 8 ; Liv., XXIX, 12, 13 ; XLV, 30, 7 ; Appian., *Illyr.*, 7 ; Herodian. Techn., I, 13, 95, 296 (Lentz) ; Steph. Byz., s. v. Ἀτιντανία ; Tzetz., *ad Lykophr.*, 1044. Ajoutez : Polyaen., IV, 11. 4 (Wölfflin). — Ἀτιντᾶνες : Thucyd., II, 80, 6 ; Skyl., 26 ; Strab., VII, 7, 8 ; Herod. Techn., I, 13 (L.) ; Steph. Byz., s. v. Ἀτιντανία ; — Ἀτιντάνιοι : Steph. Byz., *ibid.* — Ἀτιντάνοι : Appian., *Illyr.*, 7, 14, 20 (Mendelssohn) ; Tzetz., *ad Lykophr.*, 1044. — Dans les autres auteurs la forme du nominatif est incertaine.

2. Steph. Byz., s. v. Ἀτιντανία ; de même, Herodian. Techn., I, 296 (L.).

3. Liv., XLV, 30, 6-7.

4. Strab., VII, 7, 8 : Ἠπειρῶται δ' εἰσὶ καὶ Ἀμφίλοχοι καὶ οἱ ὑπερκείμενοι καὶ συνάπτοντες τοῖς Ἰλλυρικοῖς ὄρεσι, τραχεῖαν οἰκοῦντες χώραν, Μολοττοί τε καὶ..... Ἀτιντᾶνες, οἱ μὲν πλησιάζοντες τοῖς Μακεδόσι, οἱ δὲ τῷ Ἰωνίῳ κόλπῳ. — Cf. Tzezt., *ad Lykophr.*, 1044 : Ἀτιντάνοι, ἔθνος Ἠπειρωτικόν.

classe expressément parmi les populations épirotes ; Appien[1] voit en eux des Illyriens ; Tite-Live[2] semble les ranger simplement au nombre des « barbares » ; et les clauses de la paix de 205, qu'il nous a transmises[3], établissent de façon péremptoire 278
la différence de l'Atintania et de l'ancien royaume de Macédoine. Il est donc naturel que notre document désigne les Atintanes comme un peuple *sui generis*, en fasse une mention séparée et les distingue des Lynkestes. — Enfin, lors de la constitution (sous le règne de Vespasien ?) d'une province spéciale d'Épire, détachée de la Macédoine, il est bien probable qu'on fit deux parts des Atintanes : les uns continuèrent de ressortir comme devant à la province de Macédoine, les autres furent attribués à la province nouvelle. Ainsi s'explique, je crois, dans l'inscription, l'emploi de la formule οἱ ἐν Μακεδονίᾳ ὄντες Ἀ[τι]ντάνοι (l. 6), pour caractériser les premiers, appelés seuls à contribuer aux dépenses publiques des Lynkestes.

1. Appian., *Illyr.*, 7, 12 (Mendelssohn) : Ἰλλύριοι μὲν δὴ τὰς πολιορκίας λύσαντες ἀνεχώρουν, καί τινες αὐτῶν ἐς Ῥωμαίους, οἱ Ἀτιντάνοι λεγόμενοι, μετετίθεντο.

2. A la fin du passage du l. XLV (30, 6-7), cité plus haut dans le texte, on lit : *Cultorum quoque ingenia terrae similia habet; ferociores eos et accolae* barbari *faciunt, nunc bello exercentes*, etc. Il semble que le mot *barbari* se rapporte aux habitants de l'Atintania, de la Tymphaeide et de l'Elimiotide, provinces nommées dans les lignes précédentes. La chose pourtant n'est pas certaine : ce mot pourrait désigner les Illyriens, voisins de ces mêmes provinces, ainsi que de la Lynkestide, de l'Eordaea et de la Pelagonia.

3. Liv., XXIX, 12, 13 : *P. Sempronius condiciones pacis dixit... Atintania, si missis Romam legatis ab senatu impetrasset, ut Macedoniae accederet.*

XVIII

NOTE SUR DEUX DÉCRETS D'ABDÈRE[1]

Mes amis Ch. Avezou et Ch. Picard voudront bien m'autoriser à leur soumettre quelques remarques sur deux des très intéressants décrets qu'ils ont découverts à Abdère, et qu'ils viennent de publier avec tant de diligence. Il s'agit des décrets III et IV (*BCH*, XXXVII, 1913, p. 125-127), rendus, le premier en l'honneur de C. Apustius M. f., le second en l'honneur d'un autre Romain. 63

Je commence par l'examen du décret IV. Le prénom seul du personnage — *Publius* (l. 12) — est conservé ; mais je pense qu'on peut rétablir avec certitude et son gentilice et le nom de son père. Je ne doute pas, en effet, que ce Publius ne soit le fils de C. Apustius honoré par l'acte précédent. Modifiant légèrement les restitutions, d'ordinaire excellentes, de MM. Avezou et Picard, voici comment je propose de compléter le texte du document :

Νομοφυλάκων · ἐπει[δὴ Πόπλιος Ἀπούστιος Γαίου]
υἱὸς Ῥωμαῖος γενόμε[νος διάδοχος τῆς πατρι]-
κῆς ἐργασίας καὶ στοιχῶν τῆ[ι τοῦ πατρὸς ἀρετῆι καὶ δι]-
αλήψει, ἐποιήσατο τὴν ἐν[δημίαν εἰς τὴν πόλιν ἡμῶν]
εὔτακτόν τε καὶ εὐσχήμ[ονα καὶ πρέπουσαν ἀνδρὶ κα]-
λῶι καὶ ἀγαθῶι, γινόμενος [ἀεί τινος ἀγαθοῦ παραίτιος]
τῶι τε δήμωι καὶ τοῖς κατ' ἰδ[ίαν ἐντυγχάνουσι τῶν πολι]-
τῶν, ἔδωκέν τε πολλὰς [ἀποδείξεις ἐν καιροῖς ἀναγ]-
καίοις τῆς πρὸς τὸν δῆμο[ν εὐνοίας καὶ διετήρησεν]

1. [*BCH*, 38 (1914), 63-70 ; cf. *REG*, 1915, 466. Ces décrets ont été étudiés indépendamment par Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, VI (1916, 1921), 21-35 (cf. *Anz. Ak. Wien*, 1924, 156 et *Hermes*, 63 (1928), 229-231), qui a proposé les mêmes restitutions pour une série de passages].

10 ἡμᾶς ἐν εἰρήνηι κτλ. — — — — — — — — — — —
12 ἐπηνῆσθαι Πόπλιο[ν Ἀπούστιον Γαίου υἱὸν Ῥωμαῖον κτλ.]

Il est superflu de faire observer que la rédaction de ces lignes (en ne tenant compte que des parties subsistantes) est
64 tout à fait conforme à celle du décret III. Comme C. Apustius, Publius a eu l'occasion de séjourner à Abdère, et il a manifesté à la ville, dans des circonstances qu'on peut croire identiques, la même bienveillance. On notera, aux l. 9-10, les mots [διετήρησεν] ἡμᾶς ἐν εἰρήνηι[1], qui se retrouvaient certainement dans le décret III, aux l. 4-5 : [διατηρεῖ τὸν δ]ῆμον ἡμῶν ἐν εἰρήνηι. En raison de ces ressemblances, la restitution (l. 2-3) γενόμε[νος διάδοχος τῆς πατρι]κῆς ἐργασίας me paraît extrêmement probable[2]. — Le mot διαδόχος signifie sans doute *successeur*, encore qu'on puisse lui attribuer le sens de *suppléant*, *vicarius* : cf. Dittenberger, *OGI*, 86, not. 5, et Wilcken, *Hermes*, XXIII, p. 597 sqq. — Il va sans dire que ἐργασία (l. 3) doit être pris, non dans le sens de métier, mais dans celui, plus large, d'occupation lucrative ; comp. l'expression connue αἱ ἐκ τῆς θαλάττης ἐργασίαι (par exemple, Polyb. 4, 50, 3 : *e mari quaestus*, Schweigh.[3]). — Pour le supplément στοιχῶν τῆ[ι τοῦ πατρὸς κτλ.] (l. 3), cf. στοιχῶν τῆι τε ἰδίαι ἀρετῆι καὶ δόξηι καὶ τῆι διὰ προγόνων ὑπαρχούσηι αὐτῶι καλοκαγαθίαι (*Brit. Mus.* 925 *b*, l. 25-26, avec la correction de Wilhelm, *A. E. Milt. Oest.*, 1897, p. 85, n. 6) ; — καὶ αὐτὸς στοιχεῖν βουλόμενος καὶ τοῖς ἐκείνων (sc. πατρὸς καὶ προγόνων) ἴχνεσιν ἐπιβαίνειν (*Sylloge*[2], 325, l. 5 : Istropolis)[4].

Pour les l. 12-38, 41-43 du décret III, mes restitutions s'écartent en quelques points de celles que nous devons à MM. Avezou et Picard :

65 12 [- - ἔδοξεν τῆι βου]-
λῆι καὶ τῶι δήμωι · ἐπηγν[ῆσθαι μὲν Γάιον Ἀπούστιον Μάρκου [υἱ]-
ὸν Ῥωμαῖον ἐπὶ τῆι αἱρ[έσει ἣι ἔχων πρὸς τὸν δῆμον ἡ]-

1. Le supplément est dû aux premiers éditeurs. Comp., par exemple, dans l'inscription de Canope, l. 11-12 : τὴν χώραν ἐν εἰρήνηι διατετήρηκεν ; et, dans le décret de Lété pour M. Annius (*Sylloge*[2], 318), les l. 33-34.

2. [Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, 22, songe aussi à [πατρι]κῆς ἐργασίας ou à [τραπεζιτι]κῆς ἐργασίας].

3. Il est curieux de trouver dans Polybe (V, 100, 4) : ποιούμενοι τὴν ἐργασίαν ἐκ διαδοχῆς ; mais il s'agit là de soldats qui se succèdent dans le travail de la sape, au siège de Thèbes de Phthiotide.

4. [Sur στοιχεῖν, Ad. Wilhelm, *ibid.*, 23-24 ; cf. aussi *Rev. Phil.*, 1927, 107].

μῶν διατελεῖ καὶ ἐπὶ τῶ[ι πεποιῆσθαι τὴν ἐνδημίαν καλὴν]
καὶ εὐσχήμονα καὶ ἀξία[ν τοῦ τε δήμου τοῦ Ῥωμαίων καὶ τῆς ἡ]-
μετέρας πόλεως· ἐπῃ[νῆσθαι δὲ καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ Πόπλι]-
ον Ἀπουστίου Γαίου υἱὸ[ν Ῥωμαῖον ἐπὶ τῶι τηρεῖν τὴν πατρικὴν]
ἀρετήν· καλεῖσθαι δὲ [αὐτὸν καὶ εἰς προεδρίαν Διονυ]-
σίων τῶι ἀγῶνι ἀνὰ π[ᾶν ἔτος ἕως ἂν ζῆι καὶ στεφα]-
νοῦσθαι χρυσῶι στε[φάνωι, τὴν ἀναγγελίαν ποι]-
ουμένου τοῦ ἱεροκήρ[υκος τήνδε· ὁ δῆμος στεφα]-
νοῖ Γάιον Ἀπούστιον [Μάρκου υἱὸν Ῥωμαῖον χρυσῶι στεφά]-
νωι ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ [εὐνοίας τῆς εἰς ἑαυτόν· ὁμοί]-
ως δὲ καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ [Πόπλιον Ἀπούστιον Γαίου υἱὸν Ῥωμαῖ]-
ον, τὴν ἀναγγελίαν π[οιουμένου τοῦ ἱεροκήρυκος κα]-
θότι προγέγραπται· [ἀναθεῖναι δὲ καὶ εἰκόνα γραπτὴν]
ἐπίχρυρον Γαίου Ἀπο[υστίου Μάρκου υἱοῦ Ῥωμαίου ἀ]-
πὸ ἀλεξανδρείων δια[κοσίων· τὸ δὲ ψήφισμα τόδε ἀναγραψά]-
τωσαν οἱ νομοφύλακε[ς εἰς τὸ ἱερὸν τοῦ Διονύσου παρὰ τὸν ἀν-
δριάντα?]
τὸν Σωτηρίχου, χορηγή[σαντος τὸ γινόμενον ἀνάλωμα]
τοῦ ἐπὶ τῶν χρημάτων [ἐκ τοῦ περιγινομένου ἀργυ]-
[ρ]ίου ἀπὸ τῶν πεσουμένω[ν τῶι δήμωι προσόδων· τὴν δὲ εἰκόνα]
ἀναθέτωσαν ἐν Θεσσ[αλονίκῃ, ἐν ᾧι ἂν αἰτήσωνται ἐπισημοτάτωι?]
τόπωι, ἔχουσαν ἐπιγρ[αφὴν τήνδε· ὁ δῆμος ὁ Ἀ6δηριτῶν Γάιον]
Ἀπούστιον Μάρκου υἱὸν Ῥ[ωμαῖον προστάτην? γενόμενον τῆς]
ἐλευθερίας τῆι πόλει ἡμῶ[ν — — — — — — — — — — —]
θεισῶν ἡμεῖν· δεδόσθαι δ[ὲ αὐτῶι κτλ.]
[δότωσαν δὲ αὐτῶι οἱ ἐνεστῶ]-
τες νομοφύλακες ἀντίγραφ[ον τοῦδε τοῦ ψηφίσματος ἐν δι]-
πλώματι σφραγισάμενο[ι τῆι δημοσίαι τῆς πόλεως σφραγῖδι].

L. 17-18. A. et P. : [Μάρκ]|ον Ἀπούστιον Γαίου υἱό[ν], avec dérogation (signalée par les éditeurs) à la règle de la coupe syllabique[1] ; mais pourquoi le fils de C. Apustius se serait-il appelé Marcus ? Je n'en vois aucune raison. L'on remarquera qu'avec la restitution Πόπλι|ον disparaît l'infraction supposée à la coupe des mots[2]. 66

1. C'est par erreur que les éditeurs ont cru rencontrer une dérogation semblable aux l. 7-8 ; je ne sais pourquoi ils écrivent là : ἐ|ν ᾧι ; il n'y a nulle raison de douter que la l. 7 se terminât par une syllabe pleine ; quant à la l. 8, elle commençait par νωι. [Cf. plus loin, p. 283 ; de même Ad. Wilhelm, *Hermes, loc. cit.* : [ἐν παντὶ καιρῶι καὶ κινδύ]νωι].

2. [Demême Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, 22-23].

L. 18 : [ἐπὶ τῶι τηρεῖν τὴν πατρικὴν] ἀρετήν. Cf., dans le décret des Koragoi à Mantinée (Michel, 992, l. 3-4) : καὶ αὐτὰ τειρεῖν ἐξελομένα τὰν τῶν προγόνων ἀρετάν. Si les exemples font défaut pour πατρικὴ ἀρετή, l'expression προγονικὴ ἀρετή est attestée : *IG*, VII, 4148, l. 33-34 (Akraiphiai) ; Michel, 447, l. 13-14 (Knosos), etc.[1].

L. 20. A. et P. : ἀναγ[γέλλοντος τοῦ ἱεροκήρυκος] ; mais, comme l'ont noté eux-mêmes les éditeurs, cette mention, parfaitement inutile, de l'ἀναγγελία crée une pénible confusion. Le décret de Sestos pour Ménas (*OGI*, 339, l. 95 sqq.) fournit la leçon véritable : στεφανοῦσθαι δὲ αὐτὸν ... ἀνὰ πᾶν ἔτος τῆς πανηγύρεως κτλ. La pierre porte certainement ἀναπ (le π est probablement mutilé) et non ἀναγ[2]. La cérémonie du couronnement doit, en effet, se reproduire chaque année : comp. décrets I et II, l. 22, 21 : κατ' ἐνιαυτόν ; les mêmes passages de ces deux décrets rendent nécessaire, à la l. 20 de III, le rétablissement de la formule ἕως ἂν ζῆι.

L. 24-25. Il faut suppléer ὁμοίως ou ὡσαύτως ; je préfère ὁμοίως, parce que, au témoignage de Ch. Picard que j'ai consulté, il n'y a pas place pour τ au commencement de la l. 25.

L. 27-28. On peut hésiter entre εἰκόνα ἐπίχρυσον et εἰκόνα γραπτὴν ἐπίχρυσον ; sur le sens vrai des deux expressions — *clypeus rotundus inauratus, in quo picta erat imago viri* —, cf. Dittenberger, *OGI*, 571, not. 4.

L. 29-30. Nul doute sur la restitution des premiers mots de la phrase ; comp. décret I, l. 28-29 : τὸ δὲ ψήφισμα τόδε ἀναγραψάτωσαν οἱ νομοφύλακες ; décret II, l. 31. Les suppléments par moi proposés pour la l. 30 donnent à cette ligne une longueur insolite et qui semble excessive (55 lettres). Peut-être
67 la mention du hiéron de Dionysos, qui se trouve dans les décrets I (l. 29-30) et II (l. 32-33), avait-elle été omise et remplacée par l'indication topographique [παρὰ τὸν ἀνδριάντα ?] τὸν Σωτηρίχου[3]. Le supplément [παρὰ τὸν ἀνδριάντα] peut lui-même faire l'objet d'un doute, mais je n'ai pas réussi à en imaginer un plus convenable ; l'usage de cette locution est du moins attesté par des exemples nombreux et certains :

1. [Pour πατρικὴ εὔνοια, cf. *Sylloge*[3], 537, 55 ; πατρικὴν παρειληφὼς φιλίαν, *BCH*, 1930, 269, 2].

2. [De même Ad. Wilhelm, *ibid.*, 26].

3. On trouvera, dans l'excellent mémoire de Ad. Wilhelm, *Zwei griech. Inschriften* (*Festschr. für O. Benndorf*, p. 247), plusieurs exemples d'indications topographiques de même sorte.

I. v. Pergamon, II, 256, l. 8 ; *OGI*, 248, l. 53 (Athènes) ; 215, l. 16-17 (Priène), etc.

L. 31. Pour la phrase χορηγήσ[αντος κτλ.], comp. *I. v. Magnesia*, 100, l. 72 sqq. (avec la correction de Wilhelm, *Beiträge*, p. 282, n. 2) : χορηγησάντων τὸ γινόμενον δαπάνημα χάριν τῆς ἀναγραφῆς τῶν οἰκονόμων ἐκ τῶν πρώτων ἱερῶν προσόδων τῶν ἐν τῶι ἐνεστῶτι ἔτει[1].

A la l. 34 j'ai admis la restitution ἐν Θεσσ[αλονίκηι], sans me laisser émouvoir par les scrupules qui l'avaient fait rejeter aux premiers éditeurs[2]. Il n'est pas dit, sans doute, mais il est très vraisemblable que C. Apustius résidait à Thessalonique, ville qui devint, après 148, la capitale de la province de Macédoine. Naturellement, les Abdéritains durent solliciter des Thessaloniciens la concession de l'emplacement où serait érigée l'εἰκὼν ἐπίχρυσος ; mais il est fait une suffisante allusion à cette démarche nécessaire dans la phrase [ἐν ὧι ἂν αἰτήσωνται — —] τόπωι, que j'ai empruntée au traité entre Sardes et Éphèse (*OGI*, 438, l. 88-89)[3]. Si, comme je le pense, 68
cette restitution est acceptable[4], on n'a point procédé, à Abdère, à l'élection d'ambassadeurs chargés de se rendre à Thessalonique ; les nomophylaques abdéritains se sont bornés à adresser par écrit leur requête au gouvernement de la cité amie.

Je ne me hasarde pas à proposer de suppléments pour les parties perdues des l. 36 et 37 ; rien ne nous guide ici dans le choix d'une restitution, et le champ ouvert à la conjecture est vraiment trop large[5]. Cette lacune de l'inscription est particulièrement regrettable ; peut-être, en ce passage, nous renseignait-on avec quelque précision sur les services rendus par C. Apustius à la ville d'Abdère.

1. [Restitutions différentes de Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, 27-33].

2. [De même Ad. Wilhelm, *ibid.*, 29-31].

3. Le texte est le suivant : ἀναγράψαι δὲ καὶ εἰς στήλας λιθίνας τήνδε τὴν συνθήκην καὶ στῆσαι — — ἐν δὲ Περγάμωι ὧν ἂν αἰτήσωνται κατὰ κοινὸν αἱ πόλεις ἐπισημ[ό]τατον τόπον — ; j'ai admis l'attraction ἐν ὧι ἂν αἰτήσωνται — — τόπωι, qui ne soulève aucune difficulté.

4. Le mot ἐπισημοτάτωι (ou ἐπιφανεστάτωι) allonge sensiblement la l. 34 ; mais ce mot, qui n'a rien d'indispensable, peut être supprimé.

5. J'ai songé à écrire : [προστάτην ? γενόμενον τῆς] ἐλευθερίας τῆι πόλει ἡμῶ[ν διὰ τῶν εὐεργεσιῶν τῶν κατατε]θεισῶν ἡμεῖν. Cf. *OGI*, 227, l. 2-3 (lettre de Séleukos III aux Milésiens) : πολλὰς καὶ μεγάλας εὐεργεσίας κατατεθειμένων εἰς τὴν ὑμετέραν πόλιν — ; 248, l. 11-12 (Athènes). [Cf. Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, 34].

Les l. 41-43 n'appellent aucune remarque ; la restitution [οἱ ἐνεστῶ]τες νομοφύλακες (l. 41-42) est justifiée, comme on sait, par des textes nombreux.

Reste une question, la plus intéressante : qu'était C. Apustius ? à quelle occasion entra-t-il en relations avec les Abdéritains ? J'espérais que les premières lignes du décret (l. 1-11) nous apporteraient là-dessus un peu de lumière ; mais j'ai été déçu dans cet espoir. Elles ne contenaient guère, autant que je puis voir, que des compliments d'un tour assez vague et banal. La restitution de ces lignes est malaisée ; c'est seulement à titre d'essai que je risque celle que voici[1] :

Νομοφυλάκ[ων] · ἐπε[ιδὴ Γάιος Ἀπούστιος Μάρκου υἱὸς Ῥω]-
μαῖος τὴν πλείστην π[ρόνοιαν ποιεῖται ἀξίως τῆς αὐτοῦ ἀρε]-
τῆς τε καὶ διαλήψεως [τοῦ μὴ ἐνίστασθαι τῶι τῆς πόλεως συμ]-
φέροντι, ὑπάρχων δὲ κα[ὶ ἀνὴρ καλὸς καὶ ἀγαθὸς διατηρεῖ τὸν]
69 5 [δ]ῆμον ἡμῶν ἐν εἰρήνη[ι καὶ ἐν παντὶ καιρῶι εὔχρηστον ἑαυ]-
τὸν παρέχεται, εὐε[ργετῶν καὶ κοινῆι τὴν πόλιν καὶ κατ' ἰδίαν]
τοὺς ἐντυγχάνο[ντας τῶν πολιτῶν, δι' οὗ τρόπου ἐν τῶι νῦν χρό]-
νωι συντηρεῖται ἡμῶ[ν ἡ ἐλευθερία · παρά τε τὴν ἄλλην ἀπόδει]-
ξιν τῆς πρὸς τὸν δῆ[μον ἡμῶν εὐνοίας πεποίηται τὴν ἐνδη]-
10 μίαν, πολλάκις ἐνδη[μήσας εἰς τὴν πόλιν ἡμῶν, εὔτακ]-
[τ]ον καὶ σώφρονα ·

L. 3-4. Le supplément est autorisé par le décret d'Athènes en l'honneur de Strombichos (*IG*, II², 666, l. 12-13) : οἰόμενος δεῖν μὴ ἐνίσ[τ]ασθαι τῶι τῆς πόλεως συμφέροντι.

L. 4-5. La restitution [διατηρεῖ τὸν δ]ῆμον ἡμῶν ἐν εἰρήνηι semble, comme je l'ai indiqué déjà, nécessitée par les l. 9-10 du décret IV.

L. 7 : δι' οὗ τρόπου, restitution douteuse. La locution est usuelle chez Polybe[2] dans le sens de « par quoi, *qua ratione* » ; je note, dans deux inscriptions macédoniennes, les locutions analogues διὰ τοῦ τοιούτου τρόπου (*IG*, IX 2, 517, l. 33 : 1re lettre de Philippe V aux Lariséens), ἐκ τοῦ τοιούτου τρόπου (*Sylloge*², 318, l. 31 : Lété).

L. 8. J'ai rétabli les mots ἡ ἐλευθερία en raison de la présence

1. [Cf. celles de Wilhelm, *Neue Beiträge*, 22 et 25 et *Hermes*, 230].
2. Krebs, *Die Präpos. bei Polybios*, p. 68.

des mêmes mots dans la dédicace de la statue érigée à C. Apustius (l. 36-37) ; autrement, la restitution συντηρεῖται ἡμῶ[ν ἡ πόλις] serait fort admissible ; cf. le décret de Ténos pour L. Aufidius Bassus (*IG*, XII 5, 860, l. 42-44) : χάριν τοῦ κατὰ τὸ δυνατὸν — — τὴν νῆσον καὶ πάντας ἡμᾶς ἐν αὐτῇ συντηρηθῆναι. Si le supplément [ἐν τῶι νῦν χρό]νωι peut-être accepté, il est fait là une allusion discrète aux atteintes portées aux libertés de la ville par d'autres Romains, d'humeur moins accommodante que C. Apustius[1].

Pour démêler ce que pouvait être ce personnage, dont le mérite essentiel semble avoir consisté à ne pas molester les Abdéritains, à ne pas les troubler dans leur tranquillité, et à se comporter honnêtement lorsqu'il séjournait parmi eux, il 70
en faut revenir, en fin de compte, à la l. 3 du décret IV. Le mot ἐργασία montre assez qu'il ne gérait pas de fonctions publiques. C'était un ἐργαζόμενος[2], c'est-à-dire probablement un *negotiator*. Il faudrait voir en lui un émule des Cloatii et de L. Aufidius Bassus, *argentarii* magnanimes, dont les habitants de Gytheion et de Ténos, dans des décrets bien connus, ont loué les procédés généreux. Le difficile est de comprendre le rapport établi entre le maintien des libertés d'Abdère (si, à la l. 8, la restitution du mot ἐλευθερία est légitime) et les bontés de C. Apustius ; et je dois convenir que la phrase διατηρεῖ τὸν δῆμον ἡμῶν ἐν εἰρήνηι, se rapportant à un *negotiator* romain, ne laisse pas non plus d'être un peu singulière[3]. La rédaction du décret est si vague qu'elle ne permet pas de saisir les faits dans leur réalité.

Je ne doute guère que le document[4], plus récent que ne

1. L. 9-10. — Pour la formule ποιεῖσθαι τὴν ἐνδημίαν (ἐπιδημίαν, παρεπιδημίαν) εὔτακτον καὶ σώφρονα, voir Wilhelm, *Beiträge*, p. 147, n° 132, l. 20 sqq. (Hypata) et les exemples cités à la p. 149.

2. Je signale la présence du mot ἐργασία (- - - τόποις ἐπ' αἰτίαι τῆς ἐργασίας - - -) dans le décret de Priène (*I. v. Priene*, 111, l. 5) où il est longuement parlé des abus des *publicains* romains ; mais le passage est si mutilé qu'il est devenu inintelligible. D'ailleurs, Abdère, comme l'ont noté MM. Avezou et Picard, étant une *civitas libera*, devait être à l'abri des exactions des fermiers de l'impôt.

3. [Même difficulté signalée par Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, 22. La restitution proposée en dernier lieu par ce savant, *Hermes*, 230, pourrait donner une explication : ὑπάρχων δὲ κα[ὶ φίλος τῶν ἡγουμένων (?) διατηρεῖ τὸν δ]ῆμον ἡμῶν ἐν εἰρήνηι].

4. Je ferai observer, en terminant, que le décret I (p. 123) présente certainement, à son début, une lacune de plus d'une ligne. Il faut écrire, à la l. 2,

l'ont cru les éditeurs, date du temps où la Macédoine, à laquelle ressortissait le littoral thrace, avait été convertie en province[1].

σπεύδων ἀεί τινος ἀγ[αθοῦ παραίτιος γίνεσθαι] ; le participe σπεύδων se rapporte à un verbe qui n'existe plus. Cela suppose la perte d'une phrase entière avant la ligne qui est numérotée 2, mais qui, le marbre étant complet, ne devait être que la 3e ou la 4e de l'inscription.

1. [De même, Ad. Wilhelm, *Jahreshefte*, 17 (1914), 105-106 estime que les documents sont plus récents que n'ont cru les éditeurs et incline à placer le décret pour C. Apustius après le départ des troupes de Mithridate (86-85)].

XIX

DÉCRET DE DIONYSOPOLIS[1]

Le précieux décret de la ville thrace de Dionysopolis 252
(Baltschik) en l'honneur d'Akornion[2] — décret où sont mentionnés le roi de Dacie Byrebista, C. Antonius (Hybrista), proconsul de Macédoine en 62-60, et Cn. Pompée, salué du titre d'*imperator* après les combats de Dyrrhachion — renferme un passage (l. 25-26) qui n'a été jusqu'ici ni bien compris ni bien restitué. L'excellente revision qu'Ern. Kalinka[3] a faite du document depuis les publications de Latyschew et de Dittenberger permettait cependant de le tirer au clair.

Dittenberger a rétabli comme il suit les l. 22-29 du décret[4] :

22 [νεωστ]ί τε τοῦ βασιλέως Βυρεβίστα πρώτου καὶ [με]-
[γίστου γεγ]ονότος τῶν ἐπὶ Θράκης βασιλέων καὶ πᾶσ[αν]
[τήν τε πέρα]ν τοῦ ποταμοῦ καὶ τὴν ἐπὶ τάδε κατεισχη-
25 [κότος παραγε]νόμενος καὶ πρὸς τοῦτον ἐν τῇ πρώτῃ καὶ μ[ε]- 253
[γίστῃ βασιλ(ε)]ίᾳ τὰ βέλτιστα κατεργάζεται τῇ πατρίδι λέ-
[γων ἀεὶ καὶ] συνβουλεύων τὰ κράτιστα καὶ τὴν εὔνοιαν τοῦ [βα]-
[σιλέω]ς πρὸς τὴν τ[ῆ]ς πόλεως σωτη[ρί]αν προσπαραμ[υ]-
29 [θού]μενος κτλ.

On voit assez que les l. 25-26 n'offrent point de sens satisfaisant. Dittenberger interprète βασιλεία par *terra regis impe-*

1. [*Rev. Ét. Anc.* 1917, 252-254, *Textes gréco-romains*, IX].

2. Dittenberger, *Sylloge*[2], 342. Les éditeurs des *Inscr. gr. ad res Roman. pertinentes* (I, 662) se sont bornés, avec leur abnégation accoutumée, à reproduire le texte de Dittenberger.

3. Ernst Kalinka, *Ant. Denkmäler in Bulgarien* (1906), n. 95, p. 86-94 (fac-similé).

4. [Même texte pour ce passage dans *Sylloge*[3], 762].

rio subiecta, et renvoie au passage suivant du décret de Chersonésos en l'honneur de Diophantos (l. 12-13) : καὶ Σαύμακον — λαβὼν ὑποχείριον εἰς τὰν βασιλείαν ἐξαπέστειλε[1]. Dans ce dernier texte, il est bien vrai que le mot βασιλεία désigne l'« empire » de Mithradates ; mais comment lui donner la même acception dans le décret pour Akornion ? Comment ce citoyen de Dionysopolis serait-il allé trouver Byrebista dans sa πρώτη καὶ μεγίστη βασιλεία ? A tout le moins faudrait-il que βασιλεία eût le sens de « province », ce qui n'est pas possible. Il est donc sûr que ce mot n'a rien à faire ici.

Les restitutions proposées par Latyschew[2] n'étaient pas plus heureuses. Il écrivait : [παραγε]νόμενος καὶ πρὸς τοῦτον ἐν τῇ πρώτῃ καὶ μ[ετ'| ἄλλων καὶ ἰδ]ίᾳ κτλ. ; et encore : ἐν τῇ πρώτῃ καὶ μ[ε|γίστῃ πόλει.....λ]ίᾳ. Le second supplément est tout à fait fantaisiste ; le premier, comme le remarquait Dittenberger[3], a le défaut d'être inintelligible.

Au surplus, ce qui condamne toutes ces tentatives, c'est qu'il n'a point été tenu compte des *spatii rationes* par les premiers éditeurs. Au témoignage de Kalinka et comme le montre le fac-similé qu'il a publié, il n'y a place ni pour [βασι-λ(ε)]ία au début de la l. 26, ni pour [παραγε]νόμενος au début de la l. 25. On doit lire [γε]νόμενος au lieu de [παραγε]νόμενος, et substituer à βασιλεία ou βασιλία un mot plus court se terminant en δια.

Partant de ces observations, Kalinka propose[4] : γε]νόμενος καὶ πρὸς τοῦτον ἐν τῇ πρώτῃ καὶ με|[γίστῃ ἰ]δίᾳ κτλ[4]. Le mal-
254 heur est que ἐν τῇ πρώτῃ καὶ μεγίστῃ ἰδίᾳ n'a pas de sens. Pour arranger les choses, le même savant imagine qu'après μεγίστῃ le mot τάξει est sous-entendu[5]. Mais c'est ce qu'on n'admettra guère ; et le fâcheux ἰδίᾳ reste toujours sans explication.

Il suffira, pour sortir d'embarras, d'une correction légère, du changement de Δ en Λ, et de l'addition d'une lettre. On écrira : [γε]νόμενος καὶ πρὸς τοῦτον ἐν τῇ πρώτῃ καὶ με[γίστῃ φι]λίᾳ

1. *Sylloge*², 326 avec la note 27. La traduction de βασιλεία par « résidence royale », qu'avaient proposée Egger et P. Foucart, est inadmissible, comme l'a justement observé Dittenberger.

2. *Journ. du Minist. de l'Instr. publique*, 1896 (en russe).

3. *Sylloge*², 342, note 11.

4. *Ant. Denkm. in Bulgarien*, p. 89 ; cf. 93.

5. *Ibid.*, p. 93 : « γενόμενος καὶ πρὸς τοῦτον ἐν τῇ πρώτῃ καὶ μεγίστῃ (τάξει) vgl. τὴν πρώτην, ἀπὸ πρώτης, κατὰ πρώτας ». Je ne comprends pas le sens de ce rapprochement.

κτλ[1]. Akornion obtint du roi Byrebista le titre aulique[2] de πρῶτος καὶ μέγιστος φίλος[3]. Dittenberger, avec son ordinaire sagacité, avait entrevu la vérité lorsqu'il faisait cette remarque : « πρώτη καὶ μεγίστη hic sollemnis quidam titulus honorarius esse videtur » ; et, de son côté, Kalinka avait bien démêlé le sens général de la phrase quand il suppléait mentalement τάξει. La particule καὶ avant πρὸς τοῦτον, indique, comme l'a vu Dittenberger[4], qu'Akornion avait été en faveur auprès du prédécesseur de Byrebista : c'est ce que rappelaient les l. 5-9 du décret, où les mots τὸν πατέρα désignent vraisemblablement le père du roi régnant. Mais ces lignes sont trop mutilées pour qu'il y ait intérêt à en essayer la restitution[5].

1. [Même restitution et même justification proposées indépendamment par Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge* VI, 36-39].

2. [Cf. *BCH*, 1933, 35].

3. La dignité de πρῶτος φίλος se rencontre, comme on sait, chez les Antigonides, les Lagides, les Séleucides, les rois du Pont et les Arsakides. Voir l'index des *OGI*, au mot φίλος [*BCH*, 1933, 31-35]. (Pour les Séleucides, cf. Liv. (P.) 33, 41, 8 : *insignium regis amicorum* ; I Makk. 10, 65 ; 11, 27 [*BCH*, 1933, 35 ; E. Bikerman, *Institutions des Séleucides*, 40 sqq.]). Noter le titre de πρῶτος καὶ προτιμώμενος φίλος dans la monarchie cappadocienne de Tarkondimotos (*OGI*, 754) ; cf. Ad. Wilhelm, *Beiträge zur griech. Inschriftenkunde*, 309, p. 120. — D'autre part, la πρώτη καὶ μεγίστη φιλία, dont est honoré Akornion, remet en mémoire cette phrase du décret voté par les auxiliaires crétois de Ptolémée Philométor en l'honneur d'Aglaos de Kos (*Arch. f. Papyrusf.* VI, p. 9, l. 3-5) : τῆς μεγίστης τιμῆς καὶ προαγωγῆς ἠξιώμενος παρὰ βασιλ[εῖ] Πτολεμαίωι.

4. *Ibid.*, note 10.

5. Celle de Dittenberger, très plausible en soi, est en grande partie contredite par les lectures nouvelles de Kalinka. — A la l. 15 de l'inscription, je note qu'il faut sans doute remplacer ἐπικληθείς par παρακληθείς.

XX

UN DÉCRET DU KOINON DES VILLES DE TROADE[1]

L'inscription reproduite et commentée dans ce mémoire a été découverte, en septembre 1891, par mon cher collègue et ami Ph. Legrand, à *Dermendjik*, sur la côte de Mysie, tout près de l'emplacement de l'ancienne *Parion*. M. Legrand l'a publiée brièvement dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, XVII (1893) p. 550, n° 48, avec quelques restitutions qui, pour la plupart, me semblent excellentes et doivent être maintenues. Bien que ce document soit fort mutilé, j'ai pensé qu'il y avait lieu de le soumettre à une nouvelle étude. Si l'interprétation que j'en propose est exacte, il vient enrichir une série épigraphique très digne d'intérêt et jusqu'ici trop peu nombreuse. 359

Voici d'abord la copie que M. Legrand a faite d'après le marbre[2] :

ΤΩΝΣΥΝΕΔΡ
ΙΑΙΩ ΓΑΝΗΓΥ

ΟΝΣΥΝΕΔΡΟΝΕΓ
ΙΟΥΤΟΥΙΩΓΥΡΟΥ
ΕΙΣΥΓΟΤΟΥΔΗΜΟ
ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΣΕΙΣΤΑ
ΚΑΙΑΕΓΙΑΓΩΝΟΘΕΤΩ
ΟΔΩΡΟΝΛΥΚΟΦΡΟ
ΚΑΙΔΙΚΑΙΩΣΗΓΟΡ

1. [*Rev. Ét. gr.*, 1896, 359-370].

2. M. Legrand m'a permis d'examiner la transcription originale qu'il a consignée dans son carnet de voyage. Je le remercie vivement de son amicale obligeance.

360 ΝΑΡΧΟΝΤΩΝΤΗ
ΑΣΚΕΥΗΣΕΦΡΟΝΤΙΣ
ΤΑΤΑΩΝΩΝΤΑΙΟΙΕΝ
ΓΕΡΙΤΩΝΑΛΛΩΝΩΝΙΩ
ΜΕΛΕΙΑΝΕΓΟΙΗΣΑΤ
ΡΟΝΤΟΝΘΕΡΑΓΕΥΣΟΝΤ
ΝΟΥΝΤΑΣΕΝΤΗΓΑΝ
ΟΡΙΚΟΝΕΣΤΙΝΤΟΥ
ΘΑΙΤΩΝΚΑΛΩΝΚΑΙΑ
ΕΔΟΧΘΑΙΤΟΙΣΣΥΝΕΔΡΟΙ
ΔΗΜΟΝΤΟΝΓΑΡΙΑΝΩ
ΡΑ ΑΣΘΑΕ

Voici maintenant le texte, tel qu'il me paraît devoir être amendé et complété[1] :

[Ἔδοξε τῇι ἐκκλησίαι] τῶν συνέδρ-
[ων ἐν τῇι τῶν Παναθην]αίω[ν] πανηγύ-
[ρει] ·
[ἀγαθῆι τύχηι, γνώμη τῶ]ν συνέδρ[ω]ν · ἐπ-
[ειδὴ— — —]ζου τοῦ Ζωπύρου
[Παριανός, κατασταθ]εὶς ὑπὸ τοῦ δήμο-
[υ τοῦ Παριανῶν] ἀγορανόμος εἰς τὰ
[νέα Παναθήν]αια ἐπὶ ἀγωνοθετῶ-
[ν τοῦ δεῖνος], — οδώρο(υ), Λυκόφρο-
[νος, φιλοτίμως] καὶ δικαίως ἡγορ-
[ανόμησε μετὰ τῶν συ]ναρχόντων, τῆ-
[ς τε τῶν σίτων παρ]ασκευῆς ἐφρόντισ-
[εν ὅπως ὡς εὐτελέσ]τατα ὠνῶνται οἱ ἐν-
[δημοῦντες καὶ] περὶ τῶν ἄλλων ὠνίω-
[ν τὴν πᾶσαν ἐπι]μέλειαν ἐποιήσατ[ο],
[καὶ παρέσχεν ἰατ]ρὸν τὸν θεραπεύσοντ-
[α τοὺς ἀσθε]νοῦντας ἐν τῆ[ι] παν[ηγύ]-
[ρει · ἐπεὶ οὖν κα]θ(ῆ)κόν ἐστιν τὸ ψ[ηφίσ]-
[μασι μνημονεύεσ ?]θαι τῶν καλῶν καὶ ἀ-
[γαθῶν ἀνδρῶν, δ]εδόχθαι τοῖς συνέδροι-
[ς, ἐπαινέσαι μὲν τὸν] δῆμον τὸν Παριανῶ-
[ν — — — — — — — — —]

1. [Reproduit dans *Sylloge*[2], 503 et *Sylloge*[3], 596, avec, pour tout l'essentiel, les mêmes restitutions. Ad. Wilhelm était arrivé de son côté aux mêmes résultats ; cf. *Arch. epigr. Mitt. Oesterr.* 1897, 70].

Les observations qu'on trouvera ci-après ont pour objet de 361
déterminer la nature et l'origine du document, et de justifier en même temps les plus importantes de mes restitutions. Je prie le lecteur qui désirera suivre mon argumentation de faire, pour l'instant, abstraction de tous les suppléments et de se reporter uniquement à la copie donnée par M. Legrand.

Comme on le reconnaît à première vue, notre inscription est un décret honorifique. Ce décret a pour objet de louer et de récompenser : 1° un personnage devenu aujourd'hui anonyme,.... fils de . . . . . zos, fils de Zopyros (l. 5), qui avait été désigné pour remplir les fonctions d'agoranome (l. 6 et suiv.) et qui les avait exercées dans des circonstances qu'on déterminera plus loin ; 2° le peuple de Parion : [τὸν] δῆμον τὸν Παριανῶ[ν] (l. 21-22). La conséquence immédiate à tirer de là, c'est que le décret, bien que gravé et conservé à Parion, ne provient pas de cette ville ; sans aucun doute, il est d'origine étrangère.

Ce point acquis, nous constatons que le décret a été voté par une assemblée dont les membres portaient le titre de σύνεδροι. A la l. 20, on trouve la formule : [δ]εδόχθαι τοῖς συνέδροι[ς] ; de plus, les « synèdres » sont encore nommés, aux l. 1 et 2, en tête de l'inscription : — τῶν συνέδρ|[ων] ; enfin, ils reparaissent à la l. 4, où, très certainement il faut corriger — ON ΣΥΝΕΔΡΟΝ en -[τῶ]ν συνέδρ[ω]ν.

Ici se présente une difficulté. Ces termes de la langue politique, σύνεδρος, συνέδριον prêtent à l'équivoque et peuvent être entendus de deux façons fort différentes. Dans quelques cités de la Grèce, on le sait, σύνεδρος est exactement synonyme de βουλευτής, et le συνέδριον n'est autre chose que la βουλή, c'est-à-dire le Conseil ou le Sénat de la cité : tel est le cas notamment, au moins à une certaine époque, chez les Phocidiens et les Béotiens[1]. D'autre part, dans un grand nombre de confédérations helléniques, on appelle σύνεδροι les députés, élus 362
par les villes ou les peuples associés, qui forment ensemble le

1. Pour la Phocide, voir, entre autres, les inscriptions découvertes à Élatée par M. Paris : *Élatée*, 213, n° 12 ; 215, n° 16 ; 217, n° 17 ; 224, n^{os} 31-35, etc. — On trouvera dans les actes des villes béotiennes un grand nombre d'exemples similaires. La substitution du terme συνέδριον au terme βουλή paraît s'être effectuée assez tard dans la Grèce centrale ; je ne la crois pas antérieure aux dernières années du III^{e} siècle. Les causes de ce changement de dénomination demeurent encore inconnues. [Cf. ci-dessus, p. 66 et 126].

Conseil supérieur de gouvernement placé à la tête de toute la Confédération : sans remonter jusqu'à la seconde Ligue Maritime Attique, le Κοινόν des Nésiotes[1], celui des Magnètes[2], celui des Treize-Villes d'Ionie[3], la Ligue Aitolienne nous offrent des exemples bien connus de συνέδρια fédéraux de cette sorte. Entre ces deux acceptions, il est clair que nous devons faire un choix : selon que nous adopterons l'une ou l'autre, la portée et la signification de notre décret se trouveront gravement modifiées. L'examen attentif du texte m'a persuadé que c'est à la seconde que nous devons accorder la préférence.

Essayons de le démontrer. Voici d'abord une remarque, dont il faut tenir grand compte : nulle part, dans l'inscription, on n'a joint la formule καὶ ὁ δῆμος, marquant l'intervention d'une assemblée populaire, aux mots οἱ σύνεδροι. Reportons-nous, en effet, aux trois passages, déjà cités, où sont mentionnés les synèdres. — A la l. 4, on voit que la conjonction ἐπ[ειδή], qui annonce toute la série des considérants, fait immédiatement suite à συνέδρ[ω]ν. — La l. 21 est brisée à son extrémité gauche ; mais la cassure n'a qu'une faible étendue, et nous pouvons être assurés que les mots καὶ τῷ δήμῳ n'avaient pas trouvé place sur le morceau de marbre que nous avons perdu : en effet, au début de la ligne, il avait fallu nécessairement graver, outre le σ terminal de συνέδροι[ς] et l'article τόν précédant δῆμον τὸν Παριανῶ[ν], un verbe à l'infinitif, très probablement le verbe ἐπαινέσαι, qui régissait τὸν δῆμον ; or, si nous restituons ἐπαινέσαι, nous obtenons un total de treize lettres, et ce nombre est plus que suffisant pour remplir la lacune. — Reste la l. 2. Le mot πανήγυ|[ρις], qui la termine à droite, permet d'en fixer le sens et d'en retrouver le contenu.
363 Manifestement, il était fait mention, dans cette ligne, d'une fête pendant laquelle les synèdres avaient tenu séance et voté des résolutions, au nombre desquelles se place notre décret. Du nom de la fête, écrit au génitif pluriel, il subsiste les trois lettres ΑΙΩ : nous devons donc restituer : — τῶν συνέδρ|[ων ἐν τῇι τῶν —]αίω[ν] πανηγύ|[ρει], et nous constatons que l'espace fait encore défaut pour le supplément καὶ τοῦ δήμου, qu'on serait

1. *CIG*, 2334 ; *BCH*, IV, 320 et suiv. (Homolle) ; VII, 7 (Hauvette) ; *Rev. Phil.*, XX, 103 et suiv. (Delamarre).

2. *BCH*, XIII, 272, 277 (Fougères) ; [cf. plus haut, p. 247, n. 1].

3. *BCH*, IX, 388 (Foucart). Il est remarquable que, dans un autre document de la même confédération (Dittenberger, *Sylloge*[1], 137), on lit βουλευταί au lieu de σύνεδροι.

d'abord tenté d'insérer dans le texte après τῶν συνέδρων. — Il suit de là que si l'on veut voir dans les synèdres dont parle l'inscription les membres de la βουλή d'une cité, force est d'admettre que cette βουλή avait décerné de sa propre initiative, seule et sans la participation du peuple, des honneurs à un État étranger : un pareil fait serait extraordinaire, inexplicable, tout à fait contraire aux habitudes des Grecs et, à ma connaissance, sans exemple. J'ajoute que, dans la même hypothèse, nous relevons sur notre marbre une seconde omission, qui n'est pas moins étrange ni choquante que celle des mots καὶ ὁ δῆμος : c'est, à savoir, celle du nom même de la cité à laquelle appartiendraient les synèdres. Puisqu'on n'avait pas gravé ce nom isolément et en vedette au sommet de la stèle[1], ainsi qu'il arrive fréquemment, il va de soi qu'il aurait dû figurer à tout le moins dans le préambule du décret, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'à la l. 2, un ethnique au pluriel aurait dû accompagner les mots τῶν συνέδρ[ων]. Or nous venons de voir qu'il n'en était rien : très certainement, et nous avons donné les raisons matérielles qui l'établissent, ni à cette ligne, ni dans les deux autres passages où elle se rencontre, la mention des synèdres n'a jamais été suivie d'aucun déterminatif.

Si je ne me trompe, les deux observations négatives qui précèdent nous interdisent absolument de considérer le συνέδριον, auteur du décret, comme une βουλή du type ordinaire. Mais, par contre, il est bon de noter : 1° que l'épigraphie nous fait connaître un assez grand nombre de décisions rendues par des conseils ou συνέδρια fédéraux, sans collaboration d'une assemblée populaire[2], en sorte que l'absence de toute mention du δῆμος ne serait pas une anomalie dans un document de 364
cette espèce ; 2° que l'omission de l'ethnique à la suite des mots τῶν συνέδρ[ων], au début du décret, inconcevable à coup sûr si celui-ci émanait du Conseil d'une ville étrangère, n'a rien que d'explicable s'il a été voté par les synèdres d'une confédération dont faisait partie la cité de Parion : il paraît manifeste, en effet, que, dans toute l'étendue du territoire

1. M. Legrand assure, en effet, que le marbre est complet à sa partie supérieure.

2. Voir, par exemple, les décrets, cités plus haut, des synèdres du κοινὸν τῶν Νησιωτῶν (*CIG*, 2334 ; *BCH*, IV, 321, 323 ; VII, 7 ; *Rev. Phil.*, XX, 103 et suiv.) et de la Confédération Ionienne (Dittenberger, *Sylloge*[1], 137 ; *BCH*, IX, 388), etc. Je parlerai plus loin de ceux que votait le Synédrion des villes de Troade.

fédéral, la formule οἱ σύνεδροι devait être assez claire, assez explicite par elle-même pour qu'il n'y eût nul besoin d'en préciser la signification ; si les Παριανοί députaient quelques représentants au συνέδριον, ils savaient de reste ce qu'était cette assemblée et n'avaient que faire, dans la copie de l'acte des synèdres gravée par leurs soins, de multiplier à ce sujet les indications.

Ainsi, nous sommes amenés à croire que le décret doit être attribué au Conseil dirigeant d'une confédération de cités, qui comptait Parion au nombre de ses membres. Pour achever d'établir notre conviction, abordons maintenant le passage le plus intéressant du texte, celui qui correspond aux l. 5 et suivantes. A la l. 7, la restitution τοῦ δήμο|[υ τοῦ Παριανῶν], rendue nécessaire par la l. 21, a été proposée fort justement par M. Legrand et ne saurait être contestée ; elle entraîne, au début de la l. 6, le rétablissement de l'ethnique Παριανός ; et nous devons, en conséquence, lire comme il suit les l. 4-8 : ἐπ|[ειδὴ ὁ δεῖνα.....]ζου τοῦ Ζωπύρου | [Παριανὸς αἱρεθ]εὶς (ou [καταστα θ]εὶς)[1] ὑπὸ τοῦ δήμο|[υ τοῦ Παριανῶν] ἀγορανόμος εἰς τὰ|..... Καια. D'où il résulte que l'agoranome, dont les σύνεδροι ont loué les mérites, avait été élu par le peuple de Parion, parmi les citoyens de la ville, dans une occasion spéciale, à l'effet d'approvisionner le marché et de surveiller les transactions lors de la célébration d'une certaine « panégyrie » (cf. l. 17-18 : ἐν τῇ[ι] παν[ηγύ|ρει]). Le nom de cette panégyrie se lisait à la l. 8 ; il a disparu sauf les quatre lettres Καια ; mais il n'y a point à douter un instant que ce ne fût précisément la même fête dont il est déjà question à la l. 2, et pendant laquelle, comme nous l'avons vu tout à l'heure, les σύνεδροι s'étaient réunis pour délibérer. Voilà donc une solennité religieuse, où nous voyons intervenir à la fois, d'un côté le peuple de Parion, qui y délègue un magistrat et paraît y jouer un rôle considérable, de l'autre une assemblée, très certainement étrangère à la cité de Parion, qui siège et décrète ; nous devons même ajouter que cette assemblée est évidemment investie, durant la fête, d'une autorité supérieure et d'une sorte de présidence, puisqu'il lui appartient de féliciter et le magistrat désigné par les Parianiens, pour les qualités dont il a fait preuve dans sa gestion, et les Parianiens eux-mêmes, pour l'excellence de leur choix.

1. Peut-être [ἀποσταλ]είς, dont le sens ici serait équivalent.

Je ne vois qu'une seule hypothèse qui puisse rendre compte, d'une façon toute naturelle, de ces faits un peu compliqués et en apparence assez contradictoires : il s'agit ici d'une fête fédérale que la cité de Parion célébrait en commun avec d'autres villes sous la surveillance et la direction d'un corps de députés (συνέδριον) nommé par elles toutes ; le choix des fonctionnaires commis à l'organisation de la fête devait appartenir tour à tour aux différentes villes, et c'est ainsi que, l'année où fut voté notre décret, l'honneur de désigner l'agoranome était échu aux Parianiens. Dès qu'on se range à cette opinion, l'action simultanée des synèdres et des citoyens de Parion, leur situation réciproque, la subordination des seconds aux premiers s'expliquent sans nulle difficulté.

A présent, dans quelle confédération ferons-nous rentrer la ville de Parion ? La réponse me paraît aisée. Plusieurs inscriptions[1] nous apprennent qu'au moins depuis la fin du IVe siècle[2] un certain nombre de villes de la Troade[3], riveraines du golfe d'Adramytte, de la mer de Thrace et de l'Hellespont, s'étaient 366
groupées en un κοινόν et prenaient part toutes ensemble, de concert avec les habitants de la Nouvelle-Ilion, au culte d'Athéna Ilias. Parmi les villes en question, nos textes citent les trois suivantes : la Nouvelle-Ilion, qui semble avoir tenu le rang de capitale fédérale ; Gargara[4] ; puis aussi Lampsaque[5].

1. Dittenberger, *Sylloge*[1], 125 [= *Sylloge*[3], 330] (cette inscription, comme on le sait, comprend cinq documents différents) ; *CIG*, 3595, 3601, 3602, 3603, 3604 ; Schliemann, *Troja*, 260 ; Le Bas-Waddington, 1743 *f*. Dans ces textes, le κοινόν est désigné par les formules suivantes : Τὸ κοινὸν τῶν πόλεων — Αἱ πόλεις αἱ κοινωνοῦσαι τοῦ ἱεροῦ καὶ τῆς πανηγύρεως (τῆς Ἀθηνᾶς τῆς Ἰλιάδος) (*Sylloge*[1], 125, l. 25-26, 58. Cf. *CIG*, 3602, 3603, 3604) ; — Οἱ ἐννέα δῆμοι (Schliemann, *Troja*, 260). — Sur cette Confédération, voir, en général : Droysen, *Hellén.*, I, 784 (trad.) ; Gilbert, *Griech. Staatsalterth.*, II, 160 ; et plus particulièrement, P. Haubold, *De Rebus Iliensium*, 62-64.

2. Comp. Dittenberger, dans son commentaire de l'inscription *Sylloge*[1], 135.

3. Le nombre des villes confédérées était de neuf à l'époque où fut gravée l'inscription publiée par Schliemann (*Troja*, 260), c'est-à-dire, vraisemblablement, au Ier siècle de notre ère (cf. Haubold, 64).

4. Dittenberger, *Sylloge*[1], 125, l. 21, 35.

5. *Ibid.*, l. 59. — Je ferai remarquer que nous ne sommes nullement autorisés à ajouter aux deux villes de Gargara et de Lampsaque celle de Skepsis, comme le voudrait G. Gilbert (*Griech. Staatsalterth.*, II, 160, note 2) ; ce critique s'est mépris complètement sur le sens des passages de l'inscription d'Hissarlik (Dittenberger, *Sylloge*[1], 158) auxquels il renvoie : dans la phrase προσενέγκασθαι πρὸς ἣν ἂμ βούληται πόλιν τῶν ἐν τῇ χώρᾳ καὶ συμμαχίᾳ (l. 44 et suiv.), la dernière expression ne désigne pas les villes confédérées de Troade, mais

Il résulte de cette dernière mention que le κοινόν s'étendait assez loin vers l'Orient, le long du littoral méridional de l'Hellespont. Parion est très voisine de Lampsaque et située seulement un peu plus à l'Est : assurément, si nous supposons que les deux cités, — qui devaient entretenir de constantes relations[1], — ont pu, durant un temps, suivre une politique commune et faire partie de la même ligue, on ne saura nous reprocher d'émettre une conjecture trop audacieuse[2].

Qu'on examine, au surplus, quelques-uns des textes épigraphiques recueillis, soit à Ilion, soit aux alentours, que j'ai rappelés tout à l'heure. Il ressortira de cet examen : — qu'à la tête du κοινόν de Troade se trouvait un Conseil de synèdres, ou συνέδριον, élu par les villes confédérées[3] ; — que les membres de ce Conseil portaient simplement le titre de σύνεδροι, sans addition d'ethnique, ni de qualificatif d'aucune sorte ; — que les synèdres avaient le droit de prendre des décisions souveraines et votaient, notamment, de leur seule autorité, des
367 décrets honorifiques[4] ; — qu'un des principaux objets auxquels s'appliquait leur sollicitude était l'administration du culte fédéral[5] ; — qu'enfin, comme l'atteste toute une série d'exemples[6], ils semblent avoir mis un grand empressement à

bien les villes placées dans l'alliance d'Antiochos Ier (comp. l. 57-58 ; 71-72) [= *OGI*, 221]. [La liste des villes représentées à une assemblée en 77 av. J.-C. est donnée par l'intitulé de *OGI*, 444 : Ilion, Dardanos, Skepsis, Assos, Alexandrie, Abydos, Lampsaque].

1. On peut ajouter que, suivant certaines traditions, elles avaient même origine, étant l'une et l'autre colonies de Milet. Voir, à ce sujet, les textes réunis et discutés par Busolt, *Griech. Geschichte*, I², 467, n. 3 ; 468, n. 3.

2. [Pour les rapports d'Ilion et de Parion, cf., à Ilion, un fragment portant le mot Παριανοί dans une couronne (Dörpfeld, *Troja und Ilion* (1902), 474, n. 97) ; il doit s'agir d'un personnage honoré par les gens de Parion. Dans un inventaire de vases sacrés à Ilion, offrande Παριανῶν (*Ath. Mitt.*, 1884, 69, l. 4)].

3. Dittenberger, *Sylloge*¹, 125, *passim* (en particulier, l. 23 et suivantes) ; *CIG*, 3601, l. 7, 9, 13, 16, 20 ; 3604, l. 8 ; [Dörpfeld, *Troja und Ilion*, II, 472, n. 77. Cf. E. Preuner, *Hermes* 61 (1926), *Die Panegyrie der Athena Ilias*, 126-128 ; L. Robert, *Études anatoliennes*, 182-183].

4. *CIG*, 3601 : ce texte est très probablement un décret des synèdres ; — Dittenberger, *Sylloge*¹, 125 : les cinq actes différents, réunis dans cette inscription, sont cinq décrets rendus par les synèdres en l'honneur d'un même personnage, Malousios de Gargara.

5. Mêmes inscriptions. Le décret *CIG*, 3601, que j'attribue aux synèdres, a certainement pour objet de régler la célébration des Panathénées fédérales, comme l'a bien reconnu Bœckh [cf. plus loin, p. 299, n. 4]. Voir, d'autre part, le 2e et le 3e décrets pour Malousios de Gargara.

6. Dittenberger, *Sylloge*¹, 125.

récompenser par des distinctions publiques ceux qui contribuaient en quelque façon à rehausser l'éclat de ce culte. On voit assez l'intérêt de ces observations : elles s'accordent si bien avec le contenu de notre document que l'hypothèse énoncée plus haut paraît amplement justifiée. Il nous est, je crois, permis d'affirmer avec quelque assurance que le décret découvert par M. Legrand émane du Synédrion de la Confédération de Troade ; c'est le sixième ou le septième que nous connaissions présentement[1].

Dès lors, on n'hésitera plus sur la question de savoir quelle était la « panégyrie » mentionnée aux lignes 2, 8 et 17 du texte. Manifestement, c'est celle dont parlent à tout moment les inscriptions citées plus haut, celle qu'elles désignent souvent d'une manière absolue par l'expression ἡ πανήγυρις[2], — à savoir la fête solennelle que célébraient les Confédérés en l'honneur d'Athéna Ilias dans son sanctuaire de la Nouvelle-Ilion. Nos textes appellent cette fête « les Panathénées »[3] : voilà donc le nom que nous devons rétablir au génitif, à la l. 2, à l'accusatif, à la l. 8 ; nous lirons, d'une part, τῶν [Παναθην]αίω[ν] et, de l'autre, τὰ..... [Παναθήν]αια. A la vérité, dans le dernier passage, M. Legrand a cru reconnaître sur le marbre un K précédant le groupe de lettres αια, mais on n'ignore pas 368
combien est fréquente et facile, dans les lectures épigraphiques, la confusion du K et du N, et nous avons le droit de supposer ici une légère méprise du premier éditeur[4]. Il importe maintenant d'observer qu'en Troade de même qu'à Athènes, on distinguait deux sortes de Panathénées, qui différaient par l'époque de leur célébration et l'étendue de leur programme,

1. Le septième, si l'on fait rentrer dans cette catégorie l'inscription *CIG*, 3601 ; le sixième dans le cas contraire.

2. Dittenberger, *Sylloge*[1], 125 ; voyez notamment, l. 25-26, 58, la formule déjà citée plus haut : αἱ πόλεις αἱ κοινωνοῦσαι τοῦ ἱεροῦ καὶ τῆς πανηγύρεως. Cf. *CIG*, 3602, 3603, 3604 ; [*Troja und Ilion*, II, 461, n. XX ; *OGI*, 444, 1 : Σύμφωνον καὶ ὁμόλογον ταῖς πόλεσιν ὑπὲρ τῆς πανηγύρεως ; *Am. Journ. Arch.* 1935, 590, l. 1-3 : Ἰλιεῖς καὶ αἱ πόλεις αἱ κοινωνοῦσαι τῆς θυσίας καὶ τοῦ ἀγῶνος καὶ τῆς πανηγύρεως ; l. 9-10, ἀγωνοθετήσαντα τῆς κοινῆς τῶν πόλεων πανηγύρεως ; l. 16-17, ἀξίως τῆς πανηγύρεως ; l. 19-20, εὐσεβείας μὲν τῆς εἰς τὴν θεὰν, εὐεργεσίας δὲ τῆς εἰς τὴν πανήγυριν].

3. *BCH*, IX, 160, l. 18 ; *CIG*, 3598, l. 8 ; 3601, l. 11 ; 3620, l. 4 ; [*Am. Journ. Arch.*, *loc. cit.*, l. 12-13].

4. Notons au surplus qu'à la l. 2, devant le groupe αίω[ν], M. Legrand n'a pas aperçu de K sur le marbre ; sa copie ne marque à cette place qu'une barre droite, qui doit être le dernier jambage du N.

comme aussi, selon toute apparence, par la date de leur institution. Les unes, très probablement annuelles et d'origine ancienne, étaient dites *Petites Panathénées*[1] ; les autres, certainement périodiques et fondées peut-être seulement lorsque le κοινόν s'était constitué, sont qualifiées dans quelques inscriptions de *Nouvelles Panathénées*[2]. Il n'y a pas à douter que ces dernières ne fussent les plus brillantes. J'ai supposé que c'était d'elles qu'il s'agissait dans notre décret, et j'ai restitué, en conséquence, au début de la l. 8, l'épithète νέα[3].

Il ne me reste plus qu'à présenter un petit nombre d'explications portant, soit sur des suppléments, soit sur des passages du texte original, dont il n'a pas encore été parlé.

L. 1 : l'expression ἐκκλησία τῶν συνέδρων ne nous est pas fournie par les inscriptions déjà connues du Κοινόν de Troade ; mais elle est tout à fait correcte et se rencontre dans plusieurs textes épigraphiques[4].

L. 4 : la formule γνώμη τῶν συνέδρων, comme le montrent les décrets relatifs à Malousios de Gargara[5], était de style dans les actes du Synédrion de Troade ; j'étais donc pleinement autorisé à la rétablir. Afin de combler l'espace libre au début
369 de la ligne, je l'ai fait précéder des mots Ἀγαθῇι Τύχηι : il est digne de remarque que cette invocation se trouve constamment répétée dans les décrets que je viens de citer, devant la formule de sanction δεδόχθαι τοῖς συνέδροις[6].

L. 8-9 : la lecture ἐπὶ ἀγωνοθετῶ|[ν] est absolument justifiée

1. *CIG*, 3601, l. 11 : ἐν τοῖς μικροῖς Παναθην[αίοις].

2. *CIG*, 3598, l. 8 [une nouvelle lecture (*Rev. Phil.* 1936, 265) fait disparaître [ἐν τοῖς Παναθηναίοις τοῖς] νέοις, devant [ἐν τοῖς] Ἰλιέοις] ; 3620, l. 4-5. Dans cette dernière inscription je suis tenté de restituer : [τὰ μεγάλ]α καὶ νέα Παν[α]θ[ήναια]. Il est assez vraisemblable, en effet, que les *Nouvelles* Panathénées portaient, par opposition aux *Petites*, l'épithète de *Grandes*.

3. [E. Preuner, *loc. cit.* 123, fait remarquer que νέα donne une ligne trop courte et il restitue μεγάλα. Sur les Grandes Panathénées, cf. encore *Am. Journ. Arch.*, *loc. cit.*, l. 12-13. Sur les Panathénées, cf. E. Preuner, *loc. cit.* ; J. Vanseveren, *Rev. Phil.*, 1936, 264 sqq.].

4. Voyez, par exemple, quelques inscriptions d'Élatée : Paris, *Élatée*, 215, n° 16 ; 217, n° 17, etc. : ἐν ἐννόμῳ ἐκκλησίᾳ τῶν συνέδρων. Rien n'empêcherait, du reste, de suppléer : Ἔδοξε τῶι κοινῶι τῶν συνέδρων. Cette formule se trouve dans le décret des Nésiotes : *Rev. Phil.*, XX, 103, l. 10 (Delamarre). [Dittenberger : Δόγμα [τὸ γενόμενον ὑπὸ] τῶν συνέδρων].

5. Dittenberger, *Sylloge*[1], 125, l. 1, 23, 37, 46, 53.

6. *Ibid.*, l. 14, 29, 41, 56.

par la comparaison avec le 3e et le 4e décrets en l'honneur de Malousios de Gargara, dans lesquels il est fait mention des agonothètes[1] qui dirigent la célébration de la panégyrie. Comme les Panathénées d'Athènes, celles d'Ilion comprenaient presque certainement trois séries de concours : gymniques[2], hippiques[3], et musicaux[4]. A chaque série correspondait un agonothète spécial[5]. On voit, au reste, que la l. 9 devait, avant le mot Λυκόφρο|[νος], contenir deux autres noms propres : le second se terminait en ...οδώρου[6] ; quant au premier, rien ne s'en est conservé, mais il reste pour lui une place suffisante sur le marbre.

L. 12-13 : il va de soi que, dans cette partie du texte, les restitutions ne sont que probables ; je me suis préoccupé seulement de marquer la suite des idées, sans prétendre retrouver les leçons primitives. Le supplément [εὐτελέσ]τατα est dû à M. Legrand.

L. 16 : pour le commencement de cette ligne, on peut proposer d'autres conjectures, par exemple, — [παρασχὼν καὶ ἰατ]ρόν, — [μισθώσας καὶ ἰατ]ρόν[7]. Quelle que soit celle qu'on adopte, le sens général demeure identique : l'agoranome[8] s'est assuré les services d'un médecin, chargé de donner ses 370

1. *Ibid.*, l. 42, 44, 52-53. [Sur les agonothètes, voir E. Preuner, *loc. cit.* 126-128]. L'inscription *CIG*, 3620, l. 6, ne mentionne, à propos des Nouvelles Panathénées, qu'un seul agonothète ; mais il ne faut pas oublier que ce texte est de basse époque : il peut dater du IIe ou du IIIe siècle après notre ère.

2. Dittenberger, *Sylloge*[1], 125, l. 51 : ἐν τοῖς ἀγῶσι. Concours gymniques (γυμνικὸς ἀγών) : *ibid.*, l. 15, 32-33 ; 156, l. 38-39 ; *CIG*, 3601, l. 10.

3. Concours hippiques (ἱππικὸς ἀγών) : *CIG*, 3601, l. 10.

4. Concours musicaux (θυμελικὸς ἀγών) : *CIG*, 3601, l. 8 : τὰ περὶ τοῦ θυμελικοῦ καὶ τῶν ἀ[κ]ροαμάτων [cf. E. Preuner, *loc. cit.*, qui réédite *CIG*, 3601, augmenté de nouveaux fragments]. Comp. Dittenberger, *Sylloge*[1], 125, l. 10, 39 : θέατρον ; l. 28 : σκηνήν.

5. Voir, par exemple, Dittenberger, *Sylloge*[1], 156, l. 38-39 : ἀναγορεῦσαι δὲ καὶ ἐν [τῆι πανηγύρει ἐν τῶι] γυμνικῶι ἀγῶνι τὸν ἀγωνοθέτην.

6. [La copie donnant —οδωρον, Ad. Wilhelm, *loc. cit.*, a restitué ἐπὶ ἀγωνοθετῶ[ν τῶν περὶ —]όδωρον Λυκόφρο[νος]. Confirmé par *OGI*, 444, 2 : ἐπὶ ἀγωνοθετῶν τῶν περὶ Δημήτριον Ἱπποδάμαντος Ἰλιέα].

7. Pour justifier l'expression παρέχειν ἰατρόν, citons une inscription d'Érétrie récemment découverte : *Amer. Journ. Arch.*, XI, 172, l. 8-9. On y lit : καὶ παρέσχεν (il s'agit d'un gymnasiarque) ἐκ τοῦ ἰδίου ῥήτορά τε καὶ ὁπλομάχον [*Sylloge*[3], 714].

8. [Un autre agoranome de la panégyrie, au Ier siècle av. J.-C. : *Am. Journ. Arch.*, *loc. cit.*, l. 12-13 : ἀγορανομήσαντα ὑπὸ τὰ μεγάλα Παναθήναια φιλοδόξως καὶ μεγαλομερῶς].

soins aux assistants pendant la durée de la panégyrie. Le fait me paraît nouveau ; il ne laisse pas, en tout cas, d'être intéressant[1].

L. 17 : ἐν τῇ[ι] παν[ηγύ|ρει]. L'ι adscrit manque dans la copie de M. Legrand ; j'ai cru devoir le rétablir et je l'ai ajouté dans toutes les parties restituées du texte. L'omission de cette lettre sur le marbre serait bien peu explicable, si, comme je le pense, le premier éditeur a fidèlement reproduit les formes du μ, du π, du φ et du ψ[2]. A en juger par l'aspect de ces derniers caractères, il est permis de croire que notre inscription n'est pas beaucoup plus récente que le IIIe siècle ; nous ne trouvons malheureusement aucun indice qui puisse nous aider à résoudre plus rigoureusement la question chronologique.

1. [Cf., sur les médecins dans les panégyries, R. Pohl, *De Graecorum medicis publicis* (1905), 55-56 et 64].

2. Le μ a les jambages divergents ; — le π est porté sur deux hastes très inégales, et la barre horizontale dépasse sensiblement les sommets des hastes ; — le φ et le ψ ne descendent pas au-dessous de la ligne. Ces particularités n'ont pu être indiquées dans notre transcription en majuscules épigraphiques.

XXI

INSCRIPTIONS DE PRIÈNE

I[1]. — *Inscr. Brit. Mus.*, 402 (lettre de Lysimaque aux habitants de Priène)[2], l. 9 et suiv.: ἐμφανίζοντες περί [τε τῆ]ς εὐνοία[ς] ἧς ἔχει ὁ δ[ῆ]μος εἰς ἡμᾶς καὶ ὅτι ἐπιστειλά[ντ]ω[ν ἡ]μῶν πειθαρχεῖν Σω.... [τοῦ] στρατηγοῦ [ὑπ]ήκουσεν προθύμως καὶ ο[ὐδαμῶς] ἀφίσταται τῶν ἡμῖν χρησίμων. Au lieu de ο[ὐδαμῶς], il est probable qu'il faut écrire ο[ὐθενός] : comp. *Journ. hell. Stud.*, XI, p. 13 (Kéramos) : οὐθενὸς ἀφίστατο τῶν πρὸς τιμὴν καὶ δόξαν διατεινόντων τοῖς πολίταις ; *Brit. Mus.*, 441, l. 87-88 (Rhodes) : οὐθενὸς ἀποσ[τα]σεῖται τῶν συ[μφ]ερόντων Ἰασεῦσι ; [*I. v. Magnesia*, 53, 65 sqq. : ὁ δῆμος οὐθενὸς ἀποστήσεται τῶν ἀνηκόντων τῆι πόλει τῆι Μαγνήτων πρὸς τιμὴν ἢ χάριτος ἀπόδοσιν (Klazomènes)[3]][4]. [Cf. ci-dessous, p. 321].

14

Inscr. Brit. Mus., 421 (= Michel, *Recueil*, 543) : décret de la ville de Laodicée en l'honneur de juges venus de Priène. — La surface de la stèle est très usée, ce qui explique que l'inscription ait été mal lue en plusieurs endroits. L. 4-5, Hicks : ὑπολαμβ[άν]ων (ὁ δῆμος ὁ Λαοδικέων) μάλιστα προστήσεσθαι τῶγ κατὰ τὰς δίκας αὐτῶν (ΑΥΤΩΝ) τοὺς πα[ρὰ] Πριηνέων ἀποσταλησομένους δικαστάς. J'ai peine à comprendre αὐτῶν après τὰς δίκας ; il y a là probablement une faute de lecture. L. 6-8, Hicks : ἐπα[ινε]ῖ ? αὐτῶν τῆι βο[υλ]ῆι καὶ τῶι δήμωι ὅπως προ-[βάλλων]ται δικαστὰς τρεῖς ὡς ἐπιμ[ε]λεστάτους καὶ πέμψωσι πρὸς

1. [*Rev. Ét. Anc.* 1899, *Curae Epigraphicae* I, pp. 14-15, nos 17 et 18].

2. [Cf. tome II, 100, n. 3].

3. [Cf., avec ἀφιστάναι : *I. v. Magnesia*, 58, 24-25 : [ὁ δῆμος οὐδε]νὸ[ς] ἀπέστη τῶν χρησί[μων] ; Le Bas-Waddington, 70, 22 sq. : οὐδενὸς ἀπέστα τῶν συμφερόντων (Istrôn) ; 72, 24-25].

4. [Restitution ignorée dans *OGI*, 12 ; adoptée dans *I. von Priene*, 15 ; C. B. Welles, *Royal correspondence* (1934), 6].

ἡμᾶς κτλ. La restitution ἐπα[ινε]ῖ ne saurait être admise un instant ; au lieu de ΕΓΑ···Ι, je pense que le marbre portait, lorsqu'il était intact, ΕΓΡΑΨΕΝ[1]. A la l. 7, προ[χειρίσων]ται me paraît devoir être préféré à προ[δάλλων]ται, si les dimensions de la lacune ne s'y opposent pas[2]. — Les l. 14-15, que M. Hicks écrit ainsi : δεδ[όχ]θαι τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμωι [τοὺς μὲν] ἐπηνῆσθαι ἐπὶ τῶι π[αρ]ὰ | [Π]ριηνεῦσιν πρεσβε[ῦσαι ὄντας ἄνδρας καλοὺς] καὶ ἀγαθοὺς, τοὺ[ς] | δὲ δικαστὰς κτλ., sont peu intelligibles, comme il en convient lui-même. Il semble qu'il faille écrire : δεδ[όχ]θαι τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμωι ἐπηνῆσθαι ἐπὶ τῶι π[έμψ]α[ι[3] Π]ριηνεῦσιν πρεσβε[υτὰς ὄντας ἄνδρας καλοὺς] καὶ ἀγαθοὺς κτλ. La difficulté est de remplir le vide qui précède ἐπηνῆσθαι : des l. 8-9 il paraît d'abord résulter que c'était le peuple de Laodicée qui avait pris l'initiative de l'envoi d'une ambassade à Priène ; en conséquence, on pourrait être tenté de suppléer à la l. 14 [τὸν δῆμον] ; mais comment croire que les Laodicéens se décernent un éloge à eux-mêmes ? Le plus vraisemblable, c'est qu'aux l. 8-9 il s'agit en réalité d'un peuple ami de celui de Laodicée, dont le lapicide a omis par erreur de graver le nom ; ce nom figurait à la l. 14 du décret avant ἐπηνῆσθαι ; il en a maintenant disparu[4].

382 II[5]. — Voici quelques notes, prises au cours d'une première et rapide lecture des *Inschriften von Priene*. Je les soumets, non sans inquiétude, au jugement de l'habile et très diligent éditeur de ces textes, sachant de reste que la critique conjecturale, appliquée à des documents qu'on n'a point directement connus, risque à chaque instant de pécher par témérité.

N° 4[6]. L. 41-43 : ὅπως ἂν — καὶ οἱ ἀποδεικνύμενοι ἐπὶ τὰ κοινὰ τῆς πόλεως [ἀεὶ] τοῦ δικαίου προαιρῶνται τὴν χρείαν παρέχεσθαι [τ]ῶι δήμωι. On voit mal de quoi dépend τοῦ δικαίου, qu'il est impossible de rattacher à τὴν χρείαν. Il me paraît, en consé-

1. [De même Ad. Wilhelm, *Gött. Gel. Anz.* 1900, 96-97, qui retrouve le mot sur l'estampage].

2. [De même Ad. Wilhelm, *ibid.*].

3. [De même Ad. Wilhelm, *ibid.*].

4. [Cf. Ad. Wilhelm, *ibid.* Le texte entier réédité dans *I. v. Priene*, 59. Cf. plus loin, p. 305].

5. [*BCH*, 1907, 382-388].

6. [Cf. Ad. Wilhelm, *Wiener Studien* 1907, 2 ; P. Graindor, *Bull. bibliogr. Musée Belge* 1907, 126 ; A. Rehm, dans Asboeck, *Das Staatswesen von Priene*, Diss. München 1914, 122-123].

quence, nécessaire d'écrire : [ἀπὸ] τοῦ δικαίου προαιρῶνται τὴν χρείαν παρέχεσθαι τῶι δήμωι[1]. Pour la locution ἀπὸ τοῦ δικαίου, cf. nº 50, l. 8 ; *Sylloge*[2], 653, l. 3 (Andania) ; Collitz-Van Gelder, 3749, l. 67 (Rhodes) ; etc.

Nº 8[2], A. L. 2 et suiv. : ἐπειδὴ ὁ δῆμο[ς] ὅ τε Φωκαι[έ]ων κα[ὶ....|.....]ων [κ]αὶ Ἀστυπαλαιέων, αἰτησαμένων ἡμῶ[ν δι|καστ]ήριο]ν ἐπὶ τὰ συμβόλαια τά τε κοινὰ καὶ τὰ ἴδια, ἀ[πέστε]ιλεν ἡμῖν ἄνδρας καλοὺς καὶ ἀγαθοὺς ἀκόλουθα πρ[άττοντας τ]ῆι πρὸς τὸν δῆμον αὐτῶ[ν] ὑπαρχούσηι εὐνοίαι κτλ. Lire plutôt : ἀ[πέστε]ιλεν ἡμῖν ἄνδρας καλοὺς καὶ ἀγαθούς, ἀκόλουθα πρ[άττων τ]ῆι πρὸς τὸν δῆμον (sc. τῶν Πριηνέων) αὐτῶ[ι] ὑπαρχούσηι εὐνοίαι. — Aux l. 10-11 : εἰς ὁμόνοιαν [καὶ προθ]υμίαμ est bien suspect. Faut-il lire [εὐνο]μίαμ ?[3] — L. 12-15 : ὅπως ἂ[ν γένηται φ]α[νερ]ὸ[ν] ὅ[τι] ὁ [δῆμ]ος ὁ Πριηνέω(ν) ἐπίσταται τοὺς [καλοὺς κἀγαθ]ο[ὺ]ς ἄνδρας καὶ ἀ[εί τινος χ]ρε[ία]ς π[α]ρα[ιτίους τιμᾶν κτλ.]. Cette restitution de U. v. Wilamowitz ne me paraît pas acceptable ; je ne comprends guère παραιτίους χρείας. Mieux vaut écrire : ὅπως ἂ[ν ὑπάρχηι φ]α[νερ]ὸ[ν] ὅ[τι] ὁ [δῆμ]ος ὁ Πριηνέω(ν) ἐπίσταται τοὺς [καλοὺς κἀγαθ]ο[ὺ]ς ἄνδρας καὶ α[ὐτῶι χ]ρε[ία]ς π[α]ρα[σχομένους τιμᾶν κτλ.] — B. L. 42-44 : ὅπως δ' ἂν ᾖι φανερὰ πᾶσιν ἥ τε τοῦ δήμου προαίρεσις ἣν ἔχει κατα[ξί]ως καλῶν καὶ ἀγ[α]θῶν ἀνδρῶν κτλ. Je ne sais si le lapicide a commis ici quelque bévue, mais il est sûr qu'il faut corriger : ἣν ἔχει [ὑπὲρ τ]ῶ[ν] καλῶν καὶ ἀγ[α]θῶν ἀνδρῶν.

Nº 12. L. 20-24 : δεδόσθαι [δὲ αὐτῶι καὶ πο]λιτείαν καὶ ἐπὶ φυλὴν 383
ἐπικληρῶσαι καὶ [μεταδοῦναι] ἱερῶ[ν] καὶ ἀρχ[ε]ίων ὧγ καὶ Πριηνεῖς οἱ ἄλλο[ι ἔχουσιν καὶ] γῆς ψιλῆς καὶ δενδρείτιδος καὶ οἰκί[α]ς [καὶ ἀτέλειαμ π]άντωμ κτλ. Cette phrase est cruellement embarrassée, et l'on ne sait de quoi dépend le génitif γῆς ψιλῆς κτλ. Il me semble évident qu'il faut écrire : καὶ [μετουσίαν] ἱερῶ[ν] καὶ ἀρχ[ε]ίων ὧγ καὶ Πριηνεῖς οἱ ἄλλο[ι] (ellipse ou omission de μετέχουσιν) καὶ ἔγκτησιν] γῆς ψιλῆς κτλ[4]. Cf. nº 107, l. 40-41.

Nº 22. L. 19-21 : ὅπως δ' ἂν ᾖ[ι φανερὰ πᾶσιν ἥ τε πρ]οαίρεσις ἣν ἔχων [διατελεῖ — — — — — ἀ]γαθῶν ὄντων ΛΙΛ —. Il est aisé de rétablir, dans sa teneur exacte, cette formule hortative (cf. nº 8, l. 42 et suiv. ; 17, l. 43 et suiv.) ; on écrira : ὅπως δ'ἂν ᾖ[ι φανερὰ ἡ τοῦ δήμου πρ]οαίρεσις ἣν ἔχων [ὑπὲρ τῶν ἀνδρῶν καλῶν καὶ ἀ]γαθῶν ὄντων δι̣α[τελεῖ] κτλ.

1. [De même Ad. Wilhelm, *loc. cit.*].
2. [Cf. Ad. Wilhelm, *loc. cit.* 3 ; *Rev. Arch.* 1926, II, 177].
3. [Wilhelm : [καὶ ἡσ]υ[χ]ίαμ].
4. [De même Ad. Wilhelm, *loc. cit.* 3-4].

N° 53, II. L. 39-40 : ἐπειδὴ Ἰασεῖς φίλοι ὑπάρχοντες τῶ[ι δήμωι τῶν Πριηνέων καὶ νῦν] ἀποστεί[λα]ντες Ἐκ[αταῖο]ν Πο[σειδ]ίππου [καὶ Μενέξενον Κυδίου ἐπαινοῦσι κτλ.]. Je crois que la phrase doit être ainsi refaite (cf. n° 61, l. 32-33) : ἐπειδὴ Ἰασεῖς φίλοι ὑπάρχοντες τῶ[ι δήμωι, ψήφισμα καὶ πρεσβευτὰς] ἀποστείλαντες | Ἑ[καταῖ]ον κτλ.

N° 54. L. 35 et suiv. Le commencement du décret des Priéniens me paraît devoir être ainsi rétabli : ἐπειδὴ Ἰασεῖς [συ]γγενεῖς καὶ φίλοι ὑπάρ[χοντες τῶι δήμωι, ψήφισμα] καὶ πρεσβευτὰς ἀποστείλαντες [Ὑψ]οκλῆν Ἀρ[ιστο]κρίτου, [Ἀναξαγόραν Θαλεύκτου, φ]ύσει δὲ Εὔκτου, ἐμφανίζουσιν δ[ι]ότι (ὁ) ἀποσταλεὶς ὑ[πὸ τοῦ ἡμετέρου δήμου πρὸς αὐτού]ς [δ]ικ[α]στὴς Καλλικράτης Ἀπολλωνίου [τινὰς μὲν συνέλυσε τῶν δικῶν, οὐθὲν ἐλλείπων πρ]οθυμ[ία]ς κτλ. — A la l. 42, [ἐπαινοῦσι δὲ τ]ῶι δήμωι τῶι ἡμετέρωι ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐνοίας est bien étrange, malgré les exemples de ἐπαινεῖν construit avec le datif, que l'éditeur emprunte à l'épigraphie attique de l'époque classique, et ceux qu'on pourrait encore ajouter[1]. Cependant, ἐπαινεῖν étant ici le verbe nécessaire, il faut mettre au compte du graveur l'emploi incorrect du datif au lieu de l'accusatif. — L. 63-64 : [ὁ δῆμο]ς διατηρήσει — τὴν αὐτὴν αἵρεσιν ἐ|[πὶ τὸν δῆμον τὸν Ἰασέων]. Le sens réclame εἰς, πρός ou περί ; le marbre, nous apprend-on, porte Ⅽ. Le mieux, dès lors, est d'écrire ε[ἰς], en supposant que le lapicide a fait infraction à la règle de la coupe syllabique.

N° 55. L. 28-32 : τῆς συντελείας δὲ τῶν δF — — ἐχούσης
384 παντάπασιν διαφό[ρων πλῆ]θος οὐκ ὀλίον χωρὶς τῶν λ[οιπῶν], οὐκ ὑπέθηκε τὰς δαπάνα[ς, ἀλλ' εἰστία]σε τοὺς Ἴωνας μεγαλοπ[ρεπῶς κτλ.]. Pour la l. 27, U. v. Wilamowitz a proposé la conjecture δ[εόντων], qui me paraît excellente. Le participe qui vient ensuite ne serait-il pas [περι]εχούσης ? Le sens serait : « Bien que l'accomplissement des obligations (qui incombent au prêtre) implique (περιέχω) des frais fort considérables, il ne diminua pas la dépense, etc »[2]. Le supplément τῶν λ[οιπῶν],

1. Cf. Michel, 261, l. 11-12 (Delphes) : ἐπαινέσαι τε τᾶι πόλει τῶγ Χερσονασιτῶν τῶν ἐκ τοῦ Πόντου καὶ τοῖς ἀποσταλέντοις ὑπ' αὐτῶν. Ad. Wilhelm (*Gött. Gel. Anz.*, 1900, p. 96) n'admet pas ἐπαινεῖν avec le datif dans le décret de Laodicée *Br. Mus.*, 421 = *Inschr. von Priene*, 59, l. 6 (cf. *Rev. Ét. Anc.*, 1899, p. 14 [ci-dessus, 302]).

2. [Pour le simple ἐχούσης, cf. Diod. XVII, 22, 5 : τῆς δὲ ναυτικῆς δυνάμεως οὔσης ἀχρήστου καὶ δαπάνας μεγάλας ἐχούσης, κατέλυσε τὸ ναυτικὸν πλὴν ὀλίγων νεῶν].

à la fin de la l. 30, me semble douteux ; mais j'avoue ne pas savoir par quoi le remplacer.

L. 57. L. 13-16 : [τ]οὺς δὲ ἀποδειχθέντας ἀφικομένους εἰς Πριήνηγ — τό τε ψήφισμα ἀποδοῦναι καὶ ἐμφανίσαντας τήν [τε ἀρετὴν τῶμ πρεσ]βευτῶν καὶ τὴν ἄλλην φιλοτιμίαν ἣν ἐποιήσαντο περὶ ὧν ἀπεστά[λησαν, αἰτῆσαι μὲ]μ Πριηνεῖς ψηφίσασθαι, ἵνα ᾖ τε ἀναγγελία κτλ. La restitution [αἰτῆσαι μὲ]μ est mauvaise, car on ne trouve pas, dans la suite de la phrase, un autre infinitif suivi de δέ. J'écris : [παρακαλεῖ]μ κτλ.

N° 59 = *Brit. Mus.*, 421. A la l. 15, il est regrettable que l'éditeur n'ait pas admis l'excellente restitution de Ad. Wilhelm (*Gött. gel. Anz.*, 1900, p. 97) πρεσβε[υσαμένοις ἄνδρας καλοὺς] καὶ ἀγαθούς, qui, seule, peut rendre la phrase intelligible.

N° 60 = *Brit. Mus.*, CCCCXXII. L. 20-21 : — καὶ ἐπελθὼν ἐπὶ το[ὶ]ς ἄρχοντας καὶ τὸν δᾶμον [παρακαλ]έσει Πριηνέας τάν τε φιλίαν συν[ά]πτειν καὶ τὰν ἀναγ[γελίαν τῶν] προειρ[ημένω]ν [σ]τεφ[άνων ποήσασθ]αι κτλ. On lit en note : « 21. συν[τηρ]εῖν erwartet *Wilamowitz* ». Il est sûr que συν[ά]πτειν doit être écarté. Le mieux ne serait-il pas de suppléer συν[αύξ]ειν[1] ? Cf. Waddington, *Asie Mineure*, 258 = Michel, 1014, l. 34 (décret des Technites dionysiaques de Téos) : συναύξοντας τὴν φιλίαν ἀκολούθως τῆι διὰ προγόνων ὑπαρχούσηι εὐνοίαι ; et, pour le simple, αὔξειν τὴν φιλίαν : *Pap. Amer. School.*, I, p. 17, VIII, l. 30-32 (Stratonicée), etc.

N° 61. L. 2-4 : ἐπειδὴ τοῦ δήμου ψήφισμ[ά] τε καὶ ἐπι[στ]ο[λὴν ἀπο]στείλαντος πρὸς τὸν δῆμον τὸν Πριηνέων Διομέδ[οντά τε Διονυ]σί[ου] ὑπὲρ αἰτήσεως δικαστηρίου κτλ. Un nouvel examen du marbre ne permettrait-il pas de lire ψήφισμ[ά] τε καὶ πρε[σβευτὴν] — Διομέδ[οντα Διονυ]σί[ου] (cf. l. 33) ? — L. 12-14. Je propose d'écrire : ὅ[πως οὖν καὶ] ὁ δῆμος φαίνηται τοὺς καλοὺς καὶ ἀγαθοὺς τῶν ἀνδρῶν τ[ιμῶν] κα[ὶ] ἀξίας χάριτας ἀποδιδοὺς τοῖς εὐεργετοῦσιν αὐτόν. — L. 24-26. On doit lire : αἱρεθῆναι ἄνδρα, ὅστις ἀφικόμενος εἰς Πριήνην καὶ [ἐπελ]θὼν[2] ἐπί τε τὴν βουλὴγ καὶ τὸν δῆμον τό τε ψήφισμα ἀποδώσει καὶ πα[ρακαλέσει καὶ εἰ]ς [τὸ] λο[ιπὸν][2] τὴν αὐτὴν αἵρεσιν ἔχειν. Le mot αὐτόν ou αὐτούς (sc. τὸν δῆμον ou τοὺς Πριηνεῖς) a été omis par le lapicide. — Aux l. 26-27, Hiller restitue : διαφυλάσσοντα τὴν ὁ[μ]ό[νοιαν καὶ τὴν φιλ]ίαν τὴν ὑπάρχουσαν ταῖς πόλεσι πρὸς ἀλλ[ή]λας. Il est cer-

1. [De même Ad. Wilhelm, *loc. cit.* 6].
2. [De même Ad. Wilhelm, *loc. cit.* 7].

tain que ὁμόνοιαν n'est pas le mot attendu. N'est-il pas possible de suppléer ο[ἰκει]ό[τητα] (cf. l. 5) ?

N° 68[1]. L. 6-9 : [ὅπως δὲ καὶ] Πριηνεῖς εἰδήσωσιν τὴν τοῦ δήμου [εὐχαριστίαν, τιμῶντος τοὺς προ]αιρουμένους τὴν ὑπάρχουσαν ταῖς πό[λεσι φιλίαν, ἀεί τι ἀγαθὸν πράσσ]οντάς τ[ε] καὶ λέγοντας περὶ τούτων, [ὁ δ' ἡμέτερος δῆμος τοὺς ἀγαθοὺς] ἄνδρας τιμῶν ἀξίως φαίνηται κτλ. La restitution n'est pas satisfaisante, puisqu'aucun verbe n'est régi par προαιρουμένους. Je propose :

385 [ἵνα[2] δὲ καὶ] Πριηνεῖς εἰδήσωσιν τὴν τοῦ δήμου [εὐχαριστίαν, ἣν ἔχει εἰς τοὺς προ]αιρουμένους τὴν ὑπάρχουσαν ταῖς πό[λεσι φιλίαν αὔξειν, ἀεί τι πράσσ]οντάς τ[ε] καὶ λέγοντας περὶ τούτων [ἀγαθόν, καὶ ὁ δῆμος τοὺς τοιούτους] ἄνδρας τιμῶν ἀξίως φαίνηται κτλ.

N° 69[3]. L. 20-22 : [δεδόχθαι τῇ βουλῇ καὶ τῶι δήμωι, χαρίσα]σθαι μὲν τὸν δῆ[μον τῶι δήμωι τῶν Σαμοθράικων, ἐπαινέσαι δὲ καὶ τὴν πό]λιν καὶ ἐπὶ τ[ῶι κτλ.]. Je n'entends pas χαρίσασθαι. N'est-il pas plus naturel d'écrire : [ἐπῃνῆ]σθαι μὲν τὸν δῆμ[ον τῶν Σαμοθράικων ἐπί τε τῆι εὐνοίαι ἣι ἔχει εἰς τὴν ἡμετέραν πό]λιν καὶ ἐπὶ τ[ῶι κτλ.] (cf. 53, II, l. 64-65) ?

N° 83. Hiller remarque, avec toute raison, que ce décret est fort analogue à celui qui a été voté pour Thrasyboulos, fils de Démétrios. En conséquence, aux l. 14-15, je pense qu'il convient de lire, non pas :

[ἐξεῖναι δὲ καὶ] τοῖς βουλομένοις στεφανοῦν Ἀρίστιππον Αἰν[έτου ἐκ τῶν]
[δεδομένων ὑπὸ τοῦ δ]ήμου εἰς τὰ ψηφίσματα [τάς τε ἐσομ]ένας στεφανώσ[εις (?)]

mais bien (cf. n° 99, l. 17-18).

[ἐξεῖναι δὲ καὶ] τοῖς βουλομένοις στεφανοῦν Ἀρίστιππον Αἰν[έτου, ἀναγράψαι δὲ]
[τὸν γραμματέα τοῦ δ]ήμου εἰς τὰ ψηφίσματα [τὰς γενομ]ένας στεφανώσ[εις].

N° 108[4], col. II. L. 26-30 : χειροτονηθεὶς ὑπὸ τοῦ δήμου θεω[ρὸς] — τάς τε θυσίας ἐπετέλεσεν — [καὶ] τοῦ σιτηρεσίου τοῦ ταγέντος παρέλυσε τὸν δῆμον · ἧ[ν δὲ] π[ρο]ελόμενος (ἀπ') ἀρχῆς ὑποσ-

1. [Cf. *Rev. Arch.* 1926, II, 174 ; P. Graindor, *loc. cit.* 126].

2. Ἵνα, et non ὅπως, dans le décret des Samothrakiens en l'honneur du poète tragique Dymas (Michel, 352, II, l. 29 [cf. *Rev. Arch.* 1926, II, 174]).

3. [Cf. Ad. Wilhelm, *loc. cit.* 10 ; P. Graindor, *loc. cit.* 127 ; *Rev. Arch.*, 1926, II, 174-176].

4. [Cf. Ad. Wilhelm, *loc. cit.*, 19-20 ; *Neue Beiträge* VI, 51-52 ; *Rev. Phil.* 1934, 283 ; M. Holleaux, Στρατηγὸς ὕπατος, pp. 13, 39, 41].

τήσασθαι καλὸν ἀπόδειγμα τῆς τε πρὸς θεοὺς ὁσιότητος καὶ τῆς πρὸς τὴν πόλιν ἀρέσεως. Au début de la seconde phrase, n'est-il pas nécessaire de remplacer ἤ[ν δέ] par ἤ[ν γάρ]? D'autre part en dépit de l'autorité de U. v. Wilamowitz, je ne puis me résoudre à accepter ἀρέσεως (venant de ἀρέσκω); je ne doute pas qu'il n'y ait ici une faute du lapicide et qu'il ne faille lire : α(ἰ)ρέσεως.

L. 39-41 : [ἐπὶ] τὸ[ν προ]τε[τ]αγμένον στεφανηφόρο[ν εἰς ἐξερ|γα]σίαν το[ῦ προδε]δηλωμένου κατασκευάσ[ματος ἔδωκε μετὰ τἀδελφ]οῦ δραχμὰς τρισχιλίας. Si je ne me trompe, on a brouillé ici deux phrases, car je ne vois pas du tout ce que serait le προτεταγμένος στεφανηφόρος. Il est préférable d'écrire : — τὸ [προσ]τε[τ]αγμένον· στεφανηφορο[ῦντος δὲ (cf. col. IV, l. 102) — (nom propre) —, εἰς τὴν συντέλ]ειαν το[ῦ προδε]δηλωμένου κατασκευάσ[ματος ἔδωκε κτλ.]. La même expression (συντέλεια τοῦ κατασκευάσματος) se retrouve dans le décret nº 109, l. 159-160 ; cf. aussi plus bas, l. 113 : καὶ ταύτης (τῆς κατασκευῆς γυμνασίου) μὴ δυναμένης λαϐ[εῖν σ]υντέλειαν κτλ. et Josèphe, *Ant. Jud.*, XVI, 19 : χρήματα δοὺς ὅσα μὴ μόνον ἐπαρκεῖν, ἀλλὰ καὶ περιττεύειν ἐδύνατο πρὸς τὴν συντέλειαν τοῦ κατασκευάσματος (un portique).

Col. III. L. 50-60 : χρείας τε γενομέ[ν]ης κατὰ στεφανηφόρον Ἰπ[π]οθῶντα διαφόρων ἐκ προ[ει]σφορῶν, καὶ κατὰ τοῦτο [φιλ]ότιμος γενηθείς, προελθὼν [εἰ]ς τοὺς πολίτας προεισ[ήν]εγκε[ν] μετὰ τοῦ ἀδελφοῦ δ[ρ]αχμὰς χιλίας [ἑκατὸν πέντ]ε, παντὶ τρόπωι σπεύδων τῆι πρὸς τὸ πλῆθο[ς εὐνοίαι] καὶ κατὰ μηδὲν ἐνλείπειν, οὐ μόνον ἐπὶ [τ]ο[ῖς κ]α[τ]ὰ τὰς προεισφορὰς ἑαυτὸν παρίστατο πρόθυμον, ἀλλὰ κα[ὶ κα]θ' Ἡ[ρ]άκλειτον στεφανηφόρον ἀναπόδοτον ἔδωκεν τῆι [π]όλει σῖτον μετὰ τοῦ ἀδελφοῦ κτλ. Ce passage soulève plus d'une difficulté. La phrase est démesurément longue : c'est que, visiblement, on a mêlé ici deux propositions distinctes (προεισήνεγκεν, ἔδωκεν) ; le participe σπεύδων, suivi de καὶ κατὰ μηδὲν ἐνλείπειν, ne se comprend pas ; ἐπὶ [τ]ο[ῖς κ]α[τ]ὰ τὰς προεισφορὰς ... πρόθυμον est d'une grécité douteuse ; enfin et surtout, comment admettre que Moschion ait versé à la cité une προεισφορά de 1.105 drachmes ? Je pense qu'on doit écrire : προεισ[ήν]εγκε[ν] μετὰ τοῦ ἀδελφοῦ δ[ρ]αχμὰς χιλίας· [βουλόμενος δ]ὲ παντὶ τρόπωι σπεύδ[ει]ν (faute de gravure ou de copie ?), τῆι πρὸς τὸ πλῆθο[ς εὐνοίαι ?] καὶ[1] κατὰ μηδὲν ἐνλείπειν, οὐ μόνον ἐ[ν τ]ο[ῖς ? κ]α[τ]ὰ τὰς προεισφορὰς ἑαυτὸν παρίστατο πρόθυμον κτλ.

1. [Ad. Wilhelm, *Wien. Stud.* : σπεύδων — τῆι πρὸς τὸ πλῆθο[ς φιλοτιμ](ἰ)αι].

L. 60-61 : τήν τε πρὸς τοὺς γονεῖς εὔνοιαν προαιρούμενος [πᾶσι
386 φανερὰν καθε]στάναι κτλ. Écrire plutôt [καθι]στάναι. Sur l'emploi de l'infinitif présent avec προαιρούμενος, cf. Ad. Wilhelm, *Wien. Jahresh.*, 1901, *Beibl.*, p. 28-29.

Col. V. L. 169-172 : πλέω διατρ[ίψα]ς χρόνον τοῦ ταγέντος ὑπὸ τῶν πολιτῶν, κ[αὶ δα]πάνας [ἐ]τέρας ....ς (?) ἕ[νε]κα τῶν κοινῇ [τῆ]ι πό[λει προκα]τασκ[ε]υαζομ[έν]ων χρησίμων κτλ. Au lieu de [προκα]τασκευαζομένων χρησίμων, je ne doute pas qu'il ne faille écrire : τῶν — [συγκα]τασκευαζομένων χρησίμων. Pour remplir la lacune, après καὶ δαπάνας ἑτέρας, on a le choix entre [ποήσα]ς et [τελέσα]ς (cf. *IG*, XII 1, 761, l. 48-49 (Lindos) 890, l. 26 (Lindos) : τελεῖν ἀνάλωμα ; *Sylloge*[2], 614, l. 105 (Halasarna) : τελεῖν δαπάναν, d'après la restitution de Ad. Wilhelm, *Wien. Jahresh.*, 1901, *Beibl.* p. 29-30).

Col. VI. L. 221-222 : [οὗτος δὲ (ou πάλιν δὲ ?) τὴ]ν ἀκόλουθον φιλοτιμίαν προσενεγκάμενος [περὶ πάντα τὰ κατὰ] τὴν ἀντιγραφίαν τῆι πόλε(ι) συμφερόντως ἀνεστράφη. On lit dans une inscription d'Érétrie (*Amer. journ. Arch.*, XI, 188, l. 2-3) : ἐμ πᾶσιν τοῖς κατὰ τὴν ἀρχὴν ἐνδόξως ἀνεστράφη ; nous restituerons donc : [ἐν πᾶσιν τοῖς κατὰ] τὴν ἀντιγραφίαν τῆι πόλει συμφερόντως ἀνεστράφη.

L. 370-374 : ὅπ[ως ἐ]πιφανοῦ[ς] γενομένης τῆς ἐκφορᾶς εἰδότες κα[ὶ οἱ] λοιποὶ τὴ[ν] πόλιν εὐχάριστον καὶ κατὰ τοῦτ[ο τὴ]ν πό[λιν ἡμῶν] καὶ τοὺς ἀρίστους ἄνδρας μὴ μόνον [ζῶ]ντας, ἀλλ[ὰ] καὶ μεταλλαγέντας τιμῶσαν —. La répétition : τὴ[ν] πόλιν — [τὴ]ν πό[λιν ἡμῶν] est intolérable ; aussi bien, le ν, avant πό[λιν ἡμῶν], est donné comme douteux. D'autre part, après εὐχάριστον, il faut nécessairement un participe. Bien que la correction puisse sembler hardie, je n'hésite pas à écrire : εἰδότες — τὴ[ν] πόλιν εὐχάριστον καὶ κατὰ τοῦτ[ο τὸ μέρος οὖσαν]. Pour la locution κατὰ τοῦτο τὸ μέρος, cf. Heberdey-Wilhelm, *Reisen in Kilikien*, p. 42, nº 101, l. 2-3 : τὴν δὲ πόλιν οὐ μετρίως κατὰ τοῦτο τὸ μέρος θλίβεσθαι ; *Sylloge*[2], 278, l. 5 : ἐπιδεῖξαι κατὰ πᾶν μέρος προεστηκότες τοῦ ἐνδόξου ; Ad. Wilhelm, *Arch. Ep. Mitt. aus Oesterr.*, XX, p. 53 (*I. v. Pergamon*, 163 *F* et *H*, l. 8-9) : μη[δ]' ἡ πανήγυρις κ[ατὰ τοῦτο τὸ μέ]ρος διαβάλληται ; et, sur ce sens du mot μέρος, R. Herzog, *Ath. Mitt.*, 1905, p. 176-177. Sur l'emploi de μέρος, τοῦτο τὸ μέρος chez Polybe, cf. Strachan-Davidson, *Select. from Polybius* (Oxford, 1888), p. 12-13.

Nº 109[1], col. IX-X. L. 47-53 : εἰς δὲ τὴν μητρόπολιν ἡμῶν τὴν

1. [Cf. Ad. Wilhelm, *Wiener Studien* 1907, 20-21 ; L. Robert, *Études anatoliennes*, 37-39].

['Αθηναίων πόλιν] κατὰ τὴν αὐτὴν χρείαν ἀποδημήσας καὶ [πάλιν] ἀ[πεκομίσα[το (cf. Nachträge, p. 311) μείζο[ν]α τῶι δήμωι συμφέροντα, τὴν προγο[νικ]ὴ[ν] ἀναν[ε]ω[σ]άμ[ε]νο[ς] πρὸς 'Αθη[ναίους οἰκ]ειότητα καὶ τῶν ὑφ — (11 lettres) — πρὸς αὐτο[ὺς] ἀνθρώπων ἀνάμνησιν [αὐξήσας · χειροτονη]θείς τε εἰς Πα[νιώ]νιον θεωρὸς κτλ. La restitution ἀπεκομίσατο (l. 49) n'est pas acceptable, et l'avant-dernière ligne demeure inintelligible. Je pense qu'il faut lire : εἰς δὲ — τὴν ['Αθηναίων πόλιν] κατὰ τὴν αὐτὴν χρείαν ἀποδημήσας καὶ [ἐκεῖ ? κ]ατ[ηργάσα]το[1] μείζο[ν]α τῶι δήμωι συμφέροντα, τὴν προγο[νικ]ὴ[ν] ἀναν[ε]ω[σ]άμ[ε]νο[ς] πρὸς 'Αθη[ναίους οἰκ]ειότητα καὶ τῶν ὑ[παρχόντων ἡμῖν] πρὸς αὐτο[ὺς φιλ]ανθρώπων ἀνάμνησιν [ποιησάμενος[2] · ἀποδειχ]θείς τε κτλ. Pour la locution κατεργάζεσθαι συμφέροντα ou χρήσιμα, cf. Dittenberger, *Sylloge*[2], 342, l. 31 (Dionysopolis) : πρὸς τὸ πάντως τι κατεργάζεσ[θαι τ]ῇ πατρίδι συμφέρον ; *OGI*, 339, l. 10-11 : ἐν αἷς (πρεσβείαις) πάντα τὰ συμφέροντα κατηργάσατο μετὰ τῶν συμπρεσβευτῶν τῶι δήμωι ; Polyb., III, 17, 11[3]. Pour ποιεῖσθαι ἀνάμνησιν : Polyb., II, 37, 6, etc. (cf. les exemples réunis par 387
Krebs, *Die Praepositi. bei Polybius*, p. 100, 4).

Col. XII, l. 171 et suiv. L'éditeur écrit : θεωροῦντες δὲ οἱ πολῖται [ἐπιτηδει]ότερον ὑπάρχειν τὸ πρεσβεῦσαι καὶ τοῦτον πα[ρὰ τὸν] βασιλέα 'Αριαράθην, ὅπως συγκατασκευάσηται [τὰς προ]θυμίαν ἀνήκοντα τῆι πόλει κτλ. Je ne puis admettre πρεσβεῦσαι πα[ρὰ τὸν] βασιλέα ; il faut suppléer : πά[λιν πρὸς] βασιλέα. La première ambassade d'Hérodès, en l'honneur de qui est rendu le décret, auprès du roi Ariarathès se trouve mentionnée plus haut (col. XI, l. 103 et suiv.). Je doute fort aussi de [τὰς προ]θυμίαν ; le marbre ne permettrait-il pas de lire [τὰ εἰς σ]ωτηρίαν ?

Col. XIII. L. 269. Au lieu de : τὸ δὲ ἐ[σ]όμενον ἀνάλω[μα περὶ τὸ]ν στέφανον, lire plutôt : [εἰς τ]ὸν στέφανον (de même, n° 117, l. 73).

N° 111[4], col. XVI. L. 113-118 : τὰς δὲ κατασκευασθείσας ὑφ' ἑαυ[τοῦ ἁλέας τὰς ἀνακειμέ]νας ἐκ πλείονος χρόνου τῆι 'Αθηνᾶι τῆι

1. [De même Ad. Wilhelm, *loc. cit.*].

2. [De même Ad. Wilhelm : τῶν ὑ[παρχόντων ἀπ' ἀρχῆς] πρὸς αὐτο[ὺς φιλ]ανθρώπων ἀνάμνησιν [ποιησάμενος].

3. Cf., pour d'autres exemples de la même locution, Ad. Wilhelm, *Wien. Jahresh.*, X (1907), p. 22.

4. [Cf. Ad. Wilhelm, *Wiener Studien*, 1907, 21 ; *Neue Beiträge* VI, 52-53 ; *Anz. Akad. Wien* 1924, 156 ; Rehm et Asboeck, *loc. cit.* 104 (cf. 85) ; M. Holleaux, Στρατηγὸς ὕπατος, 42].

Πολιάδι, ἃς κατέχει καὶ καρπίζεται [ὁ δῆμος, ἀνέσωσεν π]αρακαλῶν τὸν ἀνθύπατον τοῖς μὲν ὑπὸ τῶν ἀλωνῶν λεγομένοις μὴ προσ[τίθεσθαι, ἀλλὰ ἐφίεσθ]αι τῶι δήμωι τὰ πράγματα, μέχρι ἂν ἐπιγνῶμεν τὸ κριθησόμενον ὑπὲρ [αὐτῶν ὑπὸ τῆς συγκ]λήτου, ἔπεισέν τε τὸν ἀνθύπατον καὶ αὐτὸς ἀποφήνασθαι, ὅτι οἴεται δεῖν δια[τηρεῖν τοὺς κατεχομέν]ους ὑφ' ἡμῶν. Ce passage, d'un si grand intérêt historique, a été excellemment restitué dans l'ensemble, mais il subsiste à la fin une grande difficulté. Comment expliquer τοὺς κατεχομένους ? à quoi rapporter ce participe ? On sortira, je crois, d'embarras en écrivant : ἔπεισέν τε τὸν ἀνθύπατον καὶ αὐτὸς ἀποφήνασθαι, ὅτι οἴεται δεῖν δια[κατέχεσθαι τοὺς τόπ]ους ὑφ' ἡμῶν[1]. Aux l. 115-116, il me semble que le texte gagnerait aussi à être modifié comme il suit : τοῖς μὲν ὑπὸ τῶν ἀλωνῶν λεγομένοις μὴ προσ[έχειν, ἀκέραια δὲ ἐᾶσ]αι τῶι δήμωι τὰ πράγματα, μέχρι ἂν κτλ. Pour la locution προσέχειν (ou προσέχειν τὸν νοῦν) τοῖς λεγομένοις, cf. Polyb., I, 69, 9 : προσεῖχον ἐπιμελῶς τὸν νοῦν τοῖς λεγομένοις ; III, 82, 5 : οὐχ οἷον προσεῖχε τοῖς λεγομένοις ; XVIII, 53, 9 : τὰς μὲν ἀρχὰς οὐ προσεῖχε τοῖς λεγομένοις ; et les autres exemples réunis par Fr. Hultsch, *Erzähl. Zeitform. bei Polyb.*, II, p. 394 ; cf. aussi Diod. XVIII, 62, 1 (cf. 62, 2) : παρακαλῶν μὴ προσέχειν τῷ Εὐμένει. Pour les mots ἀκέραια τὰ πράγματα, cf. les l. 142-143 (οὐ τὰ πρα[χθέν]τα ἀκέραια doit, comme je l'indique plus loin, être changé en τὰ πράγματα ἀ.) et 148-149 (ἀκέραια [ταῦτα πάντα ? ἀφεθῆ]ναι ? [τ]ὰ πράγματα).

L. 118-120 : πάλιν τε τῶν δημοσιωνῶν βιασαμένων κα(ὶ) προσαγαγόν[των — — (14 lettres) — —]αν τῶι στρατηγῶι καὶ οἰομένων δεῖν διδόν[αι] τὸ ἱκανὸν ἕως οὗ γένηταί τι ἀ[πόκριμα παρὰ τῆς συγκλήτου] κτλ. On lit, dans la pétition de M. Aurelius Eclectus aux empereurs Philippes (*OGI*, 519), l. 12 : τήνδε τὴν ἱκετεί[αν ὑ]μεῖν προσάγομεν ἐχέ[γγυοι], ce qui suggère la restitution : κα(ὶ) προσαγαγόν[των καθ' ἡμῶν ἱκετεί]αν τῶι στρατηγῶι κτλ. — L. 132 : μετὰ τῶν συναποδεδειγμένων ἑ[αυτῶι πρεσβευτῶν]. Les l. 125, 129 indiquent que la vraie leçon doit être : μετὰ τῶν συναποδεδειγμένων ἐ[κδίκων].

L. 139-143 :

καὶ ἀποδημήσας εἰς Ἔφεσον — —(19 lettres) — — σ[.....
..μ]ηδὲν ἐπιβαλλόντων ἑαυ-

1. Cf. *Sylloge*[2], 929, l. 42 (Magnésie du Méandre) : δ[ι]ακατεῖχον τοὺς προειρημένους τόπους.

140 τοῖς τόπ[ω]ν οἱ δημοσιῶναι [— (13 lettres) — πρεσϐ]είαν τοῦ 388
δήμου [πρὸς τ]ὴν σύγκλητον ἀπεσταλ[κ]ό-
τος περὶ τῶν ἀλεῶν, αἳ καὶ ἑκαστο[..... κ]αὶ τῶ[ν .....]
τὰ π[ρά]γ[μ]ατα, μέχρι ἂν ἡ σύγκλητος
[π]ερὶ αὐτῶν διαλάϐῃ, οἷς καὶ πεισθέντος το[ῦ] στ[ρ]ατηγοῦ
..ν..η...η.θη καὶ τῶι δήμωι τὰ πρα[χ]-
[θέν]τα ἀκέραια κτλ.

Le texte est si mutilé et, dans les parties conservées, semble d'une lecture si peu certaine, qu'on ne saurait songer, sans un nouvel examen du marbre, à en tenter une restitution suivie ; mais il est aisé de retrouver le sens général de la phrase. Au début, je propose de suppléer : καὶ ἀποδημήσας εἰς Ἔφεσον [τῶι στρατηγῶι (cf. l. 136) ἐνεφάνι]σ[εν (ou ἐδήλωσεν) ὅτι κατὰ μ]ηδὲν ἐπιϐαλλόντων ἑαυτοῖς τόπ[ω]ν οἱ δημοσιῶναι [ὀρέγονται (?) (ἀντιποιοῦνται serait bien préférable, mais ce mot est trop long pour la lacune) καὶ ὅτι, πρεσϐ]είαν τοῦ δήμου [πρὸς τ]ὴν σύγκλητον ἀπεσταλ[κ]ότος περὶ τῶν ἀλεῶν. — Plus loin (l. 141), il faut évidemment lire : — αι (désinence d'un verbe à l'infinitif aoriste ou présent) τῶ[ι δήμωι] τὰ π[ρά]γ-[μ]ατα, μέχρι ἂν ἡ σύγκλητος [π]ερὶ αὐτῶν διαλάϐῃ (cf. l. 116 ; 148-149). — A la fin de la phrase (l. 142-143), on reconnaît avec certitude les mots : — θῆ[ν]αι (ἀφεθῆναι ?) τῶι δήμωι τὰ πρά[γμα]τα ἀκέραια (cf. l. 148-149[1] : ἀκέραια [ταῦτα πάντα ? ἀφεθῆ]ναι ? [τ]ὰ πράγματα ; et, plus haut, mes remarques sur la l. 116). En conséquence, il paraît clair qu'à la l. 141 la lecture αἳ καὶ ἑκαστο [.....] ne peut être maintenue ; après [καὶ ὅτι, πρεσϐ]είαν τοῦ δήμου [πρὸς τ]ὴν σύγκλητον ἀπεσταλ[κ]ότος περὶ τῶν ἀλεῶν, ce que réclame le sens, c'est une phrase telle que celle-ci : δεῖ ἀκέραια ὑπ' αὐτοῦ (sc. τοῦ στρατηγοῦ) ἀφεθῆν]αι ? τῶ[ι δήμωι] τὰ π[ρά]γ[μ]ατα. Ce qui suit s'entend sans difficulté : le consul s'étant laissé persuader par l'ambassadeur des Priéniens, il fut décidé que les choses seraient laissées en l'état et les droits du peuple réservés jusqu'à ce que fût connue la volonté du Sénat. Malheureusement, il me paraît impossible, à moins d'une étude nouvelle de l'original, de rétablir, à la l. 142, avec une suffisante vraisemblance, le verbe qui s'est perdu après το[ῦ] στ[ρ]ατηγοῦ.

N° 117[1], *C.* L. 65-66 : καὶ σταθῆναι τὴν εἰκόνα [ᾧτινι ἐ]ν

1. [Cf. Ad. Wilhelm, *Wiener Studien* 1907, 21-22 ; *Neue Beiträge*, VI, 53 ; *Anz. Akad. Wien* 1924, 156].

τόπωι τῆι τε βουλῆι καὶ τῶι δήμωι δόξῃ κτλ. Je ne vois pas qu'il y ait lieu de modifier ici la formule ordinaire : [ἐν ὧι ἂ]ν τόπωι τῆι τε βουλῆι καὶ τῶι δήμωι δόξῃ. — *D.* L. 75-77. J'écris : [ἐξεῖναι δὲ ἐπὶ τῆς ἐκφορᾶς καὶ ἄλλους τοὺς βουλομένους] στεφανοῦν Ἡρά[κλειτον· ἀναγράψαι δὲ καὶ τὸν γραμματέα τῆς βουλῆς καὶ τ]οῦ δήμου εἰς τὰ ψηφί[σματα τὰς γενομένας στεφανώσεις· ἀναγράψαι δὲ καὶ τοὺς στεφάνους καὶ τοὺς ἐστε]φανωκότας —.

XXII

INSCRIPTIONS DE MAGNÉSIE DU MÉANDRE

I[1]

Personne, en France, n'a encore fait une étude approfondie de l'ouvrage si important qu'a publié, l'été dernier, M. Otto Kern : *Die Inschriften von Magnesia am Maeander*[2]. J'espère avoir bientôt le loisir d'entreprendre cette étude ; dans le moment, je me borne à présenter quelques observations critiques que m'a suggérées la lecture des inscriptions éditées par M. Kern[3]. Mais je ne veux pas attendre plus longtemps pour rendre aux rares talents de ce savant l'hommage qu'ils méritent ; il faut le louer surtout d'avoir eu la patience de composer ces admirables *Indices*, où j'aime à voir le prélude de ce *Lexique de la langue épigraphique grecque*, que les épigraphistes se décideront bien à nous donner un jour, et dont quelques érudits français s'occupent déjà d'assembler les éléments. 119 120

N. 15[4], a. *Décret de Cnide en l'honneur de trois juges-arbitres et de leur secrétaire, citoyens de Magnésie.*

1. [*Rev. Ét. Anc.* III (1901), *Curae epigraphicae*, 119-130].

2. Depuis que j'ai écrit ces lignes, M. Haussoullier a donné de l'ouvrage de M. Kern, dans la *Revue critique* du 18 mars 1901 (p. 205 et suiv.), un compte rendu, dont je puis bien dire qu'il est loin d'épuiser l'intérêt du sujet. Les « notes sur le texte » de M. Haussoullier (p. 209, n. 1) ne renferment qu'une seule correction, laquelle a d'ailleurs son prix : dans l'inscription n. 5, il faut lire Φιλοκράτους au lieu de Ἡλοκράτους.

3. Au mois d'octobre 1900, M. Wilhelm, alors à Paris, a bien voulu me faire part de plusieurs corrections qu'il avait apportées à quelques-unes des inscriptions de Magnésie. Je m'abstiens naturellement de toucher à ces inscriptions ; c'étaient, autant qu'il m'en souvient, les nos 49, 57, 65, 90, 99.

4. [Cf. Ad. Wilhelm, *Jahreshefte* IV (1901), *Beiblatt*, 25 ; *Wiener Studien* 1907, 3 ; J. De Decker, *Rev. Phil.* 1905, 153-159 ; *Rev. Phil.* 1927, 113-114].

L. 9-10. Au lieu de [παρὰ Μάγνητας], écrire [πρὸς Μάγνητας]. L. 12-14. Kern : ἀκολουθ[ήσαντες τ]οῖς ὑπάρχουσι ταῖς πόλεσι ποθ' αὑτὰς οἰκ[οθεν φιλα]νθρώποις κτλ. Le mot οἰκοθεν, pris au sens de ἐξ ἀρχῆς, me paraît fort suspect ; n'est-il pas plus simple de suppléer, d'après l'exemple des inscriptions n. 53, l. 63, et n. 56, l. 3, οἰκ[είοις καὶ φιλα]νθρώποις ? L. 20-21 : οὓς δὲ καὶ συνέλυσαν τῶν ἐν — — σασιν ὄντων. Le sigma initial du groupe — σασιν est indiqué comme douteux par M. Kern ; c'est pourquoi je me risque à proposer le supplément : [ἐν τοῖς ἀμφισϐητήμ]ασιν[1]. L. 21-22. Après πᾶσαν φιλοτιμίαν ποτιφερόμε-[νοι], ajouter [εἰς πάντα] ou [ἐμ πᾶσιν]. L. 24-25. Kern : ὅπως οὖν καὶ ὁ δᾶμος τοῖς ἐπακ[ούσασι] τᾶι [π]αρακλήσει αὐτοῦ ἀποδι-δῶι τιμὰς καὶ — — — [χάριτα]ς. Ce passage me semble devoir être restitué de la sorte : ὅπως οὖν καὶ ὁ δᾶμος τοῖς ἐπακ[ο-
121 λουθήσασι] τᾶι [π]αρακλήσει αὐτοῦ (cf. n. 44, l. 26 ; n. 39, l. 20-21) ἀποδιδῶι τιμὰς καὶ [χάριτας τὰς καταξία]ς. L. 28. Kern : δεδόχθαι τῶι δάμωι..... ἐπαινέσαι μ[ὲν Μάγνητας]..... ἀρετᾶς ἕνεκα [καὶ εὐνοίας]..... καὶ ἐπὶ τ[ᾶι ἀρετᾶι] τῶν τε δικαστῶν καὶ τοῦ γραμματέως..... Manifestement, il faut écrire : καὶ ἐπὶ τ[ᾶι ἀποστολᾶι] τῶν τε δικαστῶν καὶ τοῦ γραμματέως.

N. 15, b. *Décret de Magnésie, qui sert de réponse au précédent.*

L. 2-3. Kern : ἐπελθόντες εἰς Μαγνη]σίαν (sc. οἱ πρεσϐευταί) διελέγησαν καὶ παρ[εκάλουν πάντα τὰ γεγραμ]μένα τίμια ἀποδέξασ-θαι κτλ. Il me semble que [τὰ ὑπὸ τῆς πόλεως δεδο]μένα (ou [ἐψηφισ]μένα) τίμια serait préférable[2]. L. 5 : [ἐν τῶι πρώ]τωι ἀγῶνι τῶν συντελουμένων παρ' ἡμῖν [Λευκο]φρυηνῶν[3]. L. 11-12. Kern : καὶ ὑπὸ τῶν πρεσϐευτῶν τὰ παρακαλούμενα ἐπ[....|.....] ὄντα κτλ. Dans un décret de Delphes (*Sylloge*[2], 306 = Michel, 163), on lit (l.11-12) : ἐπακούσας (βασιλεὺς Ἄτταλος) προθ[ύ]-μως τὰ ἀξιούμενα ; je crois, en conséquence, qu'il est permis de restituer ici : τὰ παρακαλούμενα ἐπ[ακούσει]. Pour la lacune qui suit, je propose avec réserve le supplément [φιλάνθρωπα] ὄντα. L. 14-16. Kern : τὴν δὲ ἀναγραφὴν τ[ῶν ψηφισμάτων] τοῦ

1. [Ad. Wilhelm, *Wiener Studien*, d'après un texte de Priène : [ἐν τοῖς ἐγκλήμ]ασιν].

2. M. Kern fait observer que le nombre des lettres manquantes aux deux côtés de l'inscription ne peut être déterminé avec exactitude.

3. Cf., par exemple, *IG*, XII 3, 71, l. 9-10 (décret de Théra) : ... ἀνα-γρ]αφ[ε]ῦσαι [τὸν στέ]φανον καὶ τὰ[ς] τιμὰς [Δ]ιονυσίω[ν ἐ]ν τ[ῶ]ι πράτωι]γῶνι τῶι μουσικῶι.

τε παρὰ Κνιδίων ψηφίσματος κα[ὶ τ]ῆ[σ]δε τ[ῆς παρ' ἡμῶν] ἀποκρίσεως γενέσθαι κτλ. Le mot ψηφισμάτων, suppléé par l'éditeur, n'est pas celui qu'on attend ; mieux vaudrait écrire [τῶν δεδογμένων], ou encore [τῶν διαπεσταλμένων ou τῶν διαπεμφθέντων].

N. 19. *Lettre du « roi Antiochos », fils aîné d'Antiochos III aux Magnètes.*

L. 19-21 : νῦν τε ἀποδέχομαι τὰς ἐψη[φισμένα]ς ὑφ' ὑμῶν τιμὰς τῆι θεᾶι καὶ [εἰς χρ]ό[ν]ον πειράσομαι .....συναύξειν ὑμῖν κτλ. La restitution [εἰς χρ]ό[ν]ον semble, à première vue, peu satisfaisante ; aussi bien, dans les *Nachträge* (p. 295), M. Kern écrit : « scheint εἰς χρόνον nicht richtig ergänzt zu sein, weil statt des ν Raum für zwei Buchstaben vorhanden ist ». Il n'est point douteux, après cela, qu'il ne faille suppléer : [εἰς τὸ λ]ο[ιπ]όν[1].

N. 22. *Lettre d'Attale Ier aux Magnètes*[2]. 122

L. 18-19. Kern : τόν τε ἀγῶνα ὥσπερ παρα[καλεῖ]τε ἀποδέχομαι καὶ ἀπαρχὴν ἐ[γώ τε ἔτα]ξα δοῦναι κτλ. J'aimerais mieux écrire, conformément à l'usage constant des chancelleries royales : ἐ[γὼ προσέτα]ξα δοῦναι κτλ. A la l. 16, les mots καὶ ὁμιλοῦντα ἐμ Μούσαι[ς δει]νῶς (sc. τὸν δῆμον τὸν Μαγνήτων) demeurent pour moi un grand mystère.

N. 28[3]. *Décret d'une ville aitolienne.*

L. 4-5 : ὅπ[ως οὖν τὰ δεδ]ογμέν[α φανερὰ ἦι ἐν] τὸμ πάντα χρόνον, τοὺς νομο[γράφο]υς τᾶς πόλ[ιος ἀναγράψαι] τόδε τὸ ψάφισμα ἐν τοὺς νόμους. Les mots φανερά et ἀναγράψαι ne sont pas ceux que réclame le sens. On écrira plutôt : ὅπ[ως δὲ τὰ δεδ]ογμέν[α βέβαια (ou κύρια ou κατάμονα) ἦι] κτλ. τοὺς νομο[γράφο]υς τᾶς πόλ[ιος καταχωρίξαι κτλ.][4].

N. 37. *Décret d'Athènes.*

L. 37-39 : ἀναγράψαι δὲ τόδε τὸ ψήφισμα τὸγ γραμματέα τὸγ κατὰ πρυτανείαν ἐν στήληι λιθίνηι καὶ στῆσαι ἐν τῶι ἱερῶι.

1. [De même Ad. Wilhelm, *Jahreshefte, loc. cit.*, 25 ; cf. C. B. Welles, *Royal Correspondence*, n. 32].
2. [Cf. C. B. Welles, *loc. cit.*, n. 34].
3. [Cf. H. Swoboda, *Klio* XI (1911), 450-456].
4. [Mêmes restitutions de Ad. Wilhelm, *loc. cit.*, 25-26].

M. Kern écrit à ce propos : « Der Name des Besitzers dieses Heiligtums ist aus Unachtsamkeit des Protokollführers oder des Steinmetzen weggelassen worden. Ein Tempel der Artemis Leukophryene ist für Athen nicht bezeugt... ». Je ne doute guère qu'il ne s'agisse ici du sanctuaire du Démos et des Charites, où l'on avait coutume, vers la fin du IIIe siècle, d'exposer les décrets votés en l'honneur des étrangers ; voy. Homolle, *BCH*, 1891, p. 344 et suiv.

N. 39. *Décret de la Confédération achéenne*[1].

L. 43-46 : καταχωρίξαι δὲ κα[ὶ] τοὺς νομ[ο]γράφους τὸ δόγμα τῶν Ἀχα[ιῶ]ν εἰς [τοὺς ν]όμο[υς] τοὺς πρώτους..... υς..... μ[..... χρη]|ματίξαι τοῖς Ἀχα[ιοῖ]ς. Je propose, à titre d'essai, la restitution suivante : καταχωρίξαι δὲ κα[ὶ] τοὺς νομ[ο]γράφους τὸ δόγμα τῶν Ἀχα[ιῶ]ν εἰς [τοὺς ν]όμο[υς] τοὺς πρώτους [οὓς αὐτο]ὺς [δεήσει νο]μ[ογραφήσαντας χρη]|ματίξαι τοῖς Ἀχα[ιοῖ]ς. Cf. le décret des Aitoliens en réponse à l'ambassade de Téos (Dittenberger, *Sylloge*[2], 280 = Michel, 68), l. 16-18 : ὅπως δὲ καὶ εἰς τοὺς νόμους καταχωρισθῆι (ά) ἀνιέρωσις καὶ ἁ ἀσυλία, τοὺς κατασταθέντας νομογράφους καταχωρίξαι, ἐπεί κα αἱ νομογραφίαι γίνωνται, ἐν τοὺς νόμους.

N. 41. *Décret de Sicyone.*

123 L. 12-15. Kern : ε[ἶ]μεν δὲ τὸν ἀγῶνα στεφανίταν ἰσοπύθιο[ν] τόν [τε] μ[ουσικὸ]ν [κ]αὶ γυμνικὸν καὶ ἱππικόν, καὶ τὰ ἄθλ[α καὶ τὰς τιμὰς τοῖς] νικῶσι τοὺς ἀγῶνας ὅσα καὶ τῶν [Π]υ[θί]ων γέ[γραπται]. Cette phrase est bien obscure. Je pense qu'avant τῶν [Π]υ[θί]ων, on doit suppléer les mots [εἰς τοὺς] (sc. ἀγῶνας), omis par le lapicide ; comp. *Sylloge*[2], 295 (= Michel, 291), l. 16-17 : [εἶμεν] δ[ὲ [τ]οῖς νικεόντοις τῶν Αἰτωλῶν τὰς τιμὰς καὶ τὰ λοιπὰ πάντα τὰ ἐν τ[οὺς ἀγῶνας τῶν Πυθίων κ]αὶ Ὀλυμπίων κατακεχωρισμένα. D'autre part, à la l. 14, entre τὰ ἄθλ[α] et τοῖς νικῶσι, là où M. Kern écrit [τὰς τιμάς], il me semble nécessaire de rétablir le verbe [ὑπάρχειν].

N. 43. *Décret de Messène.*

L. 21-22. Kern : [τᾶι δὲ πόλει τᾶι ἁμετέραι πάτ]ριόν ἐστι κτλ. Dans le reste du décret (cf. l. 6 ; 16-17), les Messéniens, parlant d'eux-mêmes, emploient la locution : τὸ κοινὸν τῶμ

1. [Cf. De Decker, *loc. cit.* 160 ; sa restitution πρώτους [καὶ ἱαρο]ύς paraît impossible].

Μεσσανίων ; il est dès lors peu vraisemblable qu'ils aient fait usage, à la l. 21, des mots ἁ πόλις. Je préférerais : [τοῖς δὲ Μεσσανίοις], ou mieux encore : [ἐπεὶ οὖν τοῖς Μεσσανίοις] κτλ.

N. 44[1]. *Décret de Corcyre.*

L. 42-43. Kern : τ[ὸ] δὲ ψάφισμ[α .....]ν ἀναθέμεν πρὸ τοῦ πρυτανείου, τὸ δὲ[.....γε]νόμενον ἀνάλωμα εἴς τε τὰν κατα —. La l. 42 se laisse restituer sans difficulté : τ[ὸ] δὲ ψάφισμ[α ἀναγραφὲν ἐν στάλα]ν ἀναθέμεν κτλ. Les suppléments de la ligne suivante seront plus incertains ; je ne propose qu'avec hésitation : τὸ δὲ] εἰς τὰ προγεγραμμένα γε]νόμενον ἀνάλωμα εἴς τε τὰν κατα[σκευὰν τᾶς στάλας (?)].

N. 46 (= Dittenberger, *Sylloge*[2], 259)[2]. *Décret des Épidamniens.*

L. 37-39 : Kern et Dittenberger : [ὅπως δὲ τὰ ἐψηφισ]μένα μετὰ τᾶς τῶν θε[ῶν εὐ]νοίας νῦν τε καὶ εἰς [τὸν ἀεὶ] χρό[νον ἐπ' ἀγαθῶι συντ]ελῆται τῶι [τ]ε Μα[γνήτων] καὶ Ἐπιδαμνίων, τὸμ πρύ[τα]νιν [..... τᾶ]ι Ἀρτέμιτι τᾶι Λε[υκοφρυη]νᾶι καὶ τᾶι Ἑστίαι. Je crois qu'on peut suppléer [κατεύχεσθαι] (cf. n. 86, l. 10 ; n. 89, l. 24-25)[3]. La phrase, selon MM. Kern et Dittenberger, se continuerait de la sorte (l. 39-41) : καλέσαι δ' α[ὐτοὺς (sc. τοὺς θιαρούς) εἰς τὸ πρυταν]εῖο[ν ἐ]πὶ τὰν κοινὰν έστ[ίαν], ἱερεῖον θῦσαι ἐφέστ[ι]ον,..... σ[..... τὰ σ]κέλη καὶ τὸ νάκος καὶ ἐ[νεκέχηρον] κτλ. Il est clair que les deux premières propositions, celle qui commence par καλέσαι κτλ., et celle qui commence par ἱερεῖον θῦσαι, manquent de cohésion : il 241
faut ou bien insérer entre ἑστ[ίαν] et ἱερεῖον la copule καὶ, pour laquelle cependant il ne semble pas y avoir de place, ou bien — ce qui me paraît préférable — transformer καλέσαι δ'α[ὐτοὺς] en καλέσα[ντα δ'αὐτοὺς] (sc. τὸμ πρύτανιν), correction d'autant plus acceptable que M. Kern marque d'un signe de doute la fin du mot καλέσαι et le Δ et l'A qui viennent ensuite. La proposition finale (l. 41) pourrait être restituée de la sorte : [καὶ δίδο]σ[θαι αὐτοῖς (sc. τοῖς θιαροῖς) τὰ σκ]έλη καὶ τὸ νάκος κτλ.

1. [Cf. Ad. Wilhelm, *loc. cit.* 26 ; *Attische Urkunden*, II, 26].
2. [*Sylloge*[3], 560. Cf. Ad. Wilhelm, *Attische Urkunden*, II, 26].
3. [De Decker, *loc. cit.* 161 a lu, après πρύτανιν : εὐχ[ὰς ποιήσεσθαι], ce qui confirme la restitution pour le sens].

N. 56. *Décret de Cnide.*

Les l. 20-23 sont ainsi complétées par M. Kern : [ὅπως οὖν φανερὸς ἦι ὁ] δᾶμος προαιρ[εύμενος διὰ] παντὸς ποτὶ τὸ θεῖ[ον] εὐσ[εβῶ]ς [Μάγνη]τας φίλους ὄντας α[ἰ]νέσαι κτλ. Cette phrase boite cruellement, mais il est facile de remédier au mal. Comme M. Kern nous avertit que la dernière lettre d'εὐσ[εβῶ]ς est d'une lecture incertaine, et comme rien n'est si commun que la confusion du Σ et du N[1], je ne doute guère qu'on ne doive écrire : ποτὶ τὸ θεῖ[ον] εὐσ[εβεῖν καὶ Μάγνη]τας φίλους ὄντας α[ἰ]νέσαι[2] κτλ. Comp. *BCH*, XXIII, p. 371, l. 22 : ἵνα καὶ τοῖς λοιποῖς τῶν ὀργεώνων ἅπασιν ἐφάμιλλον εἶ τοῖς βουλομένοις πρὸς τοὺς θεοὺς εὐσεβεῖν.

La l. 28 présente une difficulté plus grave. Kern : π[ερὶ δὲ τῶν ἄ]θλων καὶ τᾶν τιμᾶν ὅπως A P — — — — |τὸν χρόνον τοῖς νικῶσι τὸν ἀ[γῶνα ὃν τιθέα]σι Μάγνητες κτλ. A la fin de la ligne, on restituera tout naturellement [εἰς πάντα] τὸν χρόνον ; il ne restera dès lors place, après A P, que pour trois caractères environ ; en sorte que, si la leçon A P est la bonne, il faudra rétablir ici un verbe, dont le radical tiendra tout entier ou presque tout entier dans ces deux lettres. Ce verbe existe peut-être, mais comme je n'ai pu réussir à le retrouver, j'avoue que je suis bien tenté de supposer une légère faute de lecture. Changeons A P en Δ O et tout s'arrangera ; nous écrirons fort commodément : ὅπως [δοθῆι εἰς πάντα] τὸν χρόνον κτλ[3].

L. 35. Après πέμψαι δὲ ἀυτῶ[ι] κα[ὶ]..., suppléer : ἐκέχειρα ou ἐνεκέχειρα.

125 N. 61. *Décret d'Antioche de Perse*[4].

La fin de la l. 13, que M. Kern laisse en blanc, peut être restituée avec une grande probabilité : ἐπειδὴ Μάγνητες..... συγγενεῖς ὄντες καὶ φίλοι τοῦ δήμου καὶ πολλὰς καὶ ἐπιφανεῖς χρείας παρεισχημένο[ι] τοῖς [Ἕλλ]ησίν [εἰσι τῶν πρὸς δόξ]αν[5]

1. On trouve un exemple de cette confusion dans le décret de Mégalopolis (n. 38), l. 23 : χρόνως au lieu de χρόνω(ν) (cf. Dittenberger, *Sylloge*[2], 258). Je ne sais si, dans ce texte, elle est imputable au lapicide ou à l'éditeur.

2. [Cf. plus loin, 325, n. 1].

3. [Restitution impossible de De Decker, *loc. cit.* 163].

4. [*OGI*, 223].

5. [Dittenb. : [εὐδοξί]αν].

ἀνηκουσῶν, πρότερόν τε κτλ[1]. Cf. Waddington, *Asie Mineure*, 2713 *a* : τῶν εἰς τιμὴν καὶ δόξαν ἀνηκόντων... ; *CIG* 3595 (= Michel, 525), l. 32-33 : [τὰ] εἰς τὴν τιμὴν καὶ δόξαν ἀνήκοντα... ; *CIG* 3067 (= Michel, 1015), l. 11 : τὰ πρὸς τιμὴν καὶ δόξαν ἀνήκοντα.

L. 44. Il est aisé de remplir les deux petites lacunes de cette ligne : οἴεται δεῖν (sc. ὁ δῆμος) καιρὸ[ν μηδένα] παρα[λεί]πε[ιν πρέ]ποντα ἐν ὧι [καὶ] καθ' ἰδίαν ἑκ[άστωι κ]αὶ κοινῆι πᾶσιν ἐ[να]ποδείξεται κτλ.

L. 53-55 : εὔξασ[θ]αι δὲ τοὺς ἱερεῖς θεοῖς πᾶσιν καὶ πάσαις διαμένειν Μ[άγ]νησιν εἰς τὸ[ν] ἅπαντα χρόνον ἐπὶ τύχηι ἀγαθῆι τῆ[ς] πόλε[ως...[2] On attendrait διαμένειν (αὐτὴν) Μάγνησιν, à savoir ἡ πάτριος πολιτεία, dont il est fait mention à la ligne précédente ; il me semble que l'absence de ce relatif ne s'explique que par la négligence du lapicide.

N. 62. *Décret d'une ville inconnue.*

L. 18-26. Je crois nécessaire d'apporter ici quelques retouches aux suppléments de M. Kern. J'écris : [ἐπαινέσ]αι μὲν τὸν δῆμον τὸμ Μα[γνήτων ὅτι εὐσεβῶ]ς διακείμενος πρὸς τὸ θεῖ[ον καὶ καλῆς καὶ ἐνδ]όξου αἱρέσεως ἀνθειλημμέ[νος ἐπαύξησε τὰς τ]ῆς Ἀρτέμιδος τιμὰς μεμνη[μένος τῶν γ]εγενημένων ὑπ' αὐτῆς ἐπιφα[νειῶν καὶ εὐεγρε]τημάτων, ἀποκρίνασθαι δὲ αὐ[τοῖς ὅτι ὁ δῆμος] καὶ πρότερον μὲν διετέλει [εὐνόως διακείμε]νος τῆι πόλει τῆι Μαγνήτων, [νῦν δὲ προαιρούμε]νος συναύξειν κτλ.

L. 36-41. Kern : ἐπαινέσαι — (sc. τοὺς θεωροὺς) [ἐπὶ τῶ]ι μετὰ π[άσης σπουδῆς καὶ φι]λοτιμίας ἀπολελογίσθαι πε[ρὶ — — —] καθότι προσήκει πράσσειν το[ῖς — — —] περὶ τῶν εἰς τὸ θεῖον [εἴ]ς τε [τὴ]μ [πόλιν ἀνηκόντων ?] — μένοις κτλ. Je propose, sans en vouloir garantir l'exactitude, la restitution suivante, qui a du moins le mérite de ne pas changer une seule lettre au texte : [ἐπὶ τῶ]ι μετὰ π[άσης σπουδῆς καὶ φι]λοτιμίας ἀπολελογίσθαι πε[ρὶ τῶν τῆς θεᾶς τιμῶν], καθότι προσήκει πράσσειν το[ῖς ὑπὸ τῆς πατρίδος] περὶ τῶν εἰς τὸ θεῖον [πι]στε[υο]μ[ένοις καὶ πεμπο]μέ- 126
νοις... L'emploi des verbes πιστεύω, πιστεύομαι, avec le génitif ou la préposition περὶ suivie du génitif est, comme

1. Je m'aperçois que la même restitution est venue aussi à l'esprit de M. Haussoullier (*Rev. Phil.*, 1900, 318, n. 3). Mais ce savant a omis de rétablir, après Ἕλλησιν, l'auxiliaire εἶναι, qui me paraît cependant indispensable. J'ajoute que le supplément ἐλευθερίαν, que M. Haussoullier semble préférer à δόξαν (*ibid.*, 318, dans le texte), serait aussi peu convenable que possible.

2. [Dittenb. : τὴ[ν] πολε[ιτείαν].]

on sait, assez ordinaire à l'époque alexandrine. Je n'en puis citer d'exemple épigraphique, mais on lit dans Diodore (XIV, 12, 3) : οὗτος πιστευθεὶς περὶ τῶν ὅλων ; cf. Polyb., XIII, 2, 3.

N. 63. *Décret d'une ville inconnue.*

L. 14-15. Kern : [καὶ πα]ρακαλ[οῦσ]ιν καὶ [ἁρ]μό[ζ]ειν τὸν δῆμον πρ[ο]σδέ[ξασθαι τὰς ἐψη]φι[σ]μέ[νας τ]ιμ[ὰς] τῆι [θε]ᾶι μ[ετ]ὰ πάσης σπου[δῆς] ——— ουμεν. Il me paraît évident que la restitution [ἁρ]μό[ζ]ειν provient d'une mauvaise lecture. Nous suppléerons : [καὶ πα]ρακαλ[οῦσ]ιν καὶ [ἀξι]ο[ῦσ]ιν[1] τὸν δῆμον πρ[ο]σδέ[ξασθαι κτλ. μ[ετ]ὰ πάσης σπου[δῆς τοὺς λόγους ποι]ούμεν[οι][2].

Le texte des l. 20-24 peut être rétabli un peu plus complètement que n'a fait M. Kern[3] : ἀποκ[ρίν]ασθ[α]ι Μάγνησιν ὅτι ὁ δῆμ[ος ἐν τοῖς ἔμπ]ρο[σθεν] διετέλει [οἰ]κείως διακείμενος κοιν[ῆι τε τῶι δήμωι [τῶ]ν Μαγνή]των καὶ ἰδίαι τοῖς ἀφικνουμέν[οι]ς, καὶ νῦν [βουλόμενος] κα[τὰ δύναμιν] συν[α]ύξ[ει]ν τὰ ἐψηφισμένα ὑπ' αὐτῶ[ν τίμια τῆι θεᾶι] ἀ[ποδέχεται] κτλ.

L. 26-27. Les suppléments de l'éditeur : [ἐπὶ τῶι τὰ συμφέ]ρο[ντα π]επ[ολυ]ωρῆσ[θ]αι, m'inspirent quelques doutes. Je serais bien tenté d'écrire, en corrigeant le texte : [ἐπὶ τῶι μετὰ π]ρο[θυμίας ἀ]π[ολελογί]σ[θ]αι (cf. n. 62, l. 38). Le décret de Smyrne relatif à l'alliance avec Magnésie du Sipyle (Michel, 19) (l. 30-31) permet de restituer avec certitude le début de la l. 28 : [κ]αὶ καλέσαι αὐτοὺς τὸν ἱε[ροκήρυκα (?)] εἰ[ς τὸ πρυτανεῖον] ἐπὶ ξεν[ισμόν], περὶ δὲ τῆ[ς] αἱρέσεως τῆς [θεωρίας ?...

N. 80. *Décret d'Antioche de Pisidie* (?)[4].

L. 1-2. Kern : [ὑ]πακο[υσ]αντ.. (τῶν) πρεσβευτῶν τοὺς ἀ. ο[———] ; peut-être, τοὺς ἀ[π]ο[λογισμούς][5]. L. 5-6. Kern : [οὐδενὸς] ἀ[πο]στήσ[ε]ται τ[οῦ] πρὸς .υ[...ὑ ?]πὸ τούτων —— .....ε..οντ.. Ce passage est trop mutilé pour que je tente

1. [De même Ad. Wilhelm, *Jahreshefte*, *loc. cit.* 30. De Decker, *loc. cit.*, 163, repousse les restitutions proposées pour y substituer celle-ci, étonnante : παρακαλοῦσιν κα[ὶ ὀμ]ό[σ]ειν].

2. [De Decker, *loc. cit.* 163, n. 2 : « la restitution — σπουδ[ῆς τοὺς λόγους ποι]ούμενοι comporte exactement le nombre voulu de lettres »].

3. [Cf. De Decker, *loc. cit.* 164].

4. [Cf. *Rev. Phil.* 1927, 117].

5. Cf. Polyb., XXI, 22, 3.

d'en rétablir le texte dans son entier ; mais la restitution [οὐδενὸς] ἀ[πο]στήσ[ε]ται τ[ῶν] πρὸς — — — [διατ]ε[ιν]όντων s'offre d'elle-même (cf., pour l'expression τὰ διατείνοντα πρὸς κτλ. : n. 100 *b*, l. 16 ; *Journ. hell. Stud.*, XI, p. 114, l. 13 ; *I. v. Pergamon*, n. 248, l. 12-13). [Cf. ci-dessus, p. 301].

L. 6-9. M. Kern a laissé dans ces lignes quelques vides 127
qu'il n'est pas fort difficile de boucher : τ[ο]ὺς δὲ [σ]τρ[ατ]ηγοὺς [μετ]ὰ τ[ῶν γραμματέων ἐπιμέλειαν πο]ιή[σασ]θαι, ὅπως ἀ[ντι]γραφῇ τὸ [ψή]φισμ[α] τοῦτ[ό τε] καὶ [ἀναγραφῆι εἰς σ]τήλην μαρμαρ[ίνην] κτλ., ἀξιῶσα[ι] δὲ [κ]α[ὶ] τὸν Μαγ[ν]ήτων [δ]ῆμον ἀνα[γ]ράψαι κα[ὶ παρ' αὐτοῖς τὸ ψήφισμα][1] τοῦτο κτλ. L. 17-18. Kern : ποιεῖν δὲ [τ]ὸ [αὐτὸ] τοῦτ[ο ε]ἰς τ[ὸ λοι]πόν, ὅτα[ν.....] παρὰ Μαγνήτ[ω]ν τὸν θεωρὸ[ν] τὸν α[ὐτῶν]. Le supplément [ὑποδεχώμεθα] me semble assez bien indiqué.

L. 21-23. Kern : τοὺς [δὲ] στρατηγοὺς καὶ βουλ[ευτὰς μετά] τε τῶν γραματέων [κ]αὶ τοῦ ἐξε[τα]στ[οῦ] κατὰ μῆ[να] θύσασ[θ]αι τοῖς Θε[σ]μ[οφό]ροις καὶ Ἀρτέμιδι Σωτείρ[αι κ]αὶ Ἀρτέμ[ιδι Λε]υκ[οφ]ρ[υην]ῆι, καλέ[σ]αι δὲ [καὶ εἰς τὴν κοι]ν[ὴ]ν ἑστίαν τοὺς π[αρ]ὰ Μαγν[ήτ]ων [θεωρο]ύ[ς], ὅπ[ως π]ρῶτ[οι] μετάσ[χωσι τῶν θυσιῶν] τούτων, τοὺς δ[ὲ] τ[α]μίας εἰ[ς τὴν θ]υσίαν.... νη.ρεια χορηγ[ῆ]σ[αι ..... δοῦναι τοῖς] πρεσϐ[ευτ]αῖς [ξένια] δραχμ[ὰς] τ[ρι]άκ[ον]τα. Je restitue la seconde partie de ce passage un peu différemment : καλέ[σ]αι δὲ κτλ. τοὺς π[αρ]ὰ Μαγν[ή]των [θεωρο]ύ[ς], ὅπ[ως π]ρῶτ[οι] μετάσ[χωσι θυσίας μετὰ] τούτων (à savoir, les bouleutes et les hauts fonctionnaires de la cité, nommés un peu plus haut), τοὺς δ[ὲ] τ[α]μίας εἰς τὴν θυσίαν [τὰ μὲ]ν [ἱε]ρεῖα χορηγ[ῆ]σ[αι, ξένια δὲ δοῦναι ὅσα τοῖς ἄλλοις] πρεσϐ[ευτ]αῖς [δίδοται] κτλ. Je ne me dissimule pas que les derniers suppléments sont incertains et qu'ils occupent un peu trop de place. Ce qui rend nécessaire, à mon avis, la restitution des mots ὅσα τοῖς ἄλλοις κτλ., c'est qu'il est inadmissible que les députés de Magnésie aient été appelés théores à la l. 21, et πρεσϐευταί à la l. 23.

N. 83. *Décret d'une ville de l'État de Pergame.*

L. 8-10. Kern : [δε]δέχθαι τὴν ἐπ[αγγελίαν — — — —]αι τῆς βασιλέως Εὐμ[ένους] κτλ. La présence de l'article τῆς est ici bien embarrassante et bien singulière. J'imagine que le ap ide s'est mépris et que τῆς tient indûment la place de το Auquel cas il deviendrait aisé de donner de ces lignes

1. [De même Ad. Wilhelm, *loc. cit.* 30].

une restitution un peu plus complète que celle qu'a proposée l'éditeur. En prenant exemple sur les n. 87, l. 15-16, et 86, l. 16, on écrira : [δε]δέχθαι τὴν ἐπ[αγγελίαν τῆς θυσίας] ou τὴν ἐπ[ηγγελμένην θυσίαν ἐπὶ σωτηρί]αι (τοῦ) βασιλέως Εὐμ[ένους] κτλ. A la l. 10, M. Kern a rétabli le nom de la reine Stratonice.
128 Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble apercevoir à cette ligne, sur le fac-similé de la planche V, les traces encore bien reconnaissables des trois lettres ΑΓο. Il serait désirable qu'au Musée de Berlin on voulût bien vérifier cette lecture. Si elle se confirmait, c'est d'Apollonis, la veuve d'Attale Ier, qu'il s'agirait dans l'inscription. Il faudrait donc modifier comme il suit les suppléments des l. 10 et 11 : [καὶ τῆς μητρὸς αὐ]τοῦ βασιλίσση[ς Ἀπολλωνίδος] κτλ.

N. 85. *Décret de Tralles*[1].

L. 3-7. Kern : Ἐπειδὴ Μάγνητε[ς — π]ολλὰς ἀποδείξεις ἐμ πᾶσι τοῖς καιροῖς σπουδῆς καὶ ἐκτενεία[ς πεποίηνται | καὶ νῦν ἐπὶ τῆ]ι τοῦ Πυθίου Ἀπόλλωνος μαντείαι — τῇ ἀρχηγέτ[ιδι αὐτῶν Ἀρτέ-μιδι Λευκοφρυη]νῆι θυσίαν τε καὶ πανήγυριν — [πε]ποι[ήκ]ασιν... Le supplément [πεποίηνται], à la fin de la l. 4, paraît trop court, et la restitution [ἐπὶ τῆ]ι τοῦ Πυθίου Ἀπόλλωνος μαντείαι n'est guère satisfaisante ; j'aimerais mieux : ..... [πεποίηνται καὶ νῦν ἀ|κολουθοῦντες τῆ]ι τοῦ Πυθίου Ἀπόλλωνος μαντείαι κτλ.

L. 7-8. Kern : καὶ πρὸς ἡμᾶς ψήφισμά τε καὶ πρεσβευτὴν Νικό-δημ[ο]ν Μανδροκλ[είους τοῦ — — — Νικό|δη]μόν [τ]ε Μανδρο-κλείους νεώτερον καὶ Ἰσαγόραν Διαγόρου τοῦ Διαγόρου τοὺς παρα-γ[ενομένους θεωροὺς πέμψαντες παρακαλοῦ|σι] κτλ. Outre que la phrase est bien traînante, il ne me semble pas possible de maintenir à l'extrémité de la l. 8 un supplément de 34 lettres. Je serais d'avis de reporter à la fin de la ligne 7, entre Μανδρο-κλ[είους] et [Νικό|δη]μόν [τ]ε Μανδροκλείους, le verbe πέμψαντες (ou ἀποστείλαντες), suivi de la copule καὶ. L. 9. Kern : καὶ ο[ὗτοι πα|ρελ]θόντες ἐπὶ τὸν δῆμον κτλ. Au lieu de : καὶ ο[ὗτοι πα]—, qui est trop court, j'écris : καὶ ὁ [πρεσβευτὴς καὶ οἱ θεωροὶ ἐ|πελ]θόντες κτλ.

L. 13. Peut-être doit-on suppléer : ὅπ[ω]ς οὖν κτλ. [ἡ πρὸς Μ]άγνητας ὑπάρχουσα ἐκ παλ[αι]ῶν χρόνων εὔνοιά τε καὶ φιλία πολλαπλασιόνως ἐ[παύξηται].

L. 16-18. Kern : [δεδέχθαι τε τὴν] θυσίαν καὶ τὴν πανήγυριν καὶ τοὺς ἀγῶνας ἰσοπυθίους καθότι ἐπηγγέλκασιν [τὴν ἐκεχειρίαν

1. [Voir plus loin, p. 330].

καὶ] τὴν ἀσυλίαν καὶ τὴν καθιέρωσιν τῆς πόλεως καὶ τῆς χώ[ρ]ας κτλ. Là où l'éditeur écrit [τὴν ἐκεχειρίαν], il faut nécessairement un sujet, probablement [οἱ θεωροί].

L. 19-20. Aux suppléments de M. Kern je préférerais ceux-ci : [ὑπ]άρχειν δὲ τοῖς νικῶσιν τῶν πολιτῶν ἆθλά τε καὶ σιτηρέσια καὶ τἄλλα τίμια ὅ[σα καὶ τοῖς νικήσασι] τοὺς ἰσοπυθίους ἀγῶνας ὑπάρχει.

N. 86[1]. *Décret d'une ville de l'Étal de Pergame.* 129

L. 15. Avant [ἐ]λέ[σθαι] θεωροὺς οἵτινες κτλ., suppléer [εὐθέως].

N. 97. *Décret de Téos pour Glaukos, fils d'Admétos, citoyen de Magnésie.*

L. 36-37. M. Kern supplée : [στε]φανῶσαι δὲ αὐτὸν ἐν τοῖς Διονυσ[ίοις οἷς] τοὺς χόρους συντελῶμεν τῶι Διονύ[σωι κτλ. Mais ceci impliquerait qu'on célébrait quelquefois, à Téos, des Διονύσια qui ne comportaient pas de chœurs en l'honneur du dieu, et rien sans doute n'est moins vraisemblable. Je ne vois aucune raison de ne pas écrire ici, comme aux l. 44-45 : [ὅταν] τοὺς χόρους συντελῶμεν κτλ. L. 71-72 : [ἀκόλουθα πρά]σσων paraît devoir être préféré à [ἀκολούθως πρά]σσων (cf. l. 22).

N. 100 b (= Dittenberger, *Sylloge*[2], 552). *Second décret des Magnètes relatif à la fête des* Εἰσιτήρια.

L. 18-25. Kern et Dittenberger : καθῆκόν ἐστιν τῶι δήμωι..... ἀν[αγράψαι] μὲν τὸ κεκυρωμένον ἐπὶ στεφανηφόρου Πολυκλείδου.... ψήφισμα..... χειροτονηθέντος ἐπὶ τῆς ἀναγ[ραφῆς ἀν]δρὸς ὃς ἐγδώσει μετὰ τοῦ ἀρχιτέκτονος χορηγῆσαι [τὸ γινό]μενον δαπάνημα χάριν τῆς ἀναγραφῆς κτλ. C'est chose évidente à mes yeux qu'il faut couper la phrase après ἀρχιτέκτονος. J'écris donc : ἀν[αγράψαι] μὲν κτλ. χειροτονηθέντος ἐπὶ τῆς ἀναγ[ραφῆς ἀν]δρὸς ὃς ἐγδώσει μετὰ τοῦ ἀρχιτέκτονος, χορηγῆσαι [δὲ τὸ γινό]μενον δαπάνημα κτλ. Le verbe ἐγδίδωμι est ici pris absolument au sens de ἔγδοσιν ποιεῖσθαι.

N. 101. *Décret des Larbénoi en l'honneur de trois juges et de leur secrétaire, citoyens de Magnésie, réponse des Magnètes.*

L. 45-46. Écrire γραμμα[τεύσαντα] au lieu de γραμμα[τεύ-

1. [Cf. Ad. Wilhelm, *loc. cit.* 30].

130 οντα]. L. 77. Kern : ... τὴν ἀνα[γ]όρευσιν γίνεσθαι ἐπὶ πᾶσιν τοῖς τιθεμένοις ὑπὸ τῆς πόλεως ἀγῶσ[ι]ν. Ne doit-on pas corriger ἐπὶ en ἐμ ?

N. 103. *Décret de Samos*[1].

A la l. 11, il est indispensable de rétablir la formule de résolution : δεδόχθαι τῶι δήμωι. L. 14. Au lieu de ἀναδ[είξαντες (sc. οἱ πρεσβευταί) τὸ ψήφισμα παρακαλέσουσι] κτλ., j'écrirais plutôt : ἀναδ[όντες]. Voyez les exemples de cette locution que j'ai réunis dans la *Revue*, 1899, p. 7, n. 1[2] ; à ces exemples il faut joindre : Michel, 1014 (décret des artistes dionysiaques d'Ionie), l. 29 : ἑλέσθαι πρεσβευτάς, οἵτινες ἀφικόμενοι εἰς Ἰασὸν καὶ ἀναδόντες τόδε τὸ ψήφισμα τοῖς προστάταις παρακαλέσουσιν κτλ. ; comp. Polybe, XXIX, 25, 7 : οἱ δὲ παρὰ τοῦ Πτολεμαίου πρεσβευταὶ ....ἀνέδωκαν τοῖς ἄρχουσιν.... ἐπιστολὰς παρὰ τῶν βασιλέων ; Diod. XI, 45, 2 ; ἀνέδωκε τοῖς ἐφόροις τὰς ἐπιστολάς[3]. L. 53-54. De l'expression [πρὸς ou ἐπὶ] τὰ κάλλιστα παρωρμηκότ[ι], rapprocher : παρορμωμένων πάντων πρὸς τὸ φιλοδοξεῖν — (*Sylloge*[1], 246, l. 91 = Michel, 327) ; — ὅπως ..... ὁρμῶσιν ἐπὶ τὸ βέλτισ[τον καὶ τὸ συμφέρον] τοῖς κοινοῖς πράγμασιν (*Ath. Mitt.*, XV, p. 292, n. 3, l. 4-5).

1. [Voir ci-dessous, 336-337].

2. [Ci-dessous, 357].

3. Dans le décret d'Abdère (*Sylloge*[2], 303 = Michel, 325 [*Sylloge*[3], 656 ; *BCH*, 1935, 508]), il faut certainement restituer, à la l. 40, ou ἀναδόντες ou ἀποδόντες ; le supplément εἰς Τέ[ων καὶ δό]ντες est trop court d'environ trois lettres, comme on le voit par la transcription épigraphique du *BCH*, 1880, 47. — Puisque je suis amené à parler du décret d'Abdère, je me permettrai de dire un mot de quelques lignes un peu singulières qui ont paru dans la *Revue critique* du 9 juillet 1900. M. Haussoullier m'apprend là (p. 27) que la restitution des l. 25 et 26 du décret (διὰ τῆς τ]ῶν πραγμάτων παραθέσεως κτλ.), que j'ai communiquée à M. Dittenberger (v. *Sylloge*[2], II, p. 816), a été trouvée aussi par M. P. Foucart, qui en avait fait part, dans l'hiver de 1899, à ses auditeurs du Collège de France. C'est une coïncidence qui, certes, est bien faite pour me flatter et me réjouir. Mais pourquoi M. Haussoullier a-t-il donné à sa phrase un tour si équivoque qu'on pourrait penser que tout mon mérite a consisté à m'approprier la découverte de notre commun maître ? Il me plaît de ne voir qu'une maladresse de rédaction là où d'autres reconnaîtraient facilement une intention malveillante. M. Haussoullier sait mieux que personne que je n'ai pas assisté aux leçons où M. Foucart expliquait le décret d'Abdère, et que je n'en ai eu nulle connaissance. Et je me refuse à croire que, pour le mince plaisir de me faire injure, il ait voulu rendre obscur aux yeux de ses lecteurs ce qui était si clair aux siens.

II[1]

Inscr. nº 49. *Décret de Délos.* 213

M. Kern avait soupçonné que ce décret provenait de Délos ; M. Wilhelm a su le démontrer[2]. Dans le citoyen auteur de la motion, Ἀριστείδης [Τηλεμ]νήστου (et non Πολυμνήστου), il a reconnu le père de Τηλέμνηστος Ἀριστείδου, personnage qui joua à Délos un rôle politique fort actif à la fin du IIIe siècle et au début du IIe[3]. Voici comment M. Kern transcrit et complète les dernières lignes du décret (l. 9-12) : καλέ]σαι δὲ [αὐ]τοὺς καὶ | ἐπὶ ξέ[νια...] θ[..... εἰς τ]ὸ πρυτ[α]νεῖον, τὸ | δὲ ἀνάλω[μα ——————] ου τοὺς ταμίας· | ηἰ[ρ]έθη Ἐπε....ς ——. Il me semble qu'il est possible de proposer des suppléments plus étendus. Le citoyen, dont l'élection à un emploi public est mentionnée à la l. 12, ne peut être que le θεωροδόκος chargé de faire accueil, au nom de la cité, aux théores venus de Magnésie, En conséquence, il paraît nécessaire de remplir ainsi la lacune de la l. 10 : [καλέ]σαι δὲ [αὐ]τοὺς καὶ | ἐπὶ ξέ[νια τὸν] θ[εωροδοκήσοντα[4] εἰς τ]ὸ πρυτ[α]νεῖον.

Pour la l. 12, la restitution de la formule finale est fournie par *IG*, XI 4, 1027, l. 24-25 : — τὸ δὲ ἀνάλω[μα δοῦναι τὸ ἐκ τοῦ νόμ]ου τοὺς ταμίας.

1. [*Rev. Ét. Anc.* V (1903), *Curae epigraphicae*, 213-223]. Cf. *Revue*, 1901, p. 120 et suivantes [ci-dessus, 313 sqq.]. La publication de M. Kern a fait l'objet d'excellentes observations de M. Wilhelm, *Jahreshefte*, IV (1901), *Beiblatt*, 21 et suiv. J'ai eu, en lisant ce travail, la très grande satisfaction de voir que, plus d'une fois, M. Wilhelm et moi, nous nous sommes accordés dans le choix des mêmes restitutions. Dans le décret nº 56, nul doute que M. Wilhelm n'ait raison d'écrire αὔξειν au lieu de αἰνέσαι que j'avais conservé [De Decker, *loc. cit.* 162 a lu : α . νεσαι]. Tout récemment, le même savant a rétabli avec certitude les lignes 16 et suiv. du décret 100 b : *Jahreshefte*, 1903, 11, note 2 ; les corrections que j'avais moi-même proposées pour ce passage (*Revue*, 1901, p. 129) ne peuvent plus être maintenues [*Sylloge*[3], 695].

2. *Jahreshefte*, IV (1901), *Beiblatt*, 26-27.

3. Voyez Th. Homolle, *Rapport sur une mission archéologique à Délos* (*Arch. Miss.*, XIII, 423 et suiv.), travail auquel renvoie M. Wilhelm. [Cf. P. Roussel, *BCH*, 1907, 368-369].

4. [Plutôt peut-être : καλέσαι δὲ αὐτοὺς καὶ ἐπὶ ξέ[νια καὶ] θ[υσίαν τοὺς ἄρχοντας]. Cf. *Rev. Phil.*, 1927, 98 ; *BCH*, 1928, 164].

N° 50. *Décret de Paros* = Dittenberger, *Sylloge*[2], 261[1].

L. 24-28 : [ὅπω]ς οὖν καὶ [ὁ Παρί]ων δῆμος φαίν[ητ]αι τὴ[ν
214 πρὸς τοὺς] θεοὺς ε[ὐσέ]βειαν διαφυλάττων καὶ τὴν π[ρὸς τὴν πόλ]ιν
αὐτ[ῶν προ]|ϋπάρχουσαν φ[ι]λ[ία]ν.....ω.....ων ἐπὶ
πλεῖον αὔξων κτλ. On est tenté de suppléer : τὴν — προ]|
ϋπάρχουσαν φ[ι]λ[ία]ν [αὐτῶι ἐκ παλαι]ῶ[ν χρόν]ων[2], mais je ne
sais si ces restitutions correspondent aussi exactement qu'il
le faudrait à l'étendue des lacunes. — L. 14. Après ἐμ[φα-
νίσα]ντες τὴν τ[ῆς θεᾶς] ἐπιφάν[ειαν], il me paraît nécessaire
d'écrire, non pas [δ]ιότι, mais [κα]ὶ ὅτι. — L. 33 : τήν τε ἀσυ-
λίαν τῆς πόλεως καὶ τῆς χώρας τ[ῆς Μα]|γνήτων au lieu de τ[ῶν
Μα]γνήτων (cf. l. 40).

N° 58. *Décret d'une ville inconnue.*

Quelques changements doivent être apportés, je crois,
aux restitutions des l. 8-11. L. 8 : après παρακαλοῦσι, sup-
pléer [τὸν δῆμον] ; l. 9-10 : au lieu de : οἱ ἀπο|σταλέντες δὲ
παρ[ελθόντες[3] εἰς τὴν βουλὴν] | καὶ τὸν δῆμον καὶ δηλ[οῦντες τὰ
ἐψηφισμένα καὶ τὰς γε]|γενημένας ὑπὸ τῶν προ[γόνων εἰς τοὺς
Ἕλληνας εὐ]|χρηστίας, il me semble qu'on doit d'écrire : οἱ
ἀπο|σταλέντες δὲ παρ' [αὐτῶν ἐλθόντες[4] ἐπὶ τὴν βουλὴν]| καὶ τὸν
δῆμον καὶ δηλ[ώσαντες διὰ πλειόνων τὰς γε]γενημένας κτλ. — Pour
les l. 14, 22, 25, quelques suppléments s'offrent d'eux-mêmes :
L. 14 : [οὐθὲν ἐλλείποντες σπουδῆς καὶ] | φιλοτιμίας. L. 22 : [χρυ-
σέωι στεφάνωι]. L. 25 : [διακείμενος πρὸς] | τὸ θεῖον κτλ., mais
ces restitutions de détail n'ont guère d'intérêt, puisqu'elles
demeurent forcément isolées et qu'il est impossible de rétablir
la suite des diverses propositions[5].

N° 59, b. *Décret de Laodicée du Lykos*[6].

L. 10-12. Kern : ἀναγράψαι [δὲ τὸ ψήφισμα]| τόδε καὶ τὸ παρὰ

1. [*Sylloge*[3], 562 ; cf. *BCH*, 1935, 499 ; Ad. Wilhelm, *Journ. Rom. Stud.* 1937, 146-148].

2. Cf. n° 85, l. 13 ; 38, l. 23.

3. Dans l'*Index*, il est donné trois exemples de l'expression : παρελθόντες εἰς τὴν βουλήν ou δῆμον ; il eût fallu indiquer que, les trois fois (et non pas seulement la seconde), le mot παρελθόντες a été restitué ; j'ajoute qu'à mon avis il l'a toujours été à tort : pour le n° 85, l. 9-10, cf. ci-dessus, p. 322.

4. Cf. n° 87, l. 11.

5. [Cf. A. Oguse, *Rev. Phil.* 1928, 313-319 (*SEG*, IV, 502), qui a reconnu dans le n° 73 *a* la partie droite du décret].

6. [Cf. *Rev. Phil.* 1927, 116 ; 1936, 123-126].

Μαγνή[των εἰς στήλην | λι]θ[ίν]ην, στῆσαι ἐν τῆι [ἀγορᾶι ἐν τῶι ἐπιφα]νεστάτωι τόπωι, δοῦν[αι δὲ κτλ. Entre les deux premiers infinitifs il faut rétablir quelque liaison ; nous écrirons donc : ἀναγράψαι [δὲ τὸ ψήφισμα] — — — [εἰς στήλην λευκοῦ |λί]θ[ου], ἣν στῆσαι κτλ. (Cf. nº 93, l. 17-18). — La l. 16 se laisse facilement compléter : [παρακαλέσαι δὲ τὸν δῆ]|μον τὸμ Μαγνήτων [καὶ παρ' αὐτοῖς ἀναγράψαι] | τὸ ψήφισμα τοῦτο εἰς [στήλην λιθίνην, ἣν] | στῆσαι κτλ.

Nº 72. *Décret de Syracuse.* 215

Cet important document pourrait donner lieu à de nombreuses remarques ; j'en note ici quelques-unes que m'a suggérées une étude rapide.

Pas plus que M. Kern je ne me débrouille dans l'intitulé[1]. — L. 7-8 : Je ne vois rien qui empêche d'écrire : ἔδ[ο]ξε τᾶι σ[υ]γκλήτωι καθὰ κ[αὶ τῶι δάμωι (ou τᾶι ἁλίαι ?)] ; puis, [προαγορη]|σάντων κτλ[2]. — L. 13-14 : après καὶ τό τε ψάφισμα ἀ[π]οδόν[των καὶ ἀπολογι]|ξαμένων, il me paraît nécessaire de ponctuer, le verbe ἀπολογίζεσθαι étant ici, comme à la l. 37, pris au sens absolu. — L. 21-23 : Il serait assez séduisant d'écrire : ἀπολογι|ξ[αμένων δὲ ὑπάρχον|τ]ας φίλους [κ]α[ὶ] συ[γγενέα]ς [διὰ προγόνων τᾶς πόλιος ἁ|μ]ᾶς Μάγ[νητας]. — L. 25-26 : Je ne vois pas bien pour quel motif M. Kern n'écrit pas, en se réglant sur la formule initiale du décret : δεδόχθ]αι τᾶι συγκλήτωι τῶν Συρακοσίων καὶ τ[ῶι δάμωι (ou τᾶι ἁλίαι). — L. 31 : au lieu de οἱ πρ[ε]σβευταὶ [αὐτῶν], restituer plutôt : οἱ πρ[ε]σβευταὶ [καὶ θεαροί], comme aux l. 5, 11, 36. — L. 33 : après ἀποστέλλειν δ[ὲ καὶ], il faut, de toute nécessité, ajouter θεαρούς ou ἄνδρας. — L. 34 : Le supplément [συμπομπεύσοντας] est certainement trop court ; j'écris, d'après l'exemple du décret des Épirotes (nº 32, l. 30-31) : [καὶ συναυξήσοντας τὰς τιμὰς τᾶι] θεᾶι.

Les dernières lignes sont fort embarrassantes ; j'ai grande reconnaissance à mon ami M. Wilhelm d'avoir bien voulu m'envoyer de Berlin un estampage qui permet de contrôler et, ce me semble, de rectifier quelques-unes des lectures du premier éditeur. — L. 39 : D'après M. Kern, la pierre porte ΕΤΜΕ, qu'il corrige en ε(ἶ)με[ν] ; sur l'estampage, je crois discerner nettement ΕΞΜΕ, qui serait une bévue du *quadratarius* pour ἐξ(εἶ)μεν. — L. 39-40. Kern : — — — [ἱερ]εῖα

1. [Cf. Ad. Wilhelm, *Beiträge*, 181-183].
2. Cf. *IG*, XIV, 952 (Akragas) ; Swoboda, *Griech. Volksbeschl.*, 98-99.

τέλεα δ[ὲ] ὁ ἐνίστι[ος] πρ... δ — — —. L'estampage nous autorise, je crois, à changer δ[ὲ] ὁ en δύο. D'autre part, il me paraît certain qu'après ἐνιστι- il n'y a place que pour une seule lettre. Je n'hésite guère, en conséquence, à restituer : [ἱερ]εῖα τέλεα δύο ἐνίστι[α] (cf. nº 44, l. 31 : ἱερεῖον ἐνίστιον τέλειον). Du mot qui vient ensuite, je n'aperçois clairement sur l'estampage que le π initial; le reste est trop douteux pour que j'ose proposer une restitution. — L. 41 : au début de cette ligne, on lit : — τι παρ' ἀμίν. Le décret d'Hermione (*IG*, IV,
216 679) peut suggérer ici une restitution assez plausible : [ὁσάκις κα παρεπιδαμῶν]τι παρ' ἀμίν. — Même ligne : après καλέσαι δὲ α[ὐ]τ[ού]ς, devaient être mentionnés le ou les magistrats chargés de conduire les théores au foyer public de la cité ; si l'on n'insère pas un supplément à cette place, la ligne est, en effet, trop courte.

En raison de ces observations, on pourra se risquer à compléter ainsi qu'il suit les l. 39-42 du décret : ἐξ(εῖ)με[ν δὲ αὐτοῖς καὶ θῦσαι[1] ἰε|ρ]εῖα τέλεα δ[ύ]ο ἐνίστι[α] π[— — ὁσάκις κα παρεπιδαμῶν]|τι παρ' ἀμίν, καλέσαι δὲ α[ὐ]τ[οὺ]ς [τὸμ προστάταν (?) καὶ ἐπὶ τὰν] | κοινὰν ἱστίαν κτλ.

Nº 73, a. *Décret d'une ville inconnue.*

Pour les l. 13-21 de cette inscription, je proposerai la restitution suivante, qui diffère en quelques points de celle que nous devons à M. Kern[2] :

13 — — — — — — καὶ τὸ]ν ἀγῶνα ἀποδέδεκται στεφα-
[νίτην ἰσοπύθιον · καὶ ἐ]ν τῶι καθήκοντι καιρῶι πεμφ[θῆ]-
15 [ναι θεωροὺς τρεῖς (?) τοὺς] συνθύσ[ο]ντας καὶ τἄλλ[α]
πάντ[α]
[τὰ νομιζόμενα συντελέσοντ]α[ς] ἀξί[ω]ς ἀμφοτέρων τῶν
πόλ[ε]-
[ων καὶ τὴν ἀναγγελίαν τοῦ] στεφάνου ποιησομένους · εἰς
[δὲ — — — — — — — —] ους τε καὶ θυσίαν καὶ παρα-
[κομιδὴν τὴν εἰς τὰ Λευκοφρ]υηνὰ δραχμὰς ἑκατὸν ἑκάσ-
20 [τωι δοθῆναι · ὅπως δὲ μετὰ] τῆς τῶν θεῶν εὐνοίας νυν[ί] τε
[καὶ εἰς τὸν ἀεὶ χρόνον ταῦτα συν]τελῆται κτλ.

1. Cf. nº 38, l. 54 et suiv. : ἐδόθη τοῖς θεαροῖς — θῦσαι οἷς καὶ τᾶι θεᾶι ὅσον καὶ αὐτοὶ δίδουσι κτλ.

2. [Cf. plus haut, p. 326, n. 5].

N° 78. *Décret d'une ville inconnue.*

Sur cette inscription, mon ami M. Ph. E. Legrand a bien voulu me communiquer les intéressantes observations qu'on va lire.

L'inscription de Magnésie n° 78, très mutilée, est présentée par M. Kern comme un « décret d'une ville inconnue » (*Psephisma einer unbekannten Stadt*). Ne peut-on pas essayer d'identifier cette ville ?

Quatre choses sont à considérer :

le dialecte, qui est le dialecte dorien ;

le titre des magistrats chargés des libéralités publiques, qui 217
s'appellent des hiéromnémons (l. 23 : δόμεν δὲ τοὺς ἱερομνάμονας) ;

le nom de l'ambassadeur magnète qui est venu dans la ville, Philiskos, fils de Pythagoras ;

enfin, l'emplacement où le fragment a été découvert.

Trouvé « un peu au sud de l'inscription 86 », le n° 78 pourrait, à la rigueur, provenir de la même région du mur inscrit où est resté en place le n° 72, lequel est un décret de Syracuse[1] ; nous pourrions donc songer à le considérer comme le débris d'un texte sicilien ; et, par le fait, des hiéromnémons, trésoriers des richesses sacrées, sont connus au moins dans deux villes de Sicile, villes de langue dorienne, à Ségeste[2] et à Tauroménion[3]. Mais est-il vraisemblable que l'ambassadeur magnète auprès d'une ville quelconque de cette région ait été Philiskos, que d'autres textes nous montrent voyageant exclusivement dans le Péloponnèse[4], tandis qu'à Syracuse alla Diotimos, fils de Ménophilos, l'un des trois qui ont visité la côte et les îles de l'Adriatique[5] ? Nous ne le croyons pas. Le nom de Philiskos nous invite bien plutôt, semble-t-il, à chercher la « ville inconnue » dans le Péloponnèse, la répartition des textes péloponnésiens en deux groupes séparés sur les murs du portique[6] n'étant pas plus surprenante que celle des réponses rapportées

1. Voir la table II à la fin du volume.

2. *IG*, XIV, 288 *a*, 291 (II^e^ siècle).

3. *Ibid.*, 423-430 ; cf. *Sylloge*[2], 515 (fin du II^e^ ou I^er^ siècle av. J.-C.).

4. A Mégalopolis (38), auprès du Koinon des Achéens (39), à Argos (40), à Sicyone (41), en Messénie (43).

5. N^os^ 35-36 et 44-46.

6. Il faudrait même dire en trois groupes, si le fragment 76 devait se compléter comme le croit M. Kern ; mais les restitutions proposées sont douteuses.

de l'Adriatique[1], au milieu desquelles s'intercale le groupe 37-43, ou que celle des réponses venues de l'Est de la Grèce centrale[2], dont la suite est trois fois interrompue. Or, parmi les villes péloponnésiennes qui entrent ici en ligne de compte, je veux dire parmi celles dont la réponse ne nous est pas transmise en dehors du fragment 78[3], une au moins posséda cer-
218 tainement, du v^e^ siècle à l'époque impériale[4], des hiéromnémons de l'espèce de ceux que nomme la l. 23[5] : cette ville est Épidaure, ville religieuse, où les administrateurs des richesses sacrées devaient jouer un rôle considérable ; c'est à elle que nous sommes tenté de rapporter l'inscription mutilée.

N° 85. *Décret de Tralles*[6].

Il me semble qu'on peut sans grand effort compléter ainsi les l. 23-25 : κατασκευασθῆναι δὲ καὶ φ[ιάλην ἀπὸ δραχμῶν] (Kern) ... ακοσίων ἧγ καὶ ἀναθέτωσαν οἱ ἀποσταλησόμενοι ὑπὸ τ[ῆ]ς πόλεως θεωροὶ [εἰς τὸν ναὸν (ou εἰς τὸ ἱερὸν)] τῆς Ἀρ|[τέμιδος τῆς Λευκοφρυηνῆ]ς ἐπιγράψαντες ὅτι « ὁ δῆμος ὁ Τραλλιανῶν Ἀρτέμιδι Λευκοφρυ[ηνῆι ἀνέθηκε »].

1. Mission de Sosiklès Diokléos, Aristodamos Diokléos, Diotimos Ménophilou : Képhallénie (35), Ithaque (36) ; — Corcyre (44), Apollonia (45), Épidamnos (46).

2. Mission d'Apollophanès Aischylou, Euboulos Anaxagorou, Lykonidès Charisiou : Béotie (25) ; — Phocide (34) ; — Athènes (37) ; — Chalcis (47) et Érétrie (48).

3. On sait que la présence d'un décret du Koinon des Achéens (39) n'empêche pas de songer à une ville achéenne ; cf. Niese, *Hermes*, 1899, p. 551.

4. Dittenberger, *Sylloge*[2], 938 ; Cavvadias, *Épidaure*, n^os^ 102-107, 259 ; *Ath. Mitt.*, 1898, p. 21, n^os^ 14 et 15 (Chr. Blinkenberg).

5. Sur les différentes espèces d'hiéromnémons connues par les auteurs et par l'épigraphie, cf. Gilbert, *Handbuch*, II, p. 334 et n. 1 ; *Sylloge*[2], n° 515, n. 5 ; [*PW*, s. v. *Hieromnemones*, 1490 sqq., où cette attribution du décret n. 78 est ignorée (p. 1494)]. Sur l'existence, incertaine, d'hiéromnémons à Trézène, cf. *BCH*, 1893, p. 120 ; 1900, p. 189. Je ne crois pas qu'on puisse songer ici aux hiéromnémons de Calaurie : si le n° 78 était un décret de l'amphictyonie restaurée, il émanerait des hiéromnémons, et ceux-ci ne se fussent pas ordonné à eux-mêmes ce que prescrivent les l. 23 et suiv. ; tout incomplètes que soient ces lignes, on distingue en effet qu'il ne s'y agit point d'une libéralité périodique recommandée aux soins des hiéromnémons de l'avenir (τοὺς ἱερομνάμονας τοὺς ἀεὶ ἐνάρχους ὄντας, comme il est dit à Delphes en pareil cas), mais d'un don à faire immédiatement et une fois pour toutes τῷ ἐπαγγέλλοντι Φιλίσκῳ.

6. [Cf. ci-dessus, 322-323].

N° 90. *Décret d'Antioche.*

Le début de ce décret a été excellemment restitué par M. Ad. Wilhelm[1]. Mais, aux l. 18-19, il subsiste encore une difficulté qu'a bien vue mon savant ami. M. Wilhelm, suivant de près M. Kern, écrit (l. 15-21) : ὅπως ο[ὖν καὶ ὁ δῆ]μος φαίνηται μνείαν ποιούμενος τῶν φιλοπόνω[ς καὶ δικ]αίως κρινάντων τὰς κρίσε[ι]ς καὶ ἀξίως τῆς τε πα[τρίδος τῆ]ς ἀποστειλάσης καὶ τοῦ δήμου τοῦ μεταπεμψαμέ[νου, οἵ τε μετὰ Πυθοδ]ότου νῦν εἰς τὴν πόλιν ἡμῶν παραγενόμενοι δικασ[ταὶ θεωροῦντε]ς[2] τὰς προσηκούσας τιμὰς ὑπαρχούσας τοῖς ἀγαθοῖς [τῶν ἀνδρῶ]ν προιστῶνται τῶν δικαίων μετὰ πάσης προθυμία[ς] κτλ. Comment serait-il question des collègues de Pythodotos (οἱ μετὰ Πυθοδότου), puisque cet arbitre est venu *seul* de Magnésie à Antioche (cf. l. 8-10 ; 23-24) ? M. Wilhelm se pose la question et se 219
demande si le début de la l. 19 a été bien lu. Je crois que la lecture est irréprochable, mais que la restitution [οἵ τε[3] μετὰ Πυθοδ]ότου, due au premier éditeur, ne l'est pas. Pour sortir d'embarras, il suffira d'écrire : ἀξίως τῆς τε πα[τρίδος τῆ]ς ἀποστειλάσης καὶ τοῦ δήμου τοῦ μεταπεμψαμέ[νου αὐτούς, οἵ τε ἀπ]ὸ τοῦ νῦν[4] εἰς τὴν πόλιν ἡμῶν παραγενόμενοι κτλ[5]. Je m'étonne seulement que la pierre porte παραγενόμενοι : c'est παραγινόμενοι qu'on attendrait[6].

N° 92, a (= Michel, 487) et b. *Décrets de Magnésie en l'honneur de citoyens qui ont contribué à la construction du théâtre*[7].

Sur l'interprétation et la restitution de ces deux décrets, je ne puis, à mon grand regret, m'accorder entièrement avec le

1. *Jahreshefte*, IV (1901), *Beiblatt*, 31-32.

2. Kern : [λαβόντε]ς ; le supplément [θεωροῦντε]ς, évidemment nécessaire, a été trouvé par M. Wilhelm.

3. Kern : οἱ δέ ; Wilhelm : οἵ τε, qui est certainement préférable.

4. [Confirmé par un décret d'Antioche pour des juges d'Érythrai (U. von Wilamowitz-Möllendorff, *Nordionische Steine* (*Abhandl. Preuss. Akad.* 1909), p. 56) : οἵ τε ἀπὸ τοῦ νῦν εἰς [τὴμ πόλιν ἡμῶν παρ]αγινόμενοι κτλ.].

5. Cf. *IG*, VII, 4131 (= Michel, 235) (Akraiphia), l. 32-34 : οἵ τε παραγινόμενοι μετὰ ταῦτα πρὸς ἡμᾶς δικασταὶ ἐπιγινώσκοντες τὴν Ἀκραιφιέων εὐχαριστίαν κτλ., et les autres textes cités par M. Ad. Wilhelm dans son article des *Jahreshefte*, IV (1901), *Beiblatt*, 31-32 : Michel, 508 (Érythrai), l. 10 et suiv. ; 468 (Iasos), l. 14 et suivantes.

6. [Le décret pour les juges d'Érythrai porte : παραγινόμενοι].

7. Pour l'étude de ces documents j'ai pu faire usage d'excellents estampages que M. Ad. Wilhelm avait eu l'obligeance de m'adresser de Berlin.

savant éminent à qui nous en devons la découverte et la première publication, M. Hiller von Gärtringen[1].

Le décret *b*, que M. Hiller von Gärtringen juge le plus récent des deux, est, à mon avis, le plus ancien. Voici comme je restituerais le début de la partie conservée (l. 1-6) : [— — — ἐπειδὴ — — — 'Απολλοφάνης 'Απολλοφάνου τὸ θέατρον (?) κατεσκεύα]|σεν (?) μετὰ τοῦ σ[υ]ναποδειχθέντος αὐτῶι ἐπὶ τῆς κατασκ[ευῆς Μαιανδρίου] | Δημητρίου, προεισενέγκας τὸ ἀργύριον ἄτοκον καθότι ἐπηγγε[ίλατο[2]· μετὰ δὲ ταῦ]|τα ἐγλιπόντος αὐτοῦ τὸμ βίον καὶ μετὰ τὴν ἐκείνου τελευτὴν μεταλλάξ[αν]|τος καὶ Μαιανδρίου, συντελεῖ Δημήτριος ὁ υἱὸς ὁ 'Απολλοφάνου ἀδελφιδοῦ[ς δὲ] | Μαιανδρίου, βουλόμενος ἐπὶ τέλος ἀγαγεῖν τὴν ἐπαγγελίαν τοῦ πατρός, [ἃ ὑπέ]|σχετο τῶι δήμωι κτλ.

A la fin de la l. 1, M. von Hiller écrit : μετὰ τοῦ — — [υἱοῦ] Δημητρίου. Mais il suffisait de dire une fois que Démétrios était le fils d'Apollophanès, et, après l'avoir dit à la l. 1, à quoi bon l'indiquer de nouveau et si expressément à la ligne 4 ? Je ne puis me persuader qu'il soit question ici et là du même
220 personnage ; je crois plutôt à l'existence de deux Démétrios. A mon avis, le *stemma* de la famille est celui-ci :

Apollophanès (l. 10) — *Démétrios*

Apollophanès marié à une sœur de *Maiandrios* (l. 4, 8-9, 10, 17) — (l. [1], 4, 5)

Démétrios (l. 4, 13-14)

Démétrios, fils d'Apollophanès (l. 4) et neveu de Maiandrios (l. 4-5), porte, comme c'était souvent l'usage, le nom de son aïeul maternel. Quant à Maiandrios, il paraît bien résulter des l. 4 et 5 qu'il avait joué quelque rôle, au côté d'Apollophanès, dans la construction du théâtre ; autrement, à quel propos le décret ferait-il mention de sa mort ? Le plus naturel est d'admettre, comme je le fais, qu'il avait été, en compagnie d'Apollophanès, ἀποδειχθεὶς ἐπὶ τῆς κατασκευῆς (τοῦ θεάτρου). Démétrios succéda dans la même fonction à son père et à son oncle, poursuivit les travaux commencés par Apollophanès,

1. Voir *Ath. Mitt.*, XIX (1894), 7-13.

2. 'Επηγγε[ίλατο], au lieu de ἐπήγγε[ιλεν], est une restitution de M. Ad. Wilhelm : *Gött. Gel. Anz.*, 1900, 91.

et, comme celui-ci l'avait promis, fit, sans réclamer d'intérêts, l'avance des fonds nécessaires à leur achèvement.

Pour le décret *a* (l. 1-5), je propose les suppléments suivants : στῆσαι δὲ αὐ[τοῦ εἰκόνας δύο χαλκᾶς, τὴμ | μὲν μίαν ἐν τῆι ἀγορᾶι, τὴν] δὲ ἑτέραν ἐν τῶι θεάτρωι, τὸ δὲ ἀ[νά]λωμ[α τὸ εἰς τὴν ποί|ησιν[1] τούτων καθὰ καὶ] τῆς προεψηφισμένης εἰκόνος Ἀπολ|λοφάν[ει καὶ τὴν | ἀναγραφὴν τῶν ψηφι]σμάτων (?) ὑπηρετῆσαι τὸν ἀποδειχθησόμενον ἄν[δρα ἐπὶ | τῆς κατασκευῆς τ]οῦ θεάτρου κτλ. — La προεψηψισμένη εἰκὼν Ἀπολλοφάνει est la statue dont il est parlé dans le décret *b* (l. 11, 13, 17) ; si elle n'a point encore été érigée ni même sculptée dans le temps où l'on vote le décret *a*, la raison en est assez visible : c'est que la construction du théâtre, où elle doit trouver place, est loin d'être achevée. Nous ignorons quel était le citoyen que les Magnètes se crurent obligés d'honorer de deux statues par leur second décret ; il se pourrait — mais nous n'en saurions donner la preuve — qu'il s'agît de Démétrios, le fils généreux du généreux Apollophanès.

N° 93, a. *Décret des Magnètes relatif à leur second procès avec les Priéniens.* 221

M. Dittenberger, qui a très heureusement revisé le texte de ce document (*Sylloge*[2], 928), écrit aux l. 29-32 : τὸ δὲ ἀνάλωμα τὸ εἰς ταῦτα προχορηγησάτω Παυσανίας ὁ νεωκόρος τῆς Ἀ[ρ]τέμι|δος τῆς Λευκο[φρυηνῆς · λογι]σάσθω δὲ ἐκ τῶν ἐσομένων προσόδων ἐ[κ] τῆς ἱερᾶς χώρ[ας] πάσης τῆς [Ἀρτέμιδος τοσοῦτο, ὥστε ἐξ αὐτ]οῦ ἀποκατασθῆναι αὐτῶι πάντα τὰ π[ροχορηγηθ]ησόμενα. Le supplément [λογι]σάσθω, proposé par M. Kern, ne saurait être maintenu ; la vraie leçon est certainement [κομι]σάσθω[2].

L. 6-8 : Kern : Μυλασεῖς ἀκόλουθα πράσσοντε[ς] τῆι [ὑπαρχούσηι περὶ] ἑαυτοὺς καλοκἀγαθίαι καὶ βουλόμενοι κατακολουθεῖν τοῖς τε ὑπὸ [Ῥωμαίων καὶ ὑφ' ἡμῶν] δεδογματισμένοις καὶ τῆι ἀπεσταλμένηι πρὸς αὐτοὺς ἐπι[σ]τολ[ῆι ὑπακούσαντες] ἐχειροτόνησαν δικαστὰς καλοὺς καὶ ἀγαθούς κτλ. M. Dittenberger supprime avec raison le verbe ὑπακούσαντες qui est inutile, mais je ne sais s'il fait bien de le remplacer par le substantif ἄνδρας, précédé d'un chiffre indiquant le nombre des arbitres. La construction de

1. Cf. *IG*, II, 300.

2. Cf. n° 101, l. 89 ; testament d'Épiktéta, l. 166-167 ; *Inscr. Brit. Mus.*, 897, l. 9 (Halicarnasse) ; *Sylloge*[2], 653, l. 72-73 (Andania) ; *IG*, XII 3, 253, l. 8-9 (Anaphé), etc.

la phrase en devient bien embarrassée, et l'on n'avait que faire d'inscrire ici le nombre des arbitres, puisque leurs noms à tous devaient se trouver gravés un peu plus loin sur la pierre (cf. l. 22). Le mieux, ce me semble, est d'insérer après le mot ἐπιστολή le nom de l'auteur de cette lettre, et d'écrire : τῆι ἀπεσταλμένηι πρὸς αὐτοὺς ἐπι[σ]τολ[ῆι ὑπὸ Μαάρκου].

Je note ici[1] qu'il y a lieu d'apporter quelques retouches aux restitutions qu'on a proposées pour le décret des Magnètes ([*Sylloge*², 928] *Sylloge*³, 679, I = *Inschr. von Priene*, 531, I *A*) gravé avant la lettre du préteur M. Aimilius. — L. 3-5 : γράψαντος δὲ καὶ τοῦ στρατηγοῦ τοῦ Ῥωμαίων [Μαάρκου Αἰμυλίου πρὸς τ]ὴν ἡμετέραν πόλιν, ἵνα κριθῶμεν, καὶ πρὸς τὴν Μυλασέων πόλιν, [ἵνα ἀποστείλωσι δικασ]τήριον (Kern) ; je préférerais [ἵνα κατασταθῆι τὸ δικασ]τήριον. — L. 13 : ὑπο[δ]ε[δηλωμένα] est très suspect. — L. 20 : καὶ τὸ ψήφισμα καθ' ὃ [ἡιρέθη] (Dittenberger) M[υ]λασέων τὸ δικαστήριον καὶ τὴν Μυλασέων ἀπόκρισιν ; je pense qu'il faut écrire καθ'ὃ [ἠιτήθη] κτλ. ; cf. l. 5-6 : καὶ τοῦ δήμου ἐξαποστείλαντος πρὸς Μυλασεῖς ἄνδρας κτλ. [ἐπὶ τ]ὴν αἴτησιν τοῦ δικαστηρίου. Les députés de Magnésie ont naturellement été envoyés à Mylasa à la suite et en vertu d'un décret des Magnètes ; c'est ce décret qu'on devra graver après la lettre du préteur aux Mylasiens et le sénatus-consulte. Quant à la « réponse » des Mylasiens, elle a été adressée, non pas, comme le croyait Dittenberger, à M. Aemilius, mais aux Magnètes, à la suite de leur ambassade, et c'est dans cette réponse qu'il était fait mention de l'élection (αἵρεσις) de la commission arbitrale. — J'ai indiqué ailleurs (*BCH*, 1914, 67, 2) comment peuvent être complétées les l. 31-32 : [κομι]σάσθω δὲ (ὁ νεωκόρος) ἐκ τῶν ἐσομένων προσόδων ἐ[κ] τῆς ἱερᾶς χώρ[ας] πάσης τῆς [θεᾶς, ὥστε ἐντὸς τοῦ ἐνιαυτ]οῦ ἀποκατασταθῆναι κτλ. On peut, toutefois, préférer la restitution de Ad. Wilhelm (*Neue Beiträge*, VI, 33) : ἐκ τῆς ἱερᾶς χώρ[ας] τῆς [Ἀρτέμιδος ἕως τ]οῦ ἀποκατασταθῆναι κτλ. J'ajoute enfin qu'à la l. 18, ἣν (στήλην) καὶ στησάτω πλησίον τῆς προϋπαρχούση[ς] π[ερὶ τούτ]ο[υ τοῦ πράγματος] (Dittenberger) ne me paraît pas satisfaisant : il importait d'indiquer avec quelque précision l'emplacement de la première stèle, dont la seconde devait être voisine. On lit à la l. 25 : ἣν (φιάλην, Hiller) καὶ στησάτω ἐπὶ τῆς παραστάδος τῆς νοτίας (la parastas sud de quel édifice ? L'édifice

1. [*BCH*, 1924, 385, note ; modifiée. Voir *ibid.*, pp. 384-386 (sera reproduit dans le tome IV) la restitution des lignes 2-5].

doit être précédemment indiqué) με[τ'] ἐπιγραφ[ῆς] τῆσδε : « ὁ δῆμος νικήσας τὸ δεύτερον Πριηνεῖς κτλ. ἐγδικησάντων τῶν ὑπογεγραμμένων [ἐγδίκ]ων κτλ. » Les noms des ἔγδικοι seront gravés sur la stèle dont l'érection est ordonnée à la l. 18 ; or, puisqu'on emploie ici le mot ὑπογεγραμμένοι, c'est que cette stèle sera dressée au bas de la παραστὰς ἡ νοτία (où devra être fixée la φιάλη votive). La στήλη se trouvera donc vers le νότιον μέρος de l'édifice auquel appartient la parastas. Et c'était déjà le cas de la προϋπάρχουσα στήλη (l. 18), à côté de laquelle se placera la stèle nouvelle. En conséquence, après avoir mentionné la προϋπάρχουσα στήλη, on devait dire qu'elle se trouvait au sud de l'édifice, anonyme en l'état du texte, mais qui devait être nommé. Cet édifice ne pouvait être que le ναὸς τῆς Ἀρτέμιδος, *alias* le Παρθενών. En conséquence, au lieu de π[ερὶ τούτ]ο[υ τοῦ πράγματος] (supplément très inutile), il devait se trouver quelque chose comme : τῆς προϋπάρχουση[ς] π[ρὸς νότ]ο[ν τοῦ Παρθενῶνος], *vel simile*. J'ai pensé à π[αρὰ τὴν ν]ο[τίαν παραστάδα τοῦ ναοῦ] ; mais il est peu vraisemblable qu'on ait dit d'abord ἡ νοτία παραστάς, et ensuite ἡ παραστὰς ἡ νοτία.

N° 94[1]. *Décret en l'honneur du néokoros Euphémos.*

Si je ne me trompe, à la fin de la l. 2, après ἀνὴρ καλὸς καὶ ἀγα[θός], il est indispensable de rétablir le participe ὤν.

N° 97 (I). *Décret de Téos.*

L. 24-27 : ἐφόδιον δὲ τοῖς πρεσβευταῖς τ[ά|ξαι τὸ]ν δῆμον, τὸ δὲ ταχθὲν δοῦναι τὸν δη....|..... μενον, ἀποκαταστῆσαι δὲ ἐκ τῆς διοικ[ήσε]|ως. M. Kern a laissé en blanc la fin de la l. 25 et le début de la ligne suivante. Le fait est qu'on éprouve le plus grand embarras à remplir ce vide de 4 ou 5 lettres au minimum et de 9 au maximum[2]. Toutefois, un point est clair, c'est que la terminaison μενον (l. 26) oblige à rétablir un 222
participe. Partant de là, je me demande, après nombre de tentatives infructueuses, si le mieux n'est pas de restituer

1. [Ici reprend l'article *Curae Epigraphicae*].

2. Il manquerait neuf lettres selon M. Kern ; mais l'examen de la pl. IV (en bas) permet de croire que ce serait là un maximum. Remarquons qu'il ne manque qu'une lettre à la fin de la ligne 24 et que quatre lettres au commencement de la l. 27 : or, les cassures de l'inscription étant, à cette place, à peu près verticales, les l. 25-26 ne sont pas plus endommagées que les lignes 24 et 27.

simplement δη[λω|θησό]μενον, qui équivaudrait ici à ἀποδειχθησόμενον[1] : le peuple, en même temps qu'il fixera le montant de l'ἐφόδιον nécessaire aux ambassadeurs, *désignera* le fonctionnaire qui leur en fera la remise en son nom. On sait que le verbe δηλόω, dans les inscriptions de l'époque hellénistique et romaine, est employé fréquemment avec le sens de « désigner, indiquer » : comp. *I. v. Pergamon*, 249 (= Michel, 518), l. 35 : ... τοῖς δηλουμένοις ἐν τῶι ψηφίσματι (γένεσιν) ; *Sylloge*[2], 656 (édit de C. Pedo), l. 9 : διατάγματι δεδηλωκέναι ; — *I. v. Magnesia*, 105 (= *Sylloge*[2], 929), l. 64 : ... μέχρι τοῦ δηλουμένου διὰ τοῦ δόγματος, etc[2]. — D'autre part, au lieu de ἀποδεικνύναι, il arrive qu'on fasse usage du simple δεικνύναι : témoin ce passage d'une inscription de Pergame (*I. v. Pergamon*, 18 = Michel, 38, l. 16) : ἵνα καὶ οἱ μετὰ ταῦτα δεικνύμενοι (στρατηγοὶ) πειρῶνται κτλ. Or, la différence est assurément petite entre δεικνύμενοι et δηλούμενοι.

Il n'en demeure pas moins surprenant que l'un des ταμίαι, ou quelque autre des fonctionnaires financiers en charge, n'ait pas reçu par avance l'ordre de délivrer aux ambassadeurs l'ἐφόδιον que leur allait voter le peuple. C'est pourquoi je ne donne ma restitution que pour ce qu'elle est, — je veux dire pour une conjecture assez incertaine.

N° 103. *Décret de Samos*[3]. — J'ai déjà fait[4] sur ce
223 document quelques observations de détail. Il me semble aujourd'hui que la teneur des l. 9-18 peut être rétablie avec une assez grande certitude.

L. 10 : ἥτις (sc. πρεσβεία) ἀφικομέν[η εἰς Μαγνησίαν τὸν δῆμον τῶν Μαγνήτων παρα]|καλέσει κατατάξαι [εἰς τὰ δημόσια γράμματα τὰ ἐψηφισμένα φι]|λάνθρωπα τῶ[ι] πολ[ίτηι αὐτῶν Τηλεστράτωι ·

1. Il n'est peut-être pas indifférent de noter que, dans un décret d'une symmorie de Téos (*CIG*, 3066 = Michel, 1007), on lit ceci : ἀναγράψαι τοὺς ἀποδειχθησομένους ἄνδρας τοῦ[το]| τὸ ψήφισμα κτλ.

2. Pour l'emploi analogue du neutre τὰ δηλούμενα, cf. *Sylloge*[2], 680 (Syros) l. 2, 8 : τὰ προδηλούμενα ; — Waddington, 2720 *a* (rescrit d'un roi de Syrie) [Welles, *Royal Correspondence*, 70] : ἵνα γένηται ἀκολούθως τοῖς δηλουμένοις κτλ. ; — *ibid.*, 136 *b* (Éphèse), l. 5 : τὰ λοιπὰ τὰ διὰ τοῦ ψηφίσματος δηλούμενα κτλ. M. Dittenberger observe avec raison qu'on a fait un usage assez semblable du verbe διασαφέω. Dans le second des décrets de Démétrias relatifs au sanctuaire d'Apollon Koropaios (*Sylloge*[2], 790, II), nul doute qu'il n'ait eu raison de restituer, à la l. 88 : τοὺ[ς] διασαφουμένους ἄρχοντας.

3. [Cf. *BCH*, 1926, 256-259].

4. Cf. *Revue*, 1901, p. 130 [ci-dessus, 324].

δεδόχθαι τῶι δήμωι· ἀπο]|δεῖξαι ἤδη πρεσβευ[τὰς τρεῖς (?), οἵτινες ἀφικόμενοι πρὸς Μάγνητας] | ἰσοπολίτας ὑπάρχον[τας τοῦ ἡμετέρου δήμου καὶ προσελθόντες] | πρὸς αὐτοὺς καὶ ἀναδ[όντες τὸ ψήφισμα παρακαλέσουσιν αὐτοὺς κα]|τατάξαι καὶ παρ' ἑαυτοῖς ε[ἰς τὰ δημόσια γράμματα τὰ ἐψηφισμένα τῶι] | πολίτηι αὐτῶν Τηλεσ[τράτωι φιλάνθρωπα, δηλοῦντες ὅτι ὑπακού]|σαντες τὰ παρακαλού[μενα[1] ἀκόλουθα φανοῦνται πράσσοντες τῆι] | ὑπαρχούσηι ταῖς πόλ[εσιν πρὸς ἀλλήλας οἰκειότητί τε καὶ φι]|λίαι... La plupart de ces suppléments avaient été trouvés par M. Kern ; ma tâche s'est presque uniquement bornée à remplir les vides qu'il avait laissés çà et là.

N° 104[2]. *Décret de Démétrias en l'honneur des juges-arbitres envoyés par les Magnètes.*

Les l. 28-29 peuvent être complétées avec vraisemblance de la façon que voici : — — ἐπὶ τ]ῶι γεγονέναι ἀνεγκλήτους ἐν τῆι [πραγμα-| (ou δικασ-) | τείαι καὶ κεκρικέναι τὰς δίκ]ας δικαίως τε καὶ κατὰ τὰ δε[δογμένα τῆι | πόλει...[3]. A la ligne suivante, il pouvait être question des efforts qu'avaient faits les arbitres pour réconcilier les parties adverses ; en ce cas, peut-être faudrait-il suppléer : [συλλῦ]σαι κατὰ τὸ κάλλιστον.

III[4]

L'inscription de Magnésie n° 105[5], qui contient la sentence 78
rendue par les Magnètes, lorsqu'ils intervinrent en qualité d'arbitres entre les villes d'Itanos et d'Hiérapytna, est l'une

1. Cf. n° 38, l. 52-53 : ἁ πόλις τὰ — — — ἀξιώμενα ὑπακούει ; Michel, 351 = Dittenberger, *Sylloge*[2], 221, l. 13.

2. [Cf. *Rev. Phil.* 1927, 118].

3. Dans un décret analogue de la ville de Stratonicée (Michel, 477), la fin de la l. 6 et le début de la l. 7 ont certainement été mal rétablis par Sterrett ; au lieu de : ἐν τοῖς ἄλλοις δὲ τοῖς κατὰ τὴν δικαστείαν ἅπα|[σιν ἐπεδήμ]ησεν ἀξίως κτλ., il faut écrire : ἅπα|[ντα ἐποί]ησεν κτλ. Cf. le décret d'Alabanda en l'honneur des juges venus de Karystos (*Archäol. Anzeig.*, 1890, 141 ; Wilhelm, Ἐφημ. ἀρχ., 1901, 149-150), l. 4-5 : δεδικάκασι παρ' ἡμεῖν καλῶς καὶ ἀκολούθως τοῖς νόμοις καὶ πάντα πεποιήκασιν ἀ[ντ]α|[ξίω]ς τοῦ [τῆς πατρίδ]ος ἀξιώματος κτλ. J'observe de plus qu'aux l. 9-10 du même décret, la vraie leçon est sans nul doute : ἐπεδήμησεν μετὰ πάσης ε[ὐκοσμ|ίας].

4. [*Hermes* 39 (1904), 78-83 : *Note sur une inscription de Magnésie*].

5. O. Kern, *I. v. Magnesia am Maeander*, nr. 105, p. 95 et sqq. ; Dittenberger, *Sylloge*[2], n. 929 (où l'on trouve joints l'un à l'autre l'exemplaire d'Itanos et celui de Magnésie). Cf. Wilamowitz, *Gött. Gel. Anz.*, 1900, p. 566. [*Sylloge*[3], 685].

des perles de l'admirable recueil qui fait tant d'honneur à la science et à la conscience de M. Otto Kern et de ses collaborateurs. Par malheur, à partir de la l. 60, ce document si précieux est déplorablement mutilé. « Leider haben wir hier künftiger Emendation besonders viel übrig lassen müssen », disait M. von Wilamowitz. Les « emendatores » ont mis jusqu'à présent beaucoup de discrétion à répondre à cette invitation. Il me semble pourtant qu'il est possible de rétablir la partie du texte comprise entre les l. 73 et 94 un peu plus exactement que n'a fait le premier éditeur, et que le « tenor orationis » se laisse là ressaisir assez facilement et suivre sans trop d'interruptions.

Voici les lectures et les suppléments de M. Kern :

L. 73. ἅτε [Φ]άδιον — — — — —
.. κ]αὶ διὰ λευκωμάτων ἄτινα τὰς ἐνιαυσίους εἶχεν τῶν τε[ταγμέν]ων διοι[κ]ήσεις· [πρὸς δὲ τοῖς
[75] εἰρ]ημένοις καὶ δι' αὐτῶν ὧν αἵ τε λοιπαὶ πόλεις καὶ αὐτοὶ δὲ Ἰε[ραπ]ύτνιοι γεγράφ[ασι περὶ τῆς
προδε]δηλωμένης νήσου εὐσύνοπτον ἡμεῖν ὑπῆρχεν τὸ καὶ τὴν [προ]δεδηλωμένην νῆσ[ον Λεύκην — — —
εἶναι] Ἰτανίων καὶ διακατεισχῆσθαι ὑπ' αὐτῶν καὶ διὰ τῆς τῶν φίλω[ν .....] καὶ τι ποιεισ — — —
.....σίας καὶ μέχρι τοῦ συστάντος ἐν Κρήτῃ πολέμου ὧν ἀνάμνησιν..... ἐποιοῦν[το — — — — —
..... εν γὰρ τὴν τοῦ βασιλέως Πτολεμαίου προστασίαν καὶ .....ην παρὰ τοῦ κοιν[οῦ τῶν Κρηταιέων
[80] ....ν ἔλαβον εὐδόκησιν καθότι τὸ παρατεθὲν ἡμῖν διάγραμ[μα περι]εῖχεν Ἰταν[ί]ω[ν — — — — —
79 στεί]λαντες ἐπιστολὴν διεσάφησαν ὅτι ἐπὶ τὴν νῆσον αὐτῶν τὴν [καλου]μ[έ]νην Λεύκ[ην — — — —
..... κ]αὶ φανερὸν ποιοῦντες καὶ διὰ τοῦ τοιούτου τρόπου ..... εχον ἄλλας τα — — — — — —
.... Ἰτ[α]νίων [τ]ε συνπαρόντων ἐπὶ τῆς κρίσεως Ἱεραπύτ[ν]ιοι σ.....ο ἡμῖν τ — — — — —
..... πρὸς ἑαυ[τ]οὺς πρότερον ὑπὸ Γορτυνίων ἐπιστολὴν δι' ἧ[ς] ....λ.να — — — — — — —
[85] ..... προνοούμενοι Γορτύνιοι τοῦ κατὰ Ἰτανίους συμφέρον[τος ἔ]λυσ[α]ν αὐτο[ὺς ..]οις — — —
... τὴ]ν νῆσον αὐτῶν τὴν Λεύκην γίνονται ὡς κυριεύσοντος .....λ..ι ἡ ἐπιστολ[ὴ — — — — —

..... ὑπ' οὐδενὸς ἀντιλογίας, ἐκρίναμεν δὲ καὶ αὐτῆς λα..λγγ
καταχωρίσαι — — — — — — — —
Γορ]τυνίων οἱ κόρμοι καὶ ἁ πόλις Ἰτανίων τοῖς κόρμοις καὶ
[τ]ᾶι πόλ[ι] χαίρειν· πεπεισμ[ένοι — — —
.. δε]δήλωκεν ὅτι οἱ Πραίσιοι οἰκονομόνται περὶ τᾶς Λεύκας ὡς
[δαμοπ]ρατίας γενομ[ένας — — — —
90 ..... ἐκρίναμεν ὑμῖν ἐπιμελίως ἀποστεῖλαι ὑμὲν καλῶς
.....ης ἐν τῶ χωρίω — — — — —
..επ...σην θέμενοι παρώρων τε εἰ χρείαν ἔχετε ἐν τὸ χωρίο[ν
.....] ἀπεσταλμ — — — — — —
... τούτων φίλων τῶ τε βασιλεῖ καὶ αὐτοῖς ὑμῖν [δι]ὰ [πα]ντὸ[ς
ἐπιμε]λούμενοι κ[α]ὶ ὅ[πως — — —
.ε.... τῶ τε βασιλεῖ καὶ τοῖς τῶ βασιλέως φίλοις καὶ συμ[μάχοις'.
ἐπὶ — τᾶς χώρ]ας ἀμφισβη[τουμένης
.. αὐ]τοὶ καὶ φάσκοντες τὴν νῆσον ἑαυτῶν εἶναι προγονικὴν κτλ.

Voici les restitutions[1], — incomplètes et, pour une bonne part, incertaines —, que je me risque à proposer, après m'être longuement aidé, pour réviser le texte, d'un estampage et d'une photographie, que je dois à l'amicale obligeance de M. le Prof. Winnefeld :

δι]ά τε [π]λειόν[ων ἑτέρων χρηματισ-
μῶν (?) κ]αὶ διὰ λευκωμάτων ἅτινα τὰς ἐνιαυσίους εἶχεν τῶν
τε[ταγμέν]ων διοι[κ]ήσεις, [πρὸς δὲ τοῖς προ-
75 ειρ]ημένοις καὶ δι' αὐτῶν ὧν αἵ τε λοιπαὶ πόλεις καὶ αὐτοὶ δὲ
Ἰε[ραπ]ύτνιοι γεγράφ[ασι περὶ τῆς
προδε]δηλωμένης νήσου εὐσύνοπτον ἡμεῖν ὑπῆρχεν τὸ καὶ τὴν
[προ]δεδηλωμένην νῆσ[ον προγονικὴν
εἶναι] Ἰτανίων καὶ διακατεισχῆσθαι ὑπ' αὐτῶν καὶ διὰ τῆς τῶν
φίλω[ν αὐ]τῶν κα[λ]ῆς προν[οίας μέχρι τῆς πε- 80
ριπετ]είας (?) καὶ μέχρι τοῦ συστάντος ἐν Κρήτῃ πολέμου, ὧν
ἀνα[μνήσεως χά]ριν ἐπεμνήσθ[ημεν ἐν τῇ προεκθέσει·
ἔγνωμ]εν γὰρ τὴν τοῦ βασιλέως Πτολεμαίου προστασίαν καὶ
[ὡμολογημέν]ην παρὰ τοῦ κοιν[οῦ Κρηταιέων
80 παρ' ὧ]ν ἔλαβον εὐδόκησιν, καθότι τὸ παρατεθὲν ἡμῖν διάγραμ-
[μα περι]εῖχεν, Ἰτάν[ι]ο[ι, ἐπεὶ αὐτοῖς ἀπο-
στεί]λαντες ἐπιστολὴν διεσάφησαν ὅτι ἐπὶ τὴν νῆσον αὐτῶν τὴν
[καλου]μ[έ]νην Λεύκ[ην Πραίσιοι μέλλουσιν

1. Il importe de remarquer que, dans cette inscription, le nombre des lettres à la ligne est très variable ; il flotte entre 70 et 95. Le plus souvent, les lignes comptent environ 80 lettres.

ἐπέρχεσ]θαι, φανερὸν ποιοῦντες καὶ διὰ τοῦ τοιούτου τρόπου —
— ἄλλας τὰς π[όλεις (?) — —
..Γο]ρτυνίων [δ]ὲ συνπαρόντων ἐπὶ τῆς κρίσεως Ἰεραπυτ[ν]ίοις,
[παρετίθεντ]ο ἡμῖν Ἰτά[νιοι ἀποστα-
λεῖσαν] πρὸς ἑαυ[τ]οὺς πρότερον ὑπὸ Γορτυνίων ἐπιστολήν, δι'
ἧ[ς ἔκδη]λ[ο]ν ἅ[πασιν ἐγίνετο ὅτι
[85] ἐπιμελῶς] προνοούμενοι Γορτύνιοι τοῦ κατὰ Ἰτανίους συμφέ-
ρον[τος ἐμήν]υσ[α]ν αὐτο[ῖς περὶ Πραισίων ὅτι
περὶ τὴ]ν νῆσον αὐτῶν τὴν Λεύκην γίνονται ὡς κυριεύσοντ[ε]ς·
[ἀνεγνώσθη τ]ε ἡ ἐπιστολ[ὴ καὶ ἀντεγράφη, γε-
νομένης] ὑπ' οὐδενὸς ἀντιλογίας, ἐκρίναμεν δὲ καὶ αὐτῆς [ἀντί-
γραφον] καταχωρίσαι [τὸ ὑπογεγραμμένον·
,Γ]ορτυνίων οἱ κόρμοι καὶ ἁ πόλις Ἰτανίων τοῖς κόρμοις καὶ
[τ]ᾶι πόλ[ι] χαίρειν· πεπεισμ[ένοι ὑπ' ἀνδρός τινος
ὃς δεδ]ήλωκεν ὅτι οἱ Πραίσιοι οἰκονομόνται περὶ τᾶς Λεύκας
ὥσ[τε, στ]ρατίας γενομ[ένας, κρατῆσαι αὐ-
[90] τᾶς, τάδε] ἐκρίναμεν ὑμῖν ἀποστεῖλαι· ὑμὲν καλῶς [ποιήσετε
τ.]ς ἐν τῶ χωρίω [— — .....]ιν θέμενοι, παρορῶν[τές]
τε εἰ χρείαν ἔχετε εἰ[ς] τὸ χωρίον ἐ[πιταδείω]ν· γεγράφ[αμεν οὖν
ὑμῖν, καίπερ ὄν-
των] τούτων φίλων, τῶ τε βασιλεῖ καὶ αὐτοῖς ὑμῖν [δι]ὰ [πα]ντὸ[ς
ἐπιμε]λούμενοι (?) κ[α]ὶ βω[λόμενοι ἀεὶ χαρί-
ζ]ε[σθ]α[ι] τῶ τε βασιλεῖ καὶ τοῖς τῶ βασιλέως φίλοις'. Ἰεραπύτ-
[νιοι] δ[ὲ ἔτι τῆ]ς ἀμφισβη[τ]ήσ[εως ἀντε-
χόμεν]οι καὶ φάσκοντες τὴν νῆσον ἑαυτῶν εἶναι προγονικὴν κτλ.

L. 73. Kern : ἅτε [Φ]άβιον —, lecture qui ne peut évidemment être conservée. Quoi qu'il ait semblé à M. Dittenberger (*Sylloge*², 929, not. 62), il ne saurait être ici question du légat romain Q. Fabius, nommé à la l. 46. Entre ἀπεδείκν[υτο ?] et ατε, il y a place, comme on le voit par l'estampage, pour les deux lettres δι, et l'estampage autorise pleinement la correction [π]λειον —.

L. 75. Noter les mots καὶ αὐτοὶ δὲ Ἰε[ραπ]ύτνιοι, qui justifient, contre les critiques de Dittenberger (*Sylloge*², 929, not. 50), la lecture de Kern à la l. 36 : ὅ τε αὐτοῖς Ἰεραπυτνίοις καὶ Πραισίοις κτλ.

81 L. 77. La fin de cette ligne offre de grandes difficultés de lecture. Après φίλω[ν], le supplément [αὐ]τῶν semble autorisé par la présence probable ou certaine des lettres των sur l'estampage. Viennent ensuite les deux lettres κα, bien lisibles l'une et l'autre ; mais je ne suis pas très sûr de ce que j'ai cru

déchiffrer, non sans beaucoup d'effort, à droite de ces lettres. M. Kern lisait τιποιεισ, d'où l'on ne peut tirer aucun sens.

L. 78. La première lettre conservée à gauche semble, d'après l'estampage, être un ε. Je me hâte d'ailleurs de déclarer que le supplément [περιπετ]είας n'est proposé ici qu'à titre d'essai. Après ἀνα—, vide d'environ 6 ou 7 lettres, puis le groupe PIN bien apparent sur l'estampage ; je déchiffre ensuite assez aisément ἐπεμνήσθ —. Pour la restitution ἐν τῇ προεκθέσει, qui, du reste, est douteuse, cf. l. 9 et 26.

L. 80. Cf. *IG*, XII 3, 254, l. 27, où le mot διάγραμμα désigne pareillement un acte émanant du Κοινὸν Κρηταιέων[1]. A la fin de la ligne, Ἰτάν[ι]ο[ι] et non Ἰταν[ί]ω[ν].

L. 81-82. J'avais d'abord songé à un supplément tel que βοηθείας ἱκα|νῆς δέοντ]αι, mais l'estampage laisse voir nettement, avant αι, une lettre ronde qui ne peut être qu'un θ. Pour la fin de la l. 82, l'estampage donne peu de chose ; la lecture εχον du premier éditeur m'inspire les plus grands doutes, et je ne sais que faire des mots ἄλλας τὰς π[όλεις ?], déjà en partie retrouvés par M. Kern. Le sens paraît être celui-ci : par la démarche qu'ils ont faite auprès du Κοινὸν Κρηταιέων, les Itaniens ont montré clairement que c'est avec l'agrément de toutes les villes crétoises (moins, bien entendu, Praisos) qu'ils étaient maîtres de Leuké.

L. 83. Au début de la ligne, M. Kern écrit : Ἰτ[α]νίων [τ]ε συνπαρόντων κτλ., ce qui rend inintelligible tout le passage qui suit ; la restitution Γο]ρτ[υ]νίων ne peut faire doute ; le ρ et l'υ ont laissé sur l'estampage des traces bien visibles. Pour les συνπαρόντες, cf. l. 1 ; 61-62 (où il faut restituer : συνπαρό]ντες Ἰτανίοις παρῆσαν). A l'extrémité droite de la ligne, je lis sur l'estampage ιτα, là où M. Kern note seulement un τ.

L. 85. Il y a place suffisante pour le supplément ἐμήν]υ-σ[α]ν après συμφέρον[τος] ; il est d'ailleurs possible que la leçon ἐμήν]υον doive être préférée. La ligne se terminerait, selon M. Kern, par les trois lettres οις ; l'ο me semble extrêmement douteux et je n'hésite guère à le remplacer par un α. Ensuite je doute même de la présence sur la pierre des lettres ισ.

L. 86. Kern : κυριεύσοντος. Mais de l'examen de l'estam- 82
page il résulte que l'avant-dernière lettre n'est certainement pas un ο. Après κυριεύσοντ[ε]ς, lacune d'une dizaine de lettres ;

1. [Cf. M. Muttelsee, *Zur Verfassungsgeschichte Kretas im Zeitalter des Hellenismus* (1925), 54 sqq.].

je ne vois pas le trait vertical (ι, Kern) que M. Kern signale devant ἡ ἐπιστολή ; en revanche, je crois, à cette place, reconnaître un ε. Mes suppléments ἀνεγνώσθη et ἀντεγράφη ne prétendent naturellement qu'à la vraisemblance.

L. 86. Pour l'expression γίγνεσθαι περί τι, cf. Schweighäuser, *Polyb. Lexik.* p. 464 (s. v. περί, 5) ; Krebs, *Die Präposit. bei Polyb.* 102, etc.

L. 87. Entre αὐτῆς et καταχωρίσαι, il y a juste place pour le mot ἀντίγραφον ; je crois retrouver sur l'estampage des traces de l'α initial (λ, Kern) et du ρ.

L. 88. La seconde et la troisième lettre du mot Γ]ορτυνίων se lisent encore sur l'estampage.

L. 89. Au lieu de ὥσ[τε, στ]ρατίας γενομ[ένας], peut-être conviendrait-il d'écrire ὡς, [ἐπιστ]ρατίας γενομ[ένας, κτλ. La graphie στρατίας ne devait pas se trouver dans l'original de la lettre des Gortyniens ; elle est imputable soit au copiste de cette lettre, soit au lapicide de Magnésie (cf., entre autres exemples d'itacisme, *I. v. Magnesia* 98, l. 53 ; 100 a, l. 25, 44).

L. 90. Il faut sûrement rétablir, au milieu de cette ligne, la formule καλῶς ποιεῖν, d'un usage constant dans le style épistolaire : cf. Ad. Wilhelm, *Jahreshefte*, 1900, 43-44 ; *I. v. Magnesia* 67 (lettre des Knossiens aux Magnètes), l. 5. Avant ἐν τῷ χωρίῳ, M. Kern croit lire les deux lettres ης ; sur l'estampage, la lettre qui précède le σ est tout à fait indistincte : je ne sais s'il faut suppléer τὸ]ς ou τὰ]ς (ou τᾶ]ς), et, dans cette incertitude, je ne me sens pas l'audace de proposer une restitution pour la fin de cette ligne.

L. 91. Kern : ..επ...σην θέμενοι ; l'estampage ne me montre, avant θέμενοι, qu'un ν précédé d'une barre droite (ι ?) ; ce passage demeure pour moi à l'état de *locus desperatus*. Ce qui vient ensuite ne laisse pas d'être aussi fort embarrassant. M. Kern écrit : παρώρων τε, que l'estampage permet de corriger en παρορων τε, mais παρορων τε n'a pas de sens. Je ne doute guère que le lapicide, induit en erreur par la présence de la
83 copule τε, n'ait omis de graver la désinence τες, et je me fais peu de scrupule de rétablir le participe παρορῶν(τες). Le malheur, seulement, est que le verbe παροράω n'est pas du tout celui qu'on attendrait ici : c'est προορῶντες que paraît réclamer le contexte[1]. Je me demande dès lors si le lapicide ne s'est

1. Il est vrai que παροράω s'emploie quelquefois — rarement — à peu près de la même manière que ἐνοράω (cf. Herodot., I, 37, 38), et peut, à la rigueur,

point rendu coupable d'une nouvelle étourderie et n'a pas substitué par mégarde παρ à προ : la présence fréquente, dans l'inscription, du verbe παρορέω (cf. l. 11-12 ; 28-29 ; 50) rendrait assez bien raison de cette bévue. Au lieu de ἐν τὸ χωρίο[ν], il faut lire certainement εἰ̣[ς] ou ἐ̣[ς]. Après χωρίο[ν], traces d'ε, puis un vide de 8 lettres environ, et les traces d'un ν : d'où le supplément ἐ̣[πιταδείω]ν̣. A la fin de la ligne, je lis sur l'estampage : γεγρ̣άφ̣[—.

L. 92. Les φίλοι des Gortyniens dont il est ici parlé sont naturellement les Praisioi. Je dois dire que le mot [ἐπιμε]λούμενοι demeure à mes yeux fort suspect. A la fin de la ligne, après κ[α]ί, je distingue assez nettement la haste et la boucle inférieure d'un β ; la lettre ronde qui suit peut être un ο ou un ω.

L. 93. La cinquième lettre, à partir du début de la ligne, est certainement un α, ce qui paraît justifier le supplément χαρίζεσθαι. Il n'est peut-être pas indifférent de noter que la formule βωλόμενοι χαρίζεσθαι κτλ. se rencontre très fréquemment dans les lettres et décrets des villes crétoises, relatifs à l'ἀσυλία de Téos. Après φίλοις, il n'y a pas à douter de la lecture Ἱεραπύτ[νιοι] δ[έ]. La lettre des Gortyniens se terminait donc avec le mot φίλοις. A la fin de la ligne, je lis sans difficulté — ς ἀμφισ͡β̣η̣.ησ.

L. 94, à gauche : Kern lit τοι ; je ne puis distinguer que οι. Le supplément [ἀντεχόμεν]οι est dû à mon collègue Ph. E. Legrand). J'espère avoir d'ici peu le loisir d'étudier les parties de l'inscription qui précèdent et suivent celle que j'ai examinée aujourd'hui. Je me borne, pour l'instant, à noter les corrections suivantes : L. 70, il faut probablement suppléer ἀντιγραφ[αῖς δὲ α]ὐτῶν ; l. 71. ἀποστολῷ[ν] ; l. 72. ἀπολο[γίαις] ou ἀπολο[γισμοῖς] ; l. 96 à droite [μν]είαν τιν[ά] ; l. 99. κατᾶκται τὸ πλοῖον τὸ Κυδάνορος ; l. 99-100. [καλῶς οὖν ποιή]σαιτε ἐπιστροφήν τινα ποιησάμενοι περὶ τούτων ; l. 101. ἐν τᾷ ἀμ[ᾷ μηθηνὶ] ἐπιτρέψομεν ; l. 102. κατασκ[ευ —.

Lyon.

signifier « remarquer, observer » ; mais, en ce cas, le verbe se construit avec deux régimes, l'un au datif, l'autre à l'accusatif.

XXIII

INSCRIPTION D'ATHÈNES[1]

L'inscription dont le texte est reproduit ci-après[2] a été 134
récemment découverte, soit à Athènes, soit dans la banlieue[3]. Je ne l'ai point vue et je n'en ai pu obtenir d'estampage[4]. La copie manuscrite qui m'en fut communiquée était fort imparfaite ; toutefois, j'ai réussi sans trop d'effort à rétablir l'ensemble du texte : il n'y a de lacune qu'à la l. 12, où manque un mot pour lequel la copie n'offrait rien de lisible ; deux autres mots (l. 6 et l. 12) sont d'une lecture douteuse.

L'inscription est gravée στοιχηδόν. Les lignes sont d'ordinaire composées de 36 lettres, mais il se présente quelques irrégularités : la l. 23 n'a que 35 lettres ; les l. 12, 15, 18, 22 en comptent, la première 38, les trois dernières 37[5]. A la l. 11, j'ai cru devoir suppléer δέ, ce qui rétablit le nombre normal de 36 lettres. — L'emploi presque constant[6] de la graphie ο pour ου indique que le document est encore antérieur au milieu du IVe siècle.

Συγγραφαί· ἀρχιτέκτων Ξενοφῶν Περιθοίδης·
ἐγ Κυνοσάργει τῶι τρίποδι ἑκάστωι βῆμα ποι-
ῆσαι· ἀνακαθηράμενον τὸ χωρίον ὅπο ἂν ὁ ἀρχι-

1. [*Ath. Mitt.* 1906, 134-150].

2. [Texte republié dans *IG*, II², 1665].

3. [Sur le lieu de la découverte, cf. l'article de D. M. Robinson, p. 425, cité dans la note 4].

4. [La pierre a été vue dans une maison d'Athènes par D. M. Robinson, qui a publié sa copie *Am. Journ. Arch.* 1907, 425-430 ; son commentaire est critiqué par H. Lattermann, *Ath. Mitt.* 1908, 75].

5. Il se peut, à la vérité, que l'ι et la lettre qui le précède ne tiennent parfois que la place d'un seul signe.

6. Il n'y a d'exception qu'à la l. 5 : τοὺς λίθος.

τέκτων ὑπογράψει, στρωματίσαι λίθοις ἀγρυ-
λειχοῖς ἰσόγειων, τιθέντα τοὺς λίθος ἐπὶ τὸ
αἰπόν (?), καὶ ἐπικόψαι ὀρθὸν κατὰ κεφαλὴν πρὸς
τὸν διαβήτην· ἐπὶ δὲ τῶ ἀγρυλειχῶ ὀρθοστάτη-
ν θεῖναι, ὕψος τρίποδα, πάχος καὶ πλάτος ἑπτὰ
παλαστῶν δακτύλο λειπόντων· ἐξεργάζεσθαι
δὲ τὸν ὀρθοστάτην, περιξεσάμενον τὰς ἄκρας
135 ὅσον ἐπὶ δύο δακτύλων πανταχεῖ, τὰ [δὲ] μέσα κα-
τασχί[σ]αι (?) .....[1] ἐπὶ δὲ τῶ ὀρθοστάτο ἑκάστο κα-
ταληπτῆρα ἐπιθεῖναι, πάχος ἑπτὰ δακτύλων, π-
λάτος τριῶν ποδῶν καὶ ἓξ δακτύλων, ἐξεργασά-
μενον καὶ ἀποξέσαντα πανταχεῖ ὀρθὸν καὶ ὑγ-
ιᾶ· τιθέναι δὲ περιγόμφωι σιδηρῶι[2]· ἐπὶ δὲ τῶ κ-
αταληπτῆρος τὸν τρίποδα καθαρμόσαι, ἐντετ-
ράναντα τοῖς ποσὶ καὶ περιμολυβδοχοῆσαι, κ-
αὶ κιόνιον ὑφαρμόσαι πεντελεικὸν ὑπὸ τὸν τ-
ρίποδα, δωρικὸν ἔχον τὸ ἐπίκρανον ἐπ' αὐτῶ[3], ὑπ-
οξέσαντα ὀρθὸν καὶ ξύσαντα λεῖον, καὶ τὸ ἐπί-
[κρανον] ἐγκαῦσαι· πέτραι δὲ χρῆσθαι[4] εἰς τὸς ὀ-
[ρθοστάτας καὶ τ]ὸς καταληπτῆρας ἀκτίτιδι·
— — — — ἐὰν δὲ μ[ὴ] — — —[5]

TRADUCTION

(L. 1) Cahier des charges. Architecte : Xénophon, du dème des Périthoidai. — (L. 2-3) Au Kynosarges, on fera un socle pour chaque trépied. — (L. 3-6) Après avoir déblayé l'emplacement, conformément au plan dressé par l'architecte, on établira un dallage en pierres d'Agrylé au ras du sol (environnant), en faisant reposer les pierres jusque sur le sol dur (?). — (L. 6-7) Et l'on arasera par la tête (le dallage), afin qu'il soit de hauteur uniforme, en se servant du niveau. — (L. 7-9) Sur (le dallage) en pierre d'Agrylé, on dressera un orthostate, haut de 3 pieds, épais et large de 7 palmes moins un doigt. —

1. [Cf. ci-dessous, 350-351].
2. [Cf. ci-dessous, 352-353].
3. [Cf. ci-dessous, 354, n. 1].
4. [Cf. dans *Ath. Mitt.*, l'addendum où M. Holleaux mettait en doute la forme χρεῖσθαι donnée par la copie qui lui était fournie ; d'après la copie de D. M. Robinson, la pierre porte en effet χρῆσθαι].
5. [La copie de D. M. Robinson est plus complète : ἀκτίτιδι ἢ [μεγαρικεῖ ἢ 'Ελευσινιακ]εῖ· ἐὰν δὲ μεγαρικεῖ [πέτραι χρήσηται (suppl. Preuner in *IG*) [εἰς τοῦς ὀρθο]στάτας καὶ το[ὺς καταληπτῆρας —].].

(L. 9-12) Et l'on travaillera avec soin l'orthostate, ciselant de tous côtés les bordures sur une largeur de 2 doigts ; et l'on taillera les parties médianes... — (L. 12-16) Sur chaque orthostate, on placera une pierre de couronnement, haute de 7 doigts, (épaisse et) large de 3 pieds et 6 doigts, après l'avoir travaillée avec soin et ravalée de tous côtés, afin qu'elle soit bien plane et sans défaut. — (L. 16) Et l'on fixera (la pierre de couronnement à l'orthostate) au moyen d'un περίγομφος en fer. — (L. 16-18) Sur la pierre de couronnement, on assujettira le trépied, après l'avoir forée (de trous) pour les pieds ; et l'on scellera au plomb tout autour. — (L. 18-21) Et l'on 136
ajustera au trépied, par-dessous, une colonnette en marbre pentélique ayant un chapiteau dorique ; après l'avoir taillée en dessous, afin qu'elle soit bien d'aplomb, et ravalée, afin qu'elle soit lisse. — (L. 21-22) Et l'on peindra le chapiteau à l'encaustique. — (L. 22-23) Et l'on se servira de pierre de l'Akté pour les orthostates et les pierres de couronnement...

L. 1 : Συγγραφαί. Pour ce titre, comp. l'inscription relative à la construction de la skeuothèque du Pirée : *IG*, II 2, 1054 = *Sylloge*[2] 537, l. 2 : [Σ]υνγραφαὶ τῆς σκευοθήκης τῆς λιθίνης τοῖς κρεμαστοῖς σκεύεσιν κτλ. Il ne faut point ici traduire συγγραφαί par « conventions » ; il s'agit d'un « cahier des charges », dont l'auteur est l'architecte[1] : de là vient que son nom est inscrit en tête du document, ἀρχιτέκτων Ξενοφῶν Περιθοίδης. On sait que le nom de l'architecte Philon d'Eleusis (accompagné de celui d'Euthydomos de Mélité) figure pareillement au début du projet concernant la skeuothèque.

L. 2 : ἐγ Κυνοσάργει τῶι τρίποδι ἑκάστωι βῆμα ποιῆσαι. Ces trépieds, dont le nombre n'est pas indiqué, étaient certainement des trépieds votifs. Il est probable qu'ils avaient été consacrés dans l'hiéron d'Héraklès attenant au gymnase du Kynosarges[2]. Le mot βῆμα (= βάθρον) désigne proprement

1. Cf. *SGDI*, III, 3749 (Rhodes), l. 96 et suiv. : ὁ μὲν δᾶμος ἀναθέτω στάλαν ἐν Ῥόδωι ἐν τ[ῶι ἱ]ερῶι τᾶς Ἀθάνας, τοὶ δὲ πωληταὶ ἀποδόσθων, καθά κα ὁ ἀρχιτέκτων συγγράψηι κτλ. ; et les autres textes cités par Ad. Wilhelm, *Jahreshefte*, 1903, p. 11-12. Voir aussi E. Fabricius, *Hermes*, XVII, p. 560 ; W. Dörpfeld, *Ath. Mitt.*, VII (1888), p. 146-147 ; P. Foucart, *BCH*, 1882, p. 544 [cf. ci-dessous, 403].

2. Sur cet Hérakleion, cf. W. Judeich, *Topographie von Athen* (Iw. v. Müller, *Handbuch*, III 2, 2e éd.), p. 374. Sur les explorations récentes faites dans la région du Kynosarges, *ibid.*, p. 373.

un socle : comp. βῆμα εἰκόνος (par ex. *I. v. Magnesia*, 92 *a*, l. 12, 36 ; *BCH*, XIII, p. 336, l. 43-44 ; *Sylloge*[2], 583, l. 8, l. 20 ; *OGI*, 219, l. 36 ; 299, l. 15). Le socle de chaque trépied, comme on le voit plus loin, est proprement formé d'un orthostate et du καταληπτήρ qui lui est superposé.

137 L. 3-4 : ἀνακαθηράμενον τὸ χωρίον, ὅπου ἂν ὁ ἀρχιτέκτων ὑπογράψει. Le verbe ἀνακαθαίρω — « déblayer, affouiller » — est très fréquemment employé dans les documents de même sorte : comp. *Sylloge*[2], 537 (cahier des charges pour la skeuothèque), l. 7-9 : κατατεμὼν τοῦ χωρίου βάθος ἀπὸ τοῦ μετεωροτάτου τρεῖς πόδας, τὸ ἄλλο ἀνακαθαράμενος, ἐπὶ τὸ στέριφον στρωματιεῖ κτλ. ; 540 (devis de Lebadeia), l. 64 : ἐὰν δὲ ὁ τόπος ἀνακαθαιρόμενος μαλακὸς εὑρίσκηται, προστρώσει πώροις ὅσοις ἂν χρεία ἦι κτλ. ; 587 (Eleusis), l. 46 : ἀνακαθήραντι τοῦ πύργου τὸ λιθολόγημα κτλ. ; *IG*, XII 2, 11 (Mytilène), l. 2-3 : πήχεις δύο ἀνακαθαίρων τὸ προσθεμελιούμενον κτλ. ; (cf. l. 2, l. 8-9) ; *IG*, II 5, 1054 *c*, l. 52 suiv. ; etc.[1]. — Des mots ὅπου ἂν ὁ ἀρχιτέκτων ὑπογράψει, on rapprochera ceux-ci, qui se lisent dans un devis de l'anné 297, trouvé à Délos[2] : [κατὰ] τὰς ὑπογραφὰς τὰς δοθείσας ὑπὸ τοῦ ἀ[ρχιτέκτονος]. Les ὑπογραφαί, comme l'a fait remarquer M. Th. Homolle[3], sont les dessins ou plans dressés par l'architecte.

L. 4-5 : στρωματίσαι λίθοις ἀγρυλειικοῖς ἰσόγειων. Le verbe στρωματίζειν se trouve deux fois dans l'inscription relative aux travaux de la skeuothèque (*Sylloge*[2], 537, l. 9-10)[4] ; le sens en est parfaitement clair[4] : couvrir le sol d'un ou de plusieurs lits de pierres formant soubassement[5]. Ici, la construction étant fort légère, le στρῶμα ne sera vraisemblablement formé que d'un seul lit : c'est un simple dallage. — La mention des « pierres d'Agrylé » est intéressante. Le dème d'Agrylé comprenait, comme on sait[6], deux parties, l'une « haute » (Ἀγρυλὴ καθύπερθεν), l'autre « basse » (Ἀγρυλὴ ὑπένερθεν) ; *Agrylé d'en haut* s'étendait, sur la rive gauche de l'Ilisos, jusque vers l'Hymette : c'est probablement des

1. D'autres textes encore sont cités par E. Fabricius, *De archit. graeca*, p. 50-59. [Cf. Lattermann, *Gr. Bauinschriften* (1908), 106-107].
2. Th. Homolle, *BCH*, XIV (1890), p. 465, note 2. [*Inscr. Délos*, 500, l. 41].
3. *Ibid.*, p. 465.
4. [Cf. encore Lattermann, *Gr. Bauinschriften*, 43].
5. Cf. E. Fabricius, *Hermes*, XVII, p. 562-563; *De archit. graeca*, p. 62-63.
6. A. Milchhöfer, *ap.* Pauly-Wissowa, I col. 908, s. v. *Agryle* ; *Karten von Attika*, II, p. 28.

carrières qui avoisinent le village de *Kara*[1], situé au pied de l'Hymette, que provenait la pierre calcaire ou le conglo- 138
mérat qu'on appelle ici ἀγρυληικὸς λίθος[2]. Le mot ἰσόγειων indique que le dallage ne devra pas s'élever au-dessus de terre, mais qu'au contraire, sa face supérieure affleurera au niveau du sol environnant[3].

L. 5-6 : τιθέντα τοὺς λίθους ἐπὶ τὸ αἰπόν (?). Ce passage est fort embarrassant. La copie donne nettement το|αιπον ; mais cette leçon, à laquelle je n'ose rien substituer, est bien loin de me satisfaire, et je soupçonne quelque grave erreur de transcription. Αἰπὸς (= αἰπύς) signifie au propre « élevé, ardu, escarpé », sens qui ne paraît pas convenir ici. On trouve, à la vérité, dans Hesychios : αἰπύ· τὸ ὑψηλόν, καὶ χαλεπόν, καὶ σκληρόν. Si l'on admettait cette acception dérivée, ἐπὶ τὸ αἰπόν pourrait être considéré comme l'équivalent de ἐπὶ τὸ στέριφον (ou μέχρι τοῦ στερίφου), qu'on trouve dans plusieurs textes similaires : comp. *Sylloge*[2], 537, l. 9 ; τὸ ἄλλο (χωρίον) ἀνακαθαράμενος ἐπὶ τὸ στέριφον, στρωματιεῖ ; 538, l. 6 ; 587, l. 47, 77, etc.[4]. Mais il subsisterait une difficulté grammaticale : l'emploi de l'accusatif avec ἐπὶ, très naturel à la suite d'un verbe tel que ἀνακαθαίρω, l'est beaucoup moins après τιθέναι ; c'est le génitif qu'on attendrait. J'ai songé à écrire ἐπὶ το(ῦ) αἴπο(υ)[ς], « en faisant reposer les pierres sur l'escarpement (?) » ; mais cette correction, qui ne donnerait elle-même qu'un sens douteux, me semble désespérée[5].

L. 6-7 : καὶ ἐπικόψαι ὀρθὸν κατὰ κεφαλὴν πρὸς τὸν διαβήτην. Des expressions semblables se retrouvent dans nombre d'inscriptions ; comp. *Sylloge*[2], 540 (devis de Lebadeia), l. 145-146 : πρ[οεπικόψει] τοὺς κρατευτὰς κατὰ κεφαλὴν καὶ τὴν ὑπευθυντ[ηρίαν] κτλ. ; l. 183 : ὅταν δὲ συνθῆι π[άντας] τοὺς καταστρωτῆρας, ἐπικοψάτω κατὰ κεφαλὴν ἀκολούθ[ως τοῖς] κειμένοις καὶ τέλος ἔχουσιν ; 542 (Oropos), l. 15 : ἐπικόψας δὲ κατὰ

1. A. Milchhöfer, *Karten von Attika*, II, p. 27-28.

2. Je suis redevable de ces indications à l'obligeance de M. W. Dörpfeld.

3. Pour la signification précise d'ἰσόγεων, comp. Theophr., *de caus. plant.*, III, 7, 3 : κατὰ γὰρ τὰ δένδρα τοῦτ' ἀναγκαῖον οὐδ' ὥσπερ ἐπὶ τῶν ἄλλων ἀφαιρεῖν ἐνδέχεται πάντα καὶ τέμνειν ἰσόγεων.

4. Wilhelm, *Arch. epigr. Mitt. Oesterr.*, XX, p. 98, 2. Cf. Durrbach, *BCH*, 1905, 468, l. 20 (Délos).

5. [Robinson : δίπον, pour δίπουν. Cf. Lattermann, *Ath. Mitt.* 1908, 75-77, qui repousse δίπον, accepte αἰπόν et justifie, avec l'accusatif, la traduction que M. Holleaux suggérait en rétablissant le génitif].

κεφαλὴν (τοὺς λίθους) καὶ συνομαλίσας πρὸς τὴν καταφορὰν κτλ. ; l. 25 : ἐπικόψας δὲ [κ]ατὰ κεφαλὴν εὐτελῆ συνστρώσει λίθους κτλ. ; 537 (cahier des charges pour la skeuothèque), l. 9 : καὶ ἀναλή-
139 ψεται ἴσον κατὰ κεφαλὴν ἅπαν ὀρθὸν πρὸς τὸν διαβήτην ; l. 63 : καὶ ἐπεργάσεται ὀρθὸν (τὸ ἔδαφος) καὶ ὁμαλὲς ἄνωθεν ; *IG*, II 5, 1054 *g* (Eleusis), *A*, l. 6 : καὶ ἀπο[δ]ώσ[ει] ἑστηκότας ὀρθοὺς (τοὺς λίθους) καὶ ὑγιεῖς [κ]α[ὶ] ἴσους ἀλλήλοις κατὰ κεφαλὴν [κ]α[ὶ] ὀρθοὺς πρὸς τὸν διαβήτην πα[ν]ταχῆι ; *IG*, XII 2, 11 (Mytilène), l. 19-21 : ξύσας ὀρθὸν (τὸ προσθεμέλιον) πρὸς διαβήτην πρὸς τοῦ κειμένου θεμελίου τὴν ἕδραν. — Il n'y a point de doute sur le sens du verbe ἐπικόπτειν, qui veut dire « écrêter, araser », comme l'indique aussi bien l'addition κατὰ κεφαλήν[1]. Chacun sait que le διαβήτης[2] est la règle triangulaire munie d'un fil à plomb, le « niveau de maçon », qui permettra de vérifier ici l'horizontalité parfaite (ὀρθόν) du στρῶμα à sa face supérieure (κατὰ κεφαλήν).

L. 7-9 : ἐπὶ δὲ τοῦ ἀγρυλεικοῦ ὀρθοστάτην θεῖναι ὕψος τρίποδα, πάχος καὶ πλάτος ἑπτὰ παλαστῶν δακτύλου λειπόντων. Après ἀγρυλεικοῦ, il faut nécessairement sous-entendre le mot στρώματος : « Sur le dallage en pierre d'Agrylé, on dressera un orthostate ». L'inscription de la skeuothèque a permis de définir ce dernier terme avec exactitude (*Sylloge*², 537, l. 19, 26, 64)[3] : l'orthostate est un bloc de pierre rectangulaire, plus haut que large, qu'on pose verticalement sur l'une de ses petites faces. Un orthostate forme ici le support de chaque trépied. La hauteur en est de trois pieds, c'est-à-dire, on le remarquera, la même que celle des orthostates de la skeuothèque (*Sylloge*², 537, l. 21, 64) ; l'épaisseur et la largeur (πάχος καὶ πλάτος) sont égales (trois palmes moins un doigt), d'où il appert que l'orthostate est carré à la section. — L'expression δακτύλου λειπόντων a son équivalent dans une inscription d'Eleusis : *IG*, II 5, 1054 *e*, l. 7 (cf. l. 10-11) : παλαιστῆς δεόντω[ν καὶ δακτύλου].

L. 9-10 : ἐξεργάζεσθαι δὲ τὸν ὀρθοστάτην περιζεσάμενον τὰς ἄκρας ὅσον ἐπὶ δύο δακτύλων[4] πανταχεῖ · τὰ [δὲ] μέσα κατα[σ]χίσαι....

1. Cf. E. Fabricius, *De archit. graeca*, p. 59 ; Choisy, *Et. épigr. sur l'archit. gr.*, p. 200.

2. H. Blümner, *Technologie*, II, p. 235-236 ; E. Fabricius, *ibid.*, p. 72 ; *Hermes*, XVII, p. 564.

3. Cf. E. Fabricius, *Hermes*, XVII, p. 569 ; W. Dörpfeld, *Ath. Mitt.*, VII (1883), p. 151.

4. [Sur la pierre : δακτύλω, comme avait postulé Lattermann, *Ath. Mitt* 1906, 360].

Je ne sais s'il a déjà été fait usage du verbe περιξεῖν, περι-
ξεῖσθαι *(circumradere)* dans quelque inscription analogue 140
à la nôtre ; je ne le rencontre pas dans celles que j'ai sous les yeux[1]. En tous cas, ce passage s'entend sans difficulté. Les ἄκραι sont les arêtes de l'orthostate ; le long de chaque arête et sur les quatre faces, on ménagera une bordure ou parement, large de deux doigts, qu'on dressera au ciseau ; comp. *Sylloge*[2], 540 (devis de Lebadeia), l. 133 suiv. : καὶ μιλτολογησάτω τὴν ἄκραν πάντων τῶν λίθων τῶ[ν] τρεισκαίδεκα πρὸς κ[άνονα] μακρὸν κτλ., ποιῶν ὀρθά, ἀρραγῆ, σύμμιλτα, βάθος μὴ ἔλατ[τον ἐννέα] δακτύλους[2]. — Les mots τὰ μέσα désignent certainement la partie médiane[3] de chaque face de l'orthostate, limitée au pourtour par les quatre parements d'arêtes. Ces parties médianes doivent, selon l'usage, être, non point finement travaillées, mais dégrossies par une taille sommaire : tel est très certainement le sens de la dernière phrase, mais je ne sache pas que le verbe κατασχίζειν (dont la lecture n'est pas tout à fait sûre) ait été employé ailleurs en parlant de la taille des pierres. Il n'est pourtant point impossible qu'il soit ici l'équivalent de κατατέμνειν[4].

L. 12-14 : ἐπὶ δὲ τοῦ ὀρθοστάτου ἑκάστου καταληπτῆρα ἐπιθεῖναι πάχος ἑπτὰ δακτύλων πλάτος τριῶν ποδῶν καὶ ἓξ δακτύλων. Il existe plusieurs exemples du mot καταληπτήρ ; comp. *Sylloge*[2], 538 (Eleusis), l. 11-12 : ἐπὶ δὲ τούτων (τῶν λίθων) τιθέναι καταληπτῆρας κτλ. ; *IG*, II 2, 834, l. 20, 23 ; *BCH*, 1905, p. 468, n° 146 (Délos), l. 9. Le sens primitif de ce terme a été déterminé avec vraisemblance par W. Dittenberger (*Sylloge*[2], 538, not. 8) : « *qui (lapides) cum inferiori substructioni imposili sint, nescio an recte illam quasi continere et comprimere dicantur qua vi* καταλαμβάνειν *nonnunquam usur-*

1. [Cf. περιξεῖσθαι dans une inscription d'Athènes : Lattermann, *Gr. Bauinschriften* (1908), 77 ; περιξεῖν dans un compte du Didymeion, publié par B. Haussoullier, *Rev. Phil.* 1925, p. 6, l. 13 ; cf. le commentaire de B. Haussoullier, *ibid.*, 16-17 ; il renvoie à l'inscription d'Athènes (p. 17, n. 1), mais ne connaît pas l'article de Lattermann dans *Ath. Mitt.* 1908]. En revanche, on le trouve fréquemment chez les écrivains ; voir les exemples assemblés au *Thesaurus*, s. v.

2. Cf. E. Fabricius, *De archit. graeca*, p. 54.

3. Cf., dans le devis de Lebadeia (*Sylloge*[2], 540), les l. 107, 120 : τὰ δὲ μέσα συνψαύοντα (ἐργᾶται) ἀπὸ ξοΐδος χαρακτῆς — ; τὰ δὲ μέσα συνψαύοντα ἀπὸ ξοΐδος χαρακτῆς τραχείας —. Comp. E. Fabricius, *De archit. graeca*, p. 52.

4. [D. M. Robinson : τὰ μέσα κατα[ρ|α]χίσαι λεπτεῖ. Cf. Lattermann, *Ath. Mitt.* 1908, 78-80].

patur ». A la longue, cette appellation un peu singulière s'est trouvée désigner simplement une pierre de couronnement, une dalle de couverture[1]. — Le mot πάχος est ici employé au sens de ὕψος, pour signifier la hauteur de la
141 dalle[2]. La largeur (πλάτος) est seule indiquée ; il n'est point parlé de l'épaisseur (μῆκος) : c'est que les deux dimensions sont égales ; il va de soi que le καταληπτήρ est carré, comme l'orthostate qu'il recouvre.

L. 14-16 : ἐξεργασάμενον καὶ ἀποξέσαντα πανταχεῖ ὀρθὸν καὶ ὑγιέα[3]. Le verbe ἀποξέω signifie « ravaler »[4]. Le καταληπτήρ doit être ravalé en tous sens, de manière à offrir sur toutes ses faces des plans parfaitement rigides et bien sains. Comp. *Sylloge*[2], 538 (Eleusis), l. 14 : ἐξεργασάμενο(ν) (τοὺς καταληπτῆρας) ὀρθοὺς καὶ εὐγωνίους πανταχῆι — ; *IG*, XII 2, 11 (Mytilène), l. 19-21 : ξύσας ὀρθὸν (τὸ προσθεμέλιον) πρὸς διαβήτην πρὸς τοῦ κειμένου θεμελίου τὴν ἕδραν. Le mot ὑγιής remplace ici les indications plus détaillées qu'on trouve dans d'autres textes : par exemple, *Sylloge*[2], 540 (devis de Lebadeia), l. 103 : πρῶτον μὲν ἐργᾶται τῶν λίθων πάντων τὰς βάσεις ὀρθάς, ἀστραβεῖς, ἀρραγεῖς ; cf. l. 117.

L. 16 : τιθέναι δὲ περιγόμφωι σιδηρῶι. Des περίγομφοι, en bois d'orme (πτελέϊνοι), sont mentionnés dans une inscription de Délos, relative à l'établissement d'un plafond : *BCH*, 1905, p. 460, n. 145 [*Inscr. Délos*, 504], l. 6, 9, 15 : συνζευξάτω δὲ [τὰς φάτνας τ]ὰς γωνιαίας κ[αὶ τοὺς | στήμ]ονας τῶμ παραγωνίων φατ[νῶν τοῖ]ς περιγόμφοις[5] ; — [ἐξειργα]σμένων στημόνων, ἐν προσαρμό[ζουσιν π]εριγόμφοις[6] ἑκάσ[τοις ἁρμο]σάτω τοὺς γόμφους εἰς τοὺς στή[μον]ας... ; — θέτω ἕκαστομ πλαίσιον

1. [Cf. *Inscr. Délos*, *ad* n° 500, p. 306].

2. Sur l'emploi arbitraire et variable des termes πάχος, πλάτος, etc., dans un même document, cf. E. Fabricius, *De archit. graeca*, p. 76 ; *Hermes*, XVII, p. 563. A la l. 8 de notre inscription, πάχος doit, comme on l'a vu, se traduire par « épaisseur ».

3. [La forme ὑγιᾶ, postulée par Lattermann, *Ath. Mitt.* 1906, 361, se retrouve dans la copie de D. M. Robinson].

4. Cf. *IG*, I, 321, col. III, l. 15-16 : ξυλουργοῖς — ἰμάντας ἀποξέσασιν — ; *Sylloge*[2], 587 *b* (Éleusis), l. 177 : τοῖς ἀποξέσασιν τὰς παραστάδας τὰς ἐν τῶι τοῦ Πλούτωνος κτλ. ; cf. l. 178 et la note 31 de W. Dittenberger sur cette inscription ; 540 (devis de Lebadeia), l. 125 : ἀποξέσ[ει δὲ καὶ] τοὺς ἁρμοὺς τῶν καταστρωτήρων τοὺς ἀπιό[ντας] ; *IG*, IV, 481 (Némée), l. 6 ; E. Fabricius, *De archit. graeca*, p. 69.

5. [*Inscr. Délos* : φάτ[ναι]ς περιγόμφοις.]

6. [*Inscr. Délos* : ἐν προσαρμο[γαῖς π]εριγόμφοις.]

πε[ριγό]μφους πτελεῖνο[υς][1]. D'autre part, le verbe περιγομφοῦν, « attacher, fixer de tous côtés, » est connu[2]. Selon M. Aug. Choisy, les περίγομφοι de Délos sont « des ceintures 142
chevillées (en planchettes d'orme), qui sont à la fois des chaînages et des encadrements moulurés »[3]. Dans notre document, le terme est certainement pris dans une acception un peu différente. Pour le sens qu'il convient de lui donner, je ne saurais mieux faire que de renvoyer aux explications, qu'on trouvera plus loin, de M. W. Dörpfeld[4].

L. 16-18 : ἐπὶ δὲ τοῦ καταληπτῆρος τὸν τρίποδα καθαρμόσαι, ἐντετράναντα τοῖς ποσὶ καὶ περιμολυβδοχοῆσαι. Comp. *Sylloge*[2], 540 (devis de Lebadeia), l. 71-72 : καὶ τρήσας βαθύτερα (τὰ δέματα) καθαρμόσει καὶ περιμολυβδοχοήσει δοκίμως ; cf. l. 73. — Le participe ἐντετράναντα doit avoir nécessairement pour régime le mot καταληπτῆρα : on percera, à la surface du καταληπτήρ, trois cavités (disposées en triangle) où viendront s'insérer les supports du trépied[5]. Pour un emploi semblable des verbes τετραίνω, ἐντετραίνω[6], cf. *Sylloge*[2], 587 (Eleusis), l. 176 : τῶι ἀπεργασαμένωι τοὺς ὀδοὺς—καὶ τοῖς τόρμοις ἐντετρά[ν]αντι ; *IG*, II 5, 1054 *g*, *A*, l. 5-6 : τετρᾶναι δὲ [καὶ τ]οῖ[ς ἐμ]πολίοις καὶ μολυβδοχοῆσαι.

L. 18-21 : καὶ κιόνιον ὑφαρμόσαι πεντελεικὸν ὑπὸ τὸν τρίποδα

1. [*Inscr. Délos* : θέτω ἕκαστον πλαίσιον πε[ρὶ γό]μφους * πτελεῖνο[υς φάτνας] καταλαβέτω κτλ.].

2. Le *Thesaurus* n'en cite, il est vrai, qu'un seul exemple, emprunté à Libanios, *Or.*, LVI (III, p. 218-219, Reiske) : περιγομφωθεὶς γυμνὸς ὁ πολιτευτόμενος. Sur les autres composés du verbe γομφοῦν, usités dans la langue des architectes, cf. E. Fabricius, *De archit. graeca*, p. 61.

3. *BCH*, 1905, p. 466 ; cf. 464-465. Je dois dire que, dans l'inscription de Délos, le texte d'un des passages où il est fait mention des περίγομφοι (l. 6-11) ne me paraît pas très sûrement établi [cf. ci-dessus, p. 352, n. 5 et 6]. A la l. 15, au lieu de : θέτω ἕκαστομ πλαίσιον πε[ριγό]μφους πτελεῖνο[υς], ne serait-il pas à propos d'écrire : θέτω κτλ. πε[ριγό]μφο[ι]ς πτελεῖνο[ις] ?

4. [Dörpfeld : περὶ γόμφωι. Cf. Lattermann, *Ath. Mitt.* 1906, 361 ; 1908, 80 ; *Gr. Bauinschriften*, 59].

5. Des cavités de cette sorte sont apparentes à la surface de toute pierre qui a servi de base à un trépied ; cf. E. Fabricius, *Arch. Jahrb.*, I (1886), p. 187-188 et les figures jointes au texte. A Delphes, comme nous l'a récemment appris Ad. Furtwängler (*Sitzunsgber. Münch. Akad.*, 1904, p. 414 suiv.), la plinthe circulaire qui supportait le trépied de Platées était traversée dans toute son épaisseur par les trois trous d'encastrement ; les longues tiges de bronze adaptées aux griffes du trépied pénétraient jusqu'à une seconde pierre, creusée de trois cavités superficielles où elles prenaient leur attache.

6. Sur cette forme, voir Meisterhans-Schwyzer, p. 18, § 10, 1.

δωρικὸν ἔχον τὸ ἐπίκρανον ἐπ' αὐτοῦ[1], ὑποξέσαντα ὀρθὸν καὶ ξύσαντα λεῖον. Une colonnette, d'ordinaire du type dorique, était dressée sous la cortine de chaque grand trépied pour lui servir de soutien : voir les exemples cités par E. Fabricius, *Arch. Jahrb.*, I (1886), p. 186-189. La place en est marquée, au milieu de chaque base, par un orifice circulaire, qui
143 recevait le pied de la colonnette[2]. — Le verbe ὑποξέσαντα doit être pris, je crois, en son sens étymologique[3] : on dérasera par-dessous la colonnette, de façon qu'elle repose sur une base rigoureusement plane et bien perpendiculaire à l'axe. — Les mots ξύσαντα λεῖον désignent ici un travail de « ravalement », fait sur toute la hauteur de la colonnette, chapiteau compris : c'est cette λεία ἐργασία, dont il est parlé dans d'autres textes et qu'exprime le verbe λεαίνειν[4]. Il est manifeste que la colonnette n'était point cannelée ; sinon, la chose eût été indiquée expressément. Comme il n'est pas question non plus de l'ajustage du chapiteau, il n'est guère douteux qu'il ne fît corps avec le fût[5].

L. 21-22 : καὶ τὸ ἐπί[κρανον] ἐγκαῦσαι. Le chapiteau sera peint à l'encaustique[6]. On doit noter que c'est la seule partie du monument qui reçoive une décoration peinte.

L. 22-23 : πέτραι δὲ χρῆσθαι εἰς τοὺς ὀ[ρθοστάτας καὶ τ]οὺς καταληπτῆρας ἀκτίτιδι. La πέτρα ἀκτῖτις[7] est manifestement identique à l'ἀκτίτης λίθος, dont il est fait une si fréquente

1. [Copie de D. M. Robinson : ἐξ αὐτοῦ. Cf. Lattermann, *Ath. Mitt.* 1908, 80].

2. Cf. E. Fabricius, *ibid.* Aux bases de trépieds qu'il mentionne, on en peut ajouter plusieurs autres, découvertes dans les ruines de l'hiéron d'Apollon Ptoïos.

3. Comp., dans le devis de Lebadeia (*Sylloge*², 540, l. 110), l'emploi qui est fait du verbe ὑποτέμνειν (cf. E. Fabricius, *De archit. graeca*, p. 51, 76). Il faut noter toutefois que ὑποτέμνειν signifie, au propre, « creuser, excaver par-dessous » ; le verbe ὑποξεῖν doit, au contraire, désigner un simple travail de râclage. La base de la colonnette ne sera point creusée en sa partie centrale, comme c'est le cas, à Lebadeia, pour la face inférieure des dalles comprise entre les parements ; cette base présentera une face pleine et lisse.

4. λεία ἐργασία : *IG*, I, 322, col. II, l. 48, 57-58, 66, 83. λειᾶναι : *IG*, I, 382, l. 8, 11. Cf. λεῖον ἐκποιεῖσθαι : *IG*, I, 322, col. II, l. 27, etc.

5. [Cf. Lattermann, *Bauinschriften*, 113, qui interprète de même ὑποξέσαντα ὀρθόν καὶ ξύσαντα λεῖον].

6. Cf. *Sylloge*², 587 (Éleusis), l. 186 : Ἐργασίωνι τῶι ἐνκαύσαντι (τὰ ἐπίκρανα) · ΔΔΔΔ.

7. Le même mot a été restitué à la l. 16 de l'inscr. *IG*, II, 2, 834, *add.* p. 515 ; -υς τῆς κρηπῖδος [τῆ]ς ἀκτίτι[δο]ς. [Il a été lu en entier par Latterman, *IG*, II², 1669].

mention dans les inscriptions attiques[1]. C'est le « poros », ordinairement appelé par les modernes « pierre du Pirée ». Pour construire les petits monuments du Kynosarges, on 144
fera donc usage de trois sortes de matériaux : pierre d'Agrylé pour le soubassement (l. 4-5, 7) ; poros de l'Akté pour les orthostates et les dalles de couverture (l. 22-23) ; marbre pentélique pour la colonnette placée au-dessous de chaque trépied[2].

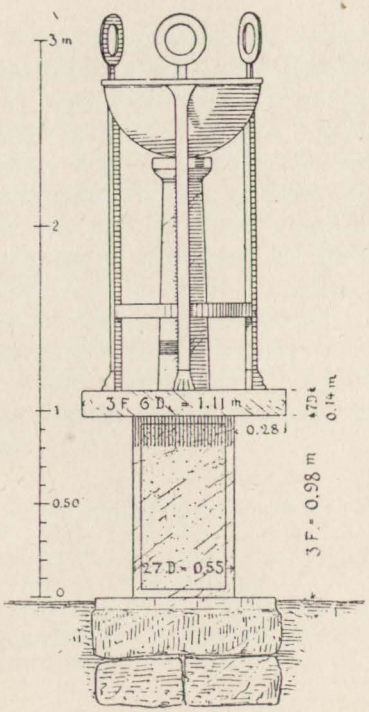
La description est d'une précision si minutieuse et les mesures y sont marquées avec tant d'exactitude qu'il est possible de procéder ici à une reconstitution graphique. C'est le travail qu'a bien voulu, à ma prière, accomplir M. W. Dörpfeld[3].

Athènes.

1. Voir les *indices* de *IG*, II 2 ; cf. E. Fabricius, *Hermes*, XVII, p. 566 ; C. Wachsmuth, s. v. *Akte*, *ap.* Pauly-Wissowa, I, col. 1212 ; Lepsius, *Gr. Marmorstud.*, p. 110.

2. [Sur la pierre de Mégare, cf. Lattermann, *Ath. Mitt.* 1908, 80].

3. [*Loc. cit.* 145-150 : *Dreifuss-Basis aus Athen*].



XXIV

CURAE EPIGRAPHICAE

I[1]

En ces temps derniers j'ai été amené à examiner de près 7
un assez grand nombre de documents épigraphiques publiés pendant ces vingt dernières années. Me réglant sur l'exemple qu'a donné récemment M. Ad. Wilhelm[2], je prends la liberté de soumettre ici aux savants compétents quelques-unes des remarques critiques que j'ai faites au cours de mes lectures.

1. — Dans la lettre du préteur M. Valerius Messalla aux habitants de Téos (*CIG*, 3045 = Le Bas-Waddington, 60), on trouve, à la l. 7, cette expression : τό τε ψήφισμα ἀνέδωκεν κτλ. M. Dittenberger écrit à ce propos (*Sylloge*[1], 204, n. 4) : « ἀ[π]έδωκεν *emendare conatus erat Boeckh, sed illud in lapide esse testatur Waddington* »[3]. On croirait d'après cela que ἀναδιδόναι ψήφισμα est une locution singulière et insolite ; il n'en est rien, comme le prouvent les exemples suivants : *I. v. Pergamon*, 268, D-E, l. 23-24 : τὸ ψήφισμα οἱ ἐγκαλοῦντες ἀναδῶσιν ἐν ἄλ[λ]αις ἡμέρα[ι]ς τριάκοντα[4] ; *Ath. Mitt.*, XV, p. 197 (Spalauthra), l. 35-36 : [ἀ]ναδώ[σον]τ[ε]ς τὸ ψήφισμα αἱρέθησαν ; *Inscr. Brit. Mus.*, 418 (Érythrées), l. 32-33 : ἀποδεῖξαι δὲ καὶ πρεσβευτὴν [ὅ]στις ἀναδοὺς Πριηνεῦσιν τόδε τὸ ψήφισμα παρακαλέσει κτλ[5].

1. [*Rev. Ét. Anc.* I (1899), 7-16, nos 1, 2, 4 (= 3), 8 (= 4), 9 (= 5), 12 (= 6), 15 (= 7), 21 (= 8), 22 (= 9)].

2. *Zu griech. Inschriften* (*Arch. epigr. Mitt. Oesterr.*, 1897, p. 50-95) ; *Götting. Gel. Anzeig.*, 1898, p. 201 et suivantes.

3. [*Sylloge*[3], 601, où la remarque de M. Holleaux est ignorée].

4. Cf. les textes rassemblés par M. Fraenkel, *ad h. l.*

5. [Cf. encore ci-dessus, 324].

2. — L'inscription de Pergame n° 163, qui nous montre le roi Eumènes II réglant un différend entre les habitants de Téos et la confrérie d'artistes dionysiaques établis dans la ville, donnera longtemps encore du souci aux épigraphistes, malgré les efforts très méritoires de M. Fränkel et les importantes observations de M. Wilhelm (*Arch. epigr. Mitt. Oesterr.*, 8 1897, p. 51 et suiv.)[1]. Qu'il me soit permis de proposer dans le fragment I, *C*, trois légères corrections au texte restitué par Fränkel. — L. 11 : il y aurait grand avantage, ce me semble, à rattacher à ce qui précède la phrase commençant par ταῦτ... : on y parviendra sans peine en écrivant : ταῦτ[α δ' ἐν οἷς ἡμάρ]τανε κτλ. — M. Fränkel complète ainsi les l. 13-16 : οἱ δὲ Τήϊοι διὰ τοῦ ψηφίσματος ἀ[ναδεξάμε]νοι τὰ ὑπ' ἐμοῦ διασαφηθέντ' αὐτοῖς ἐντ[υχόντος] τῆι ἐπιστολῆι, δι' ἧς ἐμφανισάντωμ μο[ι καὶ τῶν ἐ]μῶμ πρεσβευτῶν ὅτι κεχειροτόνητ[αι... κτλ. J'avoue qu'il m'est bien difficile d'admettre le mot ἐντ[υχόντος] qui complique singulièrement la phrase ; ne vaudrait-il pas mieux restituer : ἐν τ[ῆι πρώ]τηι ἐπιστολῆι ? Un peu plus loin [καὶ τῶν ἐ]μῶμ πρεσβευτῶν m'est également suspect ; le roi, semble-t-il, n'aurait dû envoyer qu'*un seul* ambassadeur (cf. *D*, l. 5) ; je préférerais de beaucoup écrire : δι' ἧς, ἐμφανισάντωμ μο[ι τῶν παρ' ὑ]μῶμ πρεσβευτῶν κτλ. Les mots δι' ἧς doivent se rapporter à un verbe tel que ἔκρινα, προσέταξα *(vel simile)*, qui se trouvait plus bas.

3. — *BCH*, 1880, p. 160, n° 11 (Érythrées). — Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμ[ος ἐτεί]μησεν Ζωσίμ[ην.....]γόνης ἱέρειαν Δ[ήμη]τρος Θεσμοφόρ[ου....]CHC ἱερασαμέ[νην ἔτη] τεσσαράκοντα, [εὐσε]βείας ἕνεκεν τ[ῆς πρ]ὸς τὰς θεάς. Le pluriel τὰς θεάς, oblige à restituer [καὶ Κόρ]ης aux l. 4-5.

9 4. — *BCH*, 1887, p. 145, n° 46 (Lagina). Inscription en l'honneur d'un prêtre et d'une prêtresse d'Hécate. — L. 9-10 : ἀποδόντες δὲ καὶ τὰ ἱερὰ TI... (vide de quinze lettres environ) ...τα πρὸς Νυσαεῖς. Les éditeurs restituent : ἀποδόντες δὲ καὶ τὰ ἱερὰ τ[οῖς θύουσιν].....; « le texte », ajoutent-ils, « ne permet pas de déterminer quel lien particulier rattachait au culte d'Hécate les Νυσαεῖς, c'est-à-dire les habitants de la ville de Nysa en Carie... ; probablement ils avaient envoyé

1. [C. B. Welles, *Royal Correspondence* (1934), n. 53].

une députation aux fêtes de la déesse ». Je crois que les deux lignes mutilées doivent être complétées de la façon suivante : ἀποδόντες δὲ καὶ τὰ ἱερὰ τ[ῇι πόλει τὰ ἀποστα]λέν]τα πρὸς Νυσαεῖς. Le prêtre et la prêtresse qu'honore l'inscription ont remboursé à la ville de Stratonicée le prix des offrandes envoyées à Nysa pour la célébration d'une fête religieuse[1].

5. A — L'inscription de Synnada en l'honneur de Philonidès, qu'ont successivement publiée MM. Ramsay (*BCH*, 1883, p. 300) et Contoléon (*ibid.*, 1887, p. 219 ; cf. S. Reinach, *Chron. d'Orient*, I, l. 393 ; Michel, *Recueil*, 545), mériterait d'être étudiée à nouveau dans le détail[2]. Je note seulement ici quelques corrections nécessaires ou probables. — L. 1 : [θυ]σίαις au lieu de [δημο]σίαις (Ramsay et Michel)[3]. L. 2-3 : κ[αὶ εἶναι α]ὐτὸν καὶ σύνναον καὶ σύνβωμον τῶ[ι] δήμ[ωι τῶι ἡμετέ-ρωι][4]. L. 4-6 : [ἐπεὶ] Φιλωνίδης Ἡροδώρου τοῦ Λιμναίου [ὑπάρ]-χω[ν ἐν τῇ πρώτῃ (Ramsay) ou τοῦ παιδὸς][5] ἡλικίαι[6] ἀγωγῆς μὲν ἐτύγχανεν κτλ. L. 7 : Contoléon écrit : διὰ τὴν τῶν γονέων περὶ τὰ σπουδαῖα τῶν ἐν τῶι βίωι κ[αλῶν] ; la restitution est inadmissible : il faut un substantif féminin auquel se rapporte l'article τήν ; je propose κ[αλοκἀγαθίαν], bien que ce mot soit un peu long[7]. L. 10-11 : ἐμεσολαβήθη ἐναντίῳ θε[ῷ] τῆ[ι] τύχ[ηι] (Contoléon) ; il est évident que la restitution de Ramsay ἐναντιωθε[ὶς] τῆ[ι] τύχ[ηι] était la bonne[8]. — L. 11-12 : ἐξ οὗ σ]υνέβη τοὺς γονεῖς αὐτοῦ καὶ τοὺς πολίτα[ς]....| ΔΙΑΣΤ (Ramsay) ou ΛΙΑΣΤ (Contoléon).... μας καθ' ὑπερβολὴν λυπηθῆναι. Je propose sous réserve : καὶ τοὺς πολίτα[ς καὶ] διαστ[ασιάζοντ]ας[9].

1. [Sur les rapports religieux entre Nysa et Stratonicée, cf. J. Hatzfeld, *BCH*, 1920, 76 et 92 ; 1927, 75].

2. [Cf. Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, I (*Sitzungsber. Ak. Wien*, 166, 1 ; 1911), 55-60, qui n'a pas connu l'article de M. Holleaux].

3. [De même Ad. Wilhelm].

4. [Wilhelm : σύνβωμον τῶ[ι ——]|. Δήμ[ου ψήφισμα] εἰσανγειλάντων κτλ.].

5. Comp. *BCH*, XIII, p. 250 (Délos), l. 4-6 : Ἀρίστων.... [ὑ]πάρχων ἐν τεῖ τοῦ παι[δὸς] ἡλικίαι.

6. [De même Wilhelm : [ὑπάρ]χω[ν ἐν παιδὸς] ἡλικίαι].

7. [Wilhelm : κ[ρίσιν].]

8. [Wilhelm : ἐνανθιωθε[ίσης] τῆ[ς] τύχ[ης].]

9. [Wilhelm : καὶ τοὺς πολίτα[ς] | διασ[υνχυθέντ]ας].

B[1]. — Les épitaphes, mentionnées par Poland[2], où le défunt est qualifié de νέος[3], m'ont rappelé le décret posthume voté par les habitants de Synnada en l'honneur du jeune Φιλωνίδης Ἡροδώρου τοῦ Λιμναίου, décret excellemment restitué et commenté par Ad. Wilhelm dans ses *Neue Beiträge*, I, pp. 55-61. Aux l. 19-20, Ad. Wilhelm supplée, non sans quelque hésitation, (καθήκει τὸν δῆμον) — ἀπ[ονέμειν τῶι ἥρ?]|ωϊ τὰς ἐπιβαλλούσας τιμάς. Je me demande s'il ne serait pas préférable d'écrire, en respectant la règle de la coupe syllabique : τῶι νέ]|ωι.

11 6. — *BCH*, 1889, p. 299 : *Sinope; règlement déterminant les privilèges du prêtre de Poseidon Hélikonios*[4].

Le début de l'inscription est malheureusement trop mutilé pour qu'on le puisse restituer avec certitude ; à la l. 2, peut-être faut-il suppléer ὁ συν[τελῶν τὰς θυσίας] ; comp. *Inscr. Brit. Mus.*, 426 *a*, 427 *b* (Priène). La l. 3 doit être complétée ainsi : παρέξει [ἐν τοῖς ἱεροῖς τοῖς] | δημοσίοις πάντα. Aux l. 11-13, l'éditeur écrit : ὑπά[ρξει δὲ αὐτῶι|. . . .]ν, οἶνος, στέφανος ἐν ἅπασ[ι] τοῖς ἀγῶσιν|. . . . τι καὶ ταῖς τιμουχίαι[ς], puis il ajoute dans son commentaire (p. 301) : l'inscription « mentionne les honneurs accordés au prêtre : du vin, une couronne dans tous les jeux, *dans toutes les* τιμουχίαι. . . ».

12 On voit que le mot τιμουχίαι, qui désigne l'ensemble des magistrats de la cité (cf. συναρχίαι), n'a pas été compris ; au début de la l. 13, le supplément [καθό]τι ταῖς τιμουχίαις s'impose absolument : le prêtre aura droit, dans les fêtes publiques, aux mêmes prérogatives et honneurs que les magistrats.

L. 16-17, le marbre porte : εἰ δέ..... ροσυλ..... : l'éditeur n'a pas reconnu dans ces mots les débris d'une formule comminatoire semblable à celle qui termine l'inscription d'Iasos relative au sacerdoce de Zeus Mégistos (*Inscr. Brit. Mus.*, 440, l. 7-8) : ἢν δέ τις [τὴν στήλην] ἀφαν[ίζηι]..... πασχέτω ὡς ἱερόσυλος.

1. [*BCH*, 1924, 27, note 2, fin].
2. *Gesch. des gr. Vereinswes.*, p. 95, notes 1 et 2.
3. *IG*, XII 7, 505 ; *CIG*, 2775.
4. [Cf. *BCH*, 1935, 431-436].

7. — *BCH*, 1890, p. 626 (Tabai). — Les trois dernières lignes de l'inscription ont été lues ainsi par M. Doublet : 13

ἐ-
[π]ιδεδ(ω)κότα δὲ καὶ τὰ
[δ]ιάφορα εἰς τὴν θέσιν
.... ευτ..... ἀλείμματος.

M. Wilhelm a proposé, sous toutes réserves, de suppléer [ἀσα]λεύτ[ου ἐπ]αλείμματος (*Arch. epigr. Mitt. Oesterr.*, 1897, p. 64). Cette restitution ne peut être admise ; nous avons copié l'inscription, M. Paris et moi, il y a quelques années ; notre copie porte fort nettement : ···ΔΕΥΤ··ΟΥΑΛΕΙΜΜΑΤΟΣ, ce qui donne : [τοῦ] δευτ[έρ]ου ἀλείμματος[1].

Les noms propres contenus dans les inscriptions sont souvent exposés aux plus fâcheuses aventures, et les épigraphistes, comme le remarque justement M. Wilhelm[2], ne se font pas faute de les estropier. Citons ici deux exemples parmi beaucoup d'autres. 16

8. — Dans le *BCH*, 1878, p. 602, nº 12, une inscription funéraire de Kibyra a été publiée comme suit :

Μάρκος Ἀσίννιος
Ϙόντων εἰριδιτὴς
ἑαυτοῦ γυναικὶ
μνήμης ἕνεκεν.

La vraie lecture est certainement celle-ci : Μάρκος Ἀσίννιος [Φρ]όντων Εἰριδι τῆ[ι] ἑαυτοῦ γυναικὶ κτλ.

9. — *BCH*, 1881, p. 485, nº 7 (Samos). Le commencement de l'inscription est perdu ; on lit ensuite : Ἐπι[κράτη?]..... ... Ἐπικράτους τοῦ ἱερέως τῆ[ς Ἥρας?] ἔκγονον ΤΟΛΜΑΤΡΕΟΥ τοῦ <τοῦ> ἱερέ[ως] τῆς Ἥρας καὶ ἀρχιερέως καὶ γυμ[να]σιάρχου κτλ. Il est clair que le nom propre Τολματρέου, imaginé par l'édi-

1. [Cf. Ad. Wilhelm, *Sitzungsber. Preuss. Akad.* 1933, 858 : le δεύτερον ἄλειμμα doit être la même chose que le δειλινὸν ἄλειμμα ; il y avait deux distributions d'huile chaque jour, le matin et le soir].

2. *Arch. epigr. Mitt. Oesterr.*, 1897, p. 70-71.

teur, n'a aucun droit à l'existence ; on doit écrire : Τ. Φλ. Ματρέου[1].

10[2]. — Dans la *Revue des Études grecques*, XIV (1904), p. 211, n. 7, M. Théodore Reinach a publié l'inscription suivante, récemment découverte à Rhodes :

'Ονασάνδρου ΥΑΛΔΕΙΜΕΩΣ
καὶ τᾶς γυναικὸς
Ποττίου (?) Καϐαλίσσας·

« Le nom Ὑάλδειμις (ou Ὑαλδειμεύς) », dit l'éditeur, « m'est inconnu ; je ne sais si c'est un nom d'homme ou un ethnique ; la physionomie en est carienne ». Ce mot est l'ethnique d'une ville fort connue de la Carie, Hyllarima (cf. *BCH*, XIV, p. 93-95 ; Hula et Szanto, *Sitzungsber. der Wien. Akad.*, 1894, p. 28)[3] ; car nul ne doutera que ΥΑΛΔΕΙΜΕΩΣ ne doive être corrigé en Ὑλλαριμέως.

II[4]

115 11. — Dittenberger, *Sylloge*[2], n. 247. *Décrets des Aitoliens et de la ville de Naupacte en faveur des habitants de Kéos.*

L. 8-9. Comme tous les précédents éditeurs, M. Dittenberger écrit : στρα[ταγέοντος — — — τὸ τέ]ταρτον, πρεσϐευσάντων ἐν Κέ[ω.....]. La copie de Le Bas semble attester que la pierre porte, en effet, ἐν Κέ[ω]. Mais c'est là sans nul doute une faute du lapicide. Il s'agit des ambassadeurs venus de Kéos en Aitolie, et partant la vraie leçon doit être ἐ[κ] Κέ[ω] ; comp. le décret des Aitoliens en faveur des Mytiléniens (Michel, 25), l. 11-12 : Πρεσϐευταὶ Εὔνομος Θηρίου, Μελέδημος Ἄϐαντος ; ces deux personnages sont les ambassadeurs de Mytilène.

1. [De même Dittenberger, dans *Hist. Aufsätze E. Curtius gewidmet* (1884), 299. Cf. J. Sundwall, *Die einheimischen Namen der Lykier* (1913), p. 289 ; E. Preuner, *Ath. Mitt.* 49 (1924), p. 45].

2. [*BCH*, 1904, 399 : *Note sur une inscription de Rhodes*].

3. [Bibliographie dans L. Robert, *BCH*, 1934, 516 ; *Villes d'Asie Mineure*, 147 ; *Études anatoliennes*, 513].

4. [*Rev. Ét. Anc.* III (1901), 115-118 : *Curae Epigraphicae*].

L. 5-8. On ne peut que regretter que M. Dittenberger n'ait pas adopté — ou n'ait pas connu — les restitutions excellentes proposées pour ces lignes par M. Wilhelm dans les *Gött. gel. Anz.*, 1898, 207.

L. 17. C'est avec toute raison, ce me semble, que M. Fick (*Dialektinschr.*, II, 1424) a maintenu la leçon [εἰ] δέ τις κατάγοι..., donnée par le monument original.

A la l. 16, on écrit, depuis Boeckh, καὶ μηθένα ἄ[γειν αὐτοὺς κτλ. Cependant on pourrait s'épargner ici une correction ; la restitution ἀδ[ικεῖν] ne donnerait-elle pas un sens convenable[1] ?

12. — Dans le décret bien connu de Gytheion en l'honneur des Cloatii (Foucart, *Péloponnèse*, 242 *a* = Dittenberger, *Sylloge*[2], 330)[2], on lit ceci (l. 40-44) : [διὰ] πάντα τὰ προγεγραμμένα ἔδοξε τῶι δάμωι ἐν ταῖς [μεγά]λαις ἀπέλλαις, ἐπαινέσαι Νεμέριον καὶ Μαάρκον Κλοατίους — ἐπὶ πᾶσι τοῖς προγεγραμμένοις εἵς τε τὰν πόλιν καὶ τῶν ἰδιωτᾶν τοῖς ἐντετευχόσιν αὐτοῖς, καὶ 116
ἐπὶ τᾶι εὐνοίαι κτλ. Le lapicide qui grava ce document prit, comme on sait, d'étranges libertés avec le texte ; celle que nous rencontrons ici n'est pas l'une des moindres, bien qu'à ma connaissance on ne l'ait pas jusqu'à présent relevée. Il est clair qu'il faut corriger : ἐπὶ πᾶσι τοῖς π(επραγ)μένοις εἵς τε τὰν πόλιν καὶ τῶν ἰδιωτᾶν το(ὺ)ς ἐντετευχό(τας) αὐτοῖς. La présence du mot προγεγραμμένα avant la formule de résolution (l. 40) a causé la première méprise ; la seconde vient sans doute de ce que le *quadratarius* avait dans la tête la formule connue : χρείας παρέχεται *(vel simile)* τοῖς ἐντυγχάνουσιν αὐτῶι (cf. l. 4).

L. 48-49 : προσκαλούντω δὲ α[ὐ]τοὺς καὶ οἱ ἔφοροι αὐτῶν εἰς προεδρίαν καὶ ἀεὶ οἱ ἀντιτυγχάνοντες ἐν πᾶσι τοῖς ἀγῶσιν κτλ. Pour justifier cet emploi de ἀντιτυγχάνοντες, M. Dittenberger cite deux inscriptions de Lébadeia (*IG*, VII, 3080 et 3085) et une inscription archaïque d'Argos (Michel, 583). Je ferai remarquer que le même terme se rencontre, par deux fois, dans un texte d'époque récente, originaire de Mantinée : Foucart, *Péloponnèse*, 352 *i* = Michel, 993, l. 9-10 : παρέσχηται δὲ καὶ ταῖς ἀεὶ ἀντιτυγχανο[ύ]σαις ἱερείαις εὔχρηστον αὐσαυτὰν... ;

1. [*Sylloge*[3], 522].

2. [*IG*, V 1, 1146 ; *Sylloge*[3], 748, où la plupart des observations présentées ci-après ne sont pas utilisées].

l. 36-37 : ἀνακαλούσας τᾶς ἀεὶ ἀντιτυγχανούσας ἱερείας τε καὶ σιτάρχους. Cf. encore des décrets de la Confédération aitolienne (Michel, 289), l. 9-10 : τοῦς ἀντιτυγχάνοντας συνέδρους ; [des Amphictions (*Gött. Gel. Anz.*, 1913, 173, l. 11) : τοὺς ἱερομνήμονας τοὺς ἀντιτυ[γχάνοντας] ; d'Épidaure (*IG*, IV², 66, 58-57) : τοὺς ἀεὶ ἀντιτυγχάνοντας δαμιουργούς ; de Mégalopolis (*IG*, V 2, 437, 27) : ὁ ἀντιτυγχάνων ταμίας ; de Tégée (*IG*, V 2, 26,7) : στεφανοῦσ[θαι δὲ — τ]ὸ μνημεῖον ὑπὸ τοῦ [— τοῦ καθ'] ἔτος ἀντιτυγχάνον[τος] ; de Sparte (*IG*, V1, 19, 18) ; [ἐπιμελο]υμένων δι' αἰῶνος μετὰ τῆς ἀντιτυγχανούσης συν[αρχίας τῶν ἐπιμελητῶν τῶ]ν Λεωνιδείων, Cet emploi semble propre au Péloponèse et à la Grèce centrale]. Le verbe κατατυγχάνω s'emploie aussi de la même façon : *IG*, XII 3, 330, l. 148-149 (Thera) : ὁ κατατυγχάνων ἀρτυτήρ ; [249, 20 sqq. (Anaphe) : ἀνακαρύσσεσθαι καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν ὑπὸ τοῦ κατατυγχάνοντος ἱεροκάρυκος].

13. — N. 643. *Décret d'Arkésiné d'Amorgos.*

L. 2-7 : ἐπειδὴ [ὅ τε π]άππος Ἀγαθίνου Κλεόφαντος Κ[λεοφῶ]ν(τ)ος καὶ ὁ πατὴρ Ἀγαθῖνος ἄνδρες [ἔν]δοξοι γεγόνασιν εἰς τὸν δῆμον [ἀνα]θέμασίν τε κεκοσμήκασιν τὴ[ν μη]τέρα κτλ. M. Dittenberger a maintenu, aux l. 4 et 5, le supplément des premiers éditeurs [ἔν]δοξοι, mais je ne doute pas que la vraie leçon ne soit [φιλό]δοξοι. La restitution τὴ[ν μη]τέρα, aux l. 6-7, est faite pour causer quelque surprise ; en dépit de l'explication ingénieuse proposée par M. Dittenberger : « μητέρα, patriam urbem », je ne puis m'empêcher de préférer τή[ν τε πόλιν καὶ τὰ](ἱ)ερά[1].

117 14. — N. 790 (= Michel, 842). *Décrets de Démétrias relatifs à l'oracle d'Apollon Koropaios*[2].

I^er^ décret ; l. 26. La copie de Lolling donne : καταγραψάτωσαν

1. Mon ami M. Wilhelm, à qui je soumettais cette restitution, au mois d'octobre 1900, a bien voulu me dire qu'il l'avait trouvée aussi de son côté. Rien ne pouvait être mieux fait pour me confirmer dans mon opinion que cette rencontre avec le plus sagace des épigraphistes. [*IG*, XII 7, 33 : ἱερά lu sur la pierre par Delamarre].

2. Ç'a été pour moi un vif plaisir de constater que M. Dittenberger (n. 790, note 3) exprime sur l'organisation du Κοινὸν Μαγνήτων les mêmes idées auxquelles je m'étais arrêté aussi, il y a quelques années, après une étude attentive des inscriptions de la Magnésie (voir dans Saglio, *Dict. des Antiquités*, l'article Κοινόν (G. Fougères) ; cf. les brèves indications que j'ai données dans la *Rev. Ét. gr.*, 1897, p. 294-296 et 302, n. 3 [ci-dessus, ch. XV]. Je compte publier prochainement le mémoire étendu que, dès la fin de 1897, j'avais composé sur cette question. [Cf. ci-dessus, 247, n.1].

δὲ οἱ στρατηγοὶ — ἄνδρας τρεῖς —, οἳ καὶ ἐχέτωσαν ἐξουσίαν κολύειν τὸν ἀκοσμοῦντα. M. Dittenberger change κολύειν en κολ(άζ)ειν, et il ajoute (n. 15) : « Ambiguus sane haereas inter κ(ω)λύειν et κολ(άζ)ειν. Litterarum quidem similitudine illud magis commendatur, sed significatione hoc aptius est ». Je vois mal ce qu'on pourrait reprocher à κ(ω)λύειν, qui signifierait ici « réprimer », et qui serait tout aussi convenable que κολ(άζ)ειν. Ne lit-on pas dans le « Testament d'Epiktéta » (l. 52-53) : εἰ δὲ μή, κωλυέσθω ὑπὸ τοῦ κοινοῦ, καὶ κύριον ἔστω τὸ κοινὸν κωλύον τὸν τούτων τι ποιοῦντα ? Un passage du décret relatif aux mystères d'Andania (l. 40-41) semble indiquer d'autre part que le verbe κωλύειν et ses dérivés étaient volontiers employés dans les règlements de police sacerdotale : Τὸν δὲ ἀπειθοῦντα ἢ ἀπρεπῶς ἀναστρεφόμενον εἰς τὸ θεῖον μαστιγούντω οἱ ἱεροὶ καὶ ἀποκωλυόντω τῶν μυστηρίων[1].

L. 50. Lolling : [οἱ ῥαβδοῦ]χοι προνοείσθωσαν τῆς εὐκοσμίας, ὅταν δὲ ᾖ ἔκ[νομος ? ἐκκλη]σία ἐν τῷ Ἀφροδισιῶνι μηνὶ πάντων πρῶτον οἱ ἐξεταστὰι ὁρκιζ[έτω]σαν ἐναντίον τοῦ δήμου κτλ. M. Dittenberger accommode ainsi ce passage : [οἱ ῥαβδοῦ]χοι προνοείσθωσαν τῆς εὐκοσμίας ὅταν δέῃ· ἐ(ν) δ[ὲ τῇ ἐκκλη]σίᾳ ἐν τῷ Ἀφροδισιῶνι μηνὶ κτλ. J'ai peine à croire que ce soit là la bonne leçon ; en particulier, les mots ὅταν δέῃ me semblent bien superflus. N'est-il pas plus simple d'écrire, en amendant légèrement le texte de Lolling[2] : ὅταν δὲ ᾖ ἔ[ννομος ἐκκλη]σία κτλ. ? La correction est pleinement justifiée par un fragment d'un décret de Démétrias (*Ath. Mitt.*, VII, 73, I[a] = *Rev. Phil.*, XXI, p. 186), où nous lisons (l. 5) : πρὸ τῆς ἐκκλησίας γινομένης ἐννόμου[3].

II[e] décret. J'ai vu avec beaucoup de satisfaction que M. Dittenberger avait bien voulu approuver et adopter dans 118
son ensemble la restitution que j'avais faite de ce décret[4].

1. [La pierre porte κωλύειν : Kern, *IG*, IX 2, 1109 ; *Sylloge*[3], 1157].

2. M. Dittenberger écrit avec toute raison : « Accedit vox inaudita ἔκνομος ἐκκλησία ». M. Swoboda (*Griech. Volksbeschlüsse*, 309) avait déjà révoqué en doute l'exactitude de la lecture de Lolling.

3. [D'après la pierre, Kern : ὅταν δὲ ᾖ ἔν[ν]ομ[ος ἐκκλησία].

4. M. Dittenberger a omis d'indiquer que M. Wilhelm (*Ath. Mitt.*, XV, p. 287, n. 3 ; cf. *Rev. Phil.*, XXI, p. 188, n. 1) avait trouvé, longtemps avant moi, la restitution de la dernière phrase du décret, et, par un excellent rapprochement avec un passage d'une inscription d'Halicarnasse, donné, le premier, l'explication des mots νομοθεσίας τά(ξ)ιν ἔχον. On peut d'ailleurs observer que la locution τάξιν ἔχειν τινός est assez fréquente dans la langue hellénistique ; cf. Polyb., IV, 3, 7 ; IV, 70, 10 ; Joseph., *Ant. jud.*, XII, § 282 (= I *Macc.*, II, 42) ; [Ad. Wilhelm, *Anz. Ak. Wien*, 1937, 16-17].

Qu'il me soit permis de répondre à une petite critique qu'il m'adresse et qui ne me paraît pas justifiée. Aux l. 79-81, j'avais écrit : μηθενὶ ἐξεῖναι τῶν π[ολιτῶν μηδὲ τῶν ἐν]οικούντων μηδὲ τῶν ἐνδημούντων ξένω[ν δένδρα κόπτειν κτλ. M. Dittenberger remplace [ἐν]οικούντων par [παρ]οικούντων, et fait cette remarque (n. 29) : « Sic scribere malui quam [ἐν]οικούντων cum Holl., quia inquilini, qui medio inter cives et peregrinos loco hic manifesto commemorantur, haud raro πάροικοι vocantur ; sane etiam de [μετ]οικούντων aut [συν]οικούντων cogitaveris ». Je ne tiens pas plus qu'il ne convient à mon supplément et j'accorde volontiers que παροικοῦντες, μετοικοῦντες, συνοικοῦντες valent autant que ἐνοικοῦντες, mais je nie décidément qu'ils vaillent mieux. Dans la langue épigraphique, ἔνοικος est bien souvent l'exact synonyme de πάροικος, μέτοικος, σύνοικος, et signifie, tout comme ces mots, *inquilinus*. Les exemples qui suivent suffiront, je pense, à le prouver : *Sylloge*[2], 277 (= Michel, 343) (décret d'Érétrie), l. 6-7 : στεφανηφορεῖν Ἐρετριεῖς πάντας καὶ τοὺς ἐνοικοῦντας κιττοῦ στέφανον... ; *I. von Perg.*, I, 246 (Michel, 515), l. 36-37 : ...καὶ τοὺς πολίτας καὶ τ[ὰ]ς [γυναῖκας καὶ παρθένους πάν]τας (Usener) καὶ τοὺς ἐνοικοῦντας...[1] ; *I. von Magnesia*, 7, l. 13-15 : ἐὰν δέ τις Φωκα[ιέων ἐ]νοικῆι ἐμ Μαγνησί[αι εἶναι αὐ]τῶι γῆς καὶ οἰκίας ἔ[γκτησιν κτλ. ; *IG*, XII 3, 421 *d* (Théra) : παραστάτης [πᾶσ]ιν πολίταις τοῖς τ' ἐνοικοῦσιν ξένοις ; [*IG* XII 9, 1186 (Histiaia) : ἀπὸ Ἱστιαιέων — καὶ τῶν ἐνοικούντων].

III[2]

210 15. — Michel, *Recueil*, 475 = Le Bas-Waddington, 407. *Décret de la tribu des Otorkondes, à Mylasa*[3].

L. 11-12. M. Michel a conservé pour ces lignes les restitutions de Waddington : ἀξιωθεὶς ὑπὸ τῆς φυλῆς ὑπέμεινεν γυμνασίαρχος καὶ προέστη τῶν [γυμνασίων] τῶν νέων ἀξίως τοῦ δήμου..... Je pense qu'il faut remplacer τῶν [γυμνασίων] par τῶν [ἐφήβων (ou τε ἐφήβων) καὶ] τῶν νέων.

16. — Dans *IG*, IV, nº 558, M. Fränkel vient de nous donner une édition nouvelle du *Décret des* Τεχνῖται *d'Argos*,

1. Cf. Fränkel, p. 158-159.

2. [*Rev. Ét. Anc.* V (1903), *Curae epigraphicae*, 210-211, nos 6 (= 15), 7 (= 16), 8 (= 17)].

3. Cf. Wilhelm, *Gött. Gel. Anz.*, 1900, p. 90.

que M. Foucart avait déjà si heureusement publié (Foucart, *Pélop.*, 116 *a* = Michel, 1011)[1]. Les suppléments ingénieux proposés par M. Fränkel m'inspirent parfois quelques doutes. Pour l'instant, je ne veux examiner qu'un passage de l'inscription, les l. 13-15. M. Fränkel écrit là : διελέγη δὲ μετὰ προ[θυμίας ὅπως κατασκευ]|ωθῇ ἄγαλμα Διονύσου τῆι συνόδοι ἀκρ[ό]λιθον, χρυσόειμον, ἐξαπε[ιπούσης δὲ τῆς οὐσίας] | τῆς συνόδου ἔδωκεν τὰ διάφορα ἐκ τῶν ἀναπ[ραχθέν]των ὑπ' αὐτοῦ κτλ. A la fin de la l. 14, la lecture ἐξαπε — est-elle tout à fait sûre ? A-t-on la certitude que la dernière lettre soit un ε et non un η ? Je suis, je l'avoue, fortement tenté de restituer : ἐξάπη[χυ, πεισθείσης δὲ] | τῆς συνόδου κτλ[2].

17. — Dittenberger, *Sylloge*[2], 295 (= *BCH*, 1881, 372, n° 3 = Collitz-Fick, 1413 = Michel, 291). *Décret des Aioliens relatif au culte d'Athéna Niképhoros.*

Cette inscription a été souvent reproduite ; à la l. 17, on écrit toujours : καὶ καθάπερ ὁ βασιλεὺς Εὐμένης ἀνα[καλεῖ] τὸ τέ[μενος τᾶς Ἀθά]νας τᾶς Νικαφόρου τὸ ποτὶ Περγάμωι ἄσυλον καθώς κα ὁρίξηι κτλ. Cependant le supplément ἀνα[καλεῖ], qu'a proposé le premier éditeur, M. Haussoullier, ne saurait être conservé ; il faut certainement restituer ἀνα[δεικνύει] ; cf. *BCH*, 1894, 235 (= Michel, 252 = Collitz-Baunack, 2529), 211
l. 22-24 : Τὸ κοινὸν τῶν Ἀμφικτιόνων τὰν μὲν πόλιν τὰν Ἀντιοχέων καὶ τὰν χώραν ἀναδεικνύει ἄσυλον καὶ ἱερὰν κτλ[3].

IV

18[4]. — *BCH*, 1889, p. 240. *Décret rendu par une confrérie* 10
religieuse de Délos.

A la l. 22, on doit naturellement écrire : ἄγεσθαι δὲ αὐτῶν κατ' ἐνιαυτὸν ἡμέραν τὴν (ι)ε' τοῦ Μεχείρ. — Pour les l. 24-30, qui sont fort mutilées, l'éditeur propose les restitutions que voici :

π[ε]μφ[θῆναι δὲ τοῦ ψηφίσμα]-
τος τούτου τὸ ἀντίγρ[αφον — — — — — —]

1. [Cf. W. Vollgraff, *Mnemosyne*, 1921, 113-117 ; *BCH*, 1926, 498-501].
2. [Cf. Ad. Wilhelm, *Beiträge*, p. 141].
3. [De même Ad. Wilhelm, *Gött. Gel. Anz.* 1903, 795. Cf. *Sylloge*[3], 629 ; *IG*, IX[2] 1, 179].
4. [*Rev. Ét. Anc.* I (1899), *Curae epigraphicae*, 10-11, n° 10].

δα καὶ τῷ κοινῷ τῶι [ἐν — — τῶν ἡμε]-
τέρων πολιτῶν καὶ αὐτὸ [— — — ὅπως οἱ]
λοιποὶ θεωροῦντες τὴν [διδομένην ἀείμνη]-
στον τιμὴν τοῖς ἀγαθο[ῖς] ἀνδράσιν, ζηλωταὶ
τῶν παρὰ πλ[....μ]ὲν γίγνωνται κτλ.

Mes suppléments seront un peu plus étendus : π[ε]μφ[θῆναι δὲ τοῦ ψηφίσμα]τος τούτου τὸ ἀντίγρ[αφον καὶ εἰς τὴν πατρί]δα καὶ τῷ κοινῷ τῶι [ἐν.....τῶν ἡμε]τέρων πολιτῶν καὶ αὐτὸ [ἀναγραφῆναι, ὅπως οἱ] λοιποὶ θεωροῦντες τὴν [ὑπάρχουσαν ἀείμνη]σ-
11 τον τιμὴν τοῖς ἀγαθο[ῖς] ἀνδράσιν ζηλωταὶ τῶν παραπλ[ησίων μ]ὲν γίγνωνται κτλ. Pour la formule καὶ αὐτὸ ἀναγραφῆναι, comp. *Ath. Mitt.* 1882, p. 75 : ἀποσταλῆναι δὲ τοῦ ψηφίσματος τούτου τὸ ἀντίγραφον —, ἀναγραφῆναι δὲ αὐτὸ καὶ ἐν Δημητριάδι κτλ. (Démétrias). La formule ὅπως οἱ λοιποὶ θεωροῦντες κτλ. se retrouve presque exactement dans le décret de Sestos en l'honneur de Ménas (Dittenberger, *OGI*, 339), l. 89-90 : θεωροῦντές τε καὶ οἱ λοιποὶ τὰς περιγενομένας τιμὰς ἐκ τοῦ δήμου τοῖς καλοῖς καὶ ἀγαθοῖς ζηλωταὶ μὲν τῶν καλλίστων γίνωνται.

A la l. 32, l'éditeur écrit : γνωρ[ίζοντ]ες τὴν τῆς συνόδου σπουδὴν πρὸς [τὴν πρόλη]ψιν χάριτος ; je crois que [ἀντίλη]ψιν ou [ἔκλη]ψιν ou [παράλη]ψιν donnerait un sens préférable.

19[1]. — Pour la ligne 32 de ce décret[2], P. Roussel veut bien m'informer que la vraie lecture est μ[ερι]ζομένην ; le premier éditeur a mal lu la première lettre et omis d'indiquer un crochet avant —ομένην.

L. 30-33. J'ai essayé, sans succès, de remplacer [πρόλη]ψιν par un mot plus convenable. Ad. Wilhelm propose [ἄμει]ψιν, d'après Diodore, XXI, 17, 4. Une obligeante communication de P. Roussel m'apprend qu'avant ψιν le marbre porte effectivement les traces visibles d'un **E** et d'un **I** ; mais, d'autre part, le supplément ἄμειψιν serait, comme πρόληψιν, trop court pour la lacune. La restitution nécessaire paraît, dès lors, être ἀντάμειψιν (Ps. Aristeas, 259 : τῶν κακοπαθειῶν ἀποδιδοὺς τὴν ἀντάμειψιν)[3].

1. [Inédit. Cf. *Rev. Ét. gr.* 1922, 434].
2. *BCH*, 1889, 239, n. 11 ; P. Roussel, *Cultes égyptiens*, p. 204, n. 216 ; Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, VI, p. 12-13.
3. [Cf. *Inscr. Délos*, 1521].

20[1]. — *BCH*, 1889, p. 250, n° 13 (Délos).

L'inscription est un décret des clérouques athéniens de Délos en l'honneur du poète épique Ariston de Phocée. M. Wilhelm a montré (*Arch. epigr. Mitt. Oesterr.*, 1897, p. 87) que les l. 6-9 devaient se lire ainsi : παραγενόμενος εἰς τὴν ν[ῆσον] ἐποιήσατο καὶ πλείο[νας ἀ]κροάσεις [ἐν] τῶι ἐκκλησιαστηρίωι καὶ ἐν τῶι θεάτ[ρωι καὶ ἀναγ]νοὺς ([εὖν]ους, Fougères) τὰ [π]επραγματευμένα ΕΥ..... [ὕ]μνησεν τόν τε ἀρχηγέτην Ἀπόλλωνα κτλ. N'ayant pas vu la pierre, il ne propose pas de restitution pour le mot qui suit [π]επραγματευμένα. L'original de l'inscription ne m'est pas connu non plus, mais je ne crois guère me risquer en suppléant ἐ[γκώμια] ; comp. *BCH*, 1881, p. 354, l. 4-5 (Cnossos) : συνταξάμενος ἐγκώμιον κατὰ τὸν ποιητὰν ὑπὲρ τῶ ἁμῶ ἔθνιος[2].

21[3]. — MM. Durrbach et Jardé ont découvert à Délos, 374
en 1903, et publié dans le *Bulletin*, en 1905[4], un fragment de décret honorifique, si mutilé qu'on ne pouvait songer à le restituer et que l'objet même du décret demeurait incertain. L'idée leur vint que ce fragment pouvait se rajuster à un autre débris, trouvé par M. Homolle en 1885, décrit dans son *Rapport* de 1887, mais jusqu'à présent resté inédit[5]. L'idée était bonne, comme l'a prouvé le rapprochement fait par M. Jardé : les deux morceaux se complètent presque exactement ; c'est à peine si quelques lettres ont péri sur la ligne du joint[6].

Voici ce décret reconstitué[7] :

[Θεό]δωρος Θεοφάντου εἶπεν · ἐπειδὴ Μν[ή]-
[σα]λκος Τελεσαρχίδου Δήλιος, προξενί-
[ας αὐ]τῶι ὑπαρχούσης μετὰ τῶν ἀ-

1. [*Rev. Ét. Anc.* I (1899), *Curae epigraphicae*, 11, n° 11].
2. [Cf. *Inscr. Délos*, 1506].
3. [*BCH*, 1907, 374-377].
4. *BCH*, XXIX, p. 201, n° 65.
5. *Ibid.*, p. 203, note 4 : « Il faut rapprocher de notre texte un décret cité par M. Homolle (*Arch. des miss.*, XIII, p. 418, n° 39) : « Décret en l'honneur d'un personnage (...alcos), qui, dans un moment difficile, avait fait à la ville des avances sans exiger ni remboursement, ni intérêt. Il reçoit, avec la proxénie, la dispense complète des droits de douane à l'entrée et à la sortie » (16 lignes).
6. Les raccords ont été vérifiés et les textes relus par M. P. Roussel.
7. [*IG*, XI 4, 1049].

[δελφῶν π]ατρικῆς, πολλὰς καὶ μεγά-
[λ]ας χρεία[ς π]αρέσχηται τῶι δήμωι
ἐμ παντὶ καιρῶι, ἔν [τε] τῆι σπανισιτίαι σῖτογ κα-
ταχθέντα ὑπὸ Δηλίω[ν] δὶς οἷς ὤφειλεν ἡ πόλις,
[πα]ραιτησάμενος τοὺς ἐν[ε]χυράσαντας, ἀπέσ-
[τει]λεν τῶι δήμωι, ἀργύριόν [τε] πολλάκις τῆι πό-
[λει] παρέσχηκεν εἰς ἀναγκαίας [χρ]είας καὶ τοῦτο
[ἐκο]μίζετο εἰς ὃ ἦν ὁ δῆμος δυνατὸ[ς] ἀποδοῦναι,
[τ]οῖς τε παραγινομένοις τῶμ πολιτῶ[ν ε]ἰς Δῆλον
[βοη]θῶγ κατὰ τὸ δίκαιογ καὶ χρείας παρε[χόμ]ενο[ς]
[δι]ετέλει ἐφ' ὅ τι ἄν τις αὐτὸμ παρακαλέσηι · δεδόχθαι
τῶι δήμωι · τὴμ μὲν προξενίαν ὑπάρχει[ν Μνη]-
375 [σ]άλκωι καὶ αὐτῶι καὶ τοῖς υἱοῖς καὶ τ[οῖς]
ἐκγόνοις καὶ εἶναι αὐτοῖς ἀτ[έλειαν τῶν εἰσα]-
[γ]ομένων καὶ ἐξαγομέ[νων — — — καὶ]
[εἰσπ]λοῦγ καὶ ἐκ[πλοῦν — — — καὶ ἐν πολέ]-
μωι καὶ ἐ[ν εἰρήνηι κτλ.]

Comme l'ont très bien vu les premiers éditeurs, le décret a été rendu par une ville étrangère en faveur d'un citoyen de Délos, Μνήσαλκος Τελεσαρχίδου, identique, selon toute apparence, au *rogator* nommé dans le décret précédent (p. 372)[1].

Le père de Mnésalkos, Télésarchidès, avait été honoré de la proxénie par la ville de qui émane le décret ; lui-même, avec ses frères, avait hérité de cette dignité : c'est ce qu'expriment les mots (l. 2-4) : προξενί[ας αὐ]τῶι ὑπαρχούσης μετὰ τῶν ἀ[δελφῶν π]ατρικῆς. La concession personnelle de la proxénie qui lui est faite (l. 15 et suiv.) : προξενίαν ὑπάρχει[ν Μνησ]άλκωι κτλ., est donc un pur formalisme : elle pouvait flatter son amour-propre, mais ne lui apportait, semble-t-il, aucun avantage nouveau[2].

Les considérants du décret présentent plus d'intérêt que ceux de la plupart des documents de même sorte trouvés à Délos : c'est que les services rendus par Mnésalkos à la ville dont son père était proxène sortaient de l'ordinaire.

1. *Ibid.*, p. 202 et note 4.

2. Comp. le décret d'Athènes en faveur de Charmion de Kydonia (*Sylloge*[2], 243) : l. 3-4 : ἐπειδὴ Χαρμίων, ὑὸς ὢν Εὐμαρίδου τοῦ Κυδωνιάτου, προξένου καὶ εὐεργέτου ὄντος κτλ. ; l. 19-20 : ὑπάρχειν δ' αὐτῶι καὶ τὴν πατρικὴν [π]ροξενίαν καὶ τοῖς ἐκγόνοις κτλ.

Cette ville, dans un moment de disette, avait acheté à l'étranger du blé qu'elle faisait venir par mer (l. 6)[1] ; mais, comme tant de cités grecques à la même époque, elle se 376
trouvait fort endettée[2]. A Délos, elle avait des créanciers qui, depuis longtemps sans doute, s'efforçaient très inutilement de rentrer dans leurs avances. Par deux fois, comme les convois de blé passaient à leur portée, les Déliens impayés capturèrent les transports, débarquèrent la cargaison et s'en saisirent en manière de gage (l. 6-7)[3]. C'est alors qu'intervint Mnésalkos : les deux fois, à force d'instances, il fit lâcher prise aux créanciers, et, par ses soins, les convois parvinrent à leurs destinataires (l. 8-9).

Il fit plus et se signala par de plus rares mérites. En plusieurs occasions, comme la ville amie était à court de ressources, il lui consentit des prêts (l. 9-11). Ceux-ci n'étaient point gratuits : autrement, on l'eût marqué dans le décret, soit en ajoutant au mot ἀργύριον l'adjectif ἄτοκον, soit en faisant usage de la formule connue : τόκον οὐδένα πραξάμενος[4].

1. Sur le mot σπανισιτία, voir les remarques de MM. Durrbach et Jardé (*ibid.*, p. 203, note 2). Il n'est pas impossible que le blé ait été acheté à Délos (sur l'importance de Délos comme entrepôt du commerce des céréales, cf. Homolle, *Arch. des miss.*, XIII, p. 424-425 ; Durrbach, *BCH*, X, p. 102-107) ; mais la présence du mot καταχθέντα, à la l. 6, me paraît mal s'accorder avec cette hypothèse. Si le point de départ des convois avait été Délos, les créanciers, au lieu d'amener le blé à terre, eussent plutôt empêché qu'on ne l'embarquât. Il se peut, d'autre part, bien que la chose ne soit pas dite expressément, que les transports aient été saisis à l'escale de Délos.

2. Sur cette effroyable pénurie des États helléniques dans les trois derniers siècles avant notre ère, il reste encore à écrire une étude d'ensemble. Consulter provisoirement : Ed. Meyer, *Die wirtschaftliche Entwicklung des Altertums*, p. 44 et suiv. ; C. Wachsmuth, *Oeffentlicher Credit in der hellen. Welt während der Diadochenzeit* (*Rhein. Mus.*, 1885, p. 283 et suiv.) ; E. Szanto, *Anleihen griech. Staaten* (*Wiener Studien*, 1885, p. 232 et suiv. ; 1886, p. 1 et suiv.) ; P. Wolters, *Rhein. Mus.*, 1903, p. 154 et suiv.

3. Sur ce sens du verbe κατάγω, cf. les passages bien connus du Ps. Aristot., *Œcon.*, II, 2, 1346 *b* : ἐν σιτοδείᾳ δὲ γενόμενοι (Βυζάντιοι) καὶ ἀποροῦντες χρημάτων κατήγαγον τὰ πλοῖα τὰ ἐκ τοῦ Πόντου ; — de Dion. Halic., VII, 37, 3 : τοὺς ἐκ Σικελίας ἀποσταλέντας ὑπὸ τοῦ τυράννου πρέσβεις καὶ παρακομίσοντας τῷ δήμῳ τὴν τοῦ σίτου δωρεὰν ἀποπλέοντες οἴκαδε Ἀντιάται πειρατήριον στείλαντες κατήγαγον ἀποσαλεύοντας οὐ πρόσω τῶν λιμένων — ; de Polyaen., I, 23, 1 (p. 24, Melber) : Πολυκράτει τῷ Σαμίῳ — ἔδοξεν εἶναι στρατηγικόν, εἰ κατάγοι καὶ τὰ τῶν φίλων. Cf. Dem., LII, 5 ; Polyb., I, 83, 7 ; III, 28, 3 ; IV, 6, 1 ; V, 95, 4 ; XV, 2, 2 ; XVI, 6, 10, etc.

4. Voir, par exemple, le célèbre décret d'Olbia en l'honneur de Protogénès (*Sylloge*², 226, l. 32 ; 79-80 ; 168).

Mais, créancier modèle, Mnésalkos se contentait de ce qu'on lui pouvait rembourser, sans presser les emprunteurs de
377 réclamations indiscrètes : « il recouvrait les sommes prêtées, dit le décret, dans la mesure où le peuple était capable de les lui rendre[1] ». Il est croyable qu'à ce compte, — mais c'est en vérité ce qu'un texte officiel ne pouvait indiquer — Mnésalkos ne revit jamais tout son argent. En revanche, on peut supposer qu'il se rattrapait de son mieux, sur les intérêts, de la perte éprouvée sur le capital. Il y a apparence qu'il était banquier et, comme tel, s'entendait aux affaires.

Nous devons nous résigner à ignorer le nom de cette cité besogneuse qui eut à se louer de la générosité de Mnésalkos ; on aimerait du moins à savoir en quelle région elle se trouvait. Je ne serais pas surpris — mais ce n'est guère qu'une impression — que ce fût l'une des villes riveraines de l'Euxin. La mention expresse, à la l. 16, des fils du proxène (qui explique, aux l. 3-4, celle de ses frères) est une particularité fort rare ; elle rappelle le formulaire extraordinairement circonstancié du décret, à la vérité beaucoup plus ancien, rendu par les Olbiopolitains en faveur de Chairigénès[2]. Ce n'est là toutefois qu'un indice bien léger, si léger qu'il serait téméraire d'y fonder même une conjecture[3].

V

22[4]. — Dans le décret en l'honneur du hiéromnémon de Chios Ἑρμοκλῆς Φαινομένου, *Sylloge*[3], 579, on lit, aux lignes 6 et suiv., cette restitution ébouriffante, ayant pour

1. Comparez l'accommodement intervenu entre la ville de Gytheion et les frères Cloatii (*Sylloge*[2], 330, l. 13-14) : παρακληθέντες ὑπὸ τῶν πολιτῶν συνεχώρησαν, ὥστε κομίσασθαι ὅσον ἔπεισαν αὐτοὺς οἱ πολῖται — ; et, dans le décret de Ténos en l'honneur de L. Aufidius Bassus (*CIG*, 2335 = Michel, 392), les l. 6-7 et suiv. ; 39-41 et suiv.

2. Latyschev, *Inscr. Pont. Eux.*, I, 3 = *Sylloge*[2], 474 : Ὀλβιοπολῖται ἔδωκαν Χαιριγένει — αὐτῶι καὶ ἐκγόνοις προξενίαν, πολιτείαν, ἀτέλειαν πάντων χρημάτων ὧν ἂν αὐτὸς εἰσάγηι ἢ ἐξάγηι ἢ παῖδες ἢ ἀδελφοὶ οἷς κοινὰ τὰ πατρῶια ἢ θεράπων κτλ.

3. Les formules finales (l. 17 et suiv.) se retrouvent dans les décrets de proxénie des villes pontiques, mais non dans ceux-là seulement. Le vide que j'ai laissé à la l. 18 peut être rempli de diverses manières : c'est précisément parce qu'on a ici l'embarras du choix, que le mieux me paraît être de s'abstenir.

4. [*BCH*, 1935, 537].

auteur Baunack (*SGDI*, 2756) : δεδόχθαι τᾶι πόλει · ἐπαινέσαι μὲν τὰν πόλιν τῶν | [Χίων ἐπί τε τᾶι ἀποστολᾶι τοῦ ἀνδρὸς[1] καὶ τᾶι εὐνοίαι τ]ᾶι ὑπὲρ τᾶς κοινᾶς ἐλευθερίας ἐκτενέως κα[τα|δειχθείσαι, καὶ στεφανῶσαι κτλ].

Ne serait-il pas permis d'écrire : τὰν πόλιν τῶν [Χίων ἐπί τε τᾶι ποθ' ἁμὲ εὐνοίαι[2] καὶ ἐπὶ τῶι συναγωνίξασθ]αι[3] ὑπὲρ τᾶς κοινᾶς ἐλευθερίας ἐκτενέως κα[ὶ | προθύμως] ?

Les premiers suppléments sont déclarés par Pomtow « admodum certa » ; j'aime autant les seconds.

23[4]. — *Décret d'Aigine pour un gouverneur attalide* (*OGI*, 329).

L. 18-26 : τῶν τε ἀπενενχθεισῶν ἐν τούτοις τοῖς ἔτεσι δικῶ[ν τὰ]ς μὲν πλείστας εἰς σύλλυσιν ἀγηγοχώ[ς, τὰς δὲ ἐπ'] αὐτ[ὸν ἐ]νεχθείσας διεξαγη[γο]χώς, ὥστε καὶ [μάλ]α [το]ὺς τὰς δίκας ἔχοντας εὐδοκεῖν. Dittenberger accepte de Fraenkel (*IG*, IV, 1) le supplément [μάλ]α : « supplevit Fränkel, sine dubio recte. Nam [κατ]ὰ quod habent Lebas, Hicks, Michel ferri nequit ». Il faut sans doute restituer : ὥστε καὶ [πάντ]α[ς το]ὺς τὰς δίκας ἔχοντας κτλ.

24. — *Décret de Pergame pour un familier d'Attale II* (*OGI*, 323).

Le personnage honoré, étant allé en ambassade à Rome, a invité les Romains (l. 21-22) : ἀμύνασθα[ι τὸ]ν πα[ρασ]πόνδως [κ]ατα —, allusion aux hostilités engagées par le roi de Bithynie Prousias. Je restitue l'expression : κατά[ρξαντα τοῦ πολέμου]. Cf. Polyb., XXXIII, 12, 7 : οἱ δὲ Ῥωμαῖοι τὸμ μὲν Ἄτταλον ἐκέλευον προκαθίσαντα τῆς αὐτοῦ χώρας μετὰ δυνάμεως αὐτὸν μὲν μὴ κατάρχειν τοῦ πολέμου ; *Sylloge*[3], 581, l. 39 (traité entre Rhodes et Hierapytna) : εἰ δέ κα πολεμῶντι κατάρξαντες τοῦ πολέμου. Dans le décret de Pergame pour Attale III (*OGI*, 332, l. 31), au lieu de βασιλεῖ Ἀττάλωι — νίκην κράτος καὶ [ἐπὶ γῆ]ς κα[ὶ κατὰ] θά[λατταν] κ[α]ὶ ἄρχοντι καὶ ἀμυνομένωι, on peut penser à restituer : [π]ολ[έμου] κ[ατ]άρχοντι καὶ ἀμυνομένωι.

1. Ce qui est mauvais, car le hiéromnémon n'est pas délégué auprès des Delphiens, mais de l'Amphictionie.

2. *Vel simile.* Peut-être : ἐπί τε τᾶι λοιπᾶι αἱρέσει.

3. Ou ἀγωνίξασθαι ou διαγωνίξασθαι.

4. [Les nos 23 à 26 sont inédits].

25. — *Décret d'Érythrai pour les stratèges sortant de charge* (*Sylloge*[3], 442).

L'éditeur a suivi le texte de Dittenberger (*Sylloge*[2], 225) ; il écrit (l. 7 sqq.) : τά τε κατὰ τὴν ἀρχὴν καλῶς καὶ ἐνδόξως διώικησαν [καὶ κτλ.] ἐκτενεῖς καὶ προθύμους αὑτοὺς παρέσχοντο πρὸς τὴν τῆς πόλεως φυλακ[ήν, οὐδένα οὔ]τε φόβον οὔτε κίνδυνον ὑποστελλόμενοι, προθύμως δὲ ἑαυτοὺς ἐπιδιδόντες εἰς τὸ καὶ λέγειν καὶ πράττειν τὰ τῆι πόλει συμφέροντα, διό[τι] τὴν δημοκρατίαν συνδιετήρησαν τῶι δήμωι καὶ τὴν πόλιν ἐλευθέραν παρέδωκαν τοῖς μεθ' αὑτοὺς στρατηγοῦσιν, ἔν τε τοῖς ἄλλοις ἀνεύθυνοι καὶ ἀνέγκλητοι γεγόνασιν.

A la ligne 12, Waddington, changeant ο en ω, avait suppléé δι' [ὧν], ce que Dittenberger avait d'abord accepté (*Sylloge*[1], 172). Gäbler (*Erythrä*, 101) ayant substitué διό[τι] à δι' [ὧν], cette conjecture a été accueillie par Dittenberger dans la deuxième édition de la *Sylloge* et se retrouve dans la troisième. Ce qu'écrit Gäbler pour la justifier ne convaincra personne : « Mit diesem διότι wird (wie dies ganz gewöhnlich ist) das ἐπειδὴ von Z. 2 wieder aufgenommen und kurz vor dem ἀγαθῆι τύχηι δεδόχθαι die Motivierung des Ehrenbeschlusses — noch einmal kurz zusammengefasst ». Et lui-même est obligé de convenir que δι' [ὧν] relie très logiquement la phrase τὴν δημοκρατίαν συνδιετήρησαν κτλ., au passage où est rappelée la conduite énergique des stratèges : « dass durch diese Handlungen die Strategen τὴν δημοκρατίαν συνδιετήρησαν τῷ δήμῳ ist ganz verständlich ». Ce qu'il ajoute : « weniger gut passt schon καὶ τὴν πόλιν ἐλευθέραν παρέδωκαν », n'est pas exact. Quant à sa dernière remarque : « unerträglich aber wird die Lesung δι' ὧν bei dem dritten angeknüpften Satze (der notwendig mit den beiden vorhergehenden zusammengehört...) : ἔν τε τοῖς ἄλλοις ἀνεύθυνοι καὶ ἀνέγκλητοι γεγόνασιν », elle montre seulement qu'il n'a pas compris le texte. La phrase citée en dernier lieu est évidemment indépendante des deux précédentes, régies l'une et l'autre par δι' ὧν, et se relie directement à τὰ κατὰ τὴν ἀρχήν.

Le seul tort de Waddington est d'avoir écrit δι' ὧν lorsque le marbre offrait ΔΙΟ. Mais il suffit de remplacer δι' ὧν par δι' ο[ὗ] pour que tout soit en ordre ; comparer la locution connue δι' οὗ συνέβη (*Sylloge*[3], 582, 17 (Délos) ; Polyb. XIV, 1, 11 ; etc).

26. — *Décret des clérouques de Salamine* (*Sylloge*[3], 454). Herakleitos, stratège d'Antigonos Gonatas, a veillé à la sécurité du pays. L. 16 sqq : ἔτι δὲ καὶ σώματος ἁρπασθέντος ἐκ τῆς νήσου καὶ ἐξαχθέντος εἰς τοὺς ὑπεναντίους ἀντέ[λυ]σεν καὶ τοὺς ἀδικήσαντας ἐκόλασεν. Koehler, *CIA*, IV 2, p. 148, 591 *b*, restituait ἀπ[έδωκ]εεν. La copie de Lolling portant ΑΝΓΞ · ΣΕΝ, Dittenberger, *Sylloge*[2], 220, écrivait ἀν[εζήτη]σεν, tandis que Sokolow, *Klio* III (1903), 126 concluait : « also gewiss ἀν-[τ]έ[λυ]σεν, wenn auch das Wort nicht in den Lexicis steht » ; ce supplément a été accepté par Kirchner, *IG*, II[2], 1225, qui crut lire ἀντέ[λυ]σεν, et par Hiller von Gaertringen, *Sylloge*[3], 454. Il faut plutôt : ἀνέ̣ϙ[ωι]σεν. Cf. *IG*, IX 2, 66, 4 (Ad. Wilhelm, *Beiträge*, 140) : ἐν τὸ ἀνασαοίζεσθαι ἕκαστον ἐκ τᾶς αἰχμαλω[σίας] (Lamia) ; *IG*, XII 7, 36, 12 : τὴν πᾶσαν σπουδὴν ἐποήσατο εἰς τ[ὸ ἀνασ]ωθῆναι τοὺς πολίτας πάντας [τοὺς ἀχθ]έντας (Arkesine) ; *IG*, XII 8, 159, 8 : Κενδαίδιον — πᾶσαν ἐπιμέλειαν ποιεῖσθαι εἰς τὸ ἀνασ[ω]θῆναι τὰ σώματα (Samothrace) ; *IG*, XII 9, 6, 12-13 : [ποιήσασθαι] τὴμ πᾶσαν σπουδὴ[ν ὅπως —] ἀνασωθῶσιν (Karystos) ; *BCH*, 1930, 269, 22-24 : τῶν πολιτῶν ἕνα ἀπηγμένον ἐπὶ θανάτωι ἐ̣ξείλετο ἐκ τοῦ δεσμωτηρίου καὶ ἀνέσωισεν (Rhamnonte) ; et les inscriptions d'Hyettos, de Delphes et d'Ios citées par Ad. Wilhelm, *Urkunden dramat. Aufführ.*, pp. 78 et 246. [L'examen de trois estampages par G. Klaffenbach (en 1937) a confirmé cette conjecture : de la troisième lettre on reconnaît les hastes horizontales supérieure et inférieure ; comme quatrième lettre le Σ est assuré, car on en voit la moitié inférieure].

27[1]. — *Inscription de Thespies.*

Dans le *BCH*, XXI (1897), M. G. Colin a publié une intéressante inscription de Thespies. Pour les lignes 3-4, sa copie donne : δεδόχθη τοῖ δάμοι ΑΡΧΑ!— —|ΘΗ τρῖς ἄνδρα[ς μὲι νεω]τ[έρως] π(ε)ντ[εί]κοντα Ϝετέων κτλ.

M. G. Colin a proposé le supplément : δεδόχθη τοῖ δάμοι ἀρχαι[ρεσιάσ]θη τρῖς ἄνδρα[ς] κτλ. (cf. p. 561). La restitution ἀρχὰ[ν ἑλέσ]θη τρῖς ἄνδρας κτλ., déjà proposée par M. R. Meister[2], est confirmée par un décret de Tanagra et par une inscrip-

(1) [*BCH*, 1906, 468 : *Correction à une inscription de Thespies.* Cf. Schwyzer, *Dial. graec. ex. epigr.*, 485].

(2) *Verhandl. sächs. Gesellsch.*, 1897, p. 142.

tion de Thespies, encore inédite, que nous publierons prochainement[1]. Le décret de Tanagra est celui qu'a publié M. Th. Reinach, *Rev. Ét. gr.*, XII (1899), p. 74. On y lit, aux lignes 11-12 : δεδόχθη τῦ δάμυ — ἀρχὰν ἑλέσθη τὸν δᾶμον ἐν Fέτια τρία τρῖς ἄνδρας μὴ νεωτέρως τριάκοντα Fετίων κτλ[2].

(1) [Cf. *BCH*, 1936, 177].
(2) [Sur ἀρχά, cf. ci-dessus, p. 107].

XXV

DE TITULO PATMICO[1]

(Tabula V)

In illa sua praestantissima *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, cuius altera editio nupperrime in lucem prodiit, repetiuit Guilelmus Dittenberger u. cl. Patmicum titulum[2], primum a Ludouico Rossio dein a Sakkelione publici iuris factum, qui nunc, ni fallor, in bibliotheca celeberrimi D. Ioannis Euangelistae monasterii adseruatur[3]. Decretum est quoddam τοῦ κοινοῦ τῶν λαμπαδιστῶν de honoribus Hegemandro Menecratis f. publice tribuendis, qui et aliis rebus de conlegio bene meruerat et γυμνασιάρχου, λαμπαδάρχου, χρυσονόμου denique munere fuerat functus. Operae pretium uidetur esse us. 13-17 huius inscriptionis adscribere, quorum in fine supplendo satis grauiter a prioribus editoribus peccatum esse existimo. Sic igitur apud Dittenbergerum se habent : — νῦν δὲ καὶ ἐπήγγελται Ἑρμῆν τε λί[θινο]ν ἀναθήσειν καὶ δραχμὰς διακοσίας δώσειν | [ὅ]πως ἐκδανεί-σωνται, ἐπήγγελται δ[ὲ] καὶ ἕ[ως | ἃ]ν ζῇ ἐκ τῶν ἰδίων τάς τε θυσίας ἐπιτελέσα[ι καὶ τὰ | ἑορ](τ)ασιμαῖα (apogr. ΓΑΣΙΜΑΙΑ) ὑποδέξεσθαι. Quid sibi uelit ἑορτασιμαῖα, quod supplementum a Rossio sibi ipsi diffidente propositum, a Sakkelione et Dittenbergero retentum est[4], me non assequi ingenue fateor. Vehementer 464

1. [*Rev. Ét. gr.*, 1900, 464-466. Ces corrections et suppléments sont acceptés dans *Sylloge*[3], 1068. Sur la date, en dernier lieu, A. Rehm, dans *Milet* II 2, *Miles. Landschaft*, p. 23].

2. N. 681.

3. Equidem eo in loco inscriptionem uidisse memini, cum, haud paucos abhinc annos, Patmi degerem ; necnon eam exscripsi, sed apographum a me confectum iamdudum amissum magnopere doleo. Adseuerare tamen etiamnunc possum Rossium iure meritoque dixisse eiusmodi esse hunc titulum « quo uix unquam alium lectu difficiliorem » repperire queas.

4. [Et par F. Poland, *Gesch. gr. Vereinswesens* (1909), 248 (= « Kosten für Festlichkeiten ») ; par B. Laum, *Stiftungen in der gr. u. röm. Antike* II (1914), n. 52, qui n'a pas connu cet article et traduit : « die Kosten des Festes »].

displicet uox, quantum scio, ceteroquin ignota et plane inau-
465 dita, quae quo modo defendi possit non uideo. Accedit quod non is est ambitus lacunae ab editoribus enotatae, qui tot litterarum spatiis (ι και τα εορ) convenire queat. Haec exhibet Sakkelion, quem accuratissime titulum exscripsisse nemo infitiabitur :

us. 16 : .ΝΖΗΕΚΤΩΝΙΔΙΩΝΤΑΣΤΕΘΥΣΙΑΣΕΠΙΤΕΛΕΣΑ.
..ΓΑΣΙΜΑΙΑΥΠΟΔΕΞΕΣΘΑΙΔΕΔΟΧΘΑΙ κτλ.

Quae cum ita sint, in fine uersus 16 unam tantum periisse litteram manifestum fit, ita ut post ἐπιτελέσα[ι] nihil amplius scriptum fuerit. Vnde adparet initio us. 17, — praesertim cum hic particula καί necessario supplenda sit —, locum ubi collocentur litterae τα εορ nullum iam exstare. Quare noua conatus sum : pro (τ)ασιμαια nescio an praestet, lenissima adhibita emendatione, (τ)ὰ [Ἑρ]μαῖα rescribere[1]. « Pollicitus erat Hegemander Hermam marmoreum se dedicaturum.... ; super his, dum in uiuis foret, sacrificia (diis gymnasii nimirum) de suo praebiturum » ; haec Ross : sed sacra caerimoniasque in honorem huius dei, cuius effigiem consecrauerat Hegemander, inprimis instituenda fuisse sponte patet, quae hic, ut opinor, τὰ Ἑρμαῖα uocantur. Nec me fugit ὑποδέχεσθαι τὰ Ἑρμαῖα — id est, ut Rossii uerbis utar, festorum dierum impensas in se recipere — paullo insolentius dici. Sed opportune occurrit titulus Cianus[2], a Waddingtonio quondam editus, in quo legi-

1. Me impediunt spatii rationes quominus [καὶ τὰ εἰς τὰ Ἑρ]μαῖα, etsi hoc supplementum magis arridebat, recipere audeam. [B. Haussoullier, en commentant le décret, *Rev. Phil.* 1902, 138-140, écrivait, p. 138, n. 4 : « Je dois à l'obligeance de M. P. Foucart un estampage fait par Rayet, probablement entre 1870 et 1873. L'estampage me prouve que la copie de Sakkélion est plus exacte que celle de Ross et m'apprend que l'inscription remonte au moins au deuxième siècle avant notre ère. L'estampage de Rayet permettra de contrôler les restitutions proposées par M. Holleaux pour les l. 17 et 23 (*Revue des Études grecques*, XIII (1900), p. 464 suiv.). Je renvoie cette étude à plus tard, et j'y joindrai quelques observations sur des inscriptions de Télos, dont les estampages se trouvent dans le lot que m'a gracieusement donné M. Foucart ». L'étude annoncée n'a jamais paru. C'est apparemment cet estampage de O. Rayet, qui a été retrouvé récemment, avec celui d'une épigramme de Patmos, à l'École des Hautes Études, au milieu des estampages delphiques de Le Bas. Une photographie en est donnée ici, Pl. V. On lit clairement le mot Ἑρμαῖα, postulé par M. Holleaux].

2. Asie Mineure, 1143 = P. Foucart, *Assoc. relig.*, 240, inscr. n. 66. [Cf. *Sylloge*[3], 187, 8 : ὑποδέκεται τὰμ προξενίαν].

tur : ἐγδεξάμενος τὰ Χαρμόσυνα τῆς Ἴσιδος ἱε[ρο]πρεπῶς καὶ φιλοδόξως[1]. Nec quicquam offensionis haberet ἀναδέχεσθαι uel ἐπι- 466
δέχεσθαι τὰ Ἑρμαῖα : inter omnes autem conuenit, « praua inferioris aetatis consuetudine », ut loquitur Dittenberger, praepositiones in uerborum compositione adeo promiscue esse usurpatas ut saepissime nihil fere discriminis inter eas iam supersit. Ceterum non est praetereundum in illo quod dicitur Testamento Epictetae (*IG*, XII 3, 330) pluribus locis (us. 156, 158, 161, 171) δέχεσθαι simpliciter dictum « sacrum munus in se recipiendi » notionem habere. — De ultimis eiusdem tituli uersibus pauca addam. Quos sic refingendos sibi persuasit Dittenberger : ἡ δὲ ἱερεωσύν[η ἔστω | τῶν ἀφ'] Ἡγημάνδρου. At eo loco prius de Hegemandro ipso quam de posteris eius agi debebat ; nec omnino superuacaneum erat accuratioribus definire uerbis cuius dei sacerdotium constituendum esset. Quapropter praetulerim : ἡ δὲ ἱερεωσύν[η τοῦ Ἑρ|μοῦ ἔστω] Ἡγημάνδρου. Sakkelionis apographum docet et us. 22 fin. et us. 23 init. tredecim fere litteras intercidisse ; uides igitur supplementum meum spatii rationibus commodissime respondere, cum illud a Dittenbergero propositum ad lacunam explendam uix sufficiat.

Scribebam Lugduni, mense Aprili a. MCM.

1. Haec uerba, si quid uideo, perperam interpretatus est uir doctissimus, quippe qui scripserit : « L'expression ἐκδέχεσθαι τὰ Χαρμόσυνα κτλ. n'est pas claire et doit probablement s'entendre de quelque cérémonie particulière pendant la fête ». Nulla est idonea causa cur reconditi quicquam hic latere suspicemur. Nec magis placent quae P. Foucartus in his inesse sumpsit (*Assoc. relig.*, 119) : « Un des membres de la société la recevait (la déesse Isis) dans sa demeure et probablement hébergeait le cortège qui l'accompagnait... », quia sic saltem, non ὑποδέχεσθαι τὰ Χαρμόσυνα, sed aut τὴν θεὰν aut τοὺς πομπεύοντας ἐν τῇ τῶν Χαρμοσύνων ἑορτῇ certe scribendum fuit.

XXVI

SUR LA CHRONOLOGIE DES INSCRIPTIONS RHODIENNES[1]

On s'est plaint souvent, avec toute raison, que la chronologie 171
des inscriptions rhodiennes fût encore trop incertaine et trop confuse[2]. Depuis longtemps, je m'applique à l'éclaircir et à la débrouiller. Peut-être n'est-il pas sans intérêt de faire connaître ici quelques-uns des résultats auxquels je suis déjà parvenu.

Tous les antiquaires qu'intéresse l'histoire de Rhodes ont apprécié à sa juste valeur la découverte fort inattendue qu'a faite en ces temps derniers M. Hiller von Gaertringen, et que M. Théodore Mommsen s'est hâté de communiquer au public[3]. Il était réservé à M. Hiller von Gaertringen de déchiffrer la seule peut-être de toutes les inscriptions rhodiennes qui soit exactement et rigoureusement datée par elle-même. J'ai tiré grand parti de cette heureuse trouvaille ; on verra, dans les pages suivantes, quels services elle m'a rendus : c'est elle qui m'a fourni la base première et le fondement solide de tous mes calculs.

J'ai choisi pour objet principal et pour point de départ de mes recherches actuelles la grande inscription, trop négligée jusqu'à présent, qu'a publiée, en 1890, M. W. R. Paton dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*[4]. De tous les textes

1. [*Rev. Phil.*, 1893, 171-185].

2. Voir, par exemple, Lœwy, *Bildhauerinschr.*, 129 ; Schumacher, *De Re publica Rhodiorum*, 5 ; Homolle, *BCH*, XV, 124.

3. Th. Mommsen, *Sitzungsber. der Berl. Akad.*, XLI (1892), 845 et suiv.

4. *BCH*, XIV, 278 et suiv. M. Paton a fait sur cette inscription plus d'une remarque excellente que j'aurai soin de signaler ; mais il n'a pas vu et du reste

épigraphiques trouvés à Rhodes, celui-là est le plus considérable, sinon par l'intérêt, du moins par l'étendue : au-dessous
172 d'une formule dédicatoire, malheureusement très mutilée, s'allonge une liste d'environ cinq cents noms propres, étagés sur quatre colonnes. J'ai fait le relevé de tous ces noms ; et comme, depuis quelques années, j'avais dressé pour mon usage un index onomastique assez complet des personnages mentionnés dans l'épigraphie rhodienne, il m'a été facile de noter, entre le document édité par M. Paton et d'autres précédemment connus, un certain nombre de concordances d'où se déduisent d'utiles indications chronologiques.

Pour plus de concision et de simplicité, et pour éviter la perpétuelle répétition des mêmes formules abréviatives, je demande la permission de désigner le plus souvent par la lettre *A*, dans l'étude qui va suivre, l'inscription dont nous devons connaissance à M. Paton.

I

Il importe, en premier lieu, de déterminer avec toute la rigueur possible à quelle époque appartient l'inscription *A*.

§ 1. Un premier renseignement, et des plus précieux, nous est fourni par les restes de la dédicace gravée en tête du document. A la vérité, pas plus que M. Paton, je n'ai réussi à retrouver le sens exact de cette dédicace ; mais, comme lui[1], je pense qu'on doit prêter la plus grande attention au mot Ῥωμαῖα, lisible encore à l'extrémité droite de la seconde ligne. Ce mot désigne, selon toute évidence, les fêtes bisannuelles, mentionnées ailleurs et connues d'autre part[2], qu'on célébrait à Rhodes en l'honneur du peuple romain. Or, il est clair que de pareilles fêtes ne peuvent avoir été instituées avant l'an 200[3], c'est-

ne pouvait guère voir à quelle époque il convient de l'attribuer ; en outre, bien des rapprochements instructifs lui ont échappé. [*IG*, XII 1, 46. Cf. aussi, plus loin, p. 430 n. 6 ; 433 ; Van Gelder, *Mnemosyne*, 1896, 77-81 ; Blinkenberg et Kinch, *Expl. arch. Rhodes, III*e *rapport* (1905), 65 sqq. ; Hiller von Gaertringen, *Gött. Gel. Anz.*, 1934, 197 ; M. Segre, *Clara Rhodos*, VIII (1936), 223].

1. *BCH*, XIV, 284.

2. Ross, *Inscr. Gr. Ined.*, III, n. 277.

3. L'ambassade rhodienne, qui sollicitait l'appui des Romains contre Philippe, vint à Rome vers la fin de 201 (Liv., XXXI, 2).

à-dire avant le moment où les Rhodiens s'unirent pour la première fois aux Romains par une alliance étroite[1], obtinrent pour la première fois leur concours et leur assistance et firent avec eux cause commune contre la Macédoine. Il y a plus ; on croira difficilement que le gouvernement rhodien ait pu décréter la fondation des Ῥωμαῖα durant la période si agitée qui va du début de l'an 200 à la fin de l'an 197, pendant ces rudes années de guerre qui lui coûtèrent une suite continue 173
d'efforts si laborieux ; et, pour ma part, j'admettrais volontiers que ces fêtes ne commencèrent d'être célébrées à Rhodes qu'après la défaite de Philippe V et le succès final des deux États coalisés contre lui, — soit au plus tôt vers 196.

De la sorte, on obtient pour l'inscription un *terminus post quem* d'une assez grande précision ; mes conclusions se résument ainsi : 1° L'inscription *A* est sûrement postérieure à l'an 201 ; 2° il est probable qu'elle est plus moderne que l'an 197.

§ 2. Reste à lui assigner une date plus exacte. L'examen des noms propres énumérés à la suite de la dédicace nous y aidera ; mais, pour qu'on puisse aboutir à des conclusions fermes, un assez long détour est ici nécessaire.

L'inscription qu'a relevée M. Hiller von Gaertringen avait été gravée en l'honneur d'un citoyen rhodien, délégué comme ambassadeur auprès de cinq grands personnages romains ; au nombre de ceux-ci figurent L. Murena et L. Lucullus. Par suite, ainsi que l'a indiqué M. Mommsen[2], le document est de peu de temps postérieur à la première guerre de Mithradates, pendant laquelle les Rhodiens furent pour Rome de si utiles et de si vaillants auxiliaires : on doit, selon toute vraisemblance, en placer la rédaction dans la période comprise entre les années 82 et 74.

Observons maintenant qu'à la suite de l'inscription, le sculpteur rhodien Ploutarchos, fils d'Héliodoros, a signé son nom. Ce sculpteur vivait et travaillait donc à Rhodes dans le premier tiers du premier siècle avant notre ère.

1. L'alliance n'était pas reconnue par un traité (Polyb., XXX, 5, 6), mais elle existait en fait. [Cf. *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques*, 30 sqq.].

2. *Sitzungsber. der Berl. Akad.*, XLI (1892), 849. [*Jahrbuch Arch. Inst.* IX (1894), 25 sqq. ; *IG*, XII 1, 48 ; *Sylloge*³, 745].

L'importance de ce fait est considérable. On sait, en effet, que la signature de Ploutarchos et celle de son frère Démétrios, comme lui fils d'Héliodoros[1], se lisaient déjà sur deux piédestaux, découverts depuis quelques années, au-dessous des deux inscriptions que voici :

α) Foucart, *Inscr. inéd. de Rhodes*, n. 11 = Lœwy, n. 194 (Πλούταρχος) ;

β) Lœwy, n. 193 (Δημήτριος).

On sait, en outre, qu'au-dessous d'une troisième inscription,
174 dont la découverte est due à L. Ross, il faut rétablir ou le nom de Ploutarchos, ou celui de Démétrios :

γ) Ross, *Arch. Aufs.*, II, n. 9 = Lœwy, n. 195 ([Πλούταρχος] ou [Δημήτριο]ς ?[2]).

Il résulte de là que les trois inscriptions α, β, γ sont à peu près contemporaines du monument trouvé par M. Hiller von Gaertringen, et partant doivent remonter, comme ce monument lui-même, aux premières années du premier siècle. Ce synchronisme admis, on en peut tirer plus d'une conséquence et, grâce à quelques rapprochements, déterminer l'époque approximative où fut gravée l'inscription *A*.

On se convaincra d'abord aisément que cette inscription est, par sa date, assez voisine de l'inscription γ, citée un peu plus haut. Dans ce dernier texte, je note les deux noms d'Ἀθαναγόρας Εὐφράνορος (hiérothyte à Lindos : col. II, l. 11) et de Ζήνων Πράξωνος (ἐπιστάτας ὁ πεμφθεὶς ὑπὸ τοῦ δάμου : col. III, l. 12-13) que je retrouve précisément l'un et l'autre dans l'inscription *A* (col. II, l. 9 ; col. III, l. 13). De plus, comme l'a bien vu M. Paton[3], Δωρόθε[ο]ς Ἀστυμήδευς (*A*, col. II, l. 36) peut passer pour le fils d'Ἀστυμήδης Δωροθέου (γ, col. II, l. 5). Enfin, j'ai tout lieu de croire que Μενεκλῆς Ῥοδίππου (γ, col. II, l. 10) est le frère de Χαρμοκλῆς Ῥοδ[ί]ππου

1. C'est à tort que M. Lœwy (*Bildhauerinschr.*, n. 193, p. 151) identifiait Démétrios, fils d'Héliodoros, avec Démétrios, père du sculpteur homonyme qui travaillait en collaboration avec Théon d'Antioche (Lœwy, n. 187). Ce second Démétrios doit être le fils de (Νικασ]ίων Νικασίων[ος] (Foucart, *BCH*, X, 201, col. *C*, l. 8 [Cf. Hiller von Gaertringen, *P. W.* s, v. *Rhodos*, 828].

2. Il n'y a pas lieu de parler ici d'une cinquième inscription (Lœwy, n. 196), d'une restitution incertaine, et trop mutilée pour présenter quelque intérêt. [Cf. Hiller von Gaertringen, *Jahrbuch Arch. Inst.* IX (1894), 26].

3. *BCH*, XIV, 284.

(*A*, col. IV, l. 135) : j'observe, en effet, que le nom de Ῥόδιπ-πος est des moins fréquents à Rhodes et que c'est un usage ordinaire, dans l'onomastique rhodienne, de donner aux frères des appellations renfermant toutes une même racine.

Il est certain, toutefois, que l'inscription γ est plus ancienne que l'inscription *A*. Non seulement Δωρόθεος est sans doute le fils d'Αστυμήδης, — ce qui n'entraîne pas grande conséquence, — mais Λυσίστρατος Μοιραγένευς (*A*, col. III, l. 99) est assurément le fils de Μοιραγένης Ἀρχοκράτευς (γ, col. II, l. 8), lui-même fils adoptif d'un citoyen appelé Λυσίστρατος, comme nous l'apprend un autre texte[1] ; et ce rapprochement devient fort instructif. En effet, comme, dans l'inscription γ, il n'est fait nulle mention du père adoptif de Μοιραγένης, il faut bien admettre que cette inscription est antérieure à l'adoption de Μοιραγένης par Λυσίστρατος ; par suite, on doit la regarder comme antérieure aussi à la naissance du fils de Μοιραγένης, certainement appelé Λυσίστρατος en souvenir de celui qui avait adopté son père. Si maintenant on observe que 175
Λυσίστρατος Μοιραγένευς était déjà parvenu à l'âge d'homme quand fut gravée l'inscription *A*, force sera de reconnaître que l'écart de temps entre les deux inscriptions *A* et γ est assez considérable.

On est amené à une conclusion semblable, si l'on compare les deux inscriptions *A* et α. M. Paton a justement remarqué[2] que Καλλικλῆς Διοκλεῦς (*A*, col. III, l. 75) doit être le fils de Ἡλιὰς Καλλικλεῦς, femme de Διοκλῆς (α, l. 2) ; mais la mère était encore jeune lorsqu'on grava l'inscription α, tandis que le fils était déjà homme fait à l'époque de l'autre.

Puisque l'inscription *A* ne paraît pas tout à fait contemporaine des inscriptions α et γ, mais semble plus moderne, il est possible qu'il en faille avancer quelque peu la date dans le cours du premier siècle. Je ne crois pas cependant qu'on doive dépasser l'an 50, ni s'écarter beaucoup du temps de la première guerre contre Mithradates. Voici, en effet, un argument digne d'attention.

Parmi les donateurs qu'énumère l'inscription *A*, s'en trouve un nommé Δαμαγόρας Εὐφράνορος (col. II, l. 29). Ce même personnage est mentionné aussi dans une inscription du *Corpus*, qu'a publiée Bœckh (*CIG*, 2525), et dont j'aurai

1. Ross, *Arch. Aufs.*, II, n. 1, l. 2 = Lœwy, n. 191 ; voir plus loin, inscr. *a*.
2. *BCH*, XIV, 284.

plus loin l'occasion de reparler : il porte là le titre de navarque (l. 5). Or, on ne connaît dans l'histoire de Rhodes qu'un seul navarque appelé Damagoras, celui-là même qui commandait les flottes de la république contre Mithradates dans les années 88-85[1] ; je pense qu'on peut, en toute certitude, l'identifier avec Δαμαγόρας Εὐφράνορος.

En résumé, on restera dans toutes les vraisemblances en attribuant l'inscription *A* à la première moitié du premier siècle.

II

Cette date acquise, il s'agit de la mettre à profit et d'en tirer parti. Je me suis efforcé, au moyen de rapprochements onomastiques, de grouper autour de l'inscription *A* le plus grand nombre possible d'inscriptions rhodiennes et d'établir entre chacune d'elles et l'inscription *A* une relation chronologique précise. Ce travail n'est pas demeuré sans résultat. J'ai pu reconnaître d'abord, avec quelque exactitude,
176 l'époque où vécurent et travaillèrent plusieurs des sculpteurs qui furent les maîtres de l'école rhodienne[2].

Comme on l'a vu plus haut, il résulte avec évidence, contrairement aux opinions reçues jusqu'ici[3], de la découverte faite par M. Hiller von Gaertringen, qu'aux environs de l'an 80, l'atelier de Ploutarchos et de Démétrios, fils d'Héliodoros, était en pleine activité. Nous pouvons démontrer à présent que les deux Epicharmos, Charinos de Laodicée, Théon d'Antioche, et son collaborateur Démétrios de Rhodes, fils de Démétrios, pratiquaient leur art vers le même temps que les fils d'Héliodoros.

1. App., *Mithrid.*, 25; Plutarch., *Lucullus*, III, 8-9; Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, 144, 200, 204.

2. [Cf. Hiller von Gaertringen, *Jahrbuch. Arch. Inst.* IX (1894), 23-43 ; *Berl. Phil. Woch.*, 1900, 19 ; Van Gelder, *Gesch. der alten Rhodier*, 391-407 ; Hiller von Gaertringen, *P. W.* s. v. *Rhodos*, 827 sqq.].

3. Lœwy, *Bildhauerinschr.*, n. 194, 195, 196. Cf. Mommsen, *Sitzungsber. der Berl. Akad.*, XLI (1892), 849-850.

§ 1. — EPICHARMOS DE SOLOI ; EPICHARMOS DE RHODES, SON FILS.

Nous possédons de ces deux sculpteurs trois signatures qu'ils ont apposées en commun à la suite de trois inscriptions différentes :

a) Ross, *Arch. Aufs.*, II, n. 1 = Lœwy, n. 191 ;
b) Foucart, *Inscr. inéd. de Rhodes*, n. 1 = Lœwy, n. 192 ;
c) Selivanov, *Ath. Mitt.*, XVI, 119, n. 4.

Ainsi que je l'ai indiqué déjà, Μοιραγένης Ἀρχοκράτε[υς] (καθ' ὑοθεσίαν δὲ Λυσιστράτου), nommé dans l'inscription *a* (l. 2), est le père de Λυσίστρατος Μοιραγένευς, mentionné par l'inscription *A* (col. III, l. 99). D'autre part, l'inscription *b* énumère les services publics d'un citoyen, qui fit ses premières campagnes navales sous les ordres d'un officier appelé Ἀντίοχος, et ce nom est assez rare chez les Rhodiens pour que je n'hésite guère à identifier cet Antiochos avec Ἀντίοχος Σελεύκου, l'un des donateurs qui figurent dans l'inscription *A* (col. II, l. 8[1]). Certes, on ne saurait conclure de là que les deux inscriptions *a* et *b*, auxquelles sont jointes les signatures des deux Epicharmos, soient rigoureusement contemporaines de l'inscription *A* ; tout au moins, on admettra facilement que l'intervalle de temps qui sépare celles-là de celle-ci doit être assez restreint. J'en conclus qu'Epicharmos et son fils purent travailler en collaboration, soit dans les premières années, soit vers le milieu du premier siècle.

§ 2. — La même conclusion s'applique mieux encore à : 177

CHARINOS DE LAODICÉE.

Ce sculpteur a signé deux fois son nom au-dessous des deux inscriptions que voici :

α′) Lœwy, n. 189 ;
β′) Foucart, *Inscr. inéd. de Rhodes*, n. 10 = Lœwy, n. 188.

1. Un certain Πολύνικος Ἀντιόχου est nommé dans l'inscription *A* (col. IV, l. 48) ; il n'est pas impossible qu'Antiochos, père de Polynikos, soit le même qu'Antiochos, fils de Séleukos (*A*, col. II, l. 8). En tout cas, je ne me rappelle pas d'autre exemple du nom d'Antiochos dans l'épigraphie rhodienne.

L'inscription α′ mentionne un grand nombre de personnes appartenant toutes à trois familles alliées. Parmi elles, je distingue : Μενεκράτης Μενεκράτευς (α′, l. 15-17)[1] ; [Ἑρμόδοκος] Ἑρμοδόκου, fils adoptif d'Εὐαρχίδας (καθ' ὑοθεσίαν δὲ [Εὐ]αρχίδα : α′, l. 4-5) ; Ἑρμοκρῶν (Ἑρμοδόκου), son frère (α′, l. 20) ; [Ἑρμόδ]οκος Ἑρμοκρῶντος, son neveu (α′, l. 20). Les trois premières personnes reparaissent dans l'inscription *A* (col. II, l. 111-112 ; col. II, l. 91 ; col. III, l. 127)[2] ; j'y rencontre de plus le nom d'Ἑρμοκρέων Ἑρμοκρέοντος (col. II, l. 113), selon toute vraisemblance, le frère de cet [Ἑρμόδ]οκος Ἑρμοκρῶντος, cité par l'inscription α′.

La concordance entre les deux inscriptions α′ et *A* est donc parfaite et le synchronisme absolu.

§ 3. — Théon d'Antioche ; Démétrios de Rhodes, fils de Démétrios.

Théon d'Antioche a signé seul son nom au-dessous de trois inscriptions :

a′) Foucart, *Inscr. inéd. de Rhodes*, n. 2 = Lœwy, n. 185 ;
b′) Foucart, n. 12 = Lœwy, n. 184 *a;*
c′) Lœwy, n. 186.

Sur une base de statue découverte à Alexandrie, on trouve, associée à la signature de Théon, celle de Démétrios de Rhodes, fils de Démétrios :

d′) Lœwy, n. 187.

Une liste, où sont énumérés les bienfaiteurs d'une corporation religieuse, mentionne les deux artistes à la fois :

178 *e′*) Foucart, *BCH*, X, 201, col. *C*, l. 9, 11 ; 200, col. *A*, l. 9 (?).

L'inscription *a′* a été gravée en l'honneur d'un citoyen

1. C'est par erreur, je crois, que M. Lœwy suppose la ligne 16 de l'inscription α′ incomplète à son extrémité gauche et veut rétablir là le nom du père de Μενεκράτης (l. 15) (*Arch. Ep. Mitt. aus Œsterreich*, VII, 109, n. 1 = *Bildhauerinschr.*, n. 189). La ligne 16 me paraît complète ; Μενεκράτης, nommé à la l. 15, doit être le frère d'Ἀγεῖος, de Σατύρα (l. 16), d'un personnage inconnu, dont le nom a disparu au début de la l. 17, et, comme eux, l'enfant de Μενεκράτης (l. 17).

2. La plupart de ces identifications ont été proposées par M. Paton (*BCH*, XIV, 285).

rhodien, Τιμοκρά[της Πολυχάρμ]ου (l. 1), qui venait d'exercer les fonctions de stratège ou de ταμίας. Bœckh a édité dans le *Corpus* (*CIG*, 2525) une autre inscription, un peu plus ancienne, relative au même citoyen. On voit, par ce dernier texte, que Timokratès avait fait ses premières armes sous les ordres du navarque Δα[μ]α[γ]όρας Εὐφράνορος (l. 5). Or, comme je l'ai noté tout à l'heure, Δαμαγόρας Εὐφράνορος est nommé dans l'inscription *A* (col. II, l. 29), et j'y crois aussi reconnaître son frère en la personne d"Αθαναγόρας Εὐφράνορος (col. II, l. 9)[1]. D'un autre côté, Κόμων 'Ακέστορος (*b'*, l. 1), vu la grande rareté du nom Κόμων, peut être considéré comme le proche parent de Κόμων Κόμωνος τοῦ Κόμωνος (*A*, col. III, l. 62-63)[2]. Enfin Κλεισίμβροτος 'Αρχεστράτου (l. 17 de *a'*) se retrouve dans *A*, l. 320. En conséquence, les trois inscriptions *A*, *a'*, *b'* semblent se rapporter assez exactement au même temps : on conclura de là que Théon d'Antioche put exécuter ses principaux ouvrages dans la première moitié du premier siècle.

Théon d'Antioche et Démétrios de Rhodes étant contemporains, ainsi qu'en témoignent les deux documents *d'*, *e'*, la date assignée au premier vaut aussi pour le second[3].

§ 4. — Dans l'inscription *A* (col. I, l. 16-17), le nom d'['Αγήσ]ανδρος, fils d"Αγήσ[αν]δρος et petit-fils d"Αθανόδωρο[ς], a éveillé, avec raison, l'attention de M. Paton. Le savant épigraphiste a fort bien compris que cet Agésandros devait être parent d"Αθανόδωρος 'Αγησάνδρου, l'un des sculpteurs du *Laocoon*[4]. Le rapport exact de parenté me semble malheureusement impossible à déterminer, comme on le voit par le double tableau généalogique dressé ci-dessous :

1. 'Αθαναγόρας Εὐφράνορος a déjà été signalé plus haut (inscr. γ, col. II, l. 11).

2. Le plus simple et le plus vraisemblable est de supposer que Κόμων 'Ακέστορος est le cousin de Κόμων Κόμωνος.

3. On pourrait étendre davantage ces conclusions : le sculpteur Μνασίτιμος Τελέσωνος paraît bien être le contemporain de Théon d'Antioche, si l'on examine le *fac-similé* des deux signatures donné par M. Lœwy (n. 184 *a* et *b*). Mais je me suis interdit ici toute conjecture fondée sur les observations paléographiques pour m'en tenir aux seules remarques de chronologie justifiées par l'onomastique.

4. J'admets pleinement avec M. Lœwy (*Bildhauerinschr.* 373, cf. 132, 157) qu"Αθανόδωρος 'Αγησάνδρου est identique à l'*Athenodorus* de Pline (*N. H.*, XXXVI, 37).

(Inscr. *A*)	(Lœwy, n. 203, 546)
Ἀθανόδωρος (I)	
|	
Ἀγήσανδρος (1)	Ἀγήσανδρος (3)
|	|
Ἀγήσανδρος (2)	Ἀθανόδωρος (II)

179 On identifiera ou bien Ἀθανόδωρος (I) avec Ἀθανόδωρος (II) ; ou bien Ἀγήσανδρος (1) avec Ἀγήσανδρος (3) ; ou bien Ἀγήσανδρος (2) avec Ἀγήσανδρος (3). Suivant la première hypothèse, l'Agésandros cité par l'inscription *A* serait le petit-fils du sculpteur ; d'après la seconde, son frère ; d'après la troisième, son père et sans doute son collaborateur dans l'exécution du *Laocoon*[1]. La date de cette grande œuvre varierait fort d'après le système adopté ; il faudrait, dans le premier cas, remonter assez haut le cours du second siècle ; dans le dernier, descendre jusque vers le milieu du premier siècle ou plus bas encore[2].

A la suite de ces observations, la chronologie des sculpteurs rhodiens se trouve, en partie au moins, sensiblement modifiée. Les maîtres dont j'ai cité les noms ont vécu en moyenne près d'un siècle plus tard que ne le supposait M. Lœwy, l'auteur de la seule étude précise et complète sur le sujet. Il serait injuste d'oublier que, dans ses supputations et ses calculs, M. Lœwy se montrait d'une extrême prudence et ne risquait aucune date que sous bénéfice d'inventaire[3]. L'éminent archéologue sentait trop bien qu'il ne pouvait guère appuyer ses raisonnements que sur les données, toujours un peu incertaines et équivoques, fournies par la paléographie. Aujourd'hui, nous possédons un de ces repères fixes, un de ces points d'appui résistants, qu'il réclamait pour y accrocher la chaîne de ses déductions[4]. Il est possible, comme on l'a

1. Plin., *N. H.*, XXXVI, 37 : *Agesander et Polydorus et Athenodorus Rhodii.* Cf. Lœwy, n. 203, 480.

2. [Cf. Chr. Blinkenberg, *Röm. Mitt.* 42 (1927), 177-192 ; F. Hiller von Gaertringen, *P. W.* s. v. *Rhodos*, 808-809, 828].

3. Lœwy, 130-131.

4. Lœwy, 129 : « Liess sich aus der Paläographie das zeitliche Verhalten der einzelnen Inschriften zu einander mit einer durch andere Erwägungen bestärkten Wahrscheinlichkeit entnehmen, so bedürfte es, um zu einer absoluten Zeitbestimmung zu gelangen, der Möglichkeit, eine Anknüpfung an die eine oder andere zeitlich fixierbare Inschrift vorzunehmen. »

d'ordinaire admis et comme on a tout droit de l'admettre encore, que la grande floraison de la sculpture rhodienne doive se placer dans le courant du second siècle, mais à présent il paraît démontré que l'école était encore active et féconde dans les premières années du premier siècle. C'est là le fait nouveau qu'auront mis en lumière les recherches chronologiques qui précèdent.

III

Parmi les inscriptions rhodiennes, outre celles que j'ai énumérées plus haut et qui sont accompagnées de signatures 180
d'artistes, il en est plusieurs encore que j'ai pu rattacher à l'inscription *A*. J'en vais donner la liste complète.

Les suivantes :

A) Foucart, *Inscr. inéd. de Rhodes*, n. 62 ;
B) Ross, *Inscr. Gr. Ined.*, III, n. 275 ;
C) Ross, *Arch. Aufs.*, II, n. 5 = Cauer, n. 190 ;
D) Ross, *Inscr. Gr. Ined.*, III, n. 277 ;

datent de la même époque que l'inscription *A*, ainsi que l'atteste une série de concordances.

(*A* — **A**). — Sont nommés à la fois dans les deux inscriptions : Ἐργόχαρις Ἐργοχάριος (*A*, col. II, l. 104 ; **A**, col. II, l. 8) ; Ἀριστείδας Τιμαράτου (*A*, col. I, l. 23 ; **A**, col. II, l. 13) ; Διοκλῆς Ἄνδρωνος (*A*, col. II, l. 66 ; **A**, col. II, l. 11-12). — Μοιραγένης Μοιραγένευς (**A**, col. II, l. 4) peut être le frère de Λυσίστρατος Μοιραγένευς (*A*, col. III, l. 99) et le fils de Μοιραγένης Ἀρχοκράτευς cité ailleurs[1] : on observera que le nom de Μοιραγένης est, en effet, fort rare.

(*A* — **B**). — Sont nommés à la fois dans les deux inscriptions : Ἀριστοκράτης Ἀριστοκράτευς (*A*, col. II, l. 16 ; **B**, col. I, l. 21) ; Δαμοκράτης Τιμακράτευς (*A*, col. II, l. 33 ; **B**, col. II, l. 9).

(*A* — **C**). — Les deux inscriptions font mention de Ζηνόδοτος Διοφάντου τοῦ Ζηνοδότου (*A*, col. III, l. 7-8 ; **C**, l. 1-3). On observera seulement que, dans l'inscription **C**, Zénodotos est désigné comme le fils adoptif d'Onasandros (καθ'ὑοθεσίαν δὲ Ὀνασάνδρου, l. 4), tandis que, dans l'inscription *A*, Ona-

1. Voir plus haut, p. 385 ; inscr. *a*, l. 2.

sandros n'est pas nommé : il suit de là que l'inscription *A* est des deux la plus ancienne.

(*A* — **D**). — L'inscription **D** est le catalogue des prêtres d'Apollon Eréthimios, qu'a découvert et publié Ludwig Ross. Deux de ces prêtres, Τιμοκλείδας Τιμαγόρα (l. 24) et Γόργων Γόργωνος (l. 34) se retrouvent dans l'inscription *A* (col. IV, l. 90 ; col. II, l. 27)[1] — On peut induire de là que la guerre mentionnée à la l. 26 du catalogue (πανάγυρις μετὰ τὸν πόλεμον) n'est pas, comme le supposait M. Paton[2], la guerre d'Antiochus, mais bien la première guerre contre Mithradates[3].

Il est probable, bien que je ne veuille pas l'affirmer, qu'il faut établir aussi un synchronisme[4] entre l'inscription *A* et une cinquième inscription :

181 (*E*). — Ross, *Inscr. Gr. Ined.*, III, n. 273. — Quoique le nom de Στράτων soit assez commun à Rhodes, il se peut que Στράτων Στράτωνος (*E*, l. 8) soit le même que Στράτων Στράτωνος (*A*, col. IV, l. 76). En outre, l'un des personnages nommés dans l'inscription *E* s'appelle Ἀνδρόνικος Ἀσκληπ... (l. 10) ; je propose de restituer Ἀσκληπ[ιάδου], et je me demande si une relation étroite de parenté n'unissait pas ce personnage au citoyen en l'honneur duquel fut gravée l'inscription *A*. Ce qui subsiste du nom de ce dernier : ... άδα(ς) Ἀνδρονίκου (*A*, l. 1 du titre) suggère, en effet, et semble autoriser la restitution : [Ἀσκληπι]άδας Ἀνδρονίκου. On pourrait, dès lors, voir dans Ἀνδρόνικος Ἀσκληπ[ιάδου] le fils d'[Ἀσκληπι]άδας Ἀνδρονίκου. J'ai même quelque lieu de croire qu'Ἀνδρόνικος Ἀσκληπιάδου était nommé dans l'inscription *A*[5].

Deux autres synchronismes, s'ils sont justifiés, comme j'ai lieu de le croire, me paraissent entraîner d'importantes conséquences historiques.

(*F*). — On se rappelle le document, si utile pour la

1. [*IG*, XII 1, 730 ; *Sylloge*[3], 724 ; sur la date, cf. ici, note 3, début].

2. *BCH*, XIV, 284.

3. [Cf. aussi Hiller von Gaertringen, *Hermes*, 1894, 23. Après Philippes : Hiller von Gaertringen, *Hermes* 61 (1926), 476-477; *Archiv. Relig.*, 27 (1929), 351]. L'inscription, très mutilée, publiée par Ross, *Inscr. Gr. Ined.*, III, n. 283, nomme aussi [Τι]μοκλείδας Τιμαγόρα (l. 1-2) ; elle est donc contemporaine de *A* et de *D*.

4. [Nouvelles identifications prosopographiques dans une liste de prêtres : Hiller von Gaertringen, *Archiv. Relig.*, *loc. cit.*, 351-352].

5. Inscr. *A*, col. I, l. 2 : [Ἀνδρ]όνικος [Ἀσ]κ[ληπιάδου] (?)

connaissance de la constitution rhodienne, que M. H. Rœhl publia, en 1877, dans les *Athenische Mittheilungen*[1] : c'est une liste assez complète des principaux fonctionnaires de Rhodes. Deux d'entre eux, deux ταμίαι, Μενεκράτης Μενεκράτευς[2] et Νικόμαχος Ἐξακέστου[3], figurent dans l'inscription *A*. D'autre part, dans cette même inscription, un des donateurs s'appelle Οὐλι[άδη]ς Μελανίππου (col. IV, l. 37) : peut-être le nom d'Οὐλιάδης est-il assez rare[4] pour qu'il soit permis de croire qu'un rapport de parenté unissait ce personnage à Μένιππος Οὐλιάδου, ταμίας dans l'inscription de Rœhl (col. II, l. 5) ; peut-être même faut-il amender par une correction légère la copie de Rœhl et lire Με[λά]νιππος, au lieu de Μένιππος[5], auquel cas Οὐλι[άδη]ς Μελανίππου (*A*, col. IV, l. 37) serait le père ou le fils de Με[λά]νιππος Οὐλιάδου (*Ath. Mitt.*, II, 224, col. II, l. 5).

Il semble résulter de là que l'inscription publiée par M. Rœhl *(F)* et celle qu'a déchiffrée M. Paton (*A*) peuvent 182
passer pour contemporaines[6].

M. Rœhl attribuait l'inscription *F* à la période comprise entre les années 189 et 167. Comme il est question, dans ce document, de trois fonctionnaires rhodiens désignés par les titres d'ἀγεμὼν ἐπὶ Καύνου, ἀγεμὼν ἐπὶ Καρίας, ἀγεμὼν ἐπὶ Λυκίας (col. II, l. 29-34), cette opinion paraissait très solide ; on l'adoptait sans hésiter et je ne vois pas qu'elle ait jamais

1. *Ath. Mitt.*, II, 224 = Cauer, n. 182 [*Sylloge*[3], 619].

2. *Ath. Mitt.*, II, 224, col. II, l. 8 ; *A*, col. III, l. 127 ; cf. α', l. 15-17.

3. *Ath. Mitt.*, II, 224, col. II, l. 6 ; *A*, col. IV, l. 30 : Νικόμαχος Ἐξακέσ-[του].

4. Je trouve quatre fois ce nom dans l'inscription *A* (col. IV ; l. 36, 37, 38 ; col. II, l. 50) ; mais il n'est pas impossible que les quatre personnes qui le portent appartiennent à la même famille. Je ne rencontre ensuite ce nom nulle part ailleurs que dans l'inscription de Rœhl.

5. La correction est d'autant plus admissible que le nom de Μένιππος est fort rare dans l'épigraphie rhodienne. [Μένιππος a été lu sur la pierre par Hiller von Gaertringen, *Ath. Mitt.* 1895, 385].

6. On peut établir une relation chronologique encore plus exacte entre les deux inscriptions. Dans l'inscription *F*, Νικόμαχος Ἐξακέστου nous est donné comme le fils adoptif d'Εὔφραστος (l. 6-7) ; par contre, dans l'inscription *A*, cette adoption est passée sous silence, — fait significatif et qui mérite d'être remarqué, car d'ordinaire le document cite avec grand soin et suivant la formule traditionnelle les noms des pères adoptifs. La seule conclusion à tirer de ce silence, c'est que dans le temps où fut gravée l'inscription *A*,Nicomachos n'était pas encore adopté par Euphrastos ; en conséquence, l'inscription *A* est un peu plus ancienne que l'inscription *F*.

rencontré de contradicteur. Il faut cependant la rejeter[1] ; les rapprochements que je viens de signaler entre les deux inscriptions *A* et *F* nous y obligent[2].

La date de l'inscription *F* étant maintenant reportée dans la première moitié du premier siècle, la mention des trois ἀγεμόνες énumérés dans le texte devient fort instructive et prend un intérêt particulier. — A vrai dire, l'existence, à cette époque, d'un ἀγεμὼν ἐπὶ Καύνου n'a rien qui doive surprendre ; elle indique seulement que l'inscription est postérieure à la paix de Dardanos et à la réorganisation de l'Asie par Sulla, c'est-à-dire aux années 85-84 : on savait, en effet, déjà[3], que Sulla, aussitôt après la guerre de Mithradates, avait restitué la ville de Kaunos à l'État rhodien. — La présence de l'ἀγεμὼν ἐπὶ Καρίας nous autorise à croire que, voulant reconnaître les loyaux services des Rhodiens, Sulla leur rendit aussi quelques-unes des possessions qui leur avaient autrefois appartenu en pays carien : c'est un fait dont on n'avait jusqu'à présent nulle connaissance, mais dont on trouvera un peu plus loin la confirmation. — Quant à la mention de l'ἀγεμὼν ἐπὶ Λυκίας, elle est plus singulière et semble peu explicable au premier abord. On ne comprend guère qu'un officier rhodien ait pu porter ce titre dans le temps où nous avons placé l'inscription *F*, puisque les Lyciens, affranchis de la domination rhodienne dès 167 par la décision du Sénat, avaient vu Sulla, en 84, confirmer et garantir leurs libertés[4]. Peut-être le nouveau maître de l'Asie détacha-t-il
183 de la Lycie quelques cantons qu'il attribua aux Rhodiens et qui furent annexés aux établissements de la Péraia. C'est une nécessité de risquer cette hypothèse[5], mais il faut attendre

1. Je ne m'y décide qu'avec peine, mais il me paraît impossible d'expliquer par un pur hasard et par une simple coïncidence la rencontre d'au moins deux noms identiques dans les inscriptions *A* et *F*. [Sur la date de l'inscription et ces ἀγεμόνες, voir plus loin, 424, n. 2; 435; pour la date 189-167, voir G. Brandis, *Gött. Gel. Anzeiger*, 1895, 649; F. Hiller von Gaertringen, *Ath. Mitt.*, 1895, 385-386 ; *Berl. Phil. Woch.*, 1900, 21 ; *Sylloge*[3], 619 ; Ernst Meyer, *Die Grenzen der hell. Staaten in Kleinasien*, 58 ; Chr. Blinkenberg, *Les prêtres de Poseidon Hippios* (1937), 30].

2. [Cf. *Sylloge*[3], 619].

3. Cf. Th. Reinach, *Mithridates Eupator*, 210. On s'explique ainsi que Strabon (XIV, 2, 3) mette Kaunos au nombre des possessions rhodiennes ; cf. Cic., *Brutus*, 90, 312 ; *Ad Quint.*, I, 1, 11, 36.

4. App., *Mithrid.*, 61. *CIL*, I, 589. Cf. O. Treuber, *Gesch. der Lykier*, 167 et suiv., 186.

5. Je ne sais si l'on peut tirer quelque conclusion du passage d'Appien, *Mithrid.*, 24 : καί τινες αὐτοῖς (Ῥοδίοις) Τελμισσέων τε καὶ Λυκίων συνεμάχουν.

que de nouvelles découvertes nous fournissent sur ce point difficile des indications plus claires[1].

(*G*). — Dans l'inscription *A* (col. IV, l. 72), je relève le nom de [Σωσ]ικράτης Σωσινίκ[ου]. Ce même personnage figure aussi dans une inscription que MM. Cousin et Deschamps ont découverte à *Moughla* (*G*) : on voit là qu'il avait été délégué par les Rhodiens, en qualité d'épistate, auprès du Κοινὸν Ταρμιανῶν[2]. Nous en conclurons que les Rhodiens, sans doute dès 84, rétablirent leur autorité sur le Κοινόν : le territoire des Ταρμιανοί faisait partie des provinces cariennes soumises au commandement de l'ἀγεμὼν ἐπὶ Καρίας, dont parle l'inscription *F*.

IV

J'ai pu faire, entre l'inscription *A* et quelques inscriptions trouvées à Karpathos, des rapprochements qui méritent une attention spéciale, parce qu'ils permettent de tirer au clair une question longtemps demeurée obscure.

On admet d'ordinaire que, lorsque les Rhodiens parvinrent à l'apogée de leur puissance, l'île de Karpathos leur appartenait et qu'elle leur demeura longtemps encore. Cette opinion ne se fonde pourtant guère que sur un texte emprunté au rhéteur Aristides[3], dont la valeur reste un peu douteuse.

Il semble résulter de là qu'à l'époque de la première guerre contre Mithradates, les habitants de Telmissos et d'autres populations voisines s'étaient séparés de la nation lycienne pour se rapprocher des Rhodiens. On admet en général qu'un certain temps s'écoula avant que Telmissos entrât dans la Confédération lycienne (Cf. Treuber, 179-180) ; peut-être, pendant ce temps-là, la ville fut-elle soumise aux Rhodiens. [Cf. plus loin, p. 436, n. 1].

1. [Cf. Van Gelder, *Gesch. der alten Rhodier*, 204-205 ; et, ci-dessus, 394, n. 1].

2. *BCH*, X, 488. J'ai fait de cette inscription une étude spéciale, dans le *BCH*, XVII, p. 53 et suiv. [ci-dessous, 410-411] ; la date que je pensais pouvoir assigner au document (189-167) était erronée.

3. Aristid., *Orat.*, XLIII, 546 (Dindorf). Cf. aussi Dio Chrys., *Orat.*, XXXI, 592 (Reiske) ; Plin., *N. H.*, V, xxxi. — Voyez, en général, Gilbert, *Handbuch*, II, 176, note 1 ; Schumacher, *De Re Publica Rhodiorum*, 9, 42 ; Dittenberger, *Sylloge*[1], n. 331, note 12. — L'inscription en l'honneur d'un στραταγὸς ἐ[πὶ τὸ πέραν], qu'avait découverte M. Beaudouin (*BCH*, VIII, 358) et qu'a très bien lue en ces derniers temps M. Hiller von Gaertringen (*Arch. Ep. Mitt. aus Œsterreich*, XVI, 103), démontre déjà que Rhodes et Karpathos ne formaient qu'un État et qu'une nation si, comme je le crois, la restitution τῶ[ι δάμωι], à l'extrémité de la ligne 7, est certaine (cf. encore Schumacher, *De Re Publica Rhodior.*, 55-56). [*IG*, XII 1, 1036 ; *Sylloge*[3], 586].

Voici, par contre, des arguments décisifs. — A Karpathos,
184 M. Beaudouin a découvert une inscription où se trouvent mentionnés, avec le titre de ἱεραγ[ωγ]οὶ αἱρεθέντες ὑπὸ τοῦ σύνπαν[το]ς δάμου[1], deux habitants de l'île, Ἐπαίνετος Ῥάδιος, de la ville de Nisyros (Νισύριος), et Μελάνθιος Μενεκράτευς[2], de la ville de Brykonte (Βρυκούντιος). Le premier, Ἐπαίνετος Ῥάδιος, et le père ou le fils du second, Μενεκράτης Μελαν[θ]ίου, reparaissent dans l'inscription *A* (col. II, l. 121 ; col. III, l. 106), mêlés à la foule des citoyens rhodiens. Comme rien ne les en distingue, comme leur nom n'est suivi ni d'un ethnique, ni d'aucune indication particulière, on a toute raison de croire qu'ils étaient entièrement assimilés aux Rhodiens et considérés comme leurs égaux de plein droit. — On fera la même remarque à propos de Μελάνιππος Σωπάτρου (*A*, col. III, l. 126), père ou fils de Σώπατρος Μελανίππου, de la ville de Brykonte (Βρυκούντιος)[3], et comme lui originaire de Karpathos. — Il résulte de là fort clairement qu'au début du premier siècle l'État rhodien comprenait l'île de Karpathos.

Pour Télos[4] et pour Khalki, toute démonstration paraîtrait superflue ; le fait est connu[5]. S'il était besoin d'une confirmation, l'inscription *A* la fournirait encore. On pourrait observer qu'Ἑρμόδοκος Ἑρμοδόκου et ses nombreux parents, donateurs énumérés par l'inscription *A*[6], étaient originaires de Télos. Ross, en effet, a lu dans l'île l'épitaphe d'un membre de cette famille, Ἑρμόδοκος Ἑρμοκρῶντος, dont le nom est accompagné de l'ethnique Τήλιος[7]. — Ζήνων Πράξωνος (*A*, col. III, l. 13) était Khalkiote, comme l'attestait déjà une inscription de Rhodes[8].

Une étude de pure chronologie comme celle-ci, bien qu'à mon sens fort nécessaire, est ingrate de sa nature et ne com-

1. *BCH*, IV, 262, n. 1 = Cauer, n. 173.

2. Dans une autre inscription de Karpathos, il est fait mention de Μελάνιππος Μενεκράτευς, qui appartenait certainement à la même famille (*BCH*, IV, 276, n. 1) ; comp. aussi : [ὁ δεῖνα] καθ' ὑοθ. δὲ Μελανθίου (*BCH*, IV, 280, n. 17).

3. Beaudoin, *BCH*, IV, 276, n. 2.

4. [Cf. *Rev. Phil.* 1934, 43-48 ; *BCH*, 1933, 542].

5. Gilbert, *Handbuch*, II, 176, note 1 ; Schumacher, *op. laud.*, 41.

6. Voir plus haut, p. 388.

7. Ross, *Hellen.*, 65, n. 8. Cf. Lœwy, n. 189 (plus haut, inscr. α', l. 20).

8. Ross, *Arch. Aufs.*, II, n. 9 = Lœwy, n. 195, col. III, l. 12-13 (plus haut, inscr. γ).

porte guère de conclusions étendues. Il faut cependant mettre en relief un fait important. Ainsi qu'on l'a vu par les pages qui précèdent, les inscriptions de Rhodes les plus considérables pour l'étude des institutions publiques, — catalogues de magistrats[1], — listes de fonctionnaires religieux[2], — dédicaces résumant la carrière politique des citoyens, — se rapportent, pour la grande majorité, à une même période, — période intéressante à coup sûr, mais trop moderne puisqu'avec elle commence déjà l'époque de la décadence, et surtout trop courte, puisqu'elle ne dépasse guère un demi-siècle. C'est là, sans aucun doute, un sérieux désavantage. Nous savons assez exactement ce que fut l'État rhodien dans un moment de sa durée ; mais nous n'en pouvons ni saisir la formation, ni suivre le développement, ni comprendre l'évolution. Nos regards sont toujours ramenés sur un seul point ; toute vue d'ensemble, toute étude comparative, bref toute généralisation nous demeure interdite. On me pardonnera de terminer sur une conclusion pessimiste : à moins de découvertes nouvelles et nombreuses qu'il est presque chimérique d'espérer, l'histoire de la politique intérieure des Rhodiens risque de se dérober toujours à nos recherches. 185

1. *Ath. Mitt.*, II, 224 ; Lœwy, n. 185 (plus haut, α′) ; Ross, *Inscr. Gr. Ined.*, III, n. 275 (plus haut, ***B***).

2. Ross, *Inscr. Gr. Ined.*, III, n. 277 plus haut, ***D*** ; Foucart, n. 62 (plus haut, ***A***) ; Lœwy, n. 195 (plus haut, γ).

XXVII

DE PRYTANUM RHODIORUM NUMERO[1]

Quot prytanes annui rei publicae Rhodiorum praefuissent, 638
cum inter homines doctos ambigeretur adhuc, nuperrime contigit praestantissimi viri eiusdemque amicissimi Friderici Hiller von Gaertringen doctrinae atque sagacitati ut eam quaestionem, difficillimam profecto et perobscuram, explanaret perficeretque. Is enim demum, adhibitis inscriptionum, in quibus iamdiu cum conligendis tum inlustrandis egregie versatur, testimoniis (quae videas supra p. 147 — 149 ; 320) tam luculenter declaravit, ut ne minimum quidem locum dubitationi reliquerit, prytanes Rhodi quinos omnino fuisse.

Neque vero quidquam sit, cur Selivanov, etsi eundem numerum prior statuerat (v. supra p. 146-147), diremptae controversiae laudem sibi vindicet, quippe qui in verum felici casu inciderit, non ratione recta devenerit. Quod enim evicisse sibi visus est — idque tantummodo protulit argumentum quo sententiam suam conprobaret — quinque homines, qui in fine decreti GDI 3749 (vs. 101-103) ὁρκωταί dicuntur, eosdem esse, qui in vs. 91 prytanes nuncupantur, in ea re manifestum est tota eum erravisse via ; neque in hanc falsam opinionem delapsus esset vir doctissimus, nisi titulum a se ipso adlatum animo legisset parum attento. Namque hi sunt decreti illius vs. 86-91 :

κυρωθείσας δὲ τᾶς συνθήκας ἐλ[έσ]θω ὁ δᾶμος παραχρῆμα ἄνδρας πέντε· τοὶ δὲ αἱρεθέντες μετὰ τῶν παραγεγενημένων ἐξ Ἱεραπύτνα[ς] πρεσβευτᾶν ὁρκιξάντων τὸν νόμιμον ὅρκον Ῥοδίους ἅπαντας τοὺς

1. [*Hermes*, 28 (1903), 638-639. Cf. Hiller von Gaertringen, *P. W.* s. v. *Rhodos*, 767 ; *Gött. Gel. Anz.*, 1933, 23].

ὄντας ἐν ἁλικίᾳ, ἐμμενεῖν τᾷ συμμαχίᾳ κτλ. — κατὰ ταὐτὰ δὲ ὀρκιξάντων καὶ τοὺς πρεσϐευτὰ[ς] τοὺς παρὰ Ἱεραπυτνίων τοὶ πρυτάνιες παραχρῆμα ἐν τᾷ ἐκκλησίᾳ κτλ.

Quae cum ita se habeant, nonne patet ὁρκωτῶν vocabulo (vs. 101) illos quinque magistratus extraordinarios significari a populo Rhodio eo consilio constitutos, ut iusiurandum legi-
639 timum a civibus exigendum curarent ? Ceterum me nequaquam intellegere fateor qui fieri potuisset ut iidem magistratus alia nunc, nunc alia appellatione designarentur, et illic prytanes (vs. 91), hic ὁρκωταί (vs. 101) audirent. Adde quod, si ὁρκωταί a prytanibus diversi non erant, nulla iam causa excogitari potest cur eorum nomina lapidi incisa sint : etenim nomina prytanum, qui tunc in munere erant, omnibus Rhodiis ita nota fuisse, ut eorum mentionem in fine decreti facere plane supervacaneum esset ac paene ridiculum, vix quisquam negaverit. — Sed haec hactenus. Decretum a Selivanovio temere adlatum nihil, quo definiatur prytanum numerus, praebere non est quod fusius moneam.

Scrib. Luguduni.

XXVIII

NOTES SUR LA « CHRONIQUE DE LINDOS »[1]

L'admirable monument épigraphique, découvert à Lindos par les explorateurs danois de l'île de Rhodes, vient d'être publié et commenté de façon magistrale par M. Chr. Blinkenberg[2]. La « Chronique du temple Lindien »[3] sera longtemps l'objet préféré des études des philologues et des historiens[4]. Je me borne ici à noter quelques remarques, que m'a suggérées une première et rapide lecture de ce texte précieux. 40

Décret introductif (A, p. 322-323). Le texte qu'a donné Blinkenberg des l. 2-7 me paraît devoir être légèrement amendé et pouvoir être complété. L'éditeur écrit : [²ἐπεὶ τὸ ἱερὸ]ν τᾶς ᾽Αθάνας τᾶς Λινδίας ἀρχαιότατόν τε καὶ ἐντιμό|³[τα]τον ὑπάρχον πολλοῖς κ[αὶ καλοῖς ἀναθέμασι ἐξ ἀρχαιοτά]των χρόνων κεκόσμηται διὰ τὰν τᾶς θεοῦ ἐπιφάνειαν, | ⁴συμβαίνει δὲ τῶν ἀνα[θεμάτων τὰ ἀρχαιότατα μετὰ τᾶν ἐ]πιγραφᾶν διὰ τὸν χρόνον ἐφθάρθαι, τύχαι ἀγαθᾶι, δεδόχθαι | ⁵[μ]αστροῖς καὶ Λινδίοις, κυρ[ωθέντος τοῦδε τοῦ ψαφίσματος, ἐλέ]σθαι ἄνδρας δύο, τοὶ δὲ αἱρεθέντες κατασκευαξάντω

1. [*Rev. Ét. gr.* 26 (1913), 40-46.]

2. Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark (extrait du *Bulletin de l'année 1912*, n° 5-6, p. 317-457).

3. Je me permettrai de faire quelques réserves sur ce titre. A *Chronique du temple Lindien* j'aurais préféré *Chronique du sanctuaire d'Athana Lindia*. Il est regrettable de retrouver ici la confusion courante entre le temple (ναός) et le sanctuaire (ἱερόν).

4. [Seconde édition, après révision de la pierre, par Blinkenberg, *Die lindische Tempelchronik, Kleine Texte Lietzmann* 131, Bonn 1915 ; désignée ici par Blinkenberg². Les lignes 1-12 reproduites, après révision de la pierre par Hiller von Gaertringen et avec les suppléments de M. Holleaux, dans *Sylloge*³, 725. Bibliographie dans Ad. Wilhelm, *Anzeiger Akad. Wien*, 1930, *Zum Beschluss der Lindier über die Aufzeichnung der Weihgeschenke und der Epiphanien der Athana*, 88].

στάλαν | [6][λί]θου Λαρτίου καθ' ἃ καθ' ἀρχ[ὰς (11 lettres manquantes) καὶ ἀναγραψάντ]ω εἰς αὐτὰν τόδε τὸ ψάφισμα, ἀναγρα-
41 ψάντω δὲ ἔκ τε τᾶν | [7][ἐπ]ιστολᾶν καὶ τῶν χρηματ[ισμῶν (22 lettres manquantes)]ων ἅ κα ἦι ἁρμόζοντα περὶ τῶν ἀναθεμάτων καὶ τᾶς ἐπιφανείας | [8][τ]ᾶς θε<ο>ῦ κτλ.

Aux l. 3-4, il y a, ce me semble, abus de l'adjectif (au superlatif) ἀρχαῖος. Je doute qu'on dise volontiers ἐξ ἀρχαίων χρόνων ; la locution ordinairement usitée est ἐκ παλαιῶν χρόνων[1]. Je préfère donc suppléer : [ἐκ παλαιοτά]των χρόνων. — De la fière déclaration [ἐπεὶ τὸ ἱερὸ]ν τᾶς Ἀθάνας τᾶς Λινδίας ἀρχαιότατον.... ὑπάρχον, on rapprochera ce considérant du décret des Magnètes relatif au sanctuaire d'Apollon Koropaios[2] : ὄντος ἀρχαίου τοῦ μαντείου κτλ.

A la l. 4, ἀρχαιότατον (ἀρχαιότατα) reviendrait pour la troisième fois ; mais je n'admets guère la restitution de Blinkenberg : τῶν ἀνα[θεμάτων τὰ ἀρχαιότατα μετὰ τᾶν ἐ]πιγραφᾶν. Ce ne sont point seulement « les plus anciennes » offrandes qui « ont péri par la faute du temps » ; les offrandes ont péri « pour la plupart », et cela dès l'époque où, Euklès étant prêtre d'Halios — vers 330 —[3], un grand incendie détruisit le temple d'Athana : (D, l. 39-42, p. 340) ἐπὶ δὲ τοῦ ἱερέως | τοῦ Ἁλίου | Εὐκλεῦς τοῦ Ἀστυανακτίδα, | ἐμπυρισθέντος τοῦ ναοῦ κατεκαύσθη | μετὰ τῶν πλείστων ἀναθεμάτων. D'autre part, il me semble que le mot ἐπιγραφᾶν exige un déterminatif. La restitution la plus acceptable me paraît dès lors devoir être celle-ci : συμβαίνει δὲ τῶν ἀνα[θεμάτων τὰ πλεῖστα μετὰ τᾶν αὐτῶν[4] ἐ]πιγραφᾶν διὰ τὸν χρόνον ἐφθάρθαι[5].

L. 5. La lecture τοὶ δὲ αἱρεθέντες κατασκευαξάντω στάλαν |

1. Cf. *Sylloge*[2], 258 (= *I. von Magnesia*, 38 ; Mégalopolis), l. 23 : τῶν δὲ Μαγνήτων τῶν ἀπὸ Μαιάνδρου ἐκ παλαιῶν μὲν χρόνων ἔχοντες εὐνόως πρὸς ἅμμε — ; Michel, 459 (Telmissos), l. 18-19 : ἀφελέσθαι τὴν ὑπάρχουσαν ἐκ παλαιῶν [χρ]όνων Τελμισσεῦσιν ἀτέλειαν — ; Collitz-Meister, 4567 (Gytheion), l. 4-6 [*IG*, V 1, 1144] : τὸ ἱερὸν τὸ τοῦ Ἀπόλλω[ν]ος —, ὃ καὶ ἦν ἐκ παλαιῶν [χρ]όνων κατηρειμμένον — ; *IG*, VII, 2711 (lettre de l'empereur Gaius aux Hellènes), l. 28-29 : μεμνημένος τῆς ἐκ παλαιῶν χρόνων [ἐπιφ]ανείας ἑκάστου τῶν ἑλληνικῶν δήμων κτλ.

2. *Sylloge*[2], 740, l. 14 ; Meisterhans, 154, note 19 (décret des Magnètes). Cf. aussi, dans un décret de Ténos (*IG*, XII 5, 860, l. 37) : ἀρχαίας νήσου καὶ ἱερᾶς ὑπαρχούσης —.

3. Voir la discussion de Blinkenberg, p. 448 et suiv.

4. [Cf. M. Holleaux, *Rev. Ét. gr.* 34 (1921), pp. XLVI-XLVII].

5. [Ad. Wilhelm, *Anz. Akad. Wien* 1930, 88-89 : τῶν ἀνα[θεμάτων τὰ ἀρχαιότερα μετὰ τᾶν ἐ]πιγραφᾶν].

[λί]θου Λαρτίου καθ' ἃ καθ' ἀρχ[ὰς.....] est faite pour surprendre et ne saurait se justifier. Blinkenberg écrit : « La restitution du verbe qui manque est incertaine ; on peut penser à κατεσκεύαστο, ce qui supposerait l'existence d'une stèle ancienne, comparable au catalogue des prêtres, aux ἰάματα d'Épidauros, etc. » Mais, s'il avait existé une « stèle ancienne », de même sorte que celle qu'on va dresser maintenant, le décret indiquerait, en termes précis, qu'il s'agit de la remplacer. Je propose, sans hésitation, le supplément : καθά κα ὁ ἀρχ[ιτέκτων συγγράψηι]. Même formule dans Collitz-Van Gelder, 3749 (traité entre Rhodes et Hiérapytna), l. 97, et 3757 (décret de Rhodes), l. 10[1]. Le premier de ces deux textes est cité par Blinkenberg lui-même, p. 345, note 5. L'architecte chargé d'établir le projet de la stèle (Pyrgotélès) est nommé un peu plus loin, l. 9-10[2]. 42

Pour la grande lacune de la l. 7 : ἀναγραψάντω δὲ ἔκ τε τᾶν | [ἐπ]ιστολᾶν καὶ τῶν χρηματ[ισμῶν (22 lettres manquantes)]ων, Blinkenberg suggère, avec beaucoup de réserve, divers suppléments : « La restitution du texte est incertaine ; d'après XXXVIII-XLII, il faut supposer τῶν Λινδίων, mais les 12 lettres qui manquent encore restent douteuses. Il ne faut guère penser à καὶ ἐκ τῶν συγγραφέ-, et la phrase τῶν τε μαστρῶν καὶ Λινδί-, paraît une détermination un peu trop circonstanciée pour ce que nous exprimons par le mot « public » ; διατετηρημένων τῶν Λινδί- ne semble pas non plus satisfaisant ». Je ne vois pas pourquoi le savant éditeur ne veut pas qu'il soit ici question, outre les ἐπιστολαί et les χρηματισμοί[3], de ces « preuves » ou « témoignages », tirés d'écrits historiques ou littéraires, dont Timachidas, le principal rédacteur de la Chronique, nous offre une si ample collection, et dont nous trou-

1. Cf. *Sylloge*[2], 911, l. 5-6 : καθότι ἂν Καλλικράτες χσυγγράφσει — ; et, pour ce qui concerne les συγγραφαί des architectes, *Ath. Mitt.*, 1906, p. 136 et note 1 [ci-dessus, 347] ; Wilhelm, *Beitr. zur gr. Inschriftenk.*, p. 232 et note 3 ; [E. Noack, *Eleusis* (1927), 302, 306 sqq.].

2. Depuis que ces lignes ont été imprimées, M. Chr. Blinkenberg m'a fait l'honneur de m'écrire (lettre du 17 février) qu'il n'hésitait point à admettre la restitution (A, l. 6) καθά κα ὁ ἀρχ[ιτέκτων συγγράψηι], qui lui avait été aussi proposée par Ad. Wilhelm, mais qu'à συγγράψηι, mot un peu long pour la lacune, il substituerait volontiers γράψηι. Cette substitution ne soulève aucune difficulté. [Blinkenberg[2], p. 4].

3. Pour un emploi analogue du terme χρηματισμοί dans la littérature épigraphique, cf. *I. von Magnesia*, 93 *c*, l. 19-20 : ὁ Διονύσιος - - - ἐπεδείκνυτο ἐκ χρηματισμῶν οὐχ ὑπάρχον ἐν τοῖς τόποις τούτοις κτλ.

vons la liste, dressée avec grand soin, aux pp. 427-428[1] du commentaire. « Apparemment, dit Blinkenberg, le décret ne dit mot de cet élément littéraire qui prédomine dans la chro-
43 nique. Nous comprenons bien que le décret ne parle que des documents publics et qu'il invite les deux délégués à puiser à cette source les renseignements qu'il leur fallait »[2]. Je ne saurais être de cet avis ; nous constatons, par des exemples nombreux, que, lorsqu'il y avait utilité à s'éclairer sur les événements du passé, les gouvernements des cités grecques ne négligeaient aucune source d'information, mais s'appliquaient, au contraire, à relever toutes les indications qui se pouvaient rencontrer chez les « historiographes », chez les συγγραφεῖς de tout ordre, voire même chez les poètes, et en faisaient officiellement état[3]. Je ne doute pas que Timachidas et son collègue n'eussent été invités par les autorités de Lindos à procéder à des recherches de cette sorte, sans limiter leur enquête aux « documents publics ». Dans la lettre que le roi Lysimaque écrivit aux Samiens, à propos de leur litige avec les Priéniens, on lit ceci : οἱ μὲν οὖν Πριηνεῖς τὴν μὲν ἐξ ἀρχῆς γεγενημένην α[ὐ]τ[οῖς κτῆσι]ν τῆς Βατινητίδος χώρας ἐπεδείκνυον ἔκ τε τῶν

1. Cf. tout le § 10, p. 404-428.

2. Page 347.

3. Voir, par exemple, outre la lettre, plus loin citée, du roi Lysimaque aux Samiens, la sentence arbitrale rendue par les Rhodiens entre les villes de Samos et de Priène (*I. von Priene*, 37 = Collitz-Van Gelder, 3758) : (l. 101) οἱ δὲ Σάμιοι τά τε [τῶν ἱσ]το[ρι]ο[γράφω]ν [μαρτύρια ὑφαγ]ήσαντο —; (l. 104-105) les Samiens allèguent, à l'appui de leurs revendications, les « histoires » attribuées à Maiandrios de Milet ; (l. 107-108) καὶ παρ[είχ]οντο (οἱ Σάμιοι) ἱστοριογράφους τοὺς μαρτυροῦντας αὐτοῖς (mention d'Euagon, Olympichos, Douris) ; (l. 118-123) ; d'autre part, il y a consultation, par les arbitres rhodiens, des écrits d'Ouliadès, Olympichos, Douris, Euagon, Kréophylos, Eualkès, Theupompos, Maiandrios. — Cf. la sentence arbitrale rendue par les Magnètes du Méandre entre Hiérapytna et Itanos (*I. von Magnesia*, 105, l. 65 = *Sylloge*², 929, l. 93) : [ποιη]τῶν καὶ ἱστοριαγράφων ἀποδείξεις — ; la sentence arbitrale rendue par les Pergaméniens entre les Mytiléniens et les Pitanaiens : *OGI*, 335, l. 125 ; les décrets des Épidamniens et des Ithakiens en l'honneur des Magnètes du Méandre : *I. von Magnesia*, 46 = *Sylloge*², 259 (l. 12-14) : ἐνεφάνιξαν δὲ (les députés des Magnètes)... διά τε τῶν τοῦ θεοῦ χρησμῶν καὶ διὰ τῶ[ν π]οιητᾶν καὶ διὰ τῶν ἱ[σ]τορ[ι]αγράφων τῶν συγγεγραφότ[ων] τὰς Μαγνήτων πρ[άξ]ει[ς] ; — Kern, 36 = *Sylloge*², 257, l. 6-9. — Voir aussi *Fouilles de Delphes* (G. Colin), III 2, 47 (p. 47 ; décret de Delphes), l. 4-6 : ψαφιξαμένου τοῦ δάμου τοῦ Ἀθηναίων πέμπειν τὰν Πυθαίδα ποθ' ἁμὲ - - τοῖς τε χρησμοῖς καὶ ταῖς ἱστορίαις [ἀ]κολούθως. [Cf. Ad. Wilhelm, *Anz. Akad. Wien* 1922, 26].

ἱστοριῶν κ[αὶ τῶν ἄλ]λων μαρτυρίων καὶ δικαιωμάτων κτλ.[1]. Je penche à croire qu'il était aussi parlé, dans le passage mutilé 44
de notre décret, des μαρτύρια, d'origine historique et littéraire, qu'avait charge de réunir Timachidas, afin d' « illustrer » l'histoire du sanctuaire d'Athana, en sorte qu'on pourrait ainsi le compléter : ἔκ τε τᾶν | [ἐπ]ιστολᾶν καὶ τῶν χρηματ[ισμῶν καὶ ἐκ τῶν ἄλλων μαρτυρί]ων ἃ κα ἦι ἁρμόζοντα κτλ[2].

Offrande de Philippe V (ou III) de Macédoine (C, XLII, l. 127-129, p. 337-338).

L. 127-128 : Le supplément πε[ρικεφαλ]αίας [δέ]κα ne peut faire l'objet d'aucun doute[3]. — Aux l. 128-129, l'éditeur écrit : Βα[σ]ιλεὺ[ς | Φίλιππ]ο[ς κ]αὶ Φιλίππο[υ] βασι[λ]έως ΔΓΙ... Ο... Ses restitutions ne sont pas acceptables. Comme veut bien me le faire remarquer P. Roussel, l'inscription devait porter : Βα[σ]ιλεὺ[ς | Μακεδ]όν[ω]ν (Ν au lieu de ΑΙ) Φίλιππο[ς] βασι[λ]έως Δ[ημητρί]ο[υ].....[4]. Telle est la formule dédicatoire gravée sur l'épistyle du grand portique construit par Philippe à Délos[5] ; telle était aussi celle qui se lisait sur un piédestal,

1. *OGI*, 13 ; Wilamowitz, *Sitzungsber. Berl. Akad.*, 1906, p. 40 ; *I. von Priene*, p. 209, n. 500 ; l. 11-13. J'accentue τῶν μαρτυρίων, comme Wilamowitz ; Dittenberger et Hiller écrivent μαρτυριῶν, mais le mot μαρτυρία désigne la déposition d'un témoin et serait donc ici impropre ; remarquer, d'ailleurs, que, dans *I. von Priene*, 37, l. 101, Hiller accepte le supplément [τῶν ἱσ]το[ρι]ο-[γράφω]ν [μαρτύρια]. [Cf. Ad. Wilhelm, *Anz. Akad. Wien*, 1930, 90 et 106-108]. Dans la Chronique de Lindos, noter (C, XXXIX, l. 133, p. 337) : ὡς μ[αρτ]υ-[ρ]ο[ῦντι] τοὶ Λινδ[ί]ων χρηματισμοί (restitution de Heiberg). Pour l'emploi du mot μαρτύριον au sens de « preuve », cf. Polyb. I, 20, 13 ; II, 38, 11 ; XXI, 9, 4 Büttner-Wobst ; XXVII, 7, 9 id. Le même mot signifie spécialement « preuve » ou « témoignage documentaire » dans Plutarch., *Quaest. gr.*, IX, 10 (293 A) ; *Thes.*, 32, 9 ; Pausan., VIII, 25, 8 ; 41, 9.

2. [Ad. Wilhelm, *Anz. Akad. Wien*, 1930, 89-91 : [καὶ ἐκ τῶν ἄλλων συγγραμμάτ]ων. M. Holleaux avait pensé de son côté à ce supplément].

3. Cf., par exemple, à Délos : *IG*, XI 2, 161 B, l. 77 : περικεφαλαία σιδηρᾶ περιηργυρωμένη, Λεωνίδου ἀνάθημα ; — même offrande : 199 B, l. 11 ; 203 B, l. 45 ; 219 B, l. 50 ; pour 164 A, l. 19, voir la note de Durrbach à la p. 64 ; à Kéos (Koresia), *IG*, XII 5, 647 (= Dittenberger. *Sylloge*[2], 522), l. 29-30. [Accepté par Blinkenberg].

4. [Confirmé par la révision de Blinkenberg].

5. Homolle, *BCH*, 1880, p. 215, n° 8. En 1910, j'ai fait placer bout à bout, sur le terrain, les 6 pièces d'épistyle qui portent cette dédicace, et Gerhardt Poulsen a levé de celle-ci un admirable dessin [*IG*, XI 4, 1099 ; Durrbach, *Choix inscr. Délos*, 57 ; R. Vallois, *Explor. Délos, Portique de Philippe* (1923), p. 5, 17 sqq.].

que Cyriaque vit à Délos et dont il nous a conservé le dessin[1] : Βασιλεὺς Μακεδόνων Φίλιππος βασιλέως Δημητρίου ἀπὸ τῶν κατὰ γῆν ἀγώνων Ἀπόλλωνι. P. Roussel m'apprend qu'il a découvert dans l'île les débris d'un second piédestal, où subsistent quelques restes d'une dédicace semblable[2]. Pour la l. 130, je ne me risque, au moins quant à présent, à proposer aucun supplément ; j'avoue ne pas comprendre [νι]κάσασα, à quoi songe Blinkenberg[3].

Seconde ἐπιφάνεια (D, p. 341).

L. 68 et suiv. Athana ordonne de pratiquer une ouverture dans le toit du temple souillé : ἁ θεὸς-- ποτέταξε-- τᾶς- ὀροφᾶς γυμνῶσαι τὸ ἐπάνω τοῦ ἀγάλματος μέρος καὶ ἐᾶσαι οὕτως ἔστε κα τρεῖς ἅλ[ι]οι γένωνται καὶ τοῖς τοῦ πατρὸς ἁγνισθῆι [.ΟΥΣΤΟΙΣ] ἔπειτα τὰν μὲν στέγαν πάλιν ἐπισκεύαξαι κτλ. Blinkenberg fait cette remarque : « Évidemment Zeus Katharsios devait entrer par le trou ». Je n'en suis pas si sûr. Ne serait-il pas possible de lire : τοῖς τοῦ πατρὸς ἁγνισθῆι ὄ[μβρ]οις[4] ?

Offrande de Deinoménès (C, XXVIII, l. 33-34, p. 332).

L'offrande — une Gorgone en bois de cyprès, dont le visage était de marbre — aurait porté l'inscription (l. 33-34) : Δεινομένης Μολοσσοῦ [ἀνέθηκε ?] | τᾶι Ἀθαναίαι τᾶι Λινδίαι τὸν ἐκ Σικελίας [.....]αν. Je ne suis pas convaincu de la nécessité du supplément ἀνέθηκε, ce verbe faisant le plus souvent défaut dans la série de nos dédicaces[5]. La l. 33 ne pouvait-elle être plus courte que les voisines[6] ? A la fin de la l. 34, ne serait-il pas légitime de corriger τὸν en τ[ῶ]ν et de restituer : τ[ῶ]ν ἐκ Σικελίας [δεκάτ]αν ?[7].

1. *BCH*, 1877, p. 87, n. 87, d'après le *Riccardianus* 996 (copie de O. Riemann). Sur la « titulature » de Philippe, cf. mes remarques, *BCH*, 1907, p. 98. [*IG*, XI 4, 1100 ; Durrbach, *loc. cit.*, 56].

2. [*IG*, XI 4, 1101].

3. Page 338, note. [Ad. Wilhelm, *Anz. Akad. Wien* 1922, 70-72 : νικάσας Δα[ρ]δ[ανί]ου[ς καὶ Μαίδας ou Παίονας] ; cf. le même, *ibid.* 1930, 102].

4. [Wilamowitz, Wünsch et Blinkenberg[2] : λου[τρ]οῖς. J. Zingerle, *Strena Buliciana* (1924), 184-188, propose ὀ[ῖ]στοῖς ; mais Blinkenberg[2] assure qu'il y a un Λ au début du mot].

5. [Maintenu par Blinkenberg[2], qui reconnaît un reste de la dernière lettre du mot].

6. Cf., par exemple, C, l. 62 (dédicace X), p. 327.

7. [Blinkenberg[2] a lu sur la pierre τῶν ; il accepte [δεκάτ]αν].

Offrande des habitants de Soloi (C, XXXIII, l. 75-79, p. 334-335). Je n'ai pas réussi à débrouiller l'énigme que présentent les l. 77-78. Toutefois, au commencement de la l. 78, peut-être y aurait-il lieu de songer au supplément μετὰ Ἀμφ[ιλόχ]ου, qui remplirait exactement la lacune[1]. Le personnage d'Amphilochos avait sa place dans les légendes de Soloi et, selon 46
Hésiode (*ap.* Strab., XIV, 5, 17 ; fragm. 196 Rzach), y aurait été tué par Apollon[2].

Paris, 19 février 1913.

1. [Accepté avec réserve par Blinkenberg[2]. Sur Amphilochos à Kamiros, cf. M. Segre, *Athenaeum*, 1934, 146].

2. Menues corrections. — 3e Ἐπιφάνεια (D, l. 104, p. 343) : Au lieu de εἰ δέ κα μὴ ταῦτος κτλ., écrire εἰ δέ κα μήτ' αὐτὸς κτλ. [Accepté par Blinkenberg[2]]. — L. 113 : καὶ τῶι Ἀναξιπόλει διεσάφι[ξε]. N'est-il pas préférable d'écrire : διεσάφ[ησε]? [διεσάφησ[ε], lu sur la pierre par Blinkenberg[2]].

XXIX

NOTES SUR L'ÉPIGRAPHIE ET L'HISTOIRE DE RHODES[1]

I

Tout récemment, M. Diamantaras a publié sans commentaire, dans le *Bulletin*[2], deux documents épigraphiques qui appellent quelques explications : 52

(I) Ἐπικρατίδας Ἀναξικράτευς | ἐπιστατήσας | καὶ τοὶ | συστρατευσάμενοι | [Δ]ιοσκόροις[3].

(II) .... ασίλων ? Ἐξα[κ]|εστίωνος | Λέλιος ? ἐπιστα|τήσας[4].

L'éditeur a trouvé ces deux inscriptions dans l'île de Mégisté *(Castellorizo)*, parmi les ruines de l'acropole antique. Dans une chapelle de la même île, Ludwig Ross avait autrefois copié une dédicace analogue :

(III) Ἐπιστάται | Αἰσχίνας | Διάνδρου, | Τιμόστρατος | Εὐκράτευς | Ἀπόλλωνι | Μεγιστεῖ[5].

Il paraît évident que, dans ces trois textes, il est fait mention de fonctionnaires du même ordre, désignés ici et là par le même titre d'ἐπιστάται. Si l'on se rappelle à présent

1. [*BCH*, 1893, 52-69].

2. *BCH*, XVI, p. 304-305.

3. [*SGDI*, 4331. Cf. plus loin, 431, n. 3].

4. La lecture de ce texte m'inspire, je l'avoue, quelques doutes. L'éditeur n'explique pas très clairement si l'inscription est complète ou fragmentaire. On ne voit guère comment le *sigma*, à la première ligne, peut avoir la forme circulaire (ϛ, de même ω), tandis qu'il s'écrit Σ, aux trois suivantes. Enfin, ces deux noms ...ασίλων et Λέλιος paraîtront justement suspects. L'inscription peut dater de l'époque romaine. [Cf. Van Gelder, *Gesch. der alten Rhodier*, 446, n. 32 ; *Rev. Biblique*, 1917, 288 et 555].

5. *Hellenika* (Halle, 1846), p. 67, n° 10 ; [*SGDI*, 4330].

que l'île de Mégisté a fait partie, au moins durant très longtemps et peut-être à toute époque, des possessions rhodiennes[1], on admettra volontiers que les ἐπιστάται dont il s'agit ici
53 étaient des fonctionnaires de l'État rhodien[2]. L'examen des formes dialectales en usage dans les deux inscriptions (I) et (III) ne peut assurément que fortifier cette conjecture.

Ce qui lui donne pleine confirmation, c'est la découverte, dans d'autres contrées soumises à Rhodes, d'inscriptions gravées en l'honneur « d'épistates rhodiens »[3].

MM. Cousin et Deschamps ont publié en 1886 la dédicace suivante, découverte par eux à *Mughla*[4] :

(IV) Ἐπ' ἱερέως Χρυσάορος,
ἄρχοντες
Φανόστρατος Ἡφαιστίωνος Ταβηνός,
Λέων Ἀριστέου τοῦ Στράτωνος Λωμεύς,
Μυωνίδης Διονυσίου Μοβωλλεύς,
καὶ γραμματεὺς
Μύρμηξ Διονυσίου Μοβωλλεύς·
ἀγορανόμοι
Δρακοντίδης Ἀρτεμιδώρου Ταβηνός,
Φάϋλλος Διονυσίου Μνιεσύτης
ὑπὲρ Σωσικράτευς Σωσινίκου
Ῥοδίου τοῦ ἐπιστάτου, εὐνοίας
καὶ δικαιοσύνης ἕνεκεν τῆς
εἰς αὐτοὺς
θεοῖς.

Les archontes, le secrétaire, les agoranomes énumérés dans cette dédicace sont les magistrats du κοινὸν Ταρμιανῶν[5]. L'inscription date assurément du temps où la Carie était

1. Le *Périple* du Ps.-Skylax (100) montre que, vers le milieu du IVe siècle, Mégisté dépendait déjà de Rhodes. D'autre part, rien absolument ne permet de croire que les Rhodiens aient perdu l'île en 167, quand les Romains leur enlevèrent la Lycie.

2. Ross (*Hellenika*, p. 67) suppose que les deux épistates de l'inscription (III) sont les administrateurs du temple d'Apollon Mégisteus. Il est superflu de discuter cette opinion, médiocrement vraisemblable en elle-même, et certainement démentie par la comparaison avec l'inscription (I).

3. [Sur les épistates rhodiens, cf. aussi plus loin pp. 427-432].

4. *BCH*, X, p. 488, n° 2 [*SGDI*, 4276]. Cf. *ibid.*, p. 486, n° 1.

5. Cf. Cousin et Deschamps, *BCH*, X, p. 487 et suiv. ; Mommsen, *Hermes*, XXVI, p. 147 ; [L. Robert, *Études Anatoliennes*, 563-564].

annexée à l'empire continental des Rhodiens[1], c'est-à-dire de la période comprise entre 189 et 167[2].

MM. Cousin et Deschamps ont encore trouvé à Panamara *(Bayaka)*, parmi les ruines du sanctuaire consacré à Zeus Panamaros, l'inscription reproduite ici sous le n° V. Ils me l'ont gracieusement communiquée et veulent bien m'autoriser, avec une obligeance dont je ne saurais trop les remercier, à la citer dès aujourd'hui.

(V) Stèle de marbre blanc, surmontée d'un fronton; acrotères aux deux angles ; feuillages et rinceaux dans le champ du tympan ; fleuron dressé [sans doute la fleur de *balaustion*] sous le sommet du fronton. Hauteur de la partie inscrite : 0^{m},36 ; hauteur du fronton : 0^{m},12; largeur de la stèle : 0^{m},41. Lettres petites et ornées ; gravure élégante et fine ; les caractères des deux dernières lignes sont plus petits que ceux des lignes précédentes[3]. 54

Ἐπ' ἱερέως Ἀρχιδάμου, Δαλίου
ἀμφικάδι, ἐκλησίας κυρίας γενο-
μένης, ἔδοξεν Παναμαρέων τῶι
κοινῶι· Ἱεροκλῆς Φανίου εἶπεν· ἐπει-
δὴ < Πο.. κο.....ς. Διμόχου *martelé* >[4]
καθ' ὑοθεσίαν δὲ Νικοφάνευς Ῥόδιος,
ἀποσσταλεὶς ἐπιστάτης ὑπὸ τοῦ
δήμου τοῦ Ῥοδίων, τῆς τε φυλακῆς τοῦ
χωρίου καλῶς καὶ συμφερόντως προέσ-
στη, τούς τε διαφερομένους τῶν πολι-
[τῶ]ν, τοὺς μὲν συνλύων, τοὺς δὲ δια-
[κρίν]ων, κατὰ τὸ δίκαιον εὐδοκοῦντας
[κατέστησεν, πρό]ς τε τοὺς θεοὺς εὐσεβῶς καὶ ὁ-
[σίως διακείμενος δι]ατελεῖ, ἔν τε τοῖς ἄλ-
[λοις χρείας παρέχεται καὶ] κοινῇ πᾶσι κα[ὶ]
[ἰδίᾳ τοῖς δεομένοις τῶν πολιτῶν κτλ.].

1. MM. Cousin et Deschamps pensent que les *Tarmiani* n'étaient pas encore sujets de Rhodes, mais seulement ses protégés à l'époque où fut gravée l'inscription. Il m'est impossible d'admettre cette opinion qui ne s'appuie sur aucun argument précis.

2. [Date : vers 75 avant notre ère ; cf. plus haut, p. 595].

3. [Reproduit dans Michel, *Recueil*, 479 ; Van Gelder, *loc. cit.*, p. 445, n. 29 ; cf. H. Oppermann, *Zeus Panamaros*, 22].

4. Ligne martelée, sauf les deux premières lettres. [Ad. Wilhelm, *Gött. Gel. Anz.*, 1900, 90-91, restitue : Πο[λυ]κ[ρατίδα]ς Δαιμόχου].

55 Le décret a été voté par le κοινὸν Παναμαρέων, probablement vers le début du second siècle avant notre ère : il me paraît vraisemblable que le nom de l'épistate fut martelé, quand le pays de Stratonicée eut réussi, en 166, à s'affranchir de la domination rhodienne[1].

On rapprochera naturellement des inscriptions précédentes le décret de Syros que F. Duemmler a transcrit dans l'île de Milos[2].

(VI) Ἔδοξεν τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμωι· Θεόκριτος Θεοκρίτου
Ναξίτης ἔφοδον ἀπογραψάμενος ἐπὶ τὴμ βουλὴν εἶπεν·
ἐπειδὴ ἐψηφίσατο ὁ δῆμος ἐν τῶι παρεληλυθότι
σ[υνεδρ]ίωι[3] περὶ ἐπιστάτου καὶ εἵλετο πρεσβευτὰς
5 εἰς Ῥόδον τοὺς αἰτησομένους, ὅ τε δῆμος ὁ Ῥοδίων
ἐν πᾶσιν ὧν καὶ τοῖς προτέροις εὐεργετήμασιν εἰς
τὸν ἡμέτερον δῆμον αὐτὸν ἐκτενῆ καὶ φιλόδοξον
καθεστακώς, ἐφρόντισεν καὶ τότε ὅπως λάβωμεν
[ἐπιστάτ]ην[4] ἄξιον αὐτοῦ τε καὶ τῆς ἡμετέρας πόλεω[ς]
10 [— — — — δοκι]μάσας ἄνδρα καλὸγ κἀγαθὸν Ὀχίδαν
[— — — — ὃς κα]ὶ παραγενηθεὶς εἰς τὴν πόλιν
[— — — — — πᾶσαν ἐ]ποήσατο σπουδὴν καὶ
[φιλοτιμίαν ὅπως ἂν λύσας πάν]τα καὶ συναγαγὼν
[πάντας τοὺς διαφερομένους] τά τε ἀρχεῖα κατασ[τήσειε κτλ.]

Comme M. E. Sonne l'a fait observer avec raison, dans le temps où fut voté ce décret, l'île de Syros était certainement indépendante de Rhodes ; mais il est clair que le gouvernement rhodien exerçait alors sur le peuple de Syros, soumis à son influence, une sorte de protectorat moral[5].

Dans la langue politique des Grecs, peu de termes, on le sait, ont un sens plus élastique et plus variable que le mot

1. Polyb., XXX, 19, 3.

2. *Ath. Mitt.*, XI, p. 115. Cf. Swoboda, *ibid.*, p. 447 et *Griech. Volksbeschlüsse*, p. 78 ; E. Sonne, *De arbitris*, etc., p. 75, n° CXXXI. J'ai adopté pour les dernières lignes que j'ai reproduites les restitutions de Sonne. [Michel, *Recueil*, 395 ; Van Gelder, *loc. cit.*, 459, n. 96 ; Hiller von Gaertringen, *IG*, XII 5, 652].

3. [ἐνι[αυ]τῶι, Hiller].

4. [Cf. M. Holleaux, *BCH*, 1933, 28, note : « les traces de lettres, à la l. 10, sont favorables à la restitution de [ἐπιστά]της ; sinon l'on croirait volontiers qu'il s'agit d'un δικαστής »].

5. Je ne sais trop pourquoi Sonne (*ibid.*, p. 76) veut que le décret ait été rendu entre 189 et 167 ; aucun indice ne permet de poser ici des limites chronologiques aussi rigoureusement précises.

ἐπιστάτης. Toutefois on peut observer qu'à l'époque hellénis- 56
tique et dans les États fondés par les héritiers d'Alexandre, ce titre prend souvent une signification particulière, assez facile à déterminer[1]. Il désigne fréquemment le représentant du pouvoir royal auprès des villes, autonomes[2] ou non, de la monarchie ; dans ces villes, l'ἐπιστάτης semble être une sorte de gouverneur ou d'administrateur général, un magistrat de police d'ordre supérieur, investi de la confiance spéciale du roi, délégué par lui et, comme tel, armé de pouvoirs à peu près illimités[3]. C'est en ce sens qu'il faut interpréter les textes suivants[4] :

Polyb., V, 48, 12 (début du règne d'Antiochos III, ann. 222-221) : (Molon) παραλαβὼν δὲ καὶ ταύτην (Seleuciam ad Tigrim) ἐξ ἐφόδου διὰ τὸ πεφευγέναι τοὺς περὶ τὸν Ζεῦξιν, ἅμα δὲ τούτοις τὸν Διομέδοντα τὸν ἐπιστάτην τῆς Σελευκείας. — Polyb., V, 60, 1 (début du même règne, ann. 219) : Ἀντίοχος δὲ τὸ μὲν πρῶτον διεπέμπετο πρὸς τοὺς ἐπιστάτας τῆς πόλεως (il s'agit ici des gouverneurs de Séleucie-sur-Mer au nom de Ptolémée IV). — Polyb., XX, 5, 12 (année 222, après la bataille de Sellasia) : (Antigonus) κύριος γενόμενος τῆς Λακεδαίμονος ἐπιστάτην ἀπέλιπε τῆς πόλεως Βραχύλλην. — Phylarch., *Fragm.* 28 = *FHG*, I, p. 341 (règne de Lysimaque) : (τοὺς ἐν Λήμνῳ κατοικοῦντας Ἀθηναίους) πικρῶς ἐπιστατουμένους ὑπὸ Λυσιμάχου.

Les trois dernières citations montrent qu'on appelait notamment ἐπιστάται, chez les Lagides[5], les Antigonides et sous le règne de Lysimaque, les gouverneurs des villes étrangères, récemment conquises et situées hors du domaine propre de la monarchie.

Comme on a tout droit d'user ici du raisonnement par analogie, ces indications laissent entrevoir déjà d'une manière générale quels pouvaient être l'emploi, le rôle et l'importance des ἐπιστάται rhodiens. L'étude des inscriptions

1. [Cf. M. Holleaux, *BCH*, 1933, 26-31 ; L. Robert, *Études Anatoliennes*, 233-234].

2. Cf. Droysen, *Hellénisme*, III, p. 65, trad. Bouché-Leclercq.

3. Comparez les fonctionnaires appelés ἐπίσκοποι dans les États de Mithridate : Appian., *Mithrid.*, 58 : (Philopoemen) ἐπίσκοπον Ἐφεσίων ἐκ Μιθριδάτου καθεστηκότα.

4. [Cf. ci-dessus, p. 267, n. 2].

5. On sait d'autre part qu'à l'intérieur de l'Égypte ptolémaïque les fonctions judiciaires, dans le nome et dans le bourg, étaient dévolues à des magistrats qui portaient les titres d'ἐπιστάτης τοῦ νομοῦ et ἐπιστάτης τῆς κώμης.

citées plus haut, où nous les trouvons mentionnés, permettra d'aboutir à des définitions plus exactes.

L'inscription n° V nous apprend d'abord de la façon la plus claire que les ἐπιστάται étaient des officiers publics, choisis, sans doute à l'élection, par le peuple de Rhodes, pour être envoyés, hors de l'île, dans les possessions rhodiennes. Ils rentraient dans la catégorie assez nombreuse des ἄρχοντες οἱ ἀποστελλόμενοι ὑπὸ τοῦ δήμου, dont parle un décret rhodien trouvé à Iasos[1]. Nous avons ainsi l'explication très simple de cette formule : ἐπιστάται τοὶ πεμφθέντες ὑπὸ τοῦ δάμου, qu'on lit dans une inscription de Lindos[2], et dont on n'avait pas donné jusqu'à ce jour d'interprétation satisfaisante. Le décret de Panamara (l. 6-8) en fournit la répétition presque littérale : ἀποσταλεὶς ἐπιστάτης ὑπὸ τοῦ δήμου. Les deux ἐπιστάται dont fait mention le monument de Lindos[3] étaient de même sorte que ceux dont nous constatons maintenant la présence à Mégisté (I, II, III), chez les Tarmiani (IV) et chez les Panamareis (V). D'autre part, on voit par l'inscription
58 n° VI que des épistates pouvaient être députés par la république dans les cités alliées ou amies, sur la requête, plus

1. *Inscr. Brit. Mus.*, P. III, 341 *C.* [M. Holleaux, *Rev. Ét. gr.*, 1899, 20-37 ; *Rev. Ét. Anc.*, 1903, 223-228].

2. Ross, *Arch. Aufs.*, II, p. 599, n° 9. [*IG*, XII 1, 844, l. 29-34 : Εὐκράτης Κλευστράτου Τήλιος, Ζήνων Πράξωνος Χαλκήτας ; cf. Hiller von Gaertringen, dans *Pauly-Wissowa*, s. v. *Rhodos*, 804 ; cf. *Sylloge*[3], 765, 51 (Lindos) : ἐπιστάται τοὶ χειροτονηθέντες ὑπὸ τοῦ δάμου· Ἰδόκριτος Δαματρίου, Φίλων Ἀρχιτείμου]. Le critique qui me paraît avoir le mieux entrevu ce que pouvaient être ces ἐπιστάται est C. Schumacher (*De re publ. Rhodior.*, 26 : « *munus extraordinarium intellegendum esse existimo* »). M. Foucart (*Inscr. de Rhodes*, p. 65) observait, non sans surprise, qu'ils sont nommés tout à la fin de l'inscription ; il en concluait qu'on « pouvait les prendre pour des magistrats inférieurs ». Le fait s'explique autrement : c'est une règle dans l'épigraphie rhodienne de mentionner en dernier lieu et à la suite de tous les autres fonctionnaires, ceux dont les attributions s'exercent hors de l'île : nous trouvons ainsi les trois ἀγεμόνες ἐπὶ Καύνου, ἐπὶ Καρίας, ἐπὶ Λυκίας placés, dans l'inscription publiée par H. Rœhl (*Ath. Mitt.*, II, p. 224) au dernier rang de la hiérarchie, après le γραμματεὺς des ἐπιμεληταὶ τῶν ξένων ; dans l'inscription de Lindos que j'ai publiée en 1885 (*BCH*, IX, p. 106, n° 10) trois ἀγεμόνες, qu'il faut sans doute identifier avec les précédents, figurent de même à la fin d'une liste qui comprend un grand nombre de magistrats. [Cf. plus loin, 435].

3. Quant à savoir pourquoi, dans le texte édité par Ross (*Arch. Aufs.*, II, p. 599, n° 9) les deux ἐπιστάται πεμφθέντες ὑπὸ τοῦ δάμου se trouvent associés aux fonctionnaires sacerdotaux de Lindos, c'est une question obscure encore, mais sans intérêt pour l'objet qui m'occupe.

ou moins spontanée, que ces villes adressaient à Rhodes. C'est là un cas exceptionnel ; il n'y a pas lieu d'y insister.

Dans les possessions rhodiennes, les épistates exerçaient-ils des fonctions permanentes ou n'étaient-ils chargés, au contraire, que de missions temporaires ? On peut admettre l'une et l'autre hypothèse. — Il semble bien, en effet, que des épistates résidaient à poste fixe et se succédaient régulièrement dans certaines localités, — à Mégisté par exemple[1] : leurs attributions devaient être alors purement et simplement celles d'un gouverneur. Mais je pense que d'ordinaire, comme en témoignent les termes mêmes du décret de Panamara que j'ai transcrit tout à l'heure (V, l. 6-8), les épistates, loin d'être des fonctionnaires réguliers, n'étaient envoyés dans les contrées sujettes que de temps en temps, d'une manière accidentelle, et seulement quand des circonstances impérieuses réclamaient leur intervention. A l'aide des inscriptions on reconnaît encore de quelle sorte pouvaient être ces circonstances.

La nomination d'un épistate était jugée nécessaire quand l'ennemi mettait en péril l'un des territoires appartenant au peuple rhodien. L'épistate prenait alors le commandement militaire pour assurer la défense des pays menacés. Les Panamareis (V) félicitaient leur épistate d'avoir veillé avec succès à leur sécurité (l. 8-10) : τῆς φυλακῆς τοῦ χωρίου καλῶς καὶ συμφερόντως προέστη[2]. De même, Epicratidas (I), à la tête d'une troupe composée peut-être de garnisaires rhodiens, protégea, semble-t-il, l'île de Mégisté contre les attaques d'étrangers.

On avait encore recours aux épistates quand l'ordre intérieur risquait d'être troublé dans quelqu'une des provinces de l'empire rhodien. D'anciens différends judiciaires avaient provoqué de vives inimitiés parmi les habitants des diverses bourgades qui formaient le κοινὸν Παναμαρέων. Le même épis- 59

1. On s'expliquerait mal autrement que cette petite île ait fourni à elle seule trois inscriptions (I, II, III) relatives à des épistates. [Cf. plus loin, 431].

2. Il est probable qu'il s'agissait de défendre le territoire des Panamareis contre les troupes de Philippe de Macédoine, soit en 201 (cf. Liv., XXXI, 14 ; XXXII, 33 ; Polyb., XVI, 11-12 ; XVIII, 2, 3 ; *Inscr. Brit. Mus.*, P. III, n° 441, p. 59), soit en 197 (cf. Liv. XXXIII, 18). Sur les garnisons rhodiennes de Stratonicée, voir Polyb., XXX, 19, 3. On peut adopter, au moins provisoirement, pour l'annexion de Stratonicée et du pays voisin au territoire rhodien la date de 239 donnée par Droysen (*Hellén.*, III, p. 393). [Cf. M. Holleaux, *BCH*, 1904, 353, n. 2 ; 361, n. 1].

tate qui avait la garde et dirigeait la défense de la contrée, fut chargé d'apaiser ces querelles ; il imposa sa médiation, fit office de juge et d'arbitre, et, tantôt réconciliant les parties adverses, tantôt tranchant les litiges, rétablit entre tous la concorde et la bonne entente. Chez les Tarmiani, l'épistate Sosicratès (IV, l. 12) joua probablement dans une occasion pareille un rôle analogue. Il est digne de remarque, en effet, que les Tarmiani, dans l'inscription qui rappelle ses services, font l'éloge de son équité (δικαιοσύνη, l. 14). On peut observer aussi que l'épistate Ochidas, envoyé de Rhodes à Syros, s'occupa d'abord de mettre fin aux procès qui divisaient les habitants de l'île (VI, l. 10-14).

Des dernières lignes du décret de Syros, malheureusement trop mutilées, il semble résulter aussi que le même Ochidas, pour satisfaire aux désirs de ceux qui l'avaient appelé, révisa et peut-être réforma l'administration de la cité[1]. On croira volontiers que c'était là, dans les contrées soumises à Rhodes, l'une des tâches les plus ordinairement confiées aux épistates. Plusieurs épigraphistes ont remarqué fort à propos que les villes de la Péraia et de la Carie, ainsi que quelques cités insulaires, étaient régies, dans le temps où elles appartenaient aux Rhodiens, par des institutions qui paraissent copiées sur celles de la ville suzeraine[2]. Je pense que les épistates furent souvent chargés d'établir ces institutions et d'en surveiller le bon fonctionnement. Un passage de Polybe mérite d'être
60 cité ici : l'historien nous apprend qu'en 189, les Rhodiens, ayant obtenu des Romains la possession de la Lycie et de la Carie septentrionale jusqu'au Méandre, « élurent quelques-uns de leurs concitoyens et leur donnèrent mission d'aller ordonner et régler toutes choses dans les villes lyciennes et cariennes au mieux des intérêts de Rhodes »[3]. Bien que Polybe ne nous dise pas quel titre portaient ces délégués de la république,

1. C'est aussi l'interprétation de Sonne, *de arbitris*, etc., p. 75 : « ἐπιστάτης qui res suas ordinaret et rem publicam administraret ».

2. Voir, par exemple : pour Stratonicée, Swoboda, *Griech. Volksbeschlüsse*, p. 89 ; pour Phoinix, dans la Péraia, Durrbach et Radet, *BCH*, X, p. 248 et Swoboda, p. 90 ; pour l'île de Télos, qui faisait partie de l'État rhodien, Schumacher, *De republ. Rhodior.*, p. 41, [*Rev. Phil.*, 1934, 47] ; et pour celle de Ténos, qui subissait son influence, Swoboda, p. 82-83.

3. Polyb., XXIII, 3, 8 : οἱ δὲ Ῥόδιοι προχειρισάμενοί τινας τῶν πολιτῶν, ἐξαπέστελλον τοὺς διατάξοντας ταῖς κατὰ Λυκίαν καὶ Καρίαν πόλεσιν, ὡς ἕκαστα δεῖ γενέσθαι.

on peut, ce me semble, reconnaître hardiment en eux des ἐπιστάται.

En même temps ou tour à tour commandant militaire, juge suprême, administrateur en chef, selon les nécessités du moment ou les instructions spéciales qu'il avait reçues du peuple rhodien, l'épistate pouvait donc être appelé à exercer son activité dans les sens les plus divers. Il paraît, en résumé, avoir été le plus souvent un commissaire muni de pleins pouvoirs qui représentait dans toute l'étendue de l'empire rhodien le gouvernement central, avec charge de transmettre, de manifester et d'exécuter ses volontés souveraines.

D'après l'inscription n° III, deux épistates pouvaient se trouver ensemble en fonctions dans la même localité ; le fait s'expliquait sans doute par des raisons particulières qui nous échappent aujourd'hui[1].

II

T. Live, racontant l'expédition que dirigea Pausistratos, stratège des Rhodiens, dans la Péraia et dans la Carie occupées par Philippe V, énumère en ces termes les troupes auxiliaires du stratège (XXXIII, 18) : « Pausistratum praetorem 61
cum octogentis Achaeis peditibus, mille et octogentis fere armatis ex vario genere auxiliorum collectis, miserunt : Galli et Pisuetae et *Nisuetae* et Tamiani et Arei ex Africa et Laodiceni ex Asia erant » (Madvig).

Les Pisuetae habitaient la ville de Πισύη en Carie (Steph. Byz., *s. v.* Cf. Schumacher, *De Republica Rhodiorum*, p. 56, not. 1)[2]. M. G. Hirschfeld[3] a bien vu que les *Tamiani* n'étaient autres que les Ταρμιανοί, mentionnés dans l'inscription citée plus haut sous le n° IV et découverte par MM. Cousin et Deschamps. Quant aux *Nisuetae* de T. Live, ils demeuraient jusqu'à présent inconnus. Or, dans la même inscription, l'un

1. Les Rhodiens Épicratès et Anaxi... que leur gouvernement dépêcha dans les Cyclades vers la fin du IIIe et le début du IIe siècle (décrets de Délos : Durrbach, *BCH*, X, p. 112, 118 : ἀποσταλέντων ὑπὸ τοῦ δήμου τοῦ Ῥοδίων [*IG*, XI 4, 751-753 ; Durrbach, *Choix Inscr. Délos*, n. 63 et 67]) peuvent être rapprochés des ἐπιστάται, mais non confondus avec eux ; les fonctions de ces deux citoyens paraissent avoir été presque exclusivement militaires.

2. [Cf. L. Robert, *Études Anatoliennes*, 473].

3. *BCH*, XI, p. 212.

des agoranomes du κοινὸν Ταρμιανῶν (l. 11, Φάϋλλος Διονυσίου) fait suivre son nom de l'ethnique Μνιεσύτης. Je croirais volontiers que, dans le texte de T. Live, il faut changer *Nisuetae* en *Mniesuiae*. Les *Mniesuiae*, voisins des *Pisuetae* et des *Tarmiani*, étaient comme eux une peuplade de la Carie méridionale.

III

L'histoire des possessions rhodiennes situées sur le littoral de l'Asie Mineure est jusqu'à présent assez mal connue. Je me propose de l'étudier quelque jour en m'aidant des textes épigraphiques, les uns déjà publiés, les autres encore inédits, qu'on a découverts en ces temps derniers. Je ne voudrais aujourd'hui traiter qu'un seul détail de ce sujet compliqué : l'occupation de Caunos par les Rhodiens[1].

On sait comment, en 166, le sénat romain décida que la garnison rhodienne installée à Caunos évacuerait la ville et que celle-ci désormais ne dépendrait plus de l'État rhodien[2]. Plusieurs députations envoyées de Rhodes vinrent à la même époque défendre auprès des Romains les intérêts de leur gouvernement. Dans le discours que Polybe fait tenir à l'ambas-
62 sadeur Astymédès devant le sénat, en 164, on lit cette phrase : Καῦνον δήπου διακοσίων ταλάντων ἐξηγοράσαμεν παρὰ τῶν Πτολεμαίου στρατηγῶν[3]. On voit par là qu'à un certain moment, l'État rhodien acquit d'un roi d'Égypte la ville de Caunos pour une somme de 200 talents. En quel temps et dans quelles circonstances se fit cette acquisition ? Voilà ce qu'on aimerait à savoir et ce qu'il faudrait déterminer.

1. Un seul historien, à ma connaissance, Droysen, a tenté de répondre à cette question[4]. Son opinion a trouvé grand crédit : aujourd'hui encore, je vois que tous s'y rangent de confiance[5]. En raison même du succès qu'elle a obtenu, je dois la résumer d'abord, la discuter ensuite.

1. [Cf. Van Gelder, *Gesch. der alten Rhodier*, 199-204 ; Ernst Meyer, *Die Grenzen der hell. Staaten in Kleinasien*, 62-63].

2. Polyb., XXX, 19, 3 ; XXXI, 1, 2.

3. Polyb., XXXI, 7, 6.

4. Droysen, *Hellénisme*, III, p. 260 (note 2), 263-267 (Bouché-Leclerq).

5. Voy. par exemple, Schneiderwirth, *Gesch. der Insel Rhodus* (Heiligenstadt, 1868), p. 58 ; Gilbert, *Handbuch*, II, p. 176 (note 2). Le système de Droysen paraît être admis aussi par Gercke, *Alexandr. Studien* (*Rhein. Mus.*, XLII, p. 271).

Pour Droysen, le Ptolémée mentionné dans la phrase de Polybe n'est autre que Philadelphe ; et l'audacieux érudit donnant, ici comme ailleurs, trop libre cours aux conjectures aventureuses, reconstitue ainsi qu'il suit l'histoire de Caunos au III^e siècle. Pendant la première guerre de Syrie, en 266, Philadelphe aurait pris la ville (Polyaen., III, 16 ; Hegesandr., *ap.* Athen., XIV, 260 = *FHG*, IV, p. 415) ; elle appartenait alors aux Rhodiens, c'est donc aux Rhodiens que le Lagide l'aurait enlevée ; mais, avant même la fin de la guerre, un accord serait intervenu entre le roi et la république de Rhodes : Philadelphe aurait restitué Caunos contre cette rançon de 200 talents, dont parle l'orateur mis en scène par Polybe. Passons en revue ces diverses affirmations et voyons ce qu'il en reste après examen.

D'excellentes observations qu'a faites récemment M. Homolle, en commentant les inventaires déliens de 279[1], ont fort simplifié le débat. Après les avoir lues, on se convaincra sans peine que la prétendue conquête de Philadelphe n'a jamais existé que dans l'imagination de Droysen. A l'appui de 63
sa thèse, l'historien de l'*Hellénisme* croyait pouvoir alléguer deux textes, l'un d'Hégésandros, cité par Athénée, l'autre de Polyen ; je les transcris ici tous les deux :

Hegesandr., *fragm.* 12 (*FHG*, IV, p. 415-416) : Εἰρήκει γὰρ (Sotades) εἰς τὸν βασιλέα Πτολεμαῖον πολλὰ δεινὰ, ἀτὰρ καὶ τόδε, ὅτε τὴν ἀδελφὴν Ἀρσινόην ἐγεγαμήκει· Εἰς οὐχ ὁσίην τρυμαλιὴν τὸ κέντρον ὠθεῖς'. Πάτροκλος οὖν ὁ τοῦ Πτολεμαίου στρατηγὸς ἐν Καύνῳ < τῇ νήσῳ ! > λαβὼν αὐτὸν καὶ εἰς μολυβδῆν κεραμίδα ἐμβαλὼν καὶ ἀναγαγὼν εἰς τὸ πέλαγος κατεπόντισε.

Polyaen., III, 16 : Φιλοκλῆς, Πτολεμαίου στρατηγός, Καύνῳ προσεστρατοπέδευσε, καὶ χρήμασι διαφθείρας τοὺς σιτοφύλακας συνέθετο .... Φιλοκλῆς ἐν τούτῳ τῷ καιρῷ προσπεσὼν ἀφύλακτον ἔλαβε τὴν πόλιν.

Le premier texte est si manifestement corrompu, dans la partie qui nous intéresserait le plus, qu'on éprouve vraiment un peu de répugnance à l'utiliser. Si l'on veut en tirer quelque indication historique, il faudra se contenter de cette conclusion que — probablement vers 266[2], assurément après 276[3],

1. *BCH*, XV, p. 137.

2. J'adopte ici la date fixée par Droysen, *Hellénisme*, III, p. 260, note 1.

3. 276 est la date *maxima* pour le mariage de Philadelphe et d'Arsinoé ; voyez la chronologie établie en ces derniers temps par Gercke (*Rhein. Mus.*, 1887, p. 275) : le mariage se placerait entre 276 et 271/0.

— le stratège Patroclos fit escale à Caunos et que la ville, dès ce temps-là appartenait à l'Égypte. Hégésandros, par contre, ne dit nullement et rien n'indique que Caunos ait été réduite ou surprise par Patroclos[1].

Quant au second texte visé par Droysen, il se rapporte, comme l'a démontré M. Homolle, non pas au règne de Philadelphe, mais bien à celui de Soter. On sait, en effet, que Philoclès, roi des Sidoniens et « stratège de Ptolémée », fut au service du premier Lagide[2]. D'autre part, Diodore, énumérant les événements de l'année 309, raconte ce qui
64 suit (XX, 27, 2) : Πτολεμαῖος ὁ τῆς Αἰγύπτου δυναστεύων, πυθόμενος τοὺς ἰδίους στρατηγοὺς ἀποβεβληκέναι τὰς ἐν Κιλικίᾳ πόλεις, πλεύσας μετὰ δυνάμεως ἐπὶ Φασηλίδα, ταύτην μὲν ἐξεπολιόρκησεν, εἰς δὲ τὴν Λυκίαν παρακομισθεὶς Ξάνθον φρουρουμένην ὑπὸ Ἀντιπάτρου κατὰ κράτος εἷλεν. Εἶτα, τῇ Καύνῳ προσπλεύσας, τὴν μὲν πόλιν παρέλαβε, τὰς δ'ἀκροπόλεις φρουρουμένας τῇ βίᾳ κατισχύσας τὸ μὲν Ἡράκλειον ἐξεῖλε, τὸ δὲ Περσικὸν παραδόντων τῶν στρατιωτῶν ὑποχείριον ἐποιήσατο. Il suit de là qu'en 309 les Égyptiens s'emparèrent de Caunos et c'est à cette occasion, sans aucun doute, que Philoclès opéra l'heureux coup de main dont parle Polyen[3]. Ainsi, des deux textes allégués par Droysen, l'un ne prouve rien, l'autre est cité mal à propos et à contresens. On n'a donc aucune raison de croire que Philadelphe se soit rendu maître de Caunos en 266 ; Caunos, semble-t-il, était au pouvoir de l'Égypte bien avant cette date[4].

Aussi bien, Philadelphe eût-il pris Caunos, il resterait à prouver que c'est lui qui fit abandon de la ville aux Rhodiens. Droysen n'a guère pris soin de nous expliquer pourquoi le conquérant eût été si pressé de renoncer à sa conquête : c'est que tout argument lui fait ici défaut. Si, dans le discours

1. Cf. Homolle, *BCH*, XV, p. 137. Dans le système de Droysen, Caunos avait été prise dans le même temps et par Patroclos et par Philoclès, ce qui est un peu difficile à comprendre.

2. Homolle, *Archives de l'Intendance*, p. 35-36, 40, 42-43. [Cf. plus haut, 24 sqq.].

3. Le stratagème de Philoclès, mentionné par Polyen (III, 16), pourrait expliquer la phrase de Diodore à propos de la forteresse de Persicon. [Cf. M. Segre, *Aegyptus*, 1934, 257].

4. J'admets volontiers que Caunos fut enlevée aux Égyptiens après la bataille de Salamine (306) ; mais la place put être recouvrée dans les années suivantes. Il n'y a aucune indication à tirer du passage de Plutarque, *Demetr.*, 49.

d'Astymédès, ce simple nom Πτολεμαῖος désigne Philadelphe, mort depuis quatre-vingts ans, il faut avouer que Polybe prête à l'ambassadeur de Rhodes un langage qui manque un peu de précision et de netteté. Les Romains eussent été excusables de ne pas clairement l'entendre.

Droysen, à la vérité, nous dit que Philadelphe, désireux de se concilier le gouvernement rhodien et craignant son hostilité, dut se décider « à lui restituer l'importante position de Caunos »[1]. Mais ce mot « restitution » s'appliquerait-il bien à la circonstance ? Ce dernier point vaut qu'on l'examine. L'ingénieux historien admet comme un fait cer- 65
tain qu'avant de tomber aux mains des Égyptiens Caunos dépendait de Rhodes[2]. C'est là, je crois, une erreur manifeste. — D'une phrase de Pline, relative à la naissance du peintre Protogénès[3], Droysen paraît conclure que, vers le début du IVe siècle, Caunos était une possession rhodienne[4]. Ce texte ne me semble pas avoir une si grande valeur démonstrative. Pline, ou plutôt l'auteur qu'il suit, sachant qu'à un moment donné Caunos s'est trouvée au pouvoir des Rhodiens, peut aisément avoir confondu les époques et commis un anachronisme. — Un passage du Ps.-Skylax est d'une tout autre importance ; l'auteur du *Périple* s'exprime ainsi : Κνίδος, πόλις Ἑλληνὶς, καὶ χώρα ἡ Ῥοδίων, καὶ ἐν τῇ ἠπείρῳ Καῦνος, Καρικὴ πόλις[5]. On doit simplement conclure de là qu'au temps où fut rédigé le *Périple*, c'est-à-dire vers 350, Caunos n'était pas comprise encore dans les limites de la Péraia[6]. Or, je ne vois guère que les Rhodiens aient pu s'y établir à l'époque suivante : après la mort d'Alexandre, Caunos dut obéir avec toute la Carie, tantôt au satrape Asandros, tantôt à Euménès[7] ; Antigone s'en saisit en 313[8], puis survint Ptolémée en 309 ; l'épigraphie nous apprend de plus que, sans doute dans la seconde moitié du IVe siècle, des dynastes portant le titre de βασιλεῖς gouvernaient la ville[9] ; je ne

1. *Hellénisme*, III, p. 268.
2. *Hellénisme*, III, p. 263, 267, 268.
3. Plin., *N. H.*, XXXV, 101 : *Protogenes..... patria ei Caunus gentis Rhodiis subjectae.*
4. Droysen, *Hellénisme*, III, p. 267, note 2.
5. Ps.-Skylax, *Peripl.*, p. 99.
6. Telle est aussi l'opinion de Gilbert, *Handbuch*, II, p. 176.
7. Cf. Droysen, *Hellénisme*, II, p. 27, 105, 135.
8. Diod., XIX, p. 75.
9. Hicks-Paton, *Inscr. of Cos*, n° 53.

trouve nulle place dans toute la chronologie pour une intervention rhodienne.

Si Caunos, comme le suppose Droysen, avait appartenu déjà aux Rhodiens avant de passer à l'Égypte, il est bien probable que les ambassadeurs de Rhodes n'eussent pas manqué de rappeler le fait en termes explicites dans le dis-
66 cours qu'ils adressèrent en 164 au sénat romain, puisqu'alors ils s'attachaient précisément à faire valoir la légitimité et l'ancienneté de leurs titres à la possession de la ville ; or, Polybe ne leur fait rien dire de pareil. Dans la phrase que j'ai citée au début de cette étude, on trouve, il est vrai, le mot ἐξηγορήσαμεν et l'on est convenu de le traduire ici par « nous avons racheté », si bien qu'il paraît faire allusion à quelque droit ancien qu'auraient eu les Rhodiens sur Caunos antérieurement à la conquête égyptienne. Mais je ferai observer que cette traduction, ordinairement adoptée, n'est en aucune façon la traduction nécessaire. Ἐξαγοράζω, fort souvent, a le sens du simple ἀγοράζω et signifie « acheter » tout aussi bien que « racheter »[1]. Il y a plus : si Caunos avait fait partie de l'empire rhodien, comment croire que les Lagides eussent songé à l'occuper ? Une telle agression eût contredit de la façon la plus étrange tout l'ensemble de leur politique. Comment admettre qu'ils eussent risqué, sans motif ni prétexte, de se brouiller avec la république de Rhodes, leur plus ancienne et leur plus solide alliée ? On se heurte ici à une série d'invraisemblances, toutes plus choquantes les unes que les autres[2]. Quoi qu'en pense Droysen, il est inexact de dire que les Rhodiens obtinrent à prix d'argent la « restitution » de Caunos ; ils achetèrent simplement à l'un des Ptolémées une ville qu'ils convoitaient depuis longtemps, sans l'avoir jamais possédée.

1. Voy., par exemple, Polyb., III, 42, 2 : Ἐξηγόρασε (Hannibal) ....τά τε μονόξυλα πάντα καὶ τοὺς λέμβους.

2. Elles le sont particulièrement dans le système de Droysen, système que j'ai réfuté plus haut. Il est absolument impossible de comprendre pourquoi, en 266, Philadelphe, déjà en guerre avec Magas, avec Antiochus I, avec Antigone Gonatas, aurait encore couru le danger d'entrer en conflit avec les Rhodiens. Droysen nous dit que, pour ne pas s'attirer leur inimitié, il leur restitua Caunos : le plus simple, semble-t-il, était de ne pas s'en saisir. Il est superflu d'insister sur ces contradictions ; nous voyons clairement que Soter, le véritable conquérant de Caunos, l'enleva non pas aux Rhodiens, mais à Antigone (Diod., XX, 27).

2. Reste à connaître ce Ptolémée. Droysen n'avait réussi qu'à embrouiller le problème ; j'ai essayé de l'éclaircir ; cherchons maintenant à le résoudre. Si je ne me trompe, il 67
n'est pas impossible d'aboutir à une solution à peu près certaine.

Droysen, je pense, ne se fût pas engagé dans un dédale de si laborieuses et si vaines hypothèses, s'il avait eu présent à l'esprit un texte de T. Live, si important pour l'histoire de Caunos que je dois le transcrire ici. Dans son livre XXXIII, T. Live, ayant loué les résistances énergiques qu'opposèrent les Rhodiens, en 197, aux entreprises d'Antiochos le Grand, conclut ainsi : « Illam alteram curam non omiserunt (Rhodii) tuendæ libertatis *civitatium sociarum Ptolemaei*, quibus bellum ab Antiocho imminebat. Nam alias auxiliis juverunt, alias providendo ac praemonendo conatus hostis, causaque libertatis fuerunt *Cauniis*, Myndiis, Halicarnassensibus Samiisque »[1].

Deux faits ressortent de là fort clairement : 1° En 197, Caunos demeurait encore soumise au protectorat de l'Égypte ; la ville était au nombre des « civitates sociae Ptolemaei ». 2° La cession de Caunos aux Rhodiens ne peut, partant, trouver place que dans la période comprise entre 197 et 167[2] ; elle eut donc lieu soit sous le règne d'Épiphane, soit sous celui de Philométor. — Il est presque superflu de faire observer que l'événement s'explique fort naturellement à cette époque. Depuis le règne de Philopator, on le sait[3], le gouvernement d'Alexandrie n'a plus de politique étrangère ; inerte et aveugle, il se désintéresse des affaires extérieures, laisse la monarchie se dissoudre morceau par morceau, et renonce comme de gaîté de cœur, à ces établissements lointains — stations maritimes ou places de guerre — que la prévoyante sagesse des premiers Lagides avait semés sur toutes les côtes, de la Pamphylie à l'Hellespont, pour garantir à l'Égypte la sûre domination des mers. Rien d'étonnant si un Épiphane ou un Philométor consentit à se 68
dessaisir de la forte position de Caunos. Par contre, on n'ima-

1. Liv. XXXIII, 20, 11. Cf. XXXIII, 19, 11 : « per omnem oram.... Cariae tentaturus urbes (Antiochus) *quae in dicione Ptolemaei essent* ».

2. La rébellion des habitants de Caunos contre les Rhodiens est de l'année 167, Polyb. XXX, 5, 11 sqq. Cf. Liv., XLV, 25, 11.

3. Le texte classique de Polybe (V, 34) est bien connu.

ginerait guère que Soter, Philadelphe ou Évergète eût montré tant de désintéressement ou de faiblesse[1].

Entre les deux règnes d'Épiphane et de Philométor peut-on choisir ? Je croirais volontiers que les Rhodiens devinrent maîtres de Caunos sous le premier règne, aux environs de l'année 189. Il me paraît probable, en effet, que les Rhodiens jetèrent leur dévolu sur la ville dans le même temps où ils réussissaient, avec l'assentiment de Rome, à étendre leur domination sur la Carie et la Lycie[2]. Épiphane, à ce moment-là, n'avait rien à leur refuser : il leur savait trop de gré d'avoir par leur attitude résolue barré la route aux attaques impétueuses d'Antiochos. Voici du reste ce qu'on trouve dans Appien : Καύνιοι Ῥοδίοις ὑποτελεῖς ἐπὶ τῷ Ἀντιόχου πολέμῳ γενόμενοι[3]. Ce texte me semble assez catégorique pour trancher la question dans le sens que je propose.

En résumé, les Rhodiens n'ont soumis que fort tard la ville de Caunos à leur suzeraineté, bien plus tard que ne le supposait Droysen[4]. Aussi comprend-on sans peine qu'ils
69 aient toujours rencontré dans la population sujette des résistances opiniâtres. Dès 167, profitant des embarras où l'hostilité de Rome jetait les Rhodiens, les habitants de Caunos se révoltèrent[5] ; l'année suivante, ils obtinrent du sénat la

1. Si l'on examine de près la phrase : Καῦνον — ἐξηγοράσαμεν παρὰ τῶν Πτολεμαίου στρατηγῶν, on croit reconnaître que le roi d'Égypte intervint à peine dans l'affaire de Caunos, mais que la cession fut directement consentie et réglée par les officiers (στρατηγοί) qui commandaient la place. Peut-être y eut-il de leur part trahison ou défection. A tout le moins, il paraît manifeste que le gouvernement égyptien avait perdu toute autorité et n'exerçait plus nulle action sur les provinces éloignées de l'empire : or, on sait de reste à quel état de lamentable impuissance était réduite la monarchie Lagide sous les règnes de ces deux pâles roitelets, Épiphane et Philométor.

2. Polyb., XXII, 7, 7, XXII, 27, 8 ; cf. Liv., XXXVII, 56, 6. La seule inscription rhodienne où se trouve nommé un ἀγεμὼν ἐπὶ Καύνου (*Ath. Mitt.*, II, p. 224 ; Cauer, 182) date de 189-167, comme le prouve la mention des ἀγεμόνες ἐπὶ Λυκίας et ἐπὶ Καρίας. [Cf. ci-dessus, 394, n. 1].

3. App., *Mithrid.*, 23.

4. En terminant cette note, je m'aperçois que Bottermund (*De re publica Rhodiorum comment.*, p. 36) et Cecil Torr (*Rhodes in ancient times*, 36) placent l'acquisition de Caunos sous le règne de Soter, peu après l'année 309. L'auteur de l'article *Caunus*, dans le *Dictionary* de Smith, était de la même opinion. Plus raisonnable, à première vue, que celle de Droysen, elle ne résiste pas davantage à l'examen des faits. Le texte de Liv., XXXIII, 20, 11, la contredit formellement.

5. Polyb. XXX, 5, 11 sqq. Cf. Liv., XLV, 25, 11.

reconnaissance de leurs libertés[1]. Replacés par Sulla sous le joug de Rhodes[2], ils ne cessèrent de s'insurger dans la suite contre l'autorité des maîtres qu'on leur imposait[3].

1. Polyb., XXX, 19, 3.
2. Cic., *Brut.*, XC, 310. Cf. Th. Reinach, *Mithridates Eupator*, p. 210.
3. Strab., XIV, 2, 3 ; Cic., *Brut.*, XC, 310 ; *ad Quintum*, I, 1, 11, 36. Cf. Gilbert, *Handbuch*, II, p. 177 (note 1).

XXX

NOTES ÉPIGRAPHIQUES RELATIVES A L'HISTOIRE DE RHODES[1]

I

Dans un article précédent où j'ai traité des épistates rhodiens[2], j'aurais dû mentionner une inscription de *Mégisté*, que Franz a publiée dans le *Corpus* sous le n° 4301. J'avoue que ce document m'avait d'abord échappé, comme il semble du reste avoir échappé à tous ceux qui ont écrit, dans ces dernières années, sur l'histoire et l'épigraphie de Rhodes. 390

Le texte même de l'inscription prête à certaines remarques critiques. Je commence par le donner tel que Franz a cru devoir l'établir, d'après les deux copies qu'il avait à sa disposition, celle de Beaufort, transcrite par Mueller, et celle de Cockerell, reproduite et amendée par Leake[3] :

Σωσικλ[ῆ]ς Νικαγόρα
Σάμιος ἐπιστ[ατεύ]σας
ἔν τε Κασταβ[ῶι] καὶ ἐπὶ
τοῦ πύργου τοῦ ἐν Με-
γίσται Ἑρμᾶι Προπυ-
λαίωι χαριστήριον.

Au début de la ligne 2, l'ethnique Σάμιος est bien fait pour étonner. On cherche en vain pour quelle raison mystérieuse

1. [*BCH*, 1894, 390-400 et 405-407. Les pages 400-405 seront reproduites dans le tome III].

2. *BCH*, XVII, p. 52 et suiv. [ci-dessus, 409 sqq. Sur les épistates rhodiens, cf. encore M. Holleaux, *BCH*, 1933, 28, note].

3. Leake, *Asia Min.*, p. 184.

l'île de Mégisté, possession rhodienne, aurait été gouvernée par un épistate originaire de Samos ; on se demande, d'autre part, comment et pourquoi ce Samien aurait rédigé sa dédicace en dialecte dorien ; bref, on soupçonne ici, dès le premier moment, quelque méprise, quelque erreur de lecture ou de transcription.

391 Tout devient clair sitôt qu'on se reporte aux explications de Franz. L'éditeur du *Corpus* nous apprend que le Σ initial manquait dans la copie de Beaufort, qui lui fut communiquée par Mueller ; s'il l'a ajouté, c'est sur la foi de Leake. Mais comme Leake avoue ingénument avoir corrigé en plus d'un endroit la copie de Cockerell, rien ne prouve que le Σ figurât sur l'original de cette copie, et tout indique, au contraire, que la présence de cette lettre malencontreuse n'est due qu'à l'initiative indiscrète du correcteur. Sans aucun doute, la vraie leçon n'était pas Σάμιος, mais Ἄμιος.

Ce mot n'est pas nouveau et l'épigraphie rhodienne en a fourni de nombreux exemples[1]. Au lieu d'être, comme on l'a voulu longtemps, un démotique de l'île de Rhodes, c'est l'ethnique de la ville d'Amos, ainsi que l'a démontré C. Schumacher[2]. Amos, mentionnée par le Ps. Æschines et par Alexandre Polyhistor[3], se trouvait située non loin de Physkos, soit dans la Péraia proprement dite, soit dans la région voisine, qui fut longtemps soumise aux Rhodiens[4].

1. Franz, *Annali*, 1847, p. 107, n° 12 (= *IG*, XII 1, 251 *a*) ; Ross, *Hellenika*, I, 107, 35 *c* (= *IG*, XII 1, 255) ; *CIG*, 2547 (= *IG*, XII 1, 252) ; *CIG*, 2529 (= *IG*, XII 1, 83) ; Ross, *Hellenika*, I, 98, 23 (= *IG*, XII 1, 58) ; *IG*, XII 1, 251 *b* ; 253 ; 254. Cf. Δελτίον, 1888, p. 112, 3 = *CIA*, IV, 272 *d*. C'est à la parfaite bonne grâce de M. Hiller von Gaertringen que je dois d'avoir eu communication des bonnes feuilles du *Corpus inscriptionum insularum* [*IG*, XII 1], avant la publication de l'ouvrage. J'éprouve un vif plaisir à remercier ici ce savant des procédés si aimables et si libéraux dont il a usé envers moi, chaque fois que j'ai eu recours à son obligeance. [Sur d'autres mentions épigraphiques d'Amos et sur le site de la ville, cf. L. Robert, *Études anatoliennes*, 501-502].

2. Schumacher, *De Republ. Rhodior.*, 10.

3. Ps. Aesch., *Ep.*, IX ; XII, 11. Alex. Polyhist., *ap.* Steph. Byz., *s. v.* Ἄμος. Cf. *Stadiasm. mar. magn.*, § 267. J'emprunte ces indications à M. Hiller von Gaertringen, *IG*, XII 1, 251 *a*. Le Ps. Aesch. (IX, 11) désigne Amos par les mots : μικρὸν φρούριον ; en raison du grand nombre d'inscriptions qui mentionnent les habitants d'Amos ; il semble que la localité avait plus d'importance. Il est question de ὁ δᾶμος ὁ Ἀμίων dans une inscription de Rhodes : Ross, *Hellen.*, I, 98 [= *IG*, XII 1, 56], l. 23.

4. Le Ps. Aesch. (I, 1.) parle de la Περαία, mais sans employer le terme

A la fin de la ligne 5, Franz a restitué à tort ἐπιστ[ατεύ]σας. 392
La copie de Beaufort-Mueller portait : ΕΠΙΣΤ.ΝΣΑΣ ; Leake avait écrit avec raison, soit de sa propre autorité, soit en s'inspirant de la copie de Cockerell : ἐπιστατήσας. C'est ici la seule forme correcte[1], comme le prouve à l'évidence la comparaison avec les deux inscriptions de Mégisté que j'ai dernièrement étudiées[2].

En résumé, la dédicace doit se lire[3] :

Σωσικλ[ῆ]ς Νικαγόρα
Ἄμιος ἐπιστ[ατή]σας
ἔν τε τῶι Κασταβ[ῶι][4] καὶ ἐπὶ
τοῦ πύργου τοῦ ἐν Με-
γίσται Ἑρμᾶι Προπυ-
λαίωι χαριστήριον.

Sosiclès d'Amos, fils de Nicagoras, avait été envoyé en qualité d'épistate par le gouvernement rhodien, d'abord à Kastabos, puis dans l'île de Mégisté. L'inscription est donc la quatrième, à ma connaissance, qui fasse mention des épistates rhodiens de Mégisté.

On ne comprendrait pas que la charge importante d'épistate eût été confiée par les Rhodiens à un étranger, sa patrie fût-elle sujette de Rhodes. Aussi devons-nous, sans hésiter, considérer Sosiclès comme un citoyen rhodien de plein droit. Le sens du mot Ἄμιος doit être bien compris ici : on aurait tort de lui attribuer une signification politique ; c'est plutôt 393
une simple indication d'origine. Hors de l'État rhodien,

dans son sens précis. Sur la distinction à établir entre la Péraia, le territoire de Physkos et la Chersonèse rhodienne, voyez plus loin mon commentaire à l'inscription de *Marmara*, trouvée par MM. Cousin et Deschamps. Dans la récente carte de l'Asie Mineure occidentale, qu'a dressée Kiepert, je trouve le nom de *Samos* inscrit sur le rivage oriental de la Chersonèse rhodienne, au sud de l'île de Nim-ada et au nord du cap Marmaritsa, comme répondant aux ruines que les Turcs appellent Assardjyk. Je suppose qu'il faut lire sur la carte Amos au lieu de Samos, mais j'ignore sur quelles données se fonde Kiepert pour fixer en ce point la situation d'Amos.

1. [C'est ce que porte la pierre : *Rev. Bibl.* 1917, 288, n. 1].
2. *BCH*, XVII, 52, n. I-II ; [plus haut, 409 sqq.].
3. [*SGDI*, 4332 ; nouvelle copie, *Rev. Bibl.* 1917, 288, n. 1].
4. Franz (*CIG*, 4301) fait observer que la leçon Καστάβ[ι] pourrait se défendre. [La pierre porte Κασταβι].

Sosiclès eût porté le titre de Ῥόδιος ; à Mégisté, terre rhodienne, une telle appellation n'était pas de mise : Sosiclès y substituait la mention de son pays natal. Sans être un démotique, l'ethnique Ἄμιος n'a cependant, au point de vue des Rhodiens, qu'une valeur analogue à celle des démotiques ; il est exactement comparable aux ethniques Βρυκούντιος[1], Νισύριος[2], Τήλιος[3], Χαλκήτας[4], etc., qui désignent, dans quelques inscriptions de Rhodes, des personnes admises dans la cité rhodienne[5], mais originaires soit des îles de Khalké ou de Télos, soit des villes de Nisyros ou de Brykonte, dans l'île de Karpathos. Notre inscription nous autorise à conclure que la ville d'Amos faisait partie, non seulement de l'empire, mais encore de l'État rhodien, aussi bien que Télos, Khalké ou Karpathos.

Ce qui est vrai d'Amos doit l'être aussi de la plupart des villes situées dans les provinces rhodiennes d'Asie Mineure, et nous avons lieu de croire que leurs habitants étaient de droit citoyens rhodiens. Pour Phoinix et Physkos tout au moins, la preuve paraît faite. En effet, dans deux inscriptions de Rhodes, où sont énumérés des citoyens rhodiens en grand nombre, je relève les noms d'habitants de Phoinix et de Physkos[6]. Comme ces noms ne sont suivis d'aucune indi-

1. Exemples : Foucart, *Inscr. de Rhodes*, 42 (= *IG*, XII 1, 220) ; Ross, *Hellen.*, 106, n. 33 *a*, *b* (= *IG*, XII 1, 221 ; 223) ; *IG*, XII 1, 222 *a*, 222 *b*, etc.

2. Exemples : *BCH*, V, 334, 8 (= *IG*, XII 1, 243) ; *Mitt. aus Œsterr.*, 1883, 117, 15 (= *IG*, XII 1, 242) ; *Ibid.*, 117, 16 (= *IG*, XII 1, 245) ; *Ath. Mitt.*, IX, 386, 6 (= *IG*, XII 1, 249) ; *IG*, XII 1, 240, 241, 244, 246, 247, 248, etc.

3. Ross, *Arch. Aufs.*, II, 598, 9 (= *IG*, XII 1, 844).

4. Ross, même inscription.

5. Je crois avoir établi ce point dans la *Rev. de Philol.*, XVII, 183-184 [ci-dessus, pp. 395-396]. Cf. Dittenberger, *Sylloge*[1], 331, notes 12-13 ; Schumacher, *De Republ. Rhodior.*, 8-9.

6. Dans l'inscription de Rhodes, qu'a publiée cette année M. Hiller von Gaertringen (*Jahrb.*, IX, 28-29 = *IG*, XII 1, 47), on trouve, à la l. 14, le nom de Σιμυλῖνος Εὐφραγόρα ; c'est sans aucun doute l'habitant de Phoinix, mentionné dans la liste de donateurs, qu'ont lue à Phénikéh MM. Durrbach et Radet ; *BCH*, X, 253, col. II, l. 25. — Dans la grande inscription éditée par W. R. Paton (*BCH*, XIV, 277 = *IG*, XII 1, 46) [cf. ci-dessus, 381 sqq.], notez aux lignes 41, 52-53, les noms de [Ἰ]άσων Με[νε]κράτευς et Ἰάσων Μεν[εκράτ]ευς καθ'ὑ(οθεσίαν) Ἰάσ[ονος] ; l'un des deux personnages (peut-être tous les deux) était originaire de Physkos, comme on le voit par un texte qu'a transcrit à Rhodes Em. Lœwy, *Mitt. aus Œsterr.*, VII, 118, 18 (= *IG*, XII 1, 303) : Ἰάσονος Μενεκράτευς Φυσκίου. Je m'aperçois que la même observation a été faite par M. Hiller von Gaertringen (*IG*, XII 1, 303).

cation particulière qui les fasse distinguer, il faut bien croire 394
que ceux qui les portaient étaient regardés comme égaux et semblables aux Rhodiens, parmi lesquels on les a confondus. Des textes nouveaux nous montreront sans doute, dans un avenir prochain, que la situation faite aux gens d'Amos, de Phoinix et de Physkos n'était nullement un privilège ou une exception[1].

L'inscription du *Corpus* a encore ce mérite de nous apprendre mieux que toutes les autres précédemment connues en quoi consistaient les attributions de l'épistate installé à Mégisté. Il commandait la « tour » ou le fort[2] situé dans l'île ; une garnison, formée de citoyens rhodiens ou d'auxiliaires, devait se tenir sous ses ordres ; en temps de guerre, comme on le voit par une des dédicaces qu'a découvertes M. Diamantaras[3], il dirigeait la défense de la place ; l'épistate, en un mot, paraît avoir été, à Mégisté, une sorte de φρούραρχος. Il suit de là que ses fonctions étaient, sans aucun doute, régulières et permanentes. Comme je l'avais conjecturé déjà, les épistates devaient résider à Mégisté pendant un temps fixe et se succéder sans interruption l'un à l'autre[4]. 395
J'ai montré qu'il en était différemment dans d'autres localités

1. [Cf. F. Hiller von Gaertringen, dans *P.-W.*, s. v. *Rhodos*, 750 sqq. ; Ernst Meyer, *Die Grenzen der hell. Staaten*, 50, et dans *P.-W.* s. v. *Peraia*, 567-571 (cf., pour Idyma, L. Robert, *Études anatoliennes*, 490)].

2. Il est probable que le πύργος ὁ ἐν Μεγίσται doit être identifié avec « l'ancienne acropole de l'île », dont parle M. Diamantaras : *BCH*, XVI, 304.

3. *BCH*, XVI, 304, n. 1 = XVII, 52, n. 1 ; [plus haut, 409]. L'un des derniers fascicules parus du *Bulletin* (XVII, 639) m'apprend que M. Diamantaras a modifié, pour les lignes 4 et 5 de cette inscription, sa primitive lecture. Le marbre porte, d'après la nouvelle recension : ΚΑΙ ΤΟΙΣ | ΣΥΣΤΡΑΤΕΥ-ΣΑΜΕΝΟΙΣ | [Δ]ΙΟΣΚΟΡΟΙΣ. M. Diamantaras suppose qu'avant les Dioscures était nommé un autre dieu, qui partageait avec eux la dédicace. Comme l'inscription ne présente aucune lacune (du moins dans les copies qui nous en sont données), l'hypothèse me paraît peu vraisemblable ; les deux Σ qui terminent les lignes 4 et 5 ne doivent être attribués qu'à une faute du graveur. [La copie et l'estampage *Rev. Bibl.*, 1917, 288, n. 2 (cf. 556, n. 1) montrent que la pierre porte bien τοὶ συστρατευσάμενοι].

4. [Autres épistates à Megiste : *Rev. Bibl.* 1917, 291, n. 12 (cf. p. 555-556) : — Ἱέρωνος | ἐπιστατήσας | καὶ τοὶ συστρατευσάμενοι | Ἀφροδίτ[αι] (pour la mention d'Aphrodite, cf. la dédicace d'un épistate rhodien sur la côte de Lycie, *TAM*, II, 163 : Γόργων Ἀνδροχάριος ἐπιστατήσας Τύχαι Ἀγαθᾶι καὶ Ἀφροδίται) ; — *ibid.*, 293, n. 23 (cf. 556-557) : Κρατ[ίδαμος] | Κρατιδάμου | ἐπιστατήσας ὡκοδ[όμη]|σε καὶ ἐστέγασε τὸν πυ|λῶνα καὶ ἀνέθηκε τὰ | ἀγάλ-ματα Ἀπόλλωνι [Προ]|πυλαίωι καὶ Ἀρτάμιτι.]

de l'empire rhodien, où l'épistate, fonctionnaire d'exception, n'intervenait que de loin en loin, selon les nécessités du moment.

L'emplacement de Κάσταβος (lig. 3), dont Sosiclès fut d'abord épistate, ne nous est pas connu. Si cette localité doit être identifiée avec celle du même nom que mentionne Diodore[1], elle se trouvait dans la Chersonèse de Cnide. Mais était-ce une cité ou simplement une station fortifiée ? Nous n'en savons rien, et dès lors il est impossible de déterminer et superflu de rechercher quel pouvait être, à Kastabos, le rôle dévolu à l'épistate.

Il eût été fort utile de connaître la date de notre inscription et de savoir en quel temps Kastabos dépendait de Rhodes ; malheureusement, le texte ne me paraît contenir aucune indication chronologique.

II

A la question des ἐπιστάται rhodiens se rattache assez naturellement celle des ἀγεμόνες. Voici un document qui nous apporte sur elle quelques éclaircissements inattendus.

MM. G. Cousin et G. Deschamps ont transcrit à *Marmara* (Physkos) l'inscription suivante, qu'ils viennent de publier tout récemment[2].

ΘΡΑΣ,
ΑΓΟΛΛΙ ....
ΤΟΥΘΡΑΣΥΜΑΧ
ΑΓΗΣΑΜΕΝΟΣΕΓΙΑΓΕ
ΚΑΙΦΥΣΚΟΥΚΑΙ
....ΡΣΟΝ¯ΑΔΟΥΚ
ΣΥΜΑΣΔΙΣΠΡΑΤΟΣΘΕΟ

396 La copie, quoi qu'en disent les éditeurs trop modestes, est presque irréprochable ; le texte se laisse lire et restituer aisément.

Θρασ[ύμαχος]
Ἀπολλω[νίου]

1. Diod., V, 62 : ἔστι δ' ἐν Καστάβῳ ἱερὸν ἅγιον Ἡμιθέας. Franz admet l'identification.

2 *BCH*, XVIII, 31, n° 11.

τοῦ Θρασυμάχ[ου],
ἀγησάμενος ἐπὶ Ἀ[π]ε[ίρου]
καὶ Φύσκου καὶ
[Χε]ρσον[ν]ά[σ]ου κ[αὶ]
Σύμας δὶς πρᾶτος, Θεο[ῖς][1]

Comme l'ont bien vu MM. Cousin et Deschamps, Thrasymachos, fils d'Apollonios et petit-fils de Thrasymachos, était un Rhodien. Le personnage n'est pas tout à fait inconnu : son nom se rencontre dans une inscription de Rhodes, dont la date a pu être fixée avec certitude à la première moitié du Ier siècle[2]. Il suit de là qu'il convient de rapporter à la même époque le monument de *Marmara*.

Les premiers éditeurs penchent à croire que Thrasymachos avait été l'un de ces officiers ou gouverneurs militaires, qu'on désignait à Rhodes par le titre d'ἀγεμόνες ; toutefois ils n'osent pas l'affirmer. La présence du mot ἀγησάμενος, qui n'a rien d'équivoque, ne permet pas de mettre la chose en doute. De plus, l'inscription nous renseigne fort clairement sur l'étendue du commandement que Thrasymachos avait exercé, à deux reprises, en qualité d'ἀγεμών. Les contrées soumises à son autorité avaient été les suivantes :

1° L'Ἄπειρος (l. 4). — Le mot ἄπειρος se retrouve dans l'inscription de Kamiros, publiée par Newton[3], où il s'oppose à νᾶσος : τὰς κτοίνας τὰς Καμιρέων τὰς ἐν τᾶι νάσωι καὶ τὰς ἐν 397
τᾶι ἀπείρωι[4] (l. 1-2). Ce terme peut être considéré comme un synonyme de Περαία ou de τὸ πέραν[5]. Au sens large, il désigne toutes les possessions continentales des Rhodiens par

1. [*SGDI*, 4267].

2. L'inscription est celle qu'a publiée W. R. Paton dans le *BCH*, XIV, 278 et suiv. (= *IG*, XII 1, 46) ; on lit dans la col. III, l. 278 : [Θρασ]ύμαχος Ἀπολλωνίου [το]ῦ Θρασυμάχου. Pour la date, voyez mes observations dans la *Rev. de Philol.*, XVII, 172 et suiv., et celles de M. Hiller von Gaertringen dans le *Jahrbuch*, IX, 30 et suiv. [ci-dessus, p. 381 sqq.].

3. *Anc. Greek Inscr.*, Pt. II, 351 (= *IG*, XII 1, 694) [*Sylloge*[3], 339. Sur la date, cf. Chr. Blinkenberg, *Les prêtres de Poseidon Hippios* (1937), 12].

4. On le rencontre aussi dans la description que fait Dion Chrysostome de l'ancien empire des Rhodiens : καὶ γὰρ τὴν ἀντικρὺς χώραν καὶ Κάρπαθον ταύτην καὶ ἤπειρον, ἑτέρας νήσους καὶ καθόλου πολλὰ ἔστιν εὑρεῖν ἃ κοινῇ μὲν ἀπεγράψατο ἡ πόλις (Dion Chrysost., *Orat.*, XXXI, 592 R.).

5. De l'expression ἀγεμὼν ἐπὶ Ἀπείρου rapprochez στραταγὸς ἐπὶ τὸ πέραν (*Ath. Mitt.*, II, 224 = *IG*, XII 1, 49, l. 27).

opposition au territoire insulaire. Mais il est probable que, comme le mot Περαία, il a aussi un sens restreint, et que, dans le cas présent, il s'applique à une région particulière, dont nous ne pouvons marquer les bornes exactes[1].

2° La ville de Physkos (l. 5). — Il est digne de remarque qu'on prend soin de la nommer isolément ; nous en devons conclure, malgré l'indication contraire de Strabon[2], qu'elle n'était pas regardée comme faisant partie intégrante de la Περαία ou de l'Ἄπειρος.

3° La Chersonèse (l. 6). — Il s'agit certainement ici de la Chersonèse rhodienne (aujourd'hui *Darakia*), la plus méridionale des péninsules de Carie, située au sud-est de Cnide et au nord-ouest de Rhodes[3] : c'est dans cette presqu'île que se trouvaient la ville de Phoinix et le port de Loryma.

4° L'île de Symé (l. 7). — On admettait depuis longtemps comme vraisemblable que Symé avait appartenu aux Rhodiens[4] : cependant, voici la première fois, à ma connaissance, que le fait nous est positivement attesté.

Comme on le voit, les diverses contrées ou localités énumérées par l'inscription se touchent, ou se trouvent dans le voisinage immédiat les unes des autres. Il est donc naturel que le gouvernement rhodien les ait groupés sous l'adminis-
398 tration d'un même fonctionnaire. A la ligne 7, le mot πρᾶτος ne signifie évidemment pas que Thrasymachos a été le premier à remplir la charge d'ἀγεμών dans les pays que mentionne le texte, mais bien qu'il a été le premier à la remplir deux fois.

1. L'omission de l'article après ἐπὶ s'explique ainsi fort bien. Comparez les formules citées plus loin : ἀγεμὼν ἐπὶ Καρίας, ἐπὶ Λυκίας, etc. [Cf. Ernst Meyer, *Die Grenzen der hell. Staaten*, 49-51 ; dans *Pauly-Wissowa*, s. v. *Peraia*, 566].

2. Strab., XIV, 2, 4, 29 : Φύσκου τῆς Ῥοδίων Περαίας. Il est vrai qu'ici Περαία peut être entendu au sens le plus large.

3. Plin., *NH*, XXXI, 2, 20 : in Phausia (?) *Chersonesi Rhodiorum*. Sur cette contrée, voyez Durrbach et Radet, *BCH*, X, 246 et suiv. ; Cousin et Deschamps, *BCH*, XVIII, 30 ; Bent, *JHS*, IX, 82 ; [Hula et Szanto, *Bericht über eine Reise in Karien*, *Sitzungsber. Ak. Wien* 132, II (1894), 32-33 ; A. Philippson, *Reisen und Forschungen im westl. Kleinasien* V *(Petermanns Mitt. Ergänzungsheft 183)*, 67 sqq.; Maiuri, *Annuario Sc. At.* IV-V, 405 sqq.]. Cf. Strab., XIV, 2, 4 ; [Ernst Meyer, dans *Pauly-Wissowa*, s. v. *Peraia*, 566-567. Un autre ἀγησάμενος ἐπὶ Χερσο[ννά]σου καὶ Σύμας honoré par les Θυσσανούντιοι, *Sylloge*[3], 819].

4. Cf. Schumacher, *De Republ. Rhodior.*, 42. [Bibliographie dans *Rev. Ét. gr.*, 1933, 442, note].

En rapprochant l'inscription de *Marmara* d'autres documents antérieurement édités, nous pouvons dresser ainsi qu'il suit la liste des ἀγεμόνες rhodiens à nous connus :

1. *Athen. Mitt.*, II, 224 (= *IG*, XII 1, 49), l. 59 : Ἀγεμὼν ἐπὶ Καύνου.

2. *Même inscription*, l. 61 : Ἀγεμὼν ἐπὶ Καρίας.

3. *Même inscription*, l. 63 : Ἀγεμὼν ἐπὶ Λυκίας.

4. *BCH*, X, 486, n. 1 *(Moughla)* [*SGDI*, 4275][1], l. 4-5 : Ἀγεμὼν ἐπί τε Ἀρτούδων καὶ Παραδλείας.

5. *BCH*, XVIII, 31, n. 11, l. 4-7 : Ἀγεμὼν ἐπὶ Ἀπείρου καὶ Φύσκου καὶ Χερσοννάσου καὶ Σύμας.

6. *CIG*, 2524 (= *IG*, XII 1, 44) : Ἀγεμὼν ἐπὶ τᾶς χώρας. Le début de l'inscription est celui-ci (l. 1-5) : Ἔντιμος [Τ]ιμοκλείδα καθ' ὑοθεσίαν δὲ Αἰνησ[ι]δάμου, στρατηγήσας καὶ τριηραρχήσας ἀφράκτου καὶ ἀγησάμενος ἐπὶ τᾶ[ς] χώρας κατὰ πόλεμον. La formule ἀγησάμενος ἐπὶ τᾶς χώρας est tout à fait analogue à celle que nous lisons dans l'inscription de *Marmara ;* il est singulier que personne n'ait reconnu qu'elle désigne le commandant ou l'un des commandants de l'île de Rhodes[2].

7. *BCH*, IX, 107, col. II, l. 16-19 (= *IG*, XII 1, 819) : trois ἀγεμόνες sont nommés dans ce texte, mais, comme leur titre n'est précisé par aucune indication, on ne saurait dire en quoi consistaient leurs attributions.

Dans un autre travail[3], je crois avoir démontré que la première des inscriptions citées ici, celle qu'a publiée Rœhl 399
dans les *Mittheilungen*, remonte à la période qui suivit la première guerre contre Mithradates et la paix de Dardanos, en sorte qu'elle est à peu près contemporaine de l'inscription de *Marmara*. Les deux textes réunis nous permettent donc de nous faire quelque idée de l'état des possessions rhodiennes en Asie Mineure, dans le second tiers ou vers le milieu du Ier siècle.

1. [Cf. L. Robert, *Études anatoliennes*, 563, n. 3].

2. Rœhl (*Ath. Mitt.*, II, 227) me paraît s'être absolument mépris en supposant qu'elle est l'équivalent de στρατηγήσας ἐπὶ τᾶς χώρας.

3. *Rev. Phil.*, XVIII, 182 [ci-dessus, 394]. Je vois avec plaisir que, dans *IG*, XII 1, 44, M. Hiller von Gaertringen a adhéré à mes conclusions et les a encore fortifiées. [Cf. ci-dessus, 394, n. 1].

Ces possessions embrassaient au moins : une partie de la Lycie, y compris probablement la ville de Telmessos[1] ; une partie de la Carie, dont le pays des Ταρμιανοί[2] ; la ville de Kaunos[3] ; la Péraia ou Ἄπειρος proprement dit, c'est-à-dire un territoire dont la limite, à l'est, demeure indécise, mais qui se terminait à l'ouest, vers Physkos ; la ville de Physkos, la Chersonèse rhodienne. A ces domaines continentaux se rattachaient, d'une part, l'île de Symé, de l'autre, très vraisemblablement, l'île de Mégisté[4]. C'est ainsi que se dégage et se précise peu à peu, au fur et à mesure des découvertes, l'histoire de l'empire rhodien, enveloppée jusqu'en ces dernières années d'une si désespérante obscurité.

400 A la vérité, les textes manquent encore pour définir avec exactitude les rapports qui existaient, hors de Rhodes, entre les stratèges, les ἀγεμόνες et les épistates[5]. La hiérarchie la plus vraisemblable me paraît être celle-ci : en tête, le στραταγὸς ἐπὶ τὸ πέραν ; au-dessous de lui, les divers ἀγεμόνες ; au-dessous de chaque ἀγεμών, un ou plusieurs épistates. Toutefois, ce ne sont là que des conjectures, et le mieux est d'ajourner provisoirement la solution de la question[6].

1. *Rev. Phil.*, XVII, 182-183. Le texte d'Appien (*Mithrid.*, 24), que j'ai cité dans cet article (p. 183, note 1) [ci-dessus, 394, n. 5], est médiocrement significatif, mais la numismatique nous fournit un utile renseignement. Il existe des monnaies de Telmessos, qui portent au droit, comme celles de Rhodes, la tête radiée d'Hélios, ce qui paraît impliquer un état de dépendance vis-à-vis des Rhodiens (Head, *Hist. numor.*, 580; cf. 532). Or, ces monnaies ne peuvent avoir été frappées entre 189 et 167, ainsi que Head le suppose, car durant cette période la ville appartenait au roi de Pergame (cf. *Rev. Phil.*, XVIII, 119 et suiv.) ; elles ne datent pas non plus de l'époque suivante, pendant laquelle la puissance rhodienne fut ruinée par les Romains ; il faut de toute nécessité qu'elles soient postérieures à la fin de la première guerre contre Mithradates. [Cf. Ernst Meyer, *Die Grenzen der hell. Staaten*, 59].

2. Cf. *Rev. Phil.*, XVII, 182-183 (inscr. *G*) [ci-dessus, 395].

3. Cf. *Rev. Phil.*, XVII, 182 [ci-dessus, 394] et *BCH*, XVII, 69 [ci-dessus, 425]. Cic., *Brut.*, XC, 312 ; *ad Quint.*, L, 1, 11, 36.

4. Cf. *BCH*, XVII, 52 et suiv. [ci-dessus, 409 sqq.]; et, plus haut [p. 427 sqq.], le commentaire à l'inscription du *CIG*, 4301.

5. [Cf. Van Gelder, *Gesch. der alten Rhodier*, 253-256, 261-263 ; Ernst Meyer, dans *Pauly-Wissowa*, s. v. *Peraia*, 580].

6. Au moment où je relis les épreuves de cet article, une lettre aimable de M. Hiller von Gaertringen m'apprend qu'il restitue presque exactement comme moi l'inscription de *Marmara*.

III

M. Homolle a publié le fragment épigraphique suivant 405
qu'avaient lu MM. Radet et Paris à Khora, dans l'île d'Amorgos[1].

ΓΙΔΗΜΙΟΥΡΓΟ
ΤΗΣΡΟΔΟΥΘΡΑΣ
ΓΡΟΤΕΡΑΙΑΟΙΑΝ
ΤΟΥΔΗΜΟΥΚΑΤΑ
ΚΡΙΤΟΥΑΓΗΝΩΡΑ
ΚΛΕΩΝΟΣΓΡΑΨΑ
ΡΙΟΝΕΓΔΑΝΕΙΣ(
ΓΕΔΩΚΕΝΗΓ
ΗΓΗΣΑ

Le savant éditeur pense qu'il s'agit ici d'un règlement de comptes entre la ville d'Arkésiné et quelques-uns de ses créanciers. La mention du démiurge éponyme, à la première ligne, s'expliquerait, selon lui, par le fait qu'un des créanciers était originaire d'Astypalaia. « Le nom de Rhodes figure à la ligne 2, et cette mention n'a pas d'autre raison plausible que la présence dans le contrat d'un citoyen de cette ville ». Partant 406
de ces hypothèses, M. Homolle restitue de la sorte le début de l'inscription :

[Ἐπὶ ἄρχοντος ἐν Ἀρκεσίνῃ τοῦ δεῖνος, ἐν Ἀστυπαλαίᾳ ? ἐ]-
1 πὶ δημιουργοῦ [— — — μηνὸς ——, ἐπὶ στρατηγῶν δὲ]
2 τῆς Ῥόδου Θρασ[υ — — — καὶ συναρχόντων κτλ.]

J'avoue que cette restitution ne peut me satisfaire. L'intitulé [ἐπὶ στρατηγῶν δὲ] τῆς Ῥόδου Θρασ[υ —— καὶ συναρχόντων] ne présenterait aucune analogie avec le formulaire officiel bien connu des documents rhodiens. Dès que j'ai étudié l'inscription, il m'a semblé manifeste que les mots ἡ Ῥόδος, à la seconde ligne, désignaient, non pas la ville de Rhodes, mais la personnification mythique de cette ville, la « déesse Rhodes », dont le culte s'est répandu dans les îles de la mer Égée, comme en

1. *BCH*, XVI, 275, n. V ; [*IG*, XII 7, 245].

témoignent plusieurs textes épigraphiques[1]. En conséquence, la restitution ἐφ' ἱερέως s'imposerait comme nécessaire à la fin de la première ligne[2].

Cette conjecture devient une certitude si l'on se reporte à quelques actes de la ville de Naxos, relatifs à la célébration des jeux Σαραπήϊα que Boeckh a publiés dans le *Corpus*[3].

Chacun de ces actes débute par la formule : ἐπὶ δημιουργοῦ τοῦ δεῖνος, ἱερέως δὲ τῆς Ῥόδου τοῦ δεῖνος. Je pense qu'on doit la rétablir avec toute sécurité en tête de notre inscription. Au lieu de provenir d'Arkésiné, comme l'admettait M. Homolle, le monument aura été transporté de Naxos à Amorgos[4]. Je
407 propose donc de lire ainsi le texte :

[Ἐ]πὶ δημιουργο[ῦ nom sans patronymique, ἱερέως δὲ]
τῆς Ῥόδου Θρασ[υ nom, patronymique, mois]
προτεραίᾳ, οἱ ἄν[δρες τρεῖς οἱ αἱρεθέντες]
ὑπὸ τοῦ δήμου κατὰ [τὸν νόμον nom, patronymique]
κρίτου, Ἀγήνωρ Ἀ[— patronymique, nom]
Κλέωνος, γράψα[ι πᾶν τὸ ἐγδανεισθὲν ἀργύ]-
ριον, ἐγδανεισθ[ῆναι ἔφασαν δραχμὰς chiffre, ἃς ἀ]-
πέδωκεν Ἡγ[ήσα — — — — — — — — —]
.....Ἡγήσα — — — — — — — — — — —

Les restitutions diffèrent peu de celles qu'a proposées M. Homolle. Celles des quatre premières lignes peuvent passer pour certaines ; celles des lignes 6-8 demeurent au contraire fort douteuses. Je crois, sans pouvoir l'affirmer, qu'une commission de trois citoyens, élue par les Naxiens pour dresser l'état des créances de la cité, rend compte de ses opérations[5].

1. Th. Reinach, *Rev. Ét. gr.*, IV, 357, 375 (loi religieuse de Cos ; cf. Toepffer, *Ath. Mitt.*, XVI, 411, 425) ; Cauer, n. 181 (traité entre Hiérapytna et Rhodes), l. 2. Cf. Foucart, *BCH*, XIV, 366 ; [*REG*, 1929, 23 et 31].

2. M. Homolle fait remarquer avec raison que l'inscription paraît complète du côté gauche. Comme le premier mot de la première ligne conservée est incomplet, il en conclut qu'il manque en haut une ou plusieurs lignes. J'admettrais plus volontiers une légère inexactitude dans la transcription : les copistes auront omis de marquer, au début de la première ligne, la place de la lettre initiale absente. [Voir *Rev. Phil.*, 1937, Planche II].

3. *CIG*, 2416 *b*, l. 1, 8, 15, 22 ; [*IG*, XII 5, 38 ; *REG*, 1929, 23-30].

4. [Le fragment a été trouvé à Minoa d'Amorgos ; de la même ville provient l'inscription copiée à Naxos ; cf. *REG*, 1929, 20-33, dont la démonstration est confirmée par la trouvaille récente, à Minoa d'Amorgos, de la partie droite de l'inscription ; voir la note suivante].

5. [Restitué dans *REG*, *loc. cit.*, d'après une inscription d'Arkesine, comme

Boeckh[1] admet que les actes de la ville de Naxos, datés par le nom du prêtre de la déesse Rhodes, remontent aux derniers temps de la république romaine, à l'époque où M. Antonius fit abandon aux Rhodiens de Naxos, Ténos, Andros et Myndos[2]. Cette hypothèse paraît devoir être acceptée et nous pouvons de la sorte connaître l'âge approximatif de notre document[3].

Lyon, 20 août 1894.

le début d'une loi sur l'emploi d'une fondation. Cette interprétation a été confirmée, ainsi que la restitution de M. Holleaux ἐφ' ἱερέως τῆς Ῥόδου, par une récente découverte. J. Vanseveren, *Rev. Phil.* 1937, 314-315 (et planche II), a trouvé sur l'acropole de Minoa d'Amorgos la partie droite de l'inscription, se raccordant exactement au fragment étudié par M. Holleaux ; voici le texte complet : [Ἐ]πὶ δημιουργο[ῦ] Θευδήμου καὶ ἱερέως τῆς Ῥόδου Θράσ[ω]νος, μηνὸς Ληναιῶνος προτεραίᾳ· οἱ ἄν[δ]ρες οἱ αἱρεθέντες ὑπὸ τοῦ δήμου κατὰ [ψ]ήφισμα, Πάγκριτος Παγκρίτου, Ἀγήνωρ Ἀμεινοκράτου, Εὐνομίδης Κλέωνος γράψα[ι ν]όμον καθ' ὃν τό τε ἀργύριον ἐγδανεισ[θήσ]εται ὃ ἀνατέθεικεν καὶ [ἐ]πέδωκεν ἡ γ[υνὴ Ἑρμ]οκρά[του] τοῦ Παγκ[ρίτου Ἡ]γησα-[ρέτη Αἰνησικράτου] δραχμὰς —].

1. *CIG*, 2416 *b*. Cf. Gilbert, *Handbuch*, II, 202, n. 2.
2. Appian., *Bell. Civ.*, 5, 7.
3. [Sur la date, *REG*, 1929, 30-32].

XXXI

SUR UN PASSAGE MAL INTERPRÉTÉ DE POLYBE (XXVIII 7, 8-10)[1]

Après la guerre d'Antiochos, Eumènes, étant populaire en Achaïe, s'était vu décerner des honneurs par la Confédération Achéenne, honneurs immodérés ; dans le nombre il en était d'ἀπρεπεῖς et παράνομοι. Lorsque fut survenue la brouille des Achéens avec les Romains et qu'Eumènes devint impopulaire, les Achéens abolirent en bloc les honneurs décernés à Eumènes ; dans quelles circonstances, on va le voir. Mais les pleurnicheries d'Attale, frère d'Eumènes, *persona grata* auprès des Achéens, décidèrent ceux-ci à rendre à Eumènes au moins une partie des honneurs qu'ils lui avaient décernés. Polybe intervint dans ce sens, et il nous a donné un résumé de son discours ; il explique de quelle façon les honneurs décernés à Eumènes ont été, à tort, entièrement abolis.

XXVIII 7, 8-10 : πολλῆς δ' οὔσης ἀπορίας ὁ Πολύβιος ἀναστὰς ἐποιήσατο μὲν καὶ πλείονας λόγους, μάλιστα δὲ προσέδραμε πρὸς τὴν τῶν πολλῶν γνώμην, ὑποδείξας τὸ γεγονὸς ἐξ ἀρχῆς ψήφισμα τῶν Ἀχαιῶν ὑπὲρ τῶν τιμῶν, ἐν ᾧ γεγραμμένον ἦν ὅτι δεῖ τὰς ἀπρεπεῖς ἀρθῆναι τιμὰς καὶ τὰς παρανόμους, οὐ μὰ Δί' ἁπάσας, τοὺς δὲ περὶ Σωσιγένη καὶ Διοπείθη, δικαστὰς [Ῥοδίους] ὑπάρχοντας κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν καὶ διαφερομένους ἔκ τινων ἰδίων πρὸς τὸν Εὐμένη, λαβομένους ἔφη τῆς ἀφορμῆς ταύτης πάσας ἀνατετροφέναι τὰς τιμὰς τοῦ βασιλέως. Καὶ τοῦτο πεποιηκέναι παρὰ τὸ τῶν Ἀχαιῶν δόγμα καὶ παρὰ τὴν δοθεῖσαν αὐτοῖς ἐξουσίαν, καὶ τὸ μέγιστον, παρὰ τὸ δίκαιον καὶ τὸ καλῶς ἔχον.

1. [Cette étude avait été communiquée à l'Association des Études grecques dans la séance du 2 avril 1925 et résumée en cinq lignes dans *Rev. Ét. gr.* 1925, XLIX. On publie ici le plan qui avait été rédigé pour cette communication].

Le décret d'abolition ne supprimait pas tous les honneurs accordés à Eumènes, mais seulement les ἀπρεπεῖς καὶ παράνομοι. Si tous les honneurs ont été abolis, la faute en est à deux personnages, Sosigénès et Diopeithès, qualifiés de δικασταί, lesquels ont pris indûment, illégalement, l'initiative de l'abolition en bloc.

Après δικαστάς le texte des *Excerpta de legationibus* porte Ῥοδίους, qui a été une pierre de scandale. Le mot est supprimé par Hultsch ; Büttner-Wobst conjecture κοινούς ; Schweighäuser maintenait Ῥοδίους, mais ajoutait (VII, p. 626) : « mirum sane videri debet, quo pacto homines Rhodii iudicum munere functi sint apud Achaeos, nisi hoc dixit, origine fuisse Rhodios, sed in civitatem ab aliquo populo Achaico adoptatos ». Tous les éditeurs ont admis qu'il s'agissait de juges d'origine achéenne, fonctionnaires réguliers de la Confédération, exerçant normalement leur office public. Ce qui est contredit par les mots : δικαστὰς ὑπάρχοντας κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρόν et λαβομένους τῆς ἀφορμῆς ταύτης. Sosigénès et Diopeithès ont exercé les fonctions de juges d'une manière accidentelle, à un moment donné. Ils ont, dit Polybe, outrepassé leur compétence et les pouvoirs qui leur avaient été déférés, παρὰ τὴν δοθεῖσαν αὐτοῖς ἐξουσίαν. Voilà un langage tout à fait singulier s'il s'agissait de magistrats ordinaires.

Il est fâcheux que les philologues connaissent si peu l'histoire, notamment les faits historiques attestés par les inscriptions. Ils auraient su que plus de cent inscriptions nous montrent les cités et les Confédérations grecques faisant appel, pour trancher les litiges depuis longtemps pendants, à des commissions judiciaires, à des arbitres d'origine étrangère, pris dans une cité amie, — arbitres qu'on investit, afin qu'ils s'acquittent de leur mission avec exactitude, de pouvoirs (ἐξουσία) précisément déterminés. Ce sont deux de ces juges étrangers qui se trouvaient en Achaïe lorsque les Achéens résolurent, non d'abolir entièrement, mais de réduire sensiblement les honneurs octroyés à Eumènes.

On les avait appelés de Rhodes. Le choix des Rhodiens[1] était tout naturel, car ils avaient une réputation d'équité. L'hostilité de ces Rhodiens contre Eumènes était également naturelle ; elle était dictée par des motifs d'ordre général, la

1. [Juges rhodiens dans des cités étrangères : *BCH*, 1926, 519].

rivalité de la République de Rhodes et de la monarchie de Pergame.

Ajoutons que Sosigénès et Diopeithès sont des noms fréquents à Rhodes.

Donc, dans le texte, il ne faut pas toucher à Ῥοδίους.

XXXII

POLYBE ET LE TREMBLEMENT DE TERRE DE RHODES[1]

Quand et comment furent publiées les *Histoires* de Polybe ? 480
C'est, comme on sait, une question difficile et toujours agitée[2].

Voici, d'abord, les deux opinions extrêmes : 1° L'ouvrage de Polybe est tout entier posthume[3]. L'auteur y a travaillé durant une quarantaine d'années. Il l'a transformé par l'élargissement du plan primitif, il l'a sans cesse remanié et retouché, il l'a terminé ; mais il n'en a rien publié. — 2° Les *Histoires* ont paru, en une ou plusieurs fois, du vivant de l'auteur[4]. Il est même probable que Polybe en a donné plusieurs éditions. On sait que, selon R. Laqueur[5], le nombre de ces éditions se serait élevé à cinq[6], correspondant chacune à l'un des grands 481

1. [*Rev. Ét. gr.* 1923, 480-498. Cf. G. De Sanctis, *Riv. Fil.* 1925, 151].

2. Tel est, à l'heure présente, l'état déplorable des relations internationales, que, de quelque matière qu'il traite, nul érudit ne peut se flatter de connaître les écrits les plus récents concernant cette matière. Sur la publication et la composition de l'ouvrage de Polybe, je n'ai rien lu depuis l'utile résumé de Ed. Meyer, *Sitz. ber. Berl. Akad.*, 1913, p. 688-689, en sorte que ce que je connais de plus neuf remonte déjà à onze ans. J'ai d'ailleurs lieu de croire que le sujet n'a guère été traité dans cet intervalle, puisque A. Rosenberg, *Einleit. und Quellenk. zur röm. Geschichte* (Berlin, 1921), p. 195, ne mentionne aucun travail postérieur à celui de Meyer. Il se peut toutefois que les indications de Rosenberg soient incomplètes, et il se peut aussi que quelque ouvrage ou mémoire, ignoré de moi, ait paru dans ces trois dernières années.

3. Voir O. Cuntz, *Polybius und sein Werk*, p. 84-85 ; Ed. Meyer, *Sitz. ber. Berl. Akad.*, 1913, p. 688-689 ; en sens contraire, Th. Büttner-Wobst, *Klio*, 1905, p. 101.

4. Voir le résumé de K. Svoboda, *Philol.*, 1913, p. 468.

5. R. Laqueur, *Polybius* (1913) ; voir la préface, page v.

6. Toutefois, Laqueur n'est pas certain que la troisième et la quatrième éditions aient été livrées au public (p. 265).

remaniements que l'auteur aurait successivement apportés à son ouvrage.

Une opinion intermédiaire est celle-ci : la plus grande partie des *Histoires* n'a vu le jour qu'après la mort de l'auteur. — Toutefois, Polybe en a publié un certain nombre de livres, par exemple, les quatre ou cinq premiers[1]. — Il se proposait, en même temps qu'il publierait les livres suivants, de rééditer, après les avoir corrigés, ceux qu'il avait d'abord fait paraître ; mais c'est à peine s'il a pu commencer son travail de révision[2].

Les observations qui suivent (et que j'ai faites depuis longtemps) me paraissent propres à fortifier, pour ce qui est du second et du troisième point, cette dernière opinion.

Il y a, dans le V^e^ livre des *Histoires*, trois chapitres, — les chap. 88-90, — qui ont toujours été un sujet d'étonnement pour les lecteurs capables de réflexion critique[3].

Polybe vient de raconter, parmi les *Res Asiae*, la fin de la Quatrième Guerre de Syrie, faite par Antiochos III à Ptolémée IV : ses chap. 79-87 contiennent le récit de la dernière campagne, celle de 217[4], qu'ont terminée la bataille de Raphia (82-86, 7), la retraite d'Antiochos (86, 8), la promenade victo-
482 rieuse de Ptolémée en Koilé-Syrie (86, 8-11), et la paix d'Antioche (87) conclue entre les deux rois. — Un peu plus loin, au chap. 91, commence, conformément à l'ordre annalistique, le récit des *Res Graeciae* de 217 : Polybe reprend là l'histoire de la Guerre-des-Alliés, qu'il a laissée en suspens depuis son chap. 30 (fin de l'hiver de 218-217).

1. Svoboda, p. 471, 476, 483.

2. Svoboda, p. 478-480, 483.

3. Cf. J. Schweighäuser (éd. de Polybe, t. VI, p. 265), dont je cite plus loin les remarques ; H. Ullrich, *De Polyb. fontibus Rhodiis* (diss. Leipzig, 1898), p. 28, etc.

4. Ce récit est aujourd'hui excellemment « illustré » et précisé par la « stèle de Pithom », dont la découverte est due à M. Henri Gauthier. Voir la très intéressante note qu'il a publiée dans les *C. R. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1923, p. 376 et suiv. : *Un nouveau décret trilingue ptolémaïque* [H. Gauthier et H. Sottas, *Un décret trilingue en l'honneur de Ptolémée IV*, 1925 ; *Sammelbuch*, 7172 ; *SEG*, VIII, 467]. Le décret, rendu à l'occasion de la victoire de Ptolémée IV, fait connaître la date du départ du roi pour la Koilé-Syrie (13 juin 217), celle de la bataille de Raphia (22 juin), et celle de la rentrée de Ptolémée en Égypte (12 octobre) : le séjour du roi en Syrie a duré exactement quatre mois (Gauthier, *ibid.*, p. 380, n. 1 ; 381).

Or, entre les *Res Asiae* et les *Res Graeciae* s'intercale le morceau suivant, qui forme les chap. 88-90[1] :

« A l'époque susdite, les Rhodiens, prenant occasion du tremblement de terre qui avait eu lieu chez eux peu auparavant et qui avait renversé le Colosse et la plus grande partie des murailles et des arsenaux, exploitèrent cet accident avec tant d'adresse et d'à-propos que leur désastre leur fut moins une cause de dommages que de profits. Tant mettent de différence entre les hommes la sottise et la nonchalance, d'une part, et, de l'autre, la diligence et la réflexion, qu'il s'agisse de l'administration de leurs biens privés ou du gouvernement de la chose publique : aux uns leurs succès mêmes sont une source de maux, tandis que les autres tirent avantage même de leurs infortunes. Pour ce qui est des Rhodiens, ils surent alors si bien mener leur affaire, représenter en traits si forts l'étendue et l'horreur de la catastrophe, et, cependant, se comporter durant leurs ambassades, dans les audiences solennelles comme dans les entretiens particuliers[2], avec tant de noblesse et de dignité, que, non seulement ils réussirent à 483
obtenir des cités étrangères, et surtout des rois, d'immenses présents, mais que, par surcroît, les donateurs eux-mêmes eurent l'air d'être leurs obligés. Hiéron et Gélon, outre un don de 75 talents d'argent[3] [pour..... et] pour l'approvision-

1. Le texte que j'ai traduit est, à quelques exceptions près que je signalerai, celui de Büttner-Wobst. J'ai consulté les traductions de F. Bouchot (1847), P. Waltz (1921), W. R. Paton (*Loeb Class. Library*, 1923), qui, toutes trois, ont besoin d'assez nombreuses retouches. Le meilleur interprète de Polybe demeure toujours Casaubon, dont l'excellente traduction latine a été revue par Schweighäuser.

2. 88, 4 : αὐτοὶ δὲ σεμνῶς καὶ προστατικῶς κατὰ τὰς πρεσβείας χρώμενοι ταῖς ἐντεύξεσι καὶ ταῖς κατὰ μέρος ὁμιλίαις. Il n'y a aucun doute sur le sens d'ἐντεύξεις : cf. Schweighäuser, *Lex. Polyb., s. v.* Quant aux αἱ κατὰ μέρος ὁμιλίαι, ce n'est pas sans hésitation que j'ai adopté la traduction de Casaubon : *in privatis colloquiis*. Il se pourrait que cette locution désignât les « conférences portant sur les questions de détail », par opposition aux exposés généraux faits par les ambassadeurs dans les audiences publiques. Sur le sens ordinaire de τὰ κατὰ μέρος, voir Schweighäuser, *Lex. Polyb., s. v.* μέρος, p. 380-381 ; [L. Robert, *Études anatoliennes*, 236-237].

3. 88, 5 : Ἱέρων γὰρ καὶ Γέλων οὐ μόνον ἔδωκαν ἑβδομήκοντα καὶ πέντ' ἀργυρίου τάλαντα πρὸς τὴν εἰς τὸ ἔλαιον τοῖς ἐν τῷ γυμνασίῳ χορηγίαν. Schweighäuser (t. VI, p. 266) fait sur cette phrase l'observation que voici : « incredibilis utique summa, ut perspecte Reiskius monuit, *septuaginta quinque talenta, ad oleum palaestrarum data,* praesertim ab eo, qui *nonnisi decem talenta ad sacrificia publica* dederit, *decem ad augendos cives,* nihil ad reficienda moenia

nement en huile du gymnase, — somme qui fut comptée en partie tout de suite, en partie peu après, — firent consacrer[1] (à Rhodes) des lébès d'argent, avec leurs supports, et quelques hydries ; ils y ajoutèrent 10 talents pour la célébration des sacrifices, et 10 autres pour venir en aide aux citoyens[2], de sorte que la valeur totale de leurs dons atteignait à une centaine de talents. Joignez encore l'exemption de toutes les taxes octroyée aux navigateurs qui viendraient (de Rhodes) faire le commerce chez eux, plus un présent de 50 catapultes, chacune de 3 coudées. Enfin, après tant de libéralités, comme si c'eût été à eux de montrer leur gratitude, ils firent ériger dans le Deigma[3] de Rhodes un groupe de statues figurant le Peuple rhodien couronné par le Peuple de Syrakuse[4]. Ptolémée (Évergètes) leur promit 300 talents d'argent, un million d'artabes de blé, des bois de construction pour 10 pentères et
484 10 trières, des poutres de pin équarries formant un total d'au moins 4.000 coudées[5], 1.000 talents en monnaie de bronze[6], 3.000 talents d'étoupe, 3.000 pièces de toile à voiles, et, pour

et navalia... ». En général, les éditeurs et traducteurs n'ont pas tenu compte de cette remarque dont la justesse est pourtant évidente. Il faut de toute nécessité supposer une lacune, soit après ἑβδομήκοντα comme l'a voulu Reiske, soit après τάλαντα.

1. 88, 5 : ἀλλὰ καὶ λέβητας ἀργυροῦς καὶ βάσεις τούτων καί τινας ὑδρίας ἀνέθεσαν. Je ne puis comprendre que les traducteurs français aient rendu ἀνέθεσαν par « ils envoyèrent ».

2. 88, 6 : εἰς - - τὴν ἐπαύξησιν τῶν πολιτῶν ἄλλα δέκα (*sc.* τάλαντα). Schweighäuser, *Lex. Polyb. s. v.* ἐπαύξησις : « *Casaub. accipit*, ad augendum numerum civium ; *malim* ad augendam rem familiarem, etc. ». L'interprétation de Schweighäuser doit être préférée. Au reste, le sens du mot ἐπαύξησις, qu'on pourrait traduire par « assistance », demeure très vague. Cf., par exemple, *IG*, IX 2, 520 (Larisa), l. 7-8 : βουλόμενος ἐπαύξειν καὶ κατὰ κοινὸν μὲν τὴν [πό]λιν καὶ τοὺς κ[ατ' ἰ]δία[ν] ἀξίους τῶν πολιτῶν ; [à Lesbos (*IG*, XI 4, 1063, 33) : [εἰς ἐπαύ]ξησιν καὶ ὁμόνοιαν τῶν Λεσβίων ; à Rhodes, liste de souscriptions (*BCH*, 1933, 516) : [οἵδε, προ]ελόμεν[οι — — τὸν δῆμον ἐ]παύξησιν λαμβάνειν, ἐπα[γγείλαντο χρήμα]τα [δωρ]εὰν εἰς τὰν ἐπαύξησιν τοῦ πλήθευς τῶν πολιτᾶν].

3. Le *Deigma*, à l'encontre de ce qu'ont cru parfois les traducteurs, est naturellement distinct du « marché » et de la « place publique » : cf. H. Van Gelder, *Gesch. der alt. Rhodier*, p. 6, note 1 ; E. Szanto, P.-W. IV, col. 2383, *s. v.* δεῖγμα.

4. Cf. Ad. Wilhelm, *Anz. Akad. Wien*, 1921, 78-79.

5. 89, 1 : πευκίνων τετραγώνων πήχεις ἐμμέτρους τετρακισμυρίους. Pour les difficultés qu'offre cette phrase, dont le texte paraît mal établi, cf. Schweighäuser, t. VI, p. 268-269. J'ai adopté, faute de mieux, l'interprétation de Gronov, cité par Schweighäuser.

6. [Cf. H. Gaebler, *Zeitschr. f. Numismatik*, 34 (1924), 313-314].

la réfection du Colosse[1], 3.000 talents [de bronze][2], plus, la collaboration de cent architectes et de trois cent cinquante conducteurs de travaux[3], et, pour le salaire de ces hommes, une somme annuelle de 14 talents ; à tout ceci il joignit enfin 12.000 artabes de blé pour les concours sacrés et les sacrifices, et 20.000 artabes pour l'entretien des équipages de 10 trières. La plupart de ces dons et le tiers de l'argent furent remis immédiatement. A son tour, Antigone (Doson) leur donna 10.000 pièces de bois mesurant de 8 à 16 coudées, pour être employées comme chevrons[4], 5.000 solives de 7 coudées,

1. [Cf. A. Gabriel, *BCH*, 1932, 340, 359].

2. 89, 3 : εἰς τὴν τοῦ κολοσσοῦ κατασκευὴν τάλαντα τρισχίλια, οἰκοδόμους ἑκατόν, ὑπουργοὺς τριακοσίους καὶ πεντήκοντα κτλ. Il convient de tenir compte de la remarque de Reiske, reproduite par Schweighäuser (t. VI, p. 270) : « Post τάλαντα excidit χαλκοῦ, *talenta aeris non facti*, nam de cuso et signato aere paulo ante dixerat. Colossus enim ille erat aeneus ». Il s'agit d'une quantité de bronze pesant 3.000 talents et devant être employée à la restauration du Colosse. C'est ce qu'a vu aussi Van Gelder, *Gesch. der alt. Rhodier*, p. 115.

3. [Cf. L. Robert, *Études anatoliennes*, 86]. Schweighäuser *(ibid.)* est d'avis que « nihil — architecti ad Colossum pertinent, sed ad murorum, navalium, aedium constructionem », ce qui est, en effet, probable.

4. 89, 6 : ξύλ' ἀφ' ἑκκαιδεκαπήχους ἕως ὀκταπήχους εἰς σφηκίσκων λόγον μύρια, στρωτῆρας ἑπταπήχεις πεντακισχιλίους. Schweighäuser (t. VI p. 271) a vu dans les σφηκίσκοι des *pieux* ou des *planches* propres à former des palissades, interprétation erronée que personne ne devrait plus reproduire. Le terme σφηκίσκος s'est rencontré souvent dans les devis d'architecture. Voir, par exemple, les συγγραφαί de la Skeuothèque du Pirée (*Sylloge*[3], 969), l. 53, 70 ; cf. E. Fabricius, *Hermes*, 1882, p. 576, 581, 585, 588-590 ; W. Dörpfeld, *Ath. Mitt.* 1883, p. 161 et pl. IX : ces deux érudits traduisent σφηκίσκοι par *Dachsparren, Sparren*, c'est-à-dire par *chevrons*. Ajouter la remarque de H. Lattermann (*BCH*, 1908, p. 302) : « Schon aus der Skeuothekinschrift ging hervor, dass die σφηκίσκοι nicht unbedingt « Sparren » zu sein brauchen, sondern genau unseren « Sparrhölzern » *(bois de chevronnage)* entsprechen ». Mon ami R. Vallois, à la compétence duquel j'ai eu recours, veut bien m'indiquer qu'il est fait, à diverses reprises, mention de σφηκίσκοι dans les Comptes de Délos de la fin du III[e] siècle et du commencement du II[e] : voir les documents II (l. 38-40, 43, 46, 49), III (l. 20) et IV (l. 72-74) qu'il a cités en *Appendice* à la suite de ses *Nouvelles recherches sur la Salle hypostyle* (*Explor. archéol. de Délos*, fasc. II (complément), p. 52-54) ; cf. *ibid.* p. 39, note 2 : « Le mot σφηκίσκος signifie proprement chevron ; mais... il peut aussi désigner un certain type de bois, d'équarrissage connu, sans considération de l'usage qu'on en doit faire. La longueur de ces σφηκίσκοι est ordinairement de 10, de 11 ou de 12 coudées... ». R. Vallois suppose que, dans le texte de Polybe, les σφηκίσκοι « sont des pièces de charpente, ayant de 4 à 8 mètres de long, qui pouvaient servir comme chevrons et, à l'occasion, comme poutres horizontales ». Notons que la traduction de W. R. Paton est fort correcte : « ten thousand pieces of timber... to be used as

485 3.000 talents de fer, 1.000 talents de poix cuite, 1.000 mesures de poix crue[1], et leur promit encore 100 talents d'argent. Chryséïs, sa femme, leur fit don de 100.000 mesures de blé et de 3.000 talents de plomb. Pour Séleukos (Kallinikos), le père d'Antiochos, outre la franchise de tous droits accordée aux Rhodiens qui commerceraient dans son royaume, outre un présent de 10 pentères avec leur gréement et de 200.000 mesures de blé, il leur donna du bois, de la résine, du crin[2], formant un total de plusieurs dizaines de milliers de coudées et de plusieurs milliers de talents[3]. Prousias et Mithridates ne demeurèrent pas en reste, non plus que les dynastes qui régnaient alors en Asie, à savoir Lysanias, Olympichos, Limnaios[4]. Quant aux cités qui les secoururent, chacune selon ses ressources, il serait malaisé d'en dire le nombre. Si donc on
486 n'a égard qu'à l'époque où la ville de Rhodes a recommencé de pouvoir être habitée[5], la surprise est grande qu'en un temps

rafters ». Quant aux στρωτῆρες, R. Vallois veut bien me dire que, « longs de 3m,50 env., ils représentent des pièces plus faibles que les σφηκίσκοι, qui seront posées transversalement au-dessus des précédentes, comme fausses pannes ou comme solives (sur l'emploi de ces fausses pannes, voir *Expl. archéol. de Délos*, fasc. VII, 1, p. 60-61). J'imagine, conclut-il, que ces bois de charpente étaient destinés à l'arsenal et aux cales des vaisseaux ».

1. 89, 6 : πίττης τάλαντα χίλι', ἄλλης ὠμῆς μετρητὰς χιλίους. Sur ces présents d'Antigone Doson et sur le commerce de la poix à l'époque hellénistique, voir G. Glotz, *Rev. Ét. gr.* 1916, p. 289 et suiv., 293-294.

2. [Les Rhodiens envoient à Sinope τριχὸς εἰργασμένης τάλαντα τριακόσια, νεύρων εἰργασμένων ἑκατὸν τάλαντα (Polyb. IV, 56, 3). Sur le don de τριχὸς τάλαντα —, à Athènes, cf. Ad. Wilhelm, *ad IG*, II^2, 836 et *Ueber einige Beschlüsse der Athener* (Πραγμ. Ἀκαδ. Ἀθηνῶν, 1936), 23].

3. 89, 9 : καὶ μὴν ξύλων καὶ ῥητίνης καὶ τριχὸς μυριάδας πηχῶν καὶ ταλάντων χιλιάδας. Traduction peu satisfaisante d'un texte trop incertain. Peut-être, comme le voulait Reiske, faut-il écrire μυριάδα au lieu de μυριάδας. En ce cas, les pièces de bois donneraient une longueur totale de 10.000 coudées, le poids de la résine et celui du crin seraient chacun de 1.000 talents (cf. Schweighäuser, t. VI, p. 273). C'est l'interprétation adoptée par W. R. Paton : « ten thousand cubits of timber and a thousand talents of hair and resin » ; mais, chose curieuse, elle ne correspond pas au texte imprimé en face de la traduction ; ce texte porte μυριάδας.

4. 90, 1 : λέγω δὲ Λυσανίαν, Ὀλύμπιχον, Λιμναῖον. Sur ces dynastes, voir Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, I, p. 54-55. Pour Limnaios, nom macédonien, cf. Pol. XXIX, 4, 6. Pour l'apposition λέγω δέ, fréquente chez Polybe, W. Knodel, *Die Urbanitätsausdrücke bei Polyb.*, p. 45-46.

5. 90, 3 : ὥσθ' ὅταν μέν τις εἰς τὸν χρόνον ἐμβλέψῃ καὶ τὴν ἀρχήν, ἀφ' οὗ συμβαίνει τὴν πόλιν αὐτῶν συνῳκίσθαι. Plusieurs traduisent : « Si l'on considère l'époque où Rhodes a été fondée... » (P. Waltz ; cf. Bouchot, Paton), en sorte que le verbe συνῳκίσθαι s'appliquerait au συνοικισμός de 408. Mais

si court la fortune privée et publique y ait pris un tel développement ; mais si l'on réfléchit aux avantages naturels de sa situation et à cette affluence de richesses qui sont venues à elle du dehors pour que rien ne manquât à sa prospérité, on cesse de s'étonner, et l'on jugerait plutôt qu'elle est restée au-dessous de ce qu'elle devrait être.

Si j'ai parlé de ces choses, c'est d'abord afin de montrer avec quelle dignité les Rhodiens prennent soin de leurs intérêts[1] : en cela ils méritent d'être loués et imités ; et c'est aussi pour rendre sensible la pingrerie des rois d'aujourd'hui et la 487
facilité des confédérations et des cités à se contenter de la moindre aumône. Que les rois, quand ils se sont fendus de quatre ou cinq talents, ne se figurent point avoir rien fait de rare[2], et qu'ils ne prétendent pas obtenir des Hellènes l'affec-

pourquoi, à propos du malheur arrivé aux Rhodiens vers la fin du IIIe siècle, Polybe remonterait-il si haut ? pourquoi ses réflexions porteraient-elles sur la période qui s'est écoulée depuis les origines de Rhodes, — période qui serait, au reste, bien mal caractérisée par les mots βραχεῖ χρόνῳ ? Il est clair qu'il ne peut s'agir ici que du temps compris entre le tremblement de terre et l'époque où vit l'historien, et de la promptitude mise par les Rhodiens à se relever de leur désastre ; sinon, les §§ 3-4 rompraient de façon absurde la suite des idées, et leur présence dans le texte serait si peu explicable qu'il les en faudrait retrancher par athétèse. C'est ce qu'ont bien compris Casaubon et Schweighäuser. « Συνῳκίσθαι, écrit ce dernier, *instaurari*, ut II, 55, [7] ; IV. [25, 4] » ; cf. *Lex. Polyb. s. v.* συνοικίζειν. Remarquons seulement que, dans les deux passages ici visés par Schweighäuser (comme aussi dans XVIII, 51, 7 ; cf. IV, 33, 7 : συνοικισμός), le sens exact de συνοικίζειν πόλιν est « repeupler » une ville, « y rassembler de nouveau les habitants ». [Cf. E. Bikerman, *Rev. Ét. juives*, C (1935), 11, n. 2 ; L. Robert, *Inscr. gr. Coll. Froehner*, p. 98-99]. Dans notre texte, il s'agit pareillement du moment où Rhodes a recommencé (τὴν ἀρχήν) d'« être habitée », ou plutôt, car sa population ne l'a sans doute jamais quittée et vivait dans ses ruines, d'« être habitable ». La traduction originale de Casaubon est presque irréprochable : « *ut si tempus spectes, a quo coepit urbs illorum instaurata civibus frequentari, ingens subeat admiratio* ».

1. 90, 5 : χάριν μὲν τῆς Ῥοδίων περὶ τὰ κοινὰ προστασίας. Schweighäuser (t. VI, p. 273) : « *in publicis institutis magnificentiam* vertimus. Sic προστατικῶς de eadem re V. 88, 4. *cum dignitate, cum adparatu et majestate.* Casaubonus *Rhodiorum studium erga suam rempublicam* est interpretatus ». La traduction de Casaubon doit être écartée, mais celle de Schweighäuser n'est point exacte non plus. En réalité, comme on le voit par XXXI, 31, 1 (passage où il s'agit aussi des Rhodiens), c'est τοῦ πολιτεύματος προστασία qui répondrait à *in publicis institutis magnificentia*. Le sens de τὰ κοινά ne paraît pas douteux ; ces mots désignent ici « la fortune publique » ; cf. par exemple, XXIV, 7, 4 : τοῖς κοινοῖς ὡς ἰδίοις χρώμενος ; 7, 5 ; XXXI, 31, 3 : τὴν εὐκαιρίαν τὴν ἐν τοῖς κοινοῖς, etc. C'est l'interprétation que propose Schweighäuser lui-même dans le *Lex. Polyb. s. v.* κοινός. Il s'agit dans notre texte de la dignité que gardent les Rhodiens dans la gestion des intérêts pécuniaires de l'État.

2. [Cf. plus haut, page 28, n. 1, et Ad. Wilhelm, *Attische Urkunden*, III, 16-18].

tion[1] et les récompenses jadis accordées à leurs prédécesseurs ; et quant aux villes, qu'ayant devant les yeux la magnificence des dons qu'on leur faisait en d'autres temps, elles ne se laissent point aller, dans leur ignorance, à décerner les plus grands et les plus précieux honneurs en échange de bienfaits chétifs et quelconques ; qu'elles s'appliquent, au contraire, à apprécier attentivement ce que mérite chacun[2] : car c'est par ce discernement[3] que les Hellènes l'emportent sur le reste des hommes ».

« Mirum videri debet, quanam ex occasione nunc maxime has *res Rhodiorum* interseruerit Polybius » ; ainsi s'exprime, dans ses admirables *Adnotationes*, l'érudit qui a le mieux mérité de Polybe, J. Schweighäuser (t. VI, p. 265). Cet embarras est légitime, et beaucoup d'autres l'ont éprouvé[4]. A quel propos Polybe rappelle-t-il ici le tremblement de terre de Rhodes et les soins pris par les Rhodiens pour remédier au désastre ? C'est, à vrai dire, ce qu'on ne voit pas du tout.

488 Il est clair, d'abord, qu'en dépit des premières apparences, les chap. 88-90 n'ont, avec ceux qui les précèdent, nul lien chronologique.

A la vérité, Polybe voudrait nous persuader du contraire ; il écrit : (87[9]) τὰ μὲν οὖν κατὰ τὴν Ἀσίαν ἐν τούτοις ἦν. (88[1]) Ῥόδιοι δὲ κατὰ τοὺς προειρημένους καιροὺς ἐπειλημμένοι τῆς ἀφορμῆς τῆς κατὰ τὸν σεισμὸν τὸν γενόμενον παρ' αὐτοῖς βραχεῖ χρόνῳ πρότερον, ἐν ᾧ συνέβη κτλ., [2] οὕτως ἐχείριζον νουνεχῶς καὶ πραγματικῶς τὸ γεγονὸς ὡς μὴ βλάβης, διορθώσεως δὲ μᾶλλον, αὐτοῖς αἴτιον γενέσθαι τὸ σύμπτωμα κτλ. [4] οἱ γοῦν Ῥόδιοι τότε

1. 90, 6 : ζητῶσι τὴν αὐτὴν ὑπάρχειν αὐτοῖς εὔνοιαν καὶ τιμὴν παρὰ τῶν Ἑλλήνων κτλ. Pour le sens de εὔνοια, cf., par exemple, XVIII, 16, 3 : πολλαπλασίως ἐπιταθέντες (οἱ Σικυώνιοι) ταῖς εὐνοίαις : il s'agit de l'affection reconnaissante des Sikyoniens pour Attale, leur bienfaiteur.

2. 90, 8 : ἀλλὰ πειρῶνται τὸ κατ' ἀξίαν ἑκάστοις τηρεῖν. Rapprocher, pour le sens de τὸ κατ' ἀξίαν : VI, 6, 11 : διανεμητικὸς εἶναι τοῦ κατ' ἀξίαν ἑκάστοις ; cf. F. Krebs, *Die Präposit. bei Polybius*, p. 140.

3. 90, 8 : ᾧ πλεῖστον διαφέρουσιν Ἕλληνες τῶν ἀνθρώπων. Le texte n'est pas sûr. Au lieu de ὡς πλεῖστον, donné par les mss, il faut probablement écrire ᾧ πλεῖστον, comme l'a fait Reiske suivi par Hultsch et Büttner-Wobst. Ma traduction est conforme à celle de W. R. Paton : « but may endeavour to maintain the principle of estimating everything at its true value — a principle peculiarly distinctive of the Greek nation ».

4. Cf., par exemple, H. Ullrich, *De Polyb. fontibus Rhodiis*, p. 28 (citée ci-après).

παρὰ τὸν χειρισμὸν τὸ μὲν σύμπτωμα ποιοῦντες μέγα καὶ δεινὸν κτλ. Les mots οἱ προειρημένοι καιροί — « l'époque susdite » — désignent l'époque où sont advenus les derniers événements dont il a été parlé (guerre en Koilé-Syrie, bataille de Raphia, paix d'Antioche), soit, par conséquent, l'année 217[1]. Selon Polybe, il y aurait donc eu synchronisme entre les événements d'Asie de 217 et les démarches que les Rhodiens firent à l'étranger, au lendemain du tremblement de terre[2], avec tant de dignité, d'adresse et de bonheur : en sorte que ces démarches se placeraient aussi en 217. Mais Polybe use ici d'artifice, et la seule lecture de son texte fait évanouir le prétendu synchronisme dont il feint de s'autoriser[3]. — Effectivement, ainsi qu'on l'a remarqué depuis longtemps[4], l'un des souverains qu'il énumère, comme s'étant signalés par 489
leur générosité envers les Rhodiens, est le roi d'Asie, père d'Antiochos III, Séleukos Kallinikos : (V, 89[8]) Σέλευκος δ' ὁ πατὴρ Ἀντιόχου χωρὶς μὲν ἀτέλειαν τοῖς εἰς τὴν αὐτοῦ βασι-

1. C'est de la sorte que la phrase de Polybe a été interprétée, je crois, par tous les critiques (Schweighäuser, Ullrich, Van Gelder, etc.). Il se pourrait, toutefois (quoique rien n'oblige à le penser), que l'expression οἱ προειρημένοι καιροί ne dût point être prise en un sens trop strict. Il ne serait point impossible que, dans la pensée de Polybe, elle s'appliquât, en gros, à la période qui commence avec le chap. 34 (récit des événements d'Asie), c'est-à-dire aux quatre années de la 140e Olympiade. En ce cas, l'erreur chronologique serait moins grossièrement choquante que je ne l'indique ci-dessus ; mais le synchronisme, d'ailleurs très vague, établi par Polybe demeurerait pourtant tout à fait illusoire.

2. Que les ambassades rhodiennes aient visité le monde grec aussitôt après la catastrophe, c'est ce qui ne peut faire doute. L'intervalle de temps que désignent les mots βραχεῖ χρόνῳ πρότερον a nécessairement été des plus brefs.

3. Van Gelder (*Gesch. der alten Rhodier*, p. 114, note 1) s'est laissé tromper par Polybe. Il écrit : « Die Jahreszahl (du σεισμός) lässt sich nicht genau bestimmen. Es war nicht lange vor 217, *wie Polybios ausdrücklich hervorhebt* », sans même s'apercevoir que cette phrase est contredite par les observations dont il la fait suivre. J'ajoute que Van Gelder commet une erreur des plus fâcheuses lorsqu'il prétend que le tremblement de terre mentionné par Justin (30, 4, 3) sous la date de 198 est le même dont parle Polybe. Le tremblement de terre de 198 est connu par de nombreux auteurs et la réalité n'en est pas douteuse. Je rappelle qu'il y est fait allusion dans un décret de Panamara rendu en l'honneur d'un officier de Philippe V (*BCH*, 1904, p. 347, 358-359 et 359, note 1) [H. Oppermann, *Zeus Panamaros* (1924), 21], décret qui se place nécessairement entre 201 et 197.

4. La question chronologique a été parfaitement élucidée par Schweighäuser, t. VI, p. 265. Cf. Niese, II, p. 358 et note 3 ; Van Gelder, *Gesch. der alten Rhodier*, p. 114 et note 1 ; Ullrich, *De Polyb. fontibus Rhodiis*, p. 28-29.

λείαν πλοϊζομένοις κτλ. Séleukos étant mort en 226[1], c'est cette année-là, *au plus tard*, que seront venus le trouver les envoyés de Rhodes, et nous disposons de la sorte d'un repère précieux pour dater approximativement les ambassades expédiées par les Rhodiens dans les diverses régions du monde grec. Comme ces ambassades durent toutes être simultanées ou à très peu près, comme elles quittèrent Rhodes en même temps ou à des intervalles très rapprochés, il n'y a point d'apparence qu'aucune d'elles ait été postérieure à 226 ; et, d'autre part, l'année 226 pouvant n'être qu'un *terminus ad quem*, il demeure possible qu'elles aient toutes été antérieures[2]. — Ainsi, les faits relatés par Polybe dans les chap. 88-90 de son livre V sont, au *minimum*, d'environ neuf ans plus anciens que ceux dont le récit remplit les précédents chapitres du même livre. Quoi qu'il en dise, il est certain, d'après les indications mêmes qui se tirent de son texte, qu'un hiatus de près d'une dizaine d'années a séparé les προειρημένοι καιροί, auxquels il se réfère, des appels adressés par les Rhodiens à leurs amis. Parvenu à la fin de son chap. 87, Polybe
490 fait brusquement un énorme saut en arrière : bien loin qu'il y ait ici synchronisme, le « parachronisme » est patent et vraiment osé[3].

D'autre part, à peine est-il besoin de dire que les chapitres qui nous intéressent et la partie du l. V qui les précède sont sans relation logique. De fait, il faudrait remonter dans ce livre jusqu'au chap. 63 pour y rencontrer une brève mention des Rhodiens[4].

La conséquence, qu'il serait vain de vouloir dissimuler, c'est que, là où nous le lisons, le morceau relatif au tremble-

1. Niese, II, p. 168 ; Beloch, III, 2, p. 149.

2. Quant au tremblement de terre, la date *minima* en est nécessairement ou l'année 226 ou l'année 227. Cette dernière date est celle qu'indique le *Chron. Pasch.* (p. 331 Bonn) ; mais l'autorité est médiocre. Niese (II, p. 358) laisse flotter l'événement entre 229 et 226.

3. Cf. Ullrich, p. 28 : « Una tamen difficultas eaque summa restat haec : Polybius postquam usque ad annum 217 processit, terrae motu ad aetatem multo priorem rediit » ; p. 29 : « Cum Polybius ipse non dicat cur tot demum annis post eventum de terrae motu disseruerit... ».

4. V, 63, 5 : essai de médiation des Rhodiens entre Antiochos III et Ptolémée IV (fin de l'ann. 219). Les Rhodiens sont encore nommés dans le récit de la Guerre-des-Alliés (24, 11 et 28, 1) à propos de leur vaine intervention entre Philippe et les Aitoliens.

ment de terre de Rhodes est un pur hors-d'œuvre[1]. S'évertuer à découvrir quelque rapport entre ce morceau et le contexte serait perdre sa peine. Aussi bien, qu'il n'y faille voir qu'un hors-d'œuvre, une digression, c'est ce qu'indique Polybe lui-même à la fin du chap. 90[2]. Il y déclare sans ambages que, s'il a parlé du malheur arrivé aux Rhodiens et du profit qu'ils ont 491
tiré, sans manquer jamais à leur dignité, de la compassion qu'ils surent inspirer, c'est qu'il a eu, pour traiter ce sujet, certaines raisons particulières, raisons qu'il expose en ces termes : (90[5]) ταῦτα μὲν οὖν εἰρήσθω μοι χάριν πρῶτον μὲν τῆς Ῥοδίων περὶ τὰ κοινὰ προστασίας[3] — ἐπαίνου γάρ εἰσιν ἄξιοι καὶ

1. C'est devant cette conséquence qu'ont reculé la plupart des critiques. L'explication tentée par Schweighäuser (et reproduite par les traducteurs français de Polybe et par E. Cavaignac, *Hist. de l'Antiq.* III, p. 276, note 4) n'explique rien et ne fait qu'embrouiller les choses : « Cuius rei nullam aliam reperio causam », écrit Schweighäuser, « nisi quod hoc maxime tempore (c'est-à-dire en 217) absoluta fuisse videatur *Instauratio murorum, navalium, ceterarumque urbis Rhodi partium, quæ ingenti illo terræ motu fuerant eversæ* ». Il n'a pas pris garde que Polybe ne parle que des démarches des Rhodiens et des secours qu'ils reçurent, mais nullement de l'époque où s'acheva la *reconstruction* de leur ville, et se borne à indiquer, à la fin de son développement (90, 3), que cette reconstruction ne prit que peu de temps (βραχεῖ χρόνῳ). En fait, elle était sûrement terminée, au moins pour tout l'essentiel, *avant l'année 220*. Cela, comme l'a remarqué Ullrich (p. 29), résulte de Pol. IV, 56, 2-3, où l'on voit les Rhodiens venir magnifiquement en aide aux citoyens de Sinope menacés par Mithridates II. — Quant à l'hypothèse d'Ullrich lui-même (p. 29) : « Cum Polybius ipse non dicat cur tot demum annis post eventum de terrae motu disseruerit, fortasse conicere licebit Rhodios anno 217 inscriptione in urbe constituta pro beneficiis post terrae motum acceptis gratiam egisse... », elle est trop saugrenue pour qu'on s'attarde à la discuter.

2. Comp. IV, 33, 11, où une digression se termine par une conclusion toute semblable : ταῦτα μὲν οὖν εἰρήσθω μοι χάριν Ἀρκάδων καὶ Μεσσηνίων, ἵνα μνημονεύοντες κτλ. (cf. K. Svoboda, *Philol.*, 1913, p. 471).

3. C'est la qualité que Polybe reconnaît de préférence aux Rhodiens et loue le plus volontiers chez eux ; cf. XXXI, 31, 1 : Ῥόδιοι τἄλλα σῴζοντες τὴν τοῦ πολιτεύματος προστασίαν κτλ. Une fois pourtant, vers 160, comme il le rappelle précisément dans ce passage, ils ont manqué à ce qu'ils se devaient et se sont laissé tenter par les largesses d'Eumènes jusqu'à compromettre leur dignité. Ils ont eu le tort d'accepter de ce prince le don d'un capital qui serait employé à rétribuer les professeurs de leurs enfants. C'est là, au sentiment de Polybe, un service qu'un État qui se respecte ne saurait agréer d'autrui ; aussi les blâme-t-il avec quelque sévérité (XXXI, 31, 3). — Dans le fragment de Diodore, XXXI, 36 Dind. (= *Exc. de sentent.*, § 367, p. 375-376 Boissev.), — qui dérive pourtant de Polybe, — il est parlé, en même temps que de la προστασία des Rhodiens, de leur ἀγχίνοια et de leur habileté à soutirer aux rois des « tributs volontaires ». Il semble donc que l'abréviateur porte sur eux un jugement moins favorable que son modèle.

ζήλου — δεύτερον δὲ τῆς τῶν νῦν βασιλέων μικροδοσίας καὶ τῆς τῶν ἐθνῶν καὶ πόλεων μικροληψίας, [6] ἵνα μήθ' οἱ βασιλεῖς τέτταρα καὶ πέντε προϊέμενοι τάλαντα δοκῶσί τι ποιεῖν μέγα καὶ ζητῶσι τὴν αὐτὴν ὑπάρχειν αὐτοῖς εὔνοιαν καὶ τιμὴν παρὰ τῶν Ἑλλήνων, ἣν οἱ πρὸ τοῦ βασιλεῖς εἶχον[1], [7] αἵ τε πόλεις λαμβάνουσαι πρὸ ὀφθαλμῶν τὸ μέγεθος τῶν πρότερον δωρεῶν μὴ λανθάνωσιν ἐπὶ μικροῖς καὶ τοῖς τυχοῦσι νῦν τὰς μεγίστας καὶ καλλίστας προϊέμεναι τιμάς, [8] ἀλλὰ
492 πειρῶνται τὸ κατ' ἀξίαν ἑκάστοις τηρεῖν, ᾧ πλεῖστον διαφέρουσιν Ἕλληνες τῶν ἄλλων ἀνθρώπων.

Voilà qui est explicite à souhait. Polybe confesse ici avoir fait une digression et dit expressément à quelles fins il l'a faite. Il a voulu, d'abord, proposer les Rhodiens en exemple, recommander à l'émulation de tous, comme un modèle digne d'être imité, la noble contenance, le décorum qu'ils ont gardé même aux heures les plus noires, alors qu'ils se trouvaient réduits à solliciter l'assistance étrangère. Il a voulu, de plus, donner une leçon de générosité aux « rois » et de bienséance aux peuples grecs, reprendre les uns sur leur μικροδοσία et les autres sur leur μικροληψία, persuader les premiers de se montrer moins ménagers de leurs deniers, quand ils prétendent aux honneurs réservés aux évergètes, et les seconds plus circonspects et plus retenus dans les manifestations de leur gratitude. Tel est, de son aveu même, le double motif qui l'a déterminé à écrire ses chap. 88-90, dont il a sans doute emprunté la substance à l'un des historiens rhodiens qu'il avait sous la main, soit Zénon ou quelque autre[2] ; tel est le double objet qu'il a eu en vue en

1. Je ne puis me tenir de citer l'extraordinaire commentaire que B. Laum (*Stiftungen in der gr. und röm. Antike*, I, p. 36) a fait de ce passage : « Ganz besonders charakteristisch in dieser Beziehung (*à savoir*, in politischer Beziehung) sind die vielen Stiftungen an Rhodos (Polyb. V, 88 ff.) (*notons que les dons rappelés par Polybe ne sont en aucune façon des* Stiftungen). Von allen Seiten fliessen grosse Gaben nach Rhodos, von Hieron und Gelon für Oel und Opfer, dann von Antigonos, Seleukos, Prusias, Mithridates (*et Ptolémée III?*), und zuletzt von den asiatischen Dynasten Lysanias, Olympichos und Limnaios ; sie alle suchen dadurch (vgl. Polyb. V, 90, 6) τὴν αὐτὴν ὑπάρχειν αὐτοῖς εὔνοιαν καὶ τιμὴν παρὰ τῶν Ἑλλήνων, ἣν οἱ πρὸ τοῦ βασιλεῖς εἶχον κτλ. ; denn μὴ μόνον λαμβάνειν δωρεὰς ὑπερβαλλούσας, ἀλλὰ καὶ χάριν προσοφείλειν αὐτοῖς τοὺς διδόντας. Ein Volk, das sich in dieser Weise von fremden Fürsten beschenken lässt und damit seine Freiheit verkauft *(ce serait la vendre à beaucoup de personnes à la fois)*, findet die volle Verachtung des Historikers [!], etc. ». Je n'aurais pas cru possible d'accumuler tant de contresens en si peu de lignes ; c'est là une sorte de « record ».

2. Sur l'origine des chap. 88-90, voir J. M. J. Valeton, *De Polyb. fontibus et auctoritate*, p. 202 ; R. von Scala, *Stud. des Polybios*, p. 261 ; Ullrich, p. 28 ;

les écrivant. S'il a rappelé le désastre de Rhodes, ce n'est point à cause de l'intérêt qui s'attachait à l'événement lui-même, mais parce qu'il trouvait ainsi l'occasion d'opposer le passé au présent, d'instruire et d'édifier ses contemporains, et d'illustrer d'un bel « exemple » (au sens latin du mot) les vérités qu'il jugeait bon de leur faire entendre. La raison d'être de ce long morceau réside tout entière dans sa conclusion. En le 493
composant, Polybe a fait œuvre de moraliste beaucoup plutôt que d'historien.

Les motifs et l'objet de la digression ainsi reconnus permettent, je crois, de remonter par conjecture à son origine. Si Polybe, ouvrant tout-à-coup dans sa narration une large parenthèse, s'est mis à sermonner les Grecs et les « rois » de la manière qu'on vient de voir, c'est apparemment que la chose lui a tout à coup semblé particulièrement opportune. C'est donc que quelque circonstance s'est produite qui l'a brusquement convaincu de cette opportunité. Or, ses réflexions mêmes nous éclairent sur ce qu'a pu être cette circonstance. A un certain moment, tandis qu'il écrivait son l. V, ou peut-être après l'avoir écrit, — car les chap. 88-90 peuvent n'être qu'une addition tardive introduite dans un texte déjà rédigé, il a dû être instruit d'un fait ou de faits dont sa fierté d'Hellène s'est émue. Il a appris qu'un ou plusieurs peuples grecs venaient de payer d' « honneurs » démesurés les présents misérables, — se montant à « quatre ou cinq talents », — laborieusement arrachés, à force d'humiliantes instances, au trésor trop bien cadenassé d'un ou plusieurs souverains, lesquels, tout chiches qu'ils s'étaient montrés, n'en avaient pas moins regardé comme chose due qu'on célébrât magnifiquement

Van Gelder, p. 114. Ces deux derniers critiques ont supposé, à la suite de J. G. Droysen (*Hist. de l'hellén.*, III, p. 608, note 1 ; trad. fr.), que Polybe avait reproduit en partie le contenu d'une inscription commémorative exposée à Rhodes. Cette hypothèse me paraît peu vraisemblable. Ce n'est certes point d'une inscription que Polybe a tiré ce qu'il rapporte (88, 2 ; 4) de la conduite tenue par les Rhodiens au cours de leurs négociations. Il a fait usage d'un ou de plusieurs historiens rhodiens lorsqu'il a raconté, dans son l. IV (46, 5 et suiv.), la guerre de Rhodes contre Byzance (cf. Ullrich, p. 22 et suiv.). C'est chez l'un de ces historiens qu'il a pu trouver la matière des chap. 88-90, 2, du l. V. — Je ne nomme point Antisthénès à côté de Zénon, parce que Ed. Schwartz (P.-W. I, col. 2537-8, *s. v. Antisthenes*, 9) paraît avoir établi que Polybe n'a pu connaître Antisthénès que par l'intermédiaire de Zénon.

leur sordide libéralité[1]. Sans doute, le spectacle de pareilles
494 vilenies n'était pas nouveau[2] ; cette fois, pourtant, le scandale avait paru trop fort. C'est pourquoi, dégoûté et révolté, Polybe n'a pu se tenir de décharger sa bile et de s'expliquer à fond sur l'article. Il a cru nécessaire de rappeler à la décence et ses compatriotes besogneux, trop prompts à s'avilir pour le plus mince profit, et leurs piètres évergètes, dont la vanité économe s'épanouissait à trop peu de frais. A cet effet, il a remis en mémoire à ses lecteurs ce qui s'était vu jadis après le tremblement de terre de Rhodes : d'une part, l'attitude digne et grave des Rhodiens, et cette façon fière de porter leur malheur, qui n'avait pas laissé d'être une habileté, puisqu'elle le rendait plus touchant ; de l'autre, l'empressement

1. Il serait, je crois, tout à fait chimérique de prétendre retrouver le fait ou les faits qui ont provoqué l'irritation de Polybe ; mais deux décrets de Delphes (*Sylloge*[3], 671 et 672 = B. Laum, *Stiftungen*, II, n. 29, 28) [G. Daux, *Delphes au II*[e] *et au I*[er] *siècle*, 682 sqq. ; cf. 118 sqq., 502 sqq.] nous mettent sous les yeux un exemple de lésinerie royale et de bassesse hellénique, dont il eût pu s'indigner à bon droit. Vers 161 (sur cette date, voir H. Pomtow, *Syll.*[3], p. 244, *ad n.* 671, note), les ambassadeurs des Delphiens, qui sont allés quêter à Pergame quelque pécune pour « la σιτωνία de la ville », « l'embellissement du sanctuaire » et « l'instruction des enfants », n'obtiennent d'abord d'Eumènes II et de son frère « le roi » Attale, fameux pourtant l'un et l'autre pour leur munificence, que beaucoup de bonnes paroles et l'envoi à Delphes de 3 talents 1/2 εἰς τὰν σειτωνίαν et 3 talents εἰς τὰν τῶν παίδων διδασκαλίαν. Malgré ses promesses, Eumènes se dispense de rien donner ὑπὲρ τᾶς εὐκοσμίας τοῦ ἱεροῦ. Sur quoi, certainement déçus, mais trop avisés pour ne point paraître pénétrés de gratitude, les Delphiens confèrent de suprêmes honneurs aux deux princes, satisfaisant de la sorte au désir qu'ils ont plus ou moins déclaré : c'est ainsi qu'on fonde à Delphes, afin d'éterniser le souvenir de leur générosité, la fête des *Eumeneia* et celle des *Attaleia*. Seulement, incapables de subvenir aux frais de ces fêtes, les Delphiens dépêchent à Pergame une nouvelle ambassade qui sollicite les fonds nécessaires à leur célébration (εἰς τὰς τιμὰς καὶ θυσίας), et qui rappelle doucement à Eumènes que « l'embellissement du sanctuaire » dépend toujours de ses bontés. Cette seconde démarche n'a qu'un succès médiocre. Les ambassadeurs ne parviennent à tirer d'Eumènes qu'un talent εἰς τὰς τιμὰς καὶ θυσίας et quelques esclaves εἰς τὰν ἐπισκευὰν τοῦ θεάτρου καὶ τῶν ἄλλων ἀναθεμάτων καὶ τὰν ἄλλαν χοραγίαν. Quant à Attale, il juge assez faire en déboursant un demi-talent εἰς τὰς τιμὰς καὶ θυσίας. Ainsi, pour être glorifiés à Delphes, il n'en coûte, au total, aux deux princes de Pergame, que la somme modique de 8 talents et le don (ou le prêt) d'un certain nombre d'esclaves. Polybe eût sûrement estimé qu'ils en étaient quittes à trop bon compte et qu'ils avaient « trompé le marchand ».

2. On peut rappeler les honneurs excessifs décernés à Eumènes par les Achaiens : Pol. XXVIII, 7, 8 : ὅτι δεῖ τὰς ἀπρεπεῖς ἀρθῆναι τιμὰς καὶ τὰς παρανόμους — ; 7, 11 : μείζους αὐτοῦ (Eumenis) ζητοῦντος (τιμὰς) τῶν εὐεργεσιῶν. [Cf. ci-dessus, chap. XXXI].

désintéressé des rois de tous pays à les combler de bienfaits d'une valeur presque incalculable, et le soin délicat qu'avaient pris ces rois, en les secourant, de se donner l'air d'être leurs obligés[1] ; après quoi il a tiré la morale de cette histoire.

Voilà, peut-on croire, comment Polybe a été conduit à admonester les « rois » et les Hellènes, et, par suite, à faire mention, durant près de trois chapitres, de la *felix calamitas*[2] 495
qui avait frappé les Rhodiens vers 227. Sans la circonstance accidentelle, ici indiquée, qui a excité son mécontentement et donné lieu à ses remontrances, ces chapitres n'eussent pas figuré dans son histoire. Aussi bien, c'est chose évidente que, normalement, ils n'y devaient point avoir place, les faits qui s'y trouvent rappelés étant d'au moins six ans antérieurs à la 140e olympiade.

En raison de cette dernière remarque, il est sûr qu'en quelque endroit de son ouvrage que Polybe eût mentionné le tremblement de terre de Rhodes, il ne l'eût pu mentionner qu'au moyen d'une digression[3] et qu'au prix de ce que j'ai appelé un « parachronisme ». Mais ce qui est sûr aussi, c'est que, là où on la rencontre, isolée et comme égarée dans une partie du texte où il ne s'agit aucunement des Rhodiens, jetée au milieu de l'histoire des événements de 217, — ce qui a pour conséquence une violence excessive faite à l'ordre chronologique, — la digression a quelque chose de si inattendu et, si je puis dire, de si impertinent, qu'elle en devient étrangement choquante. A quel point elle surprend et déconcerte le lecteur, c'est ce que prouve assez l'embarras, déjà constaté, qu'elle a causé à tous les interprètes de Polybe et leurs inutiles tentatives pour en justifier la présence et la rattacher au contexte. On se demande, dès lors, s'il n'eût point été possible à Polybe de la mettre en un lieu plus convenable, où elle eût été moins fâcheusement imprévue et se fût reliée sans trop d'effort au sujet qu'il traitait, et, en même temps, de réduire au *minimum* l'inévitable retour qu'elle l'obligeait à faire sur le passé. — Il semble bien que si, au moins à première vue.

1. A la vérité, il semble que ce raffinement de délicatesse n'ait été le fait que de Hiéron et de Gélon (88, 8). Il se pourrait bien que la phrase ὥστε — καὶ χάριν προσοφείλειν τοὺς διδόντας (88, 4) fût une exagération de rhétorique.

2. C'est le terme qu'emploie Casaubon dans son sommaire.

3. A moins, bien entendu, qu'il n'en eût parlé dans la προκατασκευή, ce qui eût été par trop singulier.

Tandis que, dans le l. V des *Histoires*, jusqu'au chap. 88, il n'est, autant dire, jamais question de Rhodes et des Rhodiens[1], le cas est différent au l. IV. Les Rhodiens, qu'on y voit paraître pour la première fois, s'y trouvent tenir une
496 assez large place. C'est qu'en effet l'année 220, dont les événements form nt en partie la matière de ce livre (chap. 15-56), avait marqué dans leur histoire une date de quelque importance. Polybe croit devoir interrompre le récit de la Guerre-des-Alliés (chap. 37, 8) pour s'occuper d'eux : il ne laisse pas de s'en occuper assez longuement, et leur nom se rencontre dans huit de ses chapitres[2]. Il raconte d'abord, — parfois avec un détail presque oiseux[3], — le simulacre de guerre qu'ils firent aux Byzantins[4], et rappelle, à ce propos, qu'au temps dont il s'agit, ils exerçaient sur les mers grecques une sorte de domination pacifique[5] ; il mentionne ensuite leur courte intervention en Crète en faveur des Knossiens et la guerre que leur déclarèrent les gens d'Éleutherna[6] ; il les montre, enfin, secourant de tout leur effort la ville de Sinope menacée d'un siège par Mithridates II[7].

Or, en même temps qu'il relatait ces divers épisodes de l'histoire de Rhodes, n'est-il pas vraisemblable que Polybe eût relaté aussi, — s'il avait eu déjà dessein d'en entretenir ses lecteurs, — ce qui avait suivi le grand tremblement de terre ? Il saute aux yeux que là, parmi ces *Res Rhodiorum*, sa digression eût été aussi naturellement à sa place qu'elle l'est peu après le récit de la guerre de Koilé-Syrie. Et mieux

1. Exception faite des deux mentions incidentes déjà notées (V, 24, 11 ; 28, 1 ; 63, 5).

2. IV, 47 ; 48 ; 49 ; 50 ; 51 ; 52 ; 53 ; 56.

3. Voir, par exemple, IV, 50, 5 : οἱ δὲ Ῥόδιοι πληρώσαντες ναῦς ἕξ κτλ. ; 52, 3 : πρεσβευτὴν μὲν Ἀριδίκην προεχειρίσαντο (Ῥόδιοι) κτλ. ; 52, 6-9 (texte intégral du traité conclu par Prousias avec les Byzantins ; cf. Ad. Wilhelm, *Wien. Eranos*, Graz, 1909, p. 131). Sur ces précisions, minutieuses à l'excès, voir Ullrich, *De Polyb. fontib. Rhodiis*, p. 24.

4. Pol. IV, 37, 8 ; 47-52 (le récit de la guerre est annoncé dans III, 2, 5). Pour la date (été 220), G. Cardinali, *Riv. di Filol.*, 1905, p. 525 ; Niese, II, p. 383 et note 5 ; Beloch, III, 1, p. 300.

5. Pol., IV, 47, 1.

6. Pol. IV, 53, 1-2. Sur cette intervention des Rhodiens en Crète, cf. Cardinali (*Riv. di Filol.*, 1905, p. 521 et suiv.), qui a rétabli l'ordre véritable des faits confusément résumés par Polybe (IV, 53-55). Pour la date (fin de l'été 220), Cardinali, p. 525-526 et 526, note 1 ; Niese, II, p. 430.

7. Pol., IV, 56, 2-4. Pour la date (ann. 220), Niese, II, p. 387 et note 1 ; Ed. Meyer, *Gesch. des Königr. Pontos*, p. 52.

eût valu sans doute, au lieu d'un « parachronisme » de neuf ans, n'en commettre un que de six. La raison voulait, semble- 497
t-il, qu'une fois décidé à parler du σεισμός et de ses conséquences, Polybe, soucieux de n'apporter que le moindre trouble possible à la chronologie, en parlât le plus tôt qu'il pourrait, c'est-à-dire la première fois qu'il aborderait l'histoire des Rhodiens ; et l'on n'imagine pas, vraiment, qu'amené par le cours de sa narration à traiter des événements de l'an 220 qui les concernaient, et pouvant, dès ce moment, évoquer le souvenir de la détresse où ils étaient tombés vers 227, il ait volontairement attendu, pour jeter ce regard en arrière, d'en être arrivé à l'histoire de temps plus récents et d'avoir terminé le récit des *Res Asiae* de 217, où les Rhodiens n'avaient eu rien à voir. A quoi j'ajouterai qu'il ne saurait avoir échappé à Polybe que la dernière action des Rhodiens par lui commémorée dans son l. IV, — à savoir, l'assistance généreuse qu'ils avaient prêtée aux habitants de Sinope, — lui était une occasion offerte de rappeler et l'aide qu'eux-mêmes avaient trouvée, aux jours de leur grande infortune, auprès de tous les Hellènes, et la promptitude merveilleuse de leur relèvement, — relèvement si rapide que, contraints d'abord de demander et d'attendre les secours de leurs amis, quelques années leur avaient suffi pour redevenir capables de les secourir à leur tour.

Qu'ayant la liberté de choisir, pour y insérer sa digression, entre ses l. IV et V, Polybe ait préféré le dernier, voilà donc qui paraît moralement impossible. D'où cette conclusion probable qu'il n'a point été maître de son choix. Et s'il ne l'a point été, c'est d'abord que, tandis qu'il rédigeait son l. IV, l'idée ne lui était pas venue encore de reprocher aux « rois » leur μικροδοσία et aux Hellènes leur μικροληψία, et c'est ensuite qu'au moment où cette idée lui vint, — sans doute, comme je l'ai dit, sous l'impression toute fraîche d'un événement fortuit, — il ne lui était plus loisible de remanier son l. IV et d'y rien ajouter. Or, à ceci je ne vois qu'une explication : c'est que ce livre était déjà répandu dans le public. Le cas de Polybe était par là semblable à celui de l'historien rhodien Zénon, qu'il nous a lui-même fait connaître (XVI, 20, 5 sq.). Invité par Polybe à rectifier certaine erreur 498
grave qui s'était glissée dans son ouvrage, Zénon, quelle que fût sa bonne volonté, dut, à regret, s'abstenir d'en rien faire : γνοὺς ἀδύνατον εἶναι τὴν μετάθεσιν διὰ τὸ προεκδεδωκέναι τὰς

συντάξεις (XVI, 20, 7)[1]. C'est au même empêchement radical que s'est heurté Polybe. Force lui fut ainsi de rejeter dans son l. V ce qu'il eût mis, s'il l'eût pu, plus volontiers et avec beaucoup plus de raison, dans le livre précédent.

Que si, maintenant, les choses sont demeurées en l'état ; si, dans les *Histoires*, telles que nous les possédons, le morceau relatif au tremblement de terre se trouve toujours au l. V et et n'a point émigré au l. IV, le motif en doit être que Polybe n'a point publié à nouveau son IV^e^ livre, et n'en a même pas préparé la réédition.

Les conclusions de cette petite étude peuvent donc se résumer ainsi : — Les *Histoires* ont été publiées, au moins partiellement, du vivant de Polybe. — Cela est certain pour le l. IV ; certain, dès lors, pour les l. I-III, presque certain aussi pour le l. V, si étroitement uni au précédent par la plus importante des matières dont il traite (la Guerre-des-Alliés), qu'il en est comme inséparable et qu'il a sans doute paru en même temps. — Ni le l. IV, ni, par conséquent, les l. I-III, ni le l. V n'ont eu de seconde édition. On peut croire que le loisir a même manqué à Polybe pour faire la revision de ses l. IV et V.

Ces résultats, obtenus par l'examen d'une question très particulière, sont conformes à ceux où la lecture et l'analyse de l'ouvrage de Polybe, considéré dans son ensemble, avaient déjà conduit un critique fort sagace, K. Svoboda, auteur d'une étude remarquable sur l'époque où furent composées les *Histoires*[2]. C'est une rencontre dont je ne puis que me réjouir.

Paris, mai 1924.

1. Cf. K. J. Neumann, *Hermes*, 1896, p. 526.

2. *Philol.*, 1913, p. 465-483 : *Die Abfassungszeit des Geschichtswerks des Polybios.*

TABLE DES PLANCHES

I. Inscription de Thèbes (Chapitre I).

II. Inscription de Tanagra (Chapitre V).

III. Inscription de Lebadeia (Chapitre VI).

IV. Décret de Chéronée (Chapitre VII).

V. Inscription de Patmos (Chapitre XXV).

IMPRIMERIE A. BONTEMPS. — LIMOGES



